



HAL
open science

La dynamique des rassemblements. Les agrégations juvéniles : un espace public de confrontation

Jérôme Boissonade

► **To cite this version:**

Jérôme Boissonade. La dynamique des rassemblements. Les agrégations juvéniles : un espace public de confrontation. Sociologie. Université de Nanterre - Paris X, 2003. Français. NNT : . tel-00840633

HAL Id: tel-00840633

<https://theses.hal.science/tel-00840633v1>

Submitted on 5 Jul 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La dynamique des rassemblements

Les agrégations juvéniles

Un espace public de confrontation



Jérôme Boissonade

Thèse de Doctorat
Sociologie Urbanisme Ethnologie
Novembre 2003

Université Paris X – Nanterre
UFR SSA

Sous la direction d'Isaac Joseph
Professeur de Sociologie

Membres du jury

J. Samuel Bordreuil: Directeur de recherches au LAMES/CNRS,
Maître de Conférences de sociologie, Université d'Aix - Marseille

Jean-Charles Depaule : Directeur de recherche au CNRS, Ivry-sur-Seine

Michel Kokoreff : Maître de Conférences de sociologie, Université Lille 1

Virginie Milliot : Maître de Conférences d'ethnologie
Université Paris X – Nanterre

Merci.

A Isaac Joseph pour sa confiance.

Aux clubs de prévention et en particulier à Stéphane

A la Ville de Bobigny et au Département de la Seine-Saint-Denis, à la Ville de Nanterre et au Département des Hauts-de-Seine, à la Direction Départementale de l'Équipement de Seine-Saint-Denis et à l'Institut d'Aménagement et d'Urbanisme de la Région Ile-de-France pour leur soutien financier.

A Paul Chemetov pour sa fidélité

Aux enseignants du département de sociologie de Paris X et en particulier à Maité Clavel et à Bernard Friot pour leurs encouragements

A Pedro, Marc, Sonja, Laurent, Joan, Sonia, Yann et les autres doctorants pour leurs conseils et leur amitié

A Corine, Léa et Théo

Et enfin à tous les jeunes qui m'ont accepté parmi eux.

“En ce moment, l'humanité c'est nous.

Que ça nous plaise ou non ”

Samuel Beckett

Sommaire

PETITE HISTOIRE D'UN PROJET 1 : RESTRUCTURATION URBAINE DE LA DEFENSE (AVEC ARCHITECTURE STUDIO)	7
---	---

I. Centralité et rassemblements:

Phénomènes en débat chez l'architecte et le sociologue **11**

1. La hantise de l'architecte: le centre vide.....	11
2. Comment penser les rapports centre/rassemblement ?.....	14
3. Bobigny, Créteil, Nanterre : entre centres et périphéries	27
4. Les rassemblements : Une problématique entre droit à la ville et ville à l'œuvre	30
5. Les rassemblements: un moyen d'agir sur la ville.....	35

PREMIERE PARTIE **52**

PETITE HISTOIRE D'UN PROJET 2 : RECONFIGURATION DU RESEAU URBAIN DE SAUSSAN (PROJET D'ECOLE)	53
---	----

II . La ville comme rassemblement **55**

<i>A. L'espace du rassemblement chez Henri Lefebvre.....</i>	<i>56</i>
1. L'espace comme mouvement	57
2. La ville comme centre.....	60
3. L'urbain comme praxis.....	62
4. Le rassemblement comme forme	64
<i>B. Bobigny, Créteil, Nanterre : Trois villes comme rassemblement.....</i>	<i>68</i>
1. Une abbaye un carrefour et quelques fermes : Trois périphéries entre villégiature et maraîchage.....	68
2. Banlieue rouge, ville ouvrière et bourgeoisie locale : Trois pratiques de la ville.....	72
3. Les lotissements, le grand ensemble et les bidonvilles : Trois formes de rassemblement	78
4. L'irruption étatique de 1964 : La création des trois centres.....	82
5. Centres et espace métropolitain : Urbain hétérogène et cités homogènes.....	90
6. Des espaces mouvementés : Réseaux et rassemblements	102
7. Politiques urbaines et rassemblements : Construction de la ville et de la métropole comme fait central	108

PETITE HISTOIRE D'UN PROJET 3 : DEVELOPPEMENT URBAIN D'AVIGNON (AVEC CLAUDE VASCONI)	113
---	-----

III. La pratique des rassemblements **117**

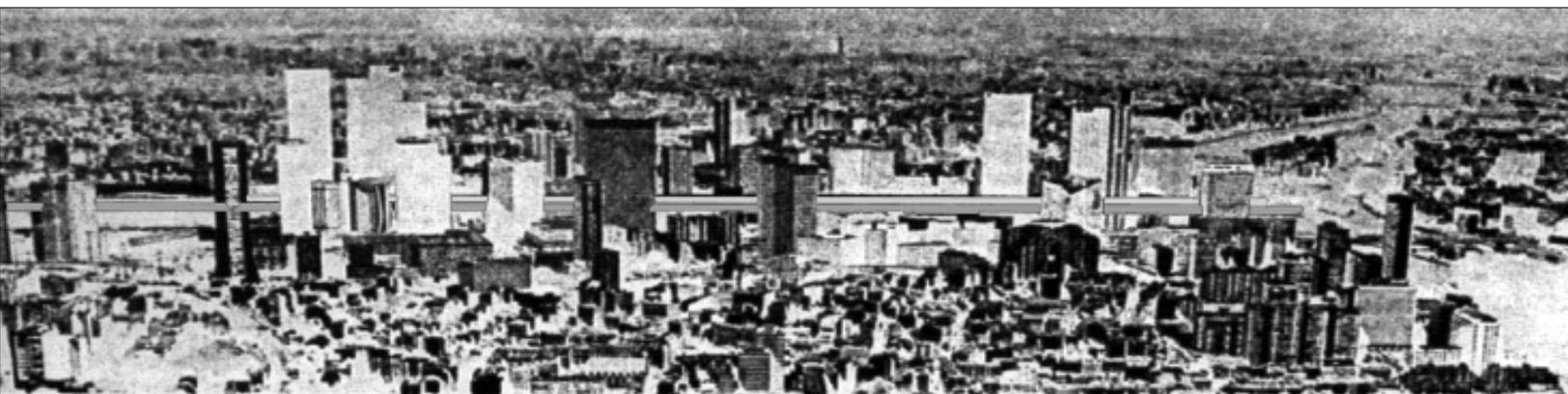
<i>A. L'engagement dans les rassemblements, chez E. Goffman.....</i>	<i>118</i>
1. L'occasion comme rapport social.....	119
2. Le rassemblement comme situation	121
3. L'interaction comme engagement	122
4. Les individus comme unités	124
<i>B. Des gangs aux groupes de pairs : les formes du rassemblement.....</i>	<i>127</i>
1. Rapport social et sous-culture ou la question des milieux.....	130
2. Les manières de prendre place ou les démêlés du territoire	137
3. Le groupe existe-t-il ?.....	141
4. Entre engagement et mobilité, vers un renouvellement des problématiques ?	145

DEUXIEME PARTIE	149
PETITE HISTOIRE D'UN PROJET 4 : "LE FRESNOY" CENTRE NATIONAL D'ARTS AUDIOVISUELS A TOURCOING (AVEC LYON - DU BESSET)	150
IV. Rassemblements: une urbanité relative ou les limites de l'espace public	153
1. Etat des lieux : Cartes des décalages entre centralités spatiales et sociales (3 cartes jointes au mémoire).....	155
2. Une première définition : les espaces intermédiaires	166
3. "Jeunes de banlieue" et relations identitaires	172
4. Interobjectivité et pratiques agonistiques : de l'importance des cadrages et des modalisations.....	180
5. Modèle et stigmatisme ou comment assumer la surexposition.....	185
6. Visibilité et gestion permanente du conflit potentiel	191
7. Perspective de coordination publique: déterminisme situationnel et exigence de justice.....	196
8. Face à l'épreuve publique : légitimité et construction de la confiance	205
9. Ni fuite, ni rapprochement : un espace public conflictuel est-il possible ?.....	212
PETITE HISTOIRE D'UN PROJET 5 : DEVELOPPEMENT URBAIN DE PIGNAN (BIENNALE DE BOLOGNE)	223
V. Capter les flux : Cultures territoriales et mouvements des rassemblements de jeunes	226
1. Du groupe au rassemblement, de la cohésion à la vulnérabilité	232
2. Le rassemblement : un nœud de familiarité interactionnelle	240
3. Appropriation des différences et composition identitaire	248
4. Passages : de l'importance des limites et de leur franchissement.....	260
5. Les récits : des cultures territoriales sensibles	270
6. Anticiper pour inverser la domination symbolique et renforcer l'accessibilité des rôles	276
7. Une territorialisation expressive pour surmonter les épreuves	282
8. Des reprises interactionnelles pour dépasser les temporalités territoriales	295
9. Le rassemblement : des compétences distribuées, une virtuosité collective.....	304
10. Une forme rythmique reconfigurant les cultures territoriales qui le traversent	311
11. Le cabotage urbain ou le mouvement ordinaire.....	317
Cartes des déplacements de jeunes (11 plans situés en annexes)	323
PETITE HISTOIRE D'UN PROJET 6 : REVALORISATION URBAINE DE BOBIGNY (AVEC PAUL CHEMETOV)	332
VI. Les pauses publiques : de l'approche transdisciplinaire et de ses conséquences pratiques	335
1. Les dynamiques du proche	336
2. Les enjeux urbains d'un espace social de controverse.....	341
3. Pour un espace public pratique.....	351
Bibliographie	364
Annexes	373
Glossaire	427

Petite histoire d'un projet 1 : Restructuration urbaine de La Défense (avec Architecture Studio)

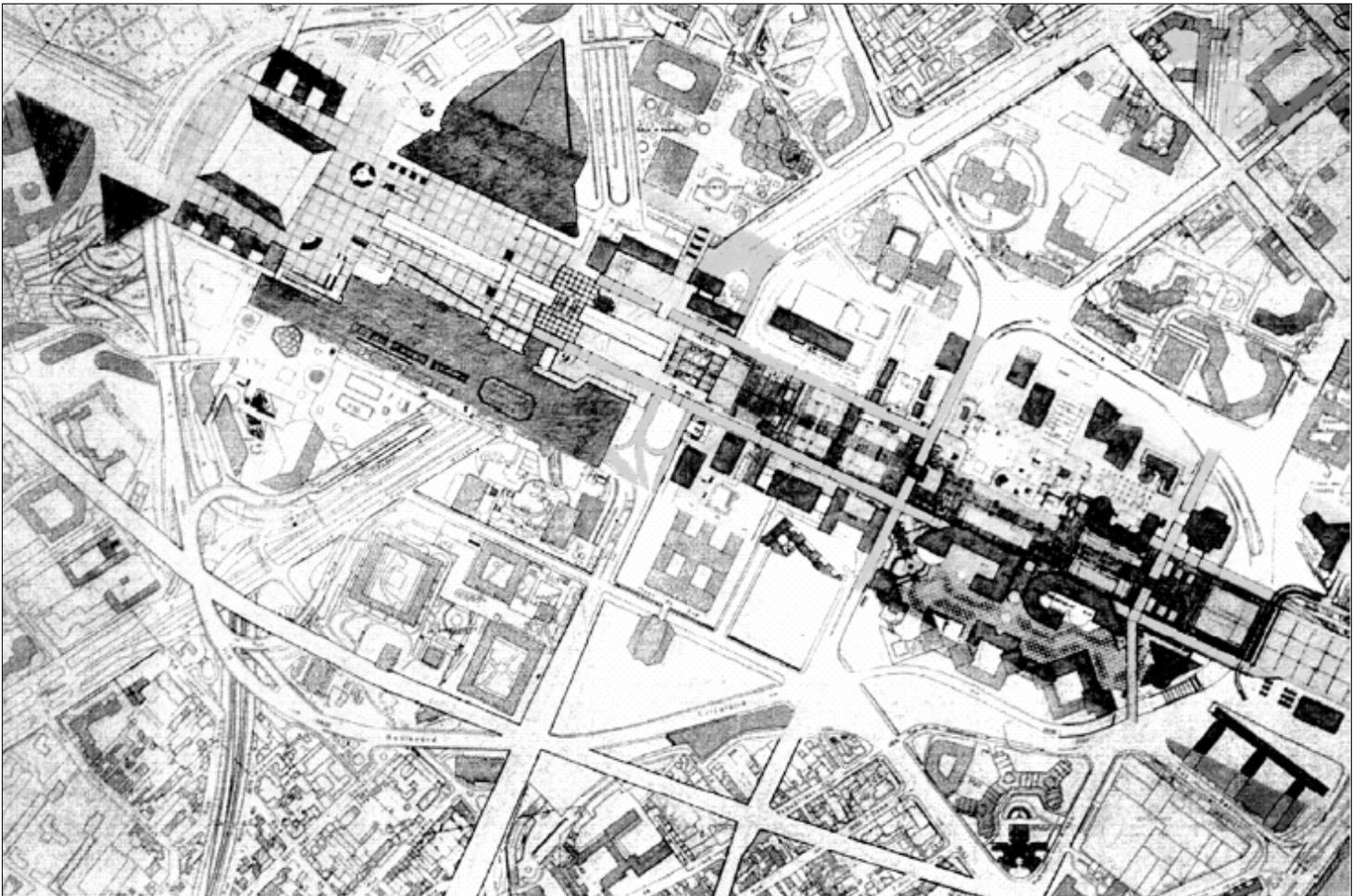
Printemps 1989. Une chaleur étouffante. Un bruit infernal qui s'ajoute aux odeurs d'huile brûlée. Pourtant, nous prenons un plaisir non feint à faire des ronds autour de La Défense guidés par les rails de sécurité, ou à roder dans les parkings en sous-sol, nous laissant porter par l'euphorie du mythe underground. Aux commandes du vieux side-car BMW: un universitaire spécialisé dans le logement collectif des années 50¹. A ses cotés: un jeune publicitaire et un étudiant en architecture. Cet attelage monté par l'agence iconoclaste Architecture Studio a pour mission, rien moins que d'inventer le futur de la cité des affaires.

Il s'agit de donner un visage à la commande du Ministre chargé des Grands Travaux de l'époque. Celle-ci est claire: il faut « *tout casser* ». La prouesse esthétique et technique de la Grande Arche n'arrive pas à masquer les échecs d'un urbanisme de dalle fait de sous-sols aux lumières blafardes et d'un sur-sol aux bourrasques de vent dignes de la pointe du Raz. La caricature d'un tertiaire exclusif doit s'estomper. La ville retrouvée, habitée et consommée exige de nouvelles géologies. Il s'agit de donner à La Défense la conscience de sa propre histoire et de ses pratiques quotidiennes, celle d'un monde social à part entière.



Le projet proposé par nos trois pieds nickelés élabore une série d'interventions perçant des sous-sols, ajourant différentes strates des ce complexe enfoui et pourtant émergeant du sol naturel, créant de nouvelles façades urbaines au droit des boulevards mis

à l'air libre... Il s'agit là d'autant de coupes mettant à nu une vie urbaine que la dalle avait justement eu pour objet de masquer: celle des livreurs, des mouvements pendulaires, des objets techniques ou encore des ateliers d'artistes. Cette richesse multiple (topologique, programmatique, spatiale...) en entraînant une autre, celle des nouvelles opportunités urbaines révélées par cette mise à nu.

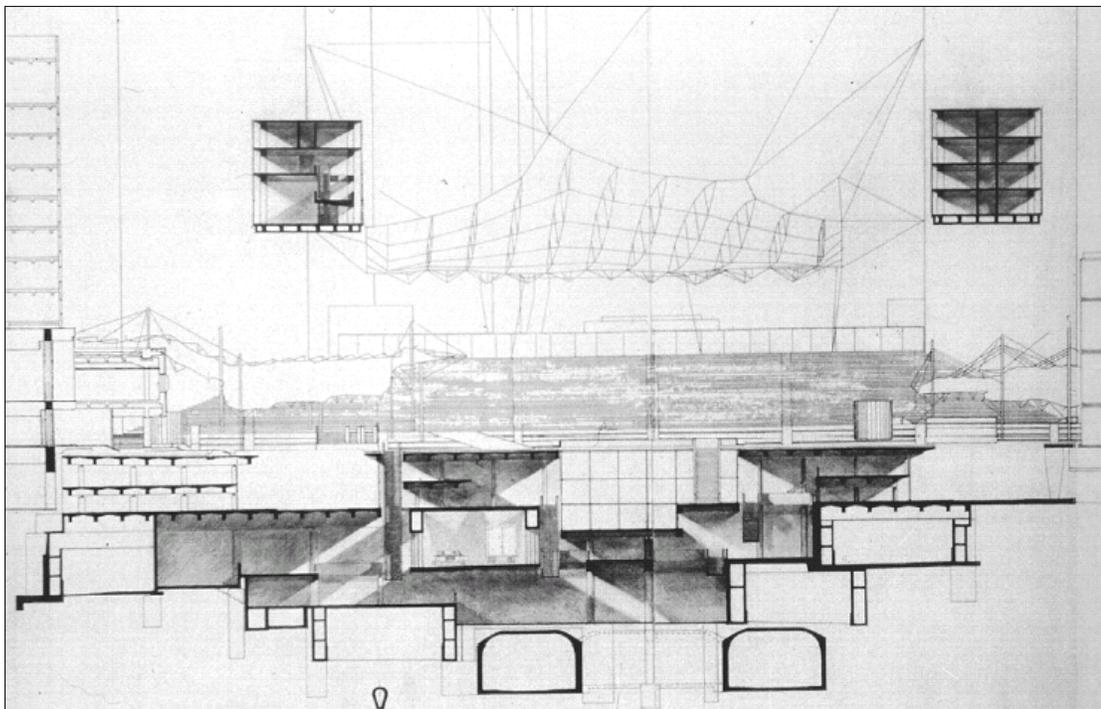


Nous avons affaire à une chimère technocratique, produit d'une tentative obsessionnelle, celle de cloisonner ce que l'on s'efforçait de rapprocher. Qu'il s'agisse des réseaux, de l'habitat, des bureaux ou du milieu urbain environnant. Nous souhaitons briser ces cloisonnements, à la fois pour exprimer les ressources soupçonnées de ce gigantesque "lieu-mouvement" et pour rendre appréhendable, accessible aux sens, l'espace dans toutes ses dimensions. Dans ce but, une "tour suspendue" horizontale bleue, accrochée à trente mètres de haut est proposée, traversant le site de part en part, le long de l'axe historique. Morceau de bravoure et marque de fabrique de l'agence, elle était d'une inspiration

¹ Bruno Vayssière

finalement assez proche de celle d'Archigram dont le Centre Pompidou est l'héritier direct. Hormis son rôle d'orientation (celle-ci est malaisée dès que l'on quitte l'axe central), elle était dévolue pour l'essentiel aux services (publics, privés, pour le tertiaire, le domestique...). Les "colonnes d'air" creusées au travers de la dalle, ainsi que les différents ajourages déjà évoqués assuraient le repérage altimétrique. Ces interventions rendaient l'espace urbain à la fois plus complexe et plus accessible. Il tentait de concilier la perspective monumentale du grand axe et la mise en scène d'une fourmilière en col blanc.

Dans cette tentative, il y avait aussi l'idée que seule une projection mentale en corps propre pouvait réapprivoiser cet espace urbain. Cette figure qui impressionnait (au sens photographique) notre démarche contenait un potentiel transformateur dans cet espace où semble régner un 'deus ex machina' dans lequel l'abstraction du sol le dispute à celle des tours. Mais cette figure constituait dans le même temps une limite, un carcan produit par nos propres compétences et insuffisances pour comprendre une "ville" de plus de cent-mille salariés. Si la radicalité des réponses formelles que nous proposons convenait au cadre de l'étude d'intention qui nous était demandée, elle tirait peu parti des problématiques sociales sur lesquelles elle était censée reposer. Les solutions proposées s'exposaient donc tôt ou tard à un esthétisme vide, alors que notre souhait était justement d'en faire un creuset de la vie quotidienne de tous ceux qui pratiquent cet espace. C'est comme cela que l'on peut analyser le dédoublement tardif de la tour suspendue de part et d'autre du grand axe, sans aucune justification autre qu'une symétrie, respectueuse des ordres classiques.



Notre démarche inachevée souligne le fait que le projet urbain s'inscrit dans l'espace qui le reçoit. Cependant, ce sont les pratiques concrètes des individus et des groupes au sein de cet espace, qui lui donnent sa force et en constituent la pierre de touche. Un espace vide, dirait Peter Brook, ne prend vie que parce qu'il est traversé. Il devient une scène lorsqu'une personne regarde ceux qui le parcourent. Fondamentalement, l'architecte est un metteur en scène. Un faiseur d'intrigues.

I. Centralité et rassemblements:

Phénomènes en débat chez l'architecte et le sociologue	11
1. La hantise de l'architecte: le centre vide	11
2. Comment penser les rapports centre/rassemblement ?	14
3. Bobigny, Créteil, Nanterre : entre centres et périphéries.....	27
4. Les rassemblements :Une problématique entre droit à la ville et ville à l'œuvre.....	29
5. Les rassemblements: Un moyen d'agir sur la ville.....	34
a. Du stigmaté à la situation	36
Les enjeux et les questionnements de la recherche	38
Les différentes phases de l'enquête	40
Situationnisme méthodologique	42
b. De l'observation à la rupture	42
La fermeture	45
c. Comment interpréter ?	47
d. Comment agir ?	50

I. Centralité et rassemblements: Phénomènes en débat chez l'architecte et le sociologue

1. La hantise de l'architecte: le centre vide

Pour comprendre cette crainte d'un centre vide, reprenons l'exemple de La Défense. Ce quartier d'affaires fait ses premiers pas en 1958² sous l'autorité directe de l'Etat par l'entremise d'un Etablissement Public pour l'Aménagement de la Défense (EPAD). Hormis la dalle recouvrant parkings et réseaux, nous avons déjà indiqué que ce complexe présente la particularité de s'inscrire dans le prolongement de l'axe historique rejoignant le Louvre à la forêt de Saint-Germain. Cette dimension symbolique a constitué un support essentiel de son organisation urbaine, mais aussi de sa légitimation identitaire³. A la différence des villes nouvelles qui vont lui succéder, ce quartier d'affaires a eu le luxe de puiser dans ce substrat symbolique pour ordonner sa représentation. L'obtention de haute lutte d'une adresse postale "Paris-La Défense" alors que le quartier est situé dans les Hauts-de-Seine, n'en est qu'une illustration.

² Au moment même où la France se lance à grande échelle dans l'aventure des 'grands ensembles'. On ne s'étonnera donc pas des similitudes de conception entre les deux formes urbaines.

Directeur de l'EPAD de 1979 à 1984, J. P. Lacaze indique que La Défense était déjà sous sa présidence "perçue comme un espace de centralité principale du Grand Paris, l'anonymat total des habitants en étant une caractéristique" (Lacaze, 1994 : 127). L'imposture d'un tel rapprochement entre le citoyen simmelien et l'urbanité défaillante du quartier d'affaires, met en lumière a contrario les implications du statut d'extraterritorialité signifié par l'existence même de l'Etablissement Public. Il souligne surtout l'enjeu que représente la notion de centralité, d'urbanité dirait J. Levy, pour les gestionnaires et plus encore pour les professionnels de l'espace urbain⁴.

L'appel à la dimension symbolique de l'espace parisien par le Président de l'EPAD est un dispositif chargé d'effectuer la socialisation du complexe tertiaire comme espace urbain à part entière. Pourtant, l'enrôlement de la dimension métropolitaine vise à masquer les évolutions de la notion de centre et ses rapports avec celle de rassemblement dont La Défense doit gérer les ambiguïtés. Un centre urbain n'est en effet, pas un simple point, une abstraction ($d=0$), mais un nœud de relations concrètes. Les rollers regroupés au pied de la Grande Arche côtoient les employés anonymes ou les visiteurs esseulés. L'espace public de la moitié ouest jouxte la partie est, plus domestique. Le quotidien succède à l'événement, la pluie glaciale au beau temps, le désert à la foule... Bref, c'est un nœud complexe qui mêle la réalité relative, évolutive et diffuse du centre à un concept, celui de centralité, principe général de production des centres.

Il semble que nous ayons assisté ces dernières décennies à une disjonction entre centre et centralité. Cette disjonction entre contenant et contenu proviendrait :

- d'une "différenciation croissante des dynamiques urbaines à chaque niveau du système urbain" (Gaschet et Lacour, 2002 : 57), notion sur laquelle nous reviendrons dans le chapitre suivant.
- et d'une déstructuration des relations de proximité classiquement hiérarchisées entre proche et lointain et entre quotidien et exceptionnel.

En laissant se multiplier les centres fonctionnels au détriment des centres généralistes, "les villes se sont développées à l'encontre de la centralité" (Levy, 1994b : 341). Ce passage

³ "La symétrie de la figure laisse penser que les logiques formelles de régularisation du tracé l'ont emporté sur le hasard des disponibilités foncières (...). Le parti pris sera de travailler l'effet de perspective vue de Paris, les autres approches se trouvant négligées" (Picon-Lefebvre, 1993 : 48-52)

⁴ "L'image généreuse de la centralité propagée par l'EPAD (l'animation, l'anti-Manhattan, la ville chinoise), le travail et le commerce sont les seuls éléments précis de cette attraction et cette animation. Cette remarque souligne le rôle idéologique de l'EPAD et de sa revue EPAD information, dans la constitution de l'image de La Défense et de la nouvelle centralité, images trouvant un large écho dans la presse" (Verpraet, 1980 : 82).

de la place publique au lieu mouvement ou à la galerie commerciale illustre le déplacement d'une centralité parasitant les autres lieux de la ville, à une centralité qui mobilise un espace des flux. Cette transformation du sens de la centralité modifie la forme des centres. Spécialisés, le rôle de ces derniers devient en effet incontournable, du coup la centralité en sort renforcée, elle diffuse sur le reste de l'espace urbain par les flux qui la traversent. Mais dans le même temps, elle éclate sur plusieurs sites qui "font" centre de par sa seule présence (Mc Donald...). Si "la centralité constitue la crise continue de l'espace urbain" (Bordreuil et Ostrowetsky, 1975 : 88), peut-on pour autant dire que "le centre actuel a perdu son sens de lieu de rassemblement et signifiant d'une communauté urbaine" (ibid. : 21) ? Comment expliquer alors qu'à travers la crainte du centre vide, cet idéal de centre comme rassemblement se transforme en injonction pour les professionnels ?

La notion de centralité est tout d'abord un principe d'ordre qui permet à l'urbaniste d'organiser les rapports entre espaces et phénomènes (sociaux, économiques, programmatiques, logistiques...). Deuxièmement, le centre reste "la meilleure modalité spatiale possible de la présence de l'ensemble social à lui-même" (Bordreuil, 1987 : 165). Que l'espace social, en délaissant les rituels liés à l'étiquette soit passé d'un champ symbolique à un champ imaginaire n'a fait que renforcer la dimension identitaire de l'espace central. Enfin, la suprafonctionnalité des centres, leur raison d'être, provient certes de ce qui s'y produit, mais induit en parallèle une exigence vis-à-vis du reste de l'espace urbain, dans lequel les ségrégations et les cloisonnements des espaces et des publics sont proscrits. Cette injonction à la centralité comme rassemblement découle donc d'une éthique et d'un engagement politique et moral minimal⁵. Serment d'Hippocrate des architectes et des urbanistes, il reste donc à savoir si cette posture déontologique répond aux évolutions de la ville contemporaine.

⁵ La "ville vide" énoncée par Y. Chalas (1997) valorise plus les discontinuités et les ruptures que le vide proprement dit. Le "centre vide" mis en exergue par G. Dubois-Taine (2000) souligne la vitalité du centre comme repère pour les acteurs urbains. Le vide se réduit pour ces deux auteurs à celui des constructions, comme si les grands parcs n'avaient pas toujours constitué des centres urbains puissants (Jardin du Luxembourg, Bois de Boulogne, Parc de La Villette...).

2. Comment penser les rapports centre/rassemblement ?

Nous avons montré à travers l'exemple de La Défense en quoi l'architecte ou l'urbaniste sont des metteurs en scène pour qui les pratiques concrètes des citoyens sont chargées de valider ou non le projet urbain. Dans cette optique, la notion de centralité représente un enjeu méthodologique et déontologique, dès lors qu'elle recouvre aussi la notion de rassemblement. Or, d'une part ce recouvrement ne semble plus toujours être de mise, notamment avec la généralisation des centres fonctionnels. D'autre part, le lien entre forme spatiale et pratique sociale ne semble plus assuré. D'où vient alors la persistance de cette injonction au rassemblement et la hantise du centre vide ? Est-ce un archaïsme pour conservateurs en déphasage avec les réalités urbaines contemporaines ou les descriptions actuelles de la ville ne 'jettent-elles pas le bébé avec l'eau du bain' en s'interdisant tout moyen d'action autre qu'à la marge sur ces évolutions ?

A partir de problématiques liées à la centralité, nous tenterons d'intégrer la diversité urbaine au sein d'une dynamique des systèmes de villes. Après avoir vu les limites de cette démarche concernant le recouvrement centralité/rassemblement, il nous faudra montrer comment une entropie urbaine peut accompagner des phénomènes de généralité des villes. Notre positionnement vis-à-vis de ces approches, nous permettra enfin de caler précisément notre problématique et notre terrain dans le chapitre suivant.

Reprenons. Une ville s'appréhende par des formes qui peuvent être spatiales comme par exemple la ségrégation entre les riches et les pauvres, la ville haute et la ville basse. Découpage universel de l'espace que l'on retrouve de façon également complexe dans le village Bororo décrit par Lévi-Strauss (1955 : 229-284). Cependant, la ville reste essentiellement une forme d'association par concentration.

Dans 'La ville' (1982 [1921]), Max Weber relève un paradoxe: malgré cette concentration de l'habitat qu'elle représente, la connaissance personnelle et réciproque des habitants y fait défaut. La question du découplage centralité/rassemblement découle directement de ce paradoxe, fondateur de la sociologie urbaine.

Le sens de l'étude sur la ville est tout à fait conforme au projet d'ensemble de la sociologie de Weber: déterminer la rationalisation croissante des divers aspects de la vie humaine, et situer dans ce contexte l'originalité de la civilisation occidentale. La rationalisation signifie à ses yeux deux choses; d'un côté une différenciation par division

des taches ou spécialisation, de l'autre intellectualisation du travail par accentuation de la réflexion théorique préalable.

Confrontant différents exemples urbains, il établit une définition idéal-typique de la ville, selon deux types: la 'ville de consommateurs' et la 'ville de producteurs'. La première est définie par la présence de grands consommateurs, économiquement liés entre eux, la deuxième, la 'ville des producteurs' est le lieu des fabriques ou des industries qui expédient leurs produits vers l'extérieur. Mais pour M. Weber, c'est seulement à partir de sa situation politico-administrative que l'on peut déterminer si un territoire urbain particulier appartient à la ville.

Il s'agit de considérer des 'communautés urbaines' comme des organisations relativement autonomes, ayant des dispositifs politiques et administratifs particuliers.

M. Weber privilégie donc le caractère central de la ville, par les institutions qu'elle s'est donnée, reléguant la notion de rassemblement comme non décisive. Le caractère associatif de la commune et la qualification corporative du 'bourgeois' en occident différencie justement pour l'auteur, la ville occidentale des agglomérations orientales et asiatiques.

C'est notamment en terme de centralité que Bordreuil (1987) travaille cette ville occidentale, dans son rapport avec le mouvement. Alors que la ville du moyen-âge le rejette hors de ses remparts, celle du 19^{ème} restructure son tissu urbain autour de la fonction d'échange : la gare, les grands boulevards... Dans cette *organisation intra urbaine en agglutination*, la position dominante des centres approfondit l'inégalité initiale des lieux urbains et la rareté spatiale des voies de circulation. Reconnaissable aux fameux "doigts de gants" que l'on retrouve, rayonnant depuis la ville centre, cette hypercentralité façonne une *organisation interurbaine en armature* (Bordreuil, 1995).

Dans sa présentation des travaux d'Hausmann, F. Choay (1994) indique un changement vis-à-vis de ce type d'organisation urbaine. Pour la première fois, celui-ci traite l'ensemble des espaces hétérogènes de la capitale comme d'une entité unique. Son plan global dote Paris d'isotropie. Ses propriétés ne dépendent plus en effet, d'une quelconque direction⁶. Pour l'auteur, les signes annonciateurs d'une déconstruction imminente de la

⁶ L'urbanisme a servi dès sa création à désigner deux démarches différentes:

- Etre la science de conception des villes, visant à façonner un modèle de ville constructible et reproductible ex nihilo .

"ville européenne" s'accumulent à partir du début du 20^{ème} siècle. De la ville linéaire de Soria y Mata, de la garden-city d'Ebenezer Howard ou de la ville machine du mouvement moderne, c'est cette dernière qui va s'imposer. L'importance des innovations techniques des années 60, achève la mutation amorcée un siècle plus tôt par les balbutiements des CIAM⁷. L'échelle locale cède la place à une seule échelle territoriale. La dynamique des réseaux techniques tend à se substituer ainsi à la statique des lieux bâtis pour conditionner mentalités et comportements urbains (Dupuy, 1991).

La ville du 20^{ème} se caractérise alors par son *hyperurbanité* (Bordreuil, 1995), comme on dit d'une photo qu'elle est surexposée. Des doigts de gant on est passé à la grille. Les possibilités de déplacement des individus tendent très largement à se « dé-focaliser » avec l'utilisation générale des véhicules particuliers. A la centralité directe se substitue l'accessibilité au centre⁸, elle-même partiellement défiée par les possibilités d'accessibilité immatérielle par les télécommunications (Levy, 1994 : 342). Les foyers de circulation que constituaient les centres se saturent et perdent alors leurs qualités initiales. D'où la possibilité de leur exil, de leur dispersion. L'*interurbain s'organise en réseau*, l'intra urbain se développe en comblant les vides interstitiels le plus loin possible des nuisances : infrastructures, pôles... "Là où le territoire 'occupe', le réseau 'épouse'" (Levy, 1994 : 405). On est passé d'une ville centripète à une urbanisation centrifuge, "d'une ville 19^{ème} reposant sur la densité du bâti à la ville du 20ème poursuivant la densité des automobilistes" (Bordreuil, 1995).

Ce sont les distances qu'impose un centre (commercial, économique, politique...) à ses concurrents, qui marquent sa puissance d'espace, qui expriment sa domination. L'intérieur même de ces centres est structuré par les espacements. Chaque élément urbain (logement, entreprise, équipement...) se qualifie dans la distance qu'il impose à ses voisins. C'est ce que J.S. Bordreuil nomme la "ville de l'écart". Cette urbanité distancée ne serait pas tirée de l'ancienne mais "la subvertirait, l'engloberait, la reprendrait, lui imposant de nouvelles régularités " (Bordreuil, 1999).

- Régulariser et organiser avec le plus d'efficacité la croissance et le mouvement des flux démographiques ainsi que la mutation de l'échelle des équipements et des constructions induits par la révolution industrielle. Haussmann s'inscrit dans ce cas de figure.

⁷ Congrès International d'Architecture Moderne de 1945, qui va lancer avec la "Charte d'Athènes" ce mouvement dont Le Corbusier est la tête de proue.

⁸ Selon un sondage sur le lieu d'habitat souhaité commandé par l'Express/Gallup/Faits et opinions (31 août / 6 septembre 1984), 12% des Français veulent vivre en ville et 35% à la campagne, "51% des français préfèrent la 'proximité d'une ville' (Levy, 1994b : 342).

Nous voyons donc que les centres évoluent, enflent, implosent, migrent, s'épurent, se diversifient... Malgré ce caractère polymorphe, la centralité semble néanmoins un concept toujours vivace pour les acteurs de ces villes. Son 'évidence', en fait un principe descriptif et volontariste de transformation de l'urbain.

Alors que la "ville de l'écart" que nous venons d'évoquer règne à travers son étalement, la force du modèle centripète de l'agglomération domine les représentations. A travers les centres, le pouvoir effectue véritablement sa souveraineté, par exemple à l'aide des normes de civilité qui y ont cours et qu'il justifie par un "appel à la 'modernité', à la 'vie urbaine'..." (Bourdieu, 1993)

L'espace central est donc un support nécessaire pour marquer et effectuer cette relation de pouvoir. Pourtant, et c'est là le paradoxe, d'un côté, l'accomplissement collectif de la venue au centre (passage à l'an 2000, soldes, fête de la musique...) lui donne une dimension ludique. Chacun vient y rassasier ses attentes personnelles dans le partage d'un même sentiment d'appartenance à l'événement: « *J'y étais* ».

Et de l'autre côté, les acteurs urbains (urbanistes, édiles municipaux, relais de la politique de la ville...) déploient une symbolique identitaire qui manifeste la rencontre comme fin démocratique. Dans cette approche, la rencontre 'localisée' (et non "située") effectue le sens de la démocratie de proximité. L'être ensemble qui est au fondement de la cité, légitime en effet ceux qui ont la charge de la faire vivre. Du coup, le centre doit pour les acteurs urbains se lire en tant que tel, il suscite sa propre redondance. Celle d'une sociabilité qui se représente. Il est donc d'autant plus difficile aux gestionnaires de ces espaces d'appréhender les imaginaires individuels ou les rassemblements sans formalisation spatiale et aux localisations mouvantes. Qui valorisent l'être ensemble comme un préalable, et non une fin, comme le moyen d'aller ailleurs.

Evoquer les liens entre rassemblement et centralité ne vise pas à conférer une identité forte à des espaces centraux, mais plutôt à permettre l'existence d'espaces ouverts à l'aide desquels les identités travaillent les interactions sans pour autant les surdéterminer. On peut pour l'instant évoquer des relais donnant accès à la ville et non des sanctuaires du vivre ensemble.

La difficulté provient du fait que les représentations de l'espace public du passage, sans motifs ni titulaires peinent à se redéfinir pour rendre compte d'une construction publique hors des espaces centraux légitimes (centres historiques, commerciaux...).

L'espace public se réduit pour les acteurs urbains à un appel incantatoire aux civilités du partage pour lutter contre des communautés anomiques. Les centres ne sont-ils pas nécessairement des espaces problématiques?

Si centre et rassemblement ne se recouvrent plus, une conjonction de centres complémentaires peut-elle le faire ? Des centralités disséminées seraient alors capables de recevoir des rassemblements 'par morceaux'. Morcelés non dans leur ampleur, mais par types d'engagements et fonctions différenciés propres à chaque centre. Si ces polarités multiples remplacent les centres uniques, la gestion de ces pôles fonctionnels appelle un ou des systèmes cohérents, faisant corps, susceptibles de recevoir les différents fragments de ce corps commun que serait le rassemblement. L'interdépendance entre les différents pôles "ferait système".

Les recherches en ce sens ont bien évolué depuis la théorie générale des systèmes de L. Von Bertalanffy (1973 [1951]) et la théorie des lieux centraux de W. Christaller [1933] (Burgel, 1993 : 141). On est passé d'une conception statique des interdépendances basée sur l'équilibre à une conception plus dynamique qui a notamment pris ses distances avec le structuralisme (Pumain, Sanders et Saint-Julien, 1989). Les deux axes qui caractérisent cette voie de recherche sont toujours la découverte d'invariants pouvant caractériser l'urbain (loi rang-taille⁹, dimension relative des villes...), mais leur travail vise aussi et surtout à dégager des "lois d'évolution des systèmes de villes" (Pumain, 1994 : 13) (réduction des hiérarchies, spécialisation, renforcement des polarités...). Cette ambition légitime en effet ce travail auprès de commanditaires avides de prospective. Si cette voie nous intéresse ici, c'est moins pour ce dernier aspect que pour sa tentative de lien entre les interactions à petite échelle (individus, groupes...) susceptibles d'effectuer les rassemblements et les descripteurs macroscopiques semblant régir les logiques centrées ou polarisées. D'autre part, son attachement aux régularités des phénomènes prend toute son importance dans le double champ qui nous préoccupe. Les limites d'une telle entreprise apparaissent cependant assez rapidement quant à notre problématique, à la charnière du spatial et du social.

Le maintien de l'identité d'un système, ce sur quoi repose finalement l'ensemble de l'échafaudage théorique de la systémique, "suppose la lutte contre l'augmentation de l'entropie interne par le rejet d'entropie vers l'extérieur, mais aussi un continu

accroissement de complexité par des transformations successives dans le cadre du processus d'auto-organisation" (Pumain, Sanders et Saint-Julien, 1989 : 24). Le travail de P. Franckhauser sur la fractalité des structures urbaines (1994) en représente un bon exemple. La dimension fractale, par nature, conduit en effet le périmètre d'une figure à augmenter indéfiniment¹⁰ alors que sa surface plafonne et devient lacunaire, se complexifie¹¹. On le voit, l'outil de recherche retenu semble destiné avant tout à préserver son cadre théorique (système/environnement) au sein duquel il est exploité, plutôt que de caractériser une réalité urbaine multiple avec ses contradictions sociospatiales. Pour l'auteur, lorsque l'extension spatiale atteint les sous-centres situés dans la grande banlieue, ces derniers reprennent certaines fonctions de lieux centraux pour leur hinterland. D'où une hiérarchisation et une autonomisation de ces sous-centres qui se rapproche du modèle christallerien.

J. Levy a tenté de dépasser ces blocages avec la notion de "systémisme dialectique" (Levy, 1994b : 43). S'appuyant sur une critique en règle de l'école française de géographie. Il énumère tous les travers que celle-ci a accumulés (attention exclusive aux permanences, univers néopositiviste épris de logiques factorielles et de régularités statistiques, *science carrefour...*), puis il critique ces géographes qui "*ont longtemps privilégié les lectures structuralistes et quantifiables du systémisme*" (Levy, 1994a : 12).

Cependant, l'auteur montre par ailleurs tout l'intérêt qu'il porte au caractère systémique de la pratique urbaine. S'il revendique un *systémisme* c'est parce que, selon lui, il répond à l'idée de complexité (par exemple entre éléments déterminants et déterminés), tout en évitant le *magma factoriel* (en créant des relations hiérarchiques et non hiérarchiques entre ces éléments). S'il nomme ce systémisme *dialectique*, c'est qu'en son sein se bousculent des logiques contradictoires qui, dans le temps, font évoluer le système progressivement, ou parfois, brutalement.

⁹ La loi "rang-taille" (Zipf, 1949) stipule que le nombre de villes appartenant à un système suit une progression géométrique inverse de leur taille (Pumain, 1996).

¹⁰ "On imagine une carte, tracée par un peintre pointilliste, utilisant de gros "points" de rayon n, en d'autres termes on recouvre la cote au mieux, par des cercles de rayon égal à n. (...) Lorsque l'on rend n de plus en plus petit, toutes les longueurs approchées vont augmenter, peut-être même vont elles tendre vers l'infini" (B. Mandelbrot, : 22)

¹¹ "Une ville en croissance qui garde sa dimension fractale, s'éloigne de plus en plus d'une forme compacte et produit de plus en plus de fioriture" (Franckhauser, 1994 : 203)

L'espace est une *dimension* (un mode d'existence) du *systémisme dialectique*¹² propre à la dynamique sociale (1994b : 419). La ville en est la métaphore, une *marchandise systémique* consommée de manière systémique (1994b : 317).

Autosuffisant, un *système urbain* correspond selon le géographe, à une localité et une seule. Mais la "*propriété d'interactivité, de créativité - systémique*" (1994a : 13) de la ville, en fait une *marchandise* adaptée à la "*dominance systémique post-industrielle*" parce que celle-ci est centrée sur d'autres produits systémiques: la culture, l'individu, la société (1994b : 286-292).

Pour simplifier, il y aurait donc d'une part, des *systèmes spatiaux* (système urbain local...), agrégats de société tendant vers l'autonomie fonctionnelle; et d'autre part, des *systèmes sociaux* fondés sur une pratique sociale complexe (culturelle, urbaine, individuelle...). On le voit, la frontière entre ces deux applications du *système*, n'est pas étanche. Mais elle signifie qu'une *pratique* systémique ne se manifeste pas obligatoirement par la constitution d'un *système spatial* plus ou moins autonome.

Espace et social peuvent être systémiques, parce qu'ils mettent en jeu des éléments en interaction. La méthode dialectique aide J. Lévy, à caractériser les relations contradictoires entre ces éléments. Le systémisme sert donc ici à dégager les éléments qui seront pris en considération par la méthode dialectique, en les sélectionnant et en les hiérarchisant.

H. Lefebvre, grand pourfendeur de l'emprise du structuralisme sur le systémisme reconnaît l'utilité méthodologique que peut présenter l'analyse systémique. Par contre il limite son champ à l'étude des structures, et attire l'attention sur de possibles dérives, muant la méthode en épistémologie ou en ontologie dans la mesure où il constate dans la notion de système une identité de l'intelligible et du réel (1967 : 74-79). Pour l'auteur, si le système implique intelligibilité par la fermeture, donc achèvement et clôture, on restreint l'invention, l'arrivée du nouveau. Si l'on présuppose un système, on ne fait plus ensuite, que déduire les conséquences de la présupposition (Lefebvre, 1972 : 29). Alors s'agit-il de considérer le système comme simple cohérence? Le phénomène urbain "*se manifeste comme mouvement*", il ne peut donc y avoir de système urbain, même limité à une localité.

¹² Ce systémisme dialectique a évolué chez l'auteur en systémisme dialogique (Lévy, 1999 : 62-76), combinant à la fois une approche dialectique et pragmatique. "Le systémisme dialogique est une conception selon laquelle il est efficace d'appréhender les sociétés comme des totalités relationnelles dont les opérateurs fondamentaux sont des acteurs. Dans cette perspective, la prise en compte des effets de langage, des stratégies et des compétences des différents agents, du rôle spécifique des objets et des organisations est essentielle. Elle rend compatible le systémisme avec l'historicité humaine, que le structuralisme et l'organicisme avaient échoué à intégrer" (398).

S'il y a eu un système de la ville, il a éclaté à la révolution industrielle, pour ne laisser qu'un "processus avec des degrés variables de cohésion" qui se distribuent dans le temps (lui donnant son mouvement) et non pas dans un espace modélisé (Lefebvre, 1970b : 263).

"Curieux espace: homogène et composé de ghettos. (...). Il se fragmente d'une façon très élaborée en modèles sectoriels. Ces secteurs semblent provenir d'analyses objectives, dites systémiques, qui constatent (en apparence empiriquement) des ensembles ou sous-ensembles, des logiques partielles (système des transports, système urbain...) (...). De proche en proche, la société se décompose en systèmes et sous-systèmes sans fin, n'importe quel objet social apparaissant comme une cohésion, comme un système. On (les idéologues qui se croient sans idéologie, technocrates ou spécialistes) croit constater, et l'on construit en isolant tel ou tel paramètre, tel ou tel groupe de variables. (...) On prétend ainsi saisir des mécanismes spécifiques, ceux d'un aspect réel de la réalité et on découvre ces mécanismes en les isolant et par le fait d'isoler tel aspect du réel. Une tautologie se déguise en science et une idéologie en spécialisation. Or, la modélisation, la simulation, l'analyse systémique réussissent en raison de leur postulat implicite: l'espace sous-jacent à l'isolement des variables ainsi qu'à la construction des ensembles. Cet espace sous-tend la vérification des modèles parce que les modèles servent à effectuer cet espace. Ce qui réussit jusqu'à un certain point: jusqu'au chaos résultant." (Lefebvre, 1974 : 358)

Nous essayons à travers ce chapitre de caractériser les évolutions qui ont marqué les relations centre / rassemblement. Si l'urbain se manifeste avant tout comme mouvement et que le principal intérêt d'une mise en système consiste à mettre au jour les invariants structurels, il nous faut continuer notre quête pour appréhender les rapports centre / rassemblement contemporains. Après cette tentative d'intégration de centres différenciés dans une visée unique en systématisant leur interdépendance, nous voudrions nous pencher sur une autre approche considérant que cette interdépendance peut conduire à deux types concomitant de transformation des centres, entropie et généricité, induisant des pratiques de rassemblement spécifiques.

Dans son livre "La ville globale" (1996), Saskia Sassen évoque des 'villes mondiales' qui ont remplacé les complexes industrialo-régionaux antérieurs tirés notamment par l'industrie automobile. La globalisation de l'activité explique la croissance d'un nouveau complexe industriel dominé par la finance et les divers services. Cette transformation a eu deux répercussions. Elle a bouleversé la structure sociale des villes qui s'est bipolarisée de manière croissante et elle a remis en cause leurs fondements économiques.

L'essentiel des bases économiques est certes commun à toutes les villes. Mais ces métropoles ont un élément particulier, propre à leur espace géographique, technique ou

historique, qui leur donne un rôle spécifique dans la phase actuelle de l'économie mondiale. Sur le marché international des capitaux Saskia Sassen repère par exemple un rôle distinct pour chacune des trois villes qu'elle étudie: A Tokyo l'exportation des capitaux, à Londres leur mise en œuvre, New York en représentant la destination finale.

Saskia Sassen sépare les activités centrales que sont la finance et les services hautement spécialisés et connectés en réseaux ; des activités de routine qui ne sont pas soumises à l'aléatoire, ni aux formes de complexité non standardisées. Ce n'est donc pas le nombre de sièges sociaux qui fait d'une ville une ville globale, mais la nature centrale, de contrôle notamment ; ou de routine des activités assurées par ces entreprises.

Cependant, et c'est ce qui nous intéresse, dans notre questionnement sur les rapports centre/rassemblement, ce sont les villes qui sont les lieux à partir desquels les entreprises transnationales produisent un système économique global. Les ressources nécessaires aux activités de l'économie globale restent en effet, profondément ancrées dans le local. Même si les gouvernements ont un rôle limité dans la régulation de cette globalisation, il y a une pluralité des inscriptions physiques du global, dont un certain nombre se trouvent situées dans le national, dans la région, la ville...

Deuxièmement, l'environnement urbain fonctionne comme un centre d'information. Se trouver dans ces villes, c'est intégrer un réseau d'information extrêmement dense, tout en profitant des opportunités qu'offre toute vie urbaine, mettant en relation les compétences particulières d'autres réseaux.

Enfin, les grandes villes sont devenues des lieux stratégiques pour le capital global et les migrants, constituant des communautés et des identités translocales. Ce sont deux acteurs décisifs pouvant entrer en opposition l'un contre l'autre dans la ville globale, parce que la ville est un des lieux privilégiés, dans lesquels se manifestent les contradictions de la globalisation. C'est l'un des nœuds où les puissants comme les exclus formulent de nouvelles revendications, et où celles-ci prennent corps et trouvent des expressions concrètes. Ce sont ces adhérences locales qui constituent l'essentiel de la globalisation.

S. Sassen conclue cependant qu'aujourd'hui, la centralité sur laquelle s'appuie l'activité économique globale n'est pas nécessairement tributaire de lieux géographiques comme le centre-ville ou le centre d'affaires. Elle prend diverses formes, dont celle des espaces virtuels correspondant par exemple à une région métropolitaine étendue (Francfort).

En fait, il y a plusieurs géographies du centre, l'une globale, les autres continentales et régionales. Saskia Sassen identifie quatre formes de centre:

- Le centre d'affaire comme site stratégique pris dans un réseau.
- La grille d'activité commerciale recouvrant une région métropolitaine étendue, partiellement découplée du territoire mais qui s'intègre dans l'infrastructure classique des communications (TGV, aéroports...).
- Le centre transterritorial qui est en fait le réseau reliant les grands centres financiers.
- Les points de coordination et de centralisation des activités économiques situées dans le cyberspace.

Dans ses travaux récents (2001), R. Koolhaas va plus loin dans cette déconstruction du centre. Il part d'une interrogation sur la convergence qui affecterait les villes contemporaines. Celles-ci deviendraient semblables à toutes les autres, comme ces aéroports identiques de par le monde¹³. Parler de ville générique, implique pour Rem Koolhaas de supprimer l'identité de ces villes. Une fois éliminée l'identité, il reste le générique. L'identité centralise, elle nécessite une essence, un point. A mesure que ce centre s'étend il se dilue, jusqu'à disparaître. Selon l'auteur, la notion de périphérie empêche de voir cet espace indépendamment du centre et lui enlève toute légitimité. Si l'on considère le centre comme étant ce qui fonde la valeur et le sens de la ville, il oblige à son maintien permanent, il doit être à la fois le plus ancien et le plus neuf, le plus fixé et le plus dynamique. Du coup, il exerce une énorme pression symbolique sur la périphérie.

"Les ultimes vibrations qui émanent de ce centre épuisé empêchent de voir dans la périphérie une masse critique. Trop petit par définition pour s'acquitter des fonctions qui lui sont assignées, le centre n'est plus réellement le centre, mais un mirage hypertrophié en voie d'implosion. Pourtant, sa présence suffit à ôter au reste de la ville toute légitimité. (...) L'obsession centripète actuelle, en perdurant, fait de nous tous des bridge-and-tunnel people, des citoyens de seconde zone dans notre propre société, privés du statut de citoyen par la coïncidence abrutissante de l'exil collectif loin du centre. (...) La ville générique est la ville libérée de l'asservissement au centre, débarrassée de la camisole de force de l'identité" (Koolhaas, 2000 : 723-724).

¹³ Inversement, il constate que certains aéroports fonctionnent comme de véritables quartiers de ville. Ils sont même parfois sa raison d'être, son centre. Il arrive qu'une ville ancienne et unique comme Barcelone, simplifie son identité à l'excès. Du coup, elle se transforme en ville générique et devient transparente, comme un logo.

La ville n'a pas de strate, pas d'histoire, même si elle a son quartier-alibi où on conserve quelques reliques du passé pour l'habitant-touriste. Reflet des nécessités du moment et des capacités présentes, son identité est toujours provisoire et fragile. Toujours créée par des gens en mouvement, prêts à repartir, elle est un hybride du politique et du paysage, qu'elle doit constamment refaçonner.

La ville générique est ouverte et englobante. Sa particularité, c'est l'abandon de ce qui ne marche pas, de ce qui n'a plus d'utilité et l'acceptation de ce qui pousse à la place. Elle répète à l'infini le même module structurel élémentaire. Son principal attrait est son anomie, son absence de normes. R. Koolhaas assimile la ville générique à une esquisse jamais terminée. On ne l'améliore pas, on l'abandonne. Elle est planifiée et pourtant elle montre que toute planification est dérisoire face à l'imprévisible. Il devient impossible de déterminer la cause et la conséquence d'une évolution urbaine. Cela fonctionne, voilà tout, mais c'est cette absence de maîtrise urbaine qui ouvre des marges d'interventions et permet à la ville de s'adapter.

Les aménagements ne sont pas le moyen d'un meilleur fonctionnement urbain mais sont une arme stratégique, une prédiction. C'est un énorme système qui est seulement là pour déclencher une situation urbaine future¹⁴. Le sol est une couche qui est en charge de multiples responsabilités. Il peut adopter n'importe quelle forme et connecter n'importe quoi à n'importe quoi.

Nous pouvons dorénavant et déjà faire un premier point sur cette approche, initiée dans notre présentation par S. Sassen et exacerbée par R. Koolhaas. La géographe s'inscrit finalement dans une certaine continuité avec les démarches que nous avons présenté précédemment sur cette question, dans la mesure où elle inscrit les centres dans un système de relations hiérarchisées, différencié de son environnement. Par contre, deux points doivent retenir notre attention quant à notre problématique:

Cette représentation systémique repose sur une financiarisation des échanges entre les villes, mais cette globalisation repose et porte ses effets sur des centres concrets qualifiant de manière spécifique les rassemblements qui s'y produisent. Saskia Sassen prend l'exemple de la 'gentrification' des centres urbains. Ce n'est pas un processus nouveau, mais ce qui est différent, par rapport à ce qui s'était produit auparavant, c'est l'échelle de leur manifestation

¹⁴ On peut cependant préciser que cette condition prédictive est l'essence même de l'urbanisme traditionnel.

dans les trois villes qu'elle étudie et l'étendue de l'infrastructure commerciale créée. Elles représentent un accaparement massif des ressources publiques et de l'espace urbain. Mais ont aussi engendré une idéologie de la consommation différente de la consommation de masse des classes moyennes, dans la période d'après guerre. Le style, les prix élevés et un caractère 'ultra-urbain' caractérisent la nouvelle idéologie et la nouvelle pratique de la consommation, plutôt que la fonctionnalité, les prix réduits et le cadre banlieusard. Pour l'auteur, la 'gentrification' des centres et le type de consommation ostentatoire qui lui est associé desservent une fonction idéologique. Ils assurent l'alliance objective de ces cadres et d'un système pour lequel ils produisent d'immenses bénéfices, en échanges de retours assez faibles et de peu de revendications.

Deuxièmement, les quatre types de centre énoncés par S. Sassen en démultiplient les formes. Au-delà de la multiplication de centres fonctionnels déjà évoquée, l'auteur insiste sur la dimension réticulaire, maillée, territoriale ou virtuelle qu'ils peuvent prendre. Il ne s'agit donc plus seulement de l'évolution d'une centralité généraliste en polarités multiples, mais de l'intrication de plusieurs modes de centralité impliquant ou non une dimension spatiale et élargissant le concept de rassemblement au-delà de la simple coprésence sans pour autant la négliger.

A travers la notion de ville générique, R. Koolhaas aborde cette question du centre à partir d'un double déni:

- Les villes deviennent identiques les unes aux autres. Il n'y a donc plus ni hiérarchie entre elles, ni modèle central auquel elles pourraient se référer.
- Deuxièmement, l'approche de la ville en terme de centre par les acteurs urbains relève d'un mythe néfaste dont il convient de se défaire. Cette volonté centripète archaïque induit en effet un écrasement perpétuel de la périphérie, notion sur laquelle nous reviendrons dans le chapitre suivant.

R. Koolhaas travaille le recouvrement centre/rassemblement, ou plutôt sa dégradation, avec les notions de junkspace et plus précisément de shopping.

La substance urbaine qui recouvre de vastes territoires est un univers organique qui n'est ni ville ni campagne. Les conditions métropolitaines coexistent avec des conditions de paysage naturel plus ou moins ravagé ou d'agriculture. D'autre part, cette expérience contemporaine de l'espace universelle est fondée sur des valeurs complètement non architecturales. Et sur le fait paradoxal qu'elle exploite et recycle tous les thèmes

architecturaux sans conserver aucune de leurs qualités. Il est d'ailleurs possible de lire son architecture, celle de Frank Gehry ou d'autres architectes contemporains comme du junkspace. Il règne un arbitraire complet dans la manipulation des signes¹⁵. Vivre dans le junkspace, c'est dit-il, "être condamné à un perpétuel jacuzzi avec ses meilleurs amis par millions" (Koolhaas, 2001 : 792). Par le shopping, la ville, traditionnellement gratuite, devient de plus en plus quelque chose qui se paye. Au lieu de la vie publique, l'espace public devient ce qui reste une fois que l'imprévisible a été écarté. L'architecture du shopping a un caractère presque sans fin, jamais achevé. Il y a toujours des parties dans ces édifices qui sont en train de se reconstruire. C'est l'une des qualités du junkspace, un bâtiment ne peut plus être terminé. Cette architecture ne peut pas être mémorisée, elle est instantanément et totalement oubliable.

Junkspace n'est pourtant pas l'instrument d'une manipulation manichéenne et parfaitement efficace. Le public est tellement divers qu'on ne peut prétendre qu'il y ait un seul genre d'effet. D'autre part, l'économie triomphante du shopping est en risque permanent d'extinction. Les gens passent moitié moins de temps qu'il y a dix ans dans le shopping (Koolhaas, 2001 : 788). Du coup, celui-ci est obligé de s'associer avec les musées, les lieux-mouvements... pour créer des interdépendances.

Après une déconstruction "de l'extérieur" des rapports centralité/rassemblement à l'aide des deux dénis précédemment cités (villes identiques, mythe centripète), R. Koolhaas érode ces liens "de l'intérieur", par les notions de junkspace et de shopping. Cette vision nihiliste à peine nuancée de l'état de nos rassemblements, demeure cohérente avec le reste de son entreprise. Elle nous laisse un champ de ruines qu'illustre son travail sur les villes de Lagos et de Shenzhen (Koolhaas, 2001), horizons apocalyptiques censés représenter le futur de la ville contemporaine.

C'est ce paysage que nous allons essayer de reconstruire patiemment tout au long de ce mémoire, en reprenant ces notions de centre et de rassemblement à l'aide de deux auteurs essentiels: H. Lefebvre et E. Goffman. Nous nous appuierons sur un mode de rassemblement particulier: celui constitué quotidiennement par des jeunes sur l'espace urbain dans trois villes de banlieue, périphéries devenues centres à la suite d'une recomposition institutionnelle de la région parisienne.

¹⁵ Les bâtiments étant (re)devenus des signes, le postmodernisme est le style favori parce qu'il permet de

3. Bobigny, Créteil, Nanterre : entre centres et périphéries

Au cours des deux chapitres précédents, il nous a fallu essayer de répondre à un paradoxe. La correspondance entre centralité et rassemblement qui pour l'architecte peut être rapprochée du couple projet urbain et espace social, constitue son socle déontologique. Pourtant, la plupart des études sur la ville contemporaine montrent une désagrégation conjointe de ces notions classiques de centre, de rassemblement ainsi que de leur recouvrement. Comment l'urbaniste peut-il agir sur l'espace urbain, dépourvu de ces appuis théoriques et méthodologiques sans pour autant renier ce qui le légitime ?

Nous avons porté notre attention sur Bobigny, Créteil et Nanterre pour essayer de cerner quels pouvaient être les décalages entre centralités instituées et rassemblements quotidiens effectifs sur l'espace urbain de ces trois villes de la petite couronne parisienne. Il s'agissait simplement ici d'estimer l'ampleur des centres non utilisés et des rassemblements se produisant sur des lieux non prévus spécialement à cet effet. Le choix de ces terrains est intéressant à plus d'un titre quant à notre problématique.

Ces trois villes sont à la fois diverses et bénéficient du même statut récent de chef-lieu de département. Chacun de ces départements maintient sa 'différence' vis-à-vis de ses voisins. Cette attitude est particulièrement sensible dans les cultures identitaires entretenues par les conseils généraux et renforcées par le climat politique qui n'est guère favorable à la conservation de cet échelon territorial. Cet effort de distinction est évident de la part du conseil général des Hauts-de-Seine dirigé par C. Pasqua vis-à-vis des deux autres conseils généraux présidés par le parti communiste. Il est aussi sensible entre ces derniers, par une certaine méconnaissance polie mais réciproque de leur travail respectif, une inimitié feutrée qui s'alimente notamment d'une concurrence interne au PC. D'autre part, cette appartenance départementale est régulièrement revendiquée par les jeunes du neuf-deux, trois ou quatre, même si nous verrons que ces revendications symboliques ne recoupent pas systématiquement leurs pratiques de l'espace.

Ces trois départements offrent des contrastes sociaux et spatiaux différents. Celui des Hauts-de-Seine associe les couches sociales et les espaces urbains parmi les plus riches et les plus pauvres de France. La Seine-Saint-Denis s'inscrit quasi exclusivement dans la

produire des résultats rapides pour suivre le rythme d'évolution de la ville générique.

deuxième catégorie. Le Val-de-Marne présente une situation plus recentrée. D'autre part, le département des Hauts-de-Seine se développe en couronne autour de la moitié ouest de la capitale dans une zone particulièrement contrainte par sa géographie, ainsi que par la densité historique des relations de la région capitale avec la vallée de la Seine et la Normandie (industries, commerces, habitat, réseaux...). Cette configuration imprime à ce département une sensibilité territoriale que l'opération de La Défense et la spéculation foncière n'ont fait que confirmer. Les deux autres départements présentent plus de 'profondeur de champ', du périphérique jusqu'aux plaines maraîchères qui peuplent ses franges externes.

Les trois villes qui nous intéressent dans cet espace différencié sont situées à peu près au centre de chaque département. C'est en partie ce qui a décidé de leur nomination comme préfecture. Cependant, chacune constitue un espace urbain fort différent. Bobigny juxtapose un ensemble de cités pauvres et séparées les unes des autres par un pavillonnaire ancien. Créteil, sorte de ville nouvelle avant la lettre associe quartiers différenciés et "cadre de vie". Nanterre représente un espace stratégique dont les enjeux dépassent largement ses frontières, ce qui a conduit à un éclatement relatif de ses différentes composantes (cités HLM, centre ancien, pavillonnaire, industries...).

	Dépt.	Nbre hab.	Surface ha	Desserte	Indice cadre/ouvrier	Etrangers / pop. tôt.	HLM / resid. Princ.
Bobigny	Seine-Saint-Denis (236km ²)	44.318	677	A 86, T1, M5 14 lignes de bus	35,1	21,6	53
Nanterre	Hauts-de-Seine (175km ²)	84.281	1.220	A14, A86, RER A, 13 lignes de bus	17,5	17,6	50,2
Créteil	Val-de-Marne (244km ²)	82.630	1.142	A86, M8, TVM, 10 lignes de bus	4,3	11	35,7

Une fois souligné l'ensemble des disparités qui marquent nos trois terrains et qui en justifient l'intérêt heuristique, nous voudrions maintenant insister sur ce qui les rapproche et peut permettre selon nous de donner une certaine cohérence à nos résultats.

Cette recherche s'inscrit en effet dans un cadre précis, celui de la banlieue parisienne. L'espace suburbain dense auquel nous avons affaire dans ces trois communes n'est assimilable ni à celles mitoyennes du périphérique, dont les problématiques se rapprochent de plus en plus de celles de Paris intra-muros, ni à celles de la deuxième couronne qui ont à gérer une urbanisation diffuse et des modes de vie afférents (espace commun, modes de transports, longueur des mouvements pendulaires...). Cet espace ambigu de la première couronne présente un intérêt dans la mesure où il offre de nombreux signes de dépendance vis-à-vis de la capitale, un statut de périphérie donc, mais joue dans le même temps sur son statut de chef-lieu pour tenter de servir de relais symbolique, politique, économique... dans un espace parisien mis en système pour l'occasion. La montée en puissance du trafic de banlieue à banlieue est à ce titre révélatrice non d'une autonomisation croissante de cette dernière, mais au contraire d'une intégration renforcée de ces espaces à la capitale.

Travailler les rassemblements sur ces terrains, c'est avant tout réinterroger ces espaces du quotidien entre centre et périphérie.

4. Les rassemblements : Une problématique entre droit à la ville et ville à l'œuvre

Une fois le portrait de ces trois communes rapidement brossé, il s'agit de rentrer à l'intérieur de chacune d'entre elles pour apprécier le recouvrement centralité/rassemblement. Un premier constat: lorsque l'on évoque l'espace urbain en terme de centralités, la majeure partie de cet espace n'apparaît qu'en creux, non défini. Comment la ville se structure-t-elle entre les centralités (commerciales, institutionnelles...) et les lieux d'habitat?

La première hypothèse avance l'idée que ce sont les individus qui réalisent ce lien entre foyer et centre urbain, qui éprouvent l'écart qui sépare ces deux entités.

Le premier objectif va être de repérer ce qui se produit dans cet écart et peut constituer le support d'une citoyenneté. Il nous a semblé dans un premier temps que celle-ci ne peut se développer sans un arrêt du flux de circulation, seul à même de permettre

l'épanouissement des sociabilités. D'où le projet de relever l'ensemble des lieux formels ou informels sur lesquels stationnent des publics.

Après avoir mis en évidence ces centralités intermédiaires, une deuxième question s'est posée. Ces dernières, situées entre habitat et centres urbains, ne représentent-elles pas un hybride de droit à la ville et de ville à l'œuvre? Ne reposent-elles pas à la fois sur des "communautés d'exaltation réciproques" et sur une "culture dramatique (...) qui multiplie les scènes et les récits" (Joseph, 1994)?

Dans son article introduisant le numéro 64 des Annales de la Recherche Urbaine (1994) consacré à un bilan de ce champ disciplinaire, I. Joseph met en exergue la rupture entre deux paradigmes. D'un côté celui qui a accompagné les trente glorieuses et marqué l'entrée du pays dans la modernité, porté par H. Lefebvre et sa revendication d'un "droit à la ville" (1968). De l'autre celui importé d'E. Goffman, travaillant une "ville à l'œuvre"¹⁶ et ayant succédé au précédent pour imprégner la recherche actuelle. Le passage d'un modèle à l'autre résulte selon I. Joseph des évolutions mêmes qu'a subit l'urbain au cours de cette période. La métropolisation ayant pris le pas sur l'urbanisation généralisée, la "ville à l'œuvre" a remplacé la "ville comme œuvre" (Lefebvre, 1968 : 55). Nous sommes passés d'usages instrumentés à des compétences situées. Hier, l'expression d'un droit à la ville social et légitime, luttant contre l'aliénation et le déracinement par l'appropriation et l'intégration. Aujourd'hui, la reconnaissance d'un droit de la métropole, naturel et vulnérable. Celui de la visibilité qu'elle occasionne et va à l'encontre de la ségrégation et de l'exclusion. La "productivité des interfaces" (Joseph, 1994 : 8) résultat des interactions de tout ce qui fait la ville, la vitesse d'apprentissage et "l'assurance flexibilité" qu'elle autorise sont les ressorts qui permettent à la métropole d'éviter un emballement aux graves conséquences. Bref, une culture dramatique, interactionniste, privilégiant une accessibilité de la "ville passage" qui semble bien éloignée de la culture épique, dialectique, privilégiant l'appropriation de la "ville partage".

Cette démarcation nous permet de mieux apprécier les transformations des problématiques intéressant la recherche urbaine contemporaine. Cependant, elle exacerbe une différence entre nos deux auteurs utile pour la démonstration mais ne faisant pas justice d'une pensée, celle de H. Lefebvre, plus incisive et subtile qu'elle n'est présentée. Discutée de manière générale dans le DEA (Boissonade, 1997 : 17-38), nous voudrions néanmoins

¹⁶ Terme emprunté à l'ouvrage éponyme de J.C. Bailly (1992).

en reprendre ici quelques points qui nous permettront de mieux comprendre la partie suivante sur "La ville comme rassemblement".

Tout d'abord, I. Joseph souligne dans son article tout le mal qu'ont produit les théories de l'aliénation dont H. Lefebvre serait un champion, à travers la notion d'appropriation en favorisant la xénophobie et la défense des territoires culturels. Ces théories seraient d'une part, le ferment de la haine des appareils d'Etat pour la ville, et d'autre part l'argument principal utilisé par les dénonciateurs de la "massification". Sur tout ces points, H. Lefebvre a une position plus complexe, dénonçant notamment tout réification (territoriale, xénophobe ou autre) qu'il considère comme aliénation absolue. Premièrement, la haine de la ville, liée à la revendication de la nature revient à fuir une ville dégradée et non renouvelée. Cela revient à fuir la vie urbaine avant qu'elle n'existe réellement et donc détourne du droit à la ville. Deuxièmement, la "culture de masse" n'est pas un bloc maudit, elle possède une ambiguïté et dialectique interne. Si elle inonde d'informations, aligne la consommation intellectuelle sur la consommation matérielle "privée", exploite symboles, mythes, formes, styles...; en même temps elle élève le niveau culturel moyen, répand l'éducation.

Si cette culture de masse développe la technicité et son avatar, le "technicisme", c'est en même temps "à travers cette aliénation maximale, [que] la désaliénation n'en est que plus urgente et plus pressante (...) La Modernité accomplit des tâches (en les caricaturant) d'une Révolution qui n'a pas eu lieu: critique de la vie bourgeoise, critique de l'aliénation, dépérissement de l'art, de la morale, et généralement des idéologies... (Lefebvre, 1962a : 228).

D'autre part selon I. Joseph, le "droit à la ville" tel que développé par H. Lefebvre exigerait de ceux qui la gèrent à la fois une reconnaissance des identités, l'intégration des citadins, et la signature des espaces qu'elle conçoit. Si H. Lefebvre revendique "l'égalité dans la conscience des différences", il parle d'appropriation de ces différences et non pas d'intégration des individus. Par les valeurs qu'elle véhicule la pratique sociale est intégrative (modèles du marché, de la culture...). Par contre, le philosophe indique que dans le même temps, la société pratique la ségrégation. Du coup, l'intégration est devenue un "thème obsédant, une aspiration sans but." (1968 : 111). Pour décrire la situation qui en découle, il parle "d'intégration désintégrante" (Lefebvre, 1968 : 113) où la cohésion logistique des pouvoirs masque mal l'émiettement de la société. C'est ce qui explique pourquoi le terme

"d'intégration" (dont l'urbanisme est d'après lui, l'outil privilégié) est toujours péjoratif chez H. Lefebvre.

Enfin, l'opposition entre H. Lefebvre et J.C. Bailly sur le thème de l'accessibilité paraît légèrement abusive. Pour ce dernier, l'avènement des métropoles, c'est la croissance énorme des pôles urbains, mais c'est aussi et en même temps le réseau qui relie ces pôles, et l'emprise de ce réseau sur la totalité du territoire (1992 : 69). Pour H. Lefebvre, le "droit à la ville" signifiait essentiellement celui des habitants à figurer sur tous les réseaux (1978 : 21) dans un espace caractérisé par une opposition entre un tissu urbain serré (les centres hiérarchisés et diversifiés) et un tissu urbain à large maille (les périphéries, proches ou lointaines, de plus en plus désertiques). Mais l'emprise totale de ce réseau "travaille"

l'espace, le hiérarchise, crée de nouvelles centralités, en éteint d'autres, laisse des trous. Ce qui différencie le plus nos deux auteurs, c'est que pour H. Lefebvre, il ne peut y avoir de réalité urbaine, sans rassemblement, sans rencontre actuelle ou possible, non seulement des informations ou des connaissances (1968 : 150), mais surtout de tous les objets et sujets qui occupent l'espace urbain (1972 : 21).

On le voit, même si elle doit rester soumise à la critique, la posture de H. Lefebvre manifeste clairement un horizon riche de promesses et ses positions introduisent une complexité qui l'éloigne du dogmatisme de certains de ses contemporains. C'est la raison pour laquelle il constituera l'appui principal de la partie suivante

"la ville comme rassemblement" à Bobigny, Créteil et Nanterre. La partie qui lui succèdera traitera de "la pratique des rassemblements" et de ses évolutions dans une optique

goffmanienne. La notion de rassemblement sera donc travaillée au travers des deux paradigmes énoncés par I. Joseph, non pas dans une opposition, mais en considérant ces deux approches comme étant des "niveaux" (H. Lefebvre, 1962a : 123-129) de réalité différents présents simultanément sur les terrains d'enquête.

Nous privilégierons progressivement au cours de ce travail les rassemblements de jeunes se produisant quotidiennement sur l'espace urbain. Pourquoi?

Premièrement, ces rassemblements se produisent sur des lieux non prévus à cet effet. Ils sont donc à la fois représentatifs du découplage centre/rassemblement et de celui formes spatiales / pratiques sociales..

Deuxièmement, ces rassemblements sont quotidiens et pourtant non cadrés dans le temps et dans l'espace, contrairement à la plupart des événements festifs (fin de match de foot, événement musical sur la voie publique...) ou revendicatifs (manifestation, sit-in...).

Enfin, ces agrégations juvéniles ont été retenues parce que d'une part elles sont les plus nombreuses sur les espaces extérieurs et d'autre part, elles constituent pour ces jeunes le nœud principal de leurs sociabilités. En effet, même s'il n'est pas le seul dans ce cas (retraités boulistes, vieux maghrébins...), ce public juvénile diffère d'autres secteurs de la population qui constituent des rassemblements périodiques (femmes rentrant du marché...), du fait que pour ces derniers ce sont le plus souvent le foyer ou le travail qui malgré tout représentent le pivot de leurs relations sociales.

Sans vouloir donner au rassemblement la valeur de "fait social total" comme a pu le faire M. Mauss avec le don (1950 [1925]), nous formulons néanmoins comme hypothèse que ceux-ci sont un moyen privilégié de travailler la tension entre droit à la ville et ville à l'œuvre, ainsi que le "couplage flou" entre ordre social et ordre interactionnel (Goffman cité dans Joseph, 1998).

C'est ce que nous tenterons dans les troisième et quatrième parties, qui constituent le cœur du mémoire. Celles-ci essaient d'apporter des réponses aux questionnements provenant à la fois du terrain et des développements précédents. Loin des descriptions habituelles, l'observation participante a montré des rassemblements de jeunes constamment traversés de mouvements divers, ceux de jeunes qui vont et viennent, ainsi que de différents publics qui les croisent. Nous avons émis l'hypothèse que ces mouvements devaient contribuer à donner un sens et des formes particulières à ces agrégations juvéniles, qui leur permettent de tenir dans un environnement difficile et contribuent ainsi à leur légitimité

(5^{ème} partie). Nous proposons donc de considérer ce phénomène de groupes spontanés quasi quotidiens, comme un analyseur privilégié des évolutions de l'espace public contemporain (4^{ème} partie). Soit parce qu'ils en éloignent parfois la perspective, soit parce qu'ils peuvent être au contraire un moyen de le revitaliser (6^{ème} partie).

Si les rassemblements peuvent être un moyen d'agir sur l'espace public malgré le découplage entre centre et rassemblement, nous devons donc:

- démontrer leur capacité à être des espaces ressource
- mettre en évidence les formes spécifiques et parfois contradictoires que prennent ces compétences distribuées;
- élaborer des moyens d'action appropriés, susceptibles de prendre en compte les formes prises par ces rassemblements et les contextes par lesquels elles sont traversées.

5. Les rassemblements: un moyen d'agir sur la ville

C'est donc un programme ambitieux qui nous est maintenant fixé. En réinterrogeant les liens entre centre et rassemblement, nous avons montré en quoi ils étaient essentiels à l'architecte-urbaniste pour exercer. Devant les différentes chroniques de la mort annoncée de ce recouvrement, dont certaines ont été exposées, il nous faut développer une approche en cinq actes:

- Dans "la ville comme rassemblement", nous tenterons de montrer en quoi les trois terrains retenus (Bobigny, Créteil et Nanterre) sont, ou ont été appréhendables comme rassemblement de tout ce qui s'y croise en nous inspirant du travail de H. Lefebvre.
- Dans "la pratique des rassemblements", nous revisiterons une série de travaux emblématiques de la sociologie urbaine sur les agrégations juvéniles, puis ils seront interrogés au travers du concept goffmanien de "rassemblement" (gathering).

Scindée en deux parties distinctes, la partie centrale du mémoire esquisse quelques réponses quant au découplage centre/rassemblement. Cette interprétation singulière des regroupements de jeunes repose sur une approche ethnographique et interactionniste.

- Dans celle évoquant les "rassemblements, une urbanité relative ou les limites de l'espace public", les tensions qui caractérisent les pratiques sociospatiales de ces groupes sont l'occasion de réinterroger les conceptions classiques de l'espace public.
- Dans la partie suivante "capter les flux: cultures territoriales et mouvements des rassemblements de jeunes", nous introduisons deux éléments qui paraissent selon nous, décisifs pour réinterpréter ces formes d'agrégation et saisir les potentialités qu'elles recèlent.
- La dernière partie, intitulée "les pauses publiques: de l'approche transdisciplinaire et de ses conséquences pratiques", nous proposons une alternative urbaine pour contribuer à avancer sur les différentes questions abordées tout au long de ce travail, mêlant formes spatiales et pratiques sociales. Cette interpellation du politique s'appuie sur une expérience d'architecte-urbaniste ET sociologue dont nous montrerons les limites et les conséquences.

Mais tout d'abord, esquissons rapidement ce qu'implique un tel programme quant aux méthodes utilisées sur le terrain. L'ethnologue ou le sociologue ne semblent en effet jamais à leur place, toujours de trop. Il n'ont rien d'autre à offrir que leur seule présence. Disponibles sans être impliqués, leur jugement ne vaut que par son extériorité. Ils ne tirent leur légitimité que de leur capacité à accorder des expériences étranges et des situations quotidiennes, d'être ici et pourtant encore ou déjà ailleurs. Il doivent faire "comme si" l'extraordinaire était leur lot commun, s'étonner de tout et ne s'émouvoir de rien. Ou plutôt, développer leur sensibilité, tout en évitant les clichés. Plus l'objet de la recherche est surexposé, plus ces exigences sont fortes. Plus les commanditaires y importent leurs valeurs, plus ces contraintes sont difficiles à respecter et pourtant d'autant plus nécessaires.

Paradoxalement, ces difficultés épistémologiques peuvent constituer un appui pour construire de nouveaux modes d'interprétation d'un terrain aussi sensible que celui des "bandes de jeunes en banlieue". La multiplicité des enceintes au sein desquelles le chercheur doit rendre des comptes nécessite pour ce dernier des déplacements de posture,

d'échelle et de problématique qui rendent l'appréhension du terrain plus complexe, plus riche. Progressivement, l'objet acquiert des dimensions multiples. Le chercheur apparaît comme médiateur et porte-parole. L'objectivité relative de sa recherche se nourrit de ces déplacements. En revanche, la multiplication des commanditaires et des valeurs qu'ils véhiculent rend plus essentielle encore, la part du travail de terrain devant s'effectuer sans médiation locale, proche de l'observation participante.

Le contexte est ainsi doublement balisé, d'un côté par des commanditaires qu'il s'agit de convaincre et de l'autre par un terrain qu'il nous faut comprendre. Ce portrait serait incomplet si l'on ne prenait en compte les dimensions éthique et politique qui légitiment ce désir de comprendre et de convaincre. Entre conviction et responsabilité, il s'agit de rendre audible et de donner à voir les implicites et les points aveugles des catégories institutionnelles ou médiatisées et des concepts utilisés par la majorité des acteurs pour nommer les agrégations juvéniles quotidiennes sur les espaces urbains et les lieux communs. Ce travail de déstabilisation des catégories peut en effet faire émerger de nouveaux points d'appui pour agir sur ces terrains sensibles.

Nous allons dans un premier temps aborder les enjeux et les différentes phases de ce travail de déstabilisation qui nous entraîne du stigmatisme à la situation. Il nous faudra montrer ensuite la nécessité d'articuler action et discours, ainsi que proximité et retenue dans notre observation. Après en avoir relevé les écueils, la dernière partie sera consacrée à la dimension interprétative d'une méthode qui multiplie les échelles et les postures. Comment peut-elle en effet, nous conduire à agir sur un terrain aussi sensible que les regroupements de jeunes en banlieue ?

a. Du stigmatisme à la situation

Les méthodes mises en place consistent à multiplier les terrains, les échelles et les points de vue sur les pratiques de regroupement quotidien sur l'espace urbain. Par la mise en relation de ces échelles différenciées (archives, paroles, interactions...), nous comptons mettre en évidence des réalités multiples montrant comment ces variations d'échelles sont "d'abord le jeu des acteurs" (Lepetit, 1993 : 126). Par cette progression, à la fois dans le temps, les terrains et le questionnement, nous essaierons de nous rapprocher du souhait de C. Bromberger (1987 : 93) de voir se joindre recherche ethnologique extensive (dans

l'espace et dans le temps), approche locale (en référence au contexte structurel) et approche localisée (comparative). Les analyses d'un gardien d'immeuble, d'un élu ou d'un éducateur de rue sont sensiblement éloignées entre elles, ainsi que celles d'un gardien ou d'un élu à l'autre. Les agrégations juvéniles dans une cour de collège, au centre commercial ou devant le hall d'un bâtiment n'ont pas le même sens. Porter la recherche sur trois villes (Bobigny, Créteil et Nanterre) permet de percevoir des différences notables quant à la localisations des regroupements, au rôle de l'espace urbain, des politiques municipales, celles des bailleurs ou des clubs de prévention. La pratique d'observation participante consistant à écouter et faire parler au quotidien les jeunes donne un matériau différent des observations ponctuelles et des entretiens qui opèrent une mise en récit. Il s'agit d'abord d'un matériau brut non médiatisé, non tributaire d'un informateur privilégié. Il permet surtout au travers de la détermination des situations-clés d'articuler action et discours, espaces et individus.

Par le croisement des approches (Lefebvre, Goffman, ethnographie, sociologie, urbanisme...), nous nous sommes moins appuyés sur les épaules de ceux qui ont abordé les agrégations juvéniles auparavant, qu'essayés à développer une démarche plus personnelle "lançant elle-même le défi ou y répondant" (Geertz, 1998 : 99). Ces regroupements sont généralement abordés en termes de bandes, de désorganisation et d'anomie¹⁷ ou à l'inverse, de "cultures urbaines" valorisées mais le plus souvent cantonnées dans une sous-culture jeune (Bazin, 1995). Notre hypothèse de départ considère les pratiques d'agrégation juvéniles, les trop fameuses "bandes de jeunes", avec les mêmes outils conceptuels que ceux pris habituellement pour les autres manifestations sociospatiales citadines. Il nous a donc fallu repartir d'un questionnement beaucoup plus basique, en deçà de toutes les catégories consacrées aux "bandes de jeunes". Puis, déplacer légèrement l'échafaudage empirique et théorique patiemment monté par toute une discipline (sociologies de la jeunesse, de la déviance...) et qui a fini par masquer l'ensemble de l'objet. Dans l'interstice ainsi dévoilé, l'ossature à édifier s'appuie sur la notion de 'rassemblement' (Goffman, 1963).

¹⁷ La sociabilité réduite des galériens " ne ressemble en rien à la vie « organisée » des « bandes », dont il est malaisé de percevoir les structures sociométriques et les frontières. (...) En même temps, ce type de relations résiste obstinément à la plupart des tentatives d'organisation et de prise en charge par les travailleurs sociaux ; les jeunes n'utilisent les services proposés que pour y abriter cette sociabilité de retrait. (...) La cité n'abrite pas des jeunes en retrait, des jeunes délinquants et des jeunes violents, mais des acteurs qui paraissent tout à la fois, imprévisibles aux autres et à eux-mêmes. Leur expérience n'a pas de centre. Ils oscillent d'une conduite à une autre au gré des circonstances et des opportunités, comme s'ils n'étaient pas portés par des orientations mais agis par des circonstances. (...) La manière dont les acteurs définissent leur situation est sans équivoque. En premier lieu, la vie de la cité est décrite comme « anomique », désorganisée

Celle-ci désigne un large "ensemble d'occasions sociales (...) par lesquelles les participants coopèrent concrètement" (Joseph, 1996), quelle que soit par ailleurs leur appartenance à un groupe.

Les enjeux et les questionnements de la recherche

Des individus se rapprochant les uns des autres et devant subsister ensemble dans des milieux qui ne leurs sont pas destinés. Quoi de plus élémentaire comme configuration, quoi de plus ouvert comme situation ? D'où l'envie de comprendre un phénomène qui semble à la fois premier pour un jeune chercheur et pourtant complexe, au carrefour d'enjeux réflexifs réels et de 'problèmes sociaux' surmédiatisés. Tout de suite, apparaissent les premières questions :

- Qui sont ces jeunes et que sont ces regroupements?
- Quels types de sociabilités y sont mis en œuvre?
- Quelles sortes de collectifs forment-ils? Qu'est-ce qui les fait tenir ensemble?
- Quelles formes prennent ces rassemblements et dans quelle mesure celles-ci nous informent-elles sur ce qui les imprègne?
- Dans quelle mesure peut-on parler à leur propos de cultures spécifiques?
- Quel rôle joue le critère territorial dans l'entretien de ces cultures si elles existent?
- Dans quels milieux évoluent-ils? Peut-on dire que les rassemblements s'appuient sur d'autres acteurs et d'autres espaces ?

Progressivement, le travail se centre autour de deux problématiques :

- Dans quelle mesure les rassemblements peuvent-ils être considérés comme étant des nœuds qui articulent centralités (équipements, centres commerciaux...) et espace urbain (logement, rue...)?
- Les mobilités qui traversent ou portent les rassemblements peuvent-elles constituer une ressource pour revitaliser l'espace urbain?

C'est à ces deux questions que la recherche a tenté d'apporter des éléments de réponse. Il a donc fallu en cerner les différents enjeux, en évoluant d'une enquête bibliographique et par entretien à une observation et une participation auprès des jeunes, et enfin à une

: guerre de tous contre tous, absence de repères stables, sentiment d'insécurité, de « folie » " (Dubet, 1994 : 187-189).

interprétation et une proposition concrétisée lors d'un concours d'urbanisme présenté avec P. Chemetov¹⁸.

L'enjeu social est évident pour ces publics désaffiliés et stigmatisés. Ses dimensions politiques sont massives, dans la mesure où son traitement par les médias, les élus et la population elle-même, en fait un enjeu quotidien. Ce qui oriente l'ensemble de ces acteurs est la sauvegarde d'un ordre public susceptible de préserver la paix civile et sociale ainsi que la démocratie républicaine, face aux communautarismes, à l'insécurité et aux économies parallèles. D'où les termes de "sauvageons", de "zones de non droit" suivis par des mesures législatives de répression dont le dernier avatar est la « loi sur les halls »¹⁹. Les enjeux économiques lui sont directement liés. Ils concernent notamment le marché de la sécurité, de l'aménagement urbain, ou encore le montant des aides accordées par l'Etat dans le cadre de la politique de la ville. Les symptômes les plus visibles de ces enjeux sont les pratiques de privatisation et de sécurisation des espaces communs d'habitation (résidentialisation), les mesures de surveillance de l'espace public (caméras) et la présence des vigiles qui se sont généralisées.

La littérature sur cette dimension sécuritaire est importante, portée notamment par l'IHESI (voir annexe « portrait type du jeune violent urbain »), institution de recherche du Ministère de l'intérieur (Bauer et Raufert, 1998) et ses contradicteurs de l'école bourdieusienne et notamment Loïc Wacquant (1992), Patrick Champagne (1991) et Laurent Mucchielli (2001).

Devant ces problématiques et ces implications multiples, le projet de recherche proposé aux collectivités, qui a nécessité un an de montage financier²⁰, est présenté comme ayant une finalité d'ordre public ou tout du moins de compréhension d'un "problème" social et urbain. Cependant, la démarche s'inscrit dans une volonté de renouvellement des approches en terme d'anomie (Dubet et Lapeyronnie, 1992) largement partagées par les édiles locaux. Leur fidélité tout au long de ces trois années est le fruit d'une curiosité réelle envers une

¹⁸ Concours pour la revalorisation urbaine de Bobigny.

¹⁹ Article 61 de la "Loi n° 2003-239 du 18 mars 2003 pour la sécurité intérieure":

"Les voies de fait ou la menace de commettre des violences contre une personne ou l'entrave apportée, de manière délibérée, à l'accès et à la libre circulation des personnes ou au bon fonctionnement des dispositifs de sécurité et de sûreté, lorsqu'elles sont commises en réunion de plusieurs auteurs ou complices, dans les entrées, cages d'escalier ou autres parties communes d'immeubles collectifs d'habitation, sont punies de deux mois d'emprisonnement et de 3 750 EUR d'amende."

²⁰ La recherche a été financée durant trois années par une convention signée entre l'Université et des collectivités territoriales (Ville de Bobigny, Département de la Seine-Saint-Denis, Ville de Nanterre,

approche atypique assez éloignée des rapports élaborés par les bureaux d'études, mais aussi d'intérêts croisés (relations personnelles, propositions d'emploi, participation à des séminaires ou à des concours...). Cette singularité donne à la recherche un sens périphérique par rapport à leurs "préoccupations", mais en contrepartie la diversité de ces exigences m'a permis de garder une direction très proche d'un travail universitaire, parfois au prix de vives discussions sur cette remise en cause des représentations en terme de "bandes". L'engagement de ces collectivités favorise d'autre part l'implication des responsables et des agents, l'accès administratif à certaines archives et ma légitimité auprès de tous les gestionnaires de terrain.

Les différents rapports insistent sur le rôle essentiel de ces espaces de regroupement dans la socialisation des adolescents. Si le rassemblement constitue le nœud des sociabilités pour ces jeunes, il représente alors un point d'appui majeur pour entreprendre un travail visant à les sortir de leur relégation. Cette intention légitime paraît à la fois parcellaire et oublieuse de la complexité de cet objet multiforme que sont les différents rassemblements. Elle reste néanmoins un horizon qui va nous guider en filigrane et attirer à lui notre compréhension des publics et des acteurs qui croisent les rassemblements.

Les différentes phases de l'enquête

Une observation directe voire participante semble toute indiquée pour percevoir les types de sociabilité propres aux rassemblements. Afin d'éviter une pure description, ainsi qu'une trop grande sympathie pour les acteurs, nous avons souhaité socialiser les perceptions en prenant aussi en compte le regard des gestionnaires de l'espace public.

Après une phase préalable de recherches bibliographiques, la première étape du travail consiste à interroger des gardiens d'immeubles, responsables jeunesse, travailleurs de rue, employés des services municipaux de terrain (nettoisement, sport, espaces verts...), bailleurs sociaux, coordinateurs de quartier..., le plus souvent par entretiens in situ. Ils ont pour but de collecter de manière systématique des informations précises sur tous les lieux de rassemblement se produisant sur des espaces non prévus à cet effet : les "rassemblements décalés". D'une part, ces prises d'espaces montrent ce qui fait qu'un espace public fonctionne. D'autre part, ce sont bien souvent des situations instables et les moments où ils

Département des Hauts-de-Seine, Direction Départementale de l'Équipement de Seine-Saint-Denis et Institut d'Aménagement et d'Urbanisme de la Région Ile-de-France).

se créent et ceux où ils disparaissent sont des instants privilégiés pour comprendre leur nature.

Les questions ont trait aux lieux, aux publics qui les fréquentent et aux temps de fréquentation. Dans cette première période il s'agit de faire un diagnostic sur leur utilisation ainsi qu'une première tentative de compréhension. Le travail d'entretien effectué, en particulier avec les gardiens d'immeuble et les services municipaux "de terrain", rend possible non seulement une collecte importante de renseignements concernant le sujet de l'étude, mais il permet aussi de 'donner la parole' à des personnels qui n'ont pas l'habitude d'être consultés sur leur pratique quotidienne.

A partir des entretiens réalisés lors de cette première phase, la deuxième période est consacrée à la réalisation d'une cartographie détaillée des rassemblements décalés et des mouvements des rassemblements de jeunes. Les "espaces intermédiaires"²¹ accueillant des publics différenciés par leur âge, leur provenance, leur sexe... y sont repérés.

La dernière étape consiste à observer, participer au besoin, mais surtout essayer de comprendre les logiques en cours lors des échanges au sein des regroupements ou entre les jeunes et leur environnement spatial, social, familial, économique...

Les lieux et les modes d'enquête sont de trois sortes:

- Au sein d'institutions (cours extérieures et espaces communs de collèges, lieux de jeux ou d'aide aux devoirs)
- En passant informé (accompagné d'éducateurs de rue) ou non (simple déambulation)
- Au sein de regroupements de jeunes en observateur participant.

A travers la notion de rassemblement, il s'agit de rendre accessible les attitudes et les rapports à l'espace faisant partie de l'ordinaire, tout en montrant les spécificités de ces formes d'assemblage.

Il fallait pour cela s'intéresser au moment même de la situation, puis le rapprocher d'autres s'étant produits auparavant, considérer les individus, les espaces et les histoires liés les uns aux autres.

Ce privilège accordé à la situation se comprend si l'on considère son caractère problématique. L'observateur et les participants ne peuvent en effet réduire son

²¹ Nous nous référons ici aux travaux de J. Rémy et de L. Roulleau-Berger, mais les espaces physiques et leur statut institutionnel (une barrière, un bassin, un square, un jeu pour enfants...) sont nettement moins cadrés que ceux étudiés par ces deux auteurs (antennes jeunesse, squat...).

indétermination avant d'y agir. C'est lors de ces épreuves que s'élaborent les parcelles et les moments de bien commun et d'espace public que nous souhaitons interroger.

Situationnisme méthodologique

"La comparaison qui intéresse le sociologue porte moins sur le vécu subjectif de l'individu que sur ce qui fait d'une épreuve singulière une expérience anthropologique et une histoire susceptible d'être rejouée. En effet, dans la mesure où l'épreuve est socialement cadrée, ce n'est pas l'individu qui constitue l'unité élémentaire de la recherche, mais la situation. A côté des entités constitutives de la sociologie que sont le collectif (groupe, classe, population) et l'individu (acteur, agent, sujet), la microsociologie introduit ainsi un objet nouveau, la situation d'interaction. Ses outils (approche dramaturgique, analyse de conversation) se réfèrent ainsi, implicitement ou explicitement, à un paradigme de la discipline que l'on appellera situationnisme méthodologique" (Joseph, 1998 : 10) pour le distinguer de deux autres paradigmes dominants dans les sciences sociales: le structuralisme critique et la sociologie de l'action orientés sur le conflit (Bourdieu, Touraine) d'une part et l'utilitarisme et l'analyse des stratégies orientés vers l'intégration (Boudon, Aron, Crozier) d'autre part (d'après Touraine, 1986 : 139).

b. De l'observation à la rupture

Quelques difficultés ont jalonné ces années de travail. L'impossibilité d'accéder à des chiffres INSEE (CSP, nationalité...) détaillés en deçà de l'îlot est redoublée par le secret qui entoure l'accès à certaines données jugées confidentielles par les différentes institutions (études antérieures, compte-rendus de réunion...).

Le trafic de stupéfiants est la deuxième difficulté qu'il a fallu dépasser. Concrètement, les rassemblements marqués par le "deal" sont abordés en dernier, après qu'une habitude de contacts réguliers se soit instaurée avec certains 'grands' qui fréquentent aussi d'autres regroupements de jeunes moins âgés sur lesquels je me suis rendu auparavant. En dehors de leurs activités délictueuses, l'âge influe en effet sur le type de rapport existant entre l'observateur et les observés. On peut considérer que la catégorie retenue par D. Lepoutre (10-16 ans), est la plus 'confortable', dans la mesure où elle est en demande de rapports paternels et de complicité. Certains, présents sur mon terrain dépassaient les 25 ans.

La dernière difficulté provient du rapport à l'espace lui-même dont la taille et la disposition correspondent à une plus ou moins grande intimité de l'activité pratiquée.

Accéder à un lieu privé (cave, appartement...) sera plus difficile qu'être présent sur un espace urbain extérieur partageable.

L'approche des regroupements de jeunes est facilitée par l'accompagnement initial de travailleurs de rue. Le maintien en leur sein est au début, relativement délicat pour deux raisons :

Alors que je m'efforce de repousser de l'esprit des jeunes l'étiquette de "flic en civil" qui revient périodiquement, il s'agit pourtant dans cette observation, de saisir le sens social et spatial de la situation, comme le ferait un agent de renseignement. Les interrogations que je peux formuler doivent éliminer d'emblée toute interprétation sécuritaire. Toute maladresse est rapidement sanctionnée.

D'autre part, cette observation participante est l'occasion de manier la différence irréductible entre l'observateur et les observés. Qu'il s'agisse du milieu et du statut social, du capital culturel, symbolique ou de l'âge, cet écart demande un réel travail d'ajustement de la part de chacun pour que s'accordent nos mondes respectifs, comme s'ils nous étaient proches et ordinaires. Toute relation de confiance implique en effet, une "croyance" en l'autre et en la situation pour transformer "le problématique en crédible" (Karpik, 1996 : 527-528). Cette relation asymétrique dans laquelle on délègue à l'autre la réussite de l'interaction est renforcée dans ce cas précis par nos différences objectives. Une situation de confiance implique aussi la nécessité de pouvoir prévoir pour les acteurs le sens de l'action qui les lie, un mode de coordination s'appuyant sur une pensée "projective"²² (Giddens, 1994 : 108). Un principe difficile à respecter dans une relation d'observation. Du coup, la position du chercheur est peu compréhensible pour la majorité des jeunes qui composent les différents rassemblements que je côtoie: « Vous ne vous embêtez pas à être là ? » (Cynthia, 14 ans, Créteil). Ils me renvoient l'image d'un looser privilégié. Dans une société imprégnée par l'esprit de compétition, le choix d'un endroit comme le leur, archétype de l'exclusion, ne peut résulter que d'une conduite d'échec du chercheur²³. Et pourtant, il peut apparemment se permettre d'être payé pour sa seule présence sur le terrain, en ne produisant aucun travail physique. Il œuvre pour lui-même, n'ayant presque rien à leur apporter, à la différence d'un éducateur.

²² "Connexion du présent au passé à travers une pensée futuriste" se projetant vers l'avenir.

²³ Cette réaction confirme cependant le fait que les travaux de recherche sur les "problèmes d'exclusion", seraient d'après Sylvain Lazarus (professeur d'anthropologie à l'Université Paris VIII) majoritairement menés par des chercheurs issus des milieux populaires (ce qui n'est pas mon cas, même si j'ai longtemps fréquenté les "coins de rue" pendant mon adolescence).

La méfiance sur ma qualité persiste deux mois environ. Présenté comme sociologue, je suis pourtant le plus souvent assimilé à un éducateur. Après cette période initiale, je me rends sur place au moins une fois par semaine (entre 4 et 6h) sur chaque terrain pendant 6 mois et presque deux ans sur le dernier terrain (les rassemblements de Créteil) avec des périodes de présence en continu pendant les vacances. Ma venue est comprise par les jeunes comme étant habituelle, physiquement proche et donc 'remarquable', d'où la réserve verbale dont je fait preuve. Cette réserve vise à me faire revêtir un rôle d'observateur, le plus discret possible. Progressivement, ma position devient de plus en plus aisée. Afin d'éviter toute situation « d'embrouille » ou d'inversion de la domination de leur part, j'exclue les rapports d'argent et limite le contre-don à des conseils, une aide ponctuelle sur un dossier ou la transmission d'une information au club de prévention. L'essentiel de ce contre-don repose en fait sur mon écoute (eux qui ne le sont presque jamais) et sur mon respect, en évitant toute condescendance ou stigmatisation. Ma présence est acceptée et mystérieuse, d'où sa fragilité.

Son ambiguïté apparaît lorsque je suis sollicité comme instance morale. Mes réponses ne correspondent pas à leurs attentes. Dans le but d'influer le moins possible sur les situations, j'évite les affirmations "définitives" en remettant le plus souvent la réponse entre leurs mains. Du coup, ces situations sont plus riches parce que plus indécises, se référant moins à l'observateur, mais elles sont le plus souvent inconfortables pour eux autant que pour moi : « Ce qui m'embête le plus, c'est quand vous dites rien. On sait pas ce que vous pensez » (Chrisy, 20 ans, Créteil). Ne désirant devenir ni une "figure" du rassemblement, avec son rôle attiré, ni celle de l'étranger que décrit Simmel, arbitre parce que détaché ; ce que je gagne en "pureté" de la situation, je le perds en stabilité de ma position.

Cette réserve provoque parfois une attitude un peu similaire de leur part, non pas en ce qui concerne leurs activités, mais à propos des questionnements qu'ils peuvent avoir à mon égard. Leur réserve est finalement perceptible a contrario, lorsqu'elle n'est pas respectée: Alors que je suis depuis environ une heure sur un rassemblement épisodique de filles squatté temporairement par des garçons, une des adolescentes questionne un jeune sur mon identité puis s'adresse à moi. En cinq minutes, elle me demande mon âge, le montant de mon salaire, le métier que j'exerçais avant d'être sociologue...

Sur le fond, il s'agit pour moi d'installer des relations qui me permettent de maîtriser les cadres de la situation d'enquête. Cette volonté de prise sur la situation n'évacue pas cependant toute équivoque quant à ma position d'observateur. J'ai progressivement affaire

non sans une certaine curiosité, à des situations de plus en plus illégales (deal, agressions...). Cette attirance peut paraître légitime dans la mesure où ces situations, secrètes par définition, sont celles qui possèdent le plus d'informations nouvelles. Il semble cependant que c'est, au moins partiellement, une erreur. Cette curiosité comporte deux risques : n'avoir d'autre but qu'elle-même et/ou ne servir qu'à tester et confirmer son niveau de familiarité vis-à-vis des observés. Paradoxalement, on se réassure en même temps que l'on prend de plus en plus de risques et que l'on rend plus vulnérable son maintien sur le terrain. Mon éviction montre bien cette vulnérabilité.

La fermeture

Après un tour des différents groupes de jeunes, je traverse le carrefour, salue Kamel ainsi qu'un autre adulte que je croise parfois ces derniers temps. Petit, trapu, figure carrée, quelques cicatrices, une large sangle rouge autour du cou à laquelle est accrochée la clé de sa voiture. Son Audi neuve est garée sur le carrefour. Elle possède alarme, vitres relevables à distance... Malgré le rictus ironique qu'il arbore à chaque fois qu'il me voit, il m'a toujours adressé un regard méfiant. La discussion s'engage sur la fête de la musique et ils me demandent où je suis allé:

« *A la butte aux cailles, c'est sympa, il y a des petites rues.*

- L'adulte d'un ton précieux: *A la butte aux cailles, tu connais ça toi ? Des petites rues...»,* soulignant l'écart avec la cité où l'on se trouve.

A partir de ce moment de la discussion, Kamel me reproche de venir tous les jours, alors qu'à cette période de l'année je me rends sur le terrain une fois par semaine. Même si l'on peut estimer qu'il exagère ma présence à dessein, je dois reconnaître qu'il m'est arrivé de m'absenter pour de longues périodes (15 jours) et de constater qu'à mon retour, tout le monde me serrait la main, comme si j'étais parti la veille.

Cela faisait déjà plusieurs semaines que Kamel était agressif à mon encontre: « *On va te faire payer 50f à chaque fois que tu viens, sauf pour Hamid [légèrement bouc émissaire]* ». Faysal donne un coup de pied contre un jeune arbre. Kamel: « *C'est sur lui qu'il faut se défouler. Pourquoi tu viens?*

- *Parce que je suis courageux [ironisant sur les menaces, mais n'en menant de fait pas large]* ».

Faysal menace, comme il l'a déjà fait, en évoquant la cave avec un chien. Deux des jeunes qui étaient sur le banc se déplacent sur la pelouse située un peu plus loin. Tout le monde suit, y compris moi. Un jeune "visiteur" qui arrive détourne l'attention et la tension en reprenant au vol une discussion sur la France et l'Algérie. A la fin de la discussion, Malik entraîne tout le monde en disant qu'il s'en va (ce qui signifie que je n'ai pas à suivre, contrairement au déplacement précédent qui était tacite). Reste le 'visiteur' et Hamid qui finalement les rejoint. Le 'visiteur' remonte sur son scooter, je reste seul.

Kamel est un revendeur de drogue de la cité et l'adulte à l'Audi est apparemment son nouveau fournisseur. Ce dernier sous entend que je suis de la police ou des renseignements généraux: « *Je t'ai vu quelque part... au commissariat?* », puis me demande: « *Qu'est-ce que tu fais là ? Il n'y a rien à faire ici! Sociologue, ça fait psychologue. On est pas des*

cobayes. Tu n'as qu'à aller sur d'autres quartiers. Sinon, on va aller à la cave et je vais te montrer ce que c'est le quartier ! ».

La semaine d'après, l'attitude de défiance menée par Kamel s'est élargie au sein de ce rassemblement: Milad descend le boulevard, nous serre la main (je suis avec un 'petit' en accession au rassemblement des 'grands') puis sans s'arrêter, commence à traverser au moment où Max le croise venant nous saluer. Milad l'en dissuade et Max rebrousse chemin. Kamel doit constamment entretenir cette défiance pour être suivi par les autres 'grands' du rassemblement constitué entre autres de quelques revendeurs. Le moindre événement suffit en effet à faire diversion et plus personne ne se préoccupe de ma présence.

La semaine suivante sera la dernière sur le terrain. Il est environ 21h. Les jeunes n'ont plus grand chose à fumer.

Malik: *« Je vais aller me ravitailler à ...*

- Va au ..., c'est à côté

- Je connais personne là-bas »

Damien revient de la station de métro avec son vélo et indique à Hamid que quelqu'un le cherche. *« Va lui dire qu'il vienne ici ».* Deux jeunes traversent le boulevard. Hamid les a repéré et nous dit tout sourire qu'il va les *« carotter »*. Il leur fait un signe de la main pour leur dire de se diriger vers nous. L'un s'exécute, le deuxième prend une autre direction. Hamid nous a laissé pour venir à sa rencontre, le 'visiteur' ne tient visiblement pas à rejoindre ce groupe qu'il ne connaît pas. Hamid disparaît, puis repasse devant nous en nous montrant sa main, remplie de 'cailloux'²⁴. Après s'être fait remettre le 'crack', le 'visiteur' retourne au carrefour. Son collègue le rejoint un peu plus tard, semble-t-il après avoir payé Hamid à un autre endroit. Hamid réapparaît ensuite sur le rassemblement en disant qu'il faut qu'il se réapprovisionne. Kamel, qui a repéré cette liberté de ton malgré ma présence, lui demande de se calmer. Quelques minutes plus tard, le fournisseur à l'Audi arrive, toujours le sourire aux lèvres. Il s'adresse à moi:

- « Tu es encore là toi ? Pourquoi tu ne viens pas chez moi ? Il fait référence au quartier où il habite, réputé pour être la plaque tournante du trafic sur la ville (cf. article du Monde en annexe)

- Parce que je ne suis pas fou ! Ça ne t'étonnes pas que je sois là ! (et non dans ton quartier)

- Kamel: Ça ne nous étonne pas, il n'y a rien qui nous étonne, mais on veut plus te voir !

- Fournisseur: Chez nous, [les fouineurs] on les coupe en morceaux

- Kamel: Tu ne comprends pas qu'on veut plus te voir ? Il faut faire quoi pour que tu comprennes ? Il faut te casser (note approximative) ? On n'est pas du même monde. Tu peux faire des efforts, on n'est pas du même monde.

- Bon OK, je comprends que ça vous gêne que je sois là maintenant. Je m'en vais. Mais pourquoi tu m'agresses ? Il y a cinq minutes, on se parlait, il n'y avait pas de problèmes. Je comprends que ça vous gêne, je reviendrai dans la journée.

- Kamel: Non, ni maintenant, ni jamais ! On n'est pas des cobayes, va expliquer ça à tes étudiants.

- Fournisseur: Je ne sais pas qui tu es, toi ! (il sous entend que je suis de la police) Va dire [aux policiers] que je n'ai plus rien à leur donner. Ils m'ont tout pris » (il tire ses poches, vides).

²⁴ Il s'agit vraisemblablement de "crack": le crack est un mélange de cocaïne, de bicarbonate de soude et d'ammoniaque. L'utilisateur en inhale la fumée après avoir chauffé ces petits 'cailloux'. Cette opération provoque des craquements, origine de son nom.

Je serre la main à un jeune qui vient d'arriver et je poursuis en serrant celles de ceux présents, avant de les quitter.

L'éducateur, passant sur la cité quelques semaines plus tard se verra tenir un discours un peu similaire: « *On en a viré un, et vous, vous êtes toujours là* ».

Cette fermeture du terrain découle directement de l'arrivée d'un nouvel acteur qui casse l'équilibre instauré avec les jeunes précédemment. Mais alors pourquoi le fournisseur précédent m'avait-il accepté? L'éducateur qui m'avait introduit sur ce terrain suivait ses dossiers judiciaires. On peut penser qu'il m'a accepté en échange d'un constat de bonne conduite, ce qui lui a imposé aussi une plus grande discrétion à mon égard quant à son rôle persistant dans le trafic.

c. Comment interpréter ?

Les banlieues "difficiles" cumulent les handicaps, mais se caractérisent essentiellement par ce que l'on n'y trouve pas, leur absence d'équipements, de services, d'urbanité... (Sueur, 1998). Cette absence trouve son principe ailleurs, dans un rapport bien précis entre l'espace social et l'espace physique (Bourdieu, 1993). Cet effet de masque devrait nous conduire à mener une ethnologie de la déréliction reposant à la fois sur une analyse fine des effets de la domination et des effets de lieux qui en découlent, ainsi qu'une solide documentation sur les causes invisibles qui produisent ces effets. C'est par exemple la tâche que s'assigne et que remplit brillamment P. Bourgois (2001):

"En analysant les profondeurs de la souffrance personnelle inhérente à l'expérience d'une pauvreté persistante et du racisme institutionnel, j'espère contribuer à la compréhension des dynamiques et processus fondamentaux de l'oppression aux Etats-Unis. Plus subtilement, je voudrais aussi placer les revendeurs de drogue et les petits criminels à leur juste place dans la société de ce pays" (371).

Si l'espace physique informe et façonne les structures mentales de l'individu, pour P. Bourdieu la position et le pouvoir d'une personne dans l'espace social s'exprime dans le lieu qu'il occupe. L'effet de club qui permet aux catégories aisées de faire fructifier proximité sociale et spatiale s'inverse pour les habitants des cités. Les "quartiers pauvres" (Kokoreff, 2003 : 15) superposent le pôle négatif de la plupart des champs. Les hiérarchies et les distances sociales se retraduisent dans l'espace physique, même si son inertie brouille cette traduction. Ces distances spatiales qui nous semblent "naturelles" (effet de naturalisation) confirment donc les distances sociales. Elles sont éprouvées par les individus qui sont confrontés, par la longueur de leurs trajets, la différence du bâti ou l'entretien des espaces

urbains à cette violence symbolique. D'où l'idée défendue par J. Levy (1994 : 95), d'un capital spatial décomposé en deux parties s'épaulant mutuellement: le capital de position (espace sans distance) et le capital de situation (maîtrise des distances).

Si donc c'est l'absence de tout qui caractérise les banlieues pauvres, elles ne sont néanmoins pas dépourvues d'habitants. Nous pouvons donc essayer de comprendre comment ceux-ci vivent ces dominations, comment ils s'en débrouillent.

Il ne s'agit pas de s'inscrire dans un débat sur la "bonne manière" d'aborder un terrain qui conduirait logiquement à une "bonne" description. Le travail de Clifford Geertz montre qu'il peut y avoir à la fois une imprégnation forte sur le terrain et un éloignement interprétatif dans l'écriture important. L'écriture et le niveau d'interprétation conduisent le sens et non la forme de l'enquête, même si cette dernière lui est liée.

Le chercheur n'est pas un individu solitaire. Nous avons vu en partie de quelle manière s'est fabriquée cette recherche. Il a fallu passer d'un DEA en géographie à une thèse de sociologie, d'une convention avec des collectivités à un contrat de recherche interministériel²⁵. Avec la position particulière du directeur de thèse (I. Joseph) dans le champ de la sociologie générale et urbaine en particulier, ce contexte a évidemment participé à la construction des problématiques. Ce sont cependant les objections des uns et des autres qui ont fait que ce travail puisse se rapprocher d'une certaine "objectivité".

Il nous a d'abord fallu lutter contre les "diapositives anthropologiques" (Geertz, 1986), le « j'y étais vraiment, quel courage » qui valide la recherche scientifique par un effet d'étrangeté et de reconnaissance produit sur celui qui la lit. Le terrain déborde en effet perpétuellement nos attentes (et celles du lecteur). Dans cette expérience, observer c'est aussi créditer ces "personnages publics"²⁶ que sont les jeunes de banlieue, d'un pouvoir d'observation (réflexivité, interprétation...) (cf. note de terrain supra). En tenir compte, c'est s'ajuster à ces compétences et en tirer parti pour organiser les perspectives d'interprétation.

Parmi les descriptions de ce monde de la relégation, deux guides servent habituellement aux chercheurs pour déterminer le sens de leur travail: repérer les marques et les processus de domination, dans le cadre d'une sociologie critique ou discerner le

²⁵ Responsable de la recherche "Cultures territoriales et sociabilités dans le mouvement" (membres de l'équipe : N. Auray, L. Devisme, J. Stavo-Debaugé, S. Prat). Programme "Cultures, villes et dynamiques sociales", consultation de recherche "Apprentissages, transmission et créativité de la ville et dans la ville".

²⁶ Au même titre que les vendeurs de rue étudiés par M. Duneier (2002), les jeunes rassemblés sont "des personnages publics". Cette expression fait référence à la remarque d'un de ces vendeurs qui entendait par là, rappeler au sociologue le travail de J. Jacobs réalisé sur le même terrain des années auparavant, mais aussi sa capacité à observer le travail de M. Duneier.

caractère moral des situations, dans la tradition sociologique compréhensive (Anderson, Duneier, Newman et Wacquant, 2002).

L'interprétation retenue vise plutôt à comprendre les ressorts d'une dialectique qui n'oppose pas structural et interactionnel mais considère ce dernier comme le niveau particulier d'une réalité sociale à la fois travaillée par des dominations réelles, des mobilisations et des apprentissages effectifs, des cultures différenciées, des identités composites et des espaces spécifiques.

Pour répondre aux questions soulevées par la dégradation du recouvrement centre/rassemblement, nous nous sommes demandé comment l'espace urbain se structure entre centre et habitat. Nous avons émis l'hypothèse que ce sont les individus qui "prennent sur eux" cette articulation. Les centralités intermédiaires qui apparaissent constitueraient des hybrides impliquant à la fois des "communautés d'exaltation réciproques" et une "culture dramatique". Ces pratiques de rassemblement pourraient être un terrain privilégié pour travailler ce "couplage flou" entre ordre social et ordre interactionnel. Les mouvements qui les traversent, contribuent à leur mise en forme et à leur légitimité et sont susceptibles de faire de ces rassemblements un analyseur de l'espace public.

Nous avons ensuite essayé de déplacer certaines notions et tenté quelques métaphores pour les mettre à l'épreuve de notre propre terrain (rassemblement, familiarité, forme, réseau...) et formuler un ensemble de concepts qualifiant les résultats de la recherche (cultures territoriales, cabotage urbain...).

L'élaboration d'expressions spécifiques répond en effet la plupart du temps, à la nécessité de nommer, de donner un sens précis aux choses dont on parle. Ici elle relève d'un constat : la force des savoirs acquis au sein de publics "sachant" (élus, acteurs de terrain, gestionnaires...) bride leur capacité à être déstabilisés par de nouvelles connaissances. Les études commandées visent le plus souvent à confirmer, à donner la représentation localisée d'un "problème" déjà constitué en amont et non à apprendre sur lui, sinon à la marge. Les résultats sont donc jugés constamment comme s'éloignant ou se rapprochant d'une vérité déjà "connue" par les lecteurs ou auditeurs. L'utilisation du terme "bandes de jeunes" par exemple, menace toute alternative aux schèmes traditionnels d'appréhension de ces regroupements. Loin d'un essentialisme qui imputerait 'une' appartenance (bande, groupe,

gang...)²⁷, nous souhaitons au contraire considérer les phénomènes dans leur mouvement, le "statut participatif" (Goffman, 1991)²⁸ de chacun des jeunes étant redéfini constamment par la situation.

S'il permet "d'ouvrir" l'interprétation, ce choix d'un vocabulaire spécifique comporte certaines limites. Il nous conduit à l'explicitier dans chaque texte où il est employé. De plus, il augmente l'exigence vis-à-vis d'un lecteur ayant moins la faculté de se reposer sur des références déjà constituées. Cette décision freine toute vulgarisation et limite les retours sur interprétation avec les observés²⁹, mais il entraîne une précision quant aux concepts utilisés, indispensable sur un domaine aussi chargé en prénotions.

d. Comment agir ?

Cette question n'est pas forcément évidente pour un sociologue, bien qu'elle soit au fondement de certaines approches dès les débuts de cette discipline. Plus récemment, un ensemble de pratiques et de procédures visant à associer la connaissance et l'action se sont développées avec la recherche-action, que ce soit avec K. Lewin ou A. Touraine (Resweber, 1996). En sociologie urbaine, M. Anselme s'est confronté directement à cette question, en faisant de son implication un outil privilégié pour avancer dans la connaissance. Dans notre recherche, nous nous posons cette question du lien entre recherche et action avec un regard d'urbaniste (voir « Petite histoire 6 et chapitre VI).

Cette intervention ne correspond pas à l'entrée du chercheur dans l'arène publique urbaine. Il y est en effet intriqué dès ses premières démarches sur un objet construit par les observés, les médias, les commanditaires, les collègues... La diversité de ces contraintes rend l'activité de recherche plus risquée. En revanche, elle l'enrichit en nous conduisant à multiplier les postures et les échelles de travail.

²⁷ Les termes des "jeune" ou de "groupe", parfois utilisés pour éviter les répétitions ou pour faciliter l'accessibilité du texte, doivent faire eux aussi l'objet du même avertissement.

²⁸ "Capacité et privilège qui stipule ou non que chacun est capable d'écouter et que chacun a le droit d'en profiter. Si ces lacunes sont anticipées, on fera appel à un traducteur, c'est-à-dire à un individu au statut de participation bien particulier, qui pourra servir de relais".

²⁹ Ce retour a seulement été possible avec les éducateurs spécialisés.

L'évolution incertaine de la proposition des "pauses publiques" interroge de manière forte l'ensemble des acteurs participant à l'élaboration et à la gestion du milieu urbain. C'est ce qui fait tout l'intérêt de cette conversion à l'action permettant de jeter un autre regard sur le travail de recherche et ouvrant des perspectives sur la pratique du projet urbain.

Première partie

Petite histoire d'un projet 2 : reconfiguration du réseau urbain de Saussan (projet d'école)

En sortant de Montpellier, prendre la route de Béziers et au niveau du supermarché Leclerc contourner le rond point du "M" (une "porte de ville" minimaliste de F. Morellet qui a fait couler beaucoup d'encre dans la capitale languedocienne). Après un virage, la nationale se déroule entre deux rangées de platanes au milieu des vignobles, des marchands de matériaux et des étals de fruits installés l'été à chaque traversée de village.

Dépasser Lavérune et tourner à droite après le magasin de poteries. En traversant les vignes, on aperçoit le village de Saussan installé sur une butte. Au sommet, le hameau vigneron et quelques belles maisons de la bourgeoisie viticole montpelliéraine, toutes agrémentées de leur indispensable pin parasol. En contrebas, plusieurs centaines de pavillons assiègent la colline. Derrière leurs clôtures assorties, elles portent modestement sur un niveau leur "style méditerranéen": les tuiles sont romanes, l'arcade incontournable au dessus de l'entrée et plus si affinités. L'enduit oscille subtilement du crépi blanc cassé au crépi ocre clair. Pour les plus anciennes la véranda, parfois la piscine démontable. « Pour l'instant, il faut terminer le devant du garage. La voiture est garée dehors, mais en ce moment il vaut mieux la rentrer. Le voisin se l'est fait rayer, alors... La voiture, c'est important ici, pour faire ses courses, aller chez le médecin, prendre ses enfants à l'école, les amener à Montpellier pour le foot... Après, quand on revient à la maison, on est chez soi. Elle n'est pas complètement terminée, mais le carrelage avance vite. Un voisin vient mettre la main à la pâte. Il s'y connaît, chez lui, il a fait toutes les finitions. Les 'petits' jouent au ballon devant la maison pendant qu'on boit l'apéritif. Ils ne risquent rien, on est en bout de "raquette" (point de retournement) et il n'y a personne qui passe en voiture. Le 'grand' lui, on ne sait pas où il est. Il traîne souvent avec des copains devant le lotissement, mais ils ne restent pas parce qu'ils disent que "c'est mort" et qu'il n'y a rien à faire ici. C'est vrai que pour les jeunes, question animation... ».

Responsable du secteur littérature dans la plus grande librairie de Montpellier, le nouveau maire "éclairé" de ce village périurbain est préoccupé par les implications réciproques entre le mode de vie de ses électeurs et les transformations de l'espace

communal. Il constate, comme l'ensemble des habitants, que le village est habité, mais paraît désert, le commerce le plus dynamique restant le "camion pizza" installé en haut du village. Devant la vacuité du "vieux" centre, il demande à l'école d'architecture de Montpellier de trouver des "solutions minimales" pour redresser cette situation de découplage entre centre (périphérique certes) et rassemblement, que n'arrivent plus à masquer fête locale ou bulletin municipal.

C'est un véritable travail de tressage du réseau viaire qui est alors projeté. Après une étude minutieuse, il est proposé de perméabiliser ces zones pavillonnaires en prolongeant autant que faire se peut, les voies sans issue. Soit en joignant les fonds d'impasse, les "raquettes" caractéristiques des circulations pavillonnaires en peigne qui constituent la majorité du réseau urbain communal. Soit en poursuivant ces circulations vers l'extérieur.

Un tel choix repose sur l'idée qu'en multipliant les accès vers le "centre de figure" (centre ancien géométrique) traversant l'anneau pavillonnaire, chaque parcelle de celui-ci participe d'un mouvement local, transformant l'ensemble urbain en "centre de mouvement" potentiel. Il s'agit par cette intervention, de créer une "veille urbaine" capable d'embrayer sur toute situation susceptible de créer du rassemblement: une animation festive, sportive ou culturelle, un nouveau commerce ou un événement national.

II . La ville comme rassemblement

55

<i>A. L'espace du rassemblement chez Henri Lefebvre</i>	56
1. L'espace comme mouvement.....	57
2. La ville comme centre	60
3. L'urbain comme praxis	62
4. Le rassemblement comme forme.....	64
<i>B. Bobigny, Créteil, Nanterre : Trois villes comme rassemblement</i>	68
1. Une abbaye un carrefour et quelques fermes : Trois périphéries entre villégiature et maraîchage.....	68
2. Banlieue rouge, ville ouvrière et bourgeoisie locale : Trois pratiques de la ville	72
3. Les lotissements, le grand ensemble et les bidonvilles : Trois formes de rassemblement.....	77
Bobigny : les lotissements	79
Nanterre : les bidonvilles	79
Créteil : le grand ensemble	80
4. L'irruption étatique de 1964 : La création des trois centres.....	82
a. Tripartition du département de la Seine	83
b. Les territoires	85
c. Le principe du polycentrisme	86
5. Centres et espace métropolitain : Urbain hétérogène et cités homogènes	90
6. Des espaces mouvementés : Réseaux et rassemblements.....	102
7. Politiques urbaines et rassemblements :	
Construction de la ville et de la métropole comme fait central.....	108

II . La ville comme rassemblement

Nous avons introduit le présent mémoire sur le paradoxe existant entre l'injonction au rassemblement qui se manifeste chez l'architecte-urbaniste par la hantise du centre vide, et le découplage qui semble se généraliser entre centre et rassemblement.

En revenant sur le travail de H. Lefebvre, nous souhaitons réinterroger ce recouvrement centre/rassemblement et le mettre à l'épreuve de nos trois terrains que sont Bobigny, Créteil et Nanterre. Il fut en effet le grand théoricien de la ville comme centre et du centre comme rassemblement. Il ne s'agit pas ici de présenter l'ensemble de l'œuvre ou des concepts du philosophe-sociologue, mais d'essayer de montrer ce que peut apporter son approche de la ville comme rassemblement dans notre problématique de redéfinition du rassemblement dans la ville contemporaine.

A. L'espace du rassemblement chez Henri Lefebvre

H. Lefebvre indique que l'on doit travailler la ville à plusieurs niveaux (1962a : 123-129) si l'on veut la comprendre. Il en distingue trois : ceux d'objet, de sujet et d'œuvre (1970a : 179 ; 1970c : 4 ; 1978 : 282 ; 1986a : 77, 162).

Considérée comme objet, la ville dépend à la fois du mode de production dans lequel elle s'inscrit, de sa situation et sa place dans le territoire, des flux, stratégies et tactiques qui la traversent, bref, de son métabolisme.

Le deuxième niveau, celui de la ville comme sujet, s'intéresse aux acteurs sociaux, l'activité et les degrés de conscience de ces groupes, les moments et la conjonction des forces qui les animent. Ce niveau joue un rôle particulier, dans la mesure où c'est là que se fait (ou ne se fait pas) la médiation entre ordre proche et lointain, entre espace et société. C'est donc essentiellement à ce niveau que se manifestent les contradictions.

Le dernier niveau considère la ville comme œuvre, permettant de dépasser les contradictions des niveaux précédents. Par l'usage et la réalisation de la ville comme œuvre concrète (art, histoire, monuments, institutions) les citoyens tentent de réaliser leur propre vie comme œuvre.

On mesure ici la continuité entre les différents niveaux, stipulant un lien direct entre réalisation sociale de l'homme dans des rassemblements, collectifs à même de faire émerger la ville comme œuvre. A l'inverse, apparaissent aussi les ruptures qui peuvent séparer ces niveaux, notamment en cas de contradictions. Par ce "treillis" (1962a : 125), H. Lefebvre souhaite donner une représentation certes imparfaite et approximative, comportant les inconvénients de toute schématisation, mais permettant d'introduire dans notre analyse du centre et du rassemblement, le sens du mouvement. Ce dernier est en effet selon lui, la dimension fondamentale de l'espace urbain.

1. L'espace comme mouvement

Par le mouvement de ce qui s'y croise, le centre procure de l'imprévu, du possible et des rencontres. Pourquoi ? Parce que nous dit H. H. Lefebvre, la distance entre contenant et contenu peut virtuellement y devenir nulle. Pourtant, c'est l'impossibilité effective de ce recouvrement entre centre et rassemblement qui représente "la contradiction immanente de l'espace-temps urbain" (1970a : 130) et caractérise son mouvement dialectique. C'est ce mouvement qui pour H. Lefebvre est essentiel. La pensée urbanistique, faute de méthode dialectique, n'a pas pu saisir selon lui, que d'une part ce non recouvrement entre centre et rassemblement est consubstantiel à la notion même de centralité et que d'autre part, les contradictions entre centre et périphérie rejettent un urbain stable. Pour "comprendre les différences dans l'homogénéité ; les périphéries dans les centralités" (1986b : 62) ou encore les rapports entre ségrégation et intégration, H. Lefebvre utilise une méthode dialectique. Elle présente en effet l'avantage de saisir des situations particulière par leur coté éphémère qui met à mal l'existant. C'est au sein de ce moment négatif que se constitue selon lui une connaissance positive du phénomène urbain.

Chaque contradiction y est différente des autres, chacune existe dans une situation donnée et avec un contenu particulier, un mouvement propre, qu'il faut comprendre dans ses connexions, dans ses différences et ressemblances (1982 [1947] : 222). On a toujours à l'esprit: contradiction = opposition. Mais H. Lefebvre insiste sur le fait que la méthode dialectique devrait toujours mettre au moins trois termes ou sujets en présence. Le troisième terme permet d'introduire la complexité dépassant les oppositions classiques, dans lesquelles chaque pôle reflète et finalement renforce l'autre, et donc bloque toute évolution, tout mouvement. H. Lefebvre utilise toute une série de trilogies qui lui permettent de travailler le phénomène urbain:

Nature / culture / produits
Passé / présent / avenir
Processus / forces / évènements
Déterminisme / décision / hasard
Quotidien / non-quotidien / fête
Espace perçu / espace conçu / espace vécu
Architectural / urbanistique / territorial
Espace / temps / énergie

Sa conception d'un espace tout à la fois homogène, fragmenté et hiérarchisé (1976 : 26-30 ; 1978 : 308 ; 1981 : 84-87 ; 1989b : 17) va nous aider à mieux comprendre les rapports qui nous préoccupent entre centre et rassemblement.

Contrairement à l'idée répandue d'une économie s'appliquant à l'ensemble de la société et d'un espace ou d'une urbanisation comme effets secondaires, pour H. Lefebvre, les différentes crises trouvent leur origine et surtout leurs effets, dans les rapports sociaux qui sous tendent l'économique ou l'étatique (la famille, l'école, les valeurs, les normes...). Ce que remettent alors en cause ces crises, ce ne sont pas l'économique ou l'étatique pris à part, mais les transformations de l'ensemble des rapports de dépendance et de domination existant au sein de cette société. C'est dans ce cadre que s'inscrit cette définition d'un espace homogène-fragmenté-hiérarchisé.

Avec la croissance de la production industrielle, l'entreprise n'arrivait plus à assurer et à garantir les relations de domination qu'elle entretenait avec ses employés et le monde du travail en général. Selon l'auteur, l'Etat se voit confier le soin de reproduire les rapports de domination qu'auparavant elle assumait à travers la reproduction des rapports de production dans l'entreprise essentiellement. La croissance a aussi généralisé le principe d'équivalence entre les marchandises, entre la force de travail des hommes et les salaires, entre les terrains agricoles, industriels ou urbains. Ce principe d'équivalence représente d'après H. Lefebvre le fondement de l'Etat moderne, comme principe d'unité, d'identité et d'intégration politique.

L'espace devient donc le milieu de l'échange généralisé et aussi celui de la domination de l'Etat. Cet espace est fragmenté, homogène, hiérarchisé. Il est fragmenté parce que la propriété privée du sol est généralisée à l'espace entier. Et pour que toute partie de l'espace soit échangeable, interchangeable, l'espace est découpé en une multitude de parcelles, de lots, de pavillons, de cellules d'habitation, qui seuls peuvent constituer un marché de l'espace dynamique. Ensuite l'espace est homogène à cause de cette équivalence généralisée qui fait que tout est échangeable, comparable. En dernier lieu, cet espace est hiérarchisé parce que l'échange de toutes ces parties d'espace ne peut qu'aboutir à des inégalités puisque l'usage de l'espace ne disparaît pas (distance par rapport au centre ville par exemple). Pour simplifier, l'Etat tend vers un espace homogène, l'économique vers un espace fragmenté et la conjonction des deux face à l'usage différencié, vers un espace hiérarchisé.

Le rôle de l'Etat est en effet de coordonner un espace qui, s'il était dévoué entièrement au marché, mènerait au chaos et briserait la société. Seul l'état est capable, conceptuellement et techniquement de gérer l'espace dans sa globalité (1978 : 298). Mais il instaure un ordre logistique qui hiérarchise l'espace et qui donc le rend répressif (rapport centre/périphéries, ségrégation...).

On ne peut cependant parler d'une subordination pure et simple de l'espace au pouvoir. Ceci pour plusieurs raisons :

- D'une part il n'y a pas toujours accord entre les intérêts privés et l'action des pouvoirs publics, mais aussi parfois affrontement.
- Ensuite, les usages différents continuent à exister, à travers les espaces pour le sport, la détente, la culture...
- De plus, l'économique et le social sont répartis dans un espace, dont l'occupation et les transformations posent des problèmes de plus en plus complexes à gérer.
- Enfin, les crises successives entraînent un discrédit de l'Etat.

Donc, selon H. Lefebvre d'un côté l'Etat n'arrivera plus, à terme, à assumer l'objectif que lui a assigné le marché, c'est à dire la reproduction des rapports de domination. Et de l'autre côté, sa stratégie qui vise à s'insérer entre l'espace fragmenté par le marché et l'espace reconstruit par les usages, entraîne l'émiettement de la société mais n'empêche pas l'émiettement de l'espace. Dès lors, l'Etat risque de perdre sa base et peut finalement se désagréger.

L'auteur souhaite donc que cet espace se métamorphose en un espace qu'il appelle "différentiel", c'est à dire dont les bases sont les multiples différences de la société, des situations, de l'espace...Un espace où sont rassemblés le public et le privé, où les séparations centre/périphérie habituelles sont court-circuitées par la multiplication des centres périphériques différenciés, c'est pour lui l'avènement de l'urbain.

La conception d'un espace tout à la fois homogène, fragmenté et hiérarchisé d'Henri Lefebvre nous aide à préciser les tensions existant au sein même du rapport centre/rassemblement. Leur découplage s'expliquerait alors par la lutte existant entre les forces d'émiettement du marché et celles d'homogénéisation des pouvoirs publics. Ces derniers tentent vainement d'empêcher cette explosion du centre, mais ne parviennent qu'à renforcer les hiérarchisations sociales et symboliques par leur violence logistique. Le

renforcement de cette hiérarchisation de l'espace éloigne de fait les activités et les publics qui ne possèdent pas les capitaux économiques, sociaux, culturels ou symboliques légitimes pour y être présent et conduit à la multiplication de formes de centre secondaires dans lesquels la pression est moins forte.

Dans ce cas, que recouvrent ces formes de centre et en quoi se distinguent-elles des centres périphériques différenciés relevant d'un urbain valorisés par l'auteur?

2. La ville comme centre

Après avoir rappelé que les centres ont toujours péri par saturation, défaut ou assaut de la périphérie (1972 : 118) et retracé le déplacement historique des centres au cours des 19^{ème} et 20^{ème} siècles, depuis les grands boulevards jusqu'aux Champs Elysées, H. Lefebvre souligne ce qu'il y a de nouveau dans la centralité contemporaine: elle se veut "totale" (1974 : 383). Une centralisation "rationnelle" exercée par les pouvoirs publics dissocie les aspects de la pratique sociale et les regroupe au sein d'espaces homogènes (1971 : 7). Elle condense au centre les richesses dont ces pouvoirs estiment avoir besoin et expulsent logiquement les restes en périphérie, dans une cohérence globale rigoureuse, mais désintégrant pour ceux qui la subissent et pour l'espace lui-même. Du coup, ce centre rassemble les informations plus que les gens et les choses (1968 : 149). Il devient un instrument de puissance plus qu'un lieu d'urbanité. Il n'y a pourtant selon H. Lefebvre, pas de réalité urbaine sans un centre qui puisse toujours plus rassembler de nouveaux objets, sujets ou situations. Cependant, quelle que soit leur forme, les centres sont toujours inachevés et entretiennent une pénurie d'espace effective alors qu'il y a abondance objective. Ils renvoient donc à d'autres centres, des centres autres.

Cette multiplication des centres divers, ségrégative ou non, n'enlève rien à la nécessité de conservation de l'idée de centre qui relève selon lui de la civilisation et non seulement du pouvoir (1986a : 170). Cette "idée de centre", c'est la centralité. H. Lefebvre dissocie donc la centralité, idéal urbain de conjonction entre centre et rassemblement effectif, et le découplage réel entre ces deux entités. Il assiste ensuite à une transformation des centres et des périphéries ainsi que de leurs rapports, avec la multiplication des centralités subordonnées, partielles; appréciant parfois une différenciation locale ou une autonomie plus prononcée pour cause de situation transfrontalière (1986b : 63-65). Les

contradictions des centres vues précédemment (le centre ne rassemble qu'en éloignant...) peuvent donc les faire évoluer vers une polycentralité, une omniculturalité, la rupture du centre ou encore son éparpillement. C'est cependant l'orientation de ce mouvement qui reste déterminante pour l'auteur, allant soit vers la dispersion et la ségrégation, soit vers la constitution de centres différenciés. Il prône alors la création de nouvelles centralités mouvantes et de villes éphémères (1968 : 79, 128).

Dans le chapitre précédent, la conception d'un espace homogène, fragmenté et hiérarchisé nous montrait un centre refoulant en périphérie les activités et les publics dépourvus des capitaux nécessaires, ce qui avait conduit à la multiplication des formes de centre périphériques dont on avait du mal à saisir les contours. Nous voyons dans ce chapitre que cette multiplication provient du centre lui-même, toujours inachevé et pourtant entretenant la pénurie d'espace, d'activités. Le découplage centre-rassemblement de ces formes de centres découle de l'orientation que prend ce processus, soit accentuant la ségrégation, soit favorisant une différenciation. Du coup, il accorde la primauté au concept de centralité. Il lui donne une immanence civilisationnelle susceptible de surmonter le découplage centre-rassemblement qui caractérise nombre des centres partiels peuplant la périphérie. Une périphérie vidée de sa substance par le centre "total" de la ville contemporaine qui absorbe les pouvoirs et les richesses. C'est bien ce phénomène de dispersion et de ségrégation qui différencie ces centres subordonnés, des autres formes de centre différenciés que va promouvoir H. Lefebvre au travers du "droit à la ville". Un droit à la centralité, seul à même selon lui, de permettre aux citoyens-citadins et des groupes qu'ils constituent (sur la base des rapports sociaux) à "figurer sur tous les réseaux et circuits de communication, d'information, d'échanges" (1972 : 21).

Mais en quoi les pratiques sociospatiales de ces formes de centre seraient-elles révélatrices d'un rassemblement 'véritable' ou d'une simple agrégation périphérique ? Comment reconnaît-on un recouvrement centre-rassemblement par la qualité (des interactions?) et non plus seulement par la quantité (problématique du centre vide) ?

3. L'urbain comme praxis

Pour H. Lefebvre, la pratique spatiale d'une société secrète son espace. Elle le pose et le suppose. La trilogie de l'espace conçu-vécu-perçu (1962a : 218 ; 1974 : 48,258 ; 1978 : 281 ; 1992 : 18) peut constituer un premier outil pour répondre à ces questions sur la "qualité" des pratiques centrales de rassemblement.

- L'espace conçu, c'est la représentation de l'espace, l'espace (dominant) conçu par les spécialistes (scientifiques, intellectuels...).
- L'espace vécu, c'est l'espace de représentation, l'espace vécu au travers des images et des symboles, dramatisé, parlé, affectif, corporel.
- L'espace perçu, c'est l'espace de la vie quotidienne produit par la pratique spatiale qui lentement le domine et se l'approprie (1974 : 48).

Si l'espace est un tout, l'espace perçu joue un rôle clé, dans la mesure où c'est essentiellement à ce niveau qu'interviennent appropriation et vie quotidienne. L'appropriation façonne du temps et de l'espace. La vie quotidienne confronte les besoins aux produits pour en faire des biens et aux désirs pour la changer en jouissances. Elle met en rapport individus et groupes (famille...), vie dominée et vie créatrice. Rencontre du secteur dominé du réel et de celui non dominé, elle est le lieu de leurs rencontres, de leurs échanges et de leurs conflits. C'est le lieu des rapports des corps entre eux. La vie quotidienne associe répétitif et créatif, du tragique et du destin. Bref, c'est le lieu des contradictions.

Selon H. H. Lefebvre, c'est dans la vie quotidienne et à partir d'elle que s'accomplissent les véritables créations, celles qui produisent l'humain et que produisent les hommes au cours de leur humanisation: les œuvres. Le changement dans la vie quotidienne est donc le critère du changement. Les sociétés changent vraiment quand elles inventent une nouvelle façon de vivre et non lorsqu'elles ne font que simplement modifier leurs formes politiques.

La vie quotidienne est donc le lieu de la praxis. signifiant tout à la fois, pratique sociale ainsi que son exploration et saisie, jamais complète (dépassement du rapport théorie/pratique) La praxis englobe donc à la fois la production matérielle et spirituelle, celle des moyens, des fins et des instruments, celle des biens et des besoins. H. Lefebvre y

introduit plusieurs niveaux: praxis totale (révolution), partielle (réforme transformatrice), connaissance (comme pratique et inversement). Politique, répétitive, inventive, spécifique (mais liées à la totalité), la praxis repose à la fois sur le sensible et l'activité créatrice stimulée par le besoin qu'elle transforme (1966 : 37). Seule la praxis peut par sa capacité créatrice globale créer des formes et des rapports nouveaux.

Le phénomène urbain contiendrait donc une praxis à la forme singulière, parce que liée à la centralité, à une activité particulière... Pour qualifier cette forme, l'auteur évoque le "style" (1967b : 213) de ceux qui l'investissent. Cette invocation est ici une manière de sortir des approches classiques (philosophiques, systémiques, rationalistes...) qui tendent à établir des logiques sociales. Par le concept de "style", H. Lefebvre tire toutes les conséquences des dimensions sensibles et créatrices de la praxis pour redéfinir la pratique sociale³⁰. C'est dans la vie quotidienne que ces dimensions sensibles et créatrices se constituent en style et que la praxis s'accomplit en œuvre.

Nous nous posons la question de la spécificité des pratiques centrales de rassemblement et de ce qui définit la 'qualité' de ces rassemblements par rapport à d'autres se produisant sur des centres subordonnés ou fonctionnels. Tout d'abord, H. Lefebvre souligne que vie quotidienne, praxis et appropriation sont enchâssées l'une dans l'autre. Elles produisent des formes singulières de rassemblements dont ceux qui les façonnent se définissent dans leur pratique sociale par un "style" propre. Les centres complexes favorisent dans ces rassemblements, des appropriations collectives et individuelles qui se condensent et se signifient en œuvre (1989 [1959] : 537). En effet, plus un espace est fonctionnalisé, plus il se met hors du temps vécu et perçu, complexe des citoyens, moins il est appropriable (1974 : 411).

³⁰ "Il n'est absolument pas question de retourner vers l'esthétisme. Une telle interprétation comporterait un malentendu. Les rapports sociaux apparaissent maintenant dans leur complexité et leur richesse: pas seulement abstraction et formes, systèmes de contrats et/ou de 'valeurs', institutions et/ou idéologies, mais ensemble de champs 'sensibles' différentiels et articulés. La première conception est une conception réductrice qui a pour but d'immobiliser (dans des structures et fonctions) le mouvement des rapports sociaux. Le pratico-sensible, constitutif du monde social considéré comme une valeur d'usage, incarnation des rapports sociaux, ne peut se laisser réduire" (1970d : 92).

Cependant, il reste à comprendre comment se réalise cette appropriation du centre à travers la notion d'œuvre qui selon H. Lefebvre semble essentielle à la réalisation pleine et entière du centre-rassemblement.

4. Le rassemblement comme forme

"D'où tirer le principe du rassemblement et son contenu? Du ludique" (1968 : 150). "Il s'agit de préparer 'l'ère des loisirs', ou plutôt l'ère du non-travail, lointaine mais qui viendra, sauf catastrophe" (1967b : 177).

Pour H. Lefebvre, rien ne donne plus d'intensité au rassemblement que le sport, le théâtre le jeu ou la fête, parce qu'ils dépassent en les rassemblant l'usage et l'échange. Cependant, un saut immédiat de la vie quotidienne dans la fête relève du mythe et fait justement l'impasse sur le mouvement de l'un à l'autre qui définit le rassemblement. La centralité ludique nécessite en effet de mettre l'appropriation au dessus de la domination et de donner la priorité au temps sur l'espace. Bref, de faire du centre, de la ville et de l'espace lui-même une œuvre, concrète et sans limite. Ceci suppose pour le rassemblement, de passer entre l'oisiveté vidée de tout contenu créateur et le travail entretenu de manière artificielle. H. Lefebvre souhaite par là faire se recouper deux façons de créer propres à l'homme: "dans la spontanéité vitale (le plaisir, le jeu) et puis à partir de l'abstraction (sérieux, patience, douleur consciente, labeur)" (1962b : 129). Cependant, la réalisation de cette "métamorphose du quotidien" (1992 : 7) par l'action et l'œuvre n'émerge pas spontanément. Produite par des "agents" historiques et sociaux, il n'y a "pas d'œuvres sans une succession d'actes réglés et d'actions, de décisions et de conduites, sans messages et sans codes. Pas d'œuvre non plus sans choses, sans une matière à modeler, sans une réalité pratico-sensible, sans un site, une "nature", une campagne et un environnement. Les rapports sociaux s'atteignent à partir du sensible ; ils ne se réduisent pas à ce monde sensible, et cependant ils ne flottent pas dans l'air, ils ne fuient pas dans la transcendance" (1968 : 56). Les rassemblements accomplissent leurs œuvres dans les centres, contre et malgré les contraintes qu'implique celui-ci (hiérarchies, dominations...).

Dans cet accomplissement, chaque moment compte. Ni points de départ privilégiés révélateurs et absolus (angoisse, joie...), ni multiplicité d'instant, ces moments sont faits d'éléments impurs. Moments d'intervention du négatif (de la critique dialectique), ils

constituent des totalités partielles avec leur mémoire spécifique et reflétant une praxis globale caractéristique de la vie quotidienne du rassemblement.

"Le moment définit alors une forme et se définit par une forme (jeu, amour, travail, repos, lutte, connaissance...) (...) Répétition (re-présentation) d'une forme à chaque fois redécouverte, réinventée" (1989 [1959] : 650-653).

La théorie des moments élaborée par H. Lefebvre part du principe que l'histoire est faite d'une succession de situations offrant des possibilités et lors desquelles des sujets prendront des décisions. Le moment est la tentative visant la réalisation totale d'une possibilité par un individu ou un groupe. Il lui donne donc un sens. Son but sera ensuite de tout faire pour développer ce moment à son maximum, pour créer une nouvelle situation, et faire d'une opportunité partielle la règle générale. Le moment s'approprie donc le contenu de chaque situation pour lui imposer un ordre, une forme (la forme de l'espace public, c'est le protocole qui règle l'ensemble des procédures de civilité, le rituel des salutations, des conversations...). L'action des individus, des groupes ou du rassemblement relativise la forme sociospatiale du centre, de la ville ou de l'espace existant considéré jusqu'alors comme un absolu (la définition de l'espace public bourgeois que nous venons d'évoquer par exemple). La nouvelle forme au départ relative prend peu à peu, momentanément valeur d'absolu. C'est alors qu'elle tend elle aussi vers sa fin, bientôt relativisé par un autre moment. Son accomplissement représente sa perte et donne pourtant à la centralité-rassemblement son intensité et sa forme.

"Le moment 'est' cette forme et cet ordre imposé au 'contenu'" (1962a : 346).

A partir d'une question initiale portant sur le découplage entre centre et rassemblement et sur la redéfinition du rassemblement dans la ville contemporaine, H. Lefebvre nous a apporté plusieurs éléments de réponse. Tout d'abord, le mouvement est essentiel dans ce processus de découplage. Selon l'auteur en effet, le centre ne rassemble qu'en éloignant. Entretenant la pénurie, il pousse au déplacement des rassemblements et à l'émergence de nouveaux centres. Cette situation est renforcée, sinon provoquée par les luttes entre les forces d'émiettement du marché et celles d'homogénéisation des pouvoirs publics, ces derniers ne parvenant à terme, qu'à renforcer la hiérarchie centre-périphérie et donc à accentuer la ségrégation. Cette hiérarchisation et cet émiettement favorisent la multiplication des formes de centres. Cependant, "l'idée de centre" reste, cruciale. Pour H. Lefebvre, ce principe de centralité ancré parmi les citoyens est essentiel pour pouvoir

surmonter au quotidien les découplages effectifs entre centre/rassemblement qui semblent pour l'instant aller de pair avec cette dissémination des centres... et susciter l'exigence de leur transformation. L'orientation du mouvement émiettement-hiérarchisation peut en effet intensifier la dispersion et la ségrégation, mais elle peut aussi conduire vers la constitution de centre-rassemblements différenciés et complexes.

Promue par H. Lefebvre, la vie quotidienne de ceux qui pratiquent ces formes de centres différenciés existant par bribes dans la société contemporaine comporte certaines 'qualités' singulières. Elle façonne un "style", fruit d'une praxis qui se nourrit de ces formes de centre en se les appropriant. Cette appropriation différenciée constitue la mise en "œuvre" individuelle et collective du recouvrement entre centre et rassemblement. Cette mise en "œuvre" dépend de réalités pratico-sensibles et d'un ensemble de décisions qui constituent à la fois des contraintes objectives et des leviers pour placer l'appropriation au-dessus de la domination et la priorité du temps sur l'espace au sein de la centralité-rassemblement. Ce travail repose sur une succession de moments, de "tentatives visant la réalisation totale d'une possibilité" (1962a : 348). Cet absolu n'est jamais atteint car la règle s'épuise en même temps qu'elle se réalise. C'est une autre opportunité dégagée par la nouvelle situation qui sera saisie (constituée en moment) par les mêmes ou par d'autres. Ce moment prend la relève et crée à son tour une nouvelle situation.

"Le moment ne coïncide pas exactement avec la situation. Résultant d'une situation et d'un choix -d'une tentative- le moment crée des situations. En tant que terme général, il les résume et les condense parce qu'il les relie effectivement. Dès lors, elles ne sont plus subies dans le vécu banal, mais prises en charge au sein du vivre. Nous pouvons tenter de préciser le rapport du moment et de la situation en partant de la différence conjoncture-structure. La conjoncture c'est presque la situation, et le moment presque la structure. Toutefois, dans la conjoncture, il y a moins que la situation, et dans le moment plus qu'une structure. L'être conscient en situation vit en proie à une conjoncture extérieure dans laquelle il doit s'insérer; s'il tente un moment, il y a dès lors dans sa situation une aventure voulue: une série engagée dès le début d'articulations nécessaires dans le temps et l'espace, un ordre et une forme imposés aux éléments prélevés dans la conjoncture. Ce qui constitue proprement et spécifiquement la situation" (1962a : 351)

Le moment s'approprie le contenu de chaque situation pour lui imposer un ordre, ce qui a deux implications:

- Chaque moment impose une forme au rassemblement et au centre. Cette forme a dans chaque cas une spécificité qui va soit réduire les rapports d'appropriation du rassemblement sur le centre, auquel cas ils ne se

recouvriront que faiblement, soit va renforcer ces mêmes rapports, permettant alors l'existence d'un centre complexe, celui de la rencontre et du rassemblement "tantôt des choses, tantôt de gens, tantôt de signes: l'essentiel c'est le rassemblement et la simultanéité" (1971 : 5).

- On a affaire à une succession de moments prenant le pas les uns sur les autres. "Ce serait une erreur que de noter seulement les attitudes en instantané. Ou la série des mouvements (un film). C'est l'entraînement qui compte: qui impose, qui éduque, qui dresse" (1992 : 58). Par cette notion d'entraînement H. Lefebvre dépasse le conflit entre la coupure (instant t) et la série (t₀→t_n) comme échelles de temps pertinentes pour analyser l'activité de l'utilisateur ou des compétences dans un cours d'action. Il introduit la notion supplémentaire de rythme³¹, dont le modèle du dressage (activité-repos-divertissement) ne constitue qu'une des modalités possibles mais certainement pas la seule.

³¹ On pourrait poursuivre cette approche par un développement de G. Deleuze: "Si ce sont des instants privilégiés, c'est à titre de points remarquables ou singuliers qui appartiennent au mouvement, et non pas au titre de moments d'actualisation d'une forme transcendante. (...)L'instant remarquable ou singulier reste un instant quelconque parmi les autres. C'est même la différence entre la dialectique moderne, (...) et la dialectique ancienne. Celle-ci est l'ordre des formes transcendantes qui s'actualisent dans un mouvement, tandis que celle-là est la production et la confrontation des points singuliers au mouvement. Or cette production de singularités (saut qualitatif) se fait par accumulation d'ordinaires (processus quantitatif), si bien que le singulier est prélevé sur le quelconque, est lui-même un quelconque simplement non-ordinaire ou non-régulier (...)

1) Il n'y a pas seulement des images instantanées, c'est-à-dire des coupes immobiles du mouvement

2) Il y a des images-mouvement qui sont des coupes mobiles de la durée

3) Il y a enfin des images-temps, c'est-à-dire des images-durée, des images-changement, des images-relation, des images-volume, au delà du mouvement même..." (Deleuze, 1983 : 15-22).

B. Bobigny, Créteil, Nanterre : Trois villes comme rassemblement

Lors de notre tentative de redéfinition des relations entre centre et rassemblement dans la ville contemporaine, H. Lefebvre nous a permis d'avancer sur un certain nombre de points qu'il s'agit de mettre à l'épreuve et de faire avancer au travers de trois bourgs périphériques devenus villes chef-lieu : Bobigny, Créteil et Nanterre. Ce travail sur leur évolution peut nous permettre de réinterroger « la ville comme rassemblement » pour l'articuler ensuite aux pratiques de rassemblement que nous étudierons dans la partie centrale de ce mémoire.

1. Une abbaye un carrefour et quelques fermes : Trois périphéries entre villégiature et maraîchage

A la période gallo-romaine, seule Nanterre est déjà une bourgade importante. A partir du 10^e siècle, le futur chef-lieu des Hauts-de-Seine et Créteil dans une moindre mesure vont se développer peu à peu et devenir résidence de campagne de la noblesse et des riches marchands parisiens. Au Moyen-âge, Nanterre devient grâce au Mont-Valérien un lieu de pèlerinage³². Créteil subira de tous temps l'ombre de Saint-Maur, abritant un des principaux monastères d'Ile-de-France et un château royal. Au 14^e siècle, pendant la guerre de cent ans, Alors que Bobigny se résume à quelques fermes, Nanterre et Créteil édifient leurs remparts. Au cours des 14^e et 15^e siècles, les parcelles les plus proches des remparts sont activement travaillées, les vignes sont constituées en clos, mais les champs situés aux confins du terroir sont souvent négligés de craintes d'attaques soudaines et certains retournent à l'état de friches. Hormis ce rôle de protection, le centre de ces villages ne jouait pas de rôle économique ou commercial véritable, les productions étant acheminées directement vers la capitale. Les remparts seront finalement rasés sous l'empire devant la pression démographique. A la fin du 18^e siècle, Créteil compte 950 habitants alors que Nanterre atteint déjà les 2000. Au second empire, lors de la construction du réseau de fortifications

³² La transformation du centre religieux en fort, après la chute de Charles X, lui fera perdre ce rôle.

de Thiers, Bobigny reste encore sous la mainmise foncière des descendants du pouvoir seigneurial et clérical. Situé entre le Fort d'Aubervilliers et celui de Romainville, ce village de 350 habitants est rasé pour faire place nette et permettre une défense efficace de cette capitale dans laquelle ils se réfugieront après la destruction de leurs maisons. Le bourg sera détruit une seconde fois pendant la guerre de 1870 contre les Prussiens³³.



La région Parisienne vers 1674

Nous percevons déjà ici deux parcours similaires, ceux de Créteil et Nanterre, même si cette dernière reste sans conteste la ville la plus importante des deux. En revanche Bobigny, terre de maraîchers située à 3km de Paris, cœur creux de la plaine d'Aubervilliers, suit une évolution médiocre et perturbée. Son existence même est plusieurs fois remise en cause et ne lui permet pas de poser les fondements urbains (remparts, centre religieux...) susceptibles de façonner et d'entretenir une quelconque accroche identitaire. De plus, il

³³ Alors que Créteil et Nanterre ont gardé un centre ancien, le tissu bâti de Bobigny datant du 19e siècle, souvent insalubre, sera rasé une dernière fois lors de l'édification de la « ville préfecture », hormis

subit coup sur coup la création au sud, du canal de l'Ourcq en 1822 et de la gare de triage de Bobigny-Pantin en 1890, puis du cimetière parisien à l'ouest. Ces trois équipements ponctionnent une part importante du territoire communal, sont autant de coupures et ne participent que peu au développement de la commune car le port du canal de l'Ourcq se trouve à Bondy et le cimetière concerne uniquement les habitants de la capitale. Pourtant ce bourg, par deux fois détruit est systématiquement rebâti. Cette opiniâtreté semble donc témoigner de la nécessité de ce centre périphérique, si modeste soit-il.

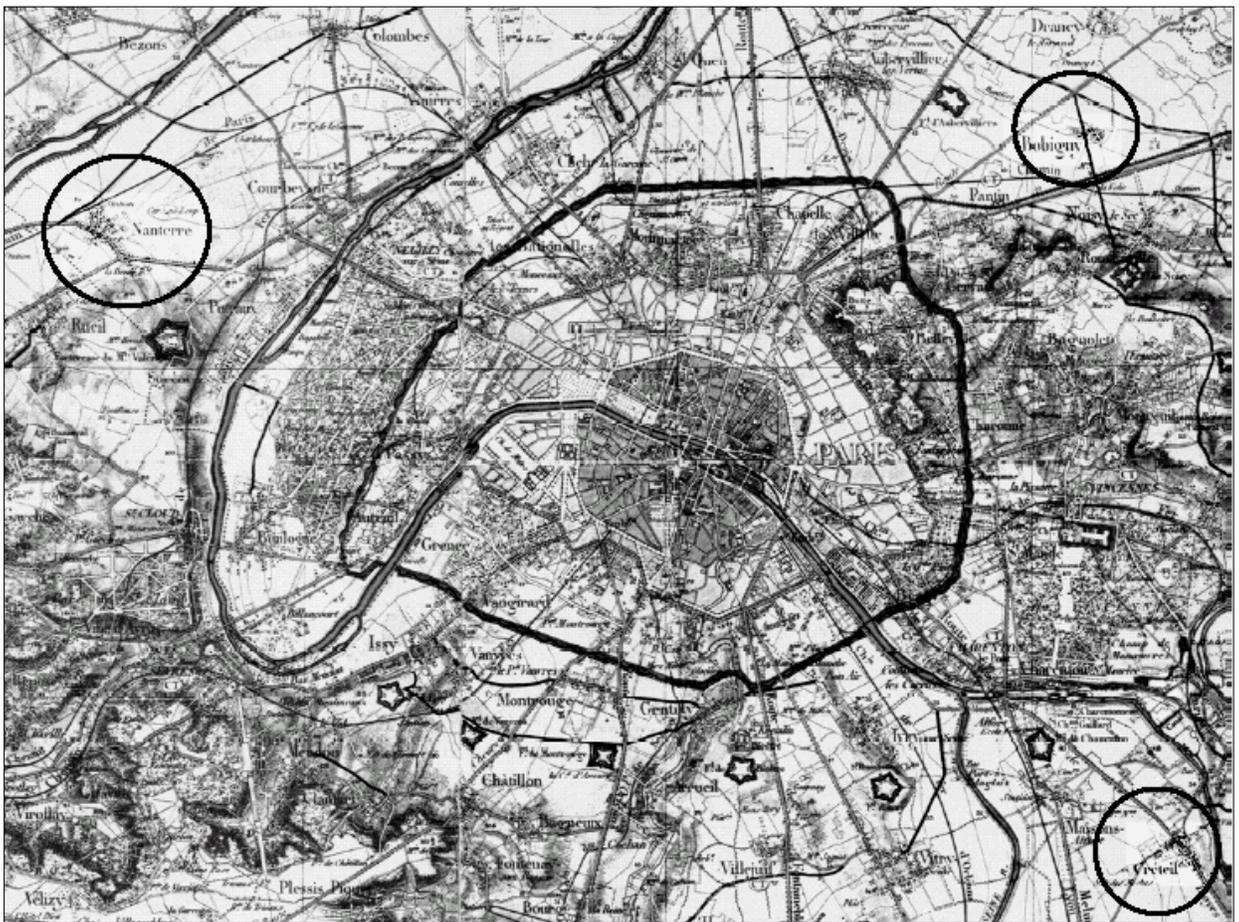
A Créteil, c'est le sable qui oriente la morphologie du village. Calé à l'ouest par des marécages et à l'est par la présence de la Marne, il confortera son développement le long de la route nord-sud de Paris à Bâle. Le « carrefour de Créteil » est situé au croisement de la route de Paris à Brie-Comte-Robert et du chemin reliant la Marne à la Seine. Les bateaux de la Marne chargent au port de Créteil les pierres extraites des carrières, les céréales et le foin destinés à la capitale. L'obstacle du fleuve sera levé fin 19e avec la création du pont reliant le petit village de Créteil au centre économique qu'est Saint-Maur. A l'ouest, la voie ferrée Paris-Lyon-Marseille et la gare de triage de Choisy seront des coupures trop éloignées pour avoir eu une véritable influence. le village grandit sur la crête, le pavillonnaire sur les alluvions de la Marne et plus tard le grand ensemble sur le Mont-Mesly. Au 19e siècle, le chemin initial devenu RN 19 est dévié. Les nouvelles opportunités liées au tracé attirent surtout les pavillons qui se développent jusque sur les bords de Marne. La plaine Ouest devra attendre le départ des sablières pour être urbanisée à partir de 1965.

Nanterre est comme Créteil, les pieds dans les sables et les marécages, lové entre le méandre industriel de la Seine et les pavillons du Mont Valérien. Là aussi, les carrières seront logiquement la première, et longtemps sa seule industrie. Anciennement baptisé presque île de Gennevilliers, Nanterre est si isolé que pendant des siècles, aussi longtemps que l'on n'aura pas construit le pont de Neuilly, le seul moyen d'accès sans se détourner longuement, sera le bac traversant la Seine. Alors que l'urbanisation de Nanterre s'articulera pendant tout le 19e siècle, autour de la gare du chemin de fer reliant Paris à Saint-Germain créé dès 1837, c'est en 1887 seulement, que la branche du rond-point de La Défense laissée en attente, est prolongée pour relier les communes de Seine-et-Oise. Une fois la Seine franchie, hormis le Mont Valérien au sud, les autres coupures seront beaucoup

l'ancienne mairie devenue depuis conservatoire.

plus tardives, tout d'abord le vaste dépôt de chemin de fer de la Folie situé à la limite avec Courbevoie puis ensuite les infrastructures routières.

Créteil et Nanterre assument très tôt une fonction résidentielle importante (rentiers, pavillons...). Cependant, elles restent, comme Bobigny, des communes aux activités axées autour de l'agriculture jusqu'au début du 19e siècle. Y compris de par leurs origines, les habitants ont un fort sentiment d'appartenance au « rural » qui imprègne leurs modes de vie mais aussi la vie politique. La construction des premières gares constituera le point de départ de cités à vocation urbaine.



La région parisienne vers 1852

Villégiature pour les parisiens. Maraîchage des "jardiniers de Paris" ayant fui les travaux d'embellissement du préfet Haussmann. Nos trois communes s'inscrivent, certes avec différents atouts, comme périphéries de la capitale. Ce rapport centre-périphérie est perçu (pratiqué) dans la vie quotidienne de ces propriétaires de maison secondaire et des maraîchers, mais ne semble pas vécu (représenté) comme tel par une population qui se considère avant tout comme agraire, coupée de la grande ville et de son tumulte (entre autres révolutionnaire).

2. Banlieue rouge, ville ouvrière et bourgeoisie locale : Trois pratiques de la ville

Avant l'an mil, des bourgs comme Créteil ou Nanterre paraissent avoir joué un semblant de rôle administratif, par exemple lorsque se réunissent les assemblées des délégués du royaume. Aux 12^e et 13^e siècles, les deux bourgs sont sous la mainmise de seigneuries ecclésiastiques ayant concédé plusieurs fiefs laïques. Les abbés lèvent la dîme, rendent la justice et ont le monopole du moulin, du four et du pressoir, autant de moyens pour contrôler les récoltes et y appliquer les taxes. Dès le 16^e siècle, dans ces deux villages, les habitants rassemblés sous le porche des églises, se prononcent sur les affaires intéressant la communauté et délèguent aux marguilliers³⁴ le soin de les régler, qu'il s'agisse des rapports avec l'autorité royale, des problèmes de récolte, de l'organisation des fêtes ou de l'entretien du patrimoine. Le terme paroissial de "communauté" sera par exemple utilisé assez tardivement. L'église joue donc un rôle central jusqu'à la révolution de 1789, qui donne l'indépendance communale. Si les débuts du régime nouveau suscitent un bel enthousiasme, Créteil et Nanterre restent majoritairement conservatrices.

Avec la construction des fortifications de Thiers (1841), Paris repousse ses limites au-delà des barrières des fermiers généraux. Prolongeant ses effets, le Paris d'Haussmann (Préfet de la Seine de 1853 à 1870) est l'aboutissement d'une tradition et le point de départ d'une autre. Le lien de la capitale métamorphosée avec la ville préindustrielle est d'autant plus fort que Paris demeure en Europe la seule métropole close, enfermée à l'intérieur de l'enceinte voulue par Thiers qui tombera seulement après la première guerre mondiale. En dépit de cet enfermement, Haussmann traite l'ensemble des espaces hétérogènes de la capitale comme une entité unique dont les propriétés ne dépendent plus d'une direction quelconque.

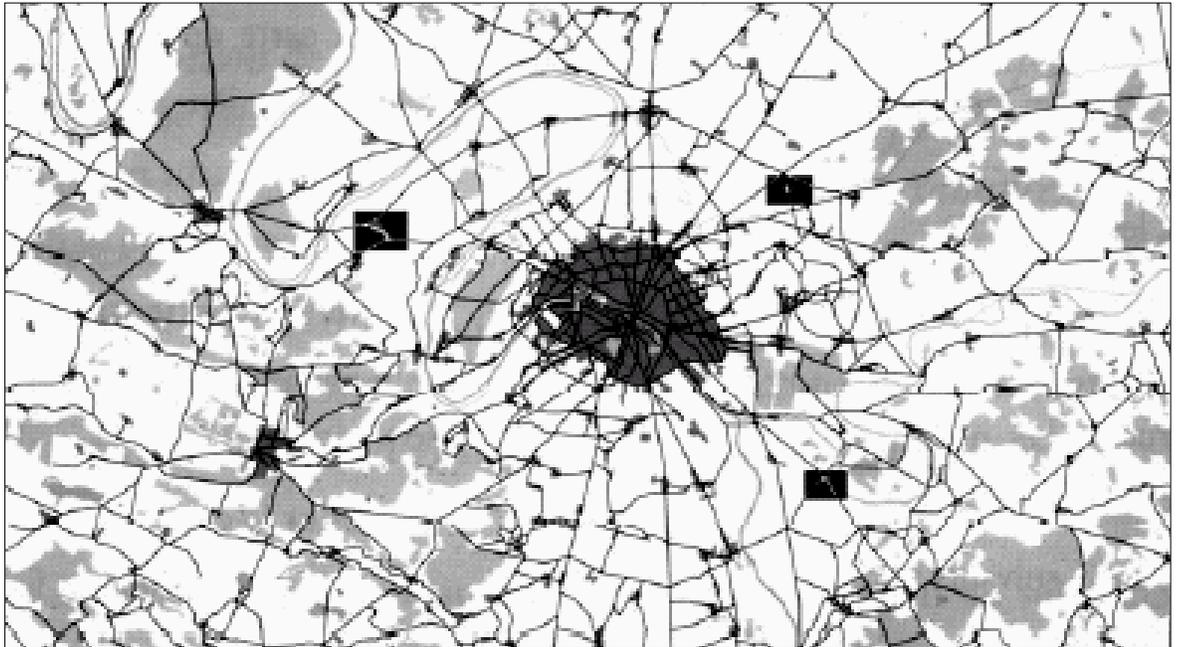
En transformant Paris en une métropole, Haussmann permet trois accomplissements majeurs et solidaires:

- il agrandi l'échelle de la ville entière (percées, élargissements, intégration des espaces libres...)
- il dote la ville entière d'un équipement hygiénique (réseaux techniques, espaces verts...)

³⁴ Membres composant le bureau du conseil d'une paroisse

- il fait de la ville entière un système de communications par un réseau hiérarchisé de voies.

"Dernière figure de l'urbanité" (Choay, 1994), ce tissu urbain aux gabarits agrandis conserve une continuité par sa juste proportionnalité, mais surtout, une structure de petite échelle est emboîtée dans le tissu proprement dit (mobilier urbain, arbres...). Le soin apporté aux trottoirs et jardins, en fait le théâtre de relations sociales inédites: aléatoires, anonymes, cosmopolites.



La région parisienne vers 1900

Malgré les transformations d'une capitale repoussant ses limites, nos trois communes paraissent rester agricoles par l'utilisation de l'espace, alors qu'industrie, artisanat et commerce dominant de fait au niveau des emplois. La majorité de la population travaille en effet à l'extérieur des trois bourgs, qui du coup restent peu urbanisés par rapport à d'autres de la région parisienne. Sous-administrées jusqu'en 1964, ces villes seront traitées comme de vastes déserts administratifs.

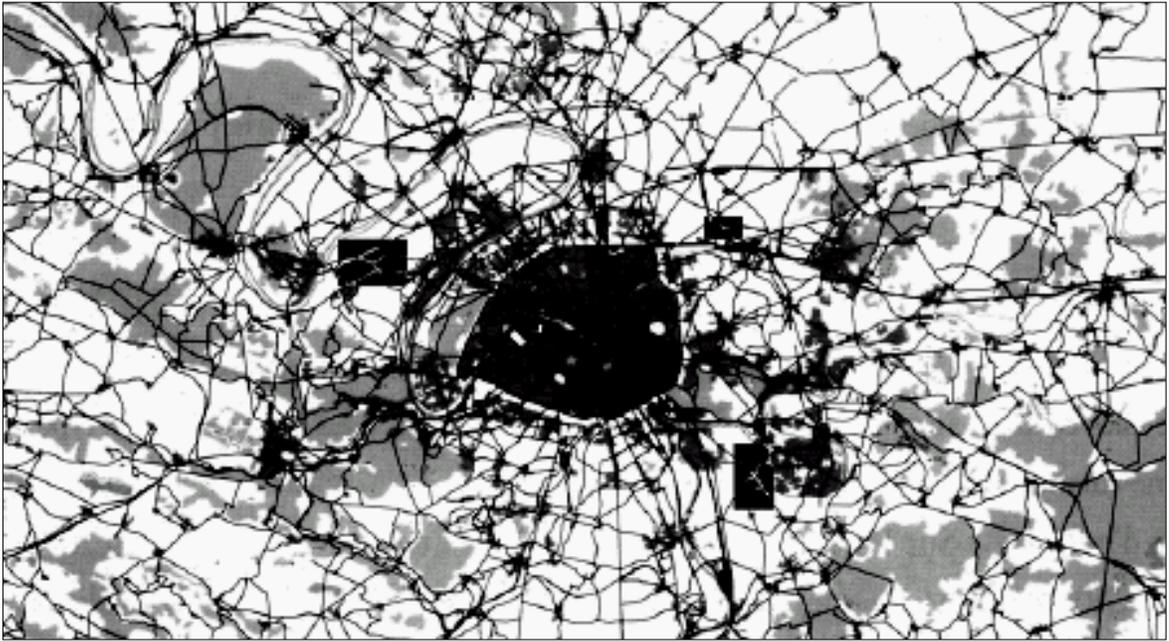
Les maraîchers de Bobigny font la navette avec Paris et seul le marché des 6 routes constitue un pôle de rassemblement. Le bourg subit l'influence de Pantin, une domination qui va aller en se renforçant au fur et à mesure du développement industriel de la proche couronne.

Fin 19^{ème}, la gare sur la ligne de grande ceinture est créée. A partir de 1902 les premiers lotissements s'installent. Du coup, les ouvriers et les employés deviennent majoritaires dans la commune dès 1911. Ces nouveaux propriétaires ouvriers doivent tout de suite réagir face à des lotisseurs qui ne respectent pas les contrats signés et disparaissent une fois leur argent empoché. Ces revendications sur l'habitat (viabilisation des terrains, revêtements routiers...), ainsi que les effets de la guerre de 1914 sur la population expliquent sans doute pourquoi, dès 1916, le conseil municipal comprend des élus socialistes.

La gare de Nanterre –la Folie est construite en 1837 sur la toute nouvelle ligne de chemin de fer Paris - Saint Germain en Laye. Un peu plus tard, le centre religieux du Mont-Valérien est démoli et remplacé par un fort. Ces deux événements vont à la fois renforcer la présence résidentielle d'ex-parisiens et faire émerger une présence ouvrière.

L'expansion démographique bouleverse les traditions spatiales de la ville. Si le centre reste bourgeois, les ouvriers s'installent sur le Plateau, la Folie et au Petit Nanterre. Ils garderont un certain temps ce rôle périphérique dans la vie publique.

Jusqu'en 1911, la population ouvrière travaillant en majorité à l'extérieur de la commune, a du mal à y jouer un rôle politique. Nanterre s'appuie sur son fond rural et ses résidents petits bourgeois. En 1914 on constate cependant qu'un fort courant socialiste s'est constitué au fil de l'implantation ouvrière. Le Parti Communiste conquiert la mairie en 1934, validant cette implantation démographique, mais ce n'est véritablement qu'à partir des années 1950 que Nanterre va devenir un important centre industriel.



La région parisienne vers 1922

A Créteil, l'existence d'une bourgeoisie de propriétaires terriens très peu nombreuse et solidement implantée est un des facteurs de son urbanisation tardive. De 1920 à 1940, le pouvoir local concrétise une alliance contradictoire entre cette bourgeoisie et les couches moyennes, hormis pendant le Front Populaire. Notables de droite et républicains de centre gauche se retrouvent dans un radicalisme qui n'est pas le simple reflet de rapports économiques et politiques nationaux. Ne reposant ni sur un simple système notabliaire, ni sur un fonctionnement purement idéologique, ce pouvoir sert de relais. En filtrant les demandes, intercédant entre la population et l'Etat, en négociant avec ce dernier la municipalité est profondément populaire. "Cette fonction de relais, et les rôles qui la constitue sont à l'origine d'un système d'interaction et non de relations d'autorité" (Gruselle, 1984). A l'écoute des besoins et s'appuyant sur des réalisations concrètes, cette alliance, maintenue après 1945, a toujours réussi à marginaliser le courant ouvrier.

Créteil devient une commune ouvrière assez tardivement, ceci d'autant plus que la séparation ouvrier/artisan n'est pas nette (le passage d'une catégorie à l'autre est courant, notamment pendant les crises, celle des années 30 par exemple ou pendant et juste après la guerre de 1940-45). La population garde la représentation d'un Créteil maraîcher et de résidence de cadres supérieurs, car la classe ouvrière n'est pas structurée ni autonome sur le plan local jusqu'au front populaire.

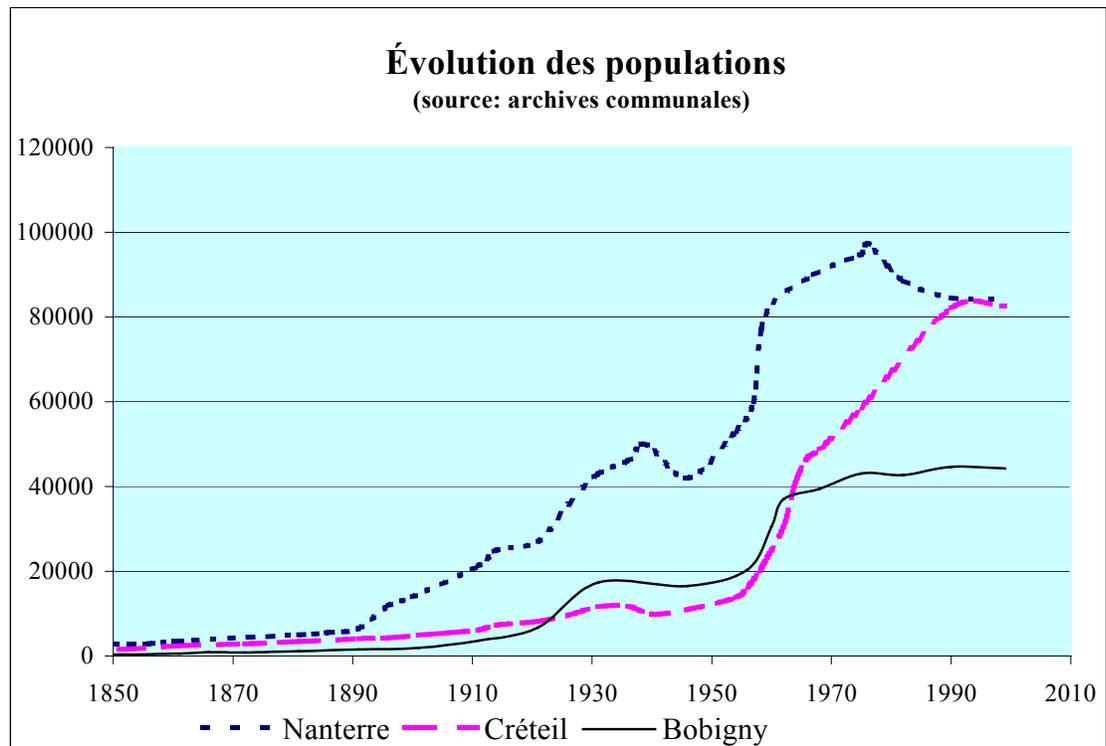
L'arrivée de la nouvelle équipe, avec à sa tête le Général Billotte, fidèle du Général De Gaulle, indique la volonté de faire de Créteil une véritable ville moyenne ; volonté aussi de faire jouer aux villes un rôle accru dans la dynamique économique. Elle correspond enfin à une emprise accrue de l'Etat sur les communes

Inversement, cette arrivée répond pour la population au besoin d'avoir cet intercesseur que n'incarnait plus l'ancienne municipalité, mais elle signifie aussi pour une part une volonté de réappropriation urbaine des habitants, notamment par le tissu associatif.

Le nouveau Maire va tenter de créer une "Nouvelle alliance" (Gruselle, 1984) entre la bourgeoisie et ces classes moyennes en pleine mutation. Cette tentative repose sur un compromis au niveau du cadre de vie, qui permette à la bourgeoisie de maintenir sa prépondérance économique, sociale et politique. Elle butera sur le décalage entre les promesses et la réalité de ce que le Général Billotte pourra obtenir, mais son échec proviendra surtout des nouvelles pratiques sociales, exigeantes et offensives initiées dans le grand ensemble du Mont-Mesly et qui vont se développer.

L'équipe en place du Général Billotte n'est plus pour l'Etat, l'interlocuteur capable de « faire taire les discordes ». Pour la population, elle n'est plus l'intercesseur capable d'obtenir des concessions réelles de l'Etat. L'implantation du grand ensemble a conduit en effet à l'arrivée massive d'employés et de cadres moyens dans la commune qui était jusque là dominée par le modèle du petit artisan et du petit commerçant. L'espace domestique devient un espace socialisé (sols, équipements...). Le travail des femmes se situait avant dans une unité de production ou de distribution qui se confondait avec l'unité domestique, ce n'est plus le cas pour les employées des grands ensembles. Le travail des femmes devient indispensable pour payer le coût du transport accru par l'éloignement du lieu de travail, ainsi que la consommation plus élevée due entre autres au logement plus grand. Les femmes sont au centre du processus de changement social, au centre de la mobilisation des familles, au centre de la recomposition sociale des grands ensembles. Ces nouveaux arrivants des grands ensembles se replient sur la famille et le logement en réaction à leur déracinement. Mais ce repli initial va entraîner un investissement accru sur les enfants, qui deviendront souvent un enjeu des luttes futures.

3. Les lotissements, le grand ensemble et les bidonvilles : Trois formes de rassemblement



On distingue habituellement trois vagues successives de densification de la banlieue parisienne :

La première phase fait suite à l'épidémie de 1832 et aux travaux haussmanniens des années 1860, encadrant l'implantation de ce qui deviendra plus tard la banlieue actuelle. Cette "stratégie urbaine pour substituer l'action à distance au corps à corps" (Bastié, 1961) se traduit dans le meilleur des cas pour les expulsés, par la construction d'un pavillon sur un petit parcellaire. Celui-ci apparaît en effet comme le salut pour beaucoup de mal logés qui iront s'installer notamment à Bobigny pendant tout le début du 20^{ème} siècle³⁵.

La deuxième phase de densification se produit lors de l'entre-deux guerres, période pendant laquelle toute une couche d'ouvriers agricoles afflue des campagnes pour relancer l'économie.

³⁵ Cette installation n'impulse pas de forte rupture démographique, mais provoque une modification spatiale très importante sur la petite commune.

L'ultime phase importante de densification s'effectue par l'édification des grands ensembles. L'urbanisme vertical, barres et tours va répondre aux besoins croissants de l'agglomération parisienne et faire ressortir le problème de la maîtrise foncière. Plusieurs facteurs sont déterminants : poussée démographique très forte, rapatriement des colons d'Algérie, immigration étrangère, ainsi que le boom économique dû au rapatriement des capitaux ne pouvant plus s'investir en Algérie.

A Bobigny, seules les deux dernières vagues migratoires auront un impact démographique (nous avons vu que le choc pavillonnaire a essentiellement produit des effets spatiaux). Créteil ne connaîtra que l'ultime phase de migration. Nanterre par contre, va croître de manière importante et régulière dès 1890, passant de 4279 habitants à 14.000 entre 1876 et 1900. Cette croissance provient essentiellement de l'exode rural du reste du bassin parisien (dont les chiffonniers de Paris expulsés de la capitale vont construire les premiers bidonvilles de Nanterre), ainsi que de Bourgogne pour Bobigny et Créteil. Ces nouveaux venus appartiennent :

- à une nouvelle bourgeoisie : gros exploitants agricoles et quelques industriels ; de petits et moyens entrepreneurs
- aux couches moyennes : maraîchage, artisans, commerçants, employés ainsi que quelques fonctionnaires
- à une classe ouvrière déjà nombreuse

A la fin des années 1920, la deuxième vague qui touche Bobigny et Nanterre prolonge pour cette dernière l'expansion démographique précédente. Cette nouvelle population d'ouvriers jeunes, attirés par l'industrie des villes environnantes, provient de Bretagne, du massif central ainsi que d'immigrés, notamment italiens.

La troisième vague migratoire a un impact exceptionnel sur nos trois villes. Avec la fin de la guerre d'Algérie, elle amènera son lot de rapatriés venant aussi du Maroc et de Tunisie. Ils s'installeront avec les émigrants des campagnes françaises, dans toute la banlieue parisienne.

Ces différentes vagues migratoires ne viennent pas grossir un tissu urbain de façon indifférenciée, mais sont indéfectiblement liées à des formes urbaines qui ont marqué l'évolution de ces trois villes: les lotissements pour Bobigny, les bidonvilles pour Nanterre et le grand ensemble pour Créteil.

Bobigny : les lotissements

En 1920, les lotissements se diffusent tout autour de la capitale. A Bobigny, les lois Ribot et Loucheur, favorisant l'accès à la propriété, vont déployer l'espace banlieusard en une multitude de petites parcelles boueuses où chaque famille (ouvrière en général) va agréger pierres, bois et tuiles pour en faire au mieux une maison, au pire une cabane sans eau courante. Il y aura jusqu'à 46 lotissements dont le dernier a été dissous en 1979, mais le tissu pavillonnaire du nord et du nord-est de la ville actuelle est le descendant direct de cet étalement initié dès 1902.

Nanterre : les bidonvilles

Chassés de Paris, les chiffonniers construisent leur bidonville sur les lieux de leur relégation (à Nanterre: la Folie, les Fontenelles et les bords de Seine). Entre les deux guerres, une nouvelle population, majoritairement ouvrière, arrive sur Nanterre, attirée par l'offre massive d'emplois industriels (provinciaux, familles italiennes et célibataires maghrébins). A partir de 1945, le développement industriel intensif amène une main d'œuvre nombreuse sans logement. Face à l'ampleur des arrivées de migrants sur la capitale, on confie à la police le soin de les parquer de force sur les terrains vagues des grandes villes ouvrières. De vastes bidonvilles grossissent de façon anarchique. La population immigrée, majoritairement algérienne, a remplacé les chiffonniers. Pourquoi des bidonvilles à Nanterre ? Un territoire morcelé, des terrains vagues en abondance, la présence de la « Maison de Nanterre »³⁶ (dépôt pour les mendiants, vagabonds et vieillards sans ressources de Paris)... Ce sont plus de 14.000 personnes³⁷ (Wasserman, 1982) (chiffonniers, immigrés maghrébins, portugais) qui se retrouveront au nord de la ville. Les bidonvilles (on en compte jusqu'à 11), seront résorbés petit à petit, du début des années 50, à celui des années 70. Les habitants seront relogés en dur ou en précaire dans les cités de transit comme celle des potagers, toujours existante. Plus de 4.500 personnes seront

³⁶ En 1834 on constate que la Maison de Répression de Saint-Denis (qui a les statuts de prison et de dépôt de mendicité) s'avère trop petite et trop vétuste ; il est alors décidé d'en construire une ailleurs en région parisienne. Quarante ans plus tard le Département de la Seine acquiert 20 ha à Nanterre et le 5 juin 1887 la *Maison de Répression de Nanterre* est ouverte. L'établissement est installé en pleine campagne, assez éloigné du bourg de Nanterre pour ne pas être refusée par les habitants. En 1902 le quartier cellulaire est évacué, la part des indigents se fait de plus en plus importante et la « Maison » de Nanterre devient un établissement à caractère social.

³⁷ Le chiffre de 30.000 personnes est parfois avancé, mais ne paraît pas confirmé. La population est évaluée officiellement en 1959 à plus de 10.000 personnes, mais un seul recensement a eu lieu en 1970: "il comptabilise 622 familles (nord africains, portugais) dont 1.400 adultes, 2.240 enfants et 131 célibataires" (Ouanas, 1994).

regroupées dans le quartier du petit Nanterre. Les autres seront essaimées dans le reste de la ville et dans la région parisienne (Pettonnet, 1985).

Créteil : le grand ensemble

5.500 logements répartis sur 86ha. Avec le grand ensemble du Mont-Mesly et les 520 appartements de la cité des Bleuets, le village de Créteil devient ville dortoir. Pendant l'hiver 54, sous la pression des mal-logés, l'Etat, propriétaire de vastes terrains sur la commune au travers de l'assistance publique, entreprend au milieu de ce grand bassin d'emploi, l'une de ses plus vastes opérations après Sarcelles.

Quartier enclavé, le Mont-Mesly a en 1961 une seule petite surface et aucun petit commerce. Les transports en commun sont quasi inexistant, il faut 1h30 pour rejoindre le métro. Les logements représentent un progrès pour des gens qui souvent vivaient dans des taudis³⁸ et seront vécus comme des « pauvres » durant plusieurs années par les autres Cristoliens. Le processus d'intégration dans la commune des habitants du Mont-Mesly se fera par l'exclusion d'une partie de la population du grand ensemble et par une prise en main des problèmes par les habitants du quartier, en particulier autour des questions scolaires³⁹.

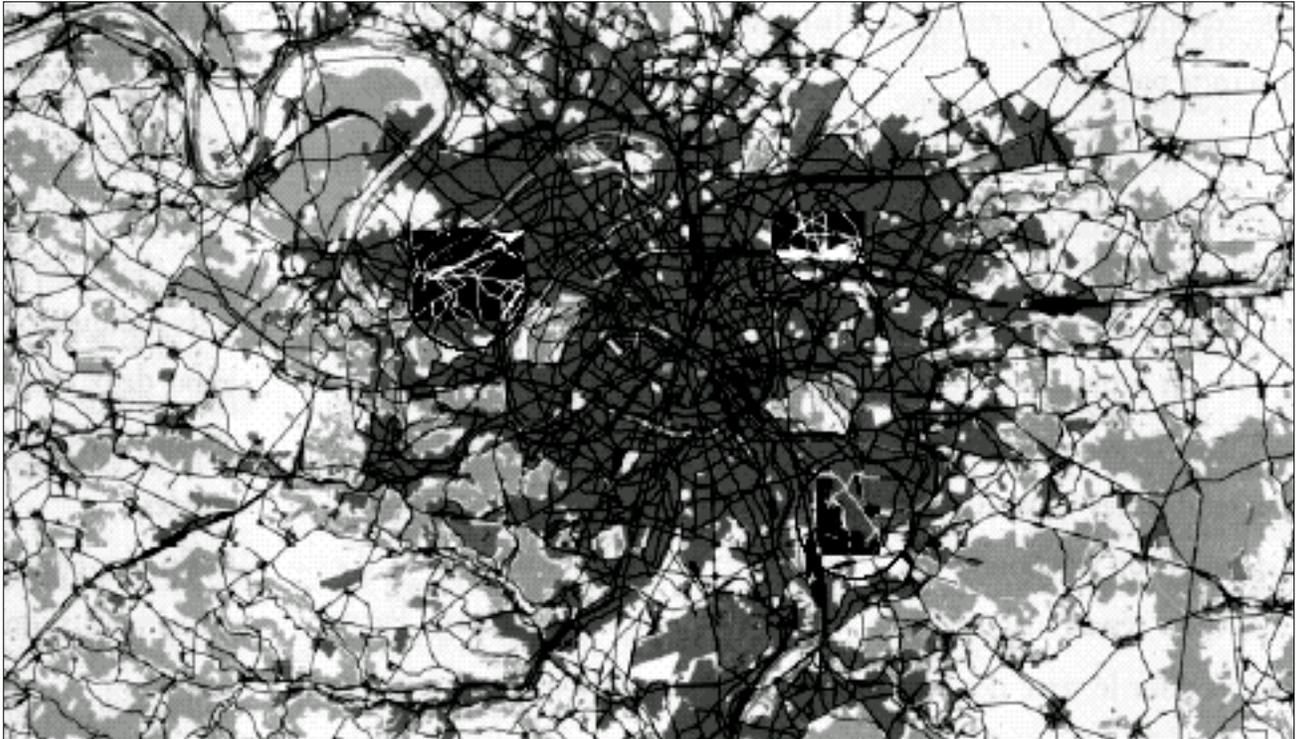
Cette présentation des migrations auxquelles ont du faire face les trois villes montre les nouvelles dimensions qui caractérisent leur évolution démographique (nouvelles couches sociales, provenances étrangères...). Ces dimensions indiquent à la fois l'ampleur inégalée jusqu'alors, des échanges et des tensions résultant des rapports entre périphéries (province, Algérie, Italie, salariat...) et centres (région parisienne, patronat...), mais ces nouveaux rapports et ces tensions s'éprouvent au travers d'espaces concrets. Les lotissements, les bidonvilles ou les grands ensembles sont l'expression littérale de cet espace homogène, fragmenté et hiérarchisé que décrit H. Lefebvre. L'ordre logistique du containment bidonvillois appliqué par l'Etat, la multitude de parcelles découpées à l'identique ou de "cages à lapins" en expriment les deux premiers aspects. Les luttes des mal lotis, des nouveaux propriétaires bernés et des nouveaux arrivants des grands ensembles révèlent le dernier aspect d'un espace hiérarchisé par les appropriations différenciées de ces nouveaux acteurs. Dans ces rassemblements se développent des

³⁸ Ce grand ensemble accueillera plus tard, comme ceux de Bobigny, les relogés des bidonvilles de Nanterre et d'ailleurs.

³⁹ On retrouve une situation similaire pour le quartier de l'Abreuvoir ou du Pont de Pierre à Bobigny.

appropriations (Petonnet,1985) à l'intérieur même des ségrégations. Même si inversement, ces appropriations ont nécessité de nouvelles ségrégations (Chamboredon et Lemaire, 1970). Elles ont élaboré de nouveaux rassemblements, sources d'engagements et d'espaces publics. Du coup, ceux-ci se sont transformés en véritables centres politiques, capables de convoquer les centres institutionnels, puis de se les approprier pour créer ce que l'on va appeler la "banlieue rouge" qui marque encore Bobigny et Nanterre et s'articule avec les nouvelles formes d'appropriation collective, qui de protection sociale se sont muées en réflexes sécuritaires⁴⁰. Ce sont aussi ces appropriations dans le grand ensemble qui conduiront bien plus tard le PS aux commandes de la municipalité de Créteil.

Entre ces deux passations de pouvoir, un événement va bouleverser le développement de ces trois villes: leur nomination comme chefs-lieu de trois nouveaux départements, la Seine-Saint-Denis, le Val-de-Marne et les Hauts-de-Seine.



La région parisienne en 1960

⁴⁰ "A Berthelot [Nanterre], les habitants vivent et se fédèrent 'par rue', par allée, développent une solidarité de 'cage d'escalier', ou de très fine proximité. Il existe un véritable cloisonnement entre les populations des différents îlots. On peut avancer que les logiques 'individualistes' des bailleurs se retrouvent dans les pratiques sociales des habitants. Le seul véritable lieu de convivialité fédérateur à l'échelle de la cité est le centre commercial Balzac. Certains gestionnaires regrettent d'ailleurs de ne pas pouvoir clore leur parc" (Berezné, Fangous et Van Leeuwen, 1996)

4. L'irruption étatique de 1964 : La création des trois centres

Au début des années 60, le District de la région de Paris recouvre une zone administrative particulièrement déséquilibrée comportant un département puissant, la Seine, un autre en très forte croissance et sous-administré, la Seine-et-Oise et un département français moyen, la Seine-et-Marne. Le département de la Seine était une énorme machine qui ceinturait complètement Paris, d'où par exemple des difficultés de rapport nord/sud.

« Cette banlieue parisienne, on ne sait pas ce que c'est ! C'est un merdier ! Delouvrier, il faut mettre de l'ordre dans tout cela ! », se serait écrié le Général De Gaulle, le 7 août 1961, du haut de son hélicoptère. Ordre sera mis à l'aide de deux outils : la tripartition du département de la Seine⁴¹ pour la proche banlieue et le Schéma Directeur en ce qui concerne l'ensemble de la région parisienne.

⁴¹ Le découpage administratif créant les trois départements scinde le département de La Seine et affecte aux trois nouvelles entités des cantons auparavant propriété de la grande couronne. C'est donc par commodité de langage que nous parlons de tripartition, faisant l'impasse sur ces emprunts, tout en n'ignorant pas leur influence sur le devenir de ces territoires et les débats qu'ils ont suscité. Le Parti Socialiste de l'époque milite en effet pour une partition comprenant la ville de Paris d'un côté et un département de la Seine élargi à toute l'agglomération parisienne. Le Parti Communiste critique l'aspect politicien, comme le nombre dérisoire d'élus compte tenu du nombre d'habitants ou encore le découpage sortant des communes "rouges" comme Epinay et Saint-Ouen du département des Hauts-de-Seine, mais affectant Saint-Mandé et Vincennes (communes votant majoritairement à droite) au Val-de-Marne.

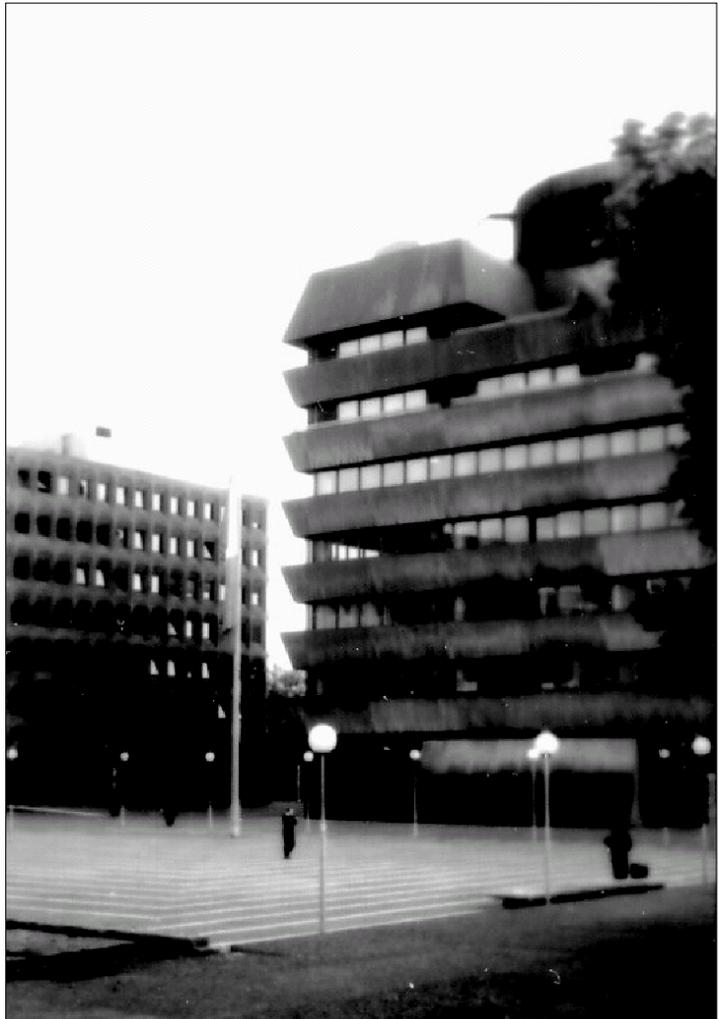
a. Tripartition du département de la Seine

Le parlement entérine la création des nouveaux départements par le vote de la « loi N°64-707 du 10 juillet 1964 portant réorganisation de la région parisienne » qui stipule dans son article 1er : « La région parisienne est composée de la ville de Paris, des départements de Hauts-de-Seine, de la Seine-Saint-Denis, du Val-de-Marne, de l'Essonne, des Yvelines, du Val-d'oise et du département de Seine-et-Marne. (...) Les départements de la Seine et de Seine-et-Oise sont supprimés ». Le « décret N°65-142 du 25 février 1965 portant fixation des chefs-lieux de départements » donnera les noms des futures préfectures :

« Hauts-de-Seine : Nanterre
Seine-Saint-Denis : Bobigny
Val-de-Marne : Créteil
Essonne : Evry-Petit-Bourg
Yvelines : Versailles
Val-d'oise : Pontoise. »

Au niveau administratif, l'argument invoqué par le gouvernement de l'époque est celui d'un rapprochement avec la population. Par ailleurs, les raisons spatiales sont nombreuses:

La banlieue se développe de façon anarchique en tache d'huile. On assiste à un bourrage des espaces libres et un grignotage des espaces verts. De plus, le déséquilibre emplois/habitats provoque de longs déplacements pendulaires et les équipements sont insuffisants.



Préfecture de Bobigny

Politiquement, un des buts recherché est d'enfermer les villes communistes dans une sorte de ghetto (la Seine-Saint-Denis) pour préserver le reste (le Val-de-Marne et les Hauts-de-Seine), comme le reconnaîtra plus tard P. Delouvrier dans un article du Monde.

Les affrontements idéologiques sont en effet assez vifs, d'une part à cause du contexte national et international lié à la guerre froide, mais ils sont aussi provoqués par la nouveauté de cette institution pour ceux qui seront conduits à en prendre les rôles: « [Lors des élections] nous nous sommes présentés sur une politique de parti, (...) on ne savait pas ce qu'allait représenter un Conseil Général de Seine-Saint-Denis⁴² » (Perrillaud⁴³, 1997).

Ces affrontements n'empêchent pas un certain "gentlemen's agreement" (Lévy, 1994 : 366) de part et d'autre. L'élection des Conseils généraux n'aura lieu qu'en septembre 1967, mais dès leur nomination en 1965, les préfets entament des rapports de travail officieux avec les présumés futurs présidents (Valbon⁴⁴, 1997). D'où un embarras redoublé lors de la victoire surprise du P.C. dans le Val-de-Marne, malgré les découpages destinés à l'éviter. Le pouvoir gaulliste va donc laisser la "banlieue rouge" à la gestion municipale et ses opérations ponctuelles sans plan d'ensemble alors qu'il "donne argent et pouvoir aux ingénieurs du corps des Ponts et Chaussées pour réaliser les 'utopies technocratiques' de La Défense et des villes nouvelles" (Lévy, 1994 : 366).

⁴² Cette candeur quant aux questions départementale doit s'entendre avant tout dans une dimension gestionnaire des territoires plus que sur la réflexion politique sur l'échelle du département proprement dit. D'une part, la politique d'aménagement de la région parisienne du Parti Communiste émerge après les succès électoraux de 1935-36 (Fourcaut, 1986 : 196). D'autre part, le P.C. est favorable à cette tripartition et l'a déjà adopté dans son fonctionnement interne lorsqu'il est mis en place par l'Etat.

⁴³ Ancien conseiller général dans la première assemblée de la Seine-Saint-Denis.

⁴⁴ Premier Président du Conseil Général de la Seine-Saint-Denis.

b. Les territoires

Si le choix de Nanterre comme ville chef-lieu paraissait naturel au vu de sa position géographique, de son poids économique et de ses réserves foncières, il n'en était pas de même pour Créteil ou Bobigny.

Créteil n'avait pas été retenu dans la version initiale du SDAURP: au départ c'est à Choisy-le-Roi qu'est projeté un pôle restructurateur. Puis le projet de Créteil impulsé par le Général Billotte apparaît en novembre 1964, face à Villeneuve-Saint-Georges ou Choisy aux couleurs politiques moins favorables. Finalement en 1965, seul le projet Créteil subsiste.

Bobigny aurait été choisi à cause de sa position centrale dans la Seine-Saint-Denis, intermédiaire entre les deux grands pôles traditionnels (Saint-Denis et Montreuil). L'activité maraîchère qui s'était implantée à partir de la seconde moitié du 19^{ème} siècle, avait permis de conserver sur le territoire de la commune de nombreux terrains libres de toutes constructions. De plus, ce choix du Général De Gaulle⁴⁵ aurait été motivé par la volonté de déstabiliser un pouvoir communal fortement ancré dans l'opposition. D'une part, la création d'un pôle tertiaire dans une banlieue traditionnellement industrielle, ouvrière et communiste aurait du avoir pour effet de modifier la répartition par catégories socioprofessionnelles des habitants et par la même les conduites électorales sur la commune. D'autre part, l'implantation à Bobigny de la préfecture mobilisait dix hectares, parmi les mieux situés, et contrariait ainsi le vaste programme de rénovation (surtout du logement social) mis sur pied par la municipalité dès 1959⁴⁶ (Orlianges, 1981 : 15).

"Dans son élaboration, [le Schéma Directeur d'aménagement et d'Urbanisme de la Région de Paris de 1964] s'affirme comme le fruit d'une confrontation politique et technique de divers groupes de pression qui constituent, à anciennement parler, la 'police de la région'. C'est donc, voulu et accepté comme tel, un 'compromis'. Mais ce schéma est d'abord à l'initiative d'un groupe d'hommes, hauts techniciens de l'aménagement du territoire" (Ostrowetsky, 1983 : 175).

⁴⁵ A la place de Bobigny, le gouvernement avait pensé au départ à Saint-Denis comme préfecture, ce qui aurait été logique ; mais il restait un problème de disponibilité foncière, le seul terrain libre étant celui du parc de la Légion d'honneur. Stains, Villemomble et Montreuil dans une moindre mesure se portent candidats , mais Delouvrier propose Bondy. Le Maire P.S. d'alors refuse de façon catégorique.

⁴⁶ A cet égard les élus de Bobigny considérèrent que cette promotion de la commune au grade de ville chef-lieu fut une décision « imposée » par l'Etat contre leur gré.

Le Délégué Général P. Delouvrier utilise en effet les prévisions de croissance démographique présentées par son équipe pour faire valoir auprès du général De Gaulle, son opposition aux projets de M. Debré de constitution d'une nouvelle collectivité territoriale englobant l'ensemble de l'agglomération dont l'exécutif serait nommé par le gouvernement ; il pourra aussi souligner auprès du chef de l'Etat les risques politiques d'une sous-administration de la région parisienne.

De la réflexion sur les institutions, ainsi engagée à partir de l'exposé des hypothèses du projet urbain, naîtra le projet de démantèlement du département de la Seine et la création des nouveaux départements. Instigateur de ces projets, P. Delouvrier restera au centre de leur négociation à laquelle les membres du gouvernement ne seront pas associés à l'exception du premier ministre et du ministre de l'intérieur. Derrière une concertation publique apparente, la mise en place du SDAU est l'occasion "d'une opération de propagande qui visait à promouvoir une nouvelle image de l'Etat, un nouveau mode d'intervention, et au-delà, un nouveau rapport Etat central – collectivités territoriales" (Alduy⁴⁷, 1983 : 38). Un rapport qui implique de nouveaux modes d'intervention de l'Etat, arbitre au-dessus des partis et de leur représentation élue.

c. Le principe du polycentrisme

Lors de l'élaboration en 1958 du Plan d'Aménagement et d'Organisation Générale de la région parisienne (PADOG), quatre noyaux d'urbanisation avaient été envisagés pour réorganiser la banlieue : La Défense, centre d'affaires national et international, la zone de Vélizy-Villacoublay réservée à l'administration et surtout à la recherche, une zone se situant entre Bercy, Créteil et Rungis qui approvisionne Paris et enfin Le Bourget pour la banlieue est. Stains, La Courneuve et Garges-lès-Gonesse figurant comme centres secondaires.

Sept ans plus tard, le Schéma Directeur d'Aménagement et d'Urbanisme de la Région Parisienne (SDAURP) modifié en 1969, s'appuie sur la création de centres urbains nouveaux et de pôles restructurateurs destinés "à donner une vie propre aux différents secteurs de la banlieue".

⁴⁷ J. P. Alduy est entre autres, ancien Directeur Technique de l'Institut d'aménagement et d'Urbanisme de la Région Parisienne (ancêtre de l'IAURIF).

La notion de pôle du PADOG est reprise, mais l'idée d'une certaine spécialisation est affinée en établissant une différence entre les pôles créés directement autour d'une fonction, et ceux qui résultent soit du renforcement d'un centre déjà existant, soit de l'implantation de plusieurs activités. Ainsi sont distingués les pôles :

- centres locaux
- fonctionnels (emplois de bureaux...)
- centres urbains (bureaux, commerces, administrations...)

Ces centres spécialisés sont donc soit :

- Axés sur l'habitat (ex. : Bobigny⁴⁸)
- Sur les services (ex. : La Défense)
- Ou multifonctionnels (ex. : Créteil)

Dans leur principe, les pôles restructurateurs doivent obéir à deux fonctions :

- Donner à l'espace urbain de banlieue inorganisée, des lieux organiquement plus riches, regroupant un certain nombre de fonctions dans un cadre urbain de qualité.
- Assurer une fonction économique en tant que "pôles d'emplois et de services" ou de "pôles tertiaires principaux".

"Ce que veulent réussir à tout prix les technocrates, c'est socialiser la capacité technique des sociétés industrielles, redonner sens à la vie communautaire, réintégrer la nature dans la vie mécanisée de nos pratiques, réconcilier modernité et classicisme et surtout redonner à l'espace construit sa qualité culturelle et socialitaire. C'est un projet politique dont l'objectif n'est ni la remise en question du mode de propriété, ni du mode de fonctionnement démocratique libéral mais la recherche d'une réconciliation avec la tradition, au sein d'une volonté d'innovation. Ce réel pouvoir politique était doublé d'un progressisme social, d'un démocratisme qui les apparente plus, quant au contenu, au libéralisme social qu'à la stricte logique des intérêts d'un groupe ou d'une classe" (Ostrowetsky, 1983 : 188).

Ce schéma directeur n'est pourtant approuvé par le Conseil d'Administration du District qu'en avril 1966. Le Conseil trouve en effet le SDAURP très discret sur le tissu urbain, en particulier sur celui de la banlieue. En portant ses efforts sur les villes nouvelles et sur les actions nouvelles de rénovation, il négligeait le problème essentiel de la restructuration de la banlieue et semblait laisser cette tâche au secteur privé, à travers la

création de centres commerciaux régionaux occupant le cœur de chaque centre restructurateur (Saint-Denis, Bobigny, Rosny, Créteil, Rungis, Vélizy-Villacoublay, Versailles et La Défense⁴⁹). Le retrait ou l'adjonction de tel ou tel centre urbain nouveau à chaque version d'un SDAU qui n'en finit pas d'être modifié, de même que l'absence d'un organe de coordination au niveau des pôles restructurateurs de banlieue –à l'image de celui des villes nouvelles- ou encore l'absence de mesures financières incitatives n'est-il pas révélateur d'ambiguïtés entre la volonté affichée et les intentions réelles? De fait ces orientations n'inversent pas les choix effectifs réalisés. Un seul exemple : entre 1962 et 1968, 75% des emplois nouveaux créés dans l'agglomération ont été implantés à l'ouest alors que cette zone ne recevait que 40% de l'accroissement de la population.

Ce principe de polycentrisme est en effet indissociable de la notion "d'unicité du marché du travail au nom de la liberté de choix du 'travailleur libre' et du 'consommateur libre' " (Alduy, 1983 : 32). Cette orientation va de pair avec une réorganisation spatiale concomitante de l'appareil de production et du système de distribution des biens de consommation à une échelle métropolitaine. Le SDAU peut-il alors "imposer, au nom de l'urbanisme raisonné, des solutions différentes à celles nées de l'économie de marché ? Nous touchons ici aux limites qui se trouvent imposées au schéma." (avis du Conseil d'Administration du District de la Région de Paris, 1966 in Alduy, 1983 : 39)

Cet épisode du nouveau schéma directeur et de la nomination des trois villes chefs-lieu, illustre de fait l'espace homogène-fragmenté-hiérarchisé décrit par H. Lefebvre.

L'Etat "au-dessus des partis", avec à sa tête le Général De Gaulle en figure du commandeur, impose un ordre logistique qui vise à stopper les dérives d'un développement urbain anarchique se développant en taches d'huile et d'une agglomération devenant incontrôlable. A travers ses ingénieurs, c'est en effet l'Etat qui intervient constamment dans la gestion et la production de la ville (DDE, normes, réglementation...). Il agit pour homogénéiser l'espace émietté par les intérêts privés et reconstruit par les différents usages (Lefebvre, 1978 : 271). Pour H. Lefebvre, ces décideurs se servent des signes de la rationalité, de l'efficacité technique comme d'un masque. Masquer quoi? "Que les contraintes sont d'un autre ordre (le financement, le profit, la stratégie politique)"

⁴⁸ La promotion de Bobigny, pôle restructurateur de la banlieue parisienne, passe pratiquement inaperçue. Elle ne fut vraiment définitive que lors de la modification de 1969. Bobigny ne doit son choix comme pôle restructurateur qu'à son statut de préfecture.

⁴⁹ Le centre commercial des quatre-temps à La Défense ne sera créé qu'en 1975

(Lefebvre, 1967 : 20), "que l'urbanisme implique l'intervention d'un pouvoir plus que d'une connaissance" (Lefebvre, 1970 : 212).

Cependant, le schéma directeur prend une dimension sociétale qui va au-delà d'un pouvoir qui s'exerce comme simple puissance sur l'espace. H. Lefebvre a travaillé ces transformations qui lui étaient contemporaines, notamment à travers ses ouvrages sur la modernité (1962b) et la vie quotidienne (1947, 1962a, 1981). Il s'inspire à la fois de G. Gurvitch, de l'Ecole de Francfort et nourrit les thèses de l'Internationale Situationniste sur la consommation, l'innovation, la technique... Cependant, le phénomène de multiplication des centres est surtout interrogé à travers un idéal, celui d'un "urbain" (1968, 1970a, 1970c, 1974) déjà présent par bribes, mais pour l'essentiel à venir. Il ne l'est pas suffisamment nous semble-t-il, dans le cadre même de cette modernité. Nous manquons donc d'outils pour apprécier:

- une politique polycentrique qui se pare d'attributs sociétaux⁵⁰, sauf pour en constater les échecs⁵¹;
- les motifs propres à la création des rassemblements/centres secondaires, répondant aux insuffisances ou aux hiérarchisations du pouvoir logistique, ainsi qu'aux contradictions dialectiques des centres.

Il nous faut donc encore avancer dans l'analyse des évolutions urbaines de ces trois villes, à la fois dans leurs différences et dans les pratiques auxquelles elles donnent lieu, pour mieux saisir ce que les mouvements font à ces rassemblements et à ces centres périphériques.

⁵⁰ Nous avons vu que cette ambition sociétale théorisée dans le schéma directeur est déjà présente lors de l'opération de La Défense.

⁵¹ Après avoir nourri des espoirs sur celles-ci au moment de leur conception, les villes nouvelles représentent le fleuron de cette planification sociétale que critique H. Lefebvre: "la quotidienneté y règne pour ainsi dire à l'état chimiquement pur. Le cas limite s'atteint dans la pratique. Ici, la vie quotidienne se rétrécit jusqu'à la vie privée (...) La quotidienneté y erre de façon stagnante et s'y déssole dans son propre vide". La vie quotidienne y est fonctionnalisée, traitée comme un emballage du temps hors travail où chaque objet "se réduit à un signal; il commande ceci et interdit cela, il monte des comportements, il conditionne. (...) La ville et l'usine se complètent en s'alignant sur l'objet technique". Les habitants, à leur travail (divisé en tâches parcellaires) puis devant leur télévision (spectateurs passifs du monde) restent éloignés de "l'action consciemment créatrice" (Lefebvre, 1962a : 82-84).

5. Centres et espace métropolitain : Urbain hétérogène et cités homogènes

A Bobigny, suite à l'implantation forcée des grands ensembles au nord et à l'ouest de la ville, la municipalité a le projet d'un nouveau centre-ville. Si la nomination de la commune en 1964 comme ville Chef-lieu du département a contrarié ce projet, elle en a finalement renforcé la nécessité. Sans modifier en profondeur sa politique urbaine, le nouveau statut de chef-lieu de département amène évidemment une reconsidération du parti d'aménagement du centre ville décidé en 1959 avec la rénovation du centre ancien sur 28ha et son développement mis en œuvre en 1961 avec la ZUP des sablons sur plus d'une centaine d'hectares.

Bobigny craint en effet de devenir en plus de la ville-dortoir qu'elle est déjà, une immense cité administrative déserte et morte après 17h. La construction de la préfecture de la Seine-Saint-Denis et de tous les équipements administratifs départementaux menace en effet de dévorer l'espace (central notamment). D'autre part, il s'agit de "conforter les groupes sociaux que [les villes communistes] croient être leur vivier électoral naturel" (Lévy, 1994 : 366).

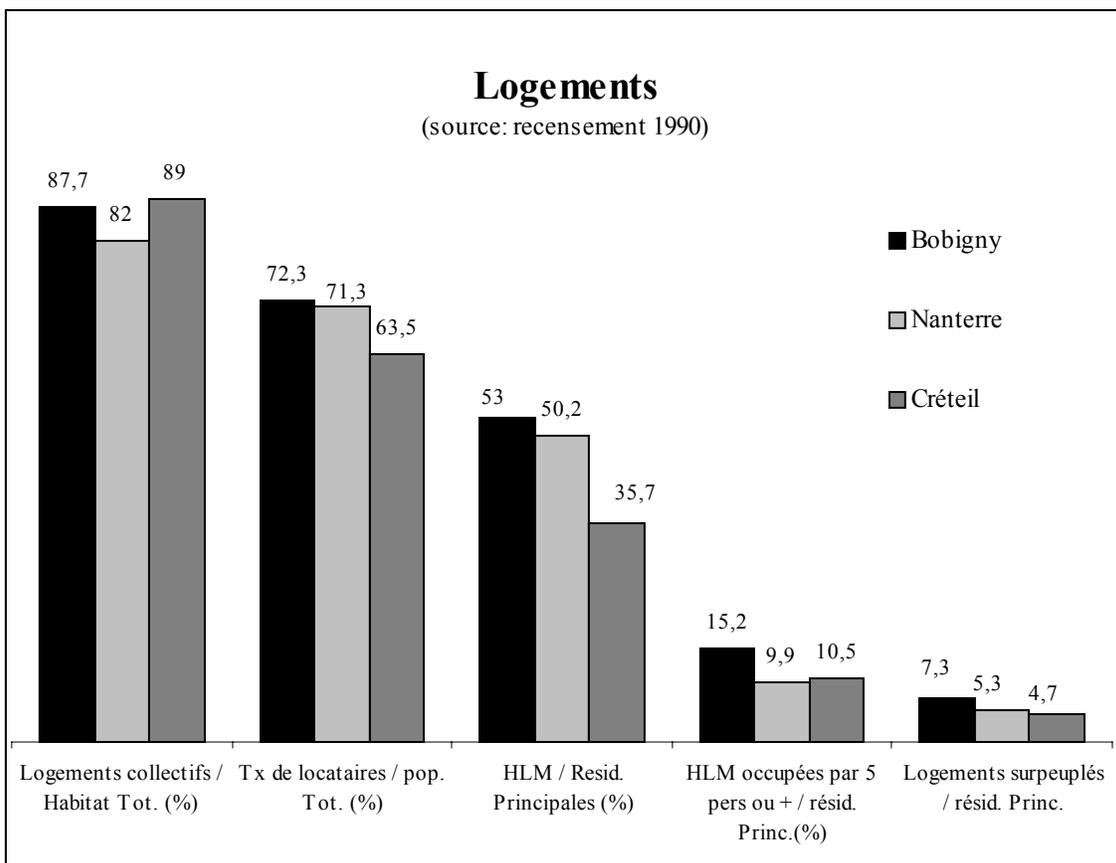
Sur une surface de 130ha, dont 10ha réservés aux administrations départementales, le projet doit recevoir à terme 70.000 habitants (soit 24.000 de plus que ce qu'il comptera au final). Suivant les préceptes du mouvement moderne (séparation des flux) et les normes constructives et réglementaires en vigueur (politique des modèles, industrialisation des composants), on bâtit des quartiers HLM distincts de 700 à 1200 logements. Le choix des tours est destiné à donner le maximum de surface au sol et à densifier la population pour recevoir un maillage suffisamment serré d'équipements.

"Les voies de desserte furent dessinées selon un plan orthogonal, hiérarchisées dans leur dimensionnement selon leurs fonctions ; des parkings furent implantés au pied de chaque groupe d'immeubles, recouverts par des dalles réservées aux piétons, assurant ainsi une séparation quasi générale des circulations piétonnières de la circulation automobile" (Valbon, 1984 : 14).

Trente ans plus tard, Bobigny n'est pas seulement un pôle administratif, car la commune continue à héberger des emplois diversifiés, appartenant notamment à des

branches industrielles. Mais la forte présence de services publics n'a pas eu d'effet d'entraînement marquant sur le secteur privé, alors qu'elle a contribué à recomposer le tissu social. La structure des emplois par catégories socioprofessionnelles présente en effet une sur-représentation des professions de cadres de la fonction publique, intellectuelles et artistiques, de l'enseignement et de la santé bien supérieurs à ceux relevés dans les autres communes de la zone centre du département de la Seine-Saint-Denis (Cohen et Corvil, 1996). Ce phénomène se retrouve sur les deux autres chefs-lieu, mais s'en différencie nettement, tant en ce qui concerne le niveau de vie de ses habitants particulièrement faible à Bobigny (voir histogrammes "populations") ou dans une moindre mesure celui de ses logements (voir histogrammes "logements"). On récolte ici les dividendes :

- d'un "ouvriérisme volontariste qui a contribué à la création de ghettos d'immigrés et stimulé leur rejet par des couches d'ouvriers français, censés être choyés par les politiques municipales, mais qui s'inquiètent de voir 'prosperer' (si l'on peut dire) autour d'eux plus pauvres et donc plus assistés qu'eux" (Lévy, 1994 : 366). Un ouvriérisme qui se traduit par un urbanisme de dalle concentrant les tours HLM en même temps que les problèmes sociaux et spatiaux.
- de l'accumulation d'années d'ostracisme des pouvoirs étatiques en place envers un fleuron de la banlieue rouge.



A partir de 1953 Nanterre construit ses premiers logements sociaux destinés à reloger les habitants des bidonvilles en attendant de pouvoir le faire pour ceux déjà déplacés en cité de transit.

"La construction massive de HLM, le développement industriel, l'afflux de populations immigrées vont de pair, mais avec un constant décalage (...) les usines réclament toujours plus de bras qui ne peuvent être logés décemment (...) Les nouveaux programmes de HLM répondaient aux besoins dramatiques en logements: ils sont édifiés après que soient rasés des quartiers entiers pavillonnaires" (Segalen, 1989).

"Cette campagne de construction se fait dans l'urgence, sans cohérence globale, d'autant que les politiques de la ville et de l'Etat, par l'intermédiaire de l'EPAD, ne sont pas toujours concertées et ne visent pas les mêmes objectifs" (Berezné, Fangous et Van Leeuwen, 1996).

Il se trouve en effet que Nanterre ne maîtrise pas sa politique urbaine sur une bonne partie de son territoire. La réalisation du complexe de bureaux de La Défense, initiée en 1958 par la création de l'Établissement Public d'Aménagement de La Défense (EPAD) à caractère industriel et commercial, constitue le premier centre urbain nouveau en banlieue

comme affaire d'Etat⁵². La Défense entraîne le réaménagement de 750 ha sur les trois communes de Courbevoie, Puteaux et Nanterre, dont 590 ha sont situés sur cette dernière et deviennent zone d'action de l'EPAD. La commune perd alors le contrôle de pratiquement la moitié de la ville⁵³.

La nomination de Nanterre comme Préfecture aura comme conséquence directe l'édification des bâtiments administratifs, mais surtout l'arrivée, sur d'anciens terrains militaires situés au milieu de la commune, de la Faculté des lettres qui compte à ses débuts 80 enseignants et 3.000 étudiants (elle en compte actuellement plus de 30.000).

L'évacuation des bidonvilles se poursuit jusqu'en 1972. La ville grossit par îlots, séparés les uns des autres par des infrastructures qui se développent dans le même temps. Le tissu urbain du centre-ville traditionnel jouxte l'architecture typique des tours et des barres, mais n'est pas fréquenté par les populations installées dans ces quartiers périphériques pour lesquels la municipalité a consenti des investissements massifs en équipements de proximité. La réalisation du parc André Malraux signe une nouvelle période dans laquelle la commune atteint une certaine saturation. Au milieu des années 70, alors que les premières réhabilitations d'un patrimoine fragile ont déjà fait leur apparition, la progression démographique s'inverse. Les relogements massifs, l'arrivée du RER en 1972, l'implantation des quartiers administratifs, la crise de 1974 qui frappe d'autant plus fortement Nanterre que son industrialisation est massive, mais récente... Tous ces événements entraînent une recomposition, par îlots, des catégories socioprofessionnelles traditionnellement ouvrières. Les mobilités sont en effet d'autant plus fortes que l'habitat est homogène. La mobilité résidentielle semble donc beaucoup plus obéir à une logique basée sur les types de parcs de logements qu'à une dialectique de quartier⁵⁴. A la stagnation démographique répond un glissement social vers le tertiaire. C'est en effet le pôle de La

⁵² La formule de l'Etablissement Public qui a triomphé en 1958, voulue par la majorité du conseil général de la Seine comme par les trois conseils municipaux socialistes et communistes, provient de l'hostilité de ces acteurs vis-à-vis de toute formule de rénovation privée, ainsi que par l'apparente fragilité du nouveau régime politique qui est chargé de le mettre en place.

⁵³ "Le système de représentation des élus au conseil d'administration aboutit en fait à donner le pouvoir de décision aux représentants de l'Etat. On sait également qu'à partir de 1969, le comité d'aménagement de la région parisienne ne sera plus consulté sur les modifications apportées au plan masse qui seront visées directement par le ministre" (Picon-Lefebvre, 1993 : 50). A l'issue d'un bras de fer qui aura duré plusieurs années et n'aboutit que très récemment, l'Etat diminue le périmètre d'intervention de l'Etablissement Public d'Aménagement de la Défense et cède en partie le contrôle de ce dernier. Le Maire de Nanterre est en effet dorénavant aussi président de l'EPAD.

⁵⁴ Des logiques à l'œuvre qui semblent confirmées par les études plus récentes (Beture Sesame, 1992 : 20).

Défense qui va tirer l'urbanisation de toute la ville, pas forcément dans le sens souhaité par la commune.

"La constitution d'un espace homogène et fonctionnel pour la production et la reproduction du centre d'affaires passe par la délocalisation des entreprises industrielles dans le processus de décentralisation – desserrement – fermeture des usines" (Verpraet, 1980 : 9), au premier rang desquelles, des entreprises nanterroises.

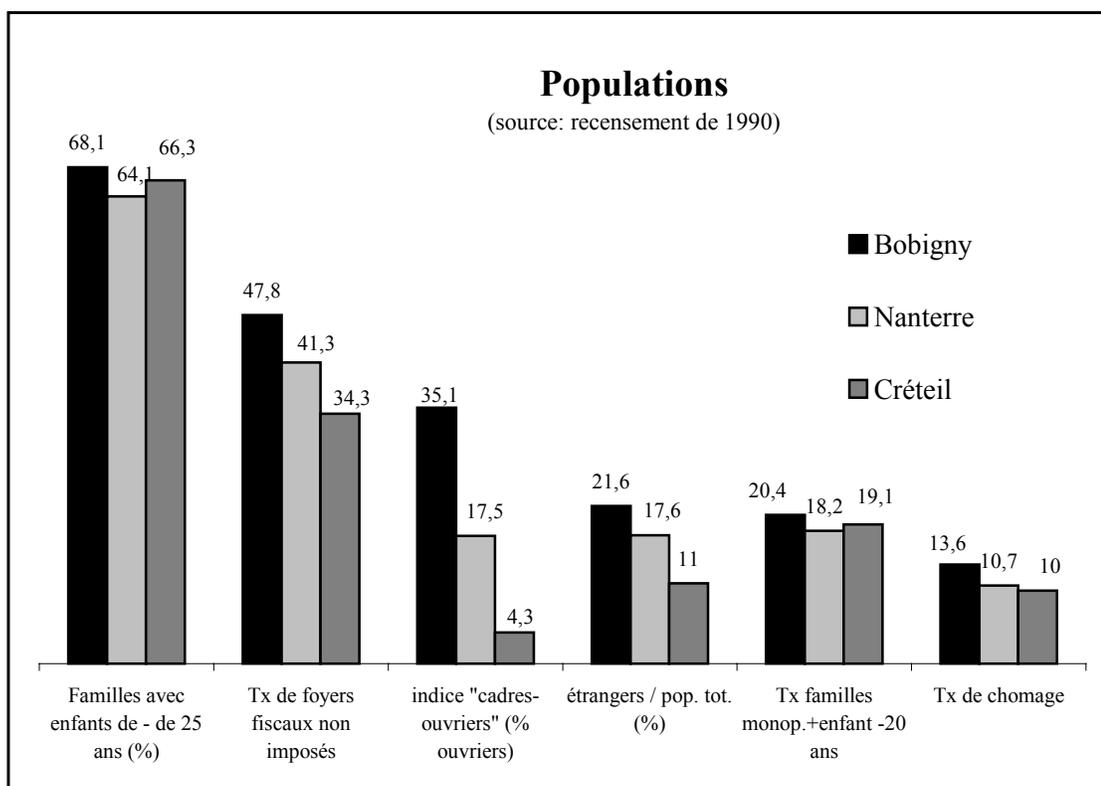
En 1969, le doublement du C.O.S. (coefficient d'occupation du sol, autrement dit la surface à construire) de la zone A (la poire sur dalle), facilite l'implantation de grands groupes financiers et leur étalement hors de "la poire". Suite à la crise de 1974 qui a touché de plein fouet le site de La Défense, la création du centre commercial des quatre temps transforme le quartier d'affaires en une sorte de gros équipement tertiaire et commercial à l'échelle régionale et parachève sa mutation.

Le triple événement que constituent la nomination de la ville comme chef-lieu, l'arrivée de l'Université et l'emprise de l'EPAD sur la commune démultiplie les atouts⁵⁵ et les risques urbains, économiques⁵⁶ et politiques⁵⁷ déjà décrits pour Bobigny.

⁵⁵ Nanterre offre une proportion d'emplois en rapport à sa population très supérieure aux deux autres villes (voir histogramme densités et espace urbain). Ceci ne signifie pas que les nanterriens y accèdent puisque son taux de chômage est supérieur à celui de Créteil, mais indique une recette liée à la taxe professionnelle importante, même si les administrations n'y sont pas soumises.

⁵⁶ Dans les années 80, Nanterre a subi la délocalisation en province ou à l'étranger de sites de production. Son tissu économique est dense, riche et relativement équilibré mais son dynamisme est artificiellement gonflé par un solde migratoire très positif. Sur des secteurs majeurs tels que la construction et l'industrie, le maintien des activités s'opère au détriment des petites entreprises, garantes pourtant de la vitalité économique (Cossardeaux, 1998). D'autre part, malgré une culture et un tissu industriel encore correct, Nanterre tend à devenir – et est déjà dans une certaine mesure – un pôle directionnel (c'est-à-dire présentant une forte activité de direction et de siège) et tertiaire dont la structure présente des ressemblances de plus en plus sérieuses avec Paris (Raymond et Degremont, 1997).

⁵⁷ Le nombre de salariés s'est considérablement accru à Nanterre (+35% entre la fin des années 80 et celle des années 90) notamment les catégories cadre et agent de maîtrise/technicien au détriment de la catégorie ouvrier.



Seule parmi les 8 pôles, la Ville de Créteil a disposé d'un territoire suffisamment vaste pour tenter une opération de création d'une vraie ville, complexe et riche.

Peut-on imaginer une ville comme Créteil "construite à l'envers, d'abord les banlieues et après le centre et dont chaque partie est l'antidote de la précédente? Construite avec une volonté farouche à chaque époque de s'opposer à l'esprit de l'époque précédente" (Sauvez, 1981).

Alors que le grand ensemble du Mont-Mesly était une banlieue du centre ancien, avec le développement du nouveau Créteil 1ère tranche c'est le Mont-Mesly qui s'intègre et le centre ancien et les pavillons qui sont rejetés en périphérie. Le site choisi pour le nouveau Créteil 1ère tranche est une zone de 589 ha, constituée pour la majeure partie de terrains vagues et d'anciennes sablières partiellement comblées. Il présente l'avantage d'être vierge, mais se trouve, par contre, coupé par des autoroutes et des voies importantes, ainsi que par des canalisations d'eau et de gaz intouchables. Sur 250 ha, la première phase représente le plus grand chantier de l'époque avec 1,5 million de mètres carrés de plancher construits en dix ans.

P. Dufau, Architecte en chef du Nouveau Créteil en fixe les objectifs:

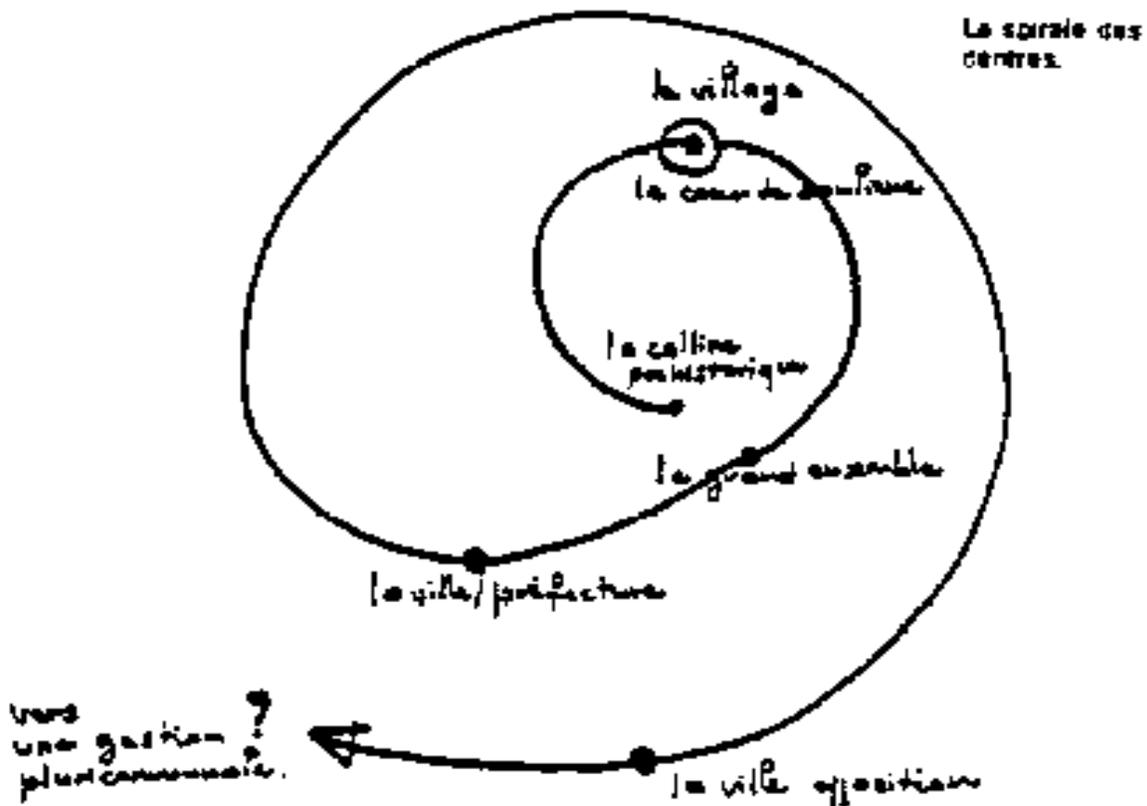
"J'étais parfaitement convaincu qu'il fallait tout mettre en œuvre pour varier la nature des occupants et combattre toute ségrégation, tate bien connue des grands ensembles. (...) Il était heureusement admis que la Charte d'Athènes, au moins sur ce point, était une utopie dangereuse. Le zonage séparant l'habitation du travail avait vécu, mais il fallait aller plus loin. Objectif: des logements, des bureaux et des usines, des riches et des pauvres, des locataires, des 'accédants' et des propriétaires, de grands blonds et des petits bruns, des petits commerces mais pas de haro sur l'hypermarché, des enfants et des petits vieux, des célibataires et des familles nombreuses, des artisans et des laboratoires, et puisque tout le monde ne peut pas être libéral, des communistes et des fascistes. Faire de l'urbanisme, c'est 'fatiguer la salade' comme disaient nos mères. Inutile de dire que ce mélange représente un idéal et qu'il est utopique de le réaliser pleinement où que ce soit lorsqu'on bâtit du neuf. A Créteil nous n'avons pas logé de pauvres. (...) Nous avons construit pour des gens qui auraient les moyens d'y venir et qui auraient envie d'y venir. C'était déjà un programme ambitieux" (Dufau, 1989).

A partir de 1970, Créteil bénéficie d'une situation économique favorable. La baisse de rendement des placements boursiers conduit en effet les banques à investir massivement dans l'immobilier les fonds accumulés tout au long de l'après-guerre. L'urbanisation du nouveau Créteil 1ère tranche s'effectue en deux vagues sous l'impulsion de la SEMAEC (Société Mixte d'Aménagement et d'Equipement de la ville de Créteil). Créée en 1966, elle est chargée de mener les études et les opérations d'aménagement. Un groupe financier (la Compagnie Bancaire) vient se joindre à l'opération. Cette association permet de regrouper des financements privés et publics (51%), marquant une des particularités de cette expérience. L'Etat ne participe au financement du nouveau Créteil première tranche qu'à hauteur de 10% à 15% des infrastructures. La municipalité complète ces financements par "un système de glissement et de revente rapide des terrains occupés" et par des prêts bancaires.

Un principe fondamental étaye cette opération : recourir à des bureaux d'études extérieurs, coordonnés par la SEMAEC⁵⁸. Chaque groupement reste responsable de l'enveloppe financière et de la destination des logements (standing, populaire...). Prenant les risques financiers, ils choisissent leur architecte et "l'accompagnent" dans sa recherche. Cette procédure corsète chaque architecte vis-à-vis de son commanditaire, mais lui donne un pouvoir certain sur l'administration (Dorville, 1986). La plupart des logements qui

⁵⁸ Le budget annuel de la SEMAEC est alors de 100 millions de francs. Cent vingt architectes travaillent sous sa direction.

seront construits au nouveau Créteil 1ère tranche auront donc pour maîtres d'ouvrage des sociétés privées de promotion et d'investissement filiales des groupes bancaires (Compagnie Bancaire, Paribas). Le système de copropriété⁵⁹ permettra une mobilité accrue, une localisation de plus en plus brève et de plus en plus spéculative de ces capitaux financiers.

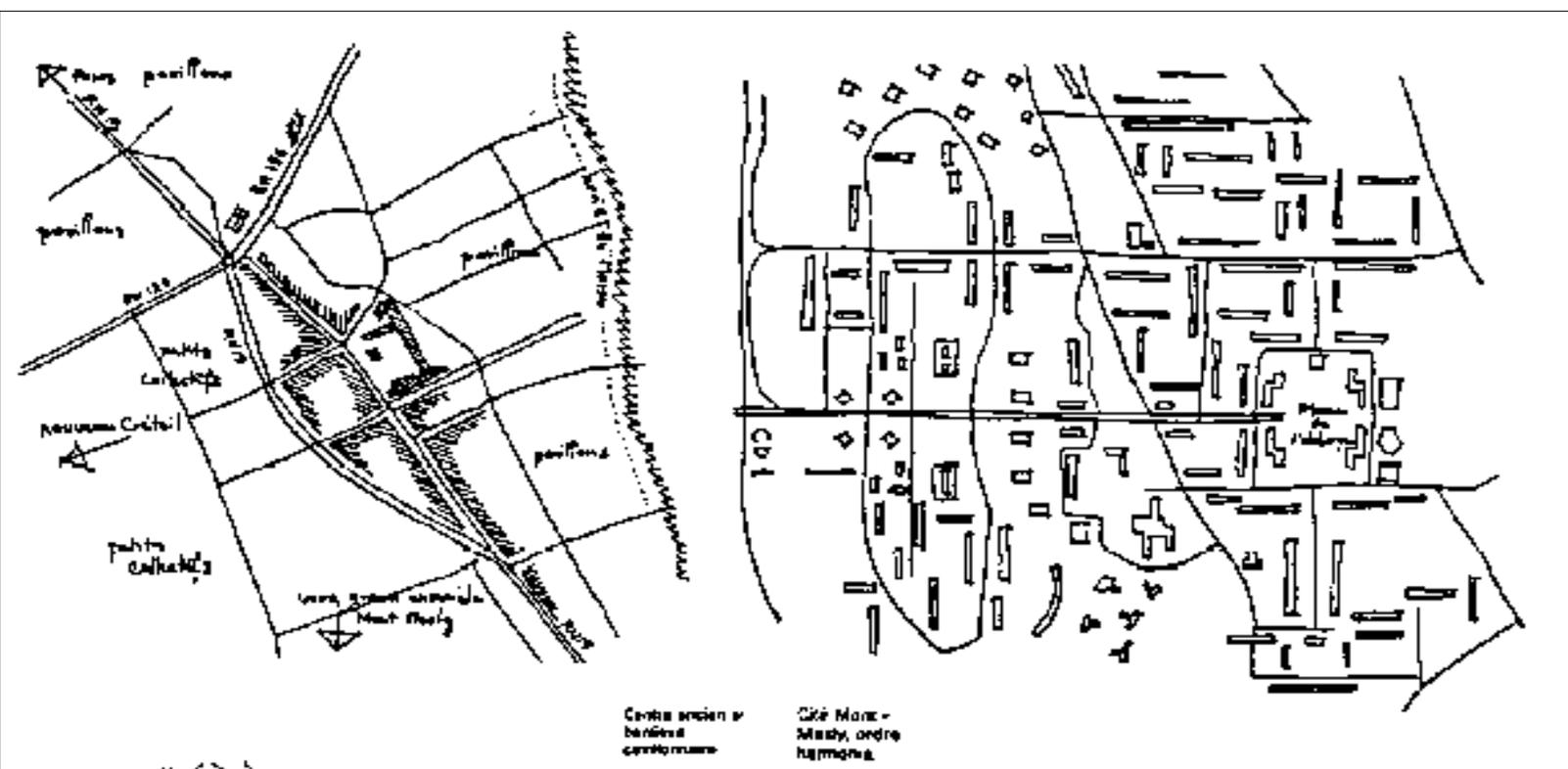


Créteil, une accumulation de villes

"Ce n'était pas une ville nouvelle 'officielle' à réaliser sous l'égide d'une lourde carcasse administrative. Il s'agissait de prouver que l'initiative privée, associée à des organismes parapublics, pouvait être efficace"(Dufau, 1990 : 70-72).

⁵⁹ Le taux de locataires et de HLM à Créteil est sensiblement inférieur à celui des deux autres communes, alors que la ville possède la plus forte proportion de logements collectifs (voir histogramme "logements").

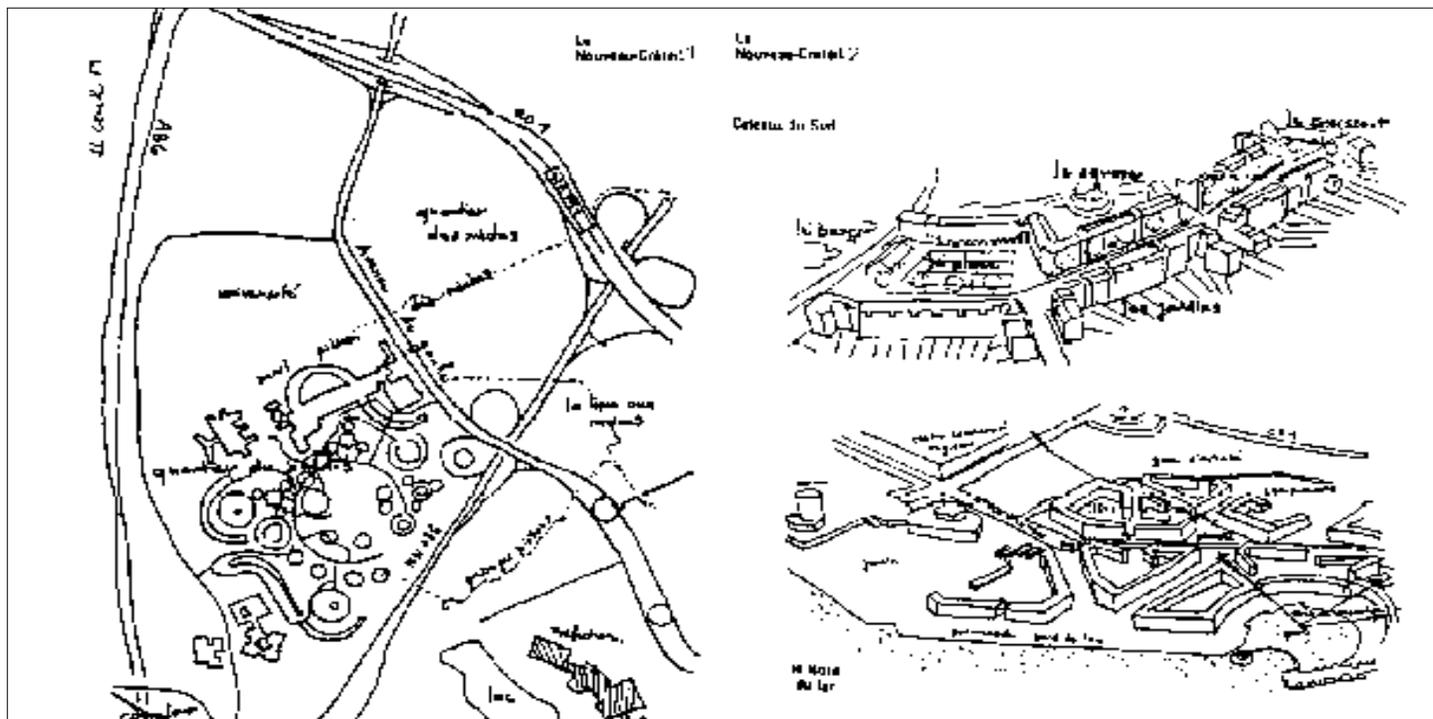
Hormis la prolongation du métro déjà citée, la ‘lourde carcasse administrative’ publique décrite par l'architecte en chef des travaux du nouveau Créteil, va pourtant favoriser le projet. En 1975 sur 236.000m² de bureaux dont la construction est autorisée dans le Val-de-Marne, 40.000 l’ont été à Créteil. La SEMAEC reçoit la permission d’utiliser immédiatement (et avant même plan définitif adopté) les terrains dont le Ministère de la Construction est propriétaire le long de la RN 5, pour y créer une zone industrielle. Autorisation lui est accordée d’augmenter les surfaces prévues pour les Z.I. alors qu’elles sont refusées sur d’autres communes. Elle pourra aussi transformer une partie de la Z.I. de l’Echat en zone de bureaux. Enfin, ce centre d’affaires est partiellement exonéré de la redevance applicable aux surfaces nouvelles de bureaux.



L'implantation du Centre Commercial⁶⁰ montre les conséquences de la souplesse de la structure mise en place. La SEMAEC avait prévu d’implanter le centre commercial à la périphérie de la commune. La SEGECE (filiale de la Compagnie Bancaire spécialisée dans les centres commerciaux réalisant aussi le Centre Commercial de Belle-Epine), propose qu’il soit implanté dans le quartier du front du lac, où il pourra bénéficier du métro et de la

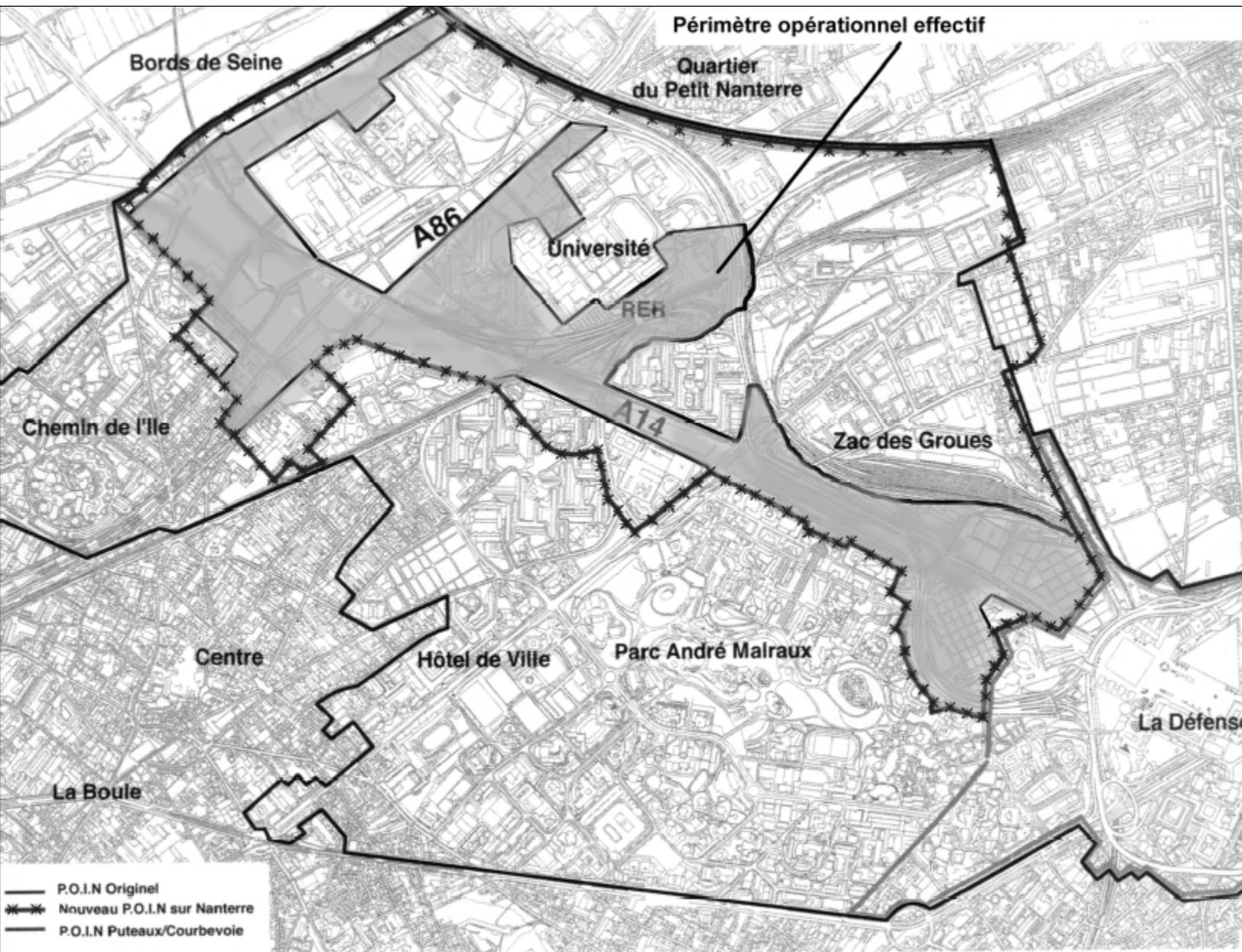
présence du plan d'eau. La surface du quartier est réduite d'autant, les incidences sur l'urbanisme et l'architecture seront telles qu'il faudra deux ans pour régler le problème et trouver des constructeurs qui réalisent sur la surface restante des logements sur la base d'une charge foncière de 40.000 F/log. Le centre ville, en cours de construction en 1977 est donc un quartier onéreux où l'on bâtit des logements de grand standing au bord du lac, alors que s'étend de l'autre côté de la station de métro le Grand Ensemble du Mont-Mesly.

Peu avant les élections de 1977, le nouveau Créteil 1^{ère} tranche est construit. Pourtant la facture coûte cher à la commune : 450 millions de francs ont été investis entre 1969 et 1977, ce qui représente 1.200 francs par an et par habitant... Trois fois plus que la moyenne régionale. La fiscalité directe est l'une des plus élevée de la région (les impôts locaux augmentent de 440% entre 1969 et 1977 et de 50% entre 1975 et 1977), les emprunts privés sont difficilement remboursables. En réaction à la vision unitaire de la ville/préfecture du Nouveau Créteil première tranche, la municipalité qui succède à celle du Général Billotte prend à son compte la logique de la décentralisation et le virage d'un urbanisme surdimensionné vers le "village dans la ville", un urbanisme de rue, de place, d'îlot qui cherche à fédérer et à conclure les différents chapitres ouverts ailleurs, tout en s'opposant (comme de coutume à Créteil) à l'urbanisme précédent.



⁶⁰ Le Centre Commercial Régional Créteil Soleil représente actuellement une surface de 111 540 m² et comprend 212 commerces. Chaque année, vingt-cinq millions de visiteurs le fréquentent pour un chiffre d'affaires qui s'élevait en 1997 à 3,7 milliards de francs.

Au cours de ce chapitre, nous avons posé quelques éléments qui peuvent nous permettre d'avancer, à la fois dans les implications d'un espace fragmenté/homogène/hierarchisé, sur les nouvelles définitions des centres et leurs rapports contradictoires avec les périphéries.



Périmètre d'Opération d'Intérêt National de La Défense

Repardons de l'exemple de La Défense, dans la mesure où il concentre dans le temps et l'espace ces contradictions. L'Etat intervient à partir de 1958 sur un espace morcelé en

plusieurs centaines de parcelles périphériques pour les valoriser dans un espace homogène (l'EPAD, le Périmètre d'intérêt National qui couvre la moitié du territoire de Nanterre, la dalle). Pour ce faire et rendre l'espace à la multitude des intérêts privés (les tours), il va exproprier, augmenter le COS et l'espace urbain où il est applicable, en ne le limitant plus à la dalle, ni même au périmètre. Le centre commercial des quatre temps va transformer radicalement le statut de ce centre d'affaires pour en faire un centre "total", modifiant du même coup le rapport centre/périphérie avec Nanterre. La Défense devient le nouveau centre de vie de Nanterre.

L'exemple du Nouveau Créteil suit une logique similaire. Un espace acquis par des banques et une SEM aménageuse est valorisé par un projet global, homogène, puis est distribué en lots. A charge pour chaque groupement acquéreur de le rentabiliser, d'où le morcellement urbain final. Dans le même temps, l'homogénéisation menée par la SEM et l'Etat hiérarchise l'espace ("pas de pauvres" rejetés sur les communes périphériques, dépassement autorisé du quota d'attribution de bureau qui accentue le zonage⁶¹ et se fait au détriment d'autres zones du département...). L'aboutissement d'une telle entreprise est naturellement la réalisation, de manière encore plus évidente que pour La Défense, d'un centre "total", regroupant le centre commercial régional, la mairie, la préfecture, le conseil général... Cette totalisation du centre rend périphérique tout ce qui ne s'y trouve pas (espace résidentiel, infrastructures, activités, petit commerce...). Cependant, l'évolution même de Créteil montre que le centre se déplace (du village au centre commercial) et surtout que les périphéries se recomposent et se repositionnent à l'occasion de ces déplacements (centre ancien, grand ensemble, nouveau Créteil 1, nouveau Créteil 2, villes périphériques comme Saint-Maur, Maisons-Alfort...).

Ces recompositions et ces repositionnements nous intéressent, dans la mesure où ils traduisent sans doute des formes de rassemblement caractéristiques de centres périphériques évoluant dans des rapports complexes avec le centre "total". Prendre au sérieux ces rapports, permet de considérer le mouvement qui les anime pour mieux définir les rassemblements/centres périphériques et pouvoir donner un sens à la figure trop figée du centre "total" décrit par H. Lefebvre.

⁶¹ Ce dépassement sur le quartier de l'Echat a des répercussions directes pour ceux qui l'habitent aujourd'hui: centre commercial fermé, marginalisation du quartier...

6. Des espaces mouvementés : Réseaux et rassemblements



A Créteil, distante de sept kilomètres de la capitale, le Maire de la ville P. Billotte joue de son influence pour faire accepter le principe du prolongement du métro jusqu'au centre, en intervenant directement auprès du Général De Gaulle et de G. Pompidou.

Le projet de prolongation de la ligne 8 est adopté en juin 1965, les travaux commencent en 1968. La station les Juliottes ouvre en mars 1972 et celle de l'Echat en septembre 1973. On attendra l'ouverture du Centre Commercial

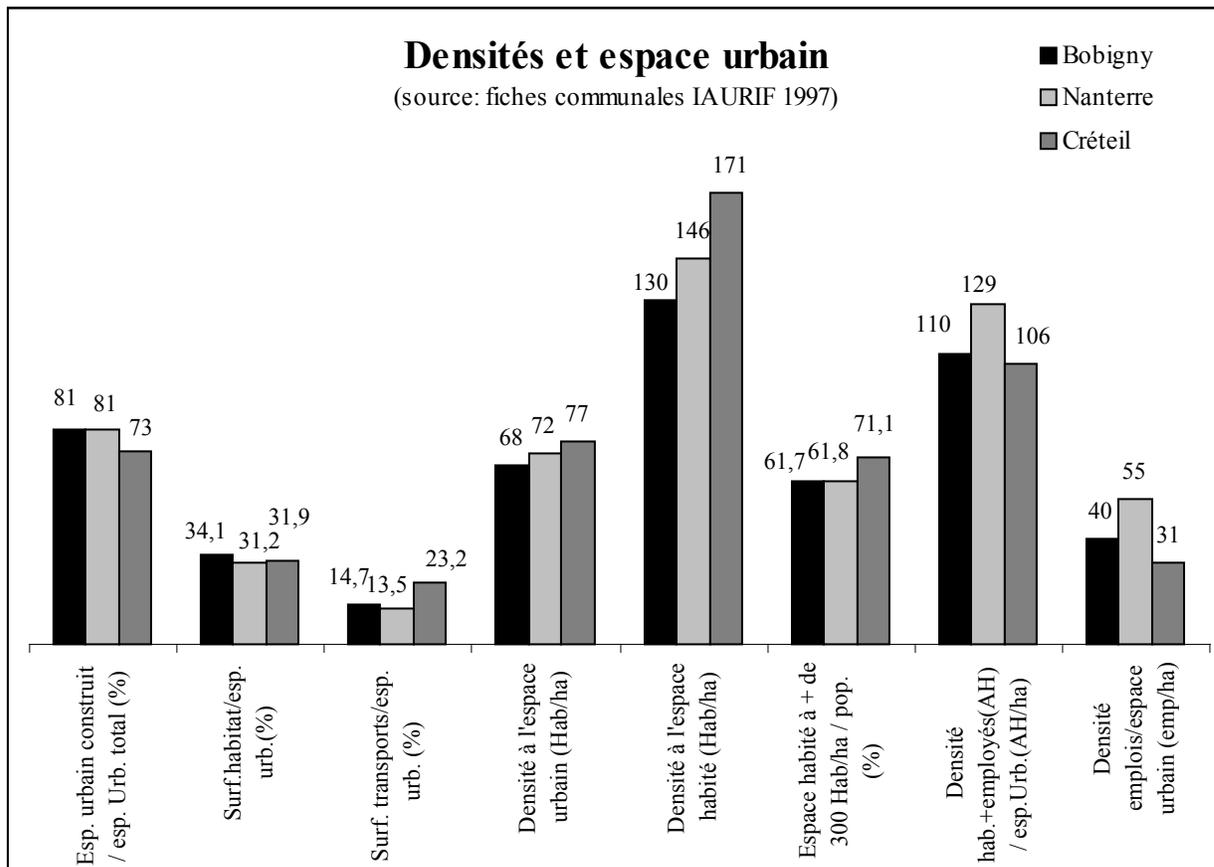
Régional pour la mise en service du dernier tronçon jusqu'à la préfecture en septembre 1974. Cette ouverture couronne une opération d'urbanisme (le Nouveau Créteil), qui apparaît comme un événement architectural, une cité dense, complète où habitat, emplois et commerces, transports et équipements sont simultanément mis en place. Pourtant, d'une part le parti urbanistique retenu isole de fait chaque quartier de ses voisins par des voies express, d'où l'importance de la surface occupée par les transports (voir histogrammes "densités et espace urbain"). D'autre part, la bonne qualité des transports et la qualification générale des habitants nettement plus élevée que dans les deux autres préfectures (voir indice cadres/ouvriers dans histogrammes "populations") favorise la mobilité et en a fait depuis le début une ville dortoir, les habitants travaillant pour une bonne part hors de la commune, ceci d'autant plus que celle-ci offre un nombre d'emplois sur place insuffisant (voir histogrammes "densités et espace urbain").



A Nanterre, les coupures proviennent des implantations industrielles des Bords de Seine et des grandes infrastructures ferroviaires et routières (SNCF, RER, gares de marchandises et ateliers SNCF de La Folie, autoroute A86 et emprises de l'A14, RN 13, 86, 314). En dépit d'une apparente commodité et pluralité des moyens et des modes de transports sur la commune (3 stations RER, 1 gare SNCF, 8 lignes principales d'autobus), la qualité de la desserte est relativement inégale selon les destinations et très insatisfaisante selon les temps de trajets :

- inégale couverture géographique de la commune et liaisons principalement tournées vers Paris et la Défense,
- saturation de certaines lignes avec comme corollaire inconfort dans les trajets, délais d'attente incertains et souvent longs (notamment quant au réseau de bus) d'où une grande variabilité du temps de transport,
- liaisons difficiles vers l'intérieur du département et notamment les pôles d'emplois significatifs (Gennevilliers, Colombes...) en raison de fréquences insuffisantes, de plages horaires trop étroites et de ruptures de charge nombreuses,
- liaisons interquartiers mal assurées du fait de l'inadaptation du réseau bus à la desserte locale des quartiers de Nanterre. Paradoxalement, les lignes sont en effet toutes d'abord d'intérêt régional et ignorent l'échelle communale (à la différence d'ailleurs de la plupart des réseaux équipant certaines villes de province d'importance analogue)" (Contrat de ville - Nanterre, 1994-1998 :

25), alors que le RER est utilisé en cabotage interne (Mouvement, Environnement, Communication, 1998 : 35).



Le cimetière parisien de Pantin-Bobigny, le parc interdépartemental des sports, la gare de triage et le canal sont autant d'emprises qui forment coupure par leur orientation comme par leurs dimensions. La voie ferrée de la grande ceinture qui traverse la ville du nord au sud, et l'autoroute A86 qui fait de même d'est en ouest, entravent les relations entre les différents quartiers. Pourtant, ces différentes infrastructures ont constitué à l'origine des atouts le plus souvent

quotidienne du futur chef-lieu de la Seine-Saint-Denis. En 1882, le train arrive à Bobigny

avec la création de la halte de chemin de fer de la grande ceinture⁶². Trop rare et surchargé, il ne parvient plus à satisfaire une demande croissante liée à l'apport accru de populations ouvrières fuyant l'entassement des quartiers populaires de l'est parisien. Il disparaît en 1939, la ligne qui traverse toujours la commune ne recevant plus que les marchandises. En 1902, le tramway arrive avec la ligne Le Raincy-Opera. Même dégradé, il stimule et répond au début aux migrations pendulaires des nouveaux pavillonnaires. A partir de 1935, les tramways sont remplacés par des bus. En 1979, aucune gare SNCF ou station de métro n'est plus située sur le territoire de Bobigny, ni même à proximité des quartiers limitrophes. Aucun îlot d'habitation ou zone d'activité n'est situé à moins de 800m d'une gare ou d'une station du réseau ferré. Les rabattements en bus sont très dispersés. Au total, le temps moyen d'accès de la commune de Bobigny au réseau ferré est de 22minutes, ce qui constitue de loin la plus mauvaise situation parmi les communes de la banlieue nord-est étudiées par l'IAURIF (1979 : 112). Avant d'avoir le tramway, Bobigny devra attendre 1985 pour obtenir le métro, bien que la ville ne soit qu'à trois kilomètres de Paris.

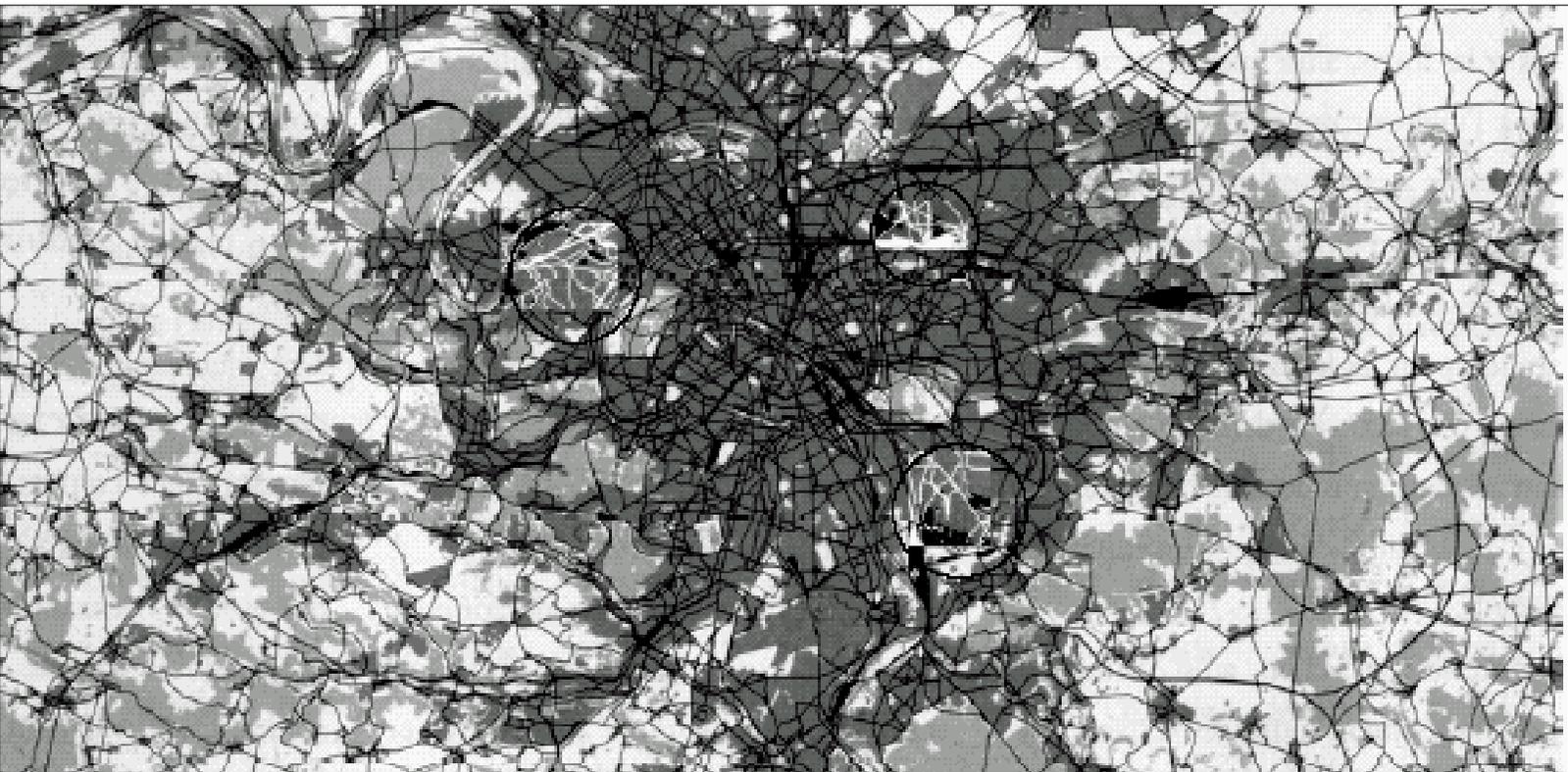
Cette mauvaise desserte persistante, ainsi que l'éclatement de son tissu bâti comportant un grand ensemble à chacune de ses extrémités, conduisent à l'émergence de centre/rassemblements secondaires ayant acquis une relative autonomie vis-à-vis du centre institutionnel. Ne possédant toujours pas de centre commercial cohérent avec son double statut de chef-lieu et de centre restructurateur de la banlieue, le centre inachevé de Bobigny a induit la montée en puissance de centres périphériques. Le carrefour des quatre routes est situé à l'extrême ouest de Bobigny, à l'intersection de 5 communes : Aubervilliers, la Courneuve, Drancy, Pantin et Bobigny. Les relations difficiles des sous-quartiers avec leurs centres administratifs respectifs situés en général à plus de 1km (plus de 2,5km pour le centre de Bobigny) figurent comme la première notion structurante. C'est en effet l'isolement de ces divers agrégats communaux qui les constitue en centralité autonome. Cette dernière existe parce que justement les communications des diverses zones périphériques avec leurs centres administratifs sont altérées par le manque de transports, les coupures dues aux voies ferrées, aux stades.... (Etelbert, non daté).

Ce manque de communication des centres administratifs des communes vers les "Quatre Routes", se vérifie aussi en sens inverse. Accueillant le terminus d'une ligne de métro, le carrefour assure la distribution informationnelle en provenance de Paris, mais

⁶² Il y avait cinq trains par jour pour Paris, avec un changement à Noisy-le-Sec, situé sur la ligne Paris-Le

c'est sa force de rétention vis-à-vis de cette information qui favorise l'émancipation de ces périphéries qui l'entourent face à leurs centres institutionnels respectifs.

Finalement, la création de ce puzzle ceinturant le carrefour des quatre routes situé au bout de la commune de Bobigny, a forgé pour ces quartiers une autonomie mesurée (administrative, commerciale, transports...) bâtie autour de cette centralité à laquelle toutes les parties se rattachent pour vivre une relative activité sociale et commerciale. C'est cette distanciation partagée aussi par les autres centres communaux, qui a permis l'émergence d'un rassemblement effectif aux "quatre routes", en favorisant une appropriation différenciée, hybride d'un espace pluricommunal.



La région parisienne en 1994

Ces différents éclairages sur les rapports entre réseaux et rassemblements mettent en évidence que:

Raincy (Bosc, 1988).

- le rôle des préfectures comme pôles départementaux majeurs a été atténué par la fusion économique régionale marquée à la fois par le rôle de la Capitale et par les rapports transdépartementaux, laissant des 'points aveugles' au sein des territoires (Bobigny) ou en inadéquation avec les pratiques locales (Nanterre).
- les réseaux de transport stimulent et répondent aux mouvements dialectiques entre centres et périphéries (migrations pendulaires, villes dortoirs...)⁶³;
- les réseaux politiques, lacunaires, redoublent les dialectiques centre/périphérie déjà à l'œuvre sur les territoires (géographiques, culturels, économiques...);
- les réseaux techniques, les infrastructures, relèvent à la fois d'atouts et de handicaps dans l'émergence des rassemblements, dans la mesure où ils représentent à la fois des vecteurs de diminution de la distance et créent des coupures urbaines facteurs d'éloignement, de mise à distance.

Le dernier exemple du carrefour des quatre routes situé à une extrémité de Bobigny, mais à cheval sur cinq communes, montre concrètement comment ces différentes dimensions de l'espace urbain du Grand Paris sont pratiquées au quotidien.

On peut penser que cet éloignement provoqué par les insuffisances des centres institutionnels, conduit ceux qui pratiquent les centres périphériques à prendre en charge, à s'approprier les rassemblements qui s'y produisent pour ne pas perdre une centralité, certes partielle, mais vitale pour ces périphéries urbaines. Il s'agit alors d'une appropriation du rassemblement comme bien commun opposable aux tiers et non comme territoire d'appartenance.

⁶³ Bien que "les investissements pour faire circuler un usager soient cinq à dix fois moins élevés s'il utilise un transport collectif" (Lojkine, 1972), on a continué à privilégier la route. A l'heure actuelle, la saturation des axes routiers de transport devrait conduire à la fois au renforcement de la multimodalité (air-fer-route) ainsi qu'au privilège accordé au transport logistique sur le transport domestique, notamment par une rationalisation temporelle (utilisation nocturne) et spatiale (renforcement des couronnes) de ces axes.

7. Politiques urbaines et rassemblements : Construction de la ville et de la métropole comme fait central

Nous avons introduit le présent mémoire sur le paradoxe entre l'injonction au rassemblement qui se manifeste chez l'architecte urbaniste par la hantise du centre vide, et le découplage qui semble se généraliser entre centre et rassemblement.

Revenant sur le travail de H. Lefebvre, nous souhaitons mettre ce découplage à l'épreuve de nos trois terrains que sont Bobigny, Créteil et Nanterre, pour réinterroger la problématique du rassemblement dans la ville contemporaine.

Tout d'abord, la prise de conscience de la ville comme fait central n'est pas intervenue aux mêmes périodes pour les trois communes où domine au départ un mode de vie agraire.

En ce qui concerne Créteil et Nanterre⁶⁴, elle s'est certainement concrétisée lors de la construction des remparts au 14^e siècle destinés à protéger la population du monde extérieur. Alors que ces deux villes ont très tôt des liens avec Paris (villégiature et maraîchage), il faut attendre la construction des gares de chemins de fer pour les voir s'urbaniser, sans même y penser, tendues vers la capitale, notamment à Nanterre.

C'est paradoxalement à Bobigny, bourg le moins urbain traversé uniquement par la ligne de grande ceinture (trafic de banlieue à banlieue) et relié péniblement à Paris par un tramway déficient ; que se produit une prise de conscience simultanée de la ville *et* de la métropole comme faits centraux. Dès 1902, les ouvriers de Bobigny font la navette pour aller travailler dans la capitale dont ils sont originaires et tentent de bâtir leur 'maison' sur des terrains achetés à des lotisseurs véreux. Le conflit qui va les opposer ainsi que l'appel aux instances communales et nationales, vont cristalliser à la fois un investissement des consciences sur leur lieu d'habitat et leur intégration dans la métropole.

C'est un peu plus tard, au début de la première guerre mondiale qu'apparaît à Nanterre la prise de conscience de la métropole comme fait central, avec l'implantation d'un tissu industriel local intégré dans une logique régionale et dans un effort national.

⁶⁴ A l'époque, Bobigny n'existe pas vraiment comme entité constituée, mais relève d'un amas de fermes et d'ateliers liés à la production agricole.

Il faudra attendre à Créteil l'arrivée du « Mont-Mesly » pour que l'image bucolique du vieux village bascule sous le poids du grand ensemble et que la prise de conscience de la métropole comme fait central intervienne au travers des revendications des nouveaux habitants visant à améliorer à la fois les équipements sur place (commerces, écoles, crèches...) et les moyens de transport vers Paris gravement déficients.

Ces différents évènements montrent l'importance grandissante des migrations dans la construction de la ville et de la métropole comme fait central.

L'évolution des lotissements, des bidonvilles et des grands ensembles atteste de la violence des ségrégations urbaines. Ces ségrégations ont donné l'occasion aux populations de développer de nouvelles appropriations et des solidarités inédites. De nouvelles ségrégations sont apparues au sein même de ces appropriations.

Le nouvel espace ainsi tracé paraît à la fois homogène, fragmenté et hiérarchisé. Indifférencié et parcellisé, le grand ensemble a remplacé le bidonville. L'ordre logistique qui a conduit des populations entières de l'un à l'autre a révélé les hiérarchisations en cours, qu'elles soient physiques, sociales ou symboliques. Néanmoins, les appropriations différenciées caractéristiques de ces formes urbaines ont été le support d'engagements qui ont révélé ces espaces périphériques comme étant des centres politiques capables de mettre au défi les centres institutionnels, puis de se les approprier (la banlieue rouge).

Dans ce cadre, le SDAU apparaît comme la tentative de renforcer un ordre logistique porté par l'Etat. Il a surtout accru le caractère homogène-fragmenté-hiérarchisé de la région parisienne.

En accentuant sa dimension métropolitaine, le SDAU affaiblit d'autant Bobigny, Créteil et Nanterre, nouveaux centres qu'il vient pourtant d'installer en périphérie. Du coup, leur survie ne peut provenir que d'une tentation totalisante, ramenant à eux tout ce qui ne peut se permettre de devenir périphérique.

Face à cette double évolution, H. Lefebvre oppose une critique forte de la modernité et promeut la notion de centre dans le cadre d'un urbain, aboutissement idéal d'une démocratie urbaine dont on ne peut percevoir que de rares éclats dans la ville d'aujourd'hui.

Alors que la centralité reste l'instrument essentiel des acteurs urbains pour regagner une relative cohésion des espaces et des sociétés, il s'agit de comprendre comment les périphéries se réagencent et se resituent dans ces transformations. Après avoir abordé la

dynamique des relations entre ces centres “totaux” et les rassemblements/centres périphériques, il nous a fallu analyser les formes particulières de ces centres/rassemblements produites par ces périphéries.

- Premièrement, le découplage centre/rassemblement illustre une situation dans laquelle les ségrégations semblent s’être renforcées avec l’accroissement de la hiérarchie centre/périphérie.
- Deuxièmement, les formes prises par les centres/rassemblements sont devenues plus complexes et diversifiées.
- Enfin, nous avons montré le rôle grandissant des réseaux dans cette évolution, qu’il s’agisse des infrastructures de transport, des réseaux techniques, économiques ou politiques. Leur forme lacunaire conforte en effet les césures et les hiérarchies sociospatiales existantes.

D’où vient alors la prégnance de la figure du centre comme incarnation de la cité, malgré ce rôle grandissant des réseaux ? Il semble que la notion de centralité reste indispensable pour surmonter quotidiennement et concrètement le découplage réel entre centre et rassemblement.

Le rassemblement du “carrefour des 4 routes” présenté ici, est pris en charge par ceux qui l’effectuent. En endossant le rassemblement, ils se l’approprient avant tout comme un bien commun opposable aux tiers. L’isolement de ce centre secondaire vis-à-vis des différents centres institutionnels locaux favorise ainsi une appropriation bien éloignée d’une quelconque notion de territoire d’appartenance. H. Lefebvre considère que ce type d’appropriation se caractérise par des qualités pratiques propres à chaque rassemblement. C’est cette praxis qui effectue concrètement le recouvrement centre/rassemblement. Faire “œuvre commune” dépend alors à la fois des réalités objectives qui caractérisent ce centre/rassemblement, et des solutions permettant à chacun d’affronter les situations rencontrées. D’où l’importance des processus situationnels qu’H. Lefebvre aborde à l’aide de la “théorie des moments”.



Le moment est la tentative, toujours à renouveler par les protagonistes, de développer une situation pour en faire advenir une nouvelle (voir chap. II₄). Il s’empare de la situation en s’efforçant de généraliser un ordre qui n’était que relatif au début de celle-ci. Il s’efforce alors d’imposer alors une forme originale, caractéristique du rassemblement, de ceux qui l’animent, d’un contexte ou encore d’une période donnée. Cette tentative échoue avant d’arriver à son terme, éclipsée par une autre qui subit à son tour le même sort.

Si cette forme favorise les appropriations et donc l’apparition d’autres moments, centre et rassemblement se recouvrent. C’est en effet l’entraînement du rassemblement par la succession de ces moments qui détermine son rythme. Chaque rassemblement existe par les rythmes qu’il produit. Ces rythmes plus ou moins singuliers engendrent une appropriation collective et individuelle valant essentiellement comme bien commun. C’est à travers ce bien commun que s’éprouvent et se construisent des formes de centre, plus ou moins différenciées

Le recouvrement centre/rassemblement dépendrait donc des rapports situations/moments, autrement dit des rythmes que le rassemblement produit par ses pratiques du centre.

Il nous reste donc à comprendre sur quoi reposent les pratiques de rassemblement. Nous nous appuyerons d’abord sur E. Goffman pour ensuite confronter son approche des rassemblements avec celles proposées par la littérature sur les agrégations juvéniles. Ce n’est que dans la partie centrale de la thèse que nous approfondirons entre autres la notion de rythme en étudiant les rassemblements de jeunes à Bobigny, Créteil et Nanterre.

Petite histoire d'un projet 3 : développement urbain d'Avignon (avec Claude Vasconi)

République autonome du 12^{ème} au 18^{ème} siècle, cité refuge pour les papes de 1310 à 1411 et pour les bandits, juifs, hérétiques ou conspirateurs au 18^{ème}. Avignon est aujourd'hui une ville moyenne entre Languedoc et Provence : « Au premier coup d'œil, vous croyez découvrir une ville du moyen-âge. Mais regardez de plus près les constructions qu'enferment ces remparts crénelés, que dominant ces tours massives et ces flèches gothiques, et bientôt vous distinguez, ça et là, des frontons classiques, des balustrades à l'italienne, de petits dômes accolés à des églises ogivales, mille détails d'architecture où se révèle le goût moderne ».

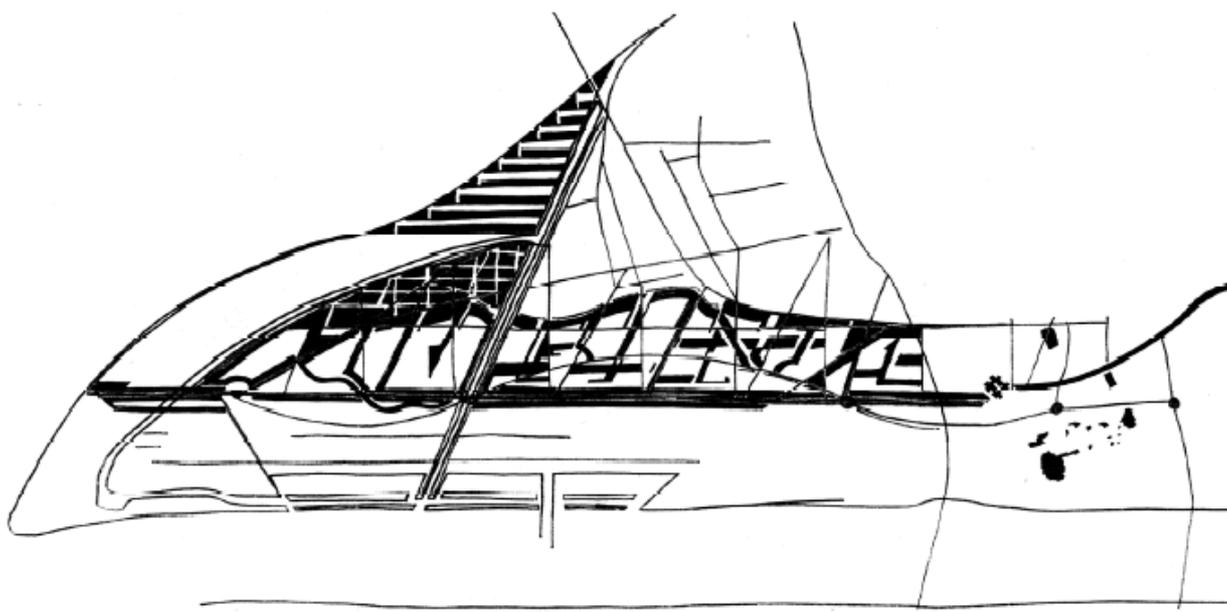
alentours, des industries au nord, le résidentiel à l'ouest, l'habitat individuel et le maraîchage à l'est. Au sud, il s'agit d'imaginer le futur de cette ville. Très exactement au confluent du Rhône et de la Durance, habité par les seuls vestiges d'anciennes sablières.

La richesse historique d'Avignon a tout d'abord permis de dégager plusieurs « mots-clé »⁶⁵. Ceux-ci sont symptomatiques des processus qui ont déterminé progressivement l'espace urbain avignonnais. Mais ils donnent surtout un patron sur lequel il faut nous appuyer dans notre intervention. Voici un extrait du programme que je me suis fixé à l'époque :

« Le centre ancien offre des ressources inattendues avec des espaces publics diversifiés. Le pragmatisme a toujours primé dans l'évolution urbaine d'Avignon, plus par addition que par soustraction, plus par complexification que par simplification. Il s'agira de proposer des structures complexes qui puissent s'adapter, plutôt que des structures simplifiées, mais rigides. Ce projet pourrait montrer la portée sociale du maintien d'un principe de complexité de l'espace urbain ». Un programme ambitieux qui nécessite plusieurs mises au point. Premièrement, il nous a fallu faire remonter à la

⁶⁵ La détermination de ces mots-clé se fait par tris successifs (redondances...) des thèmes, concepts ou problématiques soulevés dans les recherches au fil des textes, réflexions, discussions ou autres visites sur le terrain. Situés à des niveaux différents (historiques, géographiques, symboliques...), ils sont chargés de donner le « ton » de l'intervention. Sans imposer une cohérence implacable ou des répétitions de sens aux différentes échelles, ils permettent de façonner un projet dans lequel les différents éléments se complètent, se répondent, investissent une facette singulière de la problématique. Ceux retenus pour le projet d'Avignon étaient entre autres: symétrie / dissymétrie, verticale, austérité, éclectisme, pragmatisme, puissance, refuge, richesse, centralité, eau, intériorité, ramifications, superposition, prolongation.

surface les différentes strates d'histoires mal enfouies, que ce soit à travers le réseau viaire, la topographie ou le bâti. C'est donc la superposition de logiques non forcément congruentes qui montre à la fois les ajustements et les accidents sur lesquels il faut nous appuyer pour avancer. Maintenant équipé d'un cadre théorique, d'un terrain densifié et des repères que sont les mots-clés, nous pouvons élaborer un projet donnant à la fois la mesure et les lignes de force de la problématique urbaine qui nous est soumise.



Premier projet

La première orientation retenue consiste à reprendre la thématique de la ville-centre médiévale combinant une définition claire de ses limites et une souplesse d'inscription, à la fois pour la définition du tracé de celles-ci (fortement lié à la topographie et aux histoires singulières) et pour le bâti interne procédant par agglutination.

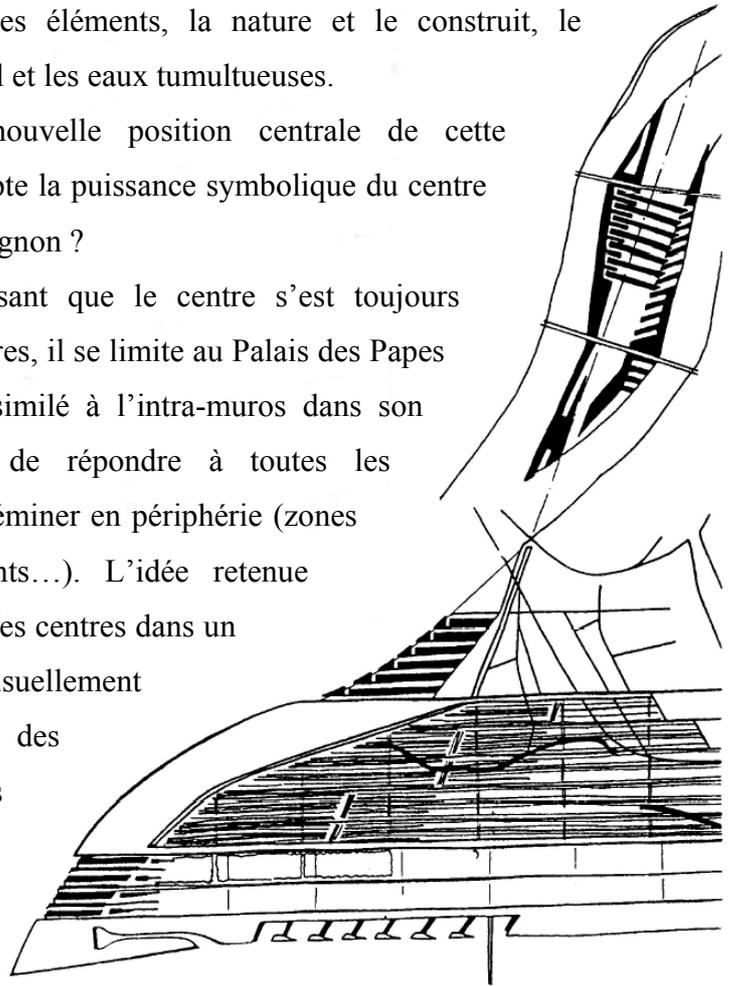
La deuxième orientation s'appuie sur ce site quasi vierge pour en exacerber les caractéristiques sensibles et donner une appréhension physique de cet espace aux futurs citoyens, notamment :

- en multipliant les verticalités et striant l'espace dans sa traversée nord-sud, puis en produisant au contraire un espace distendu et lisse dans son parcours est-ouest. Un espace mille-feuilles en somme.

- en différenciant les deux rives : celle de la Durance, plane et calme, composée de grands espaces de sables et de galets, de droites qui ne se joignent qu'à l'horizon. Celle du Rhône, puissante et sauvage où s'entrechoquent les éléments, la nature et le construit, le minéral, le végétal et les eaux tumultueuses.

Comment assumer la nouvelle position centrale de cette périphérie tout en prenant en compte la puissance symbolique du centre ancien particulièrement forte à Avignon ?

Premièrement en reconnaissant que le centre s'est toujours déplacé. Jusqu'à l'entre-deux guerres, il se limite au Palais des Papes et à la mairie. Depuis, il est assimilé à l'intra-muros dans son ensemble. Dans l'impossibilité de répondre à toutes les sollicitations, il est voué à se disséminer en périphérie (zones commerciales, grands équipements...). L'idée retenue consiste à associer l'ensemble de ces centres dans un "repérage balistique" associant visuellement par des percées, un canal, des alignements... l'ensemble des centres historiques, économiques, ludiques ou autres, depuis le site d'intervention.



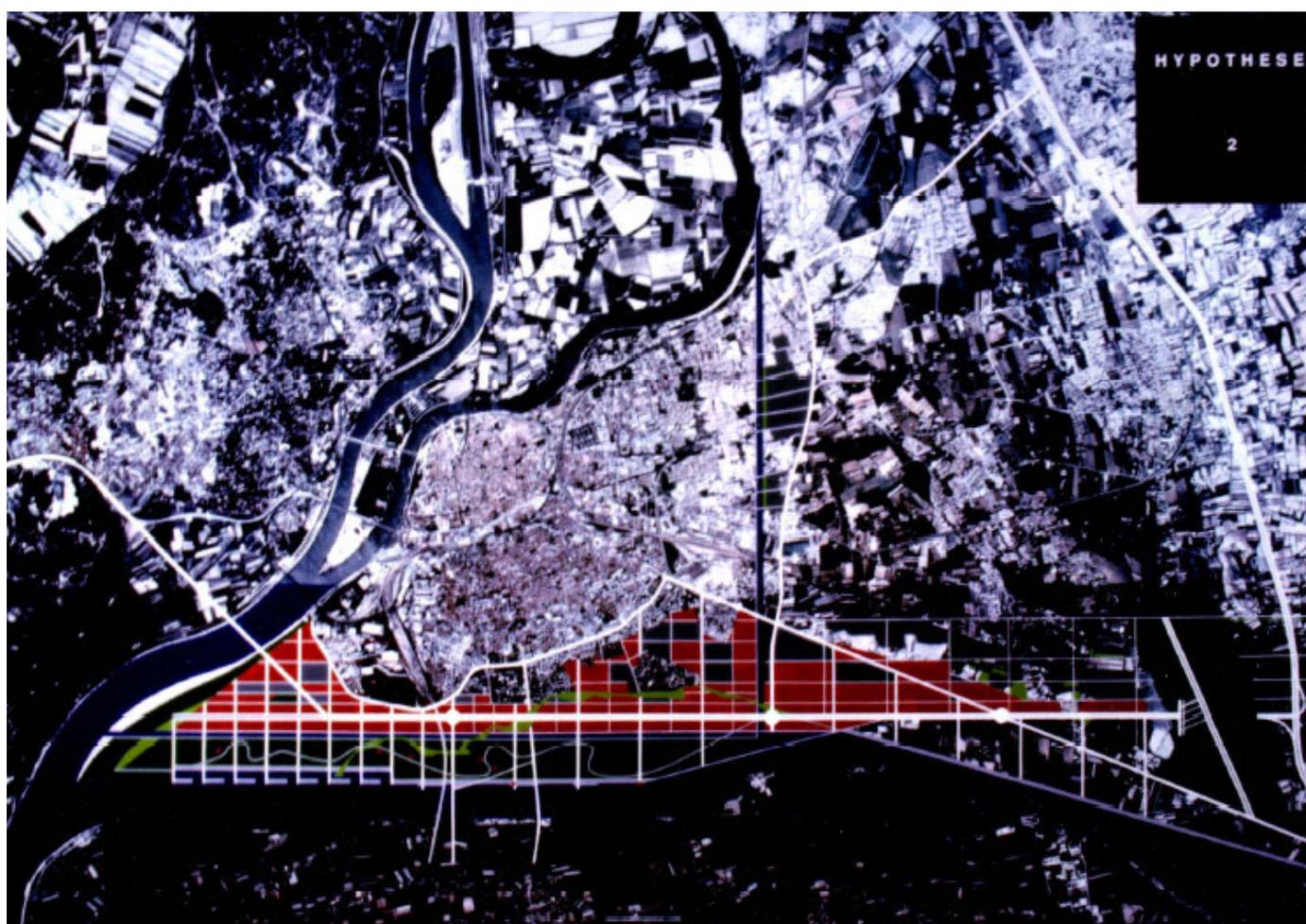
Deuxième projet

Deuxièmement, prendre en compte une certaine dimension métropolitaine de ce nouvel espace urbain, dans la mesure où d'une part, le projet destine les bords de la Durance à devenir notamment un pôle de loisirs attirant un public régional, intègre d'autre part la nouvelle rocade permettant à la fois le contournement du centre ancien et le transit entre Montpellier et Marseille. Notre choix revient à faire de ce « passage » le centre de vie du projet, distribuant les publics, les attentions et les opportunités, les expositions et les relations.

Le projet final va épurer, épuiser l'ensemble de ces préoccupations. Il va supprimer les accidents, redresser la trame viaire, homogénéiser les rythmes, bref y

mettre de l'ordre. Le projet final semble lisible et compréhensible dès la petite échelle, donc commercialisable rapidement par l'ensemble des acteurs, y compris l'architecte-urbaniste⁶⁶. Un ordre logistique imposé qui produit finalement un espace fragmenté-homogène-hiérarchisé amenuisant les différences et les rythmes possibles. C'est pourtant de la diversité de ces rythmes que peuvent naître des centres complexes, espaces de rassemblements.

“A force de soupeser les compatibilités, de se méfier des ombres, d'éloigner les uns des autres, à force de pureté, on nous fait un monde invivable” (Gaudin, 1992)



Projet final

⁶⁶ Cette étude de faisabilité avait été confiée à l'agence pour que soit élaboré un projet urbain, support de la campagne des élections municipales toutes proches... que le maire commanditaire perdra quelques mois plus tard.

III. La pratique des rassemblements

117

A. L'engagement dans les rassemblements, chez E. Goffman

118

1. 1. L'occasion comme rapport social 119
2. 2. Le rassemblement comme situation 121
3. 3. L'interaction comme engagement 122
4. 4. Les individus comme unités 124

B. Des gangs aux groupes de pairs : les formes du rassemblement

127

5. 1. Rapport social et sous-culture ou la question des milieux 130
6. 2. Les manières de prendre place ou les démêlés du territoire 137
7. 3. Le groupe existe-t-il ? 141
8. 4. Entre engagement et mobilité, vers un renouvellement des problématiques ? 145

III. La pratique des rassemblements

Passer de “la ville comme rassemblement” à “la pratique des rassemblements” ne relève pas simplement d’un changement d’échelle. Nous avons déjà souligné en quoi ce passage du “droit à la ville” à “la ville à l’œuvre” relevait de deux paradigmes divergents (Joseph, 1994). Rappelons brièvement en quoi ils diffèrent.

La problématique métropolitaine a remplacé la crainte d’une urbanisation généralisée. Du coup, il s’agit moins de lutter contre l’aliénation et le déracinement par l’appropriation et l’intégration, que de combattre la ségrégation et l’exclusion par la productivité des interfaces que permet la métropole.

Nous serions passés d’une culture épique et dialectique qui se traduisait par l’expression d’un droit à la ville social et légitime, à une culture dramatique et interactionniste qui valorise un droit de la métropole naturel et vulnérable. Les usages instrumentés s’appropriant la “ville partage” ont cédé la place aux compétences situées, rendant accessible la “ville passage”.

Alors pourquoi tenter un rapprochement entre ces deux contreforts de la recherche urbaine ? Essentiellement parce qu’ils permettent selon nous, de penser plusieurs “niveaux” (Lefebvre, 1962a : 123-129) de la notion de rassemblement. Comme deux

aimants se repoussant mutuellement, chaque corpus pris en bloc ne s'accorde que peu à l'autre. Par contre, le métal des rassemblements a tout à gagner des feux croisés de ces deux approches, ainsi que de leur confrontation. L'urbaniste et le sociologue sont alors mieux à-même d'apprécier les rapports entre centre et rassemblement, et entre ordre social et ordre public.

A. L'engagement dans les rassemblements, chez E. Goffman⁶⁷

Nous avons tenté de comprendre ce qu'impliquait le découplage entre centres et rassemblements et ce qu'il révélait sur ces derniers. Après avoir proposé des éléments de réponse à la question du "quoi?", en émettant l'hypothèse d'une appropriation du rassemblement comme bien commun opposable aux tiers et non comme territoire d'appartenance, il nous faut maintenant saisir le "comment?". Les acteurs ne se réfèrent pas en effet explicitement à des valeurs communes, mais appliquent et font vivre des normes qui les cristallisent.

Cette partie sera aussi une manière d'interroger l'espace urbain dans lequel ces rassemblements prennent place. La rencontre fortuite est à l'urbanité ce que l'échange de regards est aux civilités. Les évolutions récentes montrent un urbanisme découragé par les échecs relatifs des centres créés en sub ou péri-urbain. Sommé par nombre d'acteurs, d'offrir toujours plus de lisibilité (communicationnelle, conceptuelle, sécuritaire...), nous assistons à la généralisation d'un urbanisme "sadique" (Davis, 1997 : 207-222) dans lequel est bannie toute aspérité de forme ou de sens, susceptible de retenir les flux et provoquer les rassemblements. Pourtant, le rôle que s'assigne l'urbaniste n'est-il pas justement de contribuer à la création "d'occasions" de rassemblement dans une ville mobile qui amenuise les rapprochements et impose ses voisinages ?

⁶⁷ Nous avons centré notre propos sur l'ouvrage "Behavior in public places" (1963) et sur les premières pages de "La mise en scène de la vie quotidienne, les relations en public, (tome 2, 1973) pour la dernière partie. Cet emprunt se veut cohérent avec la problématique limitée au "comment ?" des rassemblements de ce chapitre. Le reste de son travail est pris en compte dans la partie centrale de la thèse au travers des rassemblements de jeunes à Bobigny, Créteil et Nanterre où seront mis en évidence les spécificités de ces rassemblements et leurs potentialités.

1. L'occasion comme rapport social

Pour essayer de comprendre le sens de l'occasion et du contexte dans le rassemblement, repartons de l'exemple du centre périphérique des "Quatre Routes" à Bobigny. Il s'agit d'un endroit public librement accessible, comportant une tête de ligne de métro et une station de tramway, un Monoprix, un marché semi-couvert, ainsi que plusieurs petits commerces. Ces derniers ceinturent le carrefour et se prolongent sur les boulevards se croisant à cet endroit, l'un se dirigeant vers Paris, l'autre permettant les relations de banlieue à banlieue (Pantin-La Courneuve). Périphérique vis-à-vis des centres institutionnels des cinq communes qui se partagent administrativement cet espace, cette concentration représente un contexte structurant dans lequel se forment, se dissolvent et se reforment constamment de multiples situations. Le marché bihebdomadaire s'étend largement sur les trottoirs. L'utilisation quotidienne des transports en commun invite à la dépose et à la reprise de ceux se faisant accompagner jusqu'au métro lors de leurs migrations pendulaires. Les populations pauvres environnantes (femmes au foyer, chômeurs, vieux maghrébins...) s'y rendent jour après jour, le plus souvent à pieds. Bref, ce lieu-mouvement comporte des bornes spatiales et temporelles précises, ainsi que des frontières perceptives qui constituent ce rassemblement comme événement pour ces populations.

On peut cependant faire deux remarques :

- D'une part, la diversité des occasions pour lesquelles les individus se rendent sur ce carrefour est susceptible de donner des modèles de conduite différents ("hommes debout", jeunes désœuvrés, mères revenant de la crèche toute proche, actifs...). Les ajustements nécessaires doivent donc s'appuyer sur des séquences d'organisation interne adaptées et produire un type spécial de normes (et de conflits attenants).
- D'autre part, chaque occasion crée une emprise cognitive et affective particulière (travail, ballade...). On peut penser que le croisement de ces occasions et de ces emprises "donne le ton" de cet assemblage hétéroclite des "Quatre Routes".

Nous avons considéré jusqu'à présent la multiplicité des occasions justifiant le rassemblement en un même lieu de populations diverses. Cependant, ces occasions croisées créent parfois des situations délicates. Du coup, situations et rassemblements doivent s'étayer mutuellement pour que l'un et l'autre "tiennent" malgré un contexte sociospatial difficile (promiscuité des flux, des vitesses...). L'urbaniste ajoutera en effet que l'espace urbain n'offre pas toujours la même capacité à rassembler (le centre vide) et le sociologue qu'il n'autorise pas de manière égale la rencontre (public-privé). On peut donc évoquer l'existence d'une occasion sociale propre à chaque espace urbain, un contexte, déterminant à la fois sa morphologie (auquel cas, il faudrait faire une histoire sociale de la production de l'urbain) et "l'affaire sociale" (Goffman, 1981 : 270) qu'il représente pour ceux qui le pratiquent (lieu de transit, espace valorisé...). Cette occasion sociale est alors directement travaillée par celles qui conditionnent la venue de chaque individu.

Dans un tel contexte, chaque rencontre sur le rassemblement des "Quatre Routes" peut être saisie comme une mise en "rapport social" dans laquelle les circonstances sociales produisent des règles morales sur ce qu'il convient ou non de faire (s'installer, crier, marchander, dealer...). Ces convenances situationnelles sont observées ou contournées, mais sont suffisamment prises en considération, portées par chacun, pour guider la participation de tous. Les règles de participation soutenues dans les différentes situations rencontrées par les publics impliquent respect et considération pour le rassemblement. Chacune de ces règles est pour E. Goffman un "dispositif structural (...). Le rassemblement doit incarner l'occasion sociale dans laquelle il se produit" (1963 : 197-244).

Si les occasions sont multiples, et nous avons vu qu'elles le sont, soit le rassemblement se fragmente en autant de facettes qu'il y a d'occasions, tenues par l'occasion sociale principale, exprimée notamment par l'espace physique. Soit plus vraisemblablement, les rassemblements transforment les occasions initiales en les confrontant. Mais alors, comment s'opère cette "reprise" des occasions par les rassemblements ?

2. Le rassemblement comme situation

Il nous faut maintenant rentrer dans le processus qui nous a conduit jusqu'à cette notion de rassemblement incarnant une occasion sociale. Sur le carrefour des Quatre Routes se pressent de nombreux badauds tout au long de la journée. Les jours de marché, ils se fraient péniblement un passage le long du trottoir encombré de chalands et de leurs éventuels clients. Régulièrement bloqués par ceux d'en face, les passants s'identifient mutuellement pour s'ajuster les uns aux autres et poursuivre leur chemin. E. Goffman définit deux types d'identification. Le premier relève d'un acte privé cognitif visant à identifier socialement ou personnellement l'autre. Le second fonctionne comme un acte social, geste cérémonial de contact par lequel nous accueillons la personne, que ce soit par un regard ou des salutations.

L'occasion sociale, dont nous avons vu les dimensions multiples, se manifeste entre autres par la largeur du trottoir insuffisante, la catégorie sociale ou encore l'origine ethnique des protagonistes, leurs tempos divers... Ses différentes facettes produisent les situations singulières dans lesquelles se débat le rassemblement (encombrement, animation...). C'est en fin de compte lors des différents face-à-face, que les protagonistes doivent assumer l'enchaînement occasion-situation-rassemblement. Une rencontre qui fait de chaque personne, située en bout de chaîne, "une victime ou un agresseur potentiel" (Goffman, 1963 : 196), susceptible de perdre la face et obligée de corriger son exposition, affecter un engagement subalterne ou au contraire démontrer son implication. C'est justement cette disponibilité de communication et les règles qui la régissent qui transforment ce bout de trottoir en "situation" sociologique. Le dialecte corporel qui est alors utilisé par les badauds relève d'un discours normatif (les convenances situationnelles), mais fait appel dans le même temps à un discours conventionnalisé pour lequel "il faut conserver l'impression qu'une marge d'engagement spontané et non réfléchi sous-tend encore l'acte" (Goffman, 1981 : 268).

Nous avons donc affaire à une situation dans laquelle les participants veillent à leur intégrité, mais qui pour cela doivent régler leur conduite et protéger le rassemblement en ne provoquant pas d'esclandre en plein milieu du marché par exemple. C'est en adaptant leur manière d'agir en fonction des normes ayant cours sur ce marché qu'il font de ce rassemblement un agrégat, "un petit système social" (Goffman, 1963 : 243). La manipulation appropriée des engagements de chacun

exprime une attention “un attachement dévoué au rassemblement”. Commerçants, clients, voleurs, curieux et régisseur finissent par lui appartenir “plus qu’à n’importe quelle famille, classe ou nation” (Goffman, 1963 : 248).

Pourtant, nul n’ignore la tension à laquelle nous soumet le rassemblement. Cette tension provient, nous l’avons vu, de notre vulnérabilité lors des situations qu’il faut continuellement affronter, mais aussi de la difficulté que nous avons à rester en contact avec l’occasion sociale, tandis que dans le même temps, nous devenons spontanément impliqués dans des engagements situés.

Comprendre comment se construit l’attachement à un rassemblement qui nous met sous tension nous demande de “mettre les mains dans le moteur” des engagements. Nous ne savons toujours pas en effet sur quel “contrat” s’effectue cette communication entre les badauds qui vont devoir coexister en situation dans ce rassemblement tumultueux. C’est pourtant ce contrat qui permet à la fois l’existence même du rassemblement comme “petit système social” et l’attachement des participants à celui-ci.

3. L’interaction comme engagement

Un rassemblement comme celui des Quatre Routes est susceptible de recevoir un nombre quasi infini de situations diverses et un nombre fini de situations récurrentes. Un contrat communicationnel devrait donc d’abord permettre à chaque participant de savoir accorder sa relation à ces situations et ceux qui les animent. Autrement dit, lui donner les moyens de s’inscrire sans peine dans les situations récurrentes et d’improviser dans celles plus atypiques.

Au sein d’un marché où les participants doivent être prêt à tout instant à s’engager dans une relation non forcément souhaitée (interpellation d’une connaissance, vol à l’arraché...), les participants ont chacun une manière un peu différente d’interpréter ces situations, mais on peut raisonnablement penser qu’elles sont pour l’essentiel assez proches. Un contrat communicationnel devrait cependant permettre les impairs. Des impairs culturels par exemple sont aisément imaginables sur le carrefour des Quatre Routes où se croisent de nombreuses nationalités. Le “contrat implicite de communication” énoncé par E. Goffman (1963 : 106) précise pour quelles raisons cette proximité des interprétations est possible malgré la diversité des individus présent sur le marché. Il considère en effet que le droit partagé par tous les présents qu’ils ont

d'engager une relation avec autrui est subordonné à l'obligation de surseoir à leurs propres désirs et de se mettre à la place de l'autre en justifiant de manière explicite les motifs pour lesquels on a engagé cette relation, qui peut se limiter au simple regard d'un commerçant visant à accrocher le passant.

C'est sur cette base de réciprocité des perspectives que vont se déployer l'ensemble des interactions entre les badauds lors des différentes situations qu'ils vont rencontrer sur le carrefour ou le marché. Ce contrat implicite demande de leur part une maîtrise de leurs engagements. En simplifiant, la rencontre entre deux badauds peut en effet revêtir trois formes différentes :

- ils se coordonnent pour pouvoir passer tout en laissant l'autre faire de même ;
- ils se reconnaissent et tombent dans les bras l'un de l'autre ;
- ils refusent de céder quoi que ce soit à l'autre et la situation s'envenime.

Dans le premier cas, on donne à l'autre assez de notification visuelle pour démontrer que l'on a perçu sa présence (on admet ouvertement l'avoir vu) et l'on retire dès que possible son attention afin d'exprimer le fait qu'il n'est pas l'objet d'une curiosité particulière. C'est la règle de "l'inattention civile", "le plus léger des rituels interpersonnels" (Goffman, 1963 : 84) faisant appel à la réciprocité des perspectives. Un rituel de base à partir duquel vont se jauger les autres engagements plus sophistiqués comme le regard du commerçant évoqué plus haut.

Concernant le deuxième cas de figure, on imagine que le fait de se connaître entraîne une familiarité plus grande devant se manifester ostensiblement, mais de façon graduée selon s'il s'agit d'un voisin, d'un collègue de travail ou d'un parent. Pour E. Goffman, la différence majeure entre les deux cas de figure que nous venons évoquer provient du fait qu'en général, "les connaissances ont besoin d'une raison particulière pour ne pas amorcer d'engagement, alors que les inconnus ont besoin d'une raison pour faire ainsi" (Goffman, 1963 : 124). Ces deux postures inverses respectent cependant un même principe fondamental : le bien-être de l'individu ne doit pas être mis en péril par sa capacité d'ouverture.

C'est ce principe qui n'est pas respecté dans le troisième cas ne se résumant pas à un trouble provoqué de manière intentionnelle par au moins un des deux badauds, mais concernant plus largement les situations pour lesquelles ils ne peuvent maîtriser leur

engagement pour des raisons écologiques (largeur du trottoir...) ou situées (difficulté à apprécier la situation et la réaction de l'autre...).

Nous souhaitons rentrer dans le “comment?” des rassemblements. Ce survol d'un rassemblement à travers le prisme de l'approche goffmanienne nous apporte quelques éléments de réponse. Les participants au rassemblement des Quatre Routes prennent à leur charge les occasions sociales qu'il incarne, à travers leur engagement dans les situations qu'ils rencontrent. Cet engagement conventionnel va progressivement nourrir un attachement pour le rassemblement. Protéger le rassemblement c'est se protéger soi-même.

Aller au bout du “comment?”, c'est alors comprendre en quoi cette notion de rassemblement repose sur une conception particulière de l'individu, cohérente avec la réciprocité des perspectives. C'est saisir en quoi elle se différencie de la notion de groupe, traditionnellement utilisée pour qualifier les agrégations juvéniles que nous aborderons ensuite.

4. Les individus comme unités

Résumons nous. Le rassemblement des Quatre Routes et ceux enchâssés qui se ratifient à chaque rencontre, ont jusqu'à présent été décrit comme l'incorporation d'occasions sociales qui soutiennent une vie commune. Cette vie commune n'est possible que parce que les passants, clients, cafetiers, voleurs à la tire et autres “bandes de jeunes” se meuvent dans ce rassemblement selon des normes indiquant ce qui est convenable ou tolérable et ce qui ne l'est pas. Ces convenances situationnelles s'adressent à des rôles et non à des personnes concrètes. Par son caractère social et moral ainsi que par le travail d'identification qu'il impose, cet appel aux convenances peut cependant participer à, et démontrer l'existence de groupes. E. Goffman montre en effet que la référence abusive à la notion de groupe apparaît lorsque les normes ne sont pas satisfaites lors des interactions et influent sur la rencontre. Constitués “d'individus pareillement situés” (1975 [1963] : 134), les groupes réputés “vrais” ou “naturels” seraient alors exclusifs les uns des autres et composés de semblables. D'où la double contrainte stigmatisante qui pèse sur le “groupe” : je rends l'individu qui me fait face conforme au code de conduite du groupe auquel je l'assimile et je lui demande dans le

même temps de nier cette image pour que l'interaction puisse se dérouler dans de bonnes conditions.

Contrairement à cette stigmatisation “par le groupe”, rendant impossible toute réciprocité des perspectives, l'ouverture aux engagements mutuels et aux nouveaux venus est l'autre règle “assurant que l'ensemble de l'occasion fournira la base de l'engagement” (Goffman, 1963 : 195). Cette règle d'accessibilité n'indique pas que l'ensemble des individus qui se croisent aux Quatre Routes assument le même rôle.

Tout d'abord, du rapport commercial à la déambulation, les situations d'interaction diffèrent. Selon leur niveau de focalisation autour d'un même centre d'intérêt, elles sont susceptibles d'installer une différenciation entre participants et spectateurs. Cette apparente bipolarisation se révèle en fait plus complexe :

- les deux types d'interaction coexistent, c'est leur rapport qui diffère ;
- des connivences, voire des collusions peuvent exister entre participants et spectateurs ;
- un participant peut feindre son implication dans l'interaction dominante à laquelle il participe, alors que son intérêt principal va au spectateur.

D'autre part, une personne qui fréquente le marché des Quatre Routes s'inscrit dans ce rassemblement par d'autres attributs que le statut participant/spectateur. Sa manière de s'habiller, sa position sociale, le fait qu'elle soit accompagnée, de son mari ou alors de ses enfants, qu'elle chute ou qu'elle perde un paquet... Bref, la conformité aux cadres sociaux ou le respect des règles d'interaction sont autant d'appuis permettant de “caler” la situation.



Une chicane permettant de passer du niveau rue à la dalle intermédiaire (Eluard, Bobigny)

E. Goffman considère ces repères sociaux et ces règles interactionnelles de nature suffisamment différente pour appréhender l'individu à partir de deux points de vue distincts, le cadre et l'interaction. Il esquisse alors une typologie dans laquelle l'individu est découpé en unités analytiques, chacune répondant à une règle particulière. Partant du constat premier que les individus vivent ensemble parce qu'ils arrivent à se mouvoir sans heurt dans l'espace, les premières de ces unités reposent sur les codes qui encadrent la circulation : les "unités véhiculaires" (1973 : 21). Les secondes s'appuient sur les règles qui gouvernent les situations : les "unités de participation" (1973 : 33), différentes si l'on est "seul" ou "ensemble".

Cette décomposition de l'individu esquissée ici va se poursuivre à l'aide du concept de "territorialité" et d'autres encore. D'une part, elle permet de repérer et de différencier les unités admissibles de ce qui est autorisé dans ces unités. D'autre part, cette fragmentation dépasse le simple concept de répertoire de rôle qui verrait un sujet jouer des différentes scènes où il se produit, pour intégrer une division à l'intérieur même de l'individu comme à pu le développer la théorie du "self" (Mead, 1963 [1934]).

C'est alors le "soi" qui doit tenter d'accorder les contraintes structurales et interactionnelles, pour réaliser le "couplage flou" entre ordre social et ordre public.

B. Des gangs aux groupes de pairs : les formes du rassemblement

Après avoir explicité les rapports qui existent entre les pratiques de centre et l'existence des rassemblements en émettant l'hypothèse que c'est notamment leur appropriation comme bien commun qui leur donne leur forme, il nous a fallu apporter des éléments mettant en lumière comment ce bien commun se construit. Dans l'analyse rigoureuse qu'il fait de ces rassemblements, E. Goffman montre la difficulté qu'il y a à rester en contact avec un contexte social tout en s'impliquant spontanément dans des engagements situationnels, et indique aussi comment ce travail permanent nourrit un attachement et des comportements "situés".

Par sa démarche, il remet en cause non seulement l'idée d'un alignement identitaire de l'individu sur le groupe, mais aussi plus profondément, la notion même d'individu comme signification unique et cohérente. C'est la vision d'un social partagé entre individualisme et communautarisme qui est ici battue en brèche au profit de celle de situation et de rassemblement. Pourtant, les deux premières logiques semblent à la source du découplage centre/rassemblement, et plus généralement des évolutions récentes des rassemblements urbains. Sa conception des rassemblements "tient-elle" devant les approches qui les décrivent comme des phénomènes d'entre-soi et de mises en réseaux ? La société ne serait-elle plus goffmanienne ?

On peut en effet légitimement se demander si les constructions du rassemblement élaborées par E. Goffman (et H. Lefebvre) ne relèvent pas d'une sociabilité citadine marquée par une figure de la "ville passage" (et de la "ville partagée") dépassée par la généralisation de modes de vie péri-urbanisés dont le symptôme le plus évident serait justement le découplage entre centre et rassemblement. Pour répondre à ces craintes, il est temps de confronter l'entreprise goffmanienne qui relativise les notions de groupe et d'individu, aux différentes recherches qui depuis le début du siècle avec l'Ecole de

Chicago, s'attachent à "mettre en forme" des regroupements particuliers : les rassemblements de jeunes⁶⁸.

Historiquement, la première "mise en forme" sociologique des agrégations juvéniles est celle du "gang". Membre de l'Ecole de Chicago, F. M. Thrasher s'est attaché dans "The gang", une "Etude sur 1313 gangs à Chicago" (1963 [1927]), à comprendre la nature et les formes des groupements en milieu urbain dans les années 20. La désorganisation qui caractérise cette métropole⁶⁹ soumise à une intense immigration, pousse ces "gangs" à s'adapter. Les "groupes de jeu" adolescents se multiplient dans les zones urbaines interstitielles incontrôlées: "Gangland" (voir schéma). Face à l'ennui, les jeux dérapent souvent en activités délinquantes, voire jusqu'aux crimes de sang. L'échelle et la nature de ces gangs errant entre les voies de chemin de fer proviennent essentiellement de contraintes interactionnelles et spatiales.

⁶⁸ Nous avons choisi de retenir quatre études françaises et deux d'outre atlantique représentatives de cette histoire de la sociologie des groupes de jeunes:

- F. M. Thrasher: *The gang, a study of 1313 gangs in Chicago*. L'édition originale date de 1927, mais nous n'avons pu travailler que sur l'édition abrégée de 1963 qui a malheureusement pour notre propos expurgé le chapitre consacré à l'errance. "Sous prétexte que l'errance n'est pas bonne pour les adolescents, J. F. Short jr a préféré supprimer le chapitre, réinscrivant cette fois définitivement le travail de Thrasher dans son époque de la désorganisation. Pourtant, l'errance apportait quelque chose d'important au gang et que l'on peut considérer comme un motif récurrent de sa présence dans l'interstice. Les gangs de Thrasher sont effectivement très mobiles dans les interstices alors qu'ils sont particulièrement stables dans leurs quartiers jusqu'à s'identifier à leur coin de rue. Ils ne restent jamais très longtemps au même endroit sauf en cas de conflit de frontière marqué avec un voisin. Dans ce sens, la mobilité du gang est vraiment interstitielle. Fixé à son quartier, la bande se sert de sa base établie comme d'un camp d'où partent de multiples périples. A cet égard, le gang n'est pas véritablement localisable sauf en son origine. Il est toujours 'en déplacement' " (S. Tonnelat, 2003 : 88). On peut rajouter que cette suppression va à l'encontre de la vision même de l'Ecole de Chicago pour qui, mobilité spatiale et mobilité sociale sont étroitement articulés et justifient la conception écologique de la ville qui est la sienne. Le processus d'insertion et de socialisation découle justement de la capacité à définir les situations et donc associer plusieurs engagements différenciés.
- W. F. Whyte: *Street corner society, The Social Structure of an Italian Slum*. L'édition originale date de 1943 (traduction française parue en 1995).
- J. Monod: *Les barjots*, paru en 1968.
- P. Lascoumes et P. Robert: *Les bandes d'adolescents ; une théorie de la ségrégation*. L'édition originale date de 1966 (édition remaniée parue en 1974).
- F. Dubet: *La galère*, paru en 1987.
- D. Lepoutre: *Cœur de banlieue ; codes, rites et langages*, paru en 1997.

Ces ouvrages qui ont été retenus sont des 'classiques'. Ils appartiennent à l'histoire de la "sociologie des bandes" et relèvent d'un positionnement scientifique fort tout en représentant des traditions et des types de terrains différents de part et d'autre de l'Atlantique. Ils traitent exclusivement des groupes de jeunes, mais dans leurs implications générales. Ont donc été exclu des travaux trop récents (Kokoreff, 2003), spécifiques (Milliot, 1997), (Becker, 1985 [1963]), (Bourgeois, 2001), (Calogirou, 1989), (Duret, 1999), (Hesterlé-Hédibel, 1997), (Rouilleau-Berger, 1991), (Tarrus, 1997), redondant (Dubet et Lapeyronnie, 1992), (Suttles, 1968), au positionnement moins marqué (Bordet, 1998), (Fize, 1993), (Guidicelli, 1991)...

⁶⁹ Ville à l'expansion fulgurante, Chicago est à l'époque le centre de communication et le marché (bétail, céréales) le plus important du pays.

C'est le mouvement d'un équilibre à un déséquilibre et vice versa qui fait constamment évoluer ces agrégations communautaires.

Dix ans plus tard, W. F. Whyte approfondit ces notions d'équilibre et d'interactions dans son observation participante dans les rues du North End de Boston surnommé "Cornerville" (Whyte, 1995). Il s'intéresse aux bandes de jeunes immigrants italiens qui passent leur temps au coin de la rue ou au bowling et s'adonnent au racket ou à la fraude électorale. A travers l'histoire des "gars de la rue" discutant sur un bout de trottoir et celle des "gars de la fac" organisés en club, il insiste tout particulièrement sur la formation, la dissolution et l'organisation de ces groupes au sein d'une structure sociale centrée autour du monde politique.

En France et dans les années soixante, J. Monod reprend d'une certaine manière cette classification en s'intéressant dans son étude de terrain (1968) à deux groupes qui s'opposent: les dandies et les voyous. Les premiers sont des fils de bourgeois, esthètes et efféminés. Les voyous sont des enfants de prolétaires dont les relations sont fondées sur la permanence des relations de quartier et versant dans la petite délinquance. Ces deux groupes s'opposent à la masse des autres adolescents: les "yéyés" aux cheveux longs, suivistes et sans personnalité véritable.

A l'aide de travaux de seconde main et d'études ethnographiques, P. Lascoumes et P. Robert (1974) tentent un peu plus tard, de comprendre comment les bandes joignent "à cette conscience d'appartenance une structure, un réseau d'interrelations qui l'étayent et les rendent plus efficaces" {118}, tout en restant un groupe informel. Il s'agit donc avant tout pour les auteurs, de présenter un schéma d'analyse qui permette de replacer les bandes dans le phénomène de la socialisation adolescente qui se manifeste par l'émergence de ces petits groupes pour ensuite proposer une prévention et un contrôle social spécifique.

F. Dubet (1987) met lui aussi en présence deux jeunesse: celle des "galériens", marquée par la désorganisation, l'exclusion et la rage (voir schéma) ; et celle des jeunes issus du monde ouvrier marquée par la fin des banlieues rouges. L'auteur cherche à mettre en évidence les systèmes d'action dans lesquels ces deux figures s'inscrivent. Considérant l'enquête ethnographique impossible compte tenu de ces objectifs {65}, il s'appuie sur des "groupes de recherche" formés pour l'occasion et faisant dialoguer sociologues, jeunes venus de plusieurs endroits, parents, acteurs sociaux, policiers... Le groupe de jeunes s'efface au profit de "l'acteur" et des "classes dangereuses".

C'est en opposition directe au travail précédent que D. Lepoutre (1997) entreprend son enquête ethnographique sur les sociabilités adolescentes dans un grand ensemble de

banlieue aux 4000 de la Courneuve. Dans la filiation de l'Ecole de Chicago, il s'attache à montrer le rôle des "groupes de pairs" constitués par les jeunes adolescents du grand ensemble, dans la constitution d'une "culture des rues". Ces groupes relativement restreints constituent les relais essentiels d'un sentiment d'appartenance plus vaste, s'étendant sur l'espace territorialisé du grand ensemble.

L'ensemble de ces travaux se fixe pour objectif de comprendre la nature de ces agrégations et leur type de structuration. Pour répondre à ce questionnement, il leur a fallu faire le lien avec l'espace au sein duquel elles évoluaient et le milieu social dans lequel elles baignaient. C'est cette question des rapports entre milieu social et groupes de jeunes qu'il nous faut d'abord essayer de cerner.

1. Rapport social et sous-culture ou la question des milieux

A travers les situations d'interaction, l'objet poursuivi par E. Goffman concerne des problématiques d'ordre public. Il définit cependant clairement le rôle de l'ordre social dans la structuration de la situation de rassemblement par deux notions, celles de cadre et de contexte. C'est ce fond implicite sur lequel se déploie toute la grammaire goffmanienne et qui constitue aussi son horizon, celui du couplage flou entre ordre structural et ordre de l'interaction.

III. La pratique des rassemblements

	1 2 3	Milieu Espace Situation initiale	Rapports	Culture Territoire Groupe	Attitude Qualité du référent Individus
E. Goffman	1 2 3	Cadre Contexte Situation	Structuration Compétences Interactions	Ordre public Place Rassemblement (micro-société)	Engagement Position Unités
F.M. Thrasher	1 2 3	Zone de transition Interstices Besoins nouveaux	Désorganisation Errance Conflit	Sous-culture communautaire Repère familial Gang (cadre primaire)	Sentiment d'appartenance Crânerie Concurrence
W. F. Whyte	1 2 3	Communauté Quartier Manque d'assurance	Organisation hiérarchique Récurrence Interdépendance	Culture communautaire "Coin de la rue" Bande (système de pouvoir)	Solidaire Protection Obligations réciproques
J. Monod	1 2 3	Société adulte uniformisée Aire urbaine périphérique Problèmes familiaux	Produit social Tournées Parente	Sous-culture de résistance "Lieu pivot" Bande ("même famille")	Observateur cynique "Fabulation" Amis fonctionnels
P. Lascoumes P. Robert	1 2 3	Système en crise Isolat social Crise générationnelle	Ségrégation réciproque Déplacement/refoulement Valorisation in-group	Culture dominante outrée "Chez soi" Bande (cohérence défensive)	Opposition aux adultes Leadership distribué Mises à l'épreuve
F. Dubet	1 2 3	Société fragmentée Cité Souci de protection	Désorganisation, exclusion Déambulation, attachement Réseau sociabilités lâche	Rage, classes dangereuses Espaces d'entre- soi Groupe de copains (aucune structuration)	Conformisme frustré Leadership relatif et instable Acteurs "pourris de l'intérieur"
D. Lepoutre	1 2 3	Société française Grand ensemble Proximité biographique	Domination, stigmatisation Appropriation Réseau d'interconnaissance	Système culturel Espace refuge Groupe de pairs	Appartenance réticulaire Réputation Marché de l'honneur

S'intéressant aux groupes de jeunes, donc à un objet situé, le corpus retenu prend en compte de manière diverse les structures sociales avec lesquelles ces groupes se démènent. P. Lascoumes, P. Robert et F. Dubet lient fortement l'un et l'autre en se référant au "système en crise" pour les premiers et à une "société fragmentée" pour le troisième. A l'opposé, D. Lepoutre montre un rapport plus distant, dans lequel les sociabilités adolescentes qu'il décrit paraissent bien éloignées de "la société française". Pour P. Robert et P. Lascoumes, la bande constitue une "société secrète, une véritable contre-société par rapport au milieu ambiant"⁷⁰ {115}. Elle représente un échec car elle est à la fois refus craintif et repli frileux. L'individu est maintenu dans un infantilisme grégaire. Les conduites collectives de perpétuation de l'adolescence, où seules comptent les apparences symboliques de maturation bloquent toute évolution de la bande et de ses membres. Elles l'enferment "dans tous les culs-de-sac de socialisation que lui indiquent les conserves culturelles" {272}, sur l'adulât masculin, la compétition, le matérialisme, la déification du succès... Les bandes sont le symbole d'une crise qui se manifeste par leur fonctionnement propre, ainsi que par les rapports de ségrégation réciproques qu'elles entretiennent avec le reste de la société.

La galère "procède d'une société qui se sépare morceau par morceau de la société industrielle, de ses formes d'intégration, de ses rapports sociaux et de ses modes d'action sociale" {294}. Mais pour F. Dubet, cette désorganisation agit "de l'intérieur". Elle détruit toute forme d'auto-organisation spontanée comme la bande, qui permettrait de s'opposer à ses effets. L'individu vit dans une société fragmentée dont son propre éclatement est le reflet. Le "monde pourri" provoque des "problèmes personnels" qui eux-mêmes conduisent à la délinquance banale et aux conduites "folles". Du coup, les jeunes ne se définissent pas par des appartenances de groupe, mais par "une myriade de choix électifs flottants" {129}.

D. Lepoutre dénonce la trilogie désorganisation-exclusion-rage inscrite dans la sociologie de la désorganisation tourainienne, parce qu'elle définit cette population juvénile par ses problèmes et ses manques. Retournant l'énoncé de F. Dubet écrit dix ans plus tôt (Dubet, 1987 : 65), il considère qu'il "n'existe pas de groupes humains, si désorganisés soient-ils, sans une idéologie, une vision du monde, un système unifié d'attitudes personnelles, bref une culture" {20}. Avec le concept de "culture des rues", il

⁷⁰ Sur ce thème de la société secrète, voir aussi G. Simmel : "Toutes les formes de socialisation déplacent sans cesse le besoin d'individualisation et de vie sociale à l'intérieur de leurs formes, mais aussi de leurs contenus (...) la société secrète compense ainsi le moment d'exclusion propre à tout secret par le fait qu'elle est précisément une 'société'" (1991 : 80).

renoue d'une certaine manière, avec la tradition anglo-saxonne issue de l'Ecole de Chicago.

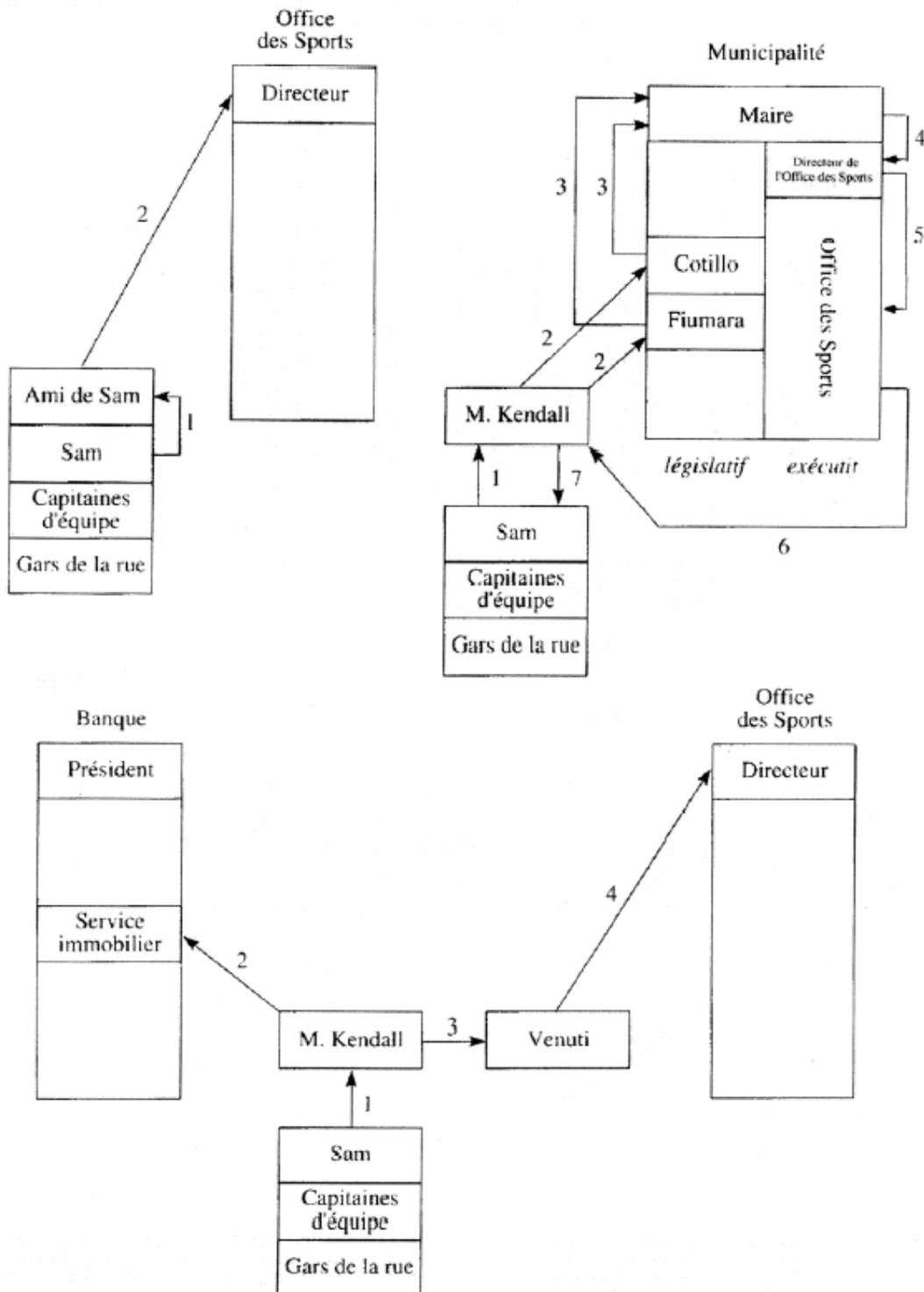
Pour la plupart des auteurs, la nature du cadre structural émerge essentiellement sous la forme d'un "milieu" comportant une dimension écologique manifeste pour F. M. Thrasher (zone de transition)⁷¹ et W. F. Wythe (communauté italienne).

Le gang est pour F. M. Thrasher, une organisation naturelle de type féodal dont l'origine est spontanée, provoquée par une rupture du système social traditionnel lors de l'émigration. Le gang est donc un symptôme de la désorganisation due à un développement économique rapide et une immigration importante {337}. Il utilise notamment le vocabulaire de Burgess (débordement, succession...) pour décrire les rapports entre les différents gangs. Prenant entre autres exemples, celui des sociétés secrètes chinoises, il montre que cette tentative d'organiser la défense d'intérêts, notamment illégaux, répond à une désorganisation de la communauté sino-américaine⁷². Structurés et directement liés aux "politiciens" {321}, les gangs sont à la fois une marque de la désorganisation de ces populations et une tentative d'organisation sociale, communautaire, territoriale, politique, économique...

⁷¹ La traduction française de Gangland en "milieu" (de la pègre...) rajoute encore à la prégnance de cette entrée scientifique dans son travail.

⁷² Pour un regard plus littéraire, lire la chronique de J. Charyn (2000 : 325-353)

**Comment faire grillager le terrain de jeux
par W. F. Whyte**



Les flèches indiquent la direction et l'ordre des interventions
La position des encadrés indique la hiérarchie des acteurs

W. F. Whyte remet en cause l'idée selon laquelle on pourrait associer pauvreté et désorganisation. Les conflits existent certes, mais selon lui les habitants du quartier qu'il étudie conçoivent leur société comme extrêmement structurée, dans laquelle la position de chacun est très claire, que ce soit dans un sens fonctionnel ou symbolique. Le "problème de Cornerville" réside dans le fait que "son organisation sociale propre ne parvient pas à s'adapter à la structure de la société qui l'englobe" {299}. C'est ce qui explique selon lui l'adhésion de la société immigrée italienne au système de corruption communautaire et hiérarchisé. Mais c'est aussi le motif sur lequel s'appuie cette société d'accueil pour rejeter l'ascension de ceux de Cornerville qui ont gravi les échelons politique ou ceux du racket. "En réalité, notre société encourage toute infidélité envers Cornerville et pénalise ceux qui se sont le mieux adaptés à la vie du quartier" {300}.

Le corpus traite de ces milieux comme étant "naturels" (F. M. Thrasher, D. Lepoutre), communautaires (W. F. Wythe), ou sociaux (J. Monod, P. Lascoumes et P. Robert, F. Dubet) et selon que ces regroupements de jeunes soient considérés comme un signe de désorganisation ou comme une marque de réorganisation, il donne une place plus ou moins importante à la notion de culture et de sous-culture.

Qu'il s'agisse d'un système culturel complet (D. Lepoutre), d'une sous-culture de résistance (J. Monod), ou d'une culture dominante outrée et vécue sous un monde cofiguratif (P. Lascoumes et P. Robert), tous mettent en avant l'importance de l'interprétation que les groupes font de leur milieu pour se constituer en entité autonome. Pour sa part, E. Goffman considère la notion de culture comme relevant essentiellement d'un ordre public, alors que les sous-cultures s'apparentent plutôt chez lui à des "sous univers". Ces derniers fonctionnent comme des systèmes doués d'une certaine autonomie, d'un style et d'une réalité effective pour leurs membres (1991 : 11). Les descriptions des groupes de jeunes oscillent entre ces deux pôles. La référence de ces sous-cultures est le plus souvent communautaire, voire ethnique (F. M. Thrasher, W. F. Whyte), générationnelle (J. Monod, P. Lascoumes et P. Robert) ou violente (F. Dubet, D. Lepoutre). J. Monod constate que les clivages entretenus par les bandes, notamment ceux s'appuyant sur un critère générationnel, s'inscrivent dans un contexte d'uniformisation culturelle de la société. L'auteur parle de sous-culture décalée pour définir les cultures spécifiques aux bandes, "synthèses de culture de classe (sociale), sous-classe (marginale) et d'âge (juvénile)" {462}. Ces sous-cultures sont une forme de résistance à l'uniformisation sociale et une tentative d'introduction de diversité culturelle. Elles se caractérisent par un rapport symbolique à la société dans lequel les jeunes "jouent" leur position avec des attitudes "imaginaires" et des simulations qui

marquent leur éloignement vis-à-vis des normes et de la réalité de la société globale. Ce rapport symbolique à la société s'appuie sur une conscience aiguë des rapports de force au sein de la bande. L'argot ou la mode attestent de cet isolement social qui peut, dès lors, être mesuré selon l'auteur, en terme de culture.

P. Robert et P. Lascoumes soulignent combien les échanges verbaux au sein des bandes restent superficiels. Cependant, les sujets abordés, même s'ils sont banals, symbolisent l'appartenance à une culture particulière (mythes, objets d'identification...). Comme la mode, la discussion sert de signe de reconnaissance, de "mot de passe". C'est moins le dialogue qui la caractérise que l'être ensemble. Comme J. Monod, les deux auteurs lient fortement leur réflexion sur les cultures ou sous-cultures des bandes aux rapports intergénérationnels et aux processus de maturation des adolescents.

Ils constatent cependant la volonté d'alignement des bandes sur la société globale. Malgré les apparences, cette volonté confirme donc qu'il s'agit moins d'une agression contre des modèles bourgeois de la part de groupements prolétaires (A. Cohen), que d'une "hypostase des valeurs bourgeoises (...), mais sans aucune couverture idéologique qui en atténue la brutalité" {235}. La culture dominante oppressive est répercutée par les bandes, alors que les Barjots décrits par J. Monod imposaient une diversité culturelle très codée.

Cette diversité s'explique essentiellement par les rapports existants entre milieu et sous-culture. Alors que F. M. Thrasher, J. Monod et F. Dubet insistent sur la désorganisation qui caractérise les milieux, d'autres préfèrent souligner la dimension structurante des cultures⁷³ (Whyte, D. Lepoutre) ou au contraire leur capacité à intensifier l'anomie de ces groupes de jeunes (P. Lascoumes et P. Robert).

Ce premier tour d'horizon concernant la place des rapports sociaux et des cultures dans les rassemblements montre comment la question des milieux écologiques ou sociaux reste essentielle pour ces chercheurs. E. Goffman s'attache plutôt à la structuration d'une culture "publique", de l'ordre public, dans laquelle c'est le rassemblement qui joue un rôle majeur. Ceux qui y participent éprouvent en effet constamment les cadres dont ils disposent pour interpréter les situations auxquelles ils sont confrontés.

En passant de la notion de milieu à celle de cadre, nous glissons d'une vision écologique naturaliste à une conception pragmatiste de la société dans laquelle ce sont

⁷³ Y compris de corruption, seul moyen de promotion sociale au sein du slum et seule alternative laissée à cette communauté par la société anglo-saxonne qui l'entoure. D'où les liens réciproques que les groupes entretiennent avec le monde politique local (voir schéma).

les acteurs qui évaluent constamment de façon pratique les limites et la nature du convenable et du tolérable. Le cadre devient un “véritable ‘outil de construction’ où toute distinction théorique doit conduire à une différence dans la pratique” (Lapoujade, 1996 :10) et inversement⁷⁴. En regroupant sous la notion de cadre des dimensions structurales s’exprimant par l’espace physique et d’autres sous forme de normes sociales, ce glissement semble néanmoins minimiser la spécificité de la dimension spatiale. Une approche par les manières de prendre place à travers les rassemblements peut nous permettre de confronter plus finement ces différentes démarches.

2. Les manières de prendre place ou les démêlés du territoire

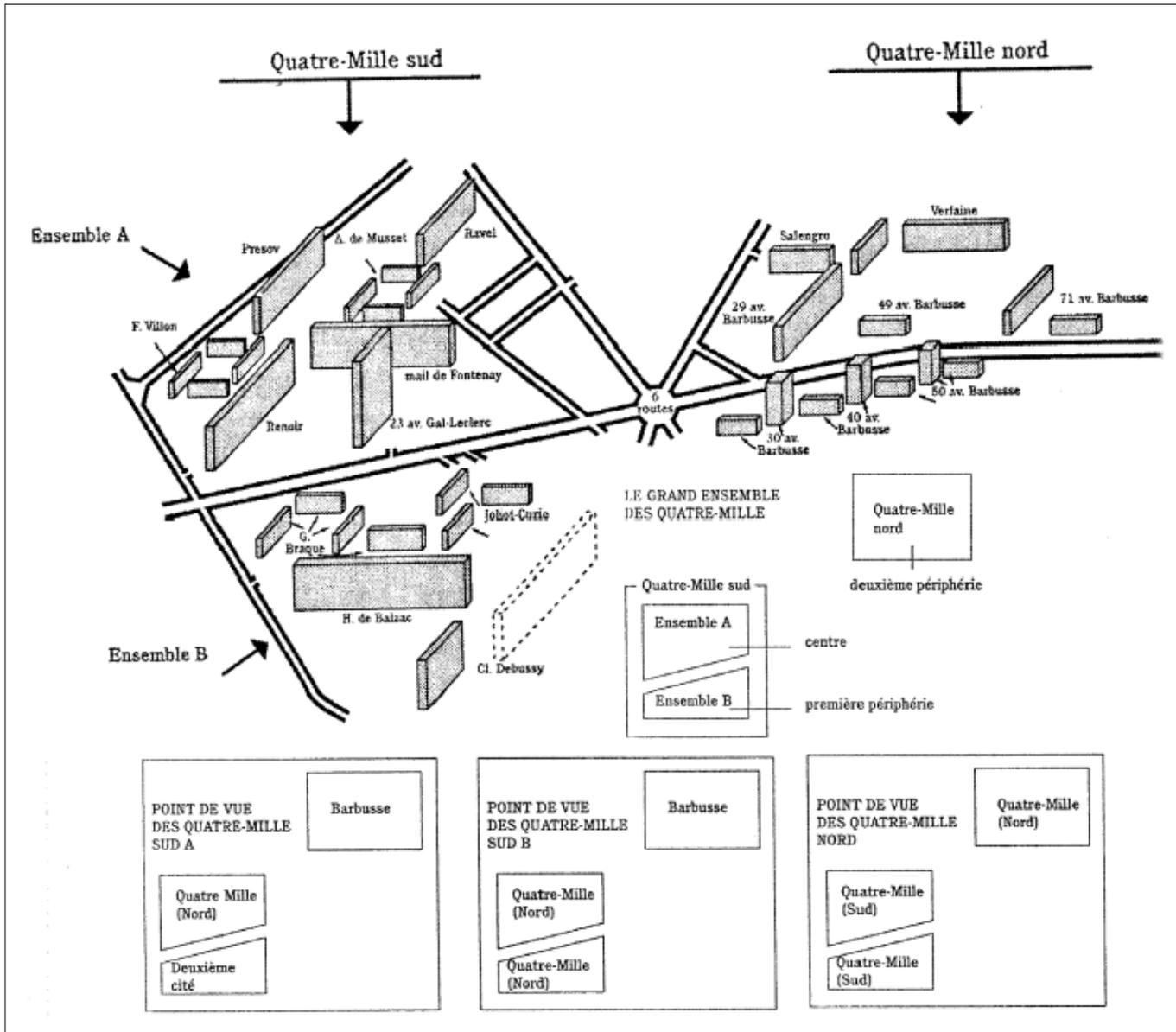
A la lecture des différents ouvrages sur les groupes de jeunes, on ne peut être que surpris des imprécisions quant à la nature de l’espace sur lequel ils vivent, pourtant nommé le plus souvent territoire. Ce flou, qui provient notamment de la faiblesse de la définition sociologique de ce terme de territoire, autorise les auteurs à mettre sous cette même appellation un coin de rue, un grand ensemble, une butte herbeuse, un quartier ou un club. Cette indétermination s’explique aussi par le fait qu’il n’y a pas pour la plupart des auteurs une séparation in/out franche, mais plutôt une intrication, ou un dégradé d’espaces plus ou moins valorisés et appropriés par les groupes. Du coup, c’est moins la délimitation de ce territoire qui nous intéresse, que la manière dont s’effectuent les rapports entre les deux extrêmes, l’épicentre et les confins des espaces pratiqués par les groupes. La question est de savoir de quelle manière l’espace ratifie le groupe et inversement, comment ils rentrent en conflit et plus généralement, quelle est la nature de leurs relations.

Tout d’abord, les auteurs ne donnent pas tous la même importance au territoire dans l’existence du groupe. D. Lepoutre est le seul à considérer une aire territoriale pleine, sans lacune et clairement délimitée, le Grand Ensemble. Défendu de manière collective, il s’oppose à “l’autre monde” dont les valeurs sont étrangères à ces jeunes. Même si les liens interpersonnels outrepassent les clivages d’appartenance résidentielle, l’espace de la cité est souvent le lieu et l’enjeu du conflit. D’un côté, les conflits entre jeunes et adultes proviennent du statut incertain des espaces interstitiels tout à la fois privés et publics. De l’autre, “la constitution de l’espace du grand ensemble en territoire ne s’opère jamais de façon plus manifeste que dans les situations de conflit et de

⁷⁴ C’est sur ce processus que repose notamment la notion d’account.

violence qui opposent épisodiquement les adolescents des Quatre-Mille à ceux des autres cités" {47}.

Au-delà du territoire proprement dit, l'auteur fait intervenir différentes représentations spatiales comme celle de l'inversion cardinale dans laquelle le "nord" devient un mythe qui valorise des territoires relégués (voir schéma).



Variation des usages toponymiques en fonction de l'origine du point de vue (D. Lepoutre)

Il évoque aussi 'l'autre monde' {57} que constituent les espaces urbains extérieurs ou l'école. L'ancrage du groupe de pairs à un "micro territoire" {104} comme un hall ou un immeuble est le support d'une identité dont la référence reste le grand ensemble. Après ce modèle aréolaire, celui décrit par Whyte est basé sur le principe de la tournée initiée depuis un point névralgique (le coin de rue) et au sein d'un espace familier (le

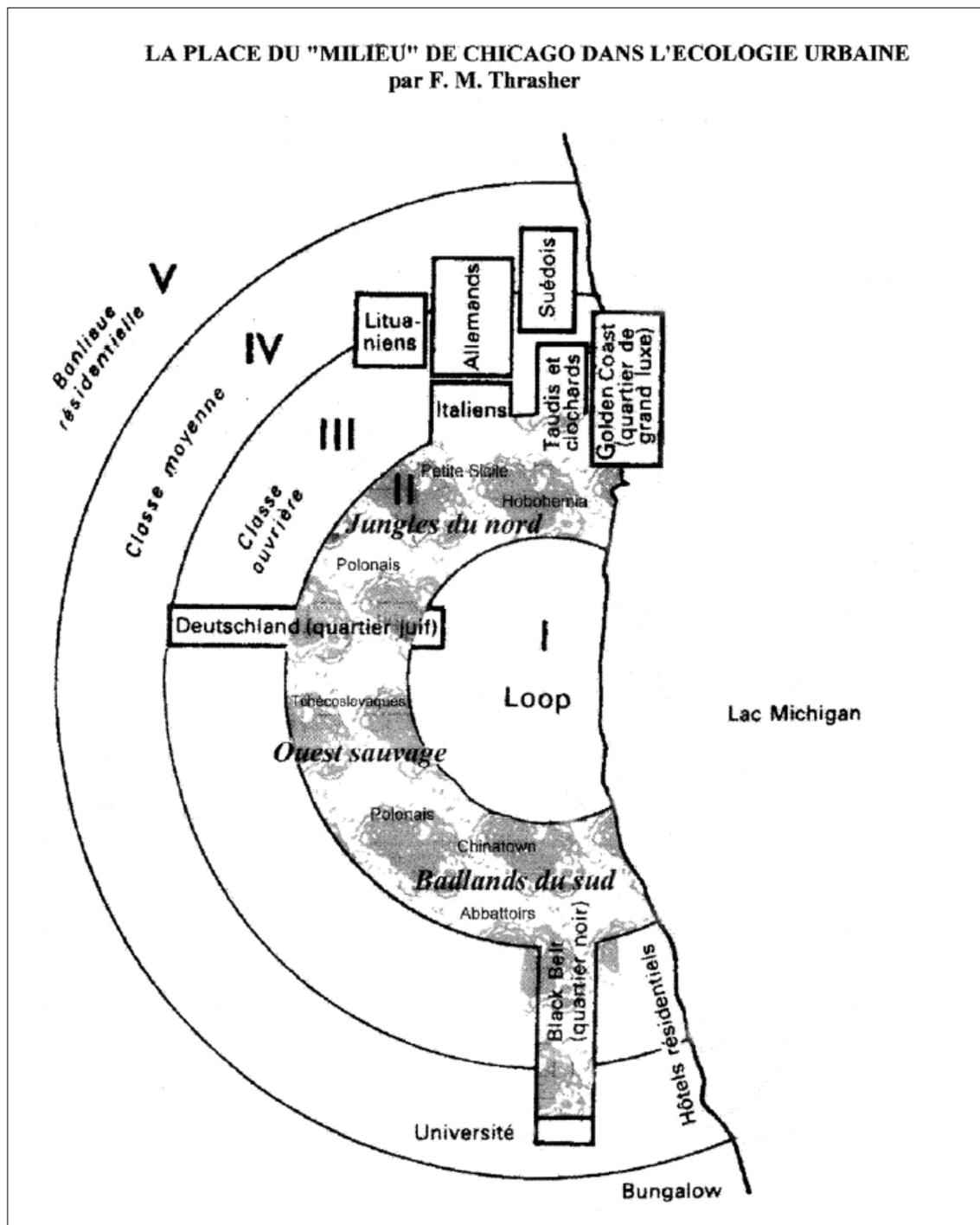
quartier). J. Monod reprend ce principe de la tournée, mais celle-ci participe à la définition d'un espace non seulement familial, mais dont la tâche est d'effectuer l'unité "d'alliances multiples et conjoncturelles" qui constituent le groupe. La "bande de Saint-Ouen", celles du "HLM Marcadet" ou du "square Carpeaux" sont quelques-unes des bandes évoquées par J. Monod dans "Les barjots". Entre le café et la rue, les "voyous" se déplacent constamment au sein de leur territoire, du "siège" à la "plaque tournante", jusqu'aux lieux de rendez-vous. Ce sont ces parcours qui effectuent l'unité des différents membres de la bande, provenant de bâtiments différents. Au-delà d'un noyau stable, la composition de la bande est variable, nourrie de différentes équipes.

Cette tournée entre lieux hiérarchisés solidarise les jeunes en amplifiant l'écho de ce qu'ils font et l'importance qu'ils s'attribuent à eux-mêmes. La bande est "le mythe assurant *la* cohésion, et les réunions périodiques au 'Talus'⁷⁵ l'occasion d'affirmer son unité" {340}.

F. M. Thrasher étire encore ce mode d'effectuation par la ronde journalière à l'aide du concept d'errance au long d'interstices incertains pratiqués depuis un territoire, camp de base familial et hiérarchisé (le "royaume")⁷⁶. Ce phénomène se développe sur les "artères commerciales" {12}, mais aussi et surtout sur les impensés de l'organisation urbaine, dans les "interstices" {19} sans qualité que sont les canaux, les chemins de fer... Les gangs prospèrent dans les vides provoqués par la désorganisation sociale, sur les frontières économiques, morales et culturelles. L'interstice se loge au sein même des villes, entre les zones résidentielles et celles d'activités, entre les différentes "colonies immigrées ou raciales", entre les villes et leurs banlieues, les villes et le reste du pays. Bref, l'interstice est partout.

⁷⁵ Lieu emblématique qui a donné son nom à la bande.

⁷⁶ De manière générale, les sociologues de l'École de Chicago considèrent qu'il y a une dissociation entre les espaces de résidence et les espaces d'insertion, une partie des réseaux de socialisation étant délocalisés. Du "home territory" au "no man's land", on passe des "groupes primaires" aux "groupes secondaires". On glisse de la communauté aux réseaux, de l'interconnaissance aux allégeances multiples.



P. Lascoumes et P. Robert et plus encore F. Dubet amenuisent la part du territoire dans la définition du groupe. Pour les premiers, le refoulement des jeunes dans un isolat social (grand ensemble ou quartier délabré) produit à la fois une valorisation du “chez soi” et un renforcement de la ségrégation réciproque entre jeunes et adultes. F. Dubet remet en cause la validité de la notion même de territoire pour comprendre la nature des groupes de jeunes. Ils sont “chez eux” dans la cité, sans pour autant établir des territoires réservés selon une logique de gang. Seuls restent quelques petits espaces

d'entre-soi (une pelouse...). C'est plutôt dans leur souhait d'aménager leur espace "théâtre de la galère" (par la demande d'un local...), qu'ils manifestent un rapport spatial remarquable, signe de leur attachement.

Partis d'une problématique de milieux, dans lesquels mijoteraient les groupes, leur donnant leur saveur singulière, nous appréhendons maintenant l'importance des déplacements, le sens qu'ils prennent pour ces groupes, qui qualifie plus sûrement leurs rapports à l'espace et au monde social qui les entoure. Du coup, le glissement du naturalisme des milieux aux pragmatisme des cadres noté précédemment implique la prise en compte des compétences situationnelles. C'est en effet cette capacité des individus à tirer parti des ressources du contexte qui leur permet de surmonter les troubles éventuels qui pourraient menacer leur place (ou celle des autres), mobile donc plus fragile. "Compétence majeure dans cette culture urbaine de l'intervalle entre les mondes. Elle se définit par l'aptitude à la commutation de code, la capacité à interpréter, dans un cours d'action ou de communication, des indices de contextualisation et à en tirer des conséquences, enfin l'aptitude à rendre compte de l'activité par une procédure de justification" (Joseph, 1996). Les déplacements sont facteurs de risques et d'opportunités supplémentaires. Ils exigent plus de compétences, mais sont aussi porteurs des transformations internes à ces groupes.

Il s'agit donc maintenant de comprendre ce que sont ces groupes, leurs structures, pour voir en quoi ces dernières sont susceptibles d'influer sur les compétences sociospatiales des participants et expliquer une des raisons de leur attachement à ces regroupements.

3. Le groupe existe-t-il ?

La question du groupe comme acteur structuré et cohérent mérite d'être posée devant la diversité des conclusions auxquelles arrivent les auteurs. Le modèle écologique d'un groupe organique inséré dans son milieu se délite morceau par morceau. D'un gang occupant une fonction de cadre primaire (F. M. Thrasher), la bande décrite par Whyte constitue essentiellement un système de pouvoir où les obligations réciproques ont remplacé la concurrence "naturelle" entre les membres. Paraphrasant R. E. Park, F. M. Thrasher explique que le gang se développe de manière définie et prévisible, selon une forme "prédéterminée par des processus internes et des mécanismes caractéristiques et a une nature et une histoire naturelle" {4}. Spontané à l'origine, le gang se structure, s'éprouve et se projette dans un espace d'interactions,

source d'unité et de conflit. On assiste alors au "développement de la tradition, d'une structure interne non réfléchie, d'un esprit de corps, de solidarité, d'une morale particulière, d'une conscience d'appartenance à un groupe et de l'attachement à un territoire local" {46}. Les modèles sociaux et le cadre spatial dans lesquels ces agrégations évoluent vont permettre l'émergence et les transformations "naturelles" de la structure et des comportements de cette "société élémentaire", organisée, indépendante et spontanée {194}.

W. F. Wythe décrit des groupes dont la stabilité interne, mais aussi le manque d'assurance de leurs membres dès qu'il s'agit d'engager des relations avec le monde extérieur, favorisent une forte intensité des interactions au sein du groupe. Les obligations réciproques engagent chacun et renforcent la cohésion du groupe. Ce dernier est stable, en équilibre lorsque les modes d'interaction sont conservés et correspondent au "schème organisateur habituel" {11}. Les activités du groupe déterminent la position, la responsabilité et les obligations de chacun. Si l'évolution de ces activités conduit à modifier les structures habituelles qui stabilisent les modes d'interactions, le déséquilibre ainsi créé modifie les positions. Les membres du groupe doivent alors s'adapter à la nouvelle situation.

Si la figure de la bande persiste ensuite pour J. Monod, ainsi que pour P. Lascoumes et P. Robert, les membres ne sont plus que des "amis fonctionnels". La ségrégation *in group / out group* transcende en effet les formes que prend la bande (au sens générique). Pour ses membres, l'*in group* est valorisé. Il représente à la fois un refuge et un moyen d'évasion. Il nourrit un "sentiment instinctif de justice" et un "intentionnalisme réducteur" {242} envers les membres de l'*out group* répartis en trois catégories (autorités, bandits et imbéciles) et dépossédés de toute réalité tangible. Constamment mis à l'épreuve, ils sont tous susceptibles d'être le bouc émissaire de la prochaine "crosse".

Le groupe de pairs décrit par D. Lepoutre paraît se structurer fermement autour du "marché de l'honneur" ayant cours dans le grand ensemble. Cependant, les codes, rites et langages utilisés au quotidien sont les vecteurs d'une interconnaissance élargie, plus que d'un groupe cerné qui lui, reste informel sans hiérarchie ritualisée ni dénomination.

F. Dubet achève cette lente déstructuration en évoquant le réseau de sociabilités lâche qui lie faiblement des jeunes qui se considèrent "pourris de l'intérieur" et font preuve d'un conformisme frustré d'où (et malgré) leur rage. La bande "îlot de chaleur et de solidarité, de sécurité affective" {69} qui permettrait de s'opposer à ce monde

dégradé est remplacée par le "groupe de copains", un noyau de trois ou quatre qui constitue un réseau plus qu'il ne forme un groupe: "chacun connaît beaucoup de monde sans réellement connaître quelqu'un" {98}.

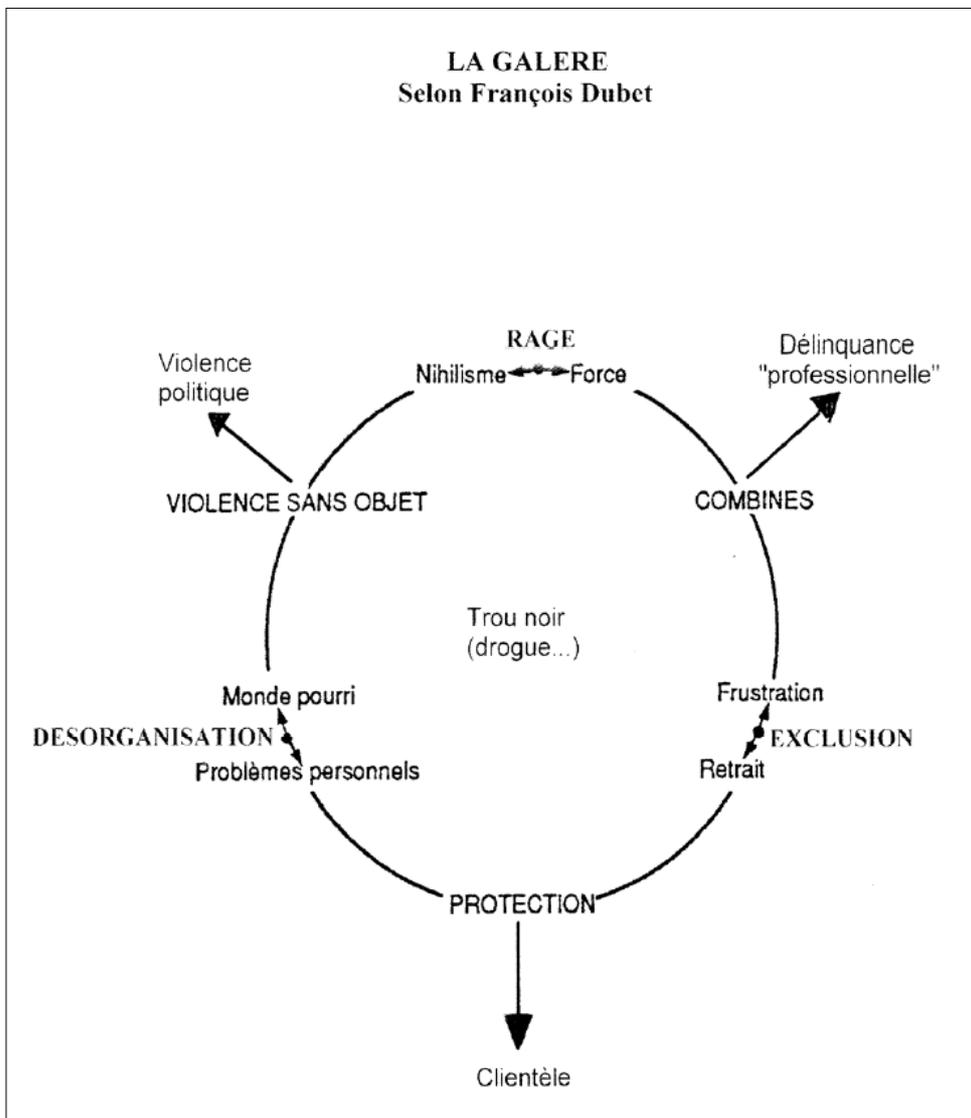
Nous sommes bien loin de la crise des générations décrite par J. Monod ainsi que P. Lascoumes et P. Robert, considérée non seulement comme cause principale d'entrée dans le groupe, mais aussi comme moteur essentiel d'une sociabilité qui ne se vit qu'en opposition aux adultes. Pour J. Monod, la bande est un lieu où ce qui relevait au départ de problèmes familiaux isolés se développe en une idéologie asociale marginale. Sans horizon positif, la bande devient son propre but. Chaque classe d'âge encense son propre passé et méprise la classe qui la suit. Remettant en cause une agrégation juvénile considérée comme étant une phase initiatique, la bande n'existe selon J. Monod que "tant qu'elle parvient à mettre les choix adultes entre parenthèses ou à les rendre impraticables par leurs contradictions ou leur démesure" {465}.

Une définition éloignée du sentiment d'appartenance ou de la solidarité sans faille qui semblaient marquer les membres des groupes dépeints par les compagnons de route de l'École de Chicago.

Le phénomène de leadership poursuit la même dégradation que celle du groupe organique. De la crânerie propre au héros qui caractérise le chef de gang (F. M. Thrasher), il ne reste plus que la protection qu'il peut apporter au reste de la troupe (Whyte), puis la "fabulation" du meneur qui permet d'entretenir l'illusion d'une identité juvénile fusionnelle (J. Monod), jusqu'à la distribution du leadership sur l'ensemble des membres du groupe (P. Lascoumes et P. Robert) et la déstabilisation finale opérée par F. Dubet, le décrivant comme relatif et instable. La réputation qui marque le leader d'un groupe de pairs (D. Lepoutre) indique un retour vers une tradition plus écologique, mais semble moins relever d'un retournement de tendance que d'une différence de posture, clairement affichée par ces deux chercheurs. D. Lepoutre préférant la monographie ethnographique à la méthode comparative basée sur des récits en réunion de groupe retenue par F. Dubet.

Si la figure du groupe s'amenuise, celle de l'individu s'affirme progressivement. Alors que les auteurs soulignent le caractère essentiel des interactions dans la structure et la dynamique de ces agrégations juvéniles, les premiers travaux américains ne semblent pas en tirer toutes les conséquences émancipatrices pour les membres, au sein même de ces groupes. J. Monod ainsi que P. Lascoumes et P. Robert opèrent un changement d'optique qui insère l'individu au centre d'enjeux sociaux et

psychologiques. Les rapports entre ces deux niveaux ne permettent pas toujours d'éviter un écrasement des concepts de l'un sur l'autre, d'où un certain psychologisme social. Avec F. Dubet, un écrasement similaire de l'individu par la domination d'une société fragmentée conduit à l'anéantissement des jeunes galériens. Une disparition dont ceux-ci ne se relèveront pas, malgré les efforts de F. Dubet pour les voir mener un nouveau mouvement social. L'émergence de l'acteur qu'il évoque reste suspendue à son point d'interrogation. Il retombe en effet sur l'écueil initial rencontré par les auteurs étasuniens, mais par l'autre bord. Après l'omniprésence des milieux communautaires, c'est celle d'un individu désorganisé "de l'intérieur", qui masque les compétences dont font preuve les acteurs. D'où la réaction de D. Lepoutre, souhaitant redonner un peu plus de chair aux fantômes de la galère



Si le groupe peut exister dans le temps ou dans l'espace, il convient donc de ne pas le présupposer et d'insérer celui-ci dans la problématique plus générale des rassemblements, afin d'apprécier ce qu'ils nous apportent dans la compréhension des agrégations juvéniles. Il s'agit en effet de prendre au sérieux la double dimension structurale et interactionnelle des situations d'interaction, leur caractère situé, guidé et inscrit dans les circonstances locales ; et construit par l'action en stabilisant l'environnement⁷⁷. Du coup, la notion de rassemblement relève d'une "micro société" à partir de laquelle les engagements performant les compétences, mettent en jeu un "vocabulaire des motifs" (Mills, 1940), des réseaux et des proximités.

4. Entre engagement et mobilité, vers un renouvellement des problématiques ?

Les décalages d'objets, l'évolution historique et la localisation géographique influent de manière assez significative sur les descriptions des groupes de jeunes.

Tous sont d'accord pour dire que l'existence des groupes et les formes qu'ils prennent proviennent d'une désorganisation de la société. Seul bémol, W. F. Whyte note que s'il y a désorganisation c'est entre le slum et la société globale ; et non entre les groupes et leur milieu.

Hormis F. Dubet qui réfute l'existence même de bandes organisées, anéanties par cette désorganisation qui "agit de l'intérieur", l'ensemble des auteurs relève l'isolement stratégique de ces groupes spontanés, qui les éloigne du reste de la société. Les causes en sont multiples: nécessité fonctionnelle, rejet par la société globale, gratifications internes, importance du statut, infantilisme craintif, culture propre... Seuls le système de corruption communautaire, les relations, les expériences et les pressions extérieures sont à même de faire évoluer cet écart, de manière collective ou individuelle. L'isolement de ces groupes vis-à-vis des familles et du reste de la société, les conduit naturellement à se forger une culture propre. Cette sous-culture s'oppose à une culture dominante pour former un système organisant de manière rationnelle les interactions. Pour certains auteurs, une opposition dans la forme (argot, mode...), ne signifie pas nécessairement un rejet sur le fond de l'héritage culturel (W. F. Whyte). Il peut même en être l'hypostase (P. Lascoumes et P. Robert). Seul F. Dubet refuse l'idée d'une sous

⁷⁷ "Une façon d'assurer un ajustement entre un agent et son environnement est que l'agent modifie lui-même l'environnement afin qu'il lui convienne. Nous appellerons cette activité stabilisation" (Hamond, Converse et Grass, 1992, dans Conein, 1994 : 488).

culture d'opposition à une culture unidimensionnelle. Il n'existe plus selon lui de référent culturel unique. Du coup, les cultures véhiculées par les jeunes galériens se rapprochent bien plus de personnalités individuelles métissées, que de sous-cultures collectives. A F. Dubet qui préfère parler de désorganisation, plus que de dilemme culturel, D. Lepoutre évoque pour sa part une sous-culture recomposée.

Si tous reconnaissent la coupure existant entre parents et enfants, ils ne lui attribuent pas le même sens, ni la même importance. J. Monod considère que le conflit qu'a engendré cette coupure fonde et légitime le groupe, parce qu'il maintient les adultes à distance. Les autres auteurs donnent à ce conflit un rôle beaucoup plus limité, s'insérant dans une problématique culturelle (nouveaux besoins dus à l'expérience migratoire), ou juvénile (besoin d'émancipation, ségrégation sexuelle). F. Dubet nie même l'existence de ce conflit, dans la mesure où la désorganisation de la société dans son ensemble annihile tout enjeu générationnel. Seules subsistent les tensions, non régulées, imprévisibles.

A la différence de F. Dubet et des deux auteurs américains, les sociologues français soulignent l'importance des catégories d'âge dans le fonctionnement des groupes entre eux. C'est en effet pour ces auteurs, une des raisons majeures de leur dynamique et du caractère singulier qu'y prennent les phénomènes de mode.

Les bandes décrites par F. M. Thrasher évoluent chez les autres sociologues vers des configurations plus informelles. Nous passons d'un groupe primaire structuré par la concurrence entre ses membres, à des groupes de pairs sans rituels hiérarchiques, voire à des groupes de copains en réseau.

Tous les auteurs soulignent en revanche, le rôle primordial des interactions en face-à-face dans la naissance, la forme, la taille, la nature et l'organisation de ces groupes. Si leurs activités déterminent et font évoluer les positions et les obligations de chacun, les interactions parfois conflictuelles qui se produisent au sein de ces collectifs, en évaluent la légitimité et entretiennent "l'esprit de corps", la "conscience d'appartenance" ou le "schème organisateur".

Le souci de protection est le principal motif d'intégration à un groupe pour ces jeunes fragilisés. Nombre d'auteurs ont souligné la dimension fonctionnelle des agrégations juvéniles et le rôle qu'elles jouent dans l'éloignement du groupe vis-à-vis de la société. Allant le plus loin en ce domaine, P. Lascoumes et P. Robert reprennent les notions in-group / out-group de W. G. Sumner pour montrer comment la valorisation de

l'in-group et la dévalorisation de l'out-group par ces bandes confrontées à leur rejet par le reste de la société entretient de fait une double spirale ségrégationniste.

Partis d'amitiés individuelles produites par le hasard orienté de la rue et d'un incident déclencheur, la diversité des formes d'agrégation varie selon les auteurs. La fin des groupes provient d'un phénomène naturel de renouvellement des générations (succession, désir de conformisme, entrée au lycée), mais se traduit par des changements radicaux (montée en régime de pratiques illégales, de la violence...). Selon J. Monod, la bande se désagrège au profit de petites cliques et d'équipes délinquantes ou affinitaires. Seul F. Dubet considère que la description de groupes faisant corps face au monde extérieur est une représentation bien commode. Cette imagerie rend compte en effet selon lui, de l'incapacité des acteurs urbains à cerner la nature des sociabilités juvéniles, notamment dans ses formes délinquantes.

Alors que l'ensemble des ouvrages considère que les conflits sont un moyen de confirmer le sentiment d'appartenance des membres du groupe, F. Dubet estime que la violence sans objet qui anime les galériens leur enlève toute possibilité de se constituer comme groupe. Imprévisible et autodestructrice, cette violence anomique et dépourvue de conscience de classe répond à une domination, insaisissable sous ses masques institutionnels et techniques. Pour les autres sociologues, le groupe est justement un outil de gestion du conflit interne par la ritualisation d'une violence apprise, assumée de manière collective (solidarité agonistique, boucs émissaires, règles de conduite...). Les conflits externes peuvent provenir d'un désir de reconnaissance ou de la nécessité de maintenir des règles communes dans un cadre illégal. Ils peuvent aussi rendre manifeste le rejet subi par ces groupes qui par le conflit tentent d'inverser cette violence symbolique.

Enfin, qu'il s'agisse du "repère", du "coin", du "siège", du "chez-soi", du "petit espace d'entre-soi" ou encore du "microterritoire", la plupart des auteurs soulignent le caractère central d'un lieu d'ancrage pour le groupe, même si la nature de celui-ci reste parfois imprécise. Face au stigmatisme marquant ces lieux dégradés dans lesquels ils ont grandi pour la plupart, les jeunes revendiquent un attachement à un espace qu'ils territorialisent.

Depuis ce foyer originel se déploient des espaces de moins en moins familiers au fur et à mesure que l'on s'éloigne de l'épicentre. Ce sont les parcours quotidiens entre ces différents espaces qui réalisent l'unité de groupes fait d'alliances incertaines.

Ces déplacements vérifient à chaque fois l'écart existant entre le terrain familier et l'inconnu. Avec l'âge, l'intérêt des membres va se déplacer vers cet "autre monde". Ce décentrement de l'attention n'indique pas la fin de l'attachement à l'espace, mais signifie une mue temporaire dans le cas des virées, définitive dans le cas des départs vers d'autres horizons d'action.

A travers la problématique de la 'ville comme rassemblement', nous avons façonné un centre-rassemblement autour de la notion d'appropriation comme bien commun, lui donnant sa forme. La majeure partie du corpus concernant les groupes de jeunes semble infirmer cette hypothèse. Dans les groupes de jeunes décrits ici, tout bien commun a disparu. Le groupe se structure contre un bien central, partageable. Seule reste une appropriation mise en abîme, se regardant elle-même. Pourtant, ces groupes sont tout sauf dénués de forme. Du gang communautaire aux galériens enragés, les formes diffèrent mais persistent.

L'approche goffmanienne du rassemblement insiste sur l'importance des cadres permettant de 'caler' les situations et sur les risques de stigmatisation 'par le groupe', rendant impossible toute réciprocité des perspectives. Il montre notamment les dégradés de participation qui réfutent l'idée d'un in group/out group bien défini comme semblent l'évoquer la plupart des auteurs.

Si le groupe prend forme, il ne le fait plus alors sur un fond que serait le 'milieu', mais à travers la construction de cadres permettant aux participants comme aux autres, et avec les autres, de structurer leurs engagements dans les situations qu'ils rencontrent. De ce changement de focale découle une appréhension d'agrégations traversées par l'effort de co-élaboration de leurs oppositions, de leur autonomie...

Deuxièmement, il ne s'agit plus de groupes buttant sur les frontières de leur milieu, mais de mouvements, de frottements traversant des espaces contradictoires et des publics singuliers.

Deuxième partie

*20 août 45, en ce Paris
Désert et affamé
La guerre a pris fin
La paix n'a pas encore commencé
Et ça
Nous voilà pourtant
Revenus à l'an mil
Chaque matin, nous serons
A la fin des temps
A la veille du jour où
Notre honnêteté, notre courage
Notre bonne volonté
N'auront plus de sens
Pour personne
Désormais, ma liberté
Est plus pure
Et ça
Mais nous, qui sommes nés
En France
Qu'avons nous à dire
C'est peu de dire quelle est
Notre patrie
C'est vague surtout
Elle est notre situation
Concrète
Notre chance, et notre lot*

Godard J.P., *Eloge de l'amour*, Paris, P.O.L., p. 104

Petite histoire d'un projet 4 : "Le Fresnoy", Centre National d'Arts Audiovisuels à Tourcoing (avec Lyon - Du Besset)

Tourcoing est une ville sinistrée. Les corons et les pavillons en briques ternies par les années défilent à longueur de rues. Un cadre digne des films réalistes belges ou anglais qui dépeignent la violence sociale des cités minières n'arrivant pas à se relever de la fermeture des puits.

Au milieu de ce paysage stroboscopique subsistent les vestiges d'un îlot de bonheur hebdomadaire : Le Fresnoy. Son cinéma, sa salle de spectacles, son ring de boxe, sa patinoire, son dancing et ses salles de jeux. Conservé en grande partie, il laisse deviner les rires et les cris, les images et les odeurs sucrées, les émotions, les amours et les plaisirs partagés par les enfants, les jeunes et les vieux, les familles, les femmes et les hommes qui se rendaient là chaque dimanche.

La crise industrielle des années 70 va recouvrir de cendres la région. Les grandes lettres en néon rose s'éteignent. Le "paradis" ferme ses portes. Vingt ans plus tard, un concours d'architecture est lancé par l'Etat pour installer sur la friche du Fresnoy un équipement et un enseignement de pointe au service de l'élite artistique dans tous les domaines audiovisuels.

Des plateaux de tournage, studios d'enregistrement, cabines de montage, salles de tirage vont remplacer les fauteuils d'orchestre ou encore la piste de danse restés intacts. Des professionnels hautement qualifiés en résidence vont travailler dans ce lieu autrefois dévolu aux loisirs populaires des habitants de la ville. Dans cet environnement difficile, le risque est grand de faire du Fresnoy un espace autiste dans lequel un groupe d'artistes à l'esprit de corps vit hors du monde, nourri, logé et travaillant sur place. Hors d'un espace local qui l'accueille sans enthousiasme⁷⁸, lui laissant l'usufruit de ce lieu de mémoire ouvrière et festive.

⁷⁸ Le parachutage de ce centre d'art à Tourcoing est directement lié à des tractations politiques parmi les élus du PS, sans être porté véritablement par des populations ou associations locales.



La violence symbolique de ce programme nous a incité d’une part à rouvrir ce lieu aux populations environnantes. Un jardin public où ils côtoient les techniciens et les artistes. D’autre part, notre proposition souhaite mettre en évidence la dimension de plus en plus technique, voire mécanique de la production artistique audiovisuelle, avec ses ateliers de décors, de maquettes, ses boxes d’agrandissement automatique, ses régies de montage, ou dans le travail sur la matière elle-même photographique, numérique... Du coup, notre projet consiste à donner un bâtiment “industriel”, outil technique installé en fond de parcelle, condensant le travail des machines et des professionnels. L’étrangeté de ces deux mondes n’est pas niée, mais transfigurée. Ce “monde” du travail artistique s’oppose au jardin ludique rendu au public, transformé en un lieu magique, avec ses essences inconnues, provenant d’autres régions du monde ou de la recherche agronomique. Formant un paysage étonnant, la végétation pénètre sous les anciens bâtiments conservés, se reflétant ou colonisant les différents volumes disséminés dans le

parc. Le jardin extraordinaire et la cafétéria couverte de lichens, accueillent publics et professionnels, de même que le cinéma, miroir de ce lieu étrange et fenêtre sur des lointains plus étranges encore.

Les relations entre la machine et le monde extérieur sont filtrés par une paroi translucide bleu vélum. Ce capot translucide coiffe le bâtiment à distance, en ménageant un vide, un air spécifique. Toutes les circulations se font dans cet entre-deux coloré, par des coursives depuis lesquelles on perçoit les ombres bruissantes du milieu environnant (et vice versa). Les halos dansants des arbres ou des lumières qui s'allument et s'éteignent tour à tour offrent un imaginaire aux artistes saturés d'images, comme aux habitants. Une poésie active, mémoire festive du lieu.

Au fond, les néons roses de l'enseigne ont viré au bleu, mais le rassemblement est redevenu possible.

IV. Rassemblements: une urbanité relative ou les limites de l'espace public 153

1. Etat des lieux :	
Cartes des décalages entre centralités spatiales et sociales (3 cartes jointes au mémoire).....	155
a. Les publics:	157
b. Les espaces non utilisés	160
c. Synthèse	161
d. Les espaces très bien utilisés	163
Square Alsace (Nanterre)	163
Placette 18,20 r. P. Eluard (Bobigny)	164
Le bateau pirate (Créteil)	166
2. Une première définition : les espaces intermédiaires	166
Définition des espaces intermédiaires	167
Point de passage	168
Seuil	169
Point de contact :	169
Soupape	169
Accueil	170
3. "Jeunes de banlieue" et relations identitaires	172
Entretien avec un gardien d'immeuble	173
4. Interobjectivité et pratiques agonistiques : de l'importance des cadrages et des modalisations....	180
Max	184
5. Modèle et stigmatisme ou comment assumer la surexposition.....	185
Carnet de terrain : le sexe	187
6. Perspective de coordination publique : déterminisme situationnel et exigence de justice.....	196
Carnet de terrain : le trafic	198
7. Face à l'épreuve publique : légitimité et construction de la confiance	205
Histoires d'une cité	209
8. Ni fuite, ni rapprochement : un espace public conflictuel est-il possible ?.....	212
Carnet de terrain : avec les 'grands'	221

IV. Rassemblements: une urbanité relative ou les limites de l'espace public

Le détour par la littérature sur les agrégations juvéniles nous a apporté une moisson de renseignements parfois contradictoires sur ce qui fait les groupes, même si ces travaux centrés sur le gang, la bande ou le groupe portent sur un objet différent du notre. Nous voudrions dans cette section travailler les rapprochements et les traversées, plus que le club ou la clique, un mouvement plus qu'un état, pour tenter de comprendre le sens, notamment spatial, que prennent les rassemblements pour ceux qui les composent.

Pour répondre à cet objectif, il a un moment été envisagé d'entreprendre une thématisation des expressions qui marquent les espaces de rassemblement, comme a su

le faire G. Bachelard pour la maison par exemple (La poétique de l'espace): coins, marqueurs de distance, frontières... Cependant, le travail de terrain a confirmé "l'enfouissement"⁷⁹ de ces expressions :

« *Le carrefour ça n'a pas de nom* »⁸⁰ (Karim, Créteil).

En fait celui-ci est plutôt appelé « *le tabac* », mais les espaces sont rarement nommés, hormis ceux qui correspondent à des 'services urbains' (gymnase, café, commerce...). L'espace, on ne le convoque pas, on y va.

Nous avons préféré montrer en filigrane les 'dégradés d'expressivité' des rassemblements. Suivant les moments, ceux-ci se rapprochent du rassemblement d'habitues basé sur des routines ; et apparaissent ensuite comme un rassemblement "total" (retrouvailles, disputes...). Ce dégradé peut être construit sur:

- la critique (gymnase incendié, ostentation face aux policiers...)
- les virtuosités (sportives, ludiques, informationnelles...)
- la visibilité: se cacher (pour 'échanger'), être vu (parce qu'exposé), se montrer (pour 'vendre', se faire reconnaître...), voir (pour savoir ce qui se passe)
- la présence physique (les halls d'immeubles, les sas de centres commerciaux, les portes de cours de collègues, les entrées de salles...)⁸¹.

Nous essaierons de montrer ce que produit l'investissement spatial au sein des différents rassemblements, en nous appuyant notamment sur les notions de "réserves" (Goffman), d'appropriation (Lefebvre), de familiarité (Thévenot) et de déterritorialisation/reterritorialisation (Deleuze et Guattari). Ces approches seront complétées par celle sur les mobilités, notamment celles de J. Levy et de M. Kokoreff.

⁷⁹ Selon Ricœur, 'l'enfouissement' du récit dans la vie, sous la forme de la conversation ordinaire est le premier stade du récit. C'est ce qu'il appelle la 'préfiguration'. Le deuxième stade du récit est la configuration. "L'acte de configuration possède une triple membrane: d'une part, la mise-en-intrigue, que j'ai appelée la 'synthèse de l'hétérogène'; d'autre part, l'intelligibilité, la tentative de mise au clair de l'inextricable; enfin la confrontation de plusieurs récits les uns à côté des autres, contre ou après les autres, c'est-à-dire intertextualité". La refiguration est le troisième et dernier stade du récit, celui de la lecture (Ricœur, 1998).

⁸⁰ "Le lieu est de l'espace nommé" (Depaule, 2000)

⁸¹ Occupés, les passages deviennent des seuils et les seuils deviennent parfois opaques, cependant ils jouent leur rôle d'adhérence. Un jour, à l'annonce de la fermeture de la salle de la MPT (Créteil), nous sommes une bonne vingtaine, avec les jeunes du rassemblement, à sortir simultanément par la petite porte d'accès. Au moment du passage, un jeune demande à l'éducateur de rue un service. Ce dernier remarque *à posteriori* : « *J'ai répondu oui dans le mouvement, sans réfléchir. Après mes refus répétés de ces derniers temps, j'avais envie de lui répondre oui, même si je me demande si j'ai bien fait* ».

1. Etat des lieux : Cartes des décalages entre centralités spatiales et sociales (3 cartes jointes au mémoire)

« On ne peut calquer la carte des rassemblements sur celle des impayés ou des familles pauvres, mais plutôt sur celle des cercles d'amis, des amitiés d'enfance et de leurs lieux » (responsable SCIC, Créteil)

Les cartes des espaces de rassemblement décalés montrent l'ampleur des microcentralités au sein même de ces espaces résidentiels. Elles ne prétendent pas à l'exhaustivité et constituent un instantané à la fin 1999 certainement en-dessous de la réalité. Elles se veulent néanmoins le reflet le plus fidèle possible des pratiques de rassemblement décalées sur Bobigny, Créteil et Nanterre. Elles ont été élaborées à l'aide d'observations directes (seul ou guidé par un des interviewés) et de plus de 110 entretiens individuels ou collectifs⁸²

Nous avons dissocié d'une part les centralités spatiales et d'autre part les centralités sociales.

- **Centralité spatiale :** espace extérieur conçu pour recevoir un rassemblement (place, square...)

⁸² Les personnes interviewées :

Sur **Bobigny**, il a été procédé à 18 entretiens individuels et 12 réunions collectives. Sur ces entretiens, 25 ont donné lieu à enregistrement.

Sur **Créteil**, il a été procédé à 42 entretiens individuels et 8 réunions collectives. Sur ces entretiens, 34 ont donné lieu à enregistrement.

Sur **Nanterre**, il a été procédé à 31 entretiens individuels et 19 réunions collectives. Sur ces entretiens, 25 ont donné lieu à enregistrement.

Ces entretiens ont eu lieu soit sur le lieu de travail (bureau, salle commune...) avec des plans, soit sur place de manière itinérante.

Les personnes interviewées ont été celles présentes sur le terrain et donc susceptibles de donner des informations sur les rassemblements décalés :

Les services municipaux

Mission Ville (Créteil), Vie de quartier (Nanterre), Jeunesse (B, C, N), Nettoyement (B, C, N), Espaces verts (B, C, N), Sports (B, C, N), Economique (C)

Les bailleurs sociaux

Responsables (B, C, N), Gardiens (B, C, N), Gestionnaires des parties communes extérieures (SEMECO (B))

Les services sociaux

Responsables de maison des jeunes (Bleuets (C)), de centres sociaux (Petits-Prés/Sablères (C), Canibouts (N)), de foyer de jeunes travailleurs (ADEF (C)), d'organismes de formation (AFPA (C)), de clubs de prévention (C, N), Educateurs clubs de prévention (C, N)

Les personnels de terrain de grands équipements

Parc départementaux (B, C, N), Hôpital (C), Centre commercial (B)

Les associations d'habitants (N)

- **Centralité sociale :** espace de rassemblement effectif (phénomène récurrent de stationnement d'un ou de plusieurs groupes de personnes)

Ces cartes font le bilan de la présence des espaces décalés, c'est-à-dire ceux :

- qui ne sont pas conçus pour recevoir des gens mais sont plutôt des espaces de circulation (trottoir, carrefour, chaussée...) et où pourtant des gens se rassemblent
- qui sont prévus pour un certain type de public et qui sont occupés par un autre (des jeux pour enfants utilisés par des adolescents...)
- qui sont prévus pour recevoir des gens et où pourtant personne ne vient.

Ces trois types de lieux sont mis en regard avec des espaces qui sont prévus pour recevoir des gens mais qui malgré des conditions d'utilisation pas forcément optimum, fonctionnent particulièrement bien.

Si l'on veut comprendre pourquoi des gens se rassemblent à un endroit et pas un autre, ces situations décalées sont intéressantes pour plusieurs raisons :

- d'une part elles montrent ce qui fait qu'un espace public fonctionne
- d'autre part ce sont bien souvent des situations instables et les moments où ils se créent et ceux où ils disparaissent sont des instants privilégiés pour comprendre leur nature.

Ces cartes permettent de tirer quelques enseignements :

Hormis à Nanterre où ils sont plus nombreux, on ne retrouve pratiquement pas de rassemblement décalé en zone pavillonnaire. Quelques rassemblements décalés de jeunes se forment néanmoins près des collèges, d'équipements particuliers ou d'opérations HLM implantés dans ces quartiers. La densité y est en effet beaucoup plus faible et la visibilité plus stigmatisante (autres publics rares et étiquetage des propriétaires vigilants). Même si peu de rassemblements se produisent sur ces zones pavillonnaires, les populations de jeunes de ces quartiers se retrouvent sur le reste de la ville (Vieux centre (C), La Boule (N), cité de l'Abreuvoir (B)).

En vieux centre-ville, les espaces de rassemblement décalés sont plutôt le fait de populations immigrées (maghrébins, portugais...) qui stationnent près des marchés. Les jeunes sont regroupés près des fast-foods et se disséminent aux environs des collèges et lycées, ainsi que dans les squares. L'espace est suffisamment « cadré » pour que les rassemblements décalés soient limités essentiellement aux squares.

Les seuls rassemblements décalés présents de manière systématique sur les zones d'activité sont les commerces ambulants, peu nombreux mais particulièrement actifs. Situés en général à des carrefours en position centrale ou à l'entrée de la zone, ils n'hésitent pas à sortir tables et chaises sur le trottoir pour servir la clientèle des employés de bureau. Lorsque ces zones ne sont pas isolées (entre habitat et équipement par exemple) les parkings sont parfois investis de rassemblements décalés composés de jeunes ou d'enfants (Champs Pierreux (N)). Les zones d'activités plus anciennes comportant des friches peuvent héberger des squats (Les Vignes (B), ouest Chemin de l'Ile (N)).

Les cités en marge et les marges des cités sont l'occasion d'espaces décalés particuliers (mécanique, pique-niques, trafic...) qui se caractérisent par leur extraterritorialité légale ou temporelle.

a. Les publics

Dans une première approche, on peut considérer que les enfants restent plutôt proches de leur habitation, sur les espaces verts ou de jeux jusqu'à 10/12 ans puis s'installent ensuite à proximité des entrées, des garages et devant ou dans les halls. Les adolescents se déplacent sur toute la cité et les adultes restent fixes au centre (parents proches des petits, personnes âgées).

Les jeunes représentent le public le plus nombreux de ces espaces de rassemblement décalés. Ces derniers sont situés pour la plupart au sein ou à proximité directe de groupes d'habitation HLM (et plus particulièrement de certains bâtiments à l'intérieur de ces ensembles)⁸³. Cette caractéristique est particulièrement visible à Bobigny où les 'cités' sont plus discrétisables qu'ailleurs. A Créteil, les espaces décalés constitués par des jeunes suivent le même principe de localisation. Cependant, la dernière extension de la ville qui date des années 80, associant des logements privés et publics en front bâti continu d'immeubles bas donnant sur rue ou sur voie piétonne, réduit le phénomène mais en renforce la stigmatisation.

⁸³ Le statut du bailleur compte plus que la forme urbaine dans la présence de ces espaces décalés formés par des jeunes. La politique d'attribution modifie clairement l'origine et la stabilité des locataires (cf. quartier du Parc sud/nord à Nanterre). Par ailleurs, la concentration de ces espaces décalés sur quelques bâtiments provient en général de la taille importante des appartements et de l'ancienneté des familles, du type de bailleur ou de la filière d'attribution, de la visibilité ou de la proximité de circulations, du type de locataires ou de la personnalité du gardien, bref une multitude de raisons que nous n'épuiserons pas toutes dans ce travail.



Jeux pour enfants de la cité Chemin Vert à Bobigny

Les espaces de rassemblement décalés occupés par les enfants sont assez nombreux et situés pour la plupart au centre des cités. Ils recueillent un public juvénile large, de jeunes et d'enfants habitant l'endroit⁸⁴. Ceux moins centraux concernent des groupes un peu plus âgés et regroupés par tranche d'âge.

Sur quelques cités où les relations entre habitants sont plus développées, des personnes âgées stationnent en groupe régulièrement en périphérie du quartier, à l'écart des enfants et adolescents. Ces groupes se déplacent en fonction de l'ensoleillement. Les personnes âgées se déplacent surtout le matin, quasiment jamais en groupe mais s'arrangent pour se croiser en sortant à la même heure et en prenant le même parcours. Les retraités des foyers SONACOTRA sont apparemment très souvent "au pays" et semblent moins rester à l'extérieur que les autres habitants, « *pour surveiller leur chambre qui sert de stockage* » (coordonnateur de quartier, Nanterre).

Les pratiques de trafic de drogue motivent l'existence de certains espaces décalés. Il faut cependant différencier les plaques tournantes qui font le vide autour d'elles⁸⁵ et la multitude de petits lieux de revente de proximité dont seulement les plus importants où les plus ostentatoires sont répertoriés en tant que tels sur les cartes. Ce trafic domestique

⁸⁴ Peu sont surveillés directement par leurs parents. Cette surveillance s'exerce plutôt sur les plus petits dans les centralités spatiales conçues pour les recevoir (jeux pour enfants...).

⁸⁵ La présence du trafic régional est particulièrement présente à Nanterre (les Canibouts) et à Créteil (la place de l'Abbaye). Celle du trafic domestique est forte à Nanterre, moins ostentatoire à Bobigny et à Créteil.

s'exerce à proximité des autres espaces décalés utilisés par les autres jeunes ou par les enfants. Par contre, si la limite entre les espaces décalés de jeunes et les enfants est relativement souple, celle existant entre les enfants et les revendeurs est en général tout à fait claire et respectée de part et d'autre.

Les représentations spatiales évoluent notamment en fonction :

- de l'âge: pour les 'petits', les zones non pratiquées quotidiennement sont éloignées et les limites qui les séparent de celles-ci sont fortes. Pour les plus grands, les autres zones leurs sont proches et les limites atténuées.
- du lieu d'habitat: plus on habite loin de la zone considérée, plus on la définit de manière élargie en comprenant des habitats qui ne seront pas estimés comme en faisant partie par ceux qui l'habitent ou la fréquentent.
- de ceux qui les occupent, plus que des particularités géographiques ou spatiales.
- des déplacements des groupes qui y stationnent. C'est seulement à l'extérieur de la ville (vacances...) que l'appartenance à la ville est revendiquée. Les jeunes du centre-ville de Bobigny auront cependant plus de facilité à revendiquer leur appartenance à "Boboche", que ceux des deux autres villes.

b. Les espaces non utilisés



Agora vide à Bobigny

« Non, non, les bancs ne sont pas utilisés. C'est que pour une heure par les gens qui habitent la cité et le reste de la journée par les jeunes. Le soir à n'importe quelle heure, même la journée » (habitante, Nanterre).

La non-utilisation des espaces peut avoir de multiples causes qui ont du mal à rentrer dans une quelconque grille. Cependant, nous avons essayé de classer ces espaces en quatre catégories, selon leur défaut majeur : conception⁸⁶, dégradations⁸⁷, situation⁸⁸, ou inadaptation aux publics⁸⁹.

⁸⁶

1. Terrain A86 niveau CPAM (B) : pas de jeux
2. Dalle Berlioz (B) : n'a pas été conçu comme un espace de circulation de la cité
3. Mail Reinhardt (B) : peu aménagé, trop étroit
4. Place de la préfecture (B) : revêtement rugueux, peu d'aménagements (sécurité)
5. Place Croix des Mèches (C) : revêtement rugueux
6. Espace rollers Parc de la Brèche (C) : inadapté aux pratiques récentes
7. Jeu adolescents Sq. Esquirol (C) : jeu trop formaté, mode d'utilisation unique
8. Mail Mitterrand (C) : espace extraverti, attente du nouveau quartier des Sarrazins
9. Place Mendés France (C) : lieu passant aménagé comme un lieu calme
10. Placette au nord du sq. de l'Echat (C) : trop petite, cernée de bureaux, minérale
11. Kiosque Acacias (N) : espace trop petit, trop à la vue
12. Placette Balzac / Courbevoie (N) : arbres à fruits collants > bancs impraticables
13. Stabilisé r. Col. Fabien (N) : locataires trop proches, salissant
14. Pergola Flemming (N) : cerné par les voitures, pas de recul
15. Square des Groues (N) : œuvre plastique difficilement habitable
16. Escargot Aillaud (N) : jeu trop formaté, mode d'utilisation unique, vieilli
17. Terrain des Chenevieux (N) : ouvert au public mais non aménagé

⁸⁷

c. Synthèse

Cette première tentative confirme ou précise certains constats faits sur les autres espaces de rassemblement.

D'une part, les espaces prévus pour des rassemblements réguliers de quelques personnes, doivent avoir des dimensions correctes. Cet espace doit pouvoir contenir le rassemblement mais aussi créer une enveloppe structurant la distance (arbres, mobilier urbain...), et non imposant un écran, entre l'espace de rassemblement et l'espace environnant pour relativiser les nuisances extérieures (vue, bruit...) ou essayer d'en causer le moins possible⁹⁰.

-
18. Bacs à sable non surveillés : la clôture ne représente pas une protection efficace
 19. Dalle béton Grémillon / r. Prospérité (B) : revêtement abîmé
 20. Square nord-ouest Eluard (B) : déjections canines, verre
 21. Jeux Karl Marx sud (B) : ¼ des jeux enlevés
 22. Mur d'escalade A86 (B) : prises dégradées
 23. Jeux enfants Potagers (N) : clôture et jeux cassés
 24. Tennis Zilina (N) : enrobé non plan, filet manquant
 25. Square Novi-Béograd (C) : déjections canines
 26. Square Clos des Vergers / Sq. Martinez (C) : dégradations, déjections canines
- 88
27. Kiosque r. de Savoie (B) : placé sous des arbres
 28. Jeux est Berlioz (B) : situé dans un renforcement, concurrence nouveaux jeux
 29. Tennis de table Grémillon / RN 186 (B) : en retrait de la vie sociale
 30. Sièges béton r. La Fontaine (B) : servent à caler les poubelles
 31. Tennis de table PVC (B) : concurrence des nouveaux équipements sur A86
 32. Bancs intégrés Mairie (B) : situé en plein passage > intimité impossible
 33. Foot r. de Dijon (B) : milieu habitations, concurrencé par stades départementaux
 34. Jeu à ressort tour 6 Chemin Vert (B) : jeu unique
 35. Jeux enfants Parc de la Brèche (C) : coupés du reste du parc et entre publics
 36. Bac à sable Haye aux moines (C) : à l'ombre
 37. Bac à sable nord Giraudoux (C) : à l'ombre, aspect froid (essences boisées)
 38. Promenade des italiens (C) : n'est pas utilisée comme circulation de transit
 39. Place de l'Europe (C) : bureaux exclusivement
 40. Boules all. Bourgogne (N) : présence d'enfants proches
 41. Jeux tour MH / bd Pesaro (N) : écrasé par tour, impossible surveiller par fenêtres
 42. Jeux en bois entre r. Résistance / Acacias ouest (N) : au milieu du passage
 43. Butte pierre Lilas (N) : exposée pour les jeunes, bruyant pour les appartements
 44. Bancs intégrés Mairie (N) : espace trop nu
 45. Bancs rue Pascal (N) : situé entre la route et la voie RER, pavillonnaire
 46. Tennis école La Fontaine (N) : près du CASH (SDF)
 47. Square bd Lénine / bd National (N) : trop bruyant
 48. Square bd Lénine / r. du Mans (N) : petit, bruyant
 49. Square r. des plaideurs (N) : petit
 50. Stade Potagers (N) : en périphérie du quartier et des circulations
- 89
51. Bac à sable r. Bossuet (B) : peu d'enfants dans l'immeuble
 52. Amphithéâtre haut jardins de Bobigny : ne correspond pas à une pratique
 53. Terrain de bicross base de loisirs (C) : passé de mode
 54. Ancien fronton pl. de la Habette (C) : panier basket demandé (bruit->refusé)
 55. Jeux sq. Savignat (C) : milieu habitations de personnes âgées
 56. Boules Carriers (N) : habitations récentes, prés jardins privatifs
 57. Panier de basket Castors (N) : population âgée
 58. Stade Langevin (N) : jeunes souhaitent terrains plus petits en proximité
 59. Boules Lilas (N) : vont jouer avec les habitants des coquelicots
 60. Mail Acacias (N) : en marge par rapport aux centres et circulations de quartier

⁹⁰ ex: 3,8,9,10,11,13,14,28,32,35, 43,44,45,47,48,49,55, 56

D'autre part, l'excès inverse, c'est-à-dire l'isolement, empêche aussi une présence régulière sur l'espace de rassemblement⁹¹. Il faut donc que les équipements soient assez éloignés des habitations mais proches des endroits de passage.

Les espaces de rassemblement doivent évidemment faire l'objet d'un entretien régulier et d'une conception adaptée (visibilité, durabilité...), ceci tant en ce qui concerne les revêtements⁹² que la compatibilité des prescriptions⁹³ ou l'habitabilité⁹⁴.

Mais la nécessité d'animation de l'espace public⁹⁵ doit prendre en compte la situation locale des espaces⁹⁶ existants ou à créer et des publics qui pratiquent ou côtoient ces lieux de rassemblement⁹⁷.

Hormis les problèmes de dimensionnement⁹⁸ ou de positionnement⁹⁹, l'évolution des pratiques est un sujet plus complexe à traiter. Un effet de mode peut par exemple, déplacer l'intérêt d'un sport à l'autre sur une période de 10 ans (jogging -> VTT), de 5 ans (tennis -> basket) ou de 2 ans (street basket -> foot).

Au cours de l'année, un événement (Roland Garros...) peut créer une demande ponctuelle forte.

La mise en place de terrains multisports n'a réglé le problème que partiellement :

- les équipements lourds ont du mal à s'adapter¹⁰⁰
- la sectorisation des publics jeunes vis-à-vis des adultes est souvent renforcée
- leur position géographique et leur rôle social de 'centralité de quartier' ou de cité, fragilise leur caractère d'espace public ouvert.

La non utilisation des espaces prévus pour les rassemblements et non utilisés montre que:

L'agora¹⁰¹, archétype de l'espace public, n'a pas de forme idéale. Elle doit s'adapter par la confrontation continue entre espaces et publics.

Il est difficile de passer outre cette conflictualisation de l'espace public. Lorsque l'on veut tenir à l'écart un public pour éviter un conflit, il y a en effet de grandes

⁹¹ ex : 2,29,35,38,50,60

⁹² ex : 4,5

⁹³ ex : 12

⁹⁴ ex : 15

⁹⁵ ex : 1,17

⁹⁶ ex : 27,30,36,37,41

⁹⁷ ex : 7,16,39,40,46,51,57

⁹⁸ ex : 34

⁹⁹ ex : 42

¹⁰⁰ ex : 6,53,58

¹⁰¹ ex : 52

chances pour qu'il soit déplacé ailleurs ou que cet espace soit aussi délaissé par les autres personnes¹⁰².

Il s'agit peut-être de prendre en compte les parcours affinitaires de populations considérées comme mouvantes, prêtes à se déplacer pour rejoindre un ami, s'arrêter en revenant de l'école ; considérer les pratiques dynamiques¹⁰³ des lieux et non des contingents aux potentialités normalisées ou des déplacements virtuels sans territoire.

d. Les espaces très bien utilisés

« Le soir il y a presque plus de parents que d'enfants dans l'espace jeux car les enfants jouent à cache-cache autour de la tour » (gardienne, Nanterre).

La surfréquentation de certains lieux semble due soit à un bon tissu relationnel-familial qui permet de maintenir une bonne co-gestion, soit à une bonne situation urbaine, à la charnière entre le 'quartier' et 'la ville' perçue comme entité. C'est apparemment la gestion permanente du conflit potentiel entre publics différents qui renforce l'attractivité des rassemblements, leur animation et leur qualité d'espace public.

Square Alsace (Nanterre)

Un square classique situé au milieu d'une cité HLM assez enclavée. L'après-midi, une quarantaine de personnes ; des mères, des pères, des nourrices et des habitants entourent une multitude de petits enfants.

« C'est le must, ça va du tout petit à la mémé de 90 ans, c'est très village, très famille » (gardien d'immeuble, Nanterre).

Les nourrices modernes jouent avec les enfants dans l'espace de jeux, celles plus traditionnelles restent assises sur les bancs situés autour.

Dans la journée, les familles habitant en bordure du square envoient souvent leurs enfants jouer seuls, surveillés des fenêtres ou par d'autres mères. Mais un nombre important de parents et de nourrices vient de copropriétés plus éloignées et complète une présence parentale déjà importante.

¹⁰² ex : 54

¹⁰³ ex : 59

Ce square a toujours bien fonctionné, même en mauvais état. Son réaménagement récent a encore renforcé son attractivité.

Cette cité est la plus ouvrière de Nanterre. Le chômage bloque les habitants sur leur lieu d'habitat, d'autant que les habitants sont peu véhiculés. Le turn-over est faible et les enfants des locataires cherchent à vivre eux aussi dans la cité.

C'est ce tissu relationnel ouvrier et familial qui a produit jusqu'à présent une relative intégration des nouveaux locataires et maintient une bonne cogestion des espaces communs et notamment du square.

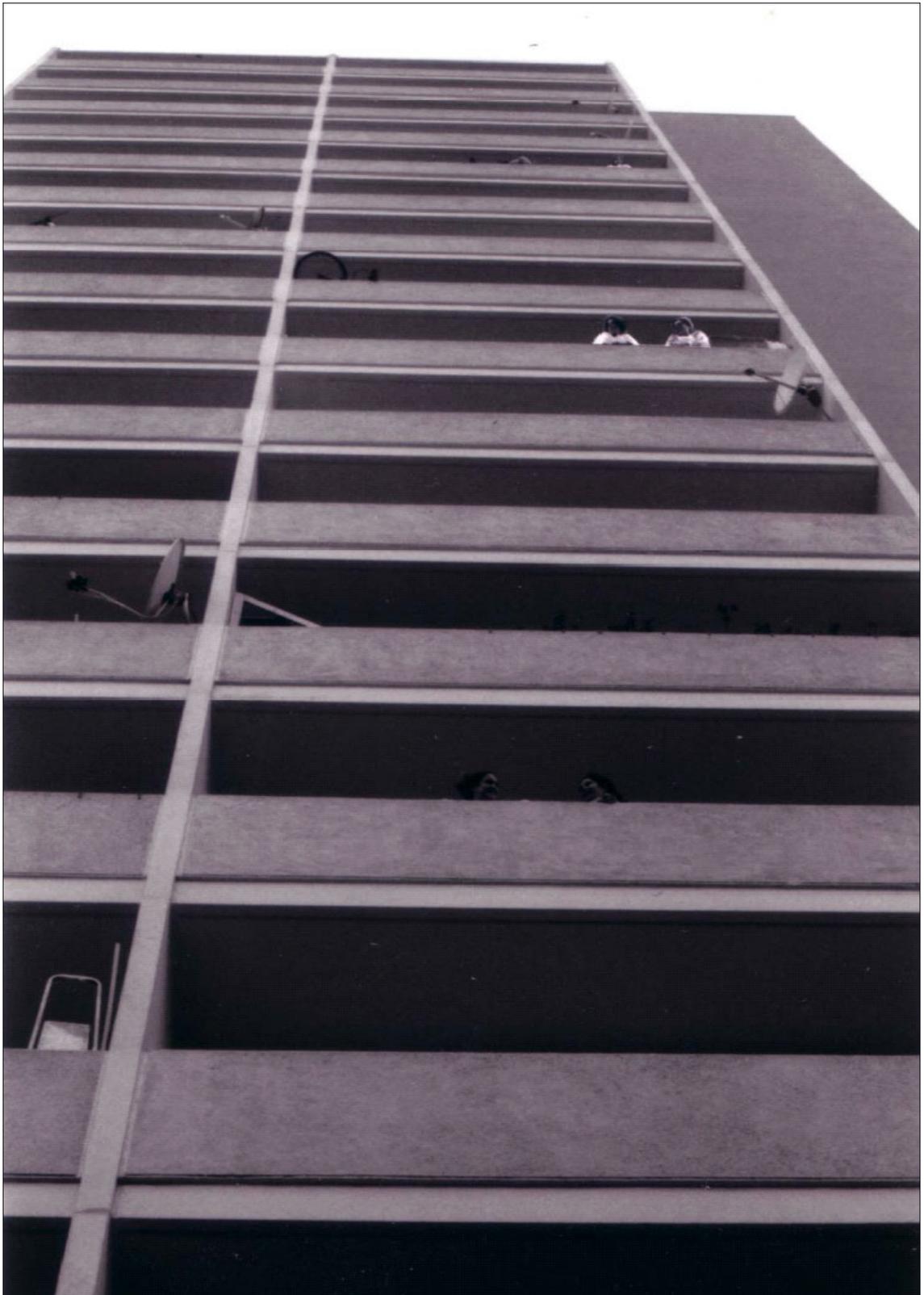
Placette 18,20 r. P. Eluard (Bobigny)

La placette est située en contrebas de la dalle centrale de cette cité du centre-ville. Là, les tours 18 et 20 s'accrochent grâce aux différents halls faisant le lien entre le monde vertical et l'espace horizontal.

Quotidiennement, sur cet espace, plus de 50 enfants jouent au foot ou font du vélo. Au centre de la placette, trône une jardinière où les tout petits s'inventent des histoires, à l'abri des arbustes.

Laissant les deux tiers de la placette aux enfants, les adolescents occupent en général un seul côté de la place pour discuter, un espace vite utilisé lorsque les grands sont absents.

Les enfants sont constamment obligés de composer avec les adultes accédant à leur logement, ou désirant aller à la cité ou au square voisin. Lorsqu'ils perdent le ballon, les joueurs demandent aux personnes passant en contrebas de le leur renvoyer. Les enfants font de même avec les adolescents qui jouent plutôt sur la dalle centrale, plus haute. Cette nécessité permanente de gestion du conflit potentiel provoquée par sa situation passante et par la multiplicité des publics présents, renforce paradoxalement son attractivité, son animation urbaine et sa qualité d'espace public.



Mères surveillant leurs enfants sur la placette de la cité P. Eluard (Bobigny)

Le bateau pirate (Créteil)

C'est un ancien jeu en bois simulant un navire échoué. Situé idéalement dans un renforcement du quai Offenbach en front de lac, ce prototype de grande taille dont l'intérieur est accessible, connaît un vif succès. On peut y trouver simultanément le dimanche : « entre 100 et 150 personnes » (agent services techniques, Créteil).

Les enfants, les maternelles, les centres de loisirs ou les promeneurs s'égrènent tout au long de la journée. Dans l'après-midi des retraités et quelques jeunes se rajoutent. Ces derniers ne s'assoient pas sur les bancs près du bateau comme le reste des utilisateurs mais sur les murets en retrait à la sortie d'un groupe d'immeubles. Le soir, le site est éclairé et les jeunes sont les seuls à rester.

Des SDF viennent régulièrement été ou hiver, avec matelas et couvertures, prêts à faire un feu pour se réchauffer.

L'habitable a été ajouré pour limiter ce genre d'appropriation mais on y retrouve quasi quotidiennement papiers de bonbons, habits, tessons de bouteille ou préservatifs.

Ce jeu, malgré son non-respect des normes européennes et son âge, rassemble par son aspect singulier, sa position urbaine, la multiplicité des publics qui ont à y passer. Il rassemble au-delà de son public domestique, non parce qu'il est situé entre deux quartiers mais parce qu'il est situé à la charnière du quartier et du reste de la 'ville' comme entité globale. Les passants n'ont pas à pénétrer à l'intérieur du quartier pour le pratiquer.

2. Une première définition : les espaces intermédiaires

Certaines microcentralités faisant le lien entre les centralités lourdes et les rassemblements domestiques, prennent ici une importance d'autant plus grande pour les jeunes que leurs relations avec le reste de la population y sont plus aisées: les espaces intermédiaires. Ces lieux, conquis, sont ici une tour, là un square, une barrière ou un bassin. Comme les autres rassemblements, ils sont très liés aux quartiers d'habitat, mais plus proches des circulations et des différents pôles d'intérêt situés à proximité. Les personnes qui les font vivre proviennent d'endroits et de milieux plus divers (enfants, jeunes, adultes, chômeurs, actifs...), elles habitent parfois tout près, passent par-là ou viennent spécialement. Ce sont des lieux où peuvent se nouer des relations ponctuelles entre groupes de quartiers différents ou s'inscrire des liens durables (stade, gymnase,

carrefour...). Ouverts à des activités favorisant une plus grande perméabilité avec les enfants, les adultes, les filles..., ils jouent plus que d'autres le rôle "d'espaces publics".

“Plus que le couple ségrégation/intégration, les notions de circulation, de cheminement, d'accessibilité, de captivité, de pause, paraissent fécondes pour éviter une sociologie des enclaves en tenant compte d'une part de l'enchevêtrement des territoires et d'autre part des usages transversaux de l'espace urbain qui font passer les individus d'un territoire à un autre” (d'après Joseph, Roulleau-Berger, 1997 : 162).

Définition des espaces intermédiaires

"Si des enclaves tendent à produire de la discontinuité, des espaces intermédiaires tendent à créer de la porosité, de la continuité entre les différents mondes économiques et sociaux. (...) Ce sont à la fois des espaces de protection, de restauration identitaire et de mise à l'épreuve de soi. Ce paradoxe traduit cette tension intégration/désaffiliation qui traverse la société dans son ensemble. (...) Ici se frôlent et se rencontrent diverses formes économiques, légales et illégales, marchandes et non marchandes. On voit bien alors un 'continuum' entre les zones d'intégration sociale, de vulnérabilité et de désaffiliation et d'autre part, des porosités, des mouvements entre ces zones, et on voit aussi que le processus de désaffiliation peut se retourner en processus d'affiliation, et qu'il est rarement irréversible" (Roulleau-Berger, 1997 : 161-172). "Ce sont des espaces de relations objectives (conflits...), mais aussi des espaces de relations intersubjectives qui construisent le sens de l'action de manière concertée. L'espace intermédiaire constitue un lieu fort d'articulation entre un ordre structurel et un ordre interactionnel" (d'après Reynaud et Rémy, Roulleau-Berger, 1993 : 197). "Il faut les penser non comme des espaces de repli identitaire, mais comme des lieux d'élaboration de croyances et de désirs, comme des espaces de conviction" (Joseph, 1984 : 69).

« Ils arrivent avec des équipes déjà constituées. L'équipe de Paul Eluard va rencontrer celle de Bons Enfants avec peut-être des joueurs qui jouent dans l'autre équipe aussi. Mais souvent c'est des matchs un peu organisés à la va vite aussi. C'est des rendez-vous souvent l'été sur une période de 3 / 4 mois. On se donne rendez-vous tous les jours à 18h en fin de journée ou à 19h » (responsable du service sport, Bobigny).

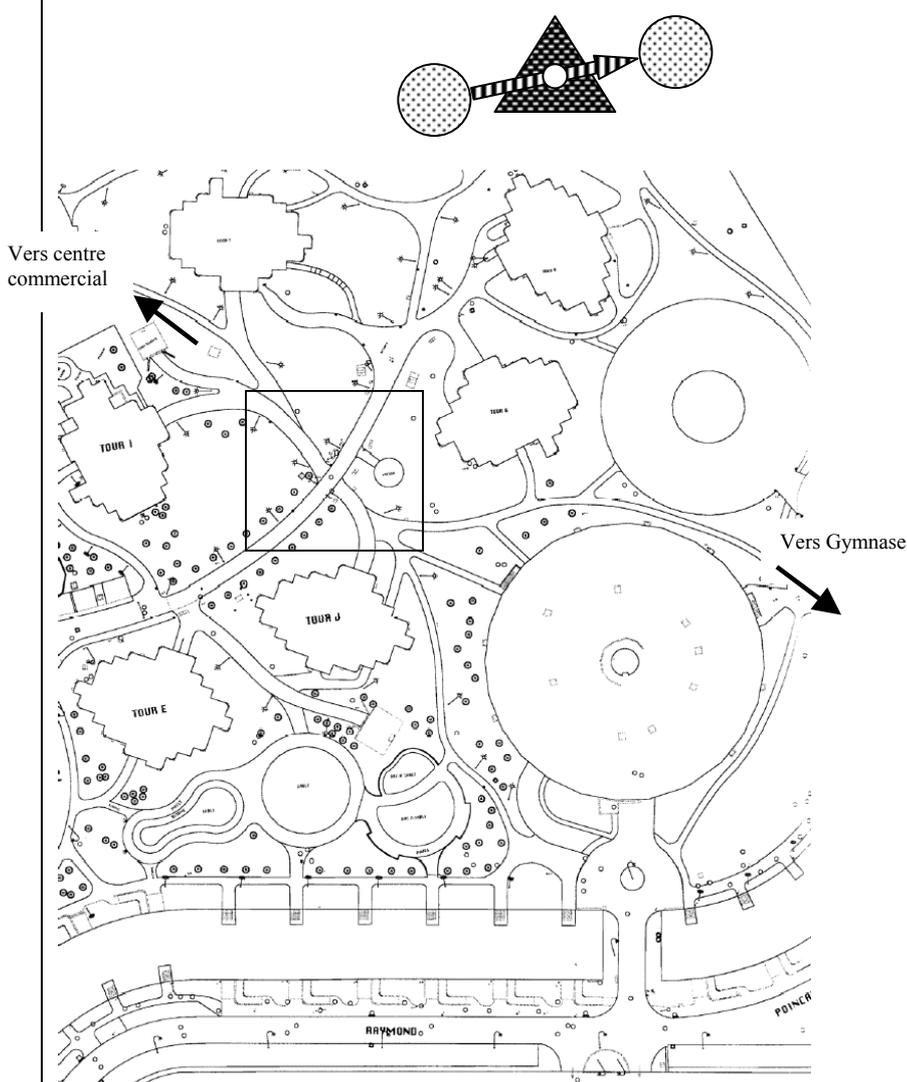
« Les adultes institutionnels croient toujours que c'est la loi du plus fort entre les jeunes, mais ce n'est pas vrai sur ces terrains de jeux » (ancien 'grand', responsable jeunesse, Bobigny).

Ces rassemblements-espaces intermédiaires indiqués sur les différentes cartes prennent plusieurs formes:

Point de passage

Dans ce cas de figure, le rassemblement ne constitue pas un but de déplacement. Les personnes traversent cet espace pour aller au collège, sur un terrain de sport ou au centre-ville. Ces points de « passage » ont une fréquentation plus imprévisible que les autres.

On peut considérer par extension une circulation dans son entier comme constituant un espace de rassemblement/passage, mais c'est le plus souvent au sein d'une cité que ce rôle est rempli. Par contre, les équipements (squares, terrain de sport...) sont rarement des points de passage mais plutôt des destinations.



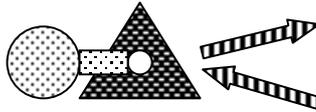
Un des espaces intermédiaires du quartier du Palais (Créteil)

Seuil

L'espace de rassemblement est ici l'endroit par où l'on passe pour sortir ou pour rentrer dans le quartier ou la cité, ce sont des espaces qui fonctionnent toute l'année. Ce sont souvent des rassemblements proches de commerces pour plusieurs raisons :

- Ils maintiennent un flux de personnes à peu près constant qui assure la vie de ces espaces intermédiaires.
- Ce sont en général les lieux les mieux desservis par les transports en commun.

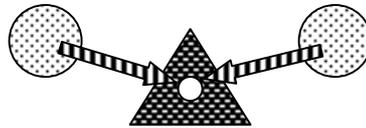
Un repli est possible en cas de mauvais temps (galerie, café...) sans pour autant s'enfermer chez soi ou dans un hall.



Point de contact

Ici, l'espace de rassemblement est un lieu plus ou moins neutre où les participants viennent spécialement, notamment pour ne pas aller chez l'autre.

Points de contact, ces lieux ne sont pas retirés mais sont souvent à proximité de lieux à centralité urbaine forte (services, équipements...).



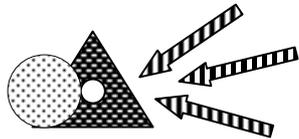
Soupape

L'espace de rassemblement permet dans ce cas de sortir au quotidien de zones d'habitat qui ont la particularité d'être relativement autosuffisantes en équipements. On ne sort pas de la cité pour avoir quelque chose que l'on n'a pas chez soi, mais l'on en sort pour aller se "changer d'air" sur ces espaces intermédiaires et sortir de la pression de l'environnement proche. Ce sont souvent des terrains de sport combinant parfois d'autres fonctions (jeux enfants...), qui jouent essentiellement ce rôle parce que ce sont des structures proches qui peuvent être utilisées quotidiennement sans être pour autant "au milieu" des zones d'habitat.



Accueil

La dernière forme que prend l'espace de rassemblement est l'espace d'accueil. Situé en général au sein d'une cité, les personnes viennent de plusieurs endroits pour s'y rencontrer. Ces rassemblements sont alors à considérer comme des espaces, des nœuds de réseaux.



L'espace intermédiaire de la cité PVC (Bobigny)

Les formes que prennent ces espaces intermédiaires mettent en jeu des expositions et des sociabilités diverses, mais sont surtout des espaces-temps où de manière générale, chacun veille à articuler ancrages territorial et situationnel:

« Les filles de PVC vont quelques fois sur Eluard pour faire des courses au Corsair ou à la pharmacie, mais elles ne restent pas. Par contre, les garçons d'Eluard vont les voir à PVC et prennent le temps de discuter » (gardien, Bobigny).

Il s'agit d'inscrire ses interactions dans un parcours individuel et commun; référents à partir desquels se mesurent les trajectoires et les événements. Ces espaces qui jouent un rôle public, sont des espaces-temps où chacun veille à inscrire ses interactions dans un parcours, une trajectoire personnelle ou une histoire commune, une régularité, une périodicité...

C'est le lieu de l'aventure (Simmel), événement singulier, inscrit dans le temps, impliquant une rupture et une ex-centration de soi. Un espace et une occasion de rencontre où chacun doit être à la hauteur de l'instant en y étant attentif. Un moment de plus forte croyance aussi.



Source: Robache T. (1998), "Banlieues: tant que ca tient", Paris, Denoël

3. "Jeunes de banlieue" et relations identitaires

La première catégorisation des espaces intermédiaires brossée à grands traits a le double privilège de situer ces espaces intermédiaires dans un cadre urbain et de donner à ceux-ci un sens. Cependant, elle ne concerne pas les rassemblements de manière générale, mais ceux qui sont les plus ouverts sur les autres publics. D'autre part, si cette catégorisation nous renseigne sur ce qui se passe, elle n'indique pas de qui on parle.

Dans sa version essentialiste, "l'identité renvoie à une sorte de séquence culturelle de l'action, à toute une intériorisation de l'expérience sociale sous forme de modèles devenus inconscients et qui gouvernent les conduites et jeux relationnels par le biais des représentations qu'elles induisent" (R. Sainseaulieu, 1980 : 279).

Pourtant, la microsociologie des espaces publics, dans sa lutte contre le culturalisme, façonne des acteurs abstraits¹⁰⁴ et sans histoire. Ceci dans un seul but: se centrer sur le travail de cadrage des participants visant à donner un sens commun et donc civil, à la situation.

Sans retomber dans une "ethnographie de l'enclave", nous voudrions néanmoins dans ce deuxième chapitre, comprendre:

- le fond identitaire, culturel et territorial sur lequel se forme ce travail de cadrage;
- le rôle des différentes modalisations des participants dans ce travail de cadrage pour essayer de passer de l'appartenance identitaire au territoire à l'idée d'attachement et de personnalité.

Pour bien saisir la nature de ce qui se trame au travers des rassemblements, il nous faut essayer de pluraliser les représentations, les langages normatifs (jeunes, gestionnaires, passants...) et essayer de comprendre ce qu'ils se disent en coulisses.

Un jeune téléphone devant nous avec son portable à un responsable du service municipal d'aide à la recherche de stages et de petits boulots. Il n'énonce aucune formule de politesse. Pourquoi ne respecte-t-il pas ces rituels d'accès, alors que cela 'ne coûte rien' et paraît 'naturellement' exigible ('c'est la moindre des choses...')?

¹⁰⁴ Goffman se réfère de manière explicite à l'occidental, blanc et de classe moyenne, mais n'est-ce pas aussi une abstraction?

Si "l'abstention a valeur de défi" (Bourdieu, 1980 : 114), c'est parce que le principe fondamental des échanges confirmatifs, est que chaque participant doit se garder de détruire la face des autres (Goffman, 1991).

Mais dans ce cas, comment se construit l'accord entre les différentes normalités des différents publics? En quoi ces regards sont-ils aussi tributaires de conflits des formes de régulation (gardiens...)? Comment par exemple, un simple tutoiement s'est-il sédimenté? Est-ce la réaction à une discrimination instituée? Que se passe-t-il en cas de rappel à l'ordre? Autant de questions dont les réponses pourraient nous permettre d'avancer dans la définition des ressources civiles des rassemblements.

Entretien avec un gardien d'immeuble¹⁰⁵

« *Quand je dis mes ados, ce sont les enfants de mes locataires (...). C'est ces petits trucs là, c'est insignifiant, mais... On peut dire ouais [ce n'est pas grave]. Là, je vous dis, on a refait faire il y a un mois tout le dessous du hall et là, ça y est c'est déjà reparti. Et puis vous repasserez dans un an et puis vous me direz, ça a bien changé, parce que malgré l'entretien, malgré tout ce qu'on y met, il arrive un moment où l'on peut plus. (...)* Mais ceci dit, eux ça s'attaque à la petite bêtise. C'est de la dégradation quand même parce que... Des fois, c'est même pas pour dire, tiens on va l'embêter lui. C'est parce qu'ils sont désœuvrés, alors ils ne savent pas quoi faire. Alors l'autre il prend son couteau, alors il gratte un petit bout là, l'autre qui machin. L'autre il a le feutre, alors il va mettre un coup. L'autre il fume il a un briquet, (...) L'autre fois ils ont taggué tout le hall parce qu'ils ont été contrôlés par la police, là il n'y a pas longtemps. Parce que nous, on avait fait une demande de réquisition permanente. J'ai d'autres problèmes, d'autres soucis là. Dans un hall, mais pas des jeunes de chez moi. C'est des jeunes de la cité d'en face. Alors là par contre, c'est l'enfer. Alors là, c'est le niveau d'insécurité même. C'est arrivé que même là plus personne ose arriver, leur dire quoi que ce soit. Là ils font ce qu'ils veulent. Ils ont instauré un niveau de crainte pour se faire respecter... et tout le monde prend. Moi j'ai des gens ils déménagent à cause de ça. C'est quand même malheureux. Un noyau, c'est quinze jeunes, dix jeunes. (...) Ça tient à très peu de chose. Je vois, pour vous donner une idée, par exemple j'ai un jeune là. Ses parents sont divorcés. Le gamin était parti chez son père. Il était parti trois quatre ans, il était plus jeune. Là il est revenu, sa mère elle l'a récupéré, il a quatorze ans. Bon, il arrive là, il est revenu. C'est sa cité. Petit, il était déjà ici. Il est parti deux ans, trois, chez son père, il est revenu. Et bien il a de mauvaises fréquentations (...). Vous avez vu les halls? Je ne sais pas si vous avez vu les halls, mais vous pourriez faire un bal si vous voulez. Bon, pas faire un bal, mais si on veut faire un vin d'honneur, il y a

¹⁰⁵ L'observation participante auprès des jeunes rassemblés a été précédée de plus de cent entretiens auprès de gestionnaires (gardiens, services techniques municipaux, services jeunesse, sport...). Le but initial de ces discussions était avant tout factuel: déterminer où se produisent les rassemblements, qui les fréquente, quand... L'entretien restitué ici n'est ni remarquable, ni archétypique. Il s'agit simplement de celui réalisé avec le gardien de la cité de Créteil, sur laquelle a ensuite été effectué le travail de terrain avec les jeunes. Lors de cette interview, il m'évoquait les deux groupes de jeunes présents sur sa cité. D'après ses dires, l'un était constitué de préadolescents civils et installés près de sa loge. L'autre regroupait les plus 'grands', délinquants. Je ne savais pas encore que c'est sur cet endroit que je ferais mon observation des rassemblements de jeunes sur Créteil. L'entretien est reproduit intégralement en annexe.

largement la place. Bon, dans le milieu, il y avait un banc. (...) Quand vous voyez un banc quelque part, qu'est-ce que ça veut dire? Bon, ça veut dire que vous avez le droit de vous y asseoir. De vous y réunir éventuellement. Vous avez le droit de vous y asseoir. Donc nous, quand on les sortaient des halls, on n'est pas crédibles parce que quand vous dites à quelqu'un "Vous sortez, vous n'avez rien à faire ici". Le problème, c'est que, il y en aurait un ou deux ils auraient le droit de s'asseoir. (...)

Il y a un truc que je n'arrive pas à comprendre, c'est le... Je vais peut-être pas arriver à m'exprimer pour vous dire ça. Ce que je vous disais tout à l'heure, sans racisme ni rien du tout, mais je veux dire que les maghrébins, c'est vrai, j'ai remarqué que leurs enfants, les garçons ont le droit de tout faire. Ils sont tout le temps dehors, même très jeunes, à 10-12 ans les gamins ils font ce qu'ils veulent. Je peux pas dire qu'ils font ce qu'ils veulent parce que quand même des fois, de temps en temps, si il y a un problème, l'autorité du père. Mais, cinq minutes après, c'est fini quoi. Même s'il a fait un truc important, demi-heure après il est dehors et il continue à faire ce qu'il veut.

(...) Moi j'ai trouvé une arme une fois, un pistolet. Ils menaçaient un de mes locataires tous les jours avec un pistolet. Et puis lui, il avait tellement peur, qu'il l'avait jamais dit à personne. (...) C'est un pauv'gars. Un pauv'gars, ce qu'on appelle un gars qu'est pas trop...Parce qu'en plus, c'est ça que...Ceux d'en bas sont plus dangereux parce que si vous voulez, ils sont...Moi je dirais pas plus malins, parce qu'il faut pas être fin pour faire ce genre de truc là, mais ils arrivent à trouver le... à analyser la personne et à voir la faiblesse. Si il y a une faiblesse sur quelqu'un, vous pouvez être sûr qu'il est 'bon comme la romaine'. (...) C'est un homme, il travaille à Carrefour. Il pèse les légumes à Carrefour. Donc c'est un homme, il a un emploi comme ça. Et il quitte tard le soir. Et puis quand il rentrait, il en était arrivé à la fin, à rentrer le plus tard possible chez lui parce qu'il avait peur. Il rentrait avec deux, trois commissions. Alors s'il avait du Coca dans son sac, ils lui piquaient son Coca. Et puis un jour, il y en a un qui a commencé: "Tiens, t'as pas dix balles" ou un truc comme ça. Ça a commencé comme ça. Peut-être qu'il était bien luné au début, alors il leur a donné dix balles. Le lendemain, c'était encore. Le lendemain, le lendemain... Ce qui fait qu'un jour, il en a eu marre. Il a dit "Moi c'est fini, je leur donne plus rien". Et un jour, [le jeune] a sorti un pistolet de dans les lamelles du plafond, et puis il lui a foutu sur la tempe. Et puis il lui a dit "Tu vas raquer". Et l'autre, il a eu peur et il a dit ça au président de l'amicale (...).

Moi j'ai jamais eu de vraiment mauvais rapports avec eux. Parce que bon, j'ai tout essayé. Il faut pas croire qu'on devient comme ça du jour au lendemain. J'ai essayé la gentillesse. Ma femme me disait "Ouais, tu es trop sévère. Tu les vires systématiquement". De toutes façons, il n'y a pas cinquante solutions. Elle me dit "Tu es trop sévère". J'ai essayé la gentillesse. Après, c'était des "Tu" à tour de bras. Eux, dans leur tête, ça fonctionnait, le fait que je leur dise bonjour, ou que je leur serre la main ou quoi, ça voulait dire: t'acceptes ce qu'on fait. J'avais plus d'autorité. J'avais plus rien. Alors après, j'ai dit non. Moi je peux pas. Il y a des gens, même des responsables, des fois ils me disent "Laissez tomber". Je peux pas. Je peux pas laisser tomber un truc comme ça. Sinon, je change de métier. (...) C'est pas Chicago mais... C'est ça qui est trompeur. Parce que quand on voit ma résidence. Mes responsables... Mais moi j'avais le feu tous les jours ici, des feux criminels. Il y a eu une année, avant que j'arrive en 90, il y a eu... D'abord, ça a été à la une du Parisien, c'est pour vous dire, c'était quand même important. Je sais pas trop si il n'y a pas eu douze ou treize dans la journée. Moi je sais les gens, comment ils sont. Eux [la mairie] je sais pas si ils le savent mais quand vous avez un canapé qui fait plus rien chez vous et vous avez l'audace de le prendre et d'aller le foutre sur le trottoir, vous êtes capables de n'importe quoi. Quand on fait ça, on est capable de n'importe quoi ».

L'ensemble du discours de ce gardien est dominé par un souci de régulation qui éloigne toute pluralité de perceptions. Cependant, même s'il indique que ce souci de régulation est au fondement de son rôle social ("Sinon je change de métier"), il montre aussi comment ce rôle se construit avec les autres acteurs (sa femme, sa direction, "ses" jeunes, l'espace du groupe d'habitations...).

Dans ce travail de mise en récit le gardien détermine des figures représentables des différents publics (les gentils et les méchants), de l'espace ("l'autre cité") et façonne un segment d'action particulier (avant, maintenant; là-bas, ici...) qui permet au 'moi' de tenir dans le temps, au milieu de la diversité du réel. D'où l'importance des traces (graffitis, dégradations, article du Parisien, rapports à l'office HLM...) et de l'espace qui les reçoit pour servir de preuve de ce que l'on raconte pour les autres et pour soi-même¹⁰⁶.

Une construction qui comporte certaines limites: en presque deux ans de présence sur le terrain avec les jeunes, je n'ai quasiment jamais croisé ce gardien aux heures où les rassemblements sont formés. Cela laisse supposer que le contact direct n'existe pas le plus souvent, sauf dans des situations conflictuelles nécessitant son intervention.

Plus généralement, les jeunes présents sur l'espace urbain sont décrits par opposition avec l'habitant moyen, le citoyen « *comme vous et moi* » (gardien d'immeuble, Nanterre):

- « *Les jeunes se connaissent tous, y compris entre filles et garçons et entre propres et revendeurs* » (responsable club de prévention, Nanterre).
- « *Les jeunes se parlent plus que les adultes* » (gardien d'immeuble, Bobigny).
- « *Les jeunes ne mangent plus chez eux, ils partagent facilement* » (gardien d'immeuble, Créteil).
- « *L'ennui, c'est ce qui les caractérise le plus* » (coordinatrice de quartier, Nanterre).
- « *On leur a tous proposé un travail, ils ont tout fait pour être virés. Trop jeunes, ils n'ont pas su se rendre compte* » (responsable à la Mission Ville, Créteil).

Pour les gestionnaires, ce qui constitue les groupes, c'est l'intérêt commun, notamment illégal. Les contraintes délictueuses expliquent les logiques de leur fonctionnement tant interne qu'externe:

¹⁰⁶ Lors de l'entretien, il me montre une série de photographies portant sur les dégradations qu'a subi la patrimoine dont il a la charge.

« Les groupes se font et se défont sauf pour ceux qui font des conneries. Car ceux-là sont devenus des copains plutôt par obligation, parce qu'ayant fait des conneries ensemble, plus on reste ensemble, moins il y a de risques de se faire attraper » (responsable équipe de prévention, Nanterre).

« Des enfants trafiquent, ils servent de revendeurs, c'est eux qui distribuent les doses pour les adultes. On va directement les chercher à la sortie du collège ou de l'école primaire » (coordonnateur de quartier, Nanterre).

« Les groupes de trafic sont constitués de gens venant de pas mal d'endroits mais chaque membre d'un groupe ne peut empiéter sur le territoire de vente de l'autre groupe. Les revendeurs font pression pour limiter le nombre de points de trafic et ne pas diviser exagérément le marché » (responsable équipe de prévention, Nanterre).

Cette *rationalisation* du fonctionnement des jeunes autour de la notion d'intérêt, conduit les gestionnaires à en déduire l'existence de groupes identitaires hiérarchisés (en interne et entre les groupes) agissant de manière stratégique dans un "monde parallèle" dont l'ordre nous échappe dans les grandes lignes, ce qui explique son caractère insaisissable:

« Le deal c'est une société où il n'y a pas de directeur. Chacun a sa marchandise mais s'il n'en a pas ou pas assez, un autre le dépanne. S'il y a une menace sur un, ils s'entraident » (gardien d'immeuble, Nanterre).

Légitimée par une spatialisation de la misère qui affecterait aux quartiers d'habitat social le fardeau que constituent ces jeunes 'occupant' l'espace public, l'impasse semble totale quant à une éventuelle 'sortie par le haut'.

« Plus ces jeunes immigrés se battent et sont revendicatifs et plus ils se battent sur des valeurs en dehors de tout ce qui pourrait les faire avancer (religion) mais qui les identifie vis-à-vis de la famille et de l'extérieur »¹⁰⁷ (responsable à la Mission Ville, Créteil).

Pour comprendre en quoi les rassemblements de jeunes peuvent avoir un caractère identitaire, reprenons la remarque d'un patron de bar (Créteil), 'ancien d'Algérie':

« Après les avoir occupé pendant la colonisation, je comprends qu'il y ait des arabes en France. Mais je supporte pas qu'ils fassent les barbeaux parce qu'ils sont

¹⁰⁷ Entre la première et la deuxième génération maghrébine, le fonctionnement interne dans la famille et à l'extérieur a beaucoup évolué. En 1975, très peu de jeunes faisaient le ramadan à l'extérieur alors qu'ils le faisaient dans la famille. Ces jeunes qui étaient 'schizophrènes' entre les deux cultures se sont pour la plupart intégrés, sauf ceux qui sont tombés dans la drogue dans la fin des années 70 et dont une part est morte aujourd'hui (overdose, sida).

Pour un responsable de la Mission Ville de Créteil, certains jeunes se sont appropriés la religion, le ramadan. Leur attitude personnelle est conforme et parfois même plus dure que celle des parents eux-mêmes qui eux ont connu une évolution. Porte-drapeaux des normes dans les familles et en confrontation avec l'extérieur. Ces jeunes se sont auto-contraints parce que la situation antérieure ne leur laissait pas entrevoir de projet d'avenir. « Pas la peine de faire des études car il n'y a pas de travail. Le racisme à l'embauche était peut-être plus fort dans les années 70 mais le plein emploi leur assurait d'être embauchés. Aujourd'hui, la religion leur donne de l'espoir ».

nombreux » alors qu'individuellement « Ils n'ont pas le trou du cul assez grand pour que j'y mette mon doigt ».

Nous partirions alors d'une première hypothèse, considérant le jeune comme quelqu'un "qui en fait trop"¹⁰⁸, qui joue avec sa condition pour la réaliser:

*« Il y a trois ans, c'était chaud. Aujourd'hui ça peut péter n'importe quand »
(Farid, Créteil).*

En deçà de ces prophéties (parfois autoréalisatrices), ce 'jeu' fait effectivement partie du quotidien:

L'éducatrice arrive sur le rassemblement. Freddy veut lui faire la bise alors que ce n'est absolument pas l'habitude. Elle explique alors qu'elle ne fait la bise à personne dans le cadre de son travail, mais seulement aux personnes de sa famille et à quelques intimes (cela concerne en effet autant les jeunes du rassemblement que ses collègues de travail). Freddy surjoue le jeune décontracté et ridiculise des préventions présentées de manière tacite comme étant bourgeoises¹⁰⁹, alors qu'elles correspondent d'abord au niveau de familiarité institué par tous les éducateurs avec les jeunes dont ils s'occupent. L'éducatrice est effectivement issue d'un milieu bourgeois et cela transparait dans son apparence et ses attitudes. Freddy est un dandy d'origine antillaise, spécialisé dans le recel semble-t-il, qui arbore lunettes de soleil et bijoux en or sur une chemise en flanelle largement ouverte. Son sourire inébranlable vient parfaire l'image d'aisance et de réussite qu'il souhaite renvoyer à autrui.

On voit donc que le fait de surjouer un personnage, s'inscrit dans une relation. Une relation qu'il convient de prendre en compte si l'on veut déterminer dans quelle mesure cette outrance joue un rôle identitaire nécessaire à la construction de cultures partagées par les jeunes du rassemblement:

Les jeunes viennent de terminer leur partie de football et doivent laisser le gymnase à une dizaine de jeunes adultes (garçons et filles), qui se retrouvent tous les mardis pour se détendre en jouant au volley. Les volleyeurs pénètrent petit à petit dans la salle, alors que les jeunes se dirigent vers la sortie. Echanges civils sur le seuil entre un volleyeur et quelques jeunes. Deux volleyeuses arrivent et assistent à la discussion. Alors que deux jeunes se chamaillent sur le terrain, l'un prend le ballon, tire et atteint par mégarde une des filles sur la nuque. Les jeunes sont hilares comme à chaque événement de ce genre où quelqu'un perd la face en public. La fille se retourne et se dirige en fulminant vers le jeune le plus proche. C'est en effet la proximité qui renforce le caractère offensant de son rire. Elle lui

¹⁰⁸ Sartre J.P., L'être et le néant, Gallimard, in (Joseph, 1998 : 60). L'auteur prend l'exemple du garçon de café pour illustrer son propos.

¹⁰⁹ Il revient plusieurs fois sur la question tout le temps de sa présence, désire des contreparties (prêt de son portable, cigarettes...) et s'adresse aux nouveaux arrivants: « Tu ne lui fais pas la bise ? ». Situation gênante tant pour le jeune que pour l'éducatrice qui doit à chaque fois rappeler sa position.

demande plusieurs fois pourquoi il rigole. Le préadolescent recule tout d'abord, puis fait front. La deuxième fille vient chercher sa partenaire. Finalement, un des 'grands' demande à celui qui a tiré d'aller s'excuser. Ce dernier dit qu'il n'a pas fait exprès et sous-entend qu'il n'a donc pas à s'excuser. Le flot sort du gymnase, les filles rentrent au vestiaire. Le jeune ne s'excusera pas.

La volleyeuse est désarmée par une double méconnaissance:

- Ignorance quant à celui qui l'a 'mise en danger' (elle ne l'a pas vu)
- Incompréhension des rituels des jeunes se moquant de quiconque perd la face en public, moquerie acceptée par celui qui la perd, parfois en maugréant, quelle que soit sa position au sein du rassemblement.

Elle à donc d'autant plus de mal à imaginer que ce n'est pas sa personne, son identité singulière qui est en jeu ici, mais:

- la face qui se loge entre les interactants
- le déséquilibre de l'échange dans la situation

Unifier la réalité et transformer la scène en accord relève alors de la gageure pour les deux parties.

La question de l'identité relève donc ici d'un rapport de pouvoir (homme/femme, groupe/individu, autochtone/visiteur, grand/petit...), mais ces situations montrent que l'identité dépend également d'un rapport de savoir cognitif qui arme les acteurs pour unifier la réalité et peut transformer la scène en accord. Ce peut être une connaissance des pratiques juvéniles (la vanne), ou encore des préventions religieuses:

Farid (Créteil) s'adresse à l'éducatrice en lui montrant ses épaules laissées nues par un caraco: « Il faut couvrir ça ».

Nous sommes partis d'une description des rassemblements qui repose sur des conditions objectives: raisons sociales (parents divorcés...), culturelles (statut du fils dans la culture maghrébine...), spatiales (lieu d'habitation, hall, mobilier...). Les rassemblements sont ici symptomatiques d'une situation complexe, dont le nœud semble être le désœuvrement:

« Ce qu'il y a de plus dur, c'est de se coucher le soir en ne sachant pas ce que l'on va faire le lendemain » (coordinatrice de quartier, Nanterre, rapportant des paroles de jeunes).

Ces groupes de désœuvrés se définissent essentiellement en opposition à ceux qui les entourent et par l'intérêt mutuel qui caractériserait cette micro-société rationnelle basée notamment sur le commerce informel.

Si les identités des jeunes présents s'appuient sur ces deux caractéristiques (opposition et intérêt), elles les transcendent par le "jeu". Surjouer le 'jeune de banlieue', c'est de la même manière que le mancheur, procéder à une interprétation de sa condition. "C'est par l'exposition de soi [que l'on] entend se relier à la communauté des hommes" (Pichon dans Ion et Péroni, 1997 : 163):

« J'ai vu Amine l'autre fois à ... Il faisait le cow-boy. Il faisait comme ça [il remonte les épaules et mime une démarche chaloupée]. Il était avec L... Je lui ai dit bonjour, on aurait dit que je parlais à Al Capone. Il était sur un scooter, il y avait F... derrière lui. (...) Il dit que c'est lui qui a fait des coups alors que c'est pas lui. J'ai vu celui qui l'a fait, il m'a dit "nous, ça nous arrange" . (...). Je l'ai vu l'autre fois devant le Franprix à N... Je lui ai dit "Tu viens avec moi? Je t'achète un truc. Il m'a dit "Non, non, je me suis fait un plan dix boules dans le 16^{ème}". A la sortie, il me dit: "T'as pas ..., parce que les dix boules, je les aies pas sur moi elles sont à ... » (Alain, ancien 'grand', Créteil).

Surjouer, c'est donc assumer d'une part, le fait que cette construction identitaire relève d'une relation et d'autre part que nous prenons place dans ces relations notamment par des rôles spécifiques. Ces relations et ces rôles s'inscrivent plus particulièrement dans des rapports de pouvoir et de savoir au sein desquels nous allons le voir, les cadrages et les différentes modalisations jouent un grand rôle.



4. Interobjectivité et pratiques agonistiques : de l'importance des cadrages¹¹⁰ et des modalisations¹¹¹

Parmi les jeunes du rassemblement, les références à l'identité ethnique sont quotidiennes, le plus souvent par des vanes ironiques¹¹² qui sonnent comme des défis dans l'interaction dont le but est essentiellement de relancer la dynamique du rassemblement¹¹³:

Le gros succès de l'émission télévisée "Loft story" alimente les conversations:

« Moi, j'avais vu dès le début que celui-là, il tiendrait pas le coup. S'ils le remplacent pas par un 'renoi' [noir] avec une grosse bite, ils sont 'cisra' [racistes] ».

Autres remarques notées le même jour: « C'est pas possible avec les magreubins [en insistant sur le 'eu'] » ; « T'es bien un français toi! ».

Autre rassemblement, autre ville, autre tranche d'âge. Joute oratoire entre deux préadolescents visant à déterminer la supériorité éventuelle des maghrébins sur les turcs. L'argument ultime: « Demande à un français s'il préfère un bon couscous ou un sandwich kebab ».

¹¹⁰ "Toute définition de situation est construite selon des principes d'organisation qui structurent les événements – du moins ceux qui ont un caractère social – et notre propre engagement subjectif. Le terme de 'cadre' désigne ces éléments de base. (Goffman, 1991 : 19). Dispositif cognitif et pratique d'organisation de l'expérience sociale qui nous permet de comprendre ce qui nous arrive et d'y prendre part. Un cadre structure aussi bien la manière dont nous définissons et interprétons une situation que la façon dont nous nous engageons dans un cours d'action. (Joseph, 1998) C'est seulement en l'isolant par un cadre que l'agent peut interagir avec un autre agent, face à face, en laissant au dehors de ce cadre le reste de leur histoire ainsi que les autres partenaires. C'est la force justement des interactions que de suspendre localement et momentanément les interférences (Latour, 1994 : 589)

¹¹¹ Pour Goffman, une modalisation peut prendre plusieurs formes:

- Une transformation systématique ayant lieu sur un matériau déjà signifiant selon un schème d'interprétation sans lequel la modalisation serait dépourvue de signification
- On suppose que les participants à l'activité savent et reconnaissent ouvertement qu'une altération systématique a lieu et que cette altération leur fera définir tout autrement ce qui se passe
- Des indices permettront d'établir le début et la fin de la transposition [parenthèses temporelles, spatiales] (...)
- La modalisation peut porter sur des événements appartenant à toutes sortes de cadres [se marier pour plaisanter...] (...)
- Jouer (...)

Si la modalisation n'altère que légèrement l'activité en question, elle modifie en revanche radicalement la définition qu'un participant pourra donner de ce qui se passe. **La fonction cruciale d'une modalisation, c'est donc de définir ce qui pour nous est en train de se passer** (Goffman, 1991 : 54)

¹¹² Les vanes pour rire s'opposent aux joutes insultantes de l'ordre du combat (insultes, ragots, rumeurs), même si elles nécessitent toutes deux un public. D'après D. Lepoutre (1997), les vanes participent, au même titre que le verlan ou la vulgarité, d'une culture de l'éloquence; mais cette fois la valeur de la parole et du locuteur se mesure à l'aune de sa réussite, marquée point par point dans un affrontement verbal ouvert et public.

¹¹³ En effet, les jeunes rassemblés des différents terrains d'enquête, ressentent mal le racisme. Notamment celui affiché par biens des parents vis-à-vis de leurs camarades. L'expression de ce racisme doit être néanmoins mise en situation pour prendre sa valeur discriminatoire: *« Avant le vieux Bob était raciste mais sympa, on allait s'éclater au baby chez lui »* (responsable sports d'origine maghrébine, Bobigny).

On peut retrouver pour partie ces processus identitaires dans d'autres espaces sociaux qu'au sein des rassemblements. Cependant, même quand les apparences sont concertées (crédibles, formatées par les usages, répertoire de rôles constitué), les jeunes du rassemblement restent vulnérables, sous la pression d'une triple tension :

- Dans l'ajustement collectif des pratiques du rassemblement au sein de conventions sociales qui sont pourtant critiquées par la plupart des jeunes.
- Dans l'ajustement pratique des activités du rassemblement à un environnement exposé (le rassemblement est visible quasiment en permanence).
- Dans la socialisation différentielle, propre à chaque jeune : au lycée, en famille, au rassemblement, au travail...

D'autre part, il provoque chez eux une connaissance des cadres, des individus et des espaces, si poussée que le plus souvent ils n'ont plus à faire cet effort de qualification de l'autre en tant que sujet et d'objectivation du lieu comme espace urbain. La distinction même entre le milieu objectif (physique) et le sujet doué de subjectivité s'amenuise. L'importance des pratiques agonistiques en est une des conséquences:

Nous sommes dans un lieu en retrait par rapport au rassemblement principal. Cet endroit est habituellement utilisé par les filles mais des problèmes internes au rassemblement des garçons en ont rapatrié là une partie. Les garçons les moins âgés du rassemblement acquièrent à cette occasion, des rôles rehaussés. La différence d'âge éloigne les perspectives amoureuses et sexuelles, les filles laissent donc plus facilement s'installer des relations de complicité avec les plus jeunes, inversant les rapports de pouvoir habituels basés sur la force. Ceux-ci sont calmement assis sur un muret, recroquevillés à l'arrière du groupe d'habitations. Au début, deux ou trois garçons, les plus âgés, se lèvent pour discuter face aux filles, non d'égal à égal mais plutôt en position dominante. Ces simples postures ne suffisant plus, le rapport de force va s'exercer de manière physique et par des allusions vulgaires. Devant le constat des limites de ce genre d'actions, lié au fait que les forces en présence sont par trop inégales pour pouvoir s'exercer frontalement, l'un des deux 'grands' arrache une branche fine de l'arbuste situé juste derrière, en enlève les feuilles et fouette une des filles. Celles-ci se lèvent en maugréant, s'éloignent mais vont revenir plusieurs fois avec, à chaque rapprochement l'épreuve du fouet et une tentative d'échange. Progressivement, les autres garçons suivent l'exemple, il s'agit de trouver la plus grande branche pour violenter les filles puis se fouetter entre eux lorsqu'elles viennent à manquer. Peu à peu l'arbuste devient méconnaissable.

Le but poursuivi par les deux 'grands' , vise manifestement à réinstaurer une hiérarchie hommes / femmes, forts / faibles, par des rapports de pouvoir. Cette épreuve associant culture machiste et territoire identitaire, va conduire à la dislocation du rassemblement, échelonnée par petits groupes.



Local à encombrants incendié (Bobigny)

P. Baudry (1988 : 11) évoque des "rituels détraqués" pour tenter de déchiffrer une violence qu'il qualifie d'anomique. On comprend ici qu'entre le jeu et les pratiques agonistiques¹¹⁴, la frontière semble plutôt résulter d'une différence de modalisation.

Ceci est flagrant, notamment dans les simulations de bagarre. Ici, c'est la vulnérabilité symbolique qui est recherchée : le revers de la face, la paralysie du corps. Alors que dans une confrontation réelle, c'est la vulnérabilité des enveloppes (attaque à terre) et ses stigmates (sur la face : l'œil au beurre noir, les cicatrices):

Malik est particulièrement remonté contre un débiteur de son père, ancien cafetier. Un autre abonde dans son sens et rappelle une vengeance contre un mauvais payeur: « C'était pour du chrome. On a tapé chez lui. On l'a ligoté et on s'est servi: magnétoscope, télé... ». Un troisième renchérit en racontant l'histoire d'un cafetier et de son client: « Il lui devait 40f et il voulait pas payer. Le barman l'a massacré. Le mec, il a payé de suite. Je lui ai dit "c'était pour 40f". Il m'a répondu "c'est pour le principe, dès que tu laisses..." ». Malik conclue: « Je vais lui faire une marque ».

Les simulations sont basées sur le corps à corps lent voire quasi statique (le but étant de marquer sa puissance par l'immobilisation), alors que les combats réels sont basés sur la vitesse (rapidité de mouvement et puissance de percussion):

« Ils étaient quinze, c'est [les jeunes du quartier voisin] qui m'ont agressé. J'ai sorti mon couteau pour les faire flipper. Ils avaient des batons, des couteaux (...) Ils frappaient agressif. Quand j'en ai planté un, ils sont tous partis. Moi aussi je suis parti chez moi. La légitime défense, ça n'existe plus en France » (Rachid, Créteil).

On retrouve aussi ces processus identitaires agonistiques dans les défis entre jeunes adolescents du secteur d'enquête. Certains ont pour enjeu la traversée aller/retour d'un boulevard, avant le passage de voitures démarrant à un feu situé en aval. A la limite du jeu, l'expression des virtuosités dans le mouvement¹¹⁵ peut donc faire du corps, à la fois "l'enjeu, la cible et l'instrument de sa mise en danger"¹¹⁶ (Lepoutre, 1997).

¹¹⁴ Agoniste: provient du latin ecclésiastique 'agonista', "qui combat dans les jeux" (Petit Robert)

¹¹⁵ L'autre sens de l'adjectif agoniste caractérise le muscle qui concourt à l'exécution d'un mouvement: 'muscle agoniste' (Petit Robert).

¹¹⁶ Le nombre de jeunes utilisant des béquilles ou affublés de plâtres est tout à fait impressionnant sur les trois terrains d'enquête. Nous sommes au gymnase. Mokhtar a amené un rouleau d'Elastoplaste et demande à pouvoir le couper. Le gardien lui donne un couteau, un des rassemblés lui pose les bandes sur la cheville sur les conseils de Mokhtar. Dix minutes plus tard, ce dernier arrache tout « *C'est trop serré* ». Une demi-heure après, le rassemblé lui remet une nouvelle bande. L'endroit choisi, les interpellations et les plaintes qui se succèdent focalisent l'attention des rassemblés sur le corps de Mokhtar, culturiste par ailleurs. Karim, étudiant en STAPS pour devenir professeur de sport se plaint lui aussi constamment de son corps. Ces plaintes ne diminuent pas ceux qui les prononcent. Elles semblent au contraire apparenter le corps à un instrument de compétition par définition fragile. Elles excusent donc par avance les éventuelles pannes de performance et valorisent l'attention, la leur et celle des autres, vis-à-vis de leur rapport au corps et non au corps lui-même. M. Esterlé-Hédibel (1997) montre dans un ouvrage particulièrement efficace les dimensions que prend ce rapport au corps chez les jeunes.

Les identités composites des jeunes du rassemblement s'expriment donc nous l'avons vu, au travers de rapports de pouvoir et de savoir. Cependant, la construction des ajustements entre eux ou avec ceux qui les croisent, se caractérise notamment par l'interobjectivité qui amenuise la qualité de sujet des participants. Cette spécificité favorise les processus identitaires agonistiques. D'où l'importance des modalisations qui spécifient s'il s'agit de simulation, de combat, de défi... C'est la modalisation qui cadre la situation. Que des filles se battent comme des garçons, à coups de pieds, et le cadre est modifié. Cette modalisation s'appuie sur un ancrage situationnel relevant de la prise de lieu en situation, ainsi que sur un ancrage territorial et culturel. C'est l'accord entre les deux types d'ancrage qui marque la capacité des participants à affronter l'épreuve.

Max

Assis sur un banc de touche pendant les parties de football qui se déroulent dans le gymnase, Max me demande quel est le but de mon travail. Je lui explique brièvement que je désire comprendre une situation qui ne se résume pas à des jeunes qui rouillent en bas des tours. Max: « *Tu vois les jeunes, c'est comme une chaîne dont chacun serait un maillon. Il y a des maillons plus forts que d'autres.*

- *Et ici, c'est qui les maillons plus forts que les autres ?* ». A ce moment là, le jeune qui était à ses côtés, lui assène de violents coups sur l'épaule et dans les côtes. Le lien entre notre discussion et son intervention n'est pas absolument certain. Très nerveux, le jeune en question a un comportement assez imprévisible. De plus, il avait été particulièrement violent ce soir là. Un peu abasourdi, Max a encaissé les coups, la discussion s'arrête.

En mimant le rechargement d'un fusil à pompe, Max dit que parfois il aimerait faire sa loi pour régler leur compte aux supérieurs hiérarchiques de la sœur d'un jeune, devenue responsable d'un Franprix et victime de harcèlement moral. Un autre le reprend en jouant sur l'ambiguïté du geste mimé qui pouvait faire penser qu'il se masturbait: « *Fais attention, sinon on va te prendre pour un pervers* ». Max enchaîne à son profit mais Mustapha lui répond que malgré tout ce qu'il dit pour s'en défendre, il est sûr que Max va avoir une femme autoritaire. Ce dernier acquiesce.

Le lendemain, Max revient du métro avec une fille blonde. Les jeunes font des allusions bruyantes. Ils se séparent, lui venant nous dire bonjour, la fille montant chez elle en traversant le boulevard un peu plus haut (pour nous éviter?). Plus tard Max me dit: « *Tu as vu, je suis revenu avec une meuf. Elle m'invitait chez elle. J'ai dit non. J'ai envie de baiser, mais pas à ce point* ».

Max évoque son travail. En dehors de ses activités liées au trafic haschich, il vend par téléphone des encarts publicitaires dans des journaux gratuits remplis de publicités avec un article alibi au milieu: « *Comment se servir d'Internet pour se mettre le doigt dans le cul* ». Le gratuit est tellement peu présentable qu'il a pour consigne de dire qu'il a déjà donné le numéro précédent.

« *C'est vraiment distribué dans tous les aéroports de France?*

- *Oui madame* ».

Escroquer les gros, c'est pas grave. Mais vendre une pub de 40 000F à une boucherie, tu peux la faire couler. Escroquer les gros, c'est plus difficile. Même quand tu arrives à avoir le mec, tu es le 2000^{ème} à essayer de lui faire le coup. Il marche pas ». Max a le

sentiment de duper « *les gens comme vous* [en s'adressant au sociologue] ». « *Ce qui me manque, c'est que j'ai pas l'impression de faire le bien C'est pour ça que je voulais faire horticulteur. Tu plantes les graines, tu sais qu'elles vont pousser* ». Le jeune adulte au look rasta, est ici confronté à une contradiction entre le désir d'exister en tant 'qu'être social' et la dénonciation de la Babylone du modèle rastafarien au profit de la nature vierge et 'transparente', non pervertie. Son aspiration à devenir horticulteur représentait un compromis qui sera finalement déçu: « *Je t'ai raconté pour l'école. J'avais le niveau mais je suis trop bordélique. Mais je connais plein de chose, de la moto à... J'ai pas l'impression d'utiliser mes capacités. Bien sûr, quand je vais devant un patron, je peux pas lui montrer mes diplômes, mais j'ai des capacités* ».

Une semaine plus tard, Max se pose moins de questions sur le sens du service que rend son travail. Il se préoccupe de sa situation dans l'entreprise. Celle-ci emploie 30 à 40 salariés qui se concurrencent les uns les autres : « *C'est le patron qui fait qu'on est comme ça* ». Max doute de parvenir à vendre pour 30 000F d'encarts publicitaires par mois, comme prévu dans son contrat (en dehors de son salaire fixe, il bénéficie de 5% de commission par contrat et de 25% au bout d'un an, s'il est encore salarié dans l'entreprise). « *Si j'y arrive pas, je suis viré. Il y en a un, ça fait 5 ans qu'il y est. [Le patron] l'envoie en province signer des contrats. Il va à Bordeaux signer 4-5 contrats. Ils lui payent juste les frais de déplacement. Je vais pas rester* ».

5. Modèle et stigmatisme ou comment assumer la surexposition

Les processus identitaires agonistiques sont favorisés par l'interobjectivité qui amenuise la qualité de sujet des participants et qui marque certains moments du rassemblement. Ces identités composites, se constituent à partir de différentes cultures (consommatoires, sexistes, confessionnelles, générationnelles...). Elles sont toujours en cours de reconfiguration et peuvent s'exprimer:

Par des signes d'appartenance: comme les surnoms, la "tchaque" (façons de se serrer la main), ou même la main sur le cœur qui suit la "tchaque" pour les musulmans et qui semble représenter autant un signe d'appartenance à la communauté des croyants qu'au "monde" des 'rassemblés'. Ces signes d'appartenance peuvent aussi s'éprouver dans l'action:

« *Ils voulaient nous exploser, c'est nous qui les avons explosé* » (Rachid, Créteil).

Sous forme d'allégeance: des plus jeunes ou des plus faibles envers les plus âgés et les plus forts.

Un 'grand' du collège passe à la cantine, prend son plat puis va s'asseoir dans la cour sur un banc avec son assiette. Un peu plus tard, un petit sort de la cantine un broc d'eau à la main. Il le donne à un autre petit qui l'apporte au 'grand' installé sur le banc. Ce dernier boit à même la carafe puis la redonne au petit qui la rapportera d'où elle venait.

Dans l'imitation des modèles:

Deux halls sont occupés par les dealers tout au long de la journée et une bonne partie de la nuit. Les enfants occupent de temps à autres le troisième hall en imitant les postures de leurs aînés.

Sortes de 'précipités' de cultures, ces modèles sont restitués dans les différents récits ou brièvement présents dans les comportements.

La construction de l'identité masculine en est un bon exemple. Le modèle viril constitue en effet un référent essentiel au processus identitaire de ces jeunes, pour la plupart des garçons de 10 à 25 ans:

Ce modèle peut être incarné par la figure du héros:

Un ancien professeur d'E.P.S. (60 ans environ) passe exceptionnellement au gymnase. Le professeur raconte aux jeunes qu'il fait trois tours du lac tous les jours. Il tient son chien puissant avec le sourire, les muscles saillent. Les jeunes valorisent sa probité virile (justice, force, endurance...): « Il a eu tous les jeunes comme élèves. Avec lui, c'était la discipline » (Mérouane, Créteil).

Ce modèle peut aussi être représenté par la réussite « d'un ancien du quartier ». Cette figure dans laquelle les jeunes semblent se projeter plus facilement, émerge régulièrement dans leurs récits :

Un ancien camarade de collège de leurs grands frères, travaille maintenant pour le Figaro. Il a défrayé la chronique après avoir effectué une enquête sur un trafic d'armes dans une autre cité. Ce reportage a entraîné un procès pour faux intenté et gagné par la mairie de Créteil. Ce même journaliste, s'est distingué plus récemment en réalisant l'interview en prison, d'un homme accusé de viol qui défrayait la chronique. Incarcéré au Portugal et en instance d'extradition vers la France, l'accusé était en effet interdit de visite. Ce dernier s'est suicidé peu après dans sa cellule.

Paradoxalement, la figure la plus prégnante et la plus pertinente conduisant à définir le modèle du mâle, semble être la figure féminine. Celle-ci permet en effet de se constituer une identité masculine, sans avoir besoin de la définir autrement qu'en creux, donc de faire l'impasse au moins temporairement, sur ses propres déficiences par rapport au modèle identitaire viril.

Carnet de terrain : le sexe

« *Lorsque je suis avec ma copine, je vais jamais à Créteil. J'ai pas envie de m'afficher* » (animateur jeunesse).

L'événement de la soirée: Un des jeunes (Créteil) « *a séquestré et giflé sa sœur parce qu'elle avait parlé à une autre fille et qu'il lui avait interdit* » Personne n'essaie de comprendre les raisons de cette interdiction: « *On ne frappe pas une meuf* ». Révolte unanime.

Le frère d'un 'petit' (Créteil) s'est fait menacer par des filles. Colère du jeune à la sortie du collège: « *Il y en a, ils ne savent pas à qui ils parlent* ». Il a bousculé la fille mais ne peut guère aller plus loin: « *Ça ne m'intéresse pas de frapper une meuf* ».

Deux filles remontent le boulevard (Créteil) avec leurs enfants en bas âge. Damien nous raconte qu'il a vu « *celle aux cheveux rouges au bal des pompiers, samedi. Tu aurais vu comme elle aguichait les mecs* ».

28/03/00 Activité sportive organisée par le principal club de la ville pour les collégiens deux fois par semaines entre 12h30 et 13h30: Une animatrice d'origine maghrébine d'environ 20 ans arrive habillée d'un jean moulant et d'une petite veste en cuir noir. Juchée sur des talons compensés, le dos très cambré elle semble coincée et peine à se déplacer aisément. Objet de tous les regards elle discute longuement avec l'animateur principal (entraîneur du club de rugby local). Ils s'éloignent tous deux puis reviennent. Elle s'empare discrètement du sac en plastique faisant office de trousse à pharmacie puis rentre dans les vestiaires. Revenant dix minutes plus tard elle repose le sac. Tout semble indiquer qu'elle a utilisé des médicaments présents dans la trousse en échange de services... Installée devant eux, les collégiens ne peuvent s'empêcher d'en discuter:

« *Qu'est-ce que tu regardes?*

- *Comment tu veux faire autrement? Je voudrais pas, je pourrais pas* ». La discussion suit son cours, un garçon aurait été invité chez elle et n'aurait rien fait. « *Moi, si elle fait ça, j'y vais. Et même si elle veut pas, je la viole*

- *Ouais, mais tu risques la prison et si c'est pour des causes sexuelles, tu vas te faire sodomiser* [il mime la situation]. *Même avec un manche à balai. Qui a un balai? Qui a un balai?* »

Alors que nous rejoignons le lieu de rassemblement des 'grands' en passant par l'arrière des bâtiments, nous croisons le rassemblement des 'petits' (préadolescents) assis sur un muret et où se mélangent garçons et filles. L'un des 'grands' m'interpelle en me montrant une des filles: « *Si tu veux tirer un coup, elle m'a dit qu'elle est d'accord* ». Le jeune répète sa proposition et la fille répond en souriant qu'elle n'a jamais dit ça.

Salim raconte aux filles qui l'entourent sur le rassemblement secondaire situé à l'arrière du bâtiment, les scènes les plus scabreuses d'un film pornographique. Le public féminin paraît d'abord impressionné puis montre son dégoût: « *Tu regardes ça toi?* ». Il se justifie en invoquant un cours d'action dont le résultat final aurait dépassé ce qui était appréhendé au départ.

Farid maugrée après que les deux filles qui l'accompagnaient soit parties: « *Elle sont trop jeunes. Elles sont pas assez développées. C'est pour l'apéro* »

"Alicesex", c'est le surnom d'une des filles de la cité (Créteil). « *Il parait qu'elle a sucé deux bites en même temps. C'est vrai?*

- *C'est ce qu'on dit, mais je sais pas* ».

Une fille passe, Malik (Créteil) marmonne: « *C'est 'stringué' ça (...) Elle a pas de culotte (...) Salope* ». Sur une remarque de Farid lui conseillant d'aller voir Linda, Malik lui répond qu'il ne peut pas. Farid: « *Ah oui, c'est vrai*

- *Comment ça va rentrer dans ta petite cervelle de moineau!* »

Des photos passent de mains en mains parmi certains 'grands' du rassemblement. Farid m'explique d'où elles viennent et me raconte ses exploits sexuels liés à son travail d'aide éducateur dans une école primaire. Il est le seul garçon au milieu de sept femmes. « *Ma directrice, elle voulait faire un câlin avec moi. J'ai refusé en disant que j'avais une meuf. C'est pas mon style. Elle est forte, carrée, tu vois?* [Il est lui-même assez enrobé] (...) *Deux filles, deux aides éducatrices, elles m'ont demandé mon numéro de téléphone. J'ai refusé et je leur ai demandé le leur. J'étais content d'avoir résisté. Elles étaient impressionnées. (...) Il y a deux semaines, il y a une fille qui m'a invité à l'hôtel. Elle avait caméscope, appareil photo, alcool, shit et tout. J'ai gardé les photos. Elle, elle a montré des trucs à ses copines. Elles m'ont appelé. Elles sont étudiantes. Il y en a une qui a proposé le pavillon de ses parents un week-end où il sera vide. Je sais pas encore avec qui je vais y aller* ».

Les jeunes (Créteil) évoquent le problème des hôtels pour passer des soirées avec des filles, celui qui est le meilleur marché, celui « *où on t'épingle pas si t'as pas de carte d'identité française* »...

Farid: « *Eric, tu sais pourquoi il ne veut jamais dépenser un centime? C'est parce qu'il sait qu'il peut ramener les meufs chez lui. (...) Une fois, j'avais ramené une meuf avec un copain. J'étais bourré et je commence à me la faire. Tout d'un coup, j'entends la chasse. J'avais oublié qu'il était là. Alors on a partagé.*

Faysal: - *Vous vous l'êtes faite à deux?* »

Farid avait volontairement laissé l'ambiguïté pour se valoriser par une situation plus 'chaude'. Il indique qu'ils ont agi l'un après l'autre.

Malik raconte son expérience du Club Med où il a travaillé comme GO pendant quelques années: « *Si tu veux te faire une fille tous les soirs, c'est possible* ».

« *Qu'elles prennent des responsabilités oui, mais qu'elles restent femmes, sinon c'est du gâchis. Quand il y a une femme flic au milieu de 10 mecs flics, c'est elle la première qui va l'ouvrir* » (Karim, Créteil). Selon Mustapha, il est naturel que chaque homme éprouve le désir d'avoir deux femmes « *Une mère et une pute. T'as qu'à demander à un psychologue* » (Mustapha, Créteil).

Les femmes traversant le rassemblement, ne serait-ce qu'à portée de regard, réactivent ces deux figures:

« *Elle n'a pas de string, c'est un crime!* » (Mustapha, Créteil).

Soit ce sont des mères ou d'anciennes connaissances de collège, soit des jeunes habitant ou travaillant dans le quartier:

« *C'est de celle-là que tu me parlais? Ouais, je la suis pas. Dès qu'elles se savent belles, elles friment. Je vais la tirer* ». Le jeune joue (semble-t-il inconsciemment) sur l'ambiguïté du verbe 'tirer'. Il s'empare d'une motte de terre dans la haie, amorce son tir, puis se ravise: « *Non, je vais la salir! Elle porte un string* » (Amara, Créteil).

Lorsqu'ils étaient plus jeunes, les filles de leur âge jouaient sur la cité. Plus grandes, elles ne stationnent quasiment plus sur le quartier. Les garçons eux, forment toujours des rassemblements et vivent cette perte sur le mode de la nostalgie:

« Avant il y avait des meufs. Maintenant, ils vont avec des petites et si jamais ils peuvent les sauter, ils le font. Je suis pas un pédophile ! » (Max, Créteil)¹¹⁷.

Ces figures tirent en effet leur force de leurs 'négatifs' (le pédophile, la balance...).



'Grands' installés en haut de la rampe accédant à la dalle haute (Eluard, Bobigny)

Le stigmatisme joue ici un rôle particulièrement fort et ambigu, dans la construction identitaire des jeunes du rassemblement.

Très peu de jeunes que j'ai eu à côtoyer, revendiquent leur activité illicite ou délinquante. Ceux qui sont lucides se taisent, les autres dénie la gravité de leurs actes. Le délinquant, c'est toujours l'autre.

¹¹⁷ Ce mode nostalgique n'est pas propre aux jeunes, ni aux rapports avec les filles: Rachid revient sur la cité après 7 mois de prison consécutifs à une rixe où il a « planté » un jeune du quartier voisin: « *Les petits de maintenant [16-18 ans], c'est des terreurs. Ils ne respectent plus les grands comme nous on le faisait et ils chauffent le quartier* ».

Alors que je discute avec des jeunes, un parmi eux s'écrie en montrant d'autres adolescents qui passent non loin: « On est pas des animaux! Ca c'est des délinquants, c'est eux qu'il faut étudier ». Si ce statut de délinquant est dénié, c'est parce qu'il est signe d'anomie, de déchéance: « C'est comme X..., responsable à la jeunesse. Maintenant, il est [dans une autre ville]. Il n'était pas respecté parce que c'est un ancien éducateur de rue, ancien toxico et que les jeunes lui disent: " On t'as séquestré. On t'as mis des claques. T'étais toxico". Il paraît même qu'il aurait trempé dans le trafic [de drogue dure de type héroïne] » (Kamel, Créteil).

Les différents publics qui côtoient les jeunes, leur renvoient l'image essentialiste du stigmatisé:

« Les jeunes ont tendance à se mettre à l'écart, parce qu'ils le savent bien et on leur fait sentir à plusieurs reprises, qu'ils dérangent parce qu'à un moment ou à un autre ils sont forcément gênant pour quelqu'un (un ballon sur un promeneur, les scooters sur les pelouses...). Les adultes qui sont quand même là, ce sont les riverains qui ne veulent pas aller plus loin malgré les jeunes » (responsable du Parc Départemental André Malraux (N)).

Les adultes leur confèrent ici une identité dans laquelle le stigmate est intériorisé, inséparable de leur personne et de leur volonté.

Paradoxalement, ceux qui endossent le stigmate et le revendiquent, ont le sentiment de maîtriser ce choix. Par ce sentiment de maîtrise, les jeunes en question externalisent le stigmate. Ils en disposent puisqu'ils le reprennent à leur compte.

Faysal, un 'grand' est isolé sur le rassemblement des 'petits'. Son petit frère vient d'arriver et deux petites filles se moquent de lui: « Ton frère, il va avec les dealers ». Le petit, debout face à elles, sourit et n'a pas l'air trop gêné, quoiqu'il interpelle son grand frère en disant qu'on « raconte des choses... ». Faysal, qui revend effectivement de la drogue, a entendu les filles et hoche la tête en marmonnant en guise de réponse: « Attends, tu verras... » sous entendant qu'un jour, il le vengera de toutes ces blessures. Ce n'est pourtant pas une menace, mais plutôt une tentative de ne pas perdre la face qui fonctionne aussi comme une réassurance commune. Seul le plus petit est peut-être dupe. Faysal se heurte à l'impossibilité d'imaginer un autre rôle que celui dans lequel le stigmate l'enferme.

Après avoir vu l'importance des modalisations dans les ajustements identitaires, nous avons souligné trois processus de socialisation qui participent à cette construction (appartenance, allégeance, imitation). Cependant, même si ce travail identitaire se réfère à différents modèles restitués dans les récits ou les comportements:

D'une part, ces modèles tirent leur force de contre-exemples. La construction de l'identité se fait donc autant par rapprochement vers les uns que par éloignement vis-à-vis des autres.

Et d'autre part, ces modèles et leurs négatifs sont co-élaborés avec les autres publics. Ces derniers poussant par exemple à l'intériorisation du stigmaté, alors que les jeunes ne cessent de le mettre à distance comme un rôle dont on joue différemment suivant les situations.

L'étude de terrain confirme donc les insuffisances des notions de modèle ou de norme ; ainsi que la pertinence et les ambiguïtés de celle de stigmaté pour caractériser ces rassemblements.

Si l'on considère que le stigmaté est élaboré avec les autres publics, il s'agit de voir maintenant en quoi la visibilité persistante du rassemblement est :

- Déterminante dans cette co-gestion du stigmaté;
- Porteuse d'une perspective publique.

6. Visibilité et gestion permanente du conflit potentiel

Les jeunes du rassemblement nomment les tours de la cité mitoyenne, 'les vigies', parce qu'elles sont idéalement situées pour abriter une 'planque' de policiers. Un 'emploi jeune' habitant cette cité a découvert un jour que l'équipement flambant neuf construit juste à côté, dans lequel il venait d'être embauché, hébergeait un poste d'observation de la police avec une caméra. Au-delà de la problématique sécuritaire, ces exemples révèlent une situation quotidienne dans laquelle la simple présence sur l'espace extérieur, suffit pour être exposé à plusieurs dizaines (et parfois centaines) de logements.

Pour les différents publics qui croisent les rassemblements, ceux qui les composent ont un statut ambigu. Ils sont à la fois lisibles *a priori* (jeunes, désœuvrés, 'délinquants'...). Et dans le même temps, le mystère plane sur la provenance de certains, la réalité et le niveau d'illégalité de leurs activités, le rôle de chacun...

De la même manière, dans les relations citadines classiques, toute personne est 'reconnue' (comme 'cadre dynamique', rockeur ou SDF...) et pourtant chacun est un inconnu pour autrui. La relation entre les jeunes des rassemblements et les autres

publics est ambiguë d'un côté comme de l'autre. Mais cette ambiguïté est renforcée par le fait que l'espace urbain résidentiel ne permet pas de se fondre dans la foule. Il ne permet pas de disparaître, anonyme mais potentiellement visible parmi les passants, donc irréprochable.

C'est donc la méfiance, caractéristique de ces relations citadines et la tension, provoquée par le hiatus entre étiquetage et méconnaissance de "ce qui se passe", qui sont exacerbés par l'espace urbain résidentiel. D'où le désir, pour les jeunes, de privilégier les espaces-temps du mouvement: carrefours, sorties de collèges ou d'écoles, centres urbains, commerciaux... D'où l'importance des rituels quotidiens et des civilités qui fabriquent 'l'homme public'¹¹⁸ (Sennett, 1979): sur la plupart des rassemblements, si les passants sont des adultes reconnus par les jeunes (parents, habitants...), c'est un des jeunes qui prend en général l'initiative de dire bonjour. Si le passant est un jeune, c'est ce dernier qui salue ceux du rassemblement, en leur serrant la main ou par un hochement de tête.

Denis Bayart (1999), évoque trois principes qui caractérisent la ronde des agents d'accueil en gare du nord et peuvent se révéler utiles pour appréhender les rassemblements sur l'espace urbain:

- Le principe de 'persistance' (impossibilité de se soustraire au regards extérieurs, aux interpellations et sollicitations),
- Le principe de 'continuité' (exposition dans (et malgré) le déplacement),
- Le principe de 'modalisation' (modalités que l'individu peut donner à sa pratique de l'espace urbain pour moduler son exposition).

Les jeunes agissent selon trois niveaux de modalisation, pour faire face à la persistance de leur exposition,:

- Le premier moyen s'appuie sur une bonne connaissance des cadres qui leur permet d'atténuer la violence de cette visibilité:

« Tu vois la caméra là-bas, sur le toit ? Elle est tournée vers ici alors que normalement elle doit être tournée vers la cour [de l'école juive]. On le sait parce qu'on est allé voir de près. On sait qu'ils nous filment. Eux, ils ne savent pas qu'on sait. Moi je m'en fous, je fais rien de mal » (Malik, Créteil).

¹¹⁸ Pour R. Sennett, l'homme public avance masqué. Il protège ainsi sa vie privée et permet l'existence d'un espace public civil, dans lequel l'individu ne 'déballe', ni n'impose aux autres sa vie privée, stade suprême de l'incivilité pour cet auteur.

- Le deuxième moyen consiste à modaliser, à jouer de cette persistance:

Alors que les voitures et fourgons de police tournent avec insistance, deux jeunes miment une bagarre devant quatre agents qui passent en vélomoteur. Les jeunes désamorcent la pression qu'ils subissent par la dérision, tout en supputant sur les délits et l'identité de la personne recherchée par les forces de l'ordre.

- Le troisième moyen d'action consiste à faire face à cette persistance en mettant en place une stratification des relations qui filtre cette exposition¹¹⁹ (Simmel). Nous pratiquons tous ce filtrage en changeant d'espace (logement, rue, voiture...), mais parmi ces jeunes, il prend souvent l'apparence de 'l'arrangement' (voir infra), ou de ce que Goffman appelle une 'communication collusoire'¹²⁰ (Goffman, 1991). Ceci pour des raisons 'fonctionnelles' (deal, recel, secret, ragot...), mais aussi plus simplement parce que le cadre spatial ne permet pas forcément les 'mises à l'écart', nécessaires à toute vie sociale. Ce caractère manifeste de la 'mise à l'écart' des autres acteurs, induit une stigmatisation et nourrit un étiquetage qui a pour eux des retombées directes.

Les trois principes de persistance, de continuité et de modalisation, tentent de caractériser un type d'exposition et sa gestion par les acteurs. Ils ne disent rien en revanche, de ce que représente cette visibilité persistante pour les jeunes rassemblés sur l'espace urbain. Comment ressentent-ils cette surexposition? Sur quel terreau reposent leurs modalisations? Dans quelle mesure une bricole de culture peut-elle influencer ou subir cette visibilité abusive?

« Je ne l'ai dit à personne ici, ne le répète pas ». Un jour, Hocine, un des amis de Karim (Créteil) qui fréquente la mosquée avec lui, vient lui proposer de poser pour une agence de publicité dans laquelle travaille sa sœur. L'agence est pressée, elle recherche soit-disant deux maghrébins. Karim n'est pas très enthousiaste: « Je ne voulais pas y aller, j'aime pas. En photo... ». Quelques mimiques (sourire béat...) expriment que poser, ce serait donner de lui juste une apparence, un rôle vide, ne correspondant pas à la densité d'une personne et de ses convictions. « Finalement on y est allé ». Pour réaliser cette photo, l'agence veut rassembler une grande famille aux parents et grands-parents blancs mais

¹¹⁹ Dans sa définition de la réserve, Simmel insiste sur le fait que cette méfiance face aux contacts extérieurs incessants, produit des distances et des écarts qui nous protègent. La socialisation s'appuie en effet sur cette hiérarchie des niveaux d'échange, qui vont de l'aversion à la sympathie (Grafmeyer et Joseph, 1979 : 69).

¹²⁰ Goffman la définit comme étant une communication confidentielle entre 'combinards' regroupés dans une entente et dont les victimes sont des 'ingénus'.

dont la descendance est métissée. Il leur manque en fait un seul maghrébin. Hocine lui a raconté qu'il manquait deux personnes, dans le but de se faire accompagner à l'agence de publicité. Après le casting, l'agence rappelle Karim. Gêné, il refuse à cause de Hocine (Karim se considérant finalement comme un simple un accompagnateur) et de ses propres convictions sur la superficialité de ce travail basé sur l'image. « Y en a qui disent qu'ils l'auraient fait pour le fric. Mais c'est comme les prostituées, si tu fais un truc que t'aimes pas, pour le fric, c'est comme les prostituées ».

Cette remarque peut être comprise comme dénonçant une utilisation mercantile du corps, que ce soit le sien ou celui d'autrui. La référence religieuse paraît ici évidente. Mais cette phrase peut aussi avoir une portée plus générale. Dans cette deuxième hypothèse, c'est l'ensemble des actions rémunératrices et des "attitudes"¹²¹ qui doivent être justes pour être légitimes, étant entendu qu'une rémunération peut aussi être pratique, symbolique.... L'exposition persistante des rassemblements devrait *a priori* favoriser le caractère 'convenable' de ce qui s'y produit. Cette exposition ne doit pas être sans effet non plus, sur la nature des relations développées par les acteurs.

Ces différentes hypothèses impliqueraient de la part des jeunes une réflexivité éthique sur 'l'action qui convient' (Thévenot, 1990). Cette réflexivité ne signifie pas que les actions soient nécessairement 'convenables'.

D'une part, la nature de cette réflexivité signe la spécificité de l'attitude de chaque jeune, plus que son désir de conformité à des valeurs. C'est en cela que l'on peut penser que cette qualité réflexive est une marque identitaire importante.

D'autre part, dans ce modèle descriptif développé par L. Thévenot, modèle qu'il oppose à l'action en plan, l'action doit convenir avant tout dans un 'cours d'action'. La réflexivité éthique qui caractérise les jeunes de par leur action en commun, se produit lors d'un processus simultané d'action et de cognition, dont le but essentiel est la poursuite et la félicité de l'action engagée.

¹²¹ Dans les cinq tomes du "Paysan polonais" parus entre 1918 et 1920, W. Thomas (avec Znaniecki) analyse la réalité sociale, en essayant de saisir la manière dont les individus perçoivent et définissent la situation qu'ils vivent à un moment donné. L'explication sociologique doit selon lui, tenir compte des valeurs (règles et faits sociaux extérieurs aux individus) et des attitudes personnelles qui sont la contrepartie subjective de ces valeurs. Valeurs sociales et attitudes individuelles se combinent pour orienter l'action de chaque personne par l'intermédiaire d'un certain nombre de désirs que seul l'environnement social peut satisfaire (désir d'expériences personnelles, de reconnaissance par autrui, de puissance, de sécurité...).

Partis du stigmat, nous avons montré le hiatus existant entre cet étiquetage qui caractérise des acteurs et des situations ; et une méconnaissance effective de 'ce qui se passe', par les autres publics.

On peut considérer que le besoin de caractérisation-stigmatisation répond à cette méconnaissance. Pourtant, dans ces espaces de cité et plus généralement dans les espaces résidentiels, la foule n'existe pas. Ce qui caractérise les rassemblements, plutôt que l'opacité légitime de l'anonyme, c'est au contraire l'extrême visibilité de ceux qui l'animent. Cette visibilité se caractérise à la fois par sa persistance et sa continuité malgré les mouvements des rassemblements.

Pour y faire face, les jeunes exploitent leur bonne connaissance des cadres, en se gardant la possibilité d'une mise en retrait (arrière cour, cave, appartement, hall...), mais surtout en s'installant sur les "lieux-mouvements" (carrefours, boulevards...). Ils utilisent aussi divers types de modalisations (rituels, jeux...) et de stratification des relations (arrangements...).

Dans ces espaces à la vue de tous, la réflexivité éthique qui caractérise les jeunes, vise essentiellement deux choses:

- Conduire l'action présente du mieux possible;
- Se forger une attitude, une identité.

Nous sommes dans le hall (Créteil) où les plus 'grands' se réunissent, entre autres pour fumer de l'herbe. Un handicapé de la cité passe et s'arrête de lui-même, devant le hall. Un des jeunes (revendeur mais surtout gros consommateur), sort du hall. Le handicapé lui donne deux cigarettes. Dans le hall, ce racket qui ne se limite pas toujours à des cigarettes¹²², est mal vécu en ma présence par les autres 'grands' qui l'expriment à haute voix pendant son absence: « Il a pas honte! ».

C'est le plus souvent, cette perspective de coordination publique avec l'environnement (les parents, les voisins, le gardien, le sociologue...), qui oriente les relations, les justifications, les situations entre eux ou avec les autres publics.

Un des appuis essentiels à cette perspective de coordination publique est la notion de justice.

¹²² Le handicapé s'est fait voler son portable quelques mois plus tôt par ce même jeune.

7. Perspective de coordination publique : déterminisme situationnel et exigence de justice¹²³

Toutes les discussions tournent autour du match de football de la veille, puis dérivent vers le reportage télévisé passé le même soir et portant sur les jeunes de banlieue et les arrestations musclées de la police. Les deux sont renvoyés dos-à-dos, les policiers pour leur violence et les jeunes pour leur hypocrisie devant la caméra. Ils se campent en victimes innocentes, subissant une répression injustifiée. Personne n'est dupe, pourtant le lendemain, un jeune se plaint de la juge qui s'occupe de ses affaires judiciaires: « Pourquoi elle m'aime pas? » (Mustapha, Créteil).

Les agents de l'Etat n'appliqueraient donc pas une règle, mais seraient gentils ou méchants, souples ou rigides (ou même zélés) face à des situations illégales, alors que l'on pourrait toujours s'arranger. Jean Marc Weller (1994 : 25) a étudié des acteurs publics (et notamment un agent de la caisse de sécurité sociale) pour voir dans quelle mesure il pouvait y avoir une dissociation entre le registre des conduites et celui des valeurs revendiquées ou exprimées par un agent de l'Etat (service public, loi...). L'auteur montre bien comment le pouvoir dont use l'agent, s'avère être un "capital d'identité" (Sainsaulieu, 1980 : 281), valorisant notamment la notion de bien public. Ce capital résulte d'un apprentissage culturel, régulé par des rapports de pouvoir au sein même de son travail. Pour le cas qui nous concerne, la juge s'applique à proposer une définition de la situation, de l'autre et d'elle-même qu'elle maîtrise et qu'elle se doit de rendre indiscutable. Pourrait-il d'ailleurs en être autrement dans une enceinte de justice?

Pourtant, l'article montre les déplacements de l'agent de la CNAM qui, selon les circonstances, se situe en 'dedans' ou au 'dehors' de l'institution qu'il représente. Ce travail d'appréciation repose sur des savoirs flous impossibles à objectiver, l'agent comme la juge, sont donc constamment menacés par les autres acteurs (ou leur propre conscience) du soupçon d'arbitraire.

C'est ce que fait ce jeune envers la juge qui ne s'est pas 'arrangée'. Or, c'est précisément là que se concentre la question identitaire. Notamment, lorsqu'il devient évident que "le postulat de cohérence entre rationalité, représentation et logique d'action" ne tient plus. Par sa sentence, la juge se construit une identité (droite ou magnanime, rectitude ou compassion...), mais elle renvoie aussi et surtout, aux accusés

¹²³ En tant qu'il s'oppose à la jouissance égoïste.

une part de leur identité. Elle incarne la justice et même si cette dernière peut être décriée par certains jeunes du rassemblement, c'est bien à ce titre que la juge est évaluée par chacun. La plainte du jeune à son encontre, consacre donc l'importance de l'épreuve judiciaire dans sa construction identitaire. Elle manifeste aussi la schizophrénie de toute épreuve faisant appel au bien public. Dans ce type d'épreuve, chacun se construit en interprétant le bien, le juste... Mais face aux autres, il doit se dénier cette capacité d'interprétation pour faire valoir l'objectivité de sa position.

Pour mieux comprendre les rapports entre identité, justice et stigmaté, rappelons tout d'abord qu'il s'agit dans les trois cas d'un rapport, d'une relation.

Dans la vie quotidienne, chacun construit et négocie son identité dans sa relation avec l'autre:

*Freddy demande à Farid d'intervenir auprès de son propre frère. Il lui reproche de commettre des agressions de plus en plus près du quartier:
« Va le voir près du métro vers neuf heures et demi. Vas-y! Freine le !
- Je peux pas, il m'écoute pas ».*

Au-delà d'une qualification formatée de l'espace, ou d'une opposition personnalisation / publicisation (le rassemblement est presque toujours 'exposé'), nous avons donc retenu le couple arrangement / justification pour décrire ces relations. Ce couple a l'avantage de considérer d'abord des relations 'entre' (les jeunes, les jeunes et leur environnement...) et non des relations 'depuis', des personnes ou des espaces.

Plus le rassemblement est fondé sur un arrangement particulier (le cas extrême étant celui du trafic) plus la coprésence des jeunes rassemblés est stigmatisante pour chacun:

Un jeune d'origine italienne passe de temps en temps au rassemblement. Tout de noir vêtu, gourmette en or, crucifix et chaussures Kenzo, il gare sa petite AX Citroën rouge juste devant le rassemblement. Des filles passent, il les regarde avec insistance puis les interpelle dès que cela est possible, mais sans résultat. Il se plaint après leur passage: « C'est impossible de draguer ici! ».

Comme ces filles, les autres publics ont appris à gérer et manipuler cette stigmatisation. Dans l'après-midi, les habitants traversent le rassemblement qui est situé à un point d'accès au groupe de bâtiments. Après 17h30-18h, heure à laquelle les plus

'grands' sont présents, le flux de passants semble nettement inférieur et cela ne semble pas dû uniquement aux horaires de retour du travail, puisqu'il se fait au profit d'autres accès moins commodes.

Face à l'arrangement, la formalisation d'un bien commun, nécessaire au passage du familial au public, se travaille par deux pratiques: celle du prêt (revues, CD...) ou du don (shit, cigarettes, bonbons...) et celle du compromis.

Carnet de terrain : le trafic

Les habitants n'ont pas de gros problèmes avec ceux qui trafiquent. Le sentiment d'insécurité diffère si l'on habite ou pas dans le quartier. (...) Ma fille elle connaît [les revendeurs], elle était à l'école avec eux. Elle traverse en toute sécurité, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. (...) Les jeunes qui font du trafic parlent peu, alors que ceux qui n'en font pas sont plus calmes et discutent plus. (...) Moi, quand je passe et que je ne suis pas en service, ils me disent : tiens v'la la mairie » (agent services techniques, Nanterre).

« L'économie parallèle est sur plusieurs niveaux. Elle est d'abord basée sur le recel, ensuite sur le shit qui marche bien. Cela a permis l'autocontrôle vis-à-vis de la drogue dure (bien qu'il y ait quelques doutes) parce qu'il y a cette notion que le shit n'est pas quelque chose de dangereux » (responsable Mission Ville, Créteil).

« Les livreurs sont obligés de se lever à 5h du matin pour livrer à 7h et éviter les vols. (...) Mon frère, gardien à ... se fait livrer chez moi parce que Maximo ne va pas là bas » (gardien d'immeuble, Nanterre). « Le recel est visible entre autres avec les vols dans les voitures. Ils se produisent le plus souvent avant les fêtes de fin d'année pour faire des cadeaux et avant l'été pour la mécanique » (responsable SEMECO, Bobigny).

« La vente de voitures d'occasion sur le parking du centre commercial a été supprimée à cause des problèmes de recel » (responsable Mission Ville, Créteil).

« Alors qu'ici, le démarchage se fait sur le boulevard et l'échange a lieu dans les étages. Là-bas, il se fait plutôt par téléphone dans les appartements. (...) Les jeunes qui revendent à partir des porches guettent et abordent les personnes étrangères au quartier. (...) Ceux qui ne revendent pas ne bougent pas et discutent. (...) Il y a un relais entre le trottoir et le hall qui doit être bien situé. Il faut qu'il y ait toujours quelqu'un dans le hall. (...) Le petit trafic se fait devant chez soi, le gros ailleurs. Les groupes de trafic sont constitués de gens venant de pas mal d'endroits mais chaque membre d'un groupe ne peut empiéter sur le territoire de vente de l'autre groupe. (...) Les revendeurs font pression pour limiter le nombre de points de trafic et ne pas diviser exagérément le marché. (...) Avant, les revendeurs étaient plus solidaires, maintenant l'individualisme a engendré des tensions qui ne disparaissent que temporairement, lorsque quelqu'un de l'extérieur les importune. Là on les retrouvera soudés » (responsable club de prévention, Nanterre).

« Les livraisons ont lieu en général le soir ou le samedi matin pour pouvoir vendre le samedi soir » (coordonnateur de quartier, Nanterre). « Les caches sont par exemple des transformateurs EDF, des parties communes de tours, des jeux pour enfants, sous des balcons de RDC, dans les interstices entre les panneaux de doublage extérieur... » (gardien d'immeuble, Nanterre).

« Si la police passe pour faire des fouilles, le lendemain il y a de la casse » (gardien d'immeuble, Nanterre).

« Les lieux de trafic changent. Souvent le réseau de vente est structuré autour de certaines familles » (coordonnateur de quartier, Nanterre). « Les responsables sont le plus souvent dans une tour ou, plus rarement, sur le lieu de vente, ils attendent le coup de téléphone et délèguent les transactions aux revendeurs » (responsable club de prévention, Nanterre).

« Les petites mains (enfants notamment) bougent tout le temps. Ils sont en VTT. Ils surveillent et font le lien avec les autres » (gardien d'immeuble, Nanterre).

« Le matin tôt, deux ou trois personnes cherchent de la drogue qui aurait été oubliée la veille pour la consommer. Vers 10h, les revendeurs arrivent. Ça fait 10 personnes environ quand l'université est ouverte. A partir de 14h ce sont les consommateurs, surtout ceux de l'université, qui viennent acheter. Le soir, les jeunes sont plus nombreux et plus détendus. Ils s'amusent avec les scooters... (...) Dans cette allée il y a une famille qui occupe à peu près 1 à 2 appartements par porche. Quand on se fâche avec un, on en a 80 sur le dos ; ou personne n'a rien vu, rien entendu. Loi du silence qui pèse quand c'est 'la famille'. (...) Il y a un peu plus d'un an, un jeune s'est fait poignarder entre les deux immeubles. Tout le monde était dehors. Personne n'avait rien vu ni entendu. (...) Une pétition a été lancée: "on signerait bien la pétition, mais c'est un peu notre famille, on va avoir des ennuis". Il y a eu quand même un rassemblement pour soutenir la famille du poignardé. (...) Il y a des familles dont les enfants veulent un appartement sur le quartier. On refuse en essayant de les loger le plus loin possible, en leur expliquant pourquoi au besoin » (coordinatrice de quartier, Nanterre).

« Ca fait cinq ans qu'on voit les mêmes [revendeurs] » (gardien d'immeuble, Bobigny).

« Les familles de revendeurs n'ont pas d'impayés de loyers » (responsable SCIC, Créteil).

La place est marquée de façon permanente par un trafic de drogue important: « Les revendeurs se mettent sous les pilotis du bâtiment parce que c'est un espace traversant. Il y a une bonne visibilité et ça permet de ne pas être photographié ou filmé depuis un appartement. (...) Devant le centre commercial [sur la cité d'à côté], les jeunes qui sont là le sont pour plein de raisons, la drogue en est une, importante mais pas uniquement. Par contre le soir, c'est là qu'il y a les plus gros échanges (armes, ecstasy...) à cause du caractère ouvert de l'espace. Ceux qui les font ne sont pas là en permanence, mais c'est un travail 'en famille'. (...) Les revendeurs de la place viennent devant le centre commercial pour les aspects ludiques (chiens, voitures volées...) [A l'arrière de ces deux pôles, la dernière pointe du triangle est constituée de deux tours où l'on] achète pour se piquer sur place ou à côté. Là aussi le trafic est structuré à partir de certaines familles » (coordonnateur de quartier, Nanterre).

« Les réseaux de recel, drogue douce, héroïne sont différents. Le trafic d'héroïne se fait rarement au vu et au su » (responsable Mission Ville, Créteil).

« Ceux qui habitent là sont habitués. Tout le monde connaît leur trafic, tous les habitants le voient. C'est là où les grosses cylindrées viennent, c'est ici qu'ils livrent. C'est le lieu de livraison et ça se dispatche sur le reste du quartier » (coordonnateur de quartier, Nanterre).

« Les combles servent pour dissimuler la drogue, de lieu pour se cacher et pour consommer » (gardien d'immeuble, Nanterre).

« Lorsqu'il y a une arrestation dans les quartiers à drogue dure, les revendeurs se cachent et les acheteurs errent dans les autres quartiers à la recherche de revendeurs » (coordinatrice de quartier, Nanterre).

« Le toxicomane est revendeur. (...) La plupart des délits violents sont commis sous le manque. (...) En dehors de celui sur les SDF déjà ancien, le racket de personnes âgées se développe » (coordonnateur de quartier, Nanterre).

Dans les rassemblements, tout se prête depuis les objets quotidiens (cassettes et jeux vidéo, couteau, vélo, joint, baskets...) en passant par ceux acquis illégalement (ordinateurs et téléphones portables, cartes Itineris...), jusqu'aux bénéfiques que l'on en a tiré et qui sont souvent "dépensés" (Bataille) dans un premier élan, à fond perdu. Ici, la situation n'est pas encadrée par des règles explicites comme au collège ou au travail. L'ajustement prêt (don) / retour de prêt (don), en devient un des substituts. Le don, comme le prêt, sont structurés par un ajustement dans le temps entre le don ou le prêt initial et le retour qui va suivre en échange. Les manquements font systématiquement l'objet d'un rappel à l'ordre lors des situations critiques (épreuves). Par le retour de prêt ou de don, la confiance mutuelle témoigne d'un fort attachement qui semble nécessaire au rassemblement. Cet échange relève d'une construction politique élémentaire du rassemblement où les objets sont valorisés par la demande. La demande et l'accord marquent la familiarité, le refus marque ses limites ; et la négociation le bien commun.

Si 'l'arrangement' menace les relations y compris au sein des jeunes, le rassemblement peut aussi permettre le compromis qui est finalement une tentative pour rendre compatible 'arrangement' et justification :

Un policier trouve un couteau sur un des jeunes (Créteil). Karim intervient et à force de négociation, le policier demande au jeune de jeter son couteau dans la bouche d'égoût pour 'passer l'éponge'.

La place du compromis perturbe on le voit une conception bipolaire, arrangement à une extrémité et justification à une autre, au profit d'un continuum au sein duquel le compromis trouve une place intermédiaire. Cependant, cette notion de compromis révèle deux choses:

D'une part, pour que ces actions visant un compromis puissent se réaliser, elles nécessitent des repères communs ; une lisibilité minimale des pratiques de publicisation (des jeunes et des policiers en l'occurrence), des espaces d'action (le rassemblement, les réseaux...) et des instruments mis en œuvre (légaux ou non). En l'absence de cette lisibilité, en l'absence 'd'accord partagé'¹²⁴ en référence à la règle et non au contenu, les relations des jeunes deviennent problématiques :

¹²⁴ Dans lequel les mouvements exploratoires (processus d'exploration mutuelle) prennent une forme destinée à entraîner un accord de l'interlocuteur, tout en restant compatible avec son désaccord éventuel: « *C'est pas toujours le même qui lance le plan. Un jour c'est moi, un jour c'est un autre. Des fois, je dis on va faire ci ou ça à plusieurs et on le fait pas* » (Toufik, Créteil). Lorsque j'ai accompagné dans un bus pour la première fois, quelques rassemblés que je fréquentais depuis un moment sur le rassemblement, l'un des jeunes dit en ricanant « *Il viens avec nous!* ». Un autre lui répond sèchement « *Et alors?* ». L'incident est clos.

C'est le printemps et il commence à faire bon. Les 'grands' reviennent du gymnase surchauffé. Arrivés au rassemblement, un 'petit' se plaint à Hamid. C'est le 'grand' chargé de les encadrer comme 'animateur jeunesse' qui a fermé le gymnase. Les 'petits' souhaitent continuer à jouer, mais celui-ci leur répond: « Je ne travaille pas, c'est les vacances, il fait trop chaud ». Le 'petit' insiste, Hamid le prend alors par le cou pour le conduire doucement à l'écart et lui faire comprendre d'arrêter s'il ne veut pas avoir de problème. Hamid revient vers nous en répétant qu'il ne travaille pas (alors qu'il est bien censé être présent au gymnase cette après-midi là). Freddy est le deuxième rassembleur 'animateur jeunesse'. Il s'est arrangé avec Hamid pour en être dispensé cette après-midi là, mais est néanmoins le responsable principal de l'animation: « Tu es gonflé, si tu n'y va pas, toute la responsabilité retombe sur moi. Il fallait les laisser jouer ». Hamid argue de problèmes en cas d'accident (alors que le responsable principal de l'animation ne serait pas là) pour maintenir sa position.

On voit donc bien comment l'arrangement entre les deux animateurs permettant à l'un de s'absenter, menace les relations entre les 'grands' et les 'petits'. La justification des conséquences de cet arrangement s'appuie pourtant de manière constante sur la règle ou un sens partagé (la responsabilité légale, les vacances), une manière de montrer l'importance que ces jeunes accordent à la justice.

Mohamed habitait sur le Palais (quartier de Créteil), parents séparés, il loge maintenant officiellement chez sa mère à Neuilly sur Marne, mais squatte en fait plusieurs lieux: chez sa tante sur le Palais et chez une autre personne de la famille. « Il ne sait pas vraiment où il habite et la seule chose dont il me parle c'est d'un autre qui est à la rue. La justice c'est important pour eux, il faut réparer cette injustice » (éducateur de rue, Créteil).

D'autre part, la notion de compromis montre l'importance du public concerné. La scène du couteau est considérée comme un compromis par les partenaires, mais peut être jugée comme étant un arrangement inadmissible par un habitant qui voit la scène depuis sa fenêtre. Le jugement par les différents publics ne porte donc pas sur l'aspect moral d'actes évalués comme étant bons ou mauvais dans l'absolu. L'acte incriminé est d'abord justifié ou non, dans la situation¹²⁵:

« Ton frère, il a pété un câble. Il se jetait avec Sofiane. Tu sais pourquoi? Ton frère lui avait fait [il mime le geste du "grand sourire", menaçant le destinataire d'être égorgé]. Pour un vélo volé, attends...[soulignant par là, la disproportion entre la faute et la menace] » (Farid, Créteil).

¹²⁵ Ceci peut aller chez certains jeunes rassemblés, jusqu'à la dénégarion de la faute qui instaure une notion de justice s'appuyant sur une vision pervertie mais néanmoins présente du bien commun: « Aussi, c'est de la provocation de laisser sa moto sans antivol, comme ça [devant nous] » (rassembleur, Créteil).

La position d'un public dépend de sa capacité à s'inscrire dans l'interaction en se mettant à la place des acteurs. Le concernement du public fait appel dans un premier temps, à sa capacité de rapprochement¹²⁶ vis-à-vis des protagonistes. C'est semble-t-il dans un second temps, que le jugement porte sur le bien commun et sur le *soi*.

Un jeune évoquant ceux d'un autre quartier afin de justifier sa propre violence:

« Lorsque tu es gentil, ils croient que c'est de la faiblesse »¹²⁷.

Le modèle de la circulation est donc convoqué avant celui de la justification, même lors des épreuves de justice:

Mourad s'est fait casser la figure par trois jeunes du quartier (Créteil). Un des jeunes évoque l'affaire: « Ça va être vengeance et compagnie. (...) Il faut pas [prendre parti], c'est des vieilles histoires. (...) C'est leurs histoires ».

La nature du jugement dépend alors de la mesure dans laquelle, le modèle de la circulation (le policier qui 'passe l'éponge') a été mobilisé par rapport à celui de la justification.

Un habitant adulte (Nanterre) parlant des jeunes qui branchent leur radio sur les prises foraines: « Ils nous volent même l'électricité ».

Dans le rassemblement, ce sont les pratiques qui témoignent ou non, d'une poursuite de l'interaction et qui délimitent ce qui relève du public ou du privé, de la justification ou de l'arrangement. D'où l'intérêt du travail de Goffman sur la vulnérabilité et l'importance de la face dans les échanges sociaux.

Erving Goffman a noté lors des interactions, la nécessité inconsciente pour les interlocuteurs d'envisager *a priori* la "pire interprétation" possible de leur propos ou de leur comportement afin de parer à toute éventualité lors de la suite de l'échange. Au quotidien, alors que les jeunes rencontrés accordent une grande place à la justice, les circonstances expéditives de l'interaction font que celle-ci est sommaire, immédiate.

¹²⁶ Amis, voisins... connaissant souvent à la fois les victimes et les coupables au moins de vue, ou considérant que le même individu est susceptible de se retrouver tour à tour dans l'une ou l'autre position.

¹²⁷ La parole de ce jeune reprend mot pour mot celle de Boltanski et Thévenot (1991 : 209) pour illustrer le rôle de l'éducation dans le monde domestique ou se déploie le régime de familiarité.

Ceci a deux implications:

- L'interaction se préoccupe moins de la justice que de la face (Goffman, 1973b)¹²⁸.

Avec la notion de "face", l'identité de l'individu est le produit d'un travail de co-construction de "l'ordre de l'interaction". Ce travail territorialise les acteurs. Du coup, leur identité relève d'une "mosaïque de territoires" constitués au cours de différentes épreuves. Ces territoires sont coordonnés par du savoir. La cohérence de chaque identité se vérifie dans l'action. L'identité des acteurs est donc dépendante des dynamiques sociales (relations d'alliance ou d'opposition entre acteurs), de règles plus ou moins objectivées (civilités, compétences requises...) et de 'situations d'épreuves' manifestes, notamment lors des incidents.

- Les "échanges réparateurs"¹²⁹ sont prééminents sur les "échanges confirmatifs"¹³⁰.

Parfois, l'échange apparaît comme une ritualisation de la vie sociale, qui structure une situation d'embarras et fonctionne comme une régulation co-produite:

Un jeune joue tranquillement, un ami vient par derrière et lui donne un léger coup de poing sur l'épaule. Il fuit lentement et l'autre le poursuit sur le même rythme. Ce coup est donné semble-t-il, juste pour le faire venir avec lui. Il minimise l'échange confirmatif qui se résume à un échange de regards, pour ne pas risquer de perdre la face en essayant un refus, et compte visiblement sur les réparations qu'il pourra fournir ultérieurement.

D'autre fois, toute justification est impossible dans le cours d'action:

Un jeune court après un autre. Plus ou moins bloqué par son poursuivant, le premier se met à terre, les pieds et les bras en l'air et crie: « Un coup! Un coup! ». Il recevra deux coups de pieds. L'attitude de la victime se couchant par terre et proposant elle même la sentence à appliquer, combine un comportement proche de ceux dévoilés par l'éthologie et une tentative de mise en délibéré comportant les prémises d'une justification.

¹²⁸ Face : valeur sociale qu'une personne revendique à travers la ligne d'action qu'elle adopte au cours d'une interaction. Elle n'est pas logée à l'intérieur ou à la surface de son possesseur, mais elle est diffuse dans le flux des événements de la rencontre, dans le cours d'action (Joseph, 1998).

¹²⁹ Réparation : activité rituelle qui se manifeste par des justifications, des excuses ou des prières et par laquelle une personne entreprend de modifier la signification attribuable à un acte pour en atténuer le caractère virtuellement ou réellement offensant (Joseph, 1998)

¹³⁰ Echanges confirmatifs: rituels d'accès, procédures d'apaisement... De manière générales, tous les rites manifestant respect et considération et dont le principe fondamental est que chaque participant se garde de détruire la face des autres. (Goffman, 1991)

D'autre fois encore, la mise en délibéré est explicite:

Eric appelle Sammy qui passe de l'autre côté du boulevard. Ce dernier l'a entendu mais ne se rapproche pas. Le premier insiste, l'autre fait alors la moitié du chemin et s'arrête sur le terre-plein central du boulevard. En fait, Sammy, lui doit 180 francs et a peur des représailles. Eric: « 6 parce que tu t'es foutu de ma gueule ». Sammy se plaint du fait qu'Eric est le seul à déterminer la sentence. Alors ce dernier reprend, toujours à distance et à haute voix, l'énumération des 6 coups promis et la cause de chacun. Cet échange se termine par une course poursuite sans vainqueur ni vaincu.

Il s'agit donc ici de repérer les formes concrètes des différentes formes de régulation, non seulement comme engagement de la volonté mais aussi comme résultat d'un "déterminisme situationnel"¹³¹.

Plus les publics sont différents, plus ce dernier prend de l'importance:

Il est encore tôt, nous sommes quelques uns sur le trottoir, face au rassemblement que nous rejoindrons plus tard. Deux jeunes sont appuyés sur une voiture. Une femme traverse le boulevard, se dirige vers le véhicule et ouvre la portière du côté conducteur, donnant sur la chaussée. Elle ignore volontairement la présence des jeunes adossés, le regard tout à son action pour ne pas croiser le leur. Un des jeunes¹³² excuse ses camarades installés contre la voiture. Il s'ensuit une situation assez confuse: la propriétaire du véhicule répond: « Je n'ai plus de siège », le passeur réplique : « Elle est lustrée ». Visiblement, la conductrice avait préparé sa réplique mais le « je » a remplacé le « vous » (vous n'avez plus de siège). On peut imaginer que ce lapsus provient du fait qu'elle n'a pas osé renforcer le fait qu'en déplaçant sa voiture, elle leur enlevait ce qui leur tenait lieu de sièges. L'effort qu'elle produit pour 'préserver la face' des jeunes dans cette situation 'embarrassante' est au dessus de ses forces. L'émotion l'empêche de clôturer l'échange par une parenthèse de fin (merci, au revoir...).

On voit ici que les dynamiques de coordination et plus profondément de confiance, sont gênées dans la mesure où les arrangements, mêmes tacites, des jeunes les uns avec les autres sont nécessairement partiels et peuvent créer des situations difficiles à gérer avec les autres publics.

¹³¹ "Tient à la capacité à moduler ou à 'modaliser' ses engagements (distraction, évitement, indifférence civile, 'réserves sûres', conversation), autrement dit à les focaliser en jouant des prises et des plis du milieu de visibilité et d'observabilité réciproque" (Joseph, 1996 : 110).

¹³² 'Passeur' qui en général, assume en premier parmi les rassemblés, les rapports avec le milieu et plus particulièrement les négociations

Partant de la notion de stigmat, nous avons montré que de manière similaire à celle d'identité ou de justice, ce terme recouvre une relation. Dans celle-ci, l'arrangement qui coalise certains jeunes, joue un rôle décisif. Les identités reposent en partie sur la dissociation-appropriation entre les valeurs communes affichées d'un côté et les attitudes pratiques réelles de l'autre.

Du coup, les pratiques identitaires se vérifient dans l'action, d'où l'importance du déterminisme situationnel dans les régulations (arrangement, prêt, compromis...).

L'exigence de justice qui participe à la construction de l'identité est éprouvée dans des interactions qui privilégient la face. Les rapports de force y sont plus ou moins présents. La régulation des tensions, relative à la bonne définition de la situation et de ses protagonistes, suppose que l'acteur soit capable de:

- Se saisir de ce que lui dit l'autre;
- Comprendre ce qu'il donne à voir de la situation;
- Traduire ses manifestations dans une définition durable et justifiée.

Si le rassemblement joue un rôle essentiel dans cette perspective de coordination publique, c'est parce qu'il se légitime par une unité de temps, de lieu et d'action. Cette unité se façonne notamment par la mise en place de relations de confiance qu'il nous faut maintenant décrire.

8. Face à l'épreuve publique : légitimité et construction de la confiance

Hamid (20 ans, Créteil) monte sur le banc d'un rassemblement secondaire en criant « J'emmerde la France ». Ce à quoi lui répond un autre jeune qui leur rendait visite: « C'est elle qui t'a nourri et qui t'a fait grandir (...) Tu sais même pas comment c'est là-bas [l'Algérie]. Moi j'y suis allé, c'est la misère. Je sais de quoi je parle, toi tu sais pas de quoi tu parles. C'est pas vrai? », questionne-t-il en se tournant vers nous. Il convoque tout de suite un différentiel du lieu (situé à distance) entre lui qui est allé sur place à l'inverse de Hamid. Seul un jeune défend mollement ce dernier plutôt gêné, un autre marque même timidement mais clairement son désaccord avec lui. Les deux interlocuteurs s'appuient sur deux types de territoire différents. Hamid dénonce l'ancien colonisateur, qui a pratiqué la torture et qui « tire toujours les ficelles en Algérie »¹³³. Le 'visiteur' lui, évoque le pays développé¹³⁴. La France des droits de l'homme, de l'éducation... Pour appuyer son propos, il tape son pied sur le sol,

¹³³ Il cite l'exemple de ce général algérien en visite en France, qui a été informé par l'armée française, de l'imminence d'une plainte portée contre lui, susceptible de le bloquer dans notre pays.

¹³⁴ Il précise qu'en Algérie, il ne pourrait jamais se soigner les dents comme il le fait en France.

sous entendant que c'est la seule base solide sur laquelle on peut compter, en deçà des représentations liées à des convictions politiques ou nostalgiques: « Notre vie est ici, là-bas on a rien, on est rien. Tu as quelque chose au bled toi? Je parle pas de tes parents, mais toi, tu as quelque chose là-bas? ». Un autre jeune s'immisce dans la discussion: « Moi, j'ai une maison au bled ». Le 'visiteur' tout d'abord perturbé par ce 'grain de sable' dans sa démonstration, critique les 'teneurs de mur' algérois qui ne font rien malgré leur nombre, pour bouger ou pour faire bouger la société. Puis il revient à la charge: « Toi, tu dis que tu as quelque chose au bled, mais quel bled? / En Espagne. / Ah, d'accord! ».



Partie de foot sur le parking (Bobigny)

Les dynamiques de coordination du rassemblement sont ici soumises à des justifications argumentatives entre jeunes, explicitant localement le caractère commun ou public de l'action. Cependant, par sa justification coopérative (par les corps), le rassemblement semble aussi être un cadre essentiel dans l'explicitation d'une légitimité publique de 'l'être ensemble' ici et maintenant.

La fin de l'échange montre que la culture du bled, avec ses aspects mythiques, ne se limite pas aux jeunes maghrébins. Le fils d'immigrés espagnols qui intervient la revendique aussi. Personne ne tournera en dérision son incursion ibérique dans un débat dont le thème était franco-algérien.

Sur le fond, le questionnement qui travaille les jeunes dans cette discussion, est celui d'enfants d'immigrés. Ce n'est pas l'ethnie qui est alors interrogée, mais les racines d'une culture qui pour certains d'entre eux, est revivifiée chaque été.

Sur la forme, il s'agit de bâtir une confiance réciproque par une 'gestion permanente du conflit potentiel'. C'est cette construction qui pour eux légitime l'être ensemble. Les épreuves (face-à-face, coprésence...) obligent à scénariser, imaginer ce qui peut se passer et donc à dramatiser le rapport à l'autre, à l'espace ou aux objets. Les typologies à l'œuvre dans les jugements et les préjugés sociaux permettent d'établir ou de rétablir la confiance¹³⁵, sur la base d'un certain nombre de propriétés attribuées à des catégories (jeune, visiteur, parent, frère...) ou à des histoires passées (trahisons, bagarres...). Ici, le lien de confiance tend à créer de la cohésion, là où il n'y avait que distance. Vulnérabilité du sens (de quelle Algérie on parle?) et des engagements (Quelle portée faut-il donner à la critique de l'autre?), sont les principaux ressorts de cette confiance, parce que cette dernière "transforme le problématique en crédible" (Karpik, 1996 : 527). La confiance agit donc comme un mode de coordination s'appuyant sur une pensée "projective" (Giddens, 1994 : 108)¹³⁶.

Ce lien peut donc se produire *a priori* n'importe où et n'importe quand. Notre attention porte alors moins sur le caractère public ou central de l'espace qui accueille le rassemblement; que sur l'urbanité des situations rencontrées. Le statut d'un équipement, ne garantit pas en effet, la nature de ce qui s'y déroule.

¹³⁵ "La confiance désigne l'association intime d'une relation asymétrique – la délégation – et d'un mode d'existence particulier du monde: la croyance" (Karpik, 1996 : 528).

¹³⁶ "Connexion du présent au passé à travers une pensée futuriste" se projetant vers l'avenir. Nous travaillerons ce thème de manière approfondie en deuxième partie, avec la notion de 'reprise'

Une place ou une Maison Pour Tous, peuvent se révéler 'urbains' à certains moments, dans certaines situations, et ne plus l'être ensuite. Les événements survenus au centre commercial des '4 temps' à La Défense sont là pour nous le rappeler. La confiance au lieu, en l'autre ou dans la situation est vulnérable. Cette articulation du particulier au général s'inscrit dans la situation. Elle dépend d'une veille constante, mais aussi des interprétations qu'en font les individus, au moment et dans les circonstances de l'action.

Au moment où j'arrive au sein du rassemblement (Créteil), un jeune qui m'est inconnu est présent. Il vient d'Ivry et discute avec les jeunes adultes présents. Il m'explique qu'il est venu dans le quartier quelques jours avant pour régler des problèmes administratifs concernant sa pension d'invalidité. Il a garé sa moto non loin du rassemblement et se l'est fait voler. Il est donc là aujourd'hui, comme la veille, pour la récupérer. Un des jeunes lui demande ses clés et s'engage en contrepartie à lui ramener la moto. L'ivryen flairant l'arnaque, refuse mais lui promet cent francs s'il la lui ramène. L'autre propose finalement d'échanger ses clés de domicile qu'il gardera en gage contre celles de la moto. Le motard accepte.

Un dialogue s'installe entre un jeune et 'l'étranger':

« Si tu avais accepté de donner [les clés] dès le début, ce serait déjà réglé;

- C'est aux riches qu'il faut voler, pas entre nous. A Ivry et Vitry on se connaît tous. Je connais tout le monde là-bas, ici je ne connais personne;

- Les riches on peut pas alors on commence avec ça ».

Le jeune le teste ensuite pour vérifier si son appartenance prétendue à une cité d'Ivry est réelle.

L'autre lui répond: « On m'a appris à ne pas dire les noms ».

Le jeune du rassemblement propose alors quelques noms. Le jeune ivryen poursuit la liste, impressionné et finalement rassuré par les connaissances du jeune du rassemblement, qui n'en font plus de complets étrangers. La moto sort enfin du garage situé juste en face. Celui qui est allé la chercher passe devant nous pour faire un tour de cité avant de la lui remettre.

Le jeune d'Ivry: « Elle était bien cachée, j'ai cherché partout et je ne l'ai pas trouvée;

- Si tu ne l'as pas trouvée c'est que tu t'en fous! ».

Les jeunes utiliseront pour me tester, le même procédé, y compris en bluffant :

« Ah bon, tu travailles sur Nanterre et Bobigny? Tu connais...? [suivent des noms assez incompréhensibles mais censés nommer des tours ou des cités de Nanterre].

- Quoi ?

- Non, c'est rien ».

Histoires d'une cité

Nous sommes dans une cité construite par l'ancienne préfecture de la Seine. Sans commerce, ceinturée par des grilles ou des murs, elle est alors isolée au milieu des terrains vagues.

Lors de la tripartition du département de la Seine, une moitié A est attribuée au nouveau département, l'autre moitié B est attribuée à la Ville de Paris et servira de fonds de relogement d'urgence pour les immigrés venant des bidonvilles, essentiellement des maghrébins.

Il y a 15 ans, une réhabilitation a eu lieu sur la moitié A (baignoire, double vitrage...). Cette opération tiroir va déstructurer profondément le tissu des locataires très fragile. Certains vont devoir changer de logement ou même habiter une autre ville le temps des travaux. Plusieurs ne vont pas revenir.

Cette rénovation de la moitié A rend amer les habitants de l'autre moitié B qui devra attendre dix ans de plus. D'autre part, c'est une nouvelle population de familles avec enfants qui remplace les habitants ayant déménagé suite à la rénovation, d'où l'hostilité de la population de la cité B stable depuis l'origine¹³⁷.

A ses débuts, dans les années 50, la cité était animée par l'association ATD quart-monde dans une ambiance plutôt boy scout. L'herbe et le cannabis circulaient. Dans les années post 68, arrivent les drogues dures. Les nouveaux enjeux financiers vont durcir le trafic et amènent bien souvent les revendeurs-consommateurs à devenir délinquants pour se payer leur dose. Une ambiance délétère va s'installer dans le trafic et dans les familles. Les victimes d'overdose s'additionnent sans bruit. Les consommateurs viennent en majorité de l'extérieur et la police intervient souvent.

La génération suivante qui s'estime trop visible par ce trafic et qui a vu beaucoup de grands frères mourir à petit feu, chasse les revendeurs de drogue dure, les cantonne dans quelques appartements. Cette lutte durcit encore plus le climat. Entre les jeunes et les adultes la rupture est consommée, ces derniers rendant les jeunes responsables de cette violence. Depuis plus de 20 ans, les revendeurs (venant à 70% de la moitié B) ont pris l'habitude de se réunir sous un passage de la moitié A percé dans le bâtiment par la seule voie permettant l'entrée et la sortie. A l'origine, le hall situé juste à côté, logeait 2 ou 3 familles connues pour leur rôle dans le trafic. Les jeunes se retrouvaient sous le porche et revendaient de la drogue dure. Trois générations y sont venues, chacune bousculant la précédente (prison, paternité...). La présence régulière mais très discrète du début a fait place à une concurrence acharnée entre plusieurs groupes qui se disputent le porche (incendies...) en occupant le terrain dès qu'il est libre, pour avoir le marché. Rester sous le passage leur permet de surveiller les allées et venues¹³⁸ et laisse plusieurs échappatoires possibles. Sans vis-à-vis, les revendeurs ne sont pas sous la vue des locataires de la moitié A ni de leurs parents habitant l'autre partie de la cité.

¹³⁷ Voir l'exemple de Winston Parma rapporté par N. Elias dans le chapitre sur la ségrégation.

¹³⁸ Cité désormais noyée dans l'urbanisme environnant, elle reste pourtant fortement enclavée. C'est la seule cité où je me suis fait interpellé par les revendeurs présents et où l'entrée m'a été formellement refusée. Ils m'ont demandé les raisons qui me faisait passer par la cité. Les prétextes que j'ai invoqué (un peu perdu, rejoindre le métro...) n'ont pas suffi. Il m'ont donc indiqué la sortie. J'ai par ailleurs noté leur attention exacerbée, les nombreuses fois où je suis passé à proximité pour me rendre dans d'autres quartiers. Les pressions (et les craintes) policières qui ne se démentent pas depuis de nombreuses années (descentes spectaculaires et musclées à plusieurs fourgons au petit matin...) expliquent évidemment cette vigilance.

« *La banalisation du shit a rendu floue la limite entre ce qui est légal et illégal, pour les jeunes et peut-être les adultes* »¹³⁹ (responsable Centre Social, Créteil). Si la barrière de la légalité s'est amenuisée, ces deux histoires croisées ont en revanche instauré deux frontières: celle entre les moitiés A et B et celle entre les générations.

Les habitants ont organisé une manifestation contre la violence et la drogue. « *Il y a ceux qui ont parlé le plus fort à la manifestation et qui avaient des frères ou qui étaient costauds et les petites gens qui ont voulu construire quelque chose en parlant mais sans « protection » physique. Celles-là s'enferment et ne parlent plus, elles ont déjà pris trop de risques* » La population, même si elle est demandeuse de solutions, n'arrive pas à participer à son élaboration, à l'action. Soit "elle en fait trop": « *Les gens de la cité ont l'impression qu'il suffit qu'on leur donne des moyens et que c'est à eux de construire [le C.A.S. même s'ils n'ont pas de connaissances reconnues]* » (directeur du centre social, Créteil). Soit, pas assez: « *Les gens sont tellement échaudés que si l'on en met 10 dans une salle, chacun a la bonne solution. On n'arrive pas à construire. S'il y avait 4000 appartements la notion de groupe pourrait opérer, mais à 292 logements, il y a une accumulation de cas particuliers, les gens n'arrivent plus à discuter entre eux* » (responsable Mission Ville, Créteil).

La commune et les bailleurs ont supprimé les clôtures, créé sur place un centre d'action sociale et un espace attendant pour les jeunes. Cette cité s'inscrit sur une parcelle triangulaire dont un premier coté est occupé par l'autoroute, le deuxième par l'arrière d'un hôpital. Sur le troisième coté, un conservatoire de musique d'aspect luxueux a été récemment construit. Ce terrain mitoyen représentait la seule ouverture possible sur le carrefour attendant et le reste de la ville. Le conservatoire tourne le dos à la cité et dans un premier temps un mur de séparation avait été envisagé entre les deux. Suite à des dégradations sur le nouvel équipement perpétrées par les jeunes, un des leurs a été embauché comme vigile du conservatoire pour calmer les esprits. Hors ce vigile a découvert que la police avait installé une caméra au 1^{er} étage derrière une vitre teintée pour filmer les revendeurs.

Ce double échec de l'action des habitants et des actions urbaines par les gestionnaires a confirmé les deux frontières précédemment décrites. Reste les projets et les rumeurs. Un projet de démolition du passage pour y faire passer une bretelle d'accès à la voie express, bretelle qui traverserait la cité dans son milieu.

Les rumeurs aussi vont bon train :

- le bailleur de la moitié B actuellement en difficulté avec la justice voudrait vendre.
- Le conservatoire n'a pas prévu de parkings, la moitié B de la cité va être démolie pour les créer.
- La démolition du passage annonce celle de toute la moitié B.

« *Il y avait de la vie et en plus il y avait de la drogue dure. Aujourd'hui, l'impact de cet escalier, focalisant toutes les peurs et la haine sur 5 ou 6 jeunes qui seraient responsables de tous les maux, n'a rien à voir avec la réalité* » (responsable Mission Ville, Créteil).

Voir en annexes : "Journal de quartier" et "De la rumeur au projet".

¹³⁹ Malik (rassemblé, Créteil) s'est fait renvoyé du Club Med où il était employé comme GO. Il laissait des adolescents dont il avait la charge fumer du shit: « *S'ils veulent 'tiser', c'est pas à moi de les empêcher. Le problème, c'est que je suis trop copain. Ils ont presque mon âge. (...) Ils m'ont viré à cause de ça. Ils ont fait des avertissements bidons* ».

L'échange que nous avons évoqué précédemment montre que la problématique de la confiance est liée à la recherche d'un 'monde partageable'. Notre interprétation de la situation crée ou non l'urbanité du moment, parce qu'elle est susceptible de nous mettre ou non en confiance.

Cette interprétation de la situation est sans cesse à confirmer. Elle est tributaire d'une tension entre notre attraction pour le reconnaissable (le cadre, le milieu ou l'individu que l'on connaît, que l'on a déjà rencontré) et l'étonnement du singulier, de l'altérité. En deçà d'une construction de la confiance, la coordination des jeunes avec une situation inédite, demande en effet d'étendre le jugement familial (dans lequel on est susceptible de reconnaître un individu ou une situation antérieure) vers un jugement basé sur un bien commun acceptable par l'autre. La coordination des jeunes avec cette situation originale nécessite deux types d'ajustement: celui avec les individus et celui avec la contingence de la situation proprement dite. Nous avons déjà évoqué la notion de "grandeur domestique" développée par Thévenot (1994), susceptible de gérer cette forme de coordination générale (publique), des relations qui prennent appui sur un rapport de familiarité. Se grandir, c'est savoir passer du régime de familiarité (particulier) au régime domestique (articulant le général au particulier). Chaque situation concrète est donc qualifiée en degré d'urbanité.

La salle principale de la MJC (Créteil) est en pleine réfection. Les chaises ont donc été démenagées dans le hall d'entrée. Les jeunes, qui habituellement jouaient et discutaient dans un lieu à part, utilisent ces chaises disponibles. Du coup, ils échangent avec les enfants du centre aéré, s'ajustent plus ou moins facilement avec les autres publics qui passent le seuil, ainsi qu'avec les responsables de l'institution. La confiance de chacun est éprouvée dans cette situation singulière, ce concours de circonstance ; mais c'est dans cette épreuve que l'espace public s'est créé puis s'est éteint une fois les chaises replacées dans la salle enfin repeinte.

Nous voyons ici des jeunes vulnérables, qui pour se coordonner avec leur environnement, doivent montrer leur présence comme légitime. Confrontés constamment à des situations fragiles, non instituant, la construction des relations de confiance permet de rendre la position de chacun tenable. Face à cette 'épreuve publique', il s'agit pour eux d'assurer la 'gestion permanente du conflit potentiel'. La confiance n'est donc jamais totale. Il s'agit le plus souvent, d'une confiance de 'basse intensité', d'une 'confiance de coordination'. Elle permet par ajustements successifs, un passage du familial au collectif, qu'il s'agisse du rassemblement ou de l'environnement.

Plus que le statut des espaces, c'est l'urbanité relative des situations que nous travaillons à travers les notions d'identité, de stigmat, d'arrangement, de justice ou de confiance.

Maintenant équipé, il s'agit d'aborder de front le concept d'espace public, pour voir en quoi le rassemblement peut être un analyseur pertinent, susceptible de réinterroger ce "marronnier" de la recherche urbaine.

Pour paraphraser Simmel, la construction de l'espace public rend urbain mais cette urbanité ne se traduit pas forcément par du bien-être.

9. Ni fuite, ni rapprochement : un espace public conflictuel est-il possible ?

"Un espace public c'est tout le contraire d'un milieu ou d'une articulation de milieux. Il n'existe comme tel que s'il parvient à brouiller le rapport d'équivalence entre une identité collective (sociale ou culturelle) et un territoire. Une grande ville n'est un laboratoire de la socialité que si elle fait de l'organisme urbain quelque chose de très particulier, fait de plein et de creux, une éponge qui capte et rejette des flux et qui modifie constamment les limites de ses cavités. Un espace public n'est donc pas définissable par sa centralité –au contraire il peut se caractériser par son excentricité- mais par sa fonction de désenclavement" (Joseph, 1984 : 40). "La multiplication des micro-milieux [plus ou moins fermés les uns aux autres] est un signe extérieur de richesse de la société civile urbaine, mais en aboutissant à une excentricité généralisée, elle ébranle irrémédiablement, non seulement l'esprit civique, mais l'espace public lui-même" (Joseph, 1984 : 79).

Dans le droit fil de G. Simmel, I. Joseph montre ici la spécificité du caractère "excentrique" de l'espace public, dans le double sens d'informe et d'ouvert aux excentricités.

Simmel G., Habermas J., Arendt A., Goffman E. et Joseph I., conçoivent l'espace public sous différentes formes: l'anonymat, la discussion, la révélation, la mise en scène et l'accessibilité. Mais selon que l'on privilégie la figure du micro-milieu ou sa fonction de désenclavement, comment le rassemblement, s'inscrit-il dans cet enjeu qu'est devenu (s'il ne l'a pas toujours été) l'espace public pour toute politique urbaine?

Nous sommes dans un bar d'habités où l'on parie au PMU et à toutes sortes de jeux à gratter. Khaled et/ou ses amis y viennent souvent pour lire 'Le Parisien', ce sont les plus âgés du rassemblement. Dans ce bar, on installe des relations familières, en prenant des nouvelles des autres par l'intermédiaire du barman. Les regards sont tournés vers la porte la plupart du temps, pour regarder les passants à travers la vitre ou comme pour surveiller qui va entrer.

Ces jeunes se servent du bar comme retraite par rapport au quartier 'public' où tout est exposé (y compris le hall dans lequel ils se retrouvent, traversé par les locataires). C'est donc l'objectif et le type de relations qui qualifie le régime mobilisé (le régime de familiarité en l'occurrence), plus que le lieu de manière stricte (un bar public ou un hall privé).

L'espace public minimal est un espace ouvert dans lequel se côtoient des individus anonymes les uns pour les autres. C'est l'indifférence aux différences, la figure simmelienne du blasé qui procure cette liberté de "l'homme public".

L'espace public simmelien correspond à un régime minimal des civilités (le régime bourgeois du ni vu ni connu). Reposant sur une 'distance critique' (éthologique), c'est l'espace de la fuite. Cet espace public minimal va progressivement se densifier, se complexifier. Tout d'abord, la visibilité qui caractérise l'espace public, rend observable les intentions et les actions qui s'y trament et favorise la mise en commun des problèmes. Alors que le 'vivre ensemble' est souvent assimilé au partage d'une 'identité' commune par les personnes présentes, un espace ne devient véritablement public que si les acteurs opèrent un travail conjoint qui est caractérisé par quatre modèles théoriques non interchangeables (voire pour certains auteurs difficilement conciliables):

- L'intersubjectivité, considère une subjectivité révélée "à elle-même et à autrui" (Merleau-Ponty). L'acteur reconnaît donc sa propre identité et la fait reconnaître dans les échanges avec d'autres interactants, ceci dans un espace signifiant partagé, une culture qui donne sens à la relation.

"D'abord comme système de distribution des places, avec les rapports qui s'ensuivent (de hiérarchie, de familiarité, de proximité ou de distance). Ensuite comme espace d'affinité ou de rejet, espace des investissements pulsionnels où s'exercent les mécanismes inconscients de projection et d'identification" (Akoun, 1999 : 292, 293).

- L'espace public peut être défini à travers la notion de compromis. Il fait se rejoindre des individus désintéressés, amenant chacun des systèmes de valeurs et d'espaces-temps différents (Rawls). Afin que ces différents points de vue aient une chance de se rapprocher, chacun doit savoir se tenir, être accessible à autrui, tout en préservant sa vie privée (I. Joseph).
- H. Arendt défend quant à elle le droit à un espace public de révélation et de revendication politique pour passer d'une égalité symbolique et politique à la revendication d'une égalité réelle dans la société civile (politisation de la misère) et pour lutter contre le rêve des utopies totalitaires d'une fusion de l'espace public et de l'espace privé.
- Cette scène publique, cette idée de libre expression, de 'manifestation', implique celle de publicité et de communication. Habermas introduit la notion d'agir communicationnel¹⁴⁰.

“Le concept de l'agir communicationnel "concerne l'interaction d'au moins deux sujets capables de parler et d'agir qui engagent une relation interpersonnelle [que ce soit par des moyens verbaux ou extra-verbaux]. Les acteurs recherchent une entente sur une situation d'action, afin de coordonner consensuellement leurs plans d'action et de là même leurs actions. Le concept central d'interprétation intéresse au premier chef la négociation de définition des situations, susceptibles de consensus”.

Dans ce modèle d'action, le langage occupe une place prééminente, même si l'espace public habermassien n'est pas simplement discursif et mobilise l'expression des corps dans leur entier. On peut voir ici l'idée d'une raison émancipatoire dans les actes de communication quotidiens. La nécessité d'une réciprocité des perspectives des différents acteurs dans l'espace public est portée notamment par Schütz. Elle repose sur deux idéalizations de base: celle de "l'interchangeabilité des points de vue" de chacun, ancrée dans l'action et celle de la "congruence des systèmes de pertinences", dans laquelle chacun admet la non pertinence de la perspective particulière qui l'anime pour l'action commune et

¹⁴⁰ Le concept de l'agir communicationnel s'oppose aux autres modèles d'action dans lesquels un seul type de communication apparaît:

- Pour l'agir téléologique (orienté vers une fin, donc fondé sur une stratégie); l'intercompréhension entre les individus, n'a en vue que la seule réalisation de leurs buts propres.
- Concernant l'agir régulé par des normes (orientant l'action selon des valeurs); l'activité consensuelle des membres du groupe social, ne fait qu'actualiser un accord normatif préexistant.
- Dans l'agir dramaturgique (au sens de l'interactionnisme), nous n'avons affaire qu'à des individus se mettant en scène pour des spectateurs.

d'autre part, que les acteurs sélectionnent et interprètent les objets "de manière empiriquement identique, c'est-à-dire de manière suffisante pour tous les buts pratiques" (Schütz, dans Van Meter, 1992 : 463).

On peut imaginer que suivant les situations, la construction d'un espace public se réalise plus ou moins suivant l'une ou l'autre des définitions qui viennent d'être énoncées. D'un espace public simmelien support minimum d'urbanité, jusqu'à la version maximaliste habermassienne qui demande le plus de concessions de la part des interactants.

Devant ces principes, l'image de groupes de jeunes, plutôt incivils et qui rouillent en bas de cages d'escaliers, représente la négation de cet espace public citoyen.

Cet espace public est en effet pour l'essentiel une forme abstraite, qui naît de l'abstraction des identités à laquelle s'astreignent ceux qui le façonnent. Il existe par la volonté des participants de se coordonner, de rapprocher leur interprétation de la situation. Cette vision consensuelle de l'espace public représente un idéal qui se construit sur cet ajustement pour exister. Ce n'est pas le résultat, l'accord, qui qualifie alors l'espace comme étant public, mais l'intersubjectivité mobilisée pour mettre en œuvre cet accord:

Une personne âgée qui passe devant le rassemblement (Créteil), prend le bras d'un jeune noir en lui tenant ces propos: « Mon Simon, il faut pas le toucher. Qu'est-ce qu'il a fait Simon ? Moi je ne vous ferai rien mais son frère... ». Elle croit s'adresser à un autre jeune noir. Ce dernier échoue à le lui faire comprendre. Du coup, les autres rient, parce que justement les deux acteurs ne sont pas à la hauteur de la situation qui exige deux 'sujets', un accusateur s'appuyant sur sa raison et un accusé apte à se défendre. Hors, la vieille dame radote en répétant plusieurs fois la même phrase difficilement compréhensible et le jeune pris à partie n'est pas celui qui a commis la faute.

Si l'aspect problématique¹⁴¹ de l'espace public apparaît bien ici, c'est parce que la solution envisagée dans les principes énoncés ci-dessus représente une sortie par le haut, impliquant un engagement maximal.

S'il veut être public, l'espace urbain doit gérer ces deux modèles contradictoires, celui du rapprochement et celui de la fuite. Accessible, il doit comporter une certaine rugosité sur laquelle s'appuyer le cas échéant, tout en permettant un engagement ordinaire de basse intensité. Il doit laisser s'installer une délibération intersubjective sur la redéfinition des situations (ordre public) et/ou une reconnaissance interobjective pour

¹⁴¹ Un espace public est un "agencement de domaines contestés ou contestables" (Joseph, 1996 : 116).

les situations de routines en cadre reconnu dont l'*umwelt*¹⁴² fixe les limites. C'est cette souplesse entre les différentes modalités de l'espace public qui rend possible la fluidité de ce qui le traverse (ordre de la circulation).

A ce titre, l'espace de rassemblement permet le plus souvent une pluralité de situations. Fréquemment installé au carrefour de différents flux (au sens propre et au sens figuré), la souplesse même de son inscription spatiale et sa compétence vis-à-vis des cadres, lui confèrent une présence publique sinon un sens public que nous approfondirons plus loin.

Sens public ne signifie pas nécessairement conversation courtoise. Dans la forme, le caractère vital de ces rassemblements pour ceux qui les fréquentent, favorise souvent une véhémence des engagements. Ils constituent souvent en effet:

Un lieu de combat entre individu et société¹⁴³:

Lors de la discussion sur le rôle de Mitterrand pendant la guerre d'Algérie, un des jeunes intervient: « Tout ça c'est calculé. Mitterrand, on nous dit rien pour ne pas salir le 20^{ème} anniversaire [de son accession au pouvoir]. Mais petit à petit, ils ouvrent les archives. Officiellement non, mais même le gouvernement algérien il le demande » (Mustapha, Créteil).

Un "lieu du combat et des tentatives de réunification" entre les deux modes de détermination du rôle du sujet dans la collectivité: d'un côté "l'universalité de l'homme" et de l'autre "l'unicité qualitative et le caractère irremplaçable" de chacun (Simmel, dans Grafmeyer, 1979 : 76). La place que prend chacun des rôles (universalité ou unicité), se manifeste le plus souvent par un habillement différencié, des surnoms ou des comportements particularisant (unicité de chaque individu). Mais dans le même temps, la prégnance du collectif et les échecs scolaires ou professionnels relativisent ce sentiment d'être unique. Ils sont le signe en effet, d'une universalité plutôt menaçante pour l'identité de chacun. Ce conflit entre universalité et unicité prend alors un sens profond. Quelle place et quel sens donner à l'homme dans son humanité même?

¹⁴² *Umwelt*: entourage, région à l'entour où peuvent apparaître les signes d'alarme auxquels est sensible et où se localisent également les sources de ces alarmes. Bulle, capsule d'événements qui semble accompagner l'individu, mais en fait ce n'est pas la position des événements qui change mais leur accessibilité, ce qu'on prendrait pour une enveloppe d'événements ressemble en réalité à une onde de pertinence en mouvement (Goffman, 1973)

¹⁴³ "Les plus graves problèmes de la vie moderne ont leur source dans la prétention qu'a l'individu de maintenir l'autonomie et la singularité de son existence contre la prépondérance de la société, de l'héritage historique, de la culture et des techniques qui lui sont extérieurs: c'est là la forme la plus récente du combat avec la nature que l'homme primitif a livré pour son existence physique" (Simmel, dans Grafmeyer et Joseph, 1979 : 61).

*La discussion, porte ce jour-là sur le Proche-Orient: « Moi, je dis qu'un attentat bien ciblé, ça peut être utile
- Oui mais ça tue des innocents!
- Et [les gouvernements occidentaux], tu crois qu'ils ne font pas pareil ? »
(Faysal et Mustapha, Créteil).*

Cette véhémence des engagements peut parfois conduire au conflit. Cependant, une "source fondamentale d'engagement consiste dans la légère infraction aux règles de tact" (Goffman cité par Piette, 1996 : 95) et n'importe quelle interaction entre des personnes est susceptible de basculer dans l'embarras ou la dispute. Un quiproquo, une incompréhension ou une mauvaise interprétation peuvent ruiner une relation.

Nous avons vu que l'espace public est le plus souvent idéalisé, soit comme un espace de raison où chacun confronte ses arguments et justifie ses positions, soit comme un espace de révélation de soi, dans lequel les citoyens se découvrent en exerçant leur véritable personnalité sociale. Pourtant, l'idéalisation d'un espace public de raisonnement ou de révélation de soi, même si elle souligne la nécessité de trouver des formes de délibération locales, ressemble fort à une injonction civique.

Cet idéal est en effet plaqué sur un espace urbain caractérisé par des rapports sociaux se déterminant dans l'urgence de la situation. Nous agissons en improvisant et en prenant des risques constamment. Dois-je répondre à ce regard? Quelle est la bonne attitude à adopter face à ce SDF, ce groupe de jeunes ou ce collègue de travail?

D'autre part, le nombre et la rapidité des contacts que nous assumons, ne serait-ce qu'avec les personnes que l'on croise dans la rue, nous conduisent à adopter une disponibilité qui n'est que relative, un certain détachement. Ce détachement entraîne un risque de faux pas dans nos relations avec autrui, qui conduit à une certaine méfiance vis-à-vis du monde qui nous entoure (Simmel dans Grafmeyer, 1979 : 61-77).

Enfin, en ville, les ajustements se font essentiellement par les corps, dans le métro, chez un commerçant ou au volant de sa voiture. L'importance de ces ajustements n'apparaît le plus souvent que trop tard, lors d'un rappel à l'ordre par la personne à qui vous avez pris le tour, ou à l'occasion d'une aile froissée.

Le caractère sensible de l'espace public ne se cantonne donc pas aux "incivilités" et autres graffitis, même si c'est là qu'il est le plus manifeste.

Dans un article intitulé "Anatomie d'une émeute inter-ethnique: Crown Heights, New York, 19 août 1991", J. S. Bordreuil (2000) s'interroge sur la nature communautaire de l'espace public des Etats-Unis. Après les émeutes qui ont opposé juifs et communauté jamaïcaine, il se demande s'il est réaliste d'imaginer faire disparaître les profils identitaires pour constituer un espace public vivable. La clandestinité du noir, du juif [*ou du jeune*] dit Bordreuil, est en effet impossible. Ce qui compte, dans le meilleur des cas, c'est la capacité des acteurs à faire abstraction de ces identités, guidés par les valeurs qui nous sont communes, par-delà les appartenances. Au pire, c'est savoir faire usage des réparations¹⁴⁴ qui permettront aux acteurs d'arrêter de se gratter¹⁴⁵. C'est cette compétence à faire abstraction des identités ou à user des réparations, dit-il, qui ancre la plausibilité du pari républicain. Il s'agit peut être alors pour les gestionnaires, de construire des situations dans lesquelles la vulnérabilité propre à toute interaction entre des individus, ne condamne pas la relation proprement dite.

Il s'agit donc de rendre l'espace commensurable en multipliant les situations dans lesquelles les uns et les autres puissent prendre leur commune mesure:

*« Pourquoi il n'y a pas de banc sur la cité?
- Parce que ça coûte très cher
- Oui, mais sur le bord du lac il y en a plein qui ne servent à rien!
- Ce n'est pas le même budget ».*

Cette petite discussion entre un conseiller municipal et quelques enfants de la cité (Créteil), montre au moins trois choses:

- Un espace urbain reste avant tout un espace de transit. Les seules pauses instituées correspondent à des 'poches' spatiales (le square...) ou temporelles (la sortie de l'école...).
- D'autre part, les rassemblements sont considérés à partir du postulat selon lequel les jeunes 'rouillent', stationnent sur cet espace de circulation.
- Enfin, ce prétexte du budget élude la question de la commensurabilité des espaces (la cité et le lac) et des publics: le "passant" et le "résident" (Stavo-Debauge, 2002)

¹⁴⁴ « Dans le domaine de l'ordre public, la question centrale n'est pas l'obéissance ou la désobéissance, mais plutôt les occasions qui donnent lieu à divers types d'activités réparatrices » (Goffman, 1973 : 112).

¹⁴⁵ « Les valeurs centrales ne démangent pas beaucoup, mais tout le monde se gratte » (Goffman, 1973 : 179)

Favoriser la disponibilité et l'hospitalité des espaces urbains et des rassemblements comme espaces ressource, doit prendre en compte deux dimensions qui pèsent sur les situations.

D'une part, si les jeunes n'ont « *rien à faire* » au sein du rassemblement, hormis le plaisir d'être ensemble, la présence sur ce lieu ne devient légitime qu'à ceux pouvant y accéder grâce à leur interconnaissance, autrement dit à eux-mêmes. L'espace se segmente en "communautés convexes" comme les nomme Olivier Abel, une société où l'on évite l'altérité.

Le deuxième écueil minant les pratiques de rassemblement, provient du fait que celles-ci se produisent le plus souvent sur des lieux ambigus, où le rôle symbolique de l'espace le dispute à un usage familiarisé. Ces espaces de rassemblement usés par les jeunes, ont souvent en effet une dimension politique pour l'ensemble des citoyens (centre du quartier, entrée de la cité...). C'est cette ambiguïté entre dimension politique (commune) et usage (particulier), qui en fait un enjeu pour l'ensemble des publics.



Sas secondaire du centre commercial de Bobigny 2

Il s'agit donc pour le chercheur, de comprendre comment il y a malgré tout le plus souvent coopération alors que les conditions objectives sont défavorables. En effet, si l'espace de rassemblement se rapproche d'un espace public, c'est parce qu'il est un espace de négociation. La gestion permanente du conflit potentiel entre publics différents renforce généralement la vitalité, l'attractivité et la qualité d'espace public des rassemblements.

C'est nous l'avons vu, la visibilité de ce qui s'y produit, qui caractérise cette gestion permanente du conflit potentiel par le rassemblement. Pourtant, cette visibilité représente une contrainte qui est non seulement difficile à supporter au quotidien, mais aussi participe de la stigmatisation des jeunes par les autres publics.

Il s'agit donc de prendre en compte "l'orientation pratique de l'activité du public" (Quéré, 2002). Les rassemblements exacerbent en effet une des caractéristiques de l'espace public.

C'est un espace dans lequel les jugements sont portés par et orientés vers l'action. Du coup, la seule fiction politique d'individus abstraits, autonomes et compétents, ne suffit plus à imaginer des 'situations publiques' dans lesquelles le conflit ou les attentes morales de reconnaissance des différents interactants orientent les délibérations (Honneth, dans Voirol, 2002).

Après avoir montré une première construction d'espace public au travers du prêt et du compromis, les chapitres précédents soulignaient notamment le rôle des relations de justice ; ainsi que l'importance de la face dans les interactions et la construction identitaire des jeunes des rassemblements. C'est une urbanité relative des situations qui était définie. Nous avons repris quelques définitions classiques de l'espace public, situé entre la fuite (Simmel) et le rapprochement (Habermas), pour en montrer les limites sur nos terrains. Ces deux formes abstraites et consensuelles définissent une exigence civile qui ne permet pas de penser l'espace public comme pouvant aussi être le lieu d'un conflit ouvert, irrésolu (voire insoluble), entre individu et société. Hors, l'importance de la justice et de la face pour les jeunes, montre le caractère essentiel des notions de reconnaissance et de conflit¹⁴⁶. Le rassemblement peut alors se définir comme un espace public potentiel orienté vers l'action.

¹⁴⁶ Cette demande de reconnaissance se manifeste le plus souvent de manière détournée: « Lors de la coupe du monde, à l'occasion du match France-Paraguay diffusé sur écran géant, on a organisé un tournoi. Les gagnants ont reçu une montre à l'effigie de la coupe du monde. Un des joueurs est venu nous la lancer à la figure en disant qu'on était des nuls et qu'ils voulaient des places pour la finale. On leur a répondu qu'une place en finale c'est 1000 francs et qu'on ne pouvait pas payer de telles sommes

Carnet de terrain : avec les 'grands'

24/08/00 (Créteil): Alors que j'arrive sur le quartier, Rachid est au passage avec un jeune que je ne connais pas. Je le salue et engage la discussion. Il évoque une bagarre de manière assez floue: « *Il y a des problèmes de bagarre et de vol (...) C'est les 'petits' (...) Je me suis battu contre un mec de G... (...) Tant que c'est à mains nues, ça va. Il n'y a pas de problème.* [Il vient de faire 7 mois de prison pour un coup de couteau contre un jeune de ce quartier, peine qui s'ajoutait à du sursis] *Je peux me battre tous les jours s'il veut. Tant qu'il ne sonne pas chez moi ou qu'il laisse ma famille. (...) Ça finira jamais. Tant que j'habiterais à Créteil ou lui, dès qu'on se croiera, il y aura embrouille* ». Il parle d'un 'petit' sans le nommer, continue par ellipses pour ne donner aucun nom ni formuler d'accusations précises. Le 'grand' noir qui était avec nous s'en va. Rachid le suit avec un temps de décalage: « *Moi aussi je vais faire un tour* ».

Je descend le boulevard. Karim est à la fenêtre de son appartement situé au RDC. Il discute avec un grand. Ce dernier vient d'arriver sur le quartier après plusieurs mois d'absence. Karim me présente:

« *Tu connais pas Jérôme?*

- *Qui?*

- *Jérôme, je suis sociologue* ».

Après que le jeune soit parti, Karim me raconte la bagarre. C'est Amara qui a eu une embrouille avec un jeune de G... Ce n'est pas la première fois. Du coup, ils sont venus pour demander des comptes en s'adressant à Rachid. C'est apparemment Amara qui leur a dit de s'adresser à Rachid. « *C'est un 'petit' mais il a 19 ans. Ils peuvent dire que c'est un lâche* ». Comme Rachid tout à l'heure, Karim ne commet pas d'attaque frontale contre Amara. Autrui est toujours intercesseur d'un jugement qui le légitime. « *Ils étaient trois, sur le trottoir devant le tabac. Il y en a un qui se bat avec Rachid. Tout le monde est autour. J'ai un peu essayé d'éviter l'embrouille, mais il n'y avait rien à faire.*

». Ce genre de déclaration vise autant me semble-t-il à relater la situation, qu'à conforter son personnage de conscience morale du rassemblement, une contradiction dans son récit me laisse à penser que cette "tentative" n'a pas eu lieu]. Il est impressionné par le courage de Rachid qui a réussi à garder la tête haute et réussi à retourner des situations difficiles face à un adversaire, pratiquant de boxe Thaïe. Il respecte son combat: « *Si quelqu'un se laisse taper, après, l'autre va tout le temps l'allumer. S'il se laisse pas faire, l'autre le laissera tranquille. (...) Peut-être qu'il donnera plus de coups, mais il en prendra aussi, alors il hésitera* ». Il m'explique que Rachid est remonté contre Amara: « *Je sais pas. Il va aller mettre de l'essence. Il va faire brûler son appart* ». Il répète la phrase prononcée par Rachid: « *S'il veut, il peut se battre tous les jours* ». Cela me laisse supposer qu'une discussion commune a animé l'après combat.

J'évoque avec lui ses vacances: « *Non, je pars en septembre* [semble-t-il avec la mosquée]

Mais la fac, tu continues?

Comment? Oui, cette année je suis sérieux. J'ai compris, avec l'Islam... (...) La fac, c'est en octobre ». Il me raconte l'histoire de l'agence de publicité (relatée dans le chapitre IV₇), puis je rejoins le reste du rassemblement. Je demande à 'Casquette' s'il est parti en vacances (je ne l'ai pas vu ces derniers temps).

« *Je suis parti à Saint-Domingue.*

- *C'est génial! Tu y est allé avec tes parents?*

pour un tournoi. Personne ne savait ce qu'il y avait comme récompense. On ne fait pas un tournoi parce qu'il y a une récompense. C'est Mc Do qui fait ça » (responsable service sport, Nanterre).

- *Avec ma meuf. J'ai une meuf, moi. Ouais, c'est génial.*
- *Il y a eu d'autres trucs que la bagarre d'hier soir?*
- *Comment tu sais qu'il y a eu une bagarre hier soir?*
- *C'est Rachid qui me l'a dit ».*

Je rejoins le passage, mais l'ambiance a l'air tendue. Les 'grands' qui étaient là se lèvent à mon arrivée. J'attends un peu et m'en vais. En passant devant le café qui leur sert de retraite vis-à-vis du quartier, nos regards se croisent. Espace public, mais lieu privé, je ne risque pas de les suivre, à moins d'y être invité.

(Voir le long entretien avec un jeune reporté en annexes)

Petite histoire d'un projet 5 : développement urbain de Pignan (Biennale de Bologne)

“N’oublions pas le Goofus Bird, oiseau qui construit son nid à l’envers et qui vole en arrière, car il ne se soucie pas de savoir où il va, mais d’où il vient” (J. L. Borges, Manuel de zoologie fantastique)

En urbanisme et en architecture, le rapport avec le passé est souvent douloureux pour ceux qui revendiquent haut et fort leur émancipation des canons académiques. Il est au contraire un refuge confortable pour d’autres en faisant l’horizon indépassable de toute création. Dialectique difficile que celle de réinterpréter le passé pour apprendre l’avenir. C’est pourtant la tentative effectuée ici.

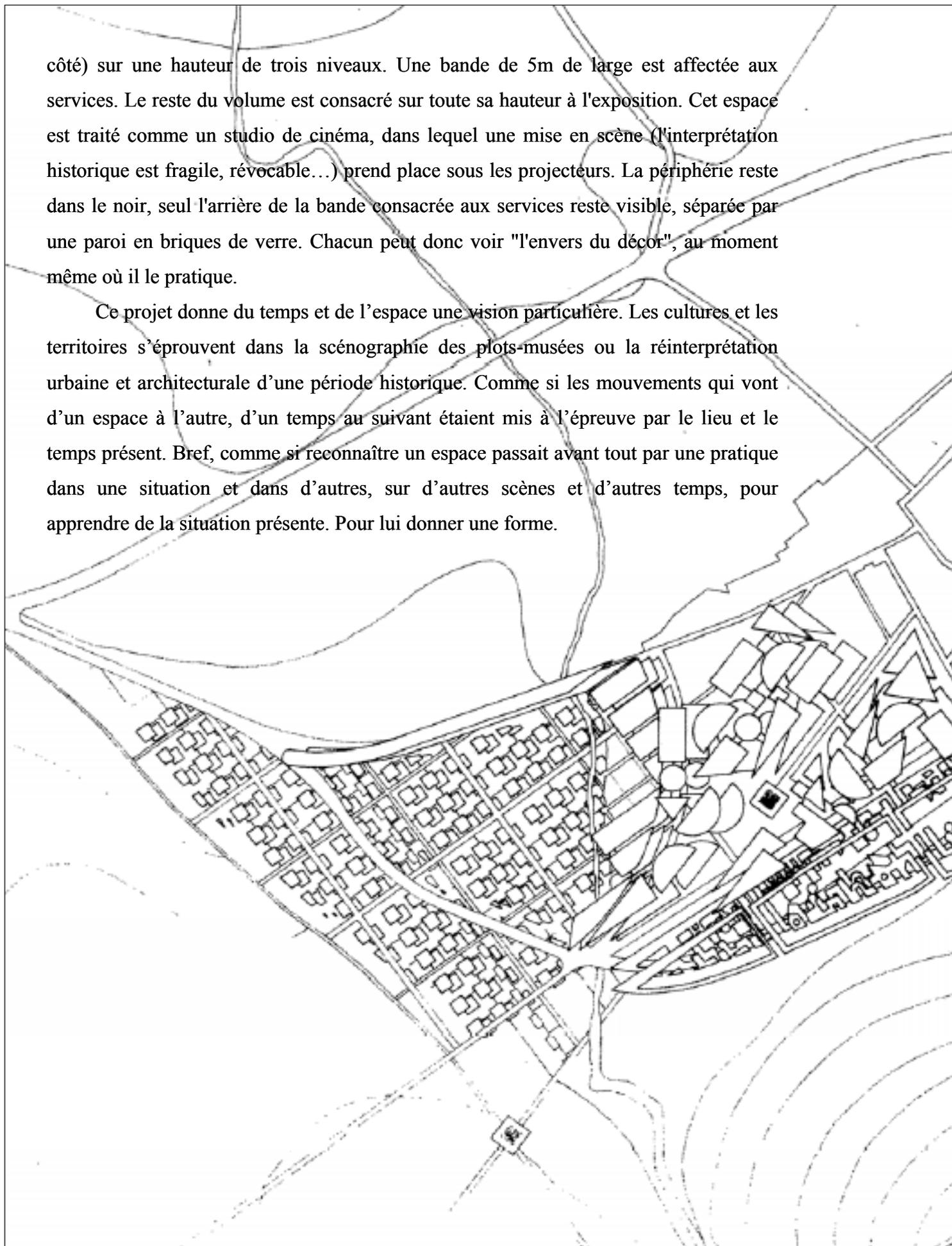
Pignan est un village périurbain de la banlieue de Montpellier qui subit une extension mal maîtrisée. Du coup, il se réduit à un centre historique réputé et une périphérie pavillonnaire. Comme si l’histoire riche et mouvementée de ce village, se résumait à cette opposition entre patrimoine médiéval et 'ville émergente'.

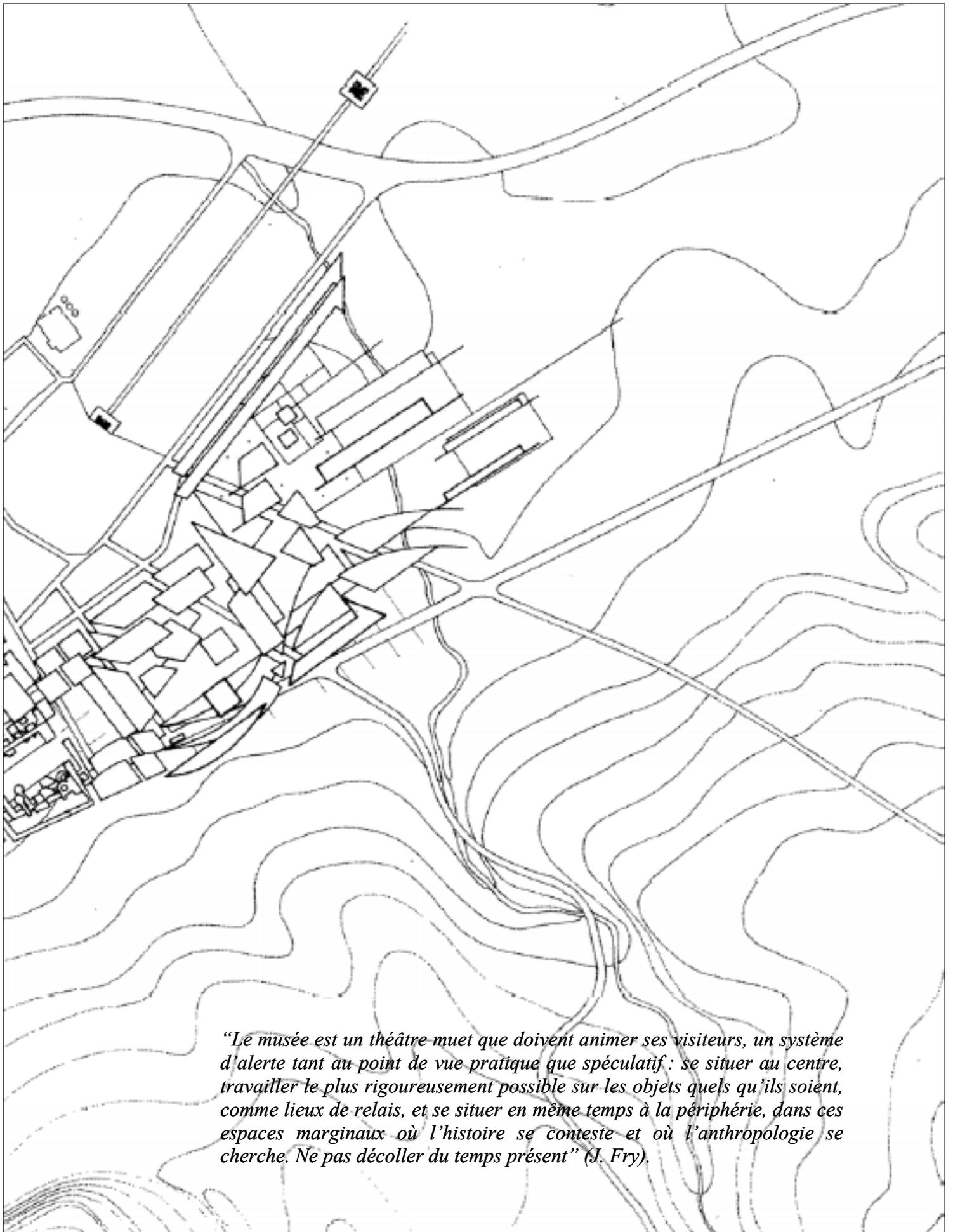
Le programme consistait à élaborer une vision prospective, à travers un projet de développement urbain à long terme. Le choix urbain retenu vise à redonner une cohérence spatiale et historique à cet espace, en réinterprétant le concept d'écomusée. Il ne s'agit plus seulement par ce moyen de mettre en relation passé et présent, mais aussi le futur, mis en perspective. Ce dépassement de l'écomusée traditionnel exprime une territorialité tout en évitant l'enfermement dans un présent 'vestige', tout entier voué à se constituer en mémoire et l'exaltation d'un passé et d'une identité illusoire. Pour cela, deux moyens complémentaires ont été choisis: Les différents quartiers créés réinterprètent par la forme urbaine, les caractères essentiels d'une période historique donnée ; et quatre 'plots musées' structurent ces quartiers le long d'un axe spatial et temporel.

Chaque 'plot musée' considère la période historique du quartier dans lequel il se situe. Sur un territoire en légère déclivité, les plots sont situés à la même côte altimétrique. Le premier, relatant les premières traces de son histoire, s'inscrit dans une 'fouille', le deuxième à niveau, le troisième imbriqué contre le château et donnant sur son parc. Le dernier, véritable 'porte de ville', s'élève sur pilotis, contemplant les migrations pendulaires de la nationale toute proche. Chacun est de plan carré (20m de

côté) sur une hauteur de trois niveaux. Une bande de 5m de large est affectée aux services. Le reste du volume est consacré sur toute sa hauteur à l'exposition. Cet espace est traité comme un studio de cinéma, dans lequel une mise en scène (l'interprétation historique est fragile, révoicable...) prend place sous les projecteurs. La périphérie reste dans le noir, seul l'arrière de la bande consacrée aux services reste visible, séparée par une paroi en briques de verre. Chacun peut donc voir "l'envers du décor", au moment même où il le pratique.

Ce projet donne du temps et de l'espace une vision particulière. Les cultures et les territoires s'éprouvent dans la scénographie des plots-musées ou la réinterprétation urbaine et architecturale d'une période historique. Comme si les mouvements qui vont d'un espace à l'autre, d'un temps au suivant étaient mis à l'épreuve par le lieu et le temps présent. Bref, comme si reconnaître un espace passait avant tout par une pratique dans une situation et dans d'autres, sur d'autres scènes et d'autres temps, pour apprendre de la situation présente. Pour lui donner une forme.





“Le musée est un théâtre muet que doivent animer ses visiteurs, un système d’alerte tant au point de vue pratique que spéculatif : se situer au centre, travailler le plus rigoureusement possible sur les objets quels qu’ils soient, comme lieux de relais, et se situer en même temps à la périphérie, dans ces espaces marginaux où l’histoire se conteste et où l’anthropologie se cherche. Ne pas décoller du temps présent” (J. Fry).

V. Capter les flux : Cultures territoriales et mouvements des rassemblements de jeunes **226**

Carnet de terrain : avec les 'petits'	230
1. Du groupe au rassemblement, de la cohésion à la vulnérabilité.....	232
Carnet de terrain : le temps	236
2. Le rassemblement : un nœud de familiarité interactionnelle.....	240
a. Processus	240
b. Familiarité a priori	245
3. Appropriation des différences et composition identitaire	245
Mémoire collective	249
a. Signes	252
b. Différences	253
Carnet de terrain : les points de rassemblement (Créteil)	258
4. Passages : de l'importance des limites et de leur franchissement	260
a. Activités conjointes et composition des cultures	262
Le sport	263
Carnet de terrain : au gymnase (Nanterre)	265
Le jeu	266
b. Offensives et négociations territoriales	267
5. Les récits : des cultures territoriales sensibles.....	270
Carnet de terrain : les filles	273
6. Anticiper pour inverser la domination symbolique et renforcer l'accessibilité des rôles.....	276
Carnet de terrain : territoires	280
7. Une territorialisation expressive pour surmonter les épreuves.....	282
Carnet de terrain : embrouille (Créteil)	286
a. Configurations territoriales	288
b. Motifs et environnements	291
Soirée au festival XXL (Bobigny)	294
8. Des reprises interactionnelles pour dépasser les temporalités territoriales	295
Collèges (Nanterre)	297
9. Le rassemblement : des compétences distribuées, une virtuosité collective	304
Carnet de terrain : les lieux (Créteil)	310
10. Une forme rythmique reconfigurant les cultures territoriales qui le traversent.....	311
Carnet de terrain : quelle vie après le rassemblement?	315
11. Le cabotage urbain ou le mouvement ordinaire	317
Carte des déplacements de jeunes (11 plans situés en fin de mémoire)	323

V. Capter les flux : Cultures territoriales et mouvements des rassemblements de jeunes

La partie précédente, à finalité plutôt sociale, visait à construire progressivement l'idée d'une urbanité relative du rassemblement. Cette urbanité s'appuie sur des cultures et des identités marquées notamment par la notion de justice. La visibilité persistante qui caractérise les rassemblements représente à la fois un handicap, car elle tend les relations en les surexposant ; et une ressource, car elle impose une 'gestion permanente

du conflit potentiel', qui inscrit les relations dans une perspective de coordination publique.

Modalisations, confiance, compromis, prêt... représentent divers outils susceptibles d'aider à l'apprentissage du rassemblement comme espace public. Le chapitre précédent montrait la nécessité de prendre en compte "l'orientation pratique" de l'activité des publics, pour concevoir l'espace public potentiel du rassemblement comme étant aussi un espace de reconnaissance et de conflit, point aveugle de la sociologie classique sur les espaces publics.

Dans cette deuxième partie, il nous faut essayer de montrer en quoi cet apprentissage du rassemblement comme espace public est avant tout une pratique et comporte des dimensions spatiales et territoriales.

Il s'agit ici d'un nouveau départ. Les fils se noueront progressivement avec la première partie pour en percevoir les différents croisements. Nous avons débuté la partie précédente en considérant l'approche des rassemblements par les gestionnaires de l'espace urbain. Commençons la deuxième par celle des sciences humaines, fortement marquées par la notion de groupe (voir chapitre III_{B3}).

- Anzieu et Martin discernent cinq grandes catégories de groupes dont la bande (degré d'organisation faible, petit nombre de participants et animée par la recherche du semblable), la foule (degré d'organisation très faible, grand nombre de participants et sujette à la contagion des émotions), le groupement (relations superficielles), le groupe primaire (organisation élevée, petit nombre, actions novatrices) et le groupe secondaire (organisation très élevée, actions planifiées) (Blanchet, Trognon ; 1994 : 7).
- Lascoumes et Robert subdivisent quant à eux les regroupements juvéniles en quatre formes: les groupes institutionnels (sportifs, scolaires...), les hordes (sans structure, ni cohésion, mais avec une secrète conscience commune d'appartenance), les bandes (horde homogène et informelle, structurée par un réseau d'interrelations et déviant par rapport à son environnement) et enfin les groupes spontanés qui nous intéressent plus particulièrement. Ces derniers sont en effet issus ou au contraire à l'origine de groupes organisés, regroupements informels de jeunes voisins ou fréquentant la même école. Les motivations de ces regroupements sont de trois ordres: affectif, ludique, recherche de contacts. Ces groupes sont

homogènes par l'âge, le sexe et le milieu social: groupes plutôt masculins, les lycéens avec les lycéens...

- J. Selosse définit le groupe comme un "ensemble de personnes liées par un comportement commun et ayant une certaine conscience d'appartenance, éprouvant un ensemble de sentiments et s'exprimant à travers un système d'attitudes et de valeurs propres" (Fize, 1993 : 136). I. Joseph précise ce qu'implique cette conscience d'appartenance en montrant que "dans un groupe, les individus se perçoivent comme 'membres', perçoivent l'organisation comme une entité collective distincte, séparée des rapports particuliers qu'ils entretiennent entre eux et attendent un soutien moral de leur 'identification' au groupe" (Joseph, 1996).

Ce mythe de la bande organisée, structurée, avec un leader, des signes identificatoires, un rituel... n'imprègne-t-il pas avant tout nos représentations? N'est-ce pas parce que toutes nos représentations du collectif sont construites par opposition à celle d'individu?

Pour Le Bon (*La psychologie des foules*, 1895), les états collectifs sont à dominante émotive et donc similaires aux états hypnotiques. L'individu, lui, repose sur un concept d'unité et d'identité, en tant qu'être particulier différent de tous les autres.

Le concept d'individuation peut nous aider à sortir de ce face-à-face. C'est le processus par lequel une personne acquiert une singularité sociale. Il repose sur la conscience de soi par la recherche d'un équilibre dynamique entre la ressemblance et la dissemblance avec autrui. Du coup, entre l'hypnose collective et l'individualisme égoïste, "l'individuation est compatible avec un engagement sur des projets solidaires" (Rémy, 2000 : 171)

- La psychologie des groupes s'attache en effet à montrer le rôle des groupes d'appartenance dans l'individuation de ses membres. L'identité sociale s'y construit sur la différenciation intercatégorielle et donc l'appartenance à un groupe de référence¹⁴⁷. Plus ce groupe d'appartenance est dominant, plus la différenciation intergroupe et les différences interindividuelles se renforcent, ceci d'autant plus que la norme d'individualité y est souvent valorisée (Blanchet, Trognon ; 1994 : 26).

¹⁴⁷ Les groupes de référence sont les groupes auxquels l'individu se rattache personnellement en tant que membre actuel ou auxquels il aspire à se rattacher psychologiquement, ou en d'autres termes ceux auquel il s'identifie ou désire s'identifier (Sheriff, cité par Blanchet, Trognon ; 1994 : 28).

- L'ethnométhodologie s'est penchée sur la question du collectif dans ses rapports à l'action. Elle classe ces entités comme étant collectives à partir du moment où on peut leur imputer un prédicat d'action, depuis la "collection d'individus" mis ensemble sans former un tout intégré, en passant par "l'acteur collectif" (faisant partie d'un certain milieu comportant des entités analogues, tout en manifestant des propriétés individuelles), jusqu'à "l'individu collectif" auquel on peut attribuer en propre –indépendamment des individus qui le composent- des activités et des états (des intentions...), des capacités (celle d'être affecté ou de modifier le cours des choses...), et des propriétés (d'après Descombes ; Quéré, 1996 : 236-240)

On le voit, la recherche en sciences sociales s'attache à caractériser à travers la notion de groupe, un phénomène plein et discret, cerné. Mais n'y a-t-il pas à l'autre extrémité, une limite basse au collectif. Une forme ou des moments dans lesquels les prédicats d'action et l'engagement s'estompent, deviennent épisodiques, inégaux ? A partir de quand peut-on dire que l'on est en présence d'un collectif ? Est-ce lorsque les acteurs du groupe en question se définissent eux-mêmes comme appartenant à un collectif ? Dans ce cas ne risque-t-on pas de n'appréhender que leurs représentations du phénomène et non pas la réalité pragmatique (dans ses conséquences) de celui-ci ? N'est-on pas plus concrètement devant une figure composée, c'est-à-dire comprenant à la fois des moments de forte intentionnalité collective et d'autres où le groupe, comparable à une éponge, reçoit, diffuse, est traversé de multiples flux lui donnant sa dynamique ? Quelles formes prennent alors les cultures et les territoires mis en jeu par les acteurs ? Quelle est la dimension majeure de ces regroupements, est-ce, ce qui les assemble ou au contraire leur faculté à se lover dans les méandres du milieu ?

Carnet de terrain : avec les 'petits'

25/05/01 (Créteil): Après un tour au vieux centre et au Centre Commercial où je n'ai vu personne, je travers les quartiers L... puis V... et remonte le boulevard. Je croise deux jeunes à l'entrée du métro et arrive au niveau du passage. Des jeunes sont là. Les deux plus âgés discutent avec deux noirs au balcon du premier étage. Ils discutent les qualités des différents joueurs de l'équipe de France, défendent ou dénigrent avec véhémence chaque footballeur, à grand renfort de gestes. Juste un peu plus haut, les autres observent l'action et échangent mollement. D'autres encore sont assis au virage. Cinq minutes plus tard, certains partent. Le reste décide lui aussi de quitter les lieux.

On rejoint Amine et d'autres qui sont en train de fumer un joint au jardin intérieur situé entre des immeubles de bureaux après la fermeture, donc sans personne pour les déranger. Amine a une petite hésitation, le joint à la main, quand il me voit arriver avec les autres. 'Gitan' (verlan de Tanguy) est en short. Il le relève pour nous montrer une ligne sans poil qui indique une cicatrice. Bouziane exhibe le bas de son tibia. 'Nounours' (noir clair, poilu et la figure arrondie) expose le dessus de son pied en disant que lui, c'est ici qu'il n'a pas de poils. Tout le monde rigole. 'Gitan' cherche ensuite une cicatrice très peu visible sur l'intérieur de sa cuisse. Il serre les dents en évoquant les treize points de suture et ponctue par un « *sa mère* » qui marque sa souffrance passée. Alors que chacun cherche ses cicatrices, les histoires fusent: le 'gitan' décrit celle du couteau dans le pied. Amine relate la fois où il a pris un canif et s'est lacéré le bras. Dépourvu de cicatrices, Bouziane change de discussion « *Hier, j'ai reçu un 'logo'¹⁴⁸ a une heure du mat. 'Gitan' m'a dit que c'était toi [s'adressant à 'nounours']* ». Dénégation, rigolade. Le joint est fini, on remonte vers le virage.

Mohamed, le frère de Faysal est là. Une fois installés, 'Gitan' lui donne son téléphone portable pour qu'il le remonte. Ce téléphone circule beaucoup car il possède un abonnement Millenium très avantageux. Mohamed se trompe dans le sens de la puce. 'Gitan' se moque de lui. Du coup, Mohamed fait mine de vouloir garder le téléphone.

Un noir passe avec son copain en allant vers le foyer de jeunes travailleurs. Bref échange avec Mohamed qui revient vers nous en disant qu'il va se faire 2000. Il monte chez lui pour prendre la marchandise puis redescend pour réaliser la tractation de manière moyennement discrète.

Thierry est arrivé. Il suit une formation en alternance en carrosserie dans un garage de Créteil. Il est accueilli plus chaleureusement que d'habitude: « *Alors, tu t'engages ? Je sais pas. (...) Il y avait des meufs. (...) Il y avait un questionnaire, il était trop long. J'ai coché les cases au hasard* ».

Farid passe à bord d'une golf. Une fille conduit, une autre est installée derrière. La voiture s'arrête. Amine nous parle de ces deux filles que lui avait présenté son frère: « *Il y en a une un peu obèse, mais l'autre elle est [canon]* ». On est quelques-uns à descendre pour rejoindre Farid. Visiblement, une majorité des 'petits' (16-18 ans) avec lesquels j'étais ne souhaite pas faire de même, les rassemblements se croisent, mais ne se mélangent pas.

Après avoir salué Farid, je pars avec quelques 'petits' à l'arrêt de bus. Bouziane doit ramener son téléphone portable pour le faire réparer. Le bus arrive. Tout le monde s'assoit ou reste debout à l'arrière, sans ticket. Mohamed nous quitte en cours de route. Nous descendons à l'arrêt situé juste avant celui du centre commercial. Cela nous permet d'éviter les jeunes qui stationnent au terminus et de consulter la borne "Créteil Soleil" installée en limite de parking où sont inscrits les messages des jeunes des

¹⁴⁸ Dessin envoyé par téléphone mobile.

différents quartiers de la ville. Les initiés arrivent à en décrypter certains en faisant le lien avec les rumeurs qui traînent. Arrivés dans le centre, les jeunes marchent vite, comme s'ils s'adaptaient au rythme citadin. Ils se déplacent en petits groupes de deux ou trois, proches les uns des autres. En entrant au magasin Darty, ils s'éparpillent dans toutes les directions. Progressivement, ils rejoignent Bouziane au service après-vente, situé à l'écart, dans une ambiance feutrée. Alors qu'ils sont tous là, au milieu de la queue formée par les clients, Thierry s'exclame bien fort, l'air dégoûté: « *La vie de ma mère* ». Alors que Bouziane continue ses tractations avec l'employée du magasin, Thierry et son copain sont partis nous attendre devant le magasin. Ils ont visiblement saisi la portée de leur esclandre. Bouziane sort en râlant et réprimande gentiment Thierry en disant qu'il connaissait la fille et qu'ils lui ont fait honte. On croise des filles du quartier. Un des jeunes se fait lui aussi réprimander pour avoir posé un lapin à l'une d'elles.

Les regroupements de jeunes sont la plupart du temps, décrits en terme de groupes (ce qu'ils ne sont pas forcément) plutôt que par où ils adviennent: le rassemblement d'individus, le terme de rassemblement étant en général réservé au grand nombre.

Nous voudrions partir de cette limite basse du regroupement, à l'aide de la notion de rassemblement vue précédemment.

Dans cette optique développée par E. Goffman, le rassemblement est conçu comme rapprochement dans un espace public. Il possède une grammaire normative spécifique qui ne recoupe pas complètement celle qui caractérise les agrégations juvéniles qui nous intéressent ici:

- indifférence à un “milieu”;
- étrangeté mutuelle des protagonistes;
- pas de mémoire (présentisme).

Quel intérêt descriptif et heuristique, comporte cette notion par rapport à celles de bande, collection d'individu, foule, groupe, horde...?

La notion de rassemblement permet une approche renouvelée de ces regroupements, parce que définir la grammaire spécifique de ces rassemblements, c'est décrire leur banalité quotidienne, l'importance des réseaux ou la simple coprésence qui les caractérise. Le rassemblement est une totalité avec ses catégories descriptives particulières, mais la grammaire que nous venons d'exposer, est à la disposition des publics. C'est justement son utilisation différentielle et forcément problématique par les diverses personnes, qui est susceptible de créer le malaise, l'embarras ou la dispute.

Il ne s'agit plus seulement en effet d'être un membre compétent d'un groupe (compétences d'appartenance). En s'appuyant sur les cultures et les territoires, il faut savoir négocier proximité spatiale et distance sociale, culturelle ou morale, rendre commensurable un écart à l'aide duquel se construisent les différentes identités (celle de jeune, d'exclu, de "résidant" (Stavo-Debauge, 2002), de passant...).

Dans ce chapitre, nous sommes partis de la notion de groupe et d'action, qui est une catégorie de choix puisqu'elle appréhende des phénomènes descriptibles et cernables. Nous lui avons ensuite substitué la notion de rassemblement. En chaussant les lunettes utilisées pour appréhender n'importe quel public pratiquant un espace commun. Il fallait donc imaginer ces regroupements, d'abord comme de simples occasions de rapprochement en situation, pour pouvoir apprécier les sociabilités qui y étaient en jeu. Cette approche relativise à la fois action et intention, pour donner toute sa place à la banalité quotidienne.

L'intérêt heuristique de cette posture apparaît là où on l'attend le moins: dans l'analyse des conflits.

1. Du groupe au rassemblement, de la cohésion à la vulnérabilité

Il s'agit en effet de dépasser une posture moralisante se plaignant du manque de communication et de compréhension entre les adolescents et les adultes, les jeunes et la police, les professeurs et leurs élèves... en montrant la dimension problématique de toute relation.

Partir de cette vulnérabilité, c'est considérer que "chaque individu cherche à découvrir les signaux d'avertissement tout en dissimulant ses soupçons, tandis que les autres dissimulent la menace ou l'opportunité qu'ils sont pour lui, tout en cherchant les signes de ses soupçons. Ces deux faux-semblants convergent pour produire les apparences perçues comme normales, les transformant en un spectacle de la normalité, spectacle où tous les intervenants ont le devoir d'agir ouvertement" (Goffman, 1973).

Nous avons déjà évoqué les implications de ce que J. S. Bordreuil nomme la *ville de l'écart* (Bordreuil, 1999).

Il décrit un urbanisme de plateaux monofonctionnels s'abritant de réseaux qui les enjambent, recompose l'hétérotopie de la ville en une juxtaposition d'homotopies de quartiers. Cet urbanisme de plateaux ainsi que le changement des modes de mobilité où l'on ne passe plus par le centre et l'inflation des distances parcourues, que ce soit la semaine ou le week-end ; réorganisent les "entours sociaux". Les contacts mutuels se multiplient, ne serait-ce que par le nombre de personnes que l'on croise, mais se déploient dans un type d'espace restreint : centres commerciaux, stations services... Les expositions de soi y sont calibrées par l'agencement des lieux et des vitesses (caddies, relations de consommation, disparition des seuils toujours motifs à rencontres fortuites et stationnements intempestifs ...). L'espace est sécuritaire, personne n'a besoin de prendre garde à son voisin mais cette *inattention civile* y est préfabriquée.

Du coup, ce type d'exposition aux autres, nous fait passer du côté à côté insipide dans les allées du centre commercial, protégé par sa voiture ou son caddie, à un nez à nez difficilement négociable avec les jeunes installés dans le hall.

C'est l'effondrement de l'espace public comme espace de commensuration, d'un espace où les uns puissent se mesurer aux autres sans démesure. L'espace public d'égaux est réduit à un graphe d'*unités véhiculaires*, juste civil. C'est un espace où les gens se côtoient mais ne se mesurent jamais les uns aux autres par la présupposition de référents communs.

Dans ces espaces de 'courses' et donc de disponibilité relative, c'est la *fluidité* de la circulation des corps qui justifie leur présence : il ne faut pas stationner.

Pourtant les espaces publics sont à la charge des publics qui les composent et sans échange, l'incivilité naît du préjugé. Préjugé d'une différence inconciliable (entre la famille malienne et la ménagère de moins de cinquante ans). Plus qu'inconciliable, elle est incomparable, on ne se projette pas dans l'autre différent pour s'y comparer, on ne remet pas entre les mains de l'autre sa respectabilité.

Le préjugé vient aussi de valeurs trop partagées (vous n'avez rien à dire, à ma place vous auriez fait la même chose). Elle ne donnent donc pas lieu à discussion.

Mais pour J. S. Bordreuil l'incivilité vient, plus généralement du fait que toutes les contraintes du bien vivre ensemble ne peuvent être constamment respectées, on ne peut *faire l'économie de l'incivilité*, de la petite entorse involontaire qui déroge aux règles

d'usage. Pour cette raison, la vie sociale repose aussi sur les *ajustements* visant à rectifier la situation et les *réparations* visant à compenser les écarts commis.

Si les rassemblements se caractérisent essentiellement par une plus grande proximité des acteurs, celle-ci est en perpétuelle redéfinition. Les relations sociales se structurent en effet dans ces intervalles, tendues entre la menace du 'trop' de distance (la coalition excluante, le préjugé...) et celle du 'pas assez' où l'intimité se livre sans recul (la familiarité, l'entre-soi...).

D'où le rôle d'analyseur de la discorde dans les rapports sociaux, culturels et territoriaux qui traversent les rassemblements.



« Les jeunes qu'on retrouve dans le rassemblement auraient tendance à avoir envie que ce soit une cité dure, pour eux c'est valorisant » (gardien d'immeuble, Bobigny).

« Le soir, ils font du bruit une demi-heure une heure, attendent que les locataires réagissent et vont faire pareil ailleurs » (gardien d'immeuble, Bobigny).

« Les filles on les voit partout, provocatrices, fumant dans les étages, tout le temps à l'intérieur, elles n'ont peur de rien, vulgaires, tout pour se faire remarquer » (gardienne d'immeuble, Bobigny).

« Il n'y a pas pour les délinquants un acte d'incivilité, de délinquance, qui soit plus noble qu'un autre. Quand on est installé dans la délinquance, il n'y a plus de tabous, tout est bon et fait partie des moyens de subsistance » (coordonnateur de quartier, Nanterre).

Ces récits, laissent à penser que les exigences pragmatiques des gestionnaires, comme le respect des espaces et des personnes, la légalité ou la nécessité de rendre représentable ces situations pèsent sur leur description des situations de discord (troubles, incivilités...). Ces exigences légitimes¹⁴⁹ masquent néanmoins le fonctionnement des sociabilités internes aux "mondes" des rassemblements, considérés comme autant de boîtes noires:

« Il y a un trou, on fait un espace vert » (agent service espaces verts, Nanterre). « On est obligé d'appauvrir le paysage de la ville pour éviter de créer des lieux de rassemblement à problèmes. On nous demande de bien délimiter les lieux et les publics pour qu'il n'y ait pas d'interférence » (agent service espaces verts, Créteil).

D'autre part, ils décrivent le plus souvent un basculement dans la violence alors que nous avons constaté un passage et des registres plus différenciés (menace, offense, agression physique...). De la même manière que les relations s'élaborent peu à peu, la violence apparaît progressivement:

« Ils ont commencé par passer au milieu de la cité puis ils se sont rendu compte qu'ils pouvaient s'y amuser en cassant, en attaquant. Ils descendent avec des bâtons. D'ailleurs on les voit. Ça y est ils arrivent ! Ils sont au moins une vingtaine, des mômes de 14 ans. Ils ont tous un bout de bois à la main. Il faut toujours qu'ils aient quelque chose à la main » (gardienne d'immeuble, Bobigny).

Nous avons déjà évoqué mon éviction du terrain, annoncée un mois auparavant, par les remarques sourdes, mais répétées et de plus en plus violentes d'un des jeunes.

¹⁴⁹ L'exemple suivant, même s'il ne fait pas appel directement aux pratiques de rassemblement, illustre l'engrenage auquel peuvent être confrontés les gestionnaires d'un espace public: une brasserie (N) est située sur le carrefour central du quartier. Avec ses grandes baies vitrées sur la rue, elle est un lieu de discussion et de trafic. Les réunions des revendeurs se déroulent pendant que d'autres font le guet assis sur les bacs à fleurs situés devant la brasserie. Les toxicomanes vont consommer dans les toilettes situées au sous-sol. Des agressions y ont été commises, les canalisations ont été bouchées avec de la colle. Les portes fermées, la lumière supprimée et les petites cuillères percées n'ont pas découragé les consommateurs de stupéfiants, armés de lampes électriques. Autre lieu de consommation, la cabine téléphonique vitrée située à l'extérieur a été remplacée par une borne non protégée des intempéries.

Une éducatrice a aussi été confrontée à ce problème sur une autre cité de Créteil. J'assiste à sa mise hors jeu, lors d'une discussion avec les jeunes. Ceux-ci lui demandent d'avaliser dans l'urgence (on est à la date limite de dépôt), un formulaire "projet de vacances" bâclé, destiné à récupérer des subventions de la mairie. Devant son refus, la situation s'envenime et quelques jeunes font monter la pression:

« Tu m'as mal parlé. Si tu reviens sur le quartier, je ne vais pas te taper, je ne tape pas les femmes ; mais tu vas broncher, tu vas être bousculée. Appelle les flics. De toutes façons si tu viens sur le quartier, tu devras les appeler. Dans la cave on a dit qu'il ne fallait pas plus de un éduc ».

Les pressions physiques viendront en dernier ressort, après celles sur des cibles symboliques (pneus crevés, voiture "empruntée", coups sur un jeune jugé trop proche de la personne visée...).

Carnet de terrain : le temps

Cela fait quinze jours que je ne suis pas venu sur le terrain. Je demande s'il s'est passé des choses depuis ma dernière venue. Faysal me répond: « Rien », Il a l'air étonné de ma question. Je lui dit que ça fait quinze jours que je suis absent. Faysal: « *Honnêtement, je m'en suis pas rendu compte* ».

Je me souviens de ma discussion animée avec le frère de Mustapha lors de laquelle il me reprochait de « *venir tous les jours* » alors qu'à ce moment là, je me rendait sur le terrain une fois par semaine. Ce sentiment d'un temps qui n'est pas le même vient-il uniquement de leur désœuvrement ? Est-il le signe que je fais partie du paysage quotidien, présent même absent ? Peut-on élargir mon cas à tous ceux qui ne sont pas présents physiquement mais qui pourtant sont là, dans les ragots et autres histoires, dans la promesse d'un retour le lendemain, après un séjour en prison, après les vacances...?

L'ancien gardien du gymnase repasse sur le quartier: « *J'étais parti faire mon jogging et j'ai vu Salim et Djamel. C'est pour ça que je suis venu* ». Peu après, un des jeunes lui reproche: « *Le mercredi, quand t'as quitté le gymnase [définitivement], tu nous as dit "je reviens demain, demain je reviens" et t'es jamais revenu* ».

Ce qui a été long à s'accomplir met aussi du temps à se défaire. Cette violence est susceptible de refaire surface longtemps après l'altercation, compliquée par des relations toujours plus entremêlées avec les années:

Les 'grands' étaient très durs avec les 'petits' (d'après la rumeur, ils les auraient contraints à se déshabiller dans une cave...). Amara est un des seuls 'petits' à s'être rebellé. Eric son grand frère, ne l'a pas soutenu. Du coup, Amara est maintenant respecté par les ex-'petits' et Eric incompris. L'inimitié entre un des 'grands', Rachid et Amara couve, éclate parfois. Un jeune (Créteil) explique cette tension latente: « Quand on te donne une gifle en public, tu ne l'oublies pas. Je suis sûr qu'ils ont la haine encore. Depuis qu'Amara, il a sauté la demi-sœur de Rachid, ça ne va pas entre eux deux ».

Cependant, la difficulté pour le chercheur, est de ne pas réduire toute tension ou incivilité à une violence mise en sourdine, annonçant une explosion inéluctable ou ressassant une vieille histoire mal enfouie.

Dans un 'stand' Photoservice installé au beau milieu de la galerie du centre commercial "Bobigny 2", un jeune est assis sur la photocopieuse, l'autre pianote sur les touches du distributeur de cartes de visites, le troisième, privilégié, s'est installé dans l'habitacle de prises de vues pour photos d'identité. Leur activisme au sein du stand se confirme par la multiplicité des modes d'interaction qu'ils nouent avec les passants (reconnus ou anonymes). Paradoxalement, le seul à rester en retrait est assis sur un banc aménagé en avant-scène.

Cet exemple met en lumière "l'affordance"¹⁵⁰ nécessaire des espaces de rassemblement. Ils sont accessibles, offrent des prises soit pour l'action, soit au contraire pour s'en détacher (l'habitacle de prises de vues). Mais surtout, l'intensité des territorialisations, des "prises d'espace", est en relation directe avec celle des interactions. Ce sont les plus 'offensifs' vis-à-vis du *cadre* d'une utilisation normale de l'espace ou des "bonnes manières", qui ont le plus d'interactions avec les autres publics (saluts, discussions...). Autrement dit, il n'y a pas forcément contradiction entre 'incivilité' (jouée) et richesse des interactions.

Pour comprendre ce paradoxe, il faut considérer le caractère sensible de la présence des rassemblements dans l'espace urbain. Un exemple bénin: dans une cité des jeunes s'installent de part et d'autre du carrefour et jouent au ballon, c'est à celui qui fera s'arrêter les voitures. Devant une telle situation, il s'agit de ne pas appréhender ces "mondes des rassemblements" comme sauvages, étranges ou lointains, mais d'apprécier

¹⁵⁰ Disponibilité pratique dans un contexte et pour une activité donnés. C'est, par exemple, le cendrier pour le fumeur – il indique les endroits où l'on peut fumer ou écraser sa cigarette (Joseph, 1997 : 134).

les filiations entre plusieurs environnements, ceux des habitants, de l'observateur, des passants, des jeunes, des habitants, des acteurs institutionnels, des commerçants... Cette approche nous permet de comprendre en quoi ces rassemblements "vivent par le moyen d'un environnement" (Dewey dans Quéré, 2002). Elle nous conduit à percevoir leur normalité sans gommer leurs particularités et à saisir comment les mobilisations produisent de l'ajustement:

*« Avant, l'utilisation des terrains n'était pas planifiée. La forte demande des clubs et des scolaires nous a obligé à planifier. Celle des jeunes nous a fait ouvrir de nouveaux terrains, ils se les sont appropriés. A Casalis, par exemple, les jeunes se couchaient sur le terrain pour que les lycéens ne puissent pas s'en servir, en disant : "Le Maire nous a donné ce terrain, il est à nous". Des créneaux libres hors temps scolaire avec animateurs ont alors été mis en place »
(responsable sport, Créteil).*

Goffman aborde cette question du rapport à l'environnement, notamment à travers les notions de réserve et de "territoire du moi" (1973b : 68). Il montre d'abord que toute relation sociale implique "la jouissance commune de certains biens". Dans certaines relations, cette jouissance commune prend plus de place que dans d'autres. C'est l'importance du territoire partagé dans les relations conjugales par exemple, qui permet au mari de fouiller dans le sac de sa femme et pas dans celui d'une autre.

Territoire partagé, veut donc dire à la fois une part commune, mais aussi une part de renoncement quant à la réserve habituellement en vigueur (vis-à-vis du sac des dames par exemple). Pour Goffman, c'est la nature de ce renoncement, aux limites civiles notamment, qui mesure la "substance" de la relation.

Nous sommes dans la cour d'un collège à Nanterre. Une élève est chargée par une surveillante de battre le rappel pour ceux qui ne sont pas encore allés à la cantine. En criant « Venez manger, bandes d'imbéciles! », l'élève ne paraît pas être le larbin de l'institution et la face est sauvée.

"La personne humaine est chose sacrée dont on ne doit pas violer les limites et, en même temps, toute relation implique d'abolir ces limites pour communiquer avec autrui" (Joseph, 1998 : 40)

Une offense vis-à-vis de "règles de tact" qui habituellement éloignent les interactants présume donc d'une relation. Un renoncement à cette réserve suppose en effet une amorce de familiarité, un territoire commun. C'est le territoire partagé qui légitime les offenses territoriales (fouiller dans le sac de sa femme pour reprendre l'exemple que cite Goffman). Ceci alors qu'en apparence cette offense - la 'dispute' -

porte justement sur des parts de territoire qui sont mal partagées (les bonnes manières, la politesse...). C'est le fait de se connaître, d'être voisins ou d'habiter la même cité qui permet progressivement de "prendre ses aises", de "se croire tout permis" ou de "manquer de respect".

Evoquer une "hospitalité de confrontation" (Joseph, 1998b : 103), doit donc nous conduire à prendre la mesure de la discorde, même minime, sur laquelle se construit toute interaction. Mais cela implique surtout de montrer ce que cette mésentente consubstantielle aux relations humaines, doit aux différentes cultures embarquées ou partagées ; et comment celles-ci s'outillent de territoires différenciés pour surmonter des situations problématiques.

Pour cela, il a fallu passer de la notion de groupe à celle de rassemblement, montrer l'instabilité des relations dans ce type de configuration pour donner à la discorde un rôle d'analyseur. Du coup, toute tension n'est pas considérée comme étant une violence latente, passée ou à venir. Une incivilité jouée devient le support de territorialisations et d'interactions. Une dispute peut être la marque d'un territoire partagé qui nous a fait négliger la réserve habituelle, alors même que le motif de la discorde paraît provenir d'une différence inconciliable. Nous allons voir que pour résoudre ces situations, les jeunes des rassemblements équipent ces cultures partagées ou embarquées de territoires légitimes.

2. Le rassemblement : un nœud de familiarité interactionnelle

Lors d'une de mes premières incursions sur Bobigny, j'assistais à un petit match de foot lorsque quelques enfants de l'équipe au repos sur la touche se mirent à se poursuivre, sautant les bancs comme des haies, s'enfonçant dans l'herbe comme dans une neige profonde. Cette sensation de ouate me fit la même impression que la bataille de pelochons du film "Les enfants du paradis". Même illusion de ralenti, même sentiment de douceur au milieu d'un urbanisme aride et dur au sens propre du terme.

Si le rassemblement représente un atout sur lequel les jeunes s'appuient, c'est parce qu'il se révèle familier et proche; les participants s'y retrouvent, disponibles. Ces nœuds se caractérisent par un rapport au milieu qui est plus qu'un usage et moins qu'une appropriation. La première modalité du rapport à l'environnement semble être la familiarité¹⁵¹ qui définit un espace proche, ses limites et les capacités des jeunes à en sortir.

a. Processus

Il semble, qu'il n'y ait pas un seul type de familiarité et qu'il peut donc y avoir intérêt pour des acteurs à en utiliser plusieurs. Il faudrait donc catégoriser les différents types de familiarité et leur mode de construction. Dans la famille, la classe ou le rassemblement, le degré et le mode de familiarisation sont différents. Les jeunes mesurent constamment ce qu'il peuvent faire ou pas, avec qui ils peuvent se joindre, à quels endroits ils peuvent se rendre et à quel moment... Ce processus ne se construit pas seulement sur un savoir appris mais sur des cultures, des qualifications concrètes conquises à l'aide 'd'offensives territoriales' par exemple, moyen par lequel les 'petits' essaient d'accéder aux rassemblements des plus 'grands' qu'eux.

De par leurs contacts personnels qu'ils accumulent à l'occasion de rapports professionnels, délinquants ou scolaires, certains des jeunes précèdent en général le reste du rassemblement dans la pratique de lieux qui seront adoptés ensuite par tous (un

¹⁵¹ Régime de familiarité : Régime dans lequel l'être humain recourt à des repères locaux pour régler son engagement dans un environnement de proximité. La dynamique d'ajustement ne repose pas sur les formes d'évaluation requises pour un jugement généralisable. Elle ne passe pas non plus par l'attribution d'intentions ou de fonctionnalités normales nettement distinguées et attribuées en propre à des entités différentes. La dynamique d'ajustement repose sur des repères perceptifs localisés et personnalisés qui sont déposés au cours d'une familiarisation progressive de l'être humain avec un entourage. Les choses sont elles-mêmes partiellement façonnées et usées par cet usage (Thévenot, 1998 : 130).

nouveau « grec », une MJC, un magasin...). Soit l'éclaireur conduira directement les autres, soit ces derniers prendront l'initiative de s'y rendre après avoir eu l'information par 'bouche à oreille'.

Le localisme du rassemblement, cette intimité des liens de proximité est susceptible de donner sur le long terme nous allons le voir, une dynamique de la personnalité. Il semble en effet, que les accommodements aux espaces et aux individus, qui s'opèrent dans les rassemblements, façonnent une culture territoriale qui contribue à un maintien des jeunes (dans le sens d'un maintien de sa personne):

Tous les samedis matin, pour préparer la sortie en boîte de nuit, Eric et Ouassim, jeunes noirs du rassemblement (Créteil) mobilisent l'ascenseur. Celui-ci est bloqué au dernier niveau de l'immeuble. La prise du couloir est utilisée pour faire fonctionner le rasoir, le miroir de la cabine permet de vérifier la tonte opérée par des 'petits', flattés de l'honneur qui leur est fait.

Ce maintien tend progressivement vers une personnalisation dans laquelle chacun tient son rôle. Une personnalisation qui peut conduire à l'élaboration d'une identité personnelle. En nous appuyant sur le travail de Laurent Thévenot (1994), considérons quatre étapes dans le processus qui peut conduire de l'accommodement à l'appropriation de l'espace sensible:

- **Expérimentation** (découverte, initiation, manipulation) : L'expérimentation est une démarche classique que l'on peut décrire grossièrement sous la forme d'essais et d'erreurs qui vont former progressivement l'individu en relation avec le rassemblement.
- **Repérage** (mise en place de repères) : Cette nécessité d'évoluer par essais / erreurs, provoque une certaine inquiétude chez les jeunes du rassemblement. Alors que les dalles sont stigmatisées (désertes, « coupe-gorge » (gardienne, Bobigny), malcommodes...), un des jeunes de Bobigny me dit: « Si on casse les dalles, on tue la cité, au moins pour les jeunes »¹⁵². En réaction à cette inquiétude, ils mettent en place des points d'appui (souvenirs, marques, routines, représentations, amitiés...) sur lesquels ils peuvent compter. Par la fréquentation d'espaces, d'individus, ou le maniement d'objets urbains, les jeunes se constituent donc des

¹⁵² Cette anxiété est la plupart du temps masquée, parce que l'espace urbain se modifie très lentement, mais peut apparaître à tout moment parce que les situations et les espaces sont rapportés à des cultures territoriales partagées: un idéal, un espace urbain de type traditionnel reconnaissable (boulevard haussmannien, rue médiévale...), des relations civiles classiques (inattention civile selon Goffman ou discussion savante entre égaux selon Habermas).

repères. Le milieu urbain va être affublé par chacun de ces marques. Celles-ci sont manifestes dans les 'tags', induites dans les usages: une boîte postale peut devenir tour à tour un siège, un tambour, une table pour faire un 'bras de fer' ou bien un média support de messages, de vanes ou d'injures. Cette mise en place de repères n'est pas simplement un acte individuel mais un geste social, dans la mesure où il territorialise une culture spatiale commune.

- **Expertise** (accommodement à l'évolution de l'environnement) : Ces repères soutiennent la personne ou le rassemblement dans une pratique confiante de l'espace sensible qui a été personnalisé. Les acteurs peuvent alors s'adapter aux évolutions futures de ce dernier. Que cette transformation soit du fait de l'action des individus ou provienne de l'extérieur (suppression de doubles sorties de hall, embrouilles ou événements, aménagements destinés à éviter toute possibilité de stationnement...). Cette adaptabilité qui est constitutive du régime de familiarité, explique le relatif échec des aménagements dissuasifs:

Les services techniques de la ville de Créteil ont entrepris avant l'été une rénovation du trottoir où est situé le rassemblement principal. Des fûts préfabriqués en béton faisant office de jardinière étaient utilisés comme appui pour les jeunes. La chaussée était suffisamment vaste à ce carrefour pour qu'un véhicule puisse se garer temporairement, le temps d'aller acheter le journal ou un peu plus longtemps pour un jeune désirant parader avec sa voiture. Les jardinières ont été supprimées, le trottoir élargi et des chasse-roues canalisent la circulation. Du coup, le rassemblement s'est légèrement dispersé sur l'ensemble du mobilier urbain environnant, barrières, poubelles, panneaux...y compris sur les nouveaux chasse-roues. Les jeunes ont notamment réinvesti un muret situé à 10m de là (ils l'avaient plus ou moins abandonné à la suite d'une démarche sécuritaire précédente qui avait consisté à la pose d'une grille sur ce muret situé devant un cabinet médical). Ils sont plus mobiles et utilisent les autres lieux tout proches, de manière plus fréquente. L'aménagement a mis à l'épreuve les espaces et les routines des jeunes du rassemblement, en les disséminant sur l'ensemble du carrefour. Plus étalé, le rassemblement est plus perméable aux traversées des connaissances ou des passants. Mais il est par contre, encore plus exposé et visible, les comportements spatiaux sont moins canalisés (ils échangent souvent de part et d'autre de la chaussée, n'hésitent pas à la traverser, ou à y stationner) et donc plus stigmatisable qu'auparavant. La répartition spatiale par strate d'âge s'est renforcée. Les jardinières qui ont été enlevées et sur lesquelles ils s'asseyaient, ne jouent plus le rôle de point d'appui du rassemblement principal (contraint de retrouver des marques), mais surtout de pivot des autres rassemblements.

La déstabilisation spatiale des cultures territoriales, due au réaménagement du carrefour, a semble-t-il provoqué une porosité physique des rassemblements vis-à-vis de l'environnement, mais celle-ci a aussi entraîné un affaiblissement de la souplesse-cohésion entre les différents rassemblements fragilisés.

- **Virtuosité** (adaptation de l'environnement) : Elle correspond au stade supérieur où la personnalisation se traduit par un dépassement des capacités attribuées au milieu. Nous approfondirons en fin de contribution, cette dimension essentielle des rassemblements. Un seul exemple pour l'instant, celui concernant l'extraordinaire propension des caddies à devenir banc, filet de tennis, panier de basket... Cette personnalisation de l'espace sensible implique en effet une réinterprétation des cadres attenants. Par exemple, la cité ne possède qu'un terrain de basket. L'objectif de chaque équipe de foot devient donc celui de toucher la base du poteau avec le ballon. Cette virtuosité individuelle ou collective dépassant les capacités attribuées au milieu, donne la vraie mesure de ce que peut déployer une culture territoriale commune.

Nous venons de voir que les repères balisent le terrain connu et en marquent les limites. Ce peut être une jardinière de 20m² bien délimitée ou un espace moins formalisé:

Des filles de 12/13 ans jouent avec des 'petits'. En roller, elles poussent chacune à leur tour un caddie le long de la rampe d'accès à la dalle, jouent à la corde à sauter. L'espace est physiquement peu circonscrit, à cheval entre un parking, le trottoir et un passage piétons. Les repères sont pourtant là: les garçons qui jouent au foot sur le terrain d'à côté, les fenêtres de l'immeuble qui les surplombe et le va-et-vient des habitants. Une voisine passe, embrasse un ou deux enfants, leur demande s'ils ont la permission des parents pour jouer ici. Dans l'affirmative, elle y laisse sa progéniture qui l'accompagnait.

L'appréhension familière d'un espace ou d'une personne ne fait donc pas référence à des espaces, des objets ou des individus précis et dans leur entier, mais plutôt à des détails, des traits de caractère, des travers, des altérations dues à l'usage. Le familier accepte ces défauts parce qu'il construit son rapport personnalisé sur ces imperfections. Lorsque par exemple un petit groupe de jeunes du rassemblement, partait faire une

ournée en voiture à la crêperie rue Montmartre¹⁵³, le moins vieux devait aller « *à la place du chien, dans le coffre* ». Cette place marquait bien qu'étant le dernier à s'être rapproché du rassemblement, il n'était que toléré au sein de ce 'territoire mobile', mais c'est justement parce que cette tolérance était signifiée qu'il pouvait personnaliser sa place au sein des 'grands'.



Jeunes discutant entre centre et parc de la bergère (espace intermédiaire, Bobigny)

¹⁵³ Cette crêperie a été nommée par des balbyniens et des cristoliens. On peut imaginer que ce soit le résultat d'un croisement des réseaux de bouche-à-oreille.

b. Familiarité a priori

Finalement, le rassemblement joue un rôle central, dans la formation de cultures territoriales parce qu'il permet le réinvestissement collectif de repères individuels, partiels et particularisés déposés dans l'environnement (tags, manière de l'occuper...). Ce réinvestissement signifie que chacun se construit par une triple approche (individuelle, collective et publique) mais aussi et surtout que le collectif va s'appuyer sur ces repères individuels pour se mettre en mouvement (évoluer, se déplacer, découvrir...).

Un jeune (Créteil) dit à deux petites: « *Vous êtes de X..., cassez vous !* ». Situé à quelques mètres de la partie utilisée à d'autres moments par des 'petits' de leur âge, ce lieu précis de rassemblement est en effet fréquenté par des plus 'grands' qu'elles, y compris des dealers. Leur jeune âge ne leur permet pas d'interpréter la situation (coups d'œil, postures...) qui nous guident en général pour savoir où l'on met les pieds. Elles ne s'interrogent donc pas sur leur présence et l'action qui en modifierait éventuellement l'intelligibilité pour les proches. Ces filles ne sont pas 'à leur place', non pas 'parce qu'elles' viennent d'un autre quartier, mais parce qu'à cause de leur provenance elles n'en connaissent pas les cultures territoriales. Ce n'est donc pas ici l'origine qui fonde le reproche du jeune, mais le reproche qui s'outille de la provenance¹⁵⁴. En s'outillant ainsi, c'est de la familiarité qu'il construit avec les autres en rendant explicite une pratique tacite et partagée de l'espace. On retrouve en effet chez ces 'grands' le même comportement de rejet vis-à-vis des 'petits' de la cité venant sur le lieu, mais ce rejet se négocie d'une manière familière.

Cet exemple montre que la vulnérabilité des cadres qui nous permettent de "composer avec..." et qui assurent les transitions entre situations, provient notamment, des différences de gradients de liens aux lieux et de la variété des cultures territoriales.

Cela ne veut pas dire pour autant qu'il faille considérer l'intégration collective dans les pratiques de rassemblement comme cristallisant des territoires en mosaïque (à chaque rassemblement son territoire). Il s'agit plutôt de les apprécier comme étant des 'nœuds de familiarité interactionnelle':

¹⁵⁴ Cet outil territorial est régulièrement utilisé en cas de tension: « *Le Maire, il marche qu'à la pression. Y a qu'à voir: nous, on est sympas, les gardiens [du gymnase] viennent du Palais et des Sablières et on dit rien. Moi, le Maire, je vais lui kidnapper son chien en septembre!* » (rassemblé, Créteil).

Créteil en fin d'après-midi. Le rassemblement des moyens situé en haut du boulevard, à 50m de celui des 'grands', est complété pour l'instant par les 'petits' qui partiront en début de soirée. Durant les vacances, une famille d'origine sénégalaise habitant Barcelone est hébergée par celle d'un des jeunes, dans un appartement dont le balcon donne sur le rassemblement. La barrière culturelle de la langue rend infructueuses les tentatives d'échange de la part des jeunes pour discuter avec les petits catalans perchés sur le balcon. Ils descendent deux jours plus tard, guidés par les enfants de la famille d'accueil. Pendant un long moment, le petit garçon, intimidé, n'ose pas répondre aux invites en espagnol. Celui qui l'accompagne l'installe alors sur la boîte postale. Mais très vite, le petit tombe à la renverse. Il est récupéré dans sa chute par celui qui l'avait installé. Tout heureux après sa frayeur, cette marque de veille-assurance le rend enfin confiant. A partir de cet instant il court, rigole, répond aux sollicitations qui lui sont faites et fait preuve de connivence, y compris avec des jeunes qu'il voit pour la première fois. La sœur du petit barcelonais quant à elle, est 'encadrée'¹⁵⁵ par une petite fille de la famille d'accueil et ses amies. Elles sont en cercle, tournées les unes vers les autres et jouent à des jeux qui leurs sont propres.

On le voit, ce nœud de familiarité qu'est le rassemblement a le plus souvent, une visée domestique, dans le sens où il permet de "gérer selon une forme de coordination générale des relations qui prennent appui sur un rapport de familiarité" (Thévenot, 1994).

Cette notion de 'nœud de familiarité interactionnelle' est un collage délicat car elle fait appel à des 'écoles' différentes, il faut donc l'explicitier. Tout d'abord, la vision restrictive d'une familiarité comme entité locale non perturbée par des problématiques de plus grande ampleur (territoriales, de portée générale...), est contrebalancée ici, par la notion de nœud qui lui est accolée. Le rassemblement met en co-présence des individus divers dont certains ne feront que passer, d'où la visée domestique évoquée plus haut. Pourtant ce cadre du rassemblement, cette 'forme', rend familière *a priori* cette co-présence:

Installé sur un banc dans un jardin public de Bobigny, deux jeunes viennent s'asseoir sur le banc d'à côté et se mettent à discuter. Un troisième arrive, serre la main à ses collègues puis la mienne après un bref moment d'hésitation et un air un peu interloqué, sous-entendant: "On ne s'est jamais vu". Ma simple proximité spatiale, lui a fait supposer mon appartenance au rassemblement, malgré tout ce qui pouvait me différencier d'eux (âge, vêtements...).

Dans la notion de familiarité interactionnelle, il y a cette idée qu'une relation entre jeunes est familière *a priori* et que cette familiarité supposée s'étaye par la suite, se confirme dans l'interaction. S'il n'y a pas la volonté de connaître *a priori* la vie privée

¹⁵⁵ Dispositif cognitif et pratique d'organisation de l'expérience sociale qui nous permet de comprendre ce qui nous arrive et d'y prendre part. Un cadre structure aussi bien la manière dont nous définissons et interprétons une situation que la façon dont nous nous engageons dans le cours d'action (d'après Goffman, Joseph 1998 : 123).

des autres¹⁵⁶, il s'agit là, moins d'une respectabilité (abstraite), que l'on placerait entre les mains de l'autre, que d'une culture ou d'une probable histoire commune.

Cette familiarité *a priori*, peut laisser penser à une privatisation de l'espace urbain. Pourtant, lorsque l'on considère les rencontres réalisées lors des déplacements des rassemblements, entre des jeunes et un équipement, des jeunes et des passants ; le 'statut participatif'¹⁵⁷ de chacun est redéfini constamment par la situation. Une désignation se confirme ou se corrige, se précise ou s'évanouit dans l'échange. Un jeune "vanné" par ses pairs, les quitte pour aller faire jouer des 'petits' en bas de sa tour. Une partie de tennis de table dérape rapidement en tennis tout court suite à l'incompétence des participants. La norme est malmenée mais le jeu continue. On voit bien ici la continuité dans laquelle s'inscrit le rassemblement. La pratique ne s'inscrit pas dans une alternative norme / déviance¹⁵⁸, privé / public, appropriation / détachement... mais plutôt dans une réflexivité pragmatique privilégiant la situation (serendipity). Il s'agit donc d'un nœud de familiarité interactionnelle dans lequel la 'familiarité *a priori*', s'appuie sur une probable histoire commune, favorise l'interaction et structure le jeune du rassemblement comme acteur social.

Partis d'une critique de la notion de groupe comme passage obligé d'une analyse des rassemblements, nous avons montré comment le conflit pouvait être révélateur de la construction des sociabilités. Il est apparu que les jeunes devaient légitimer constamment leur présence sur l'espace urbain. La notion de familiarité joue ici un rôle-clé. Celle qui caractérise les rassemblements relève à la fois d'une familiarité *a priori* qui s'étaye par la suite dans l'interaction ; et d'une visée domestique qui facilite son articulation sur le monde commun.

Ce 'nœud de familiarité interactionnelle' qu'est le rassemblement permet, par un processus plus ou moins long, de réinvestir collectivement les repères de chacun. Ce réinvestissement permet, nous allons le voir, la constitution de cultures territoriales et les mises en mouvement qui traversent les rassemblements.

¹⁵⁶ Notamment des nouveaux arrivants (la cooptation suffit), puisque la longue fréquentation des autres rassemblés, relativise l'ampleur et la préservation d'un espace intime.

¹⁵⁷ "Capacité et privilèges qui stipule ou non que chacun est capable d'écouter et que chacun a le droit d'en profiter. Si ces lacunes sont anticipées, on fera appel à un traducteur, c'est-à-dire à un individu au statut de participation bien particulier, qui pourra servir de relais" (Goffman, 1991).

¹⁵⁸ Il s'agit de sortir de l'analyse classique en terme de déviance, notamment parce que d'une part, les jeunes rassemblés ne sont pas tous considérés comme déviants (hormis ceux qui s'adonnent au trafic ou au recel). D'autre part, la norme pour un jeune adolescent des milieux sociaux représentés sur les espaces urbains où se produisent des rassemblements, consiste justement à participer à ces rassemblements, plutôt que de s'en tenir à l'écart alors que l'on habite dans le même espace (physique et social).

3. Appropriation des différences et composition identitaire

Il n'y a pas d'épicerie dans le quartier, hormis une station service. Amine est surnommé 'l'épicier', depuis le jour où il a décidé, habitant au RDC en plein cœur de la cité, de vendre temporairement et à bas prix depuis son balcon des canettes de bière et des barres chocolatées pour ne pas voir les jeunes du rassemblement aller se ruiner à la station service.

La culture territoriale devient ici une ressource (marchande, civile, civique) pour dépasser une situation où les qualités urbaines habituelles étaient absentes.

Le flou sémantique propre à l'appropriation, suggère le plus souvent propriété voire appropriation privative: or d'une part, s'approprier par l'achat ou la consommation

n'est pas s'approprier par l'usage et le maniement ; et d'autre part on ne s'approprie pas l'espace public comme on s'approprie un bien. Il s'agit ici de saisir "l'espace, non comme un puzzle de morceaux appropriés, mais comme le champ ayant permis et permettant l'appropriable" (Augoyard, 1979 : 87). Choisir une méthode ou une typologie pour ne pas perdre de vue l'investissement spatial des pratiques de rassemblement, doit surtout nous aider à comprendre ce que cet investissement produit en terme de cultures territoriales. On voit là tout l'enjeu d'une pragmatique de l'appropriation appuyée sur une ethnographie des modalités de s'approprier.



Caddie recyclé temporairement en panier de basket

Nous avons montré dans le chapitre V₁, comment même une appropriation incivile de l'espace du stand Photoservice, pouvait être le support d'une richesse des interactions entre les jeunes et les autres publics. Nous avons aussi évoqué dans le chapitre suivant, de quelle manière les différents stigmates accolés aux jeunes, s'ancrent dans des représentations spatiales fortes comme celle du quartier. En explicitant la construction de la familiarité propre au rassemblement, nous ne montrions qu'imparfaitement la capacité des acteurs à inscrire dans l'espace une mémoire.

Mémoire collective

« Cette allée là, c'est un mystère et depuis toujours. Quoi qu'on fasse » (coordinatrice de quartier, (Nanterre) évoquant une allée de cité HLM où de nombreux jeunes stationnent dans les halls et sur la voie publique).

Dans un magazine spécialisé, un ancien joueur sponsorisé par Reebok annonce qu'il va faire construire une cinquantaine de terrains de street basket. Les jeunes de la cité Paul Eluard (B) qui ont la réputation d'être des bons joueurs lui ont écrit et l'ont rencontré. Le terrain a été construit il y a 8 ans. C'est un terrain qui a toujours été respecté voire même investi par les jeunes de cette cité par l'apport régulier de mobilier, cartons, planches... récupérés aux encombrants. La forte appropriation du terrain par les jeunes de cette cité, puis par leurs petits frères qui a éloigné les autres publics de ce terrain provient de cette histoire singulière, de cette mémoire collective.

Pour Halbwachs, l'espace n'est pas en effet, seulement dans l'instant présent, "il dure, immuable, à travers le temps, il n'y a aucune réalité qui change moins". Les conditions sont donc favorables pour que les souvenirs se conservent et pour qu'une pensée collective émerge, s'appuyant sur des images spatiales, hors de la durée. "Les groupes sont liés naturellement à un lieu, parce que c'est le fait d'être rapprochés dans l'espace qui crée entre leurs membres des rapports sociaux". Lorsque le milieu évolue, les groupes cherchent et réussissent en partie à trouver leur équilibre ancien dans les conditions nouvelles. Ils essaient de se maintenir ou de se reformer dans cet espace qui n'est plus "fait pour eux". Hors, les groupes semblent parfois avoir du mal à s'adapter, parce qu'ils se sont constitués en rapport direct avec le milieu antérieur.

Le groupe transforme l'espace à son image, mais dans le même temps, il se plie à ce qui lui résiste. D'après Halbwachs, toutes les démarches du groupe peuvent se traduire en termes spatiaux, et "le lieu qu'il occupe n'est que la réunion de tous les termes" (1968).

« Chaque fois qu'on a des jeunes qui sont dans cette notion d'appartenance de quartier, ils sont déjà eux-mêmes soit dans un trip de business, soit dans un certain trip de déscolarisation. Ils sont dans un malaise et ce malaise conforte le fait de l'appartenance. Alors que des jeunes sans gros problèmes peuvent avoir cette appartenance, mais plus en style de résidence vraie au niveau de son entourage, ses amis. Cette identification à un espace est due au fait de ses propres relations. C'est plus une identification à un groupe qu'à un espace » (responsable club de prévention, Nanterre). Il y a donc autant de façons de se représenter l'espace qu'il y a de groupes. Mais si chaque société découpe l'espace à sa manière, "elle le fait une fois pour toutes ou toujours suivant les mêmes lignes", de façon à constituer un cadre fixe où elle s'assure une certaine permanence. C'est sur cet espace social qu'une société fonde le sentiment de son identité.

Ce concept de mémoire collective renforce l'image de rassemblements de jeunes considérés comme groupes homogènes s'appropriant un territoire: « Le hall est à eux » (gardien, Créteil), Ce groupe est la plupart du temps qualifié en termes stratégiques: « Ils sont là parce qu'ils voient bien ce qui se passe et peuvent plus facilement échapper à la police » (responsable jeunesse, Bobigny). Son évolution est imputée à ses membres considérés comme des acteurs rationnels: « Ils savent ce qu'ils font » (responsable Mission Ville, Créteil). Ceux-ci sont en général situés en degrés sur trois échelles: la violence, le trafic et l'ethnicité (maghrébine, africaine...): « S'ils sont 5 et qu'on leur dit quelque chose, ils reviennent à 10 » (gardien, Bobigny). Halbwachs complexifie cette approche en décrivant chaque mémoire individuelle comme étant un point de vue sur la mémoire collective. Ce point de vue change suivant la place qu'on y occupe, et cette place elle-même dépend des relations qu'on entretient avec d'autres milieux. Tous ne tirent donc pas le même parti de cet instrument commun qu'est la mémoire.

Pour problématiser cette conception de l'appropriation, il nous faut faire un détour par la ville de Montréal (Korosec-Serfaty, 1995). Cette ville revendique une culture francophone, ceci dans un espace anglophone. Cette bipolarisation franco-anglaise bâtie sur une histoire indienne, s'est vue compliquée par l'arrivée d'importantes communautés immigrées, notamment asiatiques. Cette situation rendait plus difficile en particulier pour les francophones, la question de l'origine et du chemin à parcourir vers l'identité. La quête identitaire, nourrie par une culture de résistance, risquait d'entraîner un rejet de l'étranger et une auto-glorification (le "génie national québécois", le "patrimoine français"...). Comment être soi-même en s'ouvrant à l'étranger? Comment l'étranger lui-même peut-il être une part de soi?

C'est un véritable projet de société qui a été construit pour répondre à ces questions. D'une part avec le principe d'interculturalité, s'appuyant sur les trois constituantes de la société montréalaise:

- Les "communautés culturelles" (communautés immigrées)
- Les "peuples fondateurs" (communautés franco et anglophones)
- Les "premières nations" (communautés indiennes)

Il s'agit à la fois de réparer les offenses commises envers les minorités (notamment indiennes), ceci dans une tradition nord américaine, et d'opérer leur inclusion dans un projet collectif de citoyenneté montréalaise, en assurant liberté des identifications et égalité juridique.

Cette citoyenneté, la ville de Montréal a décidé de l'ancrer dans la cité à l'aide d'une série de marquages symboliques ainsi que par une politique interculturelle. On rend hommage aux cultures particulières qui fondent cette citoyenneté nouvelle, en célébrant les origines de chaque communauté, ceci à l'intention du public montréalais. Mais aussi avec une politique urbaine, chargée d'inscrire physiquement cette interculturelité dans la ville. Les différents aménagements, réalisés en concertation avec les diverses communautés (toponymes, ornementation pittoresque...), doivent produire une valorisation de ces communautés et des individus qui les composent. Des aménagements centraux, comme la création de la "Place de Paix" sur le boulevard 'populaire' du Saint-Laurent, ou l'aménagement du parc du "Mont-Royal" ; doivent rassembler toutes les communautés. Ceci dans un œcuménisme propre aux espaces publics de type européen (qui rassemblent des citoyens abstraits, libres et égaux en droit) comme pour le parc du Mont-Royal, ou de type anglo-saxon (où les communautés différentes s'exposent) comme pour la "Place de la Paix" sur le boulevard du Saint-Laurent.

Ce grand écart entre des territoires revendiqués (la nouvelle politique urbaine pousse chaque communauté à demander son square, son quartier...) et des espaces qui font appel à un égalitarisme global, conduit à la fois à une ethnicisation du local (réductionnisme folklorisant qui nie les évolutions des cultures revendiquées) et à une héroïsation de l'espace collectif dans lequel chacun vient se montrer.

Cet exemple doit nous amener à nous interroger sur la source de l'investissement dans l'espace public. Ce dernier doit-il être un espace politique de débat public et de centralisation des symboles? Doit-il être un espace de succession des signes particuliers (ethniques, générationnels...) conquérant leur visibilité? Peut-il se résumer à être en permanence un espace public du 3^{ème} ou du 4^{ème} type que sont les espaces de loisirs, de commerce, les fêtes...?

Ou s'agit-il de retraduire ces approches en repensant la communautarisation des espaces publics ainsi que les rapports entre centralité et étrangeté, rassemblement et différence, culture et territoire?

a. Signes

« La rue M..., c'est vraiment calme par rapport à la rue T... Ça change du tout au tout alors que c'est le même bailleur et presque les mêmes bâtiments » (gardienne d'immeuble, Créteil).

Tout d'abord, il ne faut pas confondre la ville en tant qu'elle capte et expose des significations et la ville en tant que lieu de consommation des signes, comme un livre terminé, hypothèse qui semble être retenue par Montréal, mais aussi par nombre de gestionnaires. La ville possède d'autres dimensions: symboliques, paradigmatiques (oppositions), syntagmatiques (liaisons)...

"Celui qui conçoit la ville et la réalité urbaine comme système de signes, les livre implicitement à la consommation comme objets intégralement consommables: comme valeur d'échange à l'état pur" (Lefebvre, 1968 : 72).

Concevoir la ville comme système de signes a deux conséquences:

- Les lieux et leur pratique sont transformés en significations formelles et en valeurs (statuts et normes, hiérarchies localisées et lieux hiérarchisés...)
- L'individu ne devient qu'un pur consommateur de signes.

Du même coup, l'appropriation (même si elle est réussie) est rendue illusoire.

"Le monde des signes, ce n'est pas seulement l'espace occupé par des signes et images (par des objets-signes et des signes-objets). C'est l'espace où l'Ego n'est plus en rapport avec sa nature, avec une matière, même pas avec la chose des choses (marchandises) mais avec les choses doublées de leurs signes et supplantées (suppléées) par ceux-ci." (Lefebvre, 1974 : 358)

H. Lefebvre distingue trois niveaux d'appropriation:

- **L'appropriation pratique** concrète d'un petit monde d'objets (mobilier et services urbains, loisirs...), d'un temps et d'un espace, en conflit avec des contraintes (celles des gestionnaires, des habitants...).
- **La consommation de signes et de symboles**, véhiculés par les discours, par l'écriture ou l'image et produisant un imaginaire social (vêtements ou objets de marque, récits, le mythe du Maire traître ou bienfaiteur...).
- **Les idéologies**, par exemple celles de l'honneur, de la famille, de la compétition, de la virilité...

On saisit assez rapidement ce découpage en niveaux d'appropriation (appropriation concrète, consommation de signes et de symboles, idéologies), dans la vie quotidienne des rassemblements, le niveau des idéologies enrobant les deux premiers. Il s'agit cependant, d'étudier les différences d'appropriation selon les individus au sein des rassemblements, selon que les personnes participent ou non du rassemblement, qu'elles soient gestionnaires, passants, parents... et selon les différents lieux fréquentés, les valeurs et les cultures territoriales que ces personnes véhiculent.

b. Différences

H. Lefebvre indique qu'appropriation et différence ne peuvent se penser ni se vivre séparément, ceci pour deux raisons:

Une raison inhérente au phénomène urbain: Dans l'espace, l'usage s'affirme dans une pratique (temps, rythmes, symboles...), mais aussi par un usage politique de l'espace (ressources, situations spatiales, stratégies...). En concentrant hommes et capitaux, la métropole provoque une violence latente qui a été dénoncée par de multiples auteurs, autour du thème distance sociale / proximité spatiale. Elle instaure en effet, la négation virtuelle des distances (temps, espace, propriété / appropriation) dans les rapports sociaux. Du coup, habiter c'est vivre un conflit permanent entre ses propres forces d'appropriation et les contraintes de l'autre différent, que ce soient les pouvoirs en place ou le voisin d'à côté.

Appropriation et différence ne peuvent se penser ni se vivre séparément, pour une deuxième raison inhérente au phénomène d'appropriation: Selon lui, l'appropriation (du corps, du désir, du temps et de l'espace) c'est "l'ensemble des différences que la pratique peut tirer du milieu existant pour les développer et les transformer" (Lefebvre, 1970b : 174).

Des jeunes de Bobigny se rassemblaient sous un porche assez passant puisqu'il donne accès notamment depuis le centre commercial à la poste centrale. Ce passage couvert situé dans un virage leur procurait néanmoins une certaine protection des regards depuis les appartements et d'un côté de la circulation. Par contre le deuxième côté donnait une vue sur le passage d'assez loin. La solution a consisté à devisser l'ampoule qui éclairait ce passage. Du coup, celui-ci reste dans l'ombre le jour et la nuit.

C'est parce qu'elle les transforme, que la pratique des différences doit se faire dans leurs relations, et non isolément, comme des particularités. Mais adopter un tel

comportement ne dépend pas d'un humanisme abstrait (universaliste par exemple), elle implique pour chacun de savoir d'où il vient et de pouvoir décider où il va. Lorsque H. Lefebvre revendique "l'égalité dans la conscience des différences", il parle d'appropriation de ces différences et non pas d'intégration des individus. Par les valeurs qu'elle véhicule la pratique sociale est intégrative (modèles du marché ou de la culture que surjouent un bonne partie des jeunes des rassemblements...). Par contre, dans le même temps, la société pratique la ségrégation. Résultat: L'intégration est devenue un "thème obsédant, une aspiration sans but." Pour décrire la situation qui en découle H. Lefebvre parle "d'intégration désintégrante" (Lefebvre, 1968 : 113) où la cohésion logistique des pouvoirs masque mal l'émiettement de la société.



Les rampes sont l'occasion d'ajustement entre jeunes et adultes (Eluard, Bobigny)

L'appropriation passe donc nécessairement par un conflit avec les appropriations différentes, un conflit latent la plupart du temps, mais qui peut devenir ouvert. La multiplicité des appropriations différenciées conduit les gestionnaires à dessiner un espace maîtrisable. Dans ce but, il est conçu comme étant un support identitaire réparti entre des groupes hiérarchisés, agissant de manière stratégique:

« Sur les espaces extérieurs, le soir, les revendeurs font leur trafic en fonction des lampadaires. Les locataires se sont organisés au niveau des parcours piétonniers et de l'éclairage public, de façon à les laisser tranquilles et donc de ne pas les éclairer à des endroits où ils n'aiment pas être éclairés, de façon à ce que chacun se partage son coin. On éclaire donc bien les extérieurs de la cité mais pas le centre. Parce que sinon tout le monde les voit, ils n'aiment pas ça et cassent les lampadaires »
(coordonnateur de quartier, Nanterre).

« Au rond point, devant le Champion, une voiture est souvent stationnée, c'est le vendeur. L'acheteur arrive en voiture, fait deux fois le tour du rond point. Ca suffit pour commencer la tractation » (agent des services techniques, Nanterre).

L'idée d'un espace rationalisé par ces pratiques stratégiques ne tarde pas à induire auprès des gestionnaires une division du travail (fonctionnalisation) à la fois des jeunes (chacun à sa place) et des espaces (chacun son rôle):

« Il y a des spécialités car les gens se mélangent mais pas leur trafic. Il y a la drogue à l'ouest de la cité et à l'est, c'est le recel. D'autres zones sont spécialisées dans le tabac de contrebande » (coordonnateur de quartier, Nanterre).

« Dans certaines tours, chaque étage est une cache (grilles de colonnes montantes dévissées...). Chaque groupe a sa tour et ses étages. L'acheteur dépose sa carte d'identité. Le revendeur prend la carte et dépose la drogue. L'acheteur prend la drogue et paye. Le revendeur récupère l'argent et redépose la carte » (gardienne d'immeuble, Nanterre).

« Avant, le toxicomane, par tradition, ne se piquait pas à l'endroit où il achetait, cela n'existe plus toujours. C'est un problème pour les revendeurs car cela les rend plus "visibles". Par exemple, le dernier étage d'une tour a été condamné car on a trouvé dans le local ascenseur des matelas et des piqûres » (gardien d'immeuble, Nanterre).

Cette objectivation de l'espace bute néanmoins sur les évolutions des pratiques juvéniles, qui n'entrent pas nécessairement dans le système patiemment élaboré, servant de base aux aménagements et autres projets urbains:

« Avant c'était des plus 'grands', on aurait pu vous donner les heures fixes de chaque occupation de lieu. Maintenant c'est très variable. Les 'grands' passent leur dire bonjour ou leur passer commande de temps en temps, ce sont des mineurs ; mais ils ne restent pas » (gardienne d'immeuble, Bobigny).

Il s'agit alors pour les gestionnaires de reconstituer un équilibre ou un horizon, susceptibles de stabiliser leurs propres représentations:

« Avant il y avait un groupe dur très localisé. Maintenant ils sont étendus et dilués sur d'autres zones. Ils sont moins durs (armes...) mais auteurs de petites agressions à l'extérieur » (Gardien d'immeuble, Nanterre).

« Ce sont des lieux chauds pas seulement à cause du business ou des regroupements. Mais avec la formation de bandes, le moindre petit problème prend une autre dimension¹⁵⁹. La difficulté c'est que ce sont des jeunes qui généralement habitent là, qui ont peut-être vécu un certain moment ensemble, les familles peut-être se connaissent. Et il y a cette espèce d'appartenance à une communauté, qui n'est plus la communauté maghrébine, française, ceci, cela, mais la communauté de destin, de la cage d'escalier, de l'immeuble » (responsable de club de prévention, Nanterre).

Pour H. Lefebvre, plutôt que d'inscrire toutes ces évolutions dans des permanences, il s'agit de "reconstruire le social autour des transformations concrètes du quotidien et à partir de ces transformations. Cette action ne suppose ni le système unitaire, ni l'incohérence, mais l'accentuation cohérente des différences (concrètes et qualitatives)"¹⁶⁰ (1968 : 164).

Repenser à la fois la communautarisation de l'espace public et plus largement les rapports entre culture et territoire, c'est d'abord essayer de montrer en quoi les sociabilités qui se développent au sein de ces nœuds de familiarité interactionnelle que sont les rassemblements, s'appuient sur les différences entre jeunes et plus généralement entre les publics. Cette pratique de rassemblement s'appuie sur les différences pour les transformer, en réinvestissant collectivement les repères partiels propres à chacun. Elle produit ainsi des compétences partagées de perception et d'action, ainsi que des qualités expressives spécifiques au rassemblement.

Ce processus est manifeste dans les relations "ethnicipées". Parallèlement aux analyses de l'ethnicité en terme de réaction identitaire (Milliot, 1997) permettant aux jeunes de dépasser la stigmatisation par hyperbole, en forçant le trait ; David Lepoutre (1997) a montré que le regard ethnique particulièrement développé des adolescents est une compétence de jugement. Cette compétence discriminant les différences 'ethniques',

¹⁵⁹ Les rassemblements ne sont pas seulement liés à l'heure qu'il est ou au temps qu'il fait mais aussi à une tension particulière liée à une histoire qui traîne. Suite à une rumeur; les jeunes déambulent devant le collège sans but apparent en attendant une bagarre éventuelle.

¹⁶⁰ "L'urbain ne peut pas en effet, être décrit comme un système de différences. Soit le mot système prend sens par sa fermeture, soit il ne reflète qu'une certaine cohérence. Or, si l'urbain rassemble des différences et fait différer ce qu'il rassemble, (...) il se manifeste comme mouvement" jamais achevé. La centralité et la contradiction dialectique qu'elle implique entre centre et périphérie, rejette l'idée d'un urbain stable, en équilibre (principe de base du système) (Lefebvre, 1968 : 229).

nourrit un discours d'appartenance distinctive. Mais chaque rassemblement de jeunes réunissant des personnes d'origines culturelles souvent très différentes, cette compétence participe aussi d'une recomposition identitaire qui se donne la cause palestinienne ou Malcom X comme figure commune, quelle que soit la culture d'origine des jeunes ou de leurs parents. Il en arrive donc à la conclusion que "l'essentiel de la sous-culture ethnique est recomposée" (Gurwirth dans Lepoutre, 1997 : 72)¹⁶¹. Cette appréciation est partagée par une responsable de la Mission Ville (Créteil)

« Les jeunes maghrébins ne s'invitent pas chez eux. Mais ils ne vivent pas ici comme ils vivraient là bas : En Algérie on trouve une solidarité entre les gens du quartier (jeunes et vieux) et du respect alors que les conditions sociales sont très basses. En France il y a une peur respective des adultes envers les jeunes et vice versa. Il y a une rupture du dialogue. Ils ont donc intégré certaines choses ».

Ces constats, ainsi que le brassage plus fort entre les filles qu'entre les garçons, tendent à montrer que la condition sociale joue plus que l'ethnie considérée comme stock culturel.

Dans ce chapitre sur l'appropriation, nous sommes partis d'une figure assez simple: celle d'une mémoire collective s'appuyant sur l'espace et le transformant. Le chapitre précédent sur la familiarité, nous a montré qu'il s'agit de travailler l'articulation entre construction individuelle, collective et publique par le rassemblement. Dans ce cadre, nous avons tenté de repenser la communautarisation des espaces publics en considérant que le rassemblement favorise une 'appropriation des différences' et donc aussi, une 'composition' identitaire et culturelle.

Il nous faudra essayer de comprendre progressivement dans les chapitres suivants, ce que l'on entend par différence d'appropriation et comment se produit cette recomposition identitaire et culturelle.

"Les qualités sensibles, lumineuses et sonores sont tout à la fois des dispositifs construits qui équipent l'espace ou le scénographient, et des dispositions ou des arrangements de visibilité qui n'ont de pertinence que dans et par un moment d'action. De sorte que la matérialité des espaces publics urbains est inévitablement hybride. Comme la matérialité d'un contexte ou d'une situation, elle tient d'une part à sa composition faite de traces, d'indices et de ressources constitutives d'une écologie de l'activité perceptive et, d'autre part, à l'organisation du regard et de l'écoute qui dramatise le rapport à l'objet. L'ethnographie du lieu public est donc inévitablement l'ethnographie d'un espace de communication" (Joseph, 1998 : 21).

¹⁶¹ "Création d'une culture au sein d'un groupe de gens qui proviennent de religions, milieux sociaux et cultures différents" (Gurwirth, 1987 : 33)

Carnet de terrain : les points de rassemblement (Créteil)

Arrivée au carrefour, il est 16h. Venant du métro, on passe successivement devant le hall des 'grands' plutôt dealers **3 bis** (encore vide) et celui des 'petits' **1 bis**. Il n'y a personne, ils sont tous sur le carrefour en **3** (debout contre le mur) et **1** (debout ou assis sur les chasse-roues et le bord du trottoir).

En **A** des employé(e)s attendent la voiture qui va les raccompagner (mari, ami(e) ou collègue), le père maghrébin de jeunes **1** et **2**, prend le soleil, à disposition de ses fils proches et de celui, installé avec sa femme sur une autre ville mais qui passe en voiture, notamment les jours de 'gymnase ouvert'.

Discussion en **2** avec un jeune sur ses déboires conjugaux-judiciaires.

Montée jusqu'au virage **5**, je m'assoie sur le muret en **x**. Là se trouve un 'grand' **a** (régulièrement au café avec un des 'grands' **3**) assis sur un muret, en discussion avec deux adultes qui s'en vont à mon arrivée. Ils rejoignent leur voiture en **7** à portée de vue où les attendent d'autres personnes.

(Le petit frère du 'grand' **a** arrive, ils jouent ensemble au ballon en **b**. Peu après la partie de ballon le petit se fait vanner par deux filles de son âge, arrivées de **4** avec lui et qui se sont installées à cheval sur l'autre muret en **c**: « *Ton frère, il va avec les dealers!* », presque sur le ton de la comptine. Le petit interpelle son frère en lui rapportant ce qu'on dit de lui à l'école. Le 'grand' hoche la tête et marmonne quelques mots destinés à rassurer son frère.) Redondant

Les 'grands' arrivent progressivement de **1**, **2** et quelques **3**. les 'petits' retournent en **4**, mais deux autres se sont immiscés. L'un d'eux joue au dur, les 'grands' lui disent d'aller jouer ailleurs et d'arrêter de faire comme la « *caillera* ». Un d'eux le prend par le cou en faisant semblant de le 'mater'.

Tous les 'petits' sont maintenant en contrebas mais à portée de vue et de voix, dans ou devant le hall **4bis**. Le ballon fait la navette entre 'grands' et 'petits'.

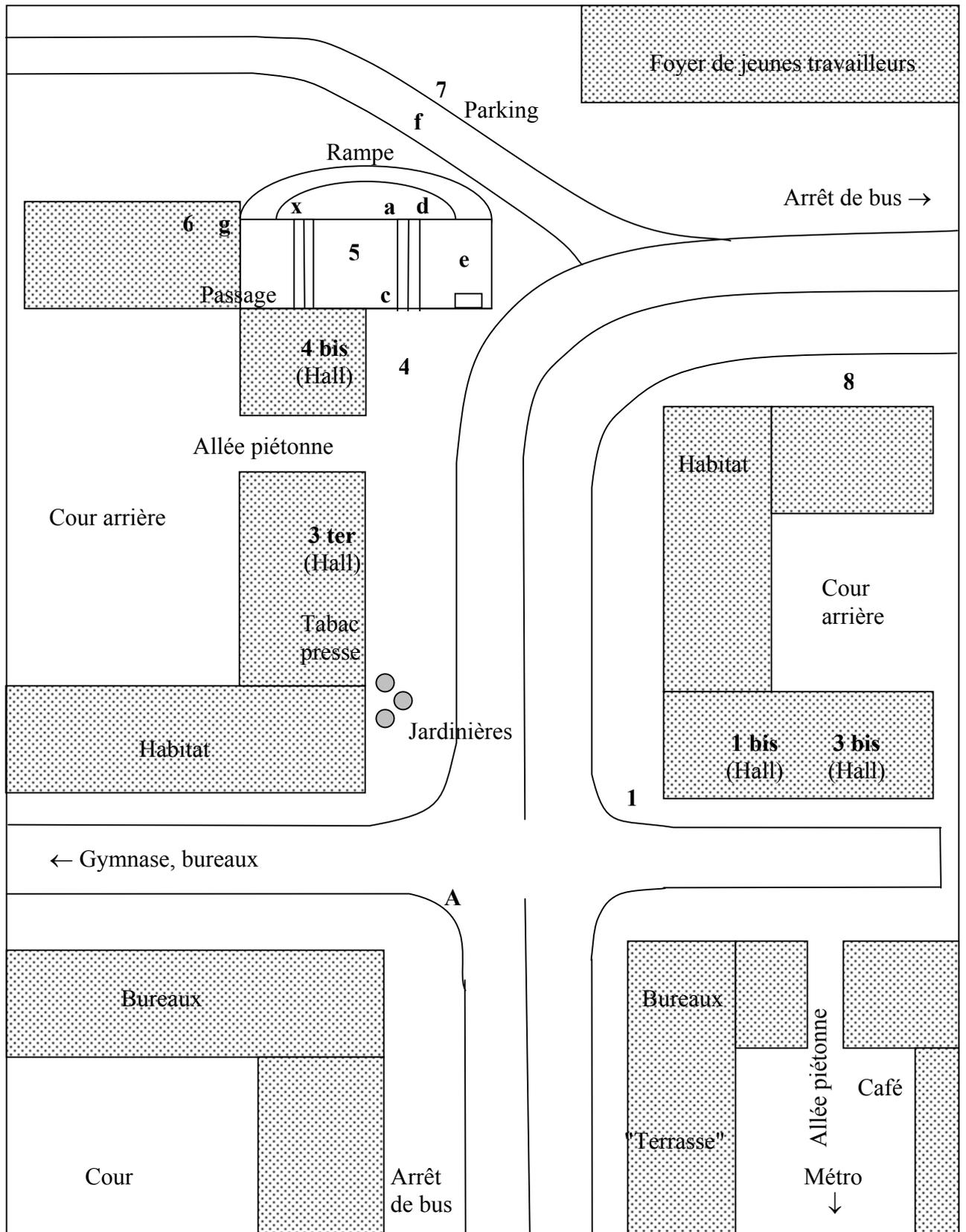
Les 'grands' sont agglutinés en **5**, assis ou debout sur les murets, jouant au ballon en **b**, adossés contre les réverbère en **a** et **c**, debout plus en arrière en **d**, assis sur la boîte postale **e**. De **5** rayonnent toutes les attentions:

Le "grossiste", portable à l'oreille, vient en **f** et marche le long de la voie en interpellant les 'grands', il « *travaille toute la journée pour chercher du chichou [haschich]* ».

Les 'petits' envoient ou quémangent régulièrement le ballon, jouent et regardent les 'grands' à distance.

Des jeunes du hall **6** (qui ne se mélangent pas avec ceux de **5** trop marqués par le deal et les incivilités perpétrées dans le hall **3 ter** notamment) restent souvent dans ou devant ce hall à regarder ceux du **5**. Un jeune du **6** habite l'appartement du 1^{er} étage et regarde discrètement tout le monde depuis son balcon **g**. Un des 'grands' du **5** lui envoie des graviers.

Même si les flux extérieurs qui traversent le rassemblement sont peu courants (circulation secondaire, crainte, stigmatisation...), les flux tangents sont nombreux: les personnes de tout âge qui rentrent de l'école, du travail... sont interpellées, viennent à leur rencontre quitte à traverser le boulevard depuis **8**.



4. Passages : de l'importance des limites et de leur franchissement

« Ici, ceux qui font des études c'est des bouffons » (Bouziane, Créteil)

Le rapport à l'autre différent est pour le moins contrasté. L'autre, c'est le déficient physique, l'adolescent cultivé, le jeune d'apparence bourgeoise... L'autre singulier est susceptible d'être dénigré, mais la critique s'outille de la différence:

Quelques jeunes ont rejoint des filles installées sur leur rassemblement épisodique, à l'arrière de l'immeuble. Celui-ci est aussi parfois fréquenté par deux ou trois garçons qui ne se rendent jamais au rassemblement principal. Nouant avec ces filles des contacts privilégiés, ils sont l'objet de moqueries de la part des autres qui valorisent un populisme viril : « Je suis sûr que ton père s'appelle Charles et ta mère Joséphine » et imitant un accent maniéré 'de la haute' (efféminé et précieux) : « "Charles, Joséphine". A ta mère tu dois lui dire "Mère, dois-je mettre les couverts?" ». La jeune fille qui est assise à côté du jeune incriminé, s'écarte en rigolant pour se rapprocher du moqueur.

Les différences entre jeunes, cultures, espaces et territoires, jouent on le voit un rôle certain dans les pratiques d'appropriation au sein du rassemblement. Il nous reste à voir comment s'opère le passage entre ces différences. En effet, les ruptures ne sont pas toujours aussi claires d'un territoire à l'autre. Des passages vont permettre une composition identitaire et culturelle.

Lourdement chargé, un SDF avance, lent et discret, les yeux hagards. A la hauteur du rassemblement (Créteil), il nous demande si l'on ne connaît pas un hôtel dans les environs.

« Ouais, il y en a un à 600F la nuit
- 50F ?

- Non 650 (ricanements feutrés). Non, il y a un squat là. Juste après l'escalier à gauche. Ils sont au moins 20 là-dedans.

- Là-bas ? »

- Le jeune acquiesce par un signe. Le SDF s'éloigne en nous remerciant d'un salut, puis s'arrête peu après pour nous demander confirmation. Les 'grands' répondent à l'aide de mouvements de bras significatifs :

- « Après ! ».

Encore un peu plus loin, le même scénario se reproduit.

On a le sentiment que l'attitude des jeunes à son égard, oscille entre:

- une légère moquerie provoquée par l'incompétence spatiale du SDF (compréhensible dans ce quartier qui lui est étranger, mais rendue manifeste par son rythme et son apparence atypiques) et permettant une mise à distance;
- une solidarité plébéienne ou urbaine, causée on imagine, par la peur de l'exclusion qui les guette, eux qui sont déjà 'à la rue'.

L'incompétence du SDF permet une mise à distance des jeunes qui renforce leur capacité appropriative vis-à-vis du lieu. On voit ici le rôle que jouent les différences entre les cultures, les espaces ou les territoires, dans les pratiques d'appropriation du rassemblement.

Les jeunes évoluent en effet dans une pluralité de sphères, de domaines de compétence et de types d'engagements:

« J'ai eu une copine sept mois, quand j'étais à la fac [en AES]

- Tu l'as connue à la fac ?

- Non, elle, à Saint Ex [son ancien lycée]. Maintenant elle doit toujours être en AES.

Il évoque ensuite ses deux années de fac « J'ai perdu deux ans de ma vie. Tu vois, ça me fera une expérience » (Karim, Créteil).

Dans le chapitre IV₆, nous avons vu le rôle mythique que joue le 'bled' pour les jeunes maghrébins qui sont dépourvus d'attaches en Algérie ou au Maroc. Un des jeunes de Créteil me raconte que tous les week-end, il part à Melun chez son cousin qui, plus âgé que lui d'un an, vient d'avoir la majorité :

« Ils ne sont pas gamins comme ici, à se rouler par terre [il fait référence à une simulation de bagarre qui a eu lieu dans l'après-midi, lors de laquelle des jeunes se sont retrouvés à terre]. Et puis là-bas on peut se balader [il y a des rues]. Le soir, on va faire la fête.

- en boîte ?

- Non chez des filles. Ils connaissent pas mal de filles.

- Ils en connaissent plus qu'ici ?

- Non, mais c'est mieux ».

Parmi les moins âgés de son rassemblement, ce jeune est dans une situation assez inconfortable. Face à la culture virile basée sur la violence, qui transparait dans les interactions et dans les échelles de valeurs, il a du mal à faire sa place. La partie quasi quotidienne de football en salle est la seule occasion au cours de laquelle il peut montrer une virtuosité de gardien de but qui lui permet de transcender sa 'présence' habituelle.

En montrant sa virtuosité au gymnase ou en évoquant ses week-ends situés dans un ailleurs (idéalisé ?), c'est son rôle teinté d'ennui, qu'il essaie de revaloriser en montrant qu'il n'est pas captif de la situation dans laquelle je le vois depuis le début de ma présence à leurs côtés. Cette pluralité des mondes pratiqués par les jeunes est une réalité difficile à appréhender de l'extérieur, alors qu'elle est revendiquée par ces jeunes, comme un moyen de sortir de leur stigmatisation.

Lors de notre tour de quartier je rencontre L... grand et enrobé, il mange des bonbons sans discontinuer en passant d'un pied sur l'autre. Il fréquente habituellement les rassemblements mais il est pour l'instant adossé à la devanture de l'épicerie que tient son père: « Ah vous êtes sociologue ? Bourdieu ou Boudon ? Holiste ou déterministe ? ». Ce jeune est au lycée en classe de première et veut s'orienter « dans la finance ».

A travers cet exemple, il s'agit de montrer un exemple des différents cours d'action qui permettent de passer d'une sphère à une autre (entre l'université et le rassemblement, le centre commercial et le petit boulot, la famille et la boîte de nuit...). La qualité de ces passages dépend semble-t-il, des dynamiques de compromis et de rapprochement des cultures embarquées, construites notamment par les rassemblements; et favorisant des postures identitaires, territoriales ou morales "composées", hybrides.

Quels sont les autres moyens utilisés par les jeunes pour s'appropriier ces différences, en passant de l'une à l'autre, d'un espace ou d'un rôle à l'autre, d'une culture ou d'un territoire à un autre? Ils sont essentiellement de trois ordres: les activités conjointes, les offensives et les négociations territoriales ; et enfin les récits.

a. Activités conjointes et composition des cultures

Un jeune adulte joue au foot avec des enfants sur le terrain annexe au gymnase (Créteil), puis avec de jeunes adolescents qui se sont immiscés. Il fait le gardien de but, les deux "équipes" lui envoyant les balles. Lorsque les 'grands' arrivent, il va aller jouer au basket avec des 'petits' un peu plus loin. Le grand frère d'un des jeunes adolescents dit à un proche: « Tu as vu, il y a le clown » (surnom dû peut être à sa longue chevelure frisée).

Ce jeune atypique ne sera jamais directement interpellé publiquement mais aura disparu discrètement avant que l'ensemble des 'grands' ne soient arrivés. La composition identitaire des jeunes est un travail qui réclame en effet certaines conditions.

Certaines activités conjointes, sont cadrées par l'institution (service jeunesse, sport...). Elles favorisent la composition des cultures. Pourtant, sur certains lieux de rassemblement (gymnase, MJC...) l'enquête a constaté la même *éclipse* qui touche les jeunes atypiques (essentiellement "bourgeois"...), lors de ces *contact-mixtes* collectifs. Leur présence est tout d'abord feutrée et pourtant 'visible' au début de l'activité. Progressivement, ces jeunes "remarquables" profitent de l'action pour glisser subrepticement hors de l'arène, jusqu'à une disparition avant la fin de cette même activité. Cette *éclipse* montre les limites de ces activités conjointes, pourtant essentielles parce que basées sur le compromis, indispensable dans la composition des cultures.

Ces situations sociales, parmi lesquelles on peut aussi compter l'école, le jeu ou le combat, produisent en effet des formes d'accord minimum (ajustements, accommodements...) où le compromis cadre l'interaction entre des personnes venant de divers horizons, ce qui en renforce la nécessité civile et civique, mais aussi la fragilité. Je n'existe que parce que l'autre est différent.

Mais plutôt que d'aborder les limites du compromis social par le registre de la critique (habitus, capital, champs...), ou celui de contre-culture (stigmaté, étiquetage...), nous voudrions adopter ici, une posture s'attachant à comprendre les ressorts de la négociation entre les différents acteurs et publics, qui traversent les situations de rassemblement.

Le sport

D'ordinaire plutôt affable, Karim est assez excité ce soir là au gymnase. Les autres au contraire sont plutôt détendus. C'est la fin du printemps, ce qui signifie à la fois la fin prochaine des cours, mais aussi l'intensification des tournois de foot. Des tournois où le quartier ne doit pas faillir à sa réputation de leader. Karim invective les joueurs qui ne s'investissent pas suffisamment. Toumani, un 'petit', parade après avoir marqué un but. Karim enrage et dit haut et fort que ce dernier n'est pas en droit de plastronner suite à la médiocre performance qu'il a produit pendant l'ensemble du match d'entraînement.

La réponse de Toumani ne se fait pas attendre: « La putain de ta race !

- Viens on va dehors [en le poussant vers l'extérieur] ». Intervention des sépareurs. Karim relâche la pression, mais passe ses nerfs en faisant tomber le matelas de saut adossé contre le mur. Il peste contre « ces jeunes qui s'y croient, alors qu'ils ont pas le niveau ». Il évoque le temps où les équipes étaient par niveau: « Les 'petits', ils regardaient. (...) On a qu'à faire comme ça s'ils ont pas le niveau ».



Dans le sport pratiqué par les jeunes, le foot essentiellement, le critère d'organisation et d'ajustement, est apparemment la recherche d'une stabilité. Soit par l'équilibre entre les équipes qui s'affrontent. Soit par une certaine permanence, le plus souvent autour d'une équipe "phare" stable (les anciens), que diverses combinaisons de joueurs cherchent à détrôner. En règle générale, ces équipes sont ou non régulières mais le plus souvent, elles comportent indifféremment des bons et des mauvais joueurs, des 'grands' , des moyens et parfois des 'petits' et même un handicapé¹⁶².

Lors d'un tournoi en 'gymnase ouvert structuré'¹⁶³, une équipe de "bourgeois" en rencontre une autre, constituée de 'petits'. Le capitaine de la première équipe, grand blond bouclé et bon joueur, vient de marquer après avoir passé quelques ('petits') joueurs adverses, ainsi que le goal de leur équipe. Au moment du tir, il relève juste la main, par un mouvement de poignet.

Par ce geste minimal, opéré dans le mouvement, il s'excuse par avance de son écrasante domination. Aussitôt, le public installé dans les tribunes le prend pour un acte condescendant, injurieux après la suprématie dont il venait de faire preuve.

Les spectateurs le font remarquer bruyamment, ceci pour deux raisons:

¹⁶² Il s'agit dans ce dernier cas, de jeunes jouant en créneau libre au gymnase du quartier du parc à Nanterre,. Ils sont liés au trafic de drogue, très actif sur le boulevard Picasso. La présence de ce handicapé au sein d'une des équipes, n'est absolument pas le signe d'un œcuménisme juvénile, mais provient plutôt d'un compromis élaboré à partir d'une histoire commune.

¹⁶³ Créneau horaire de gymnase laissé disponible pour les jeunes. Ceux-ci s'organisent seuls (gymnase ouvert libre) ou se reposent sur une organisation minimum (emploi jeune...) avec inscription des équipes (gymnase ouvert structuré)

- Basée sur le compromis, l'action conjointe nécessite un respect et des attentions différentielles au cours du jeu, et non à posteriori. Le *membre* plus fort ou plus compétent doit se contrôler suffisamment pour rester à la hauteur du plus faible ou du moins compétent. En dominant outrageusement des plus 'petits' que lui, le joueur n'avait pas respecté cette culture territoriale commune.
- De plus, lorsque le joueur "bourgeois" s'excuse auprès du public par son geste du poignet, il sort par là même de sa condition de joueur où l'observateur est hors territoire. Du coup, les spectateurs ont d'autant plus de légitimité à s'exprimer¹⁶⁴.

**Carnet de terrain : au gymnase
(Nanterre)**

07/04/00, fin d'après-midi: Arrivée au gymnase (Nanterre). Le terrain est situé dans une "fosse" ceinturée par une coursive de plain pied avec l'entrée du gymnase. La parenté avec la fosse aux lions où combattent les gladiateurs vient tout de suite à l'esprit. "L'espace public" ne correspond pas au terrain comme pour les autres gymnases pendant les créneaux réservés aux jeunes. Dans la plupart des gymnases, alors que le terrain rassemble les présents, les gradins et les espaces annexes font figure de places privées agglomérées où se trament les trafics, les jeux secondaires, les discussions parallèles, les règlements de comptes, les retraites discrètes... Ici, l'espace commun n'existe pas hormis l'entrée qui rassemble un public à peine trop jeune pour descendre jouer sur le terrain. Le gardien invoque des raisons d'assurance pour limiter l'accès des moins âgés. L'étroite coursive périphérique en surplomb s'apparente à une galerie technique. Elle renforce le rôle mineur conféré à l'assistance. Les plus 'petits' ne peuvent pas rentrer dans l'enceinte et restent devant les grilles et glanent ce qu'ils peuvent de l'action en cours, c'est-à-dire presque rien (miroir aux alouettes).

Dans la fosse, les joueurs s'activent comme chaque vendredi. Sans échauffement, trois à quatre équipes venant des différentes cités du quartier sont arbitrées par un adulte aux allures de parrain, gardant ses lunettes noires pendant le jeu, bien que certains jeunes me disent leur préférence pour l'auto arbitrage. Parmi les joueurs, un s'avère particulièrement doué. Il a été admis au centre de formation du Football Club de Nantes, mais n'y est pas resté: « *Il ne pouvait pas quitter le quartier et des problèmes de discipline* » (jeune 18 ans, Nanterre). Deux jeunes joueurs "inséparables" n'arrêtent pas de s'invectiver, chacun accusant l'autre d'avoir fait perdre la partie à l'équipe. Les autres, assis contre le mur, jambes écartées, bras pendants sont extenués.

Lors de la partie qui vient de s'achever, le handicapé à la jambe atrophiée joue "comme les autres". Alors qu'il boite quand il marche, ici il court presque aussi vite que n'importe quel joueur et arrive à leur subtiliser le ballon. Les adversaires trouvent la juste mesure entre le respect de son handicap en ne "profitant pas" de ses faiblesses, et la charité insultante qui lui abandonnerait le ballon comme une faveur.

¹⁶⁴ "Alors que dans la vie courante regarder fixement c'est envahir un territoire, dans les activités sportives l'observateur est hors cadre" (Goffman, 1974)

Le jeu

L'espace commun trouve dans les activités ludiques et sportives, toute sa dimension d'arène, d'espace soumettant les joueurs au compromis, à la valuation, ainsi qu'à l'expression des virtuosités.

Le jeu, qu'il soit strictement normé (cache-cache, jeux de balle, de cartes...) ou copiloté (simulations de bagarre), est ici considéré comme activité conjointe car il impose une focalisation de l'attention et un cadre pertinent, ne serait-ce que pour éviter les mauvaises interprétations. Les premiers cadrages sont installés par les signaux de début et de fin du jeu : la tape sur la nuque ("ligne d'aguets"¹⁶⁵) ou la vanne par exemple. Les simulations de combat¹⁶⁶ commencent quasi systématiquement par une prise de la nuque par la main, toujours en mouvement. De cette manière chacun 'garde en contact' la face de l'autre tout en protégeant la sienne. Ensuite, le corps de l'un des simulateurs, pivote parfois pour faire chuter l'adversaire.

Le jeu relève donc de cultures territoriales communes bien précises. Cependant, comme lors du match de foot, même si les acteurs semblent étrangers aux contraintes extérieures, les observateurs sont toujours susceptibles de participer. C'est l'action qui est motrice et les acteurs qui la font vivre, interchangeables.

Suite à une provocation, un jeune poursuit en marchant un de ses pairs. Les personnes présentes se sont légèrement déplacées pour garder le contact avec l'action centrale. Sans voyeurisme ostentatoire, elles ne doivent pas non plus y être impliquable malgré elles de par leur position. C'est l'action qui vient chercher ses participants : Le jeune traqué se protège derrière un autre, qui assiste à la scène hilare, mais devient la nouvelle victime et va être pourchassé. L'ancienne proie sera délaissée. L'échange se termine en entassement presque général où les spectateurs profitent du dos tourné des acteurs pour rentrer dans le jeu.

Dans ces simulations, s'expriment des rapports territoriaux de pouvoir, de dissuasion, mais ceux-ci ne sont pas structurés au point de devenir domination. Les changements de rôles au cours de l'épreuve sont fréquents, notamment dans l'alternance de force physique et de vanes. Le modèle du combat n'est pas suivi de manière rigoureuse. La simulation s'arrête, reprend, des vanes s'y superposent, des discussions ou des justifications l'émaillent; une balle passe et l'on participe au jeu, la querelle continue...

¹⁶⁵ Lieu possible des alarmes, zones masquées (derrière le dos, derrière des séparations, derrière l'ombre) (Goffman, 1973)

¹⁶⁶ Comme les contacts amicaux entre surveillants de collège et garçons par exemple.

Dans ces actions conjointes (sport, jeu, simulation...), le groupe forme le juste par ajustements simultanés, à partir de deux supports :

- Le temps : la mémoire des antécédents forme le juste de l'instant, dans un rapport proche/lointain. Tous seront jugés non en valeur absolue, mais sur leur performance du jour mise en regard de la lignée de celles qu'ils auront pu produire auparavant. De même, les vanes envoyées précédemment seront prises en compte pour juger de la légitimité de la 'taille' présente.
- L'espace : une vane lancée 'en coulisse' (par exemple depuis les gradins du gymnase ou sur le terrain) devra entraîner une riposte 'locale'. Une vane 'publique' entraînera une riposte de même ordre. Par exemple lorsque tout le monde est présent sur le rassemblement ou au moment de la sortie du terrain de sport. Le *joueur* quitte son rôle qui le protégeait sur le terrain, sans être pour autant déjà en coulisse. Il est donc particulièrement exposé et vulnérable.

Ce travail sur le jeu et les activités sportives encadrées, montre les formes d'accord minimum auxquelles ils aboutissent (ajustements, accommodements...). Si cela renforce la nécessité de ces actions conjointes, cette approche ne doit pas masquer la fragilité de ces 'actions à contrecœur'.

b. Offensives et négociations territoriales

Le travail essentiel de composition se fait au quotidien, au travers des rassemblements. Plus on avance en âge et plus les rassemblements se rapprochent en trois ou quatre étapes environ, des lieux de communication publics. On passe des jeux pour enfants protégés au cœur des groupes d'habitation, à des rassemblements diffus en arrière-scène pour les enfants autonomes. Puis, les adolescents vont s'installer en avant-scène, sur des lieux plus précis. Ceux plus âgés, seront situés aux endroits les plus passants du quartier (et non forcément sur la cité), même s'ils comprennent des arrière-scènes plus discrètes (halls, caves...). Les passages d'une strate d'âge (et d'un espace) à l'autre font l'objet d'une négociation lors d'épreuves territoriales. Les 'petits' ne sautent pas en effet de strates en strates d'un coup. Depuis leur lieu de rassemblement, ils restent à l'affût de tout ce qui pourrait se passer sur celui des 'grands' situé en général à portée de vue. Ils passent ensuite par une deuxième étape qui leur fait occuper temporairement les mêmes lieux à des moments différents (les 'petits' iront sur le lieu de rassemblement

le matin et les 'grands' le soir...). Ils cherchent par ce moyen, à se rapprocher le plus possible, des cultures territoriales propres aux plus 'grands' . Puis, ils tentent de pénétrer dans la strate supérieure et de justifier de leur compétence pour une phase intermédiaire où l'accédant pourra participer en partie aux privilèges de la catégorie supérieure.

Lors d'une offensive territoriale, les 'petits' sont venus sur le rassemblement des 'grands' . Un des jeunes adultes soumet un nom aux 'petits' présents en leur demandant à qui il correspond. Il s'agit en fait d'un joueur de foot étranger exerçant dans les années 80. Le 'grand' fait donc appel à des connaissances que les 'petits' n'ont pas, du fait de l'écart générationnel, sur un domaine où pourtant tout garçon de milieu populaire, se doit d'exceller. Cette question est destinée à souligner l'écart objectif existant entre les deux tranches d'âge, la légitimité de la coupure entre les deux rassemblements. Il leur signifie par là qu'ils n'ont rien à faire sur le rassemblement des 'grands' .

Toute offensive territoriale fait l'objet d'une négociation engendrant le plus souvent des tensions:

« Ça fait la cinquième fois que tu me dis bonjour aujourd'hui, casse-toi »
« Il va nous porter le mauvais œil. Moi aussi Hamid, il m'a serré la main quatre fois »
(Farid et Ahmed, Créteil).

On retrouve une analogie certaine entre les pratiques spatiales des divers rassemblements et les pratiques sociales des différentes classes d'âge. On passe de modes de sociabilité infantile basés sur la famille, jusqu'à ceux des 'grands' adolescents ou des jeunes adultes, constitués d'un réseau de relations sociales qui relève d'un monde domestique articulant familiarité et publicité, particularité et généralité.

Malgré la présence d'au moins quatre classes d'âge, la terminologie de "moyen" n'existe pas, il n'y a que des "petits" et des "grands", qui se nomment en tant que classes car elles sont en général, les seules (deux à deux) à avoir des rapports directs quotidiens. Les 'grands' des uns seront les 'petits' pour la classe d'âge supérieure. Le plus souvent, il n'y a pas de saut de classe, par exemple des relations formalisées entre les pré-adolescents et les adultes, sauf à titre individuel, en raison de liens familiaux essentiellement (condition nécessaire mais non suffisante).

Comme pour les passages d'un espace de rassemblement à un autre, les passages d'une classe à l'autre font l'objet d'une négociation. Plus les âges sont élevés, plus cette négociation fait intervenir une forme de coordination générale et des composantes publiques (espaces investis, réseaux, pluralité des engagements au collège, au travail...). Ceci alors que paradoxalement, les délits sont plus conséquents dans ces classes d'âge supérieures.

En effet, si le recel est chose "partagée", tous font la différence entre les dealers ou, dans une moindre mesure, les voleurs (même s'ils ne sont jamais nommés ainsi directement) et les autres. Les difficultés qu'éprouve parfois le rassemblement à exister, proviennent apparemment de conflits liés à la transgression de ces limites tacites mais bien réelles entre 'cleans' et revendeurs, 'petits' et 'grands' ... L'utilisation de 'petits' pour le trafic, les séquelles d'opérations délictueuses ratées ou non, les actes immoraux ou prohibés commis à l'encontre de personnes "trop" âgées ou "trop" jeunes, appartenant aux rassemblements ou non ; sont susceptibles si elles sont rendues publiques, de jeter le discrédit sur les personnes qui les ont commis ou ceux qui les fréquentent. Ces brouillages distendent des affinités et en renforce d'autres. Ils entraînent des conséquences néfastes non négligeables sur la nature et même la survie des rassemblements.

Dans le chapitre précédent, nous avons montré que les cultures étaient composées, notamment parce que le rassemblement favorise 'l'appropriation des différences' entre les publics et plus généralement entre les mondes côtoyés par les jeunes. Ils utilisent divers moyens pour passer d'une sphère à l'autre et tenter de sortir de leur stigmatisation. Après avoir vu le compromis et le rapprochement, ce chapitre traitait plus spécifiquement des activités conjointes (sport, jeu) qui suscitent finalement des formes d'accord minimum réelles, mais assez fragiles. Il a également décrit les offensives et les négociations territoriales qui permettent le passage d'un âge et d'un espace de rassemblement à un autre.

- ce mouvement sociospatial s'oriente vers une plus grande publicité des rassemblements avec l'âge de ceux qui le composent;
- les limites entre rassemblements sont essentielles, d'où l'importance qualitative des passages de l'un à l'autre.

Il nous faut maintenant tenter d'aller plus loin, avec un troisième moyen qu'utilisent les jeunes du rassemblement pour passer d'un monde à un autre et composer cultures et territoires: les récits.

5. Les récits : des cultures territoriales sensibles

Activités conjointes, offensives et négociations territoriales sont autant de moyens de franchir les obstacles entre les différents cadres et situations, d'endosser de nouveaux rôles, de pratiquer des territoires inédits. Elles peuvent permettre de passer progressivement du familier au commun puis au public.

Cependant, nous avons vu les limites de ces deux types de cadres dans la composition identitaire des jeunes. Nous faisons l'hypothèse que les différents territoires et cultures sont élaborés et se composent pour affronter des situations éprouvantes pour les individus.

Lors de mon arrivée dans le quartier, je remonte le boulevard, passe derrière un banc occupé par des jeunes qui ne me connaissent pas encore. Arrivant au niveau du local des éducateurs, je ralentis, observe rapidement les affichettes apposées sur la porte, par simple curiosité. Alors que souvent les jeunes se rapprochent en apparence de la figure du "somnambule"¹⁶⁷ plus que de celle de "l'insomniaque"¹⁶⁸ (Joseph, 1996 : 116), un des leurs situé sur le banc, à cinquante mètres donc, se lève et m'interpelle de loin: « Où tu vas ? » Je ne réagis pas vraiment ayant un doute sur la destination du message et surtout sur son intention (embrouille, deal ?). Deuxième tentative: « Tu veux quelque chose ? » Je prends une posture muette et interloquée, un moyen de faire face sans risquer de la perdre. Insatisfait de ce peu de réaction, le jeune lève les bras au ciel et s'en va avec ses collègues. Le ton n'était ni agressif, ni comme celui des dealers qui hèlent le plus souvent. C'est plutôt comme s'ils avaient assuré civiquement la permanence du local en l'absence des éducateurs, malgré les relations parfois tendues qu'ils peuvent entretenir avec eux (jets de pierres...). Au final, une déception partagée de n'avoir pas concrétisé l'échange.

Les ressorts de la négociation sont donc à interroger au travers du rapprochement des expériences (du jeune et du sociologue en l'occurrence), mis en jeu dans la construction de normes communes permettant de vivre ensemble, entre des individus se référant à des registres de justification différents.

Dans cet exemple, l'échange entre les jeunes et le sociologue n'arrive pas à se déployer parce que le souci de contenir les incidents et de maintenir le cours d'action sans perdre la face (modèle de la circulation) étouffe l'activité rituelle, la réciprocité des perspectives et le caractère public de l'ordre (modèle de la justification).

¹⁶⁷ Etre flottant et fragile, mobile et sans prise, dépendant d'autrui et de l'illusion de la familiarité qu'il lui assure. La nécessité du groupe de pairs est à la mesure de la vulnérabilité des enveloppes, réelle (bagarres à plusieurs contre un) ou fantasmée (même pour les 'projets' individuels il faut être ensemble).

¹⁶⁸ Etre indifférent à l'altérité (inaccessible et insupportable), ou au contraire prenant constamment sur lui le présent et le devenir d'autrui.

Lors des épreuves, comment ces deux modèles se conjuguent-ils?

Nous ne sommes plus seulement en effet, dans une problématique où l'on aurait affaire à des milieux différents. Avec les récits et les anticipations, il va s'agir d'assurer à la fois justification et circulation dans des mondes incertains.

Le travail de mise en récit consiste à configurer une histoire particulière, détachée du fond bruyant et incessant des interactions. Ce travail permet au 'moi'¹⁶⁹ du jeune de tenir dans le temps au milieu de la diversité à laquelle il est confronté. Il nous faut voir maintenant quelles sont les spécificités de ce passage du familier au public, suivant les différents types 'd'histoire' convoqués.

La *rumeur* semble jouer un rôle important parce qu'elle soumet à un jugement public les propos rapportés et le statut de celui qui les rapporte par la même occasion.

Kamel vient d'arriver au rassemblement, il rapporte que Slim (habitant un autre quartier de Créteil) aurait poignardé un jeune lui aussi d'un autre quartier. Ahmed montre son étonnement:

« Tu sais pourquoi?

- Non, c'est une rumeur, peut-être que ce n'est pas vrai

- Ça s'est passé quand?

- Là, il y a une demi-heure ».

Ahmed dit qu'il le connaissait comme quelqu'un de correct quand petit, il habitait dans le même quartier que lui. Un autre jeune raconte que depuis quelque temps il n'avait pas très bien tourné: « De toutes façons, la plupart ils ont un problème psychologique. Ils font un mois de cabane et ils reviennent pire qu'avant ».

Dans la rumeur, on trouve donc un besoin d'instantanéité de la transmission des informations, et la construction à rebours d'une justification endogène, ici psychologique. Dans cette tentative de mise au clair, on constate en fait une difficulté à mettre en récit sans que cela corresponde à une mise en mémoire, en *histoire*.

Nous avons vu précédemment que le carrefour « *Ça n'a pas de nom* ». Par contre, le « *rond point* », qui est un square de forme circulaire situé non loin du carrefour, apparaît naturellement dans les discours, alors qu'aucun jeune ne s'y rassemble. C'est en fait l'ancien lieu de rassemblement principal.

« Avant on allait au rond point. Un soir on y était. Une bombe a explosé devant l'académie, une demi-heure après notre départ. On n'y va plus parce qu'il y en a qui ont grandi, qui se sont mariés. Je ne sais pas pourquoi on n'y va plus » (Karim, Créteil).

¹⁶⁹ Le soi comprend deux aspects : le je subjectif, initiateur de l'action qui la construit et la perçoit, et le moi qui est la part du soi que les autres perçoivent (Lapassade, 1996 : 102)

Reprenons l'épisode de la *rumeur* avec Kamel et Ahmed à propos du coup de couteau de Slim: devant les limites d'une rumeur et du peu d'informations à disposition, la discussion évolue selon le procédé 'cheval de course – course à pieds' et dérive vite sur une histoire:

« *C'est comme Amine. Il est en cabane à bordeaux. Avec Farid, ils se sont embrouillés avec des mecs de Pantin et le lendemain ils se sont revus, Amine était à son balcon. Ils se sont insultés, Amine et son copain sont descendus et il a tiré. Un mec de 19 ans qui passait à tout pris. Il est dans le coma. Soit il meurt, soit il est paralysé à vie.*

- *Qui a tiré?*

- *Je ne sais pas. Il y en a qui disent que c'est lui, d'autres qui disent que c'est Farid».*

Dans cette *histoire*, la reconstitution chronologique fait appel à une dimension exogène (causes et conséquences). Le passé d'Amine est supposé connu par les autres, le présent est évoqué et le futur (de la victime) est envisagé.

L'aboutissement ultime de l'histoire, c'est le mythe:

« *Ma copine, elle habite à Gonesse. Dans sa cité, il y a un jeune qui a pris un coup de couteau dans le dos, paralysé à vie. Son frère, il était fou. Il est allé dans la cité et il voulait le tuer alors qu'il a sept frères. Les frères ont déchiré la carte d'identité française à leur frère et ils l'ont envoyé au bled. Il veut revenir, ça fait deux ans, il pète les plombs. Mais l'autre, il habite pas la cité mais il passe tous les jours en voiture pour montrer qu'il n'oublie pas et qu'il est toujours là ».*

Dans le mythe, le fil conducteur est souvent la violence :

Un jeune est de passage sur le rassemblement (Créteil). Accompagné de deux rotwailers, il me raconte qu'il habite « dans le 77 » avec ses parents, une maison presque en ruine qu'ils ont entièrement retapé. Sur le demi hectare de terrain qui entoure la maison, il veut monter un élevage canin: « Une douzaine de 'rots' ». Suite à un passage au collège, qu'il abandonne après avoir redoublé sa troisième, il passe un diplôme de sécurité. Avant la fin de sa formation de 18 mois, il achète un rotweiler afin qu'il soit prêt une fois son diplôme en poche. Il travaille comme vigile dans le métro, puis vers République, où il a fait la connaissance de Malik, un des jeunes du rassemblement. Il vient d'acheter la femelle 9000F et me montre son L.O.F.¹⁷⁰ La discussion entre les jeunes s'engage rapidement sur la puissance de son chien, sa supériorité face aux pitbulls, son caractère, « son regard de ouf »... On passe en revue les chiens extraordinaires et les capacités ou les 'faits d'armes' qui les distingue: « Il attaque les couilles, il les arrache et après il l'égorge » ; « Moi, je vais en Yougo, je te ramène un [note sur le nom du chien incomplète]. Pour les élever, une fois qu'ils ont l'âge, ils le prennent, le balance au milieu des loups. S'il crève, tant pis pour lui. S'il se taille, ils le zigouillent. S'il se défend, ils le gardent. C'est les chiens des bergers de là-bas. S'il y a un ours qui l'attaque, il rigole, c'est le chien qui s'en occupe ».

¹⁷⁰ "Livre des Origines Françaises" retraçant l'ascendance de l'animal non encore adulte.

Parfois, l'intrigue héroïque fait appel à un passé révolu:

« Avant, avec Vie Sociale [ancienne dénomination du club de prévention], je suis parti à Chamonix et sur la côte d'azur pour 34f, l'année d'après à Saint-Raphaël pour 36f. (...) Il y avait un éducateur qui habitait à 450 km d'ici. Il venait tous les jours. Il prenait le train le soir. Il dormait dans le train. Des fois il ratait la gare, allait au terminus, payait l'amende et il reprenait le train dans l'autre sens parce qu'il avait plus le temps de passer chez lui. Ça c'était un éducateur! » (Kamel, Créteil).

Carnet de terrain : les filles

« Les filles ne veulent pas être sous le regard des autres, elles peuvent se rencontrer plus facilement chez les copines » (responsable jeunesse, Créteil).

« Les filles s'expriment très peu. (...) L'espace de liberté qu'elles recherchent est forcément un espace confiné pour être en liberté » (responsable Mission Ville, Créteil).

« Les 'petits' garçons jouent en groupe ou tous seuls sans parents. Pour les filles, les parents viennent tout le temps surveiller. (...) Plus grandes, elles étudient, restent chez elles, vont chez une amie qui a les clés de chez elle alors que la mère travaille, sortent entre filles » (coordonnateur de quartier, Nanterre).

Les situations varient d'un lieu à l'autre. Sur le quartier du Chemin de l'Ile à Nanterre *« les filles utilisent plus les dispositifs de vacances que les garçons. Elles montent les projets et partent non encadrées mais financées en partie par la mairie, alors qu'elles sont absentes des dispositifs locaux sur l'année »*. Dans la même ville, sur le quartier des Pâquerettes (N), *« Elles sont peu dans la rue mais participent bien aux activités. Elles ne peuvent sortir que le temps de l'activité en général »* (coordonnateurs de quartier, Nanterre).



Cité Picasso (Bobigny)

« Souvent, lorsque les filles sont dehors le soir dans la cité, elles se mettent proches des fenêtres pour que leurs parents les entendent discuter, mais elles rentrent tôt, alors que les garçons, même jeunes peuvent rester dehors tard » (gardien d'immeuble, Nanterre).

« Il y a de plus en plus de filles sur les terrains. Avant elles regardaient, puis sont venues dans les buts, puis quelques-unes ont commencé à jouer avec les garçons » (responsable complexe sportif départemental, Créteil).

« Il y a 5 ans, elles passaient au plus vite le permis de conduire pour sortir du quartier, du regard des 'grands' frères et pour aller vivre leur sexualité ailleurs. Maintenant elles rentrent en conflit direct avec les frères et la famille à l'intérieur même de la cellule familiale. (...) Les filles qui restent sur le quartier sont les plus indépendantes, sûres d'elles. Les questions à régler avec les parents l'ont été » (coordonnateur de quartier, Nanterre).

« Elles fréquenteront facilement plusieurs groupes de garçons qui eux-mêmes seront peu en relation » (gardien d'immeuble, Créteil).

« Les groupes de filles sont à la fois moins dépendants des appartenances de quartier et plus mobiles que les groupes de garçons. Elles vont notamment sur Paris (copains, café, ciné, manifestations, BPI...) avec l'argent du baby-sitting...Elles se débrouillent. Elles retrouvent à Paris d'autres filles du département (copines de lycée). Mais elles ne vont pas y faire des activités (danse...); c'est cher et compliqué culturellement » (responsable Mission Ville, Créteil).

Le passage du familier à une explicitation publique est dans le mythe, on ne peut plus clair. Il fait appel, plus que la rumeur ou l'histoire, à un bien commun idéal, auquel sont censés se référer les jeunes du rassemblement et au-delà. Un autre mythe qui provient d'un collège de Nanterre le montre de manière encore plus claire:

Un des élèves serait le fournisseur du collège en cassettes pornographiques. Né par accident alors qu'il n'était pas souhaité, ses parents vivent une vie de couple dans laquelle il n'a pas sa place. Toléré, ils veillent juste à ce qu'il ne fasse pas de 'bêtises'. Sa mère aurait découvert des cassettes sous son lit. Pour se justifier, ce dernier invente un propriétaire qui lui aurait confié ces cassettes pour éviter de se faire réprimander par ses parents. Véritable passionné, il manque les cours pour se rendre au salon spécialisé Hot Vidéo. C'est alors qu'il découvre une cassette ou figure sur la jaquette la professeur de biologie du collège. Elle aurait donc exercé ce métier avant de devenir enseignante. Il va sans dire que la personne en question a dû quitter le collège suite à cette histoire.

L'ensemble des récits façonne des cultures territoriales particulières. Ils territorialisent certains espaces urbains et donnent un sens à la présence des jeunes sur ces espaces. Ce phénomène classique, prend cependant une teinte particulière à cause de l'attachement qui lie les jeunes à ces espaces et ces 'héros' domestiques. Ces récits ne construisent alors plus simplement des pratiques d'évitement ou de fréquentation, mais

de manière plus générale, ils nourrissent leur pratique quotidienne de cultures territoriales sensibles.

Dans ce cadre, la diffusion et le contrôle de l'information sous forme de récits, joue on s'en doute, un rôle déterminant dans les dynamiques sociales des rassemblements. Sa diffusion permet le lien entre situations et son contrôle maintient l'intégrité des rassemblements par la renégociation perpétuelle du statut de ceux qui les composent. En effet, si l'on considère que les cultures portées par les jeunes sont composées, stimulées par les différentes épreuves, celles-ci sont susceptibles d'évolution. Elles se recomposent à chaque épreuve. Du coup, il s'agit d'éviter qu'une information "colle" à un jeune sous la forme de rumeur ou de réputation:

Le non attachement de cette information au jeune lui préserve une pluralité de rôles. Le contrôle et le non attachement de l'information deviennent alors un travail quotidien du rassemblement sur lui-même pour ne pas éclater. Le moyen le plus simple restant le refus de diffuser cette information.

« *Comment tu sais qu'il y a eu une bagarre hier soir?* » (Salim, Créteil).

Les rassemblements traversent et sont traversés par divers cadres, situations, espaces et publics, d'où la composition de ces cultures juvéniles. Leur appropriation s'étaye de l'ensemble de ces différences, de ces détails qui singularisent les lieux ou les personnes.

Du coup, le rassemblement est poreux, ouvert aux expériences mais aussi vulnérable face aux épreuves. Nous avons déjà évoqué certains moyens utilisés par les jeunes pour les affronter: compromis, rapprochement, activités conjointes, offensives et négociations territoriales. Dans ce chapitre sont décrites les différentes formes que prennent les récits:

- La rumeur qui soumet au jugement public;
- L'histoire qui justifie un processus dans lequel prennent place passé, présent et futur;
- Le mythe qui réalise un passage du familier au bien commun.

Ces récits territorialisent et rendent sensible l'espace urbain. L'attachement, la fréquentation ou l'évitement de certains lieux donne sens à leur présence.

Le rassemblement doit donc gérer des cultures territoriales sensibles qui informent les jeunes en qualifiant ces espaces différenciés, ce qui implique une porosité appropriative qui le façonne mais le rend vulnérable. Le contrôle de l'information (voir

supra), par sa retenue ou sa diffusion est un travail quotidien du rassemblement qui permet de préserver son intégrité (non attachement et pluralité des rôles) ou de faire le lien entre les situations. Cette contradiction d'une figure ouverte sur les différences et limitant les possibles, répond à cette difficulté qui est d'assurer à la fois circulation et justification au cours des épreuves.

Nous allons voir maintenant que les 'anticipations', dernier moyen pour affronter les épreuves, permettent au contraire de développer ces possibles.

6. Anticiper pour inverser la domination symbolique et renforcer l'accessibilité des rôles

Le passage d'une situation ou d'un rôle à l'autre, peut être en effet facilité par une autre construction que celle des récits. C'est le développement 'd'anticipations'.

Favoriser les rapprochements avec les autres implique en effet pour les jeunes des rassemblements, de renforcer l'accessibilité des rôles, notamment par ces anticipations:

Driss souhaite depuis longtemps être animateur au gymnase du quartier. Il prend l'habitude au commencement de chaque créneau ouvert, de s'installer au bureau de l'animateur (si possible sur son siège) pour discuter avec le gardien ou les animateurs. Lorsque l'animateur en place quitte définitivement son emploi, il finira par le remplacer.

Anticipations imaginaires et accessibilité des rôles ne sont parfois pas aussi conciliables mais la nécessité de se projeter semble indispensable:

*Il fait soleil. Les 'grands' (Créteil), installés sur la « terrasse »¹⁷¹ observent en contrebas, des filles attablées devant le café et qui semblent faire la fête:
« Celle-là, elle est strip-teaseuse au 'M...'
-Laisse tomber, tu lui fais des gosses, après quand tu te ballades en ville, elle connaît tous les mecs 'chelous' que tu croises
-Les meufs, il faut pas les calculer. Tu les calcules pas et tu pars avec une autre ».*

¹⁷¹ La « terrasse » est un toit accessible au public. A l'écart des circulations, il n'est utilisé que par les jeunes rassemblés. Il permet de voir à la fois le passage des usagers rejoignant la station de métro, l'arrêt de bus situé de l'autre côté et la terrasse du seul café du quartier.

Cette *anticipation* permet à l'individu de se projeter hors du présent, pour mieux s'ancrer et ancrer son action dans des réalités futures. Intermédiaire entre programmation et réalisation:

Farid (Créteil) a rendez-vous ce soir avec sa copine (récente) à la gare du nord. Il est exclu qu'il s'y rende en métro. C'est une question d'honneur face à des futures conquêtes. Elles viendront à deux et la deuxième « veut un noir ». Il a donc demandé à Baba de l'accompagner. Pendant toute l'après-midi, Farid élabore des plans successifs pour trouver quelqu'un susceptible de leur prêter un véhicule, soit de les accompagner. Il laisse un message à Mohamed (c'est le « rodéo man » du quartier), puis imagine des astuces pour lui subtiliser sa voiture (une fois monté, lui demander d'aller chercher à la station-service une canette, prétexter sur place une embrouille avec le pompiste pour y envoyer Mohamed et lui 'emprunter' sa voiture à ce moment là). Mohamed le rappelle en lui disant qu'il est presque en panne d'essence mais qu'il arrive avec sa copine. Révision immédiate du scénario: il laissera la copine un peu plus loin, après le coup de la station-service ou alors, il lui proposera d'aller chercher de l'essence à sa place et partira avec la voiture.

Un ami s'arrête sur le boulevard pour décharger des paquets. Farid va le voir, démarche infructueuse (il peste, parce qu'après avoir « arrosé tout le monde en shit », personne ne veut lui prêter de voiture. Discussion sur le coût des hôtels, s'ils sont complets ou non, si une carte d'identité est demandée. « Eric, tu sais pourquoi il ne veut jamais dépenser un centime ? C'est parce qu'il sait qu'il peut ramener les meufs chez lui ». Les deux jeunes anticipent ce qu'ils vont faire avec les filles à l'aide d'histoires antérieures: « Au Club Med [où il a travaillé comme GO], si tu veux te faire une fille tous les soirs, c'est possible » ; « Un soir, j'avais ramené une meuf avec un copain. J'étais bourré et je commence à me la faire. Tout d'un coup, j'entends la chasse. J'avais oublié qu'il était là. Alors on a partagé ». L'heure tourne, toujours pas de Mohamed. Reste la solution de la R19, proposition qu'ils avaient déclinés jusque là. C'est une voiture volée, peu discrète avec des plaques minéralogiques maquillées et une fausse assurance. Ils envoient le 'propriétaire' la chercher, mais n'auront finalement pas besoin de prendre ce risque. Mohamed vient d'arriver avec sa copine et les emmène à la gare du nord.

L'importance de ces anticipations provient notamment du fait que les statuts sociaux des publics traversant les rassemblements, imprègnent les représentations mais sont aussi des violences symboliques ou même directes: Le statut dont usent les policiers par exemple (voiture, pilotage sportif, uniforme...), semble perçu par les jeunes comme attribut d'autorité et de virilité usurpés, alors que eux sont "nus" et doivent faire leur place dans le rassemblement, à l'école, au travail...

Un jeune revient d'un concours médical. Il a raté la dernière épreuve: « C'est pas grave. Pour ce que j'ai rendu [aux autres épreuves]. (...) On était sur la pelouse quand on a vu tout le monde qui allait quelque part. On a suivi, mais on était en fin de queue. On s'est fait fermer la porte juste devant nous. Il y en a une, ça fait

deux fois qu'elle le passe. Toute l'année, elle s'est levée à cinq heure du mat pour réviser, les bibliothèques... Elle tapait sur la porte "C'est ma vie que vous bousillez". C'était dur pour elle [sous entendu, moi de toutes façons...] ».

Les jeunes doivent constamment remettre leur rôle en jeu. Les agents, des hommes comme les autres, sont légitimés par le simple fait d'endosser un costume, qui leur donne « *tous les droits* »:

« Les flics, ils sont venus me chercher au bahut. Ils m'ont mis les menottes dans la classe » (Rachid, Créteil).

Mustapha, vient de passer deux nuits au commissariat. Il était accusé d'avoir agressé et volé un noir qui l'aurait formellement reconnu. Pourtant, il ne pouvait pas être l'agresseur parce que ce jour là il travaillait (dans une filiale commune à IBM et Siemens: Altis): « C'est ma sœur qui m'a fait rentrer. Elle a récupéré mon ticket repas de la cantine. J'ai un badge pour pointer et si j'ai besoin, je récupérerai les vidéos de la boîte. J'ai demandé à mes collègues de travail de témoigner. R... [Le commissaire] savait pas que je travaillais. Il essaie de me faire faire des dépositions contradictoires, mais je lui parle des fleurs et des oiseaux et j'ai refusé de signer la déposition. Au tribunal, la juge a demandé l'avis à ses supérieurs et elle a renvoyé l'affaire à plus tard. Mon avocate [c'est l'avocate de la famille], elle cherche à ce qu'il se fasse taper sur les doigts ». Le jeune et le commissaire sont de 'vieilles connaissances'. Ils s'affrontent dans un véritable duel dont l'enjeu n'est plus seulement la justice mais un rapport de force où tous les coups sont permis.

La violence légitime exercée par le pouvoir légal trouve ici l'occasion de s'exprimer, d'où un sentiment d'injustice provoqué par l'inégalité des forces en présence et non par le manque éventuel de probité des protagonistes.

D'où la réflexion de Karim, un autre jeune à un policier qui l'emmenait au poste:

« Tu sais où j'habite, viens sans ton uniforme ».

Parfois, ces réflexions visent à renverser cette domination symbolique: Nous sommes sur la 'terrasse'.

Un des jeunes (Créteil) rêve à voix haute de travailler un jour dans les bureaux qui les entourent et de « se tirer la femme du patron ».

On le voit, le plus souvent, la réalisation de cette anticipation est plus qu'aléatoire, mais elle participe de la construction culturelle commune en permettant d'affronter les différentes épreuves. Ces anticipations donnent prise sur les situations à venir:

Nous sommes quelques-uns à être au rassemblement (Créteil) et la discussion suit son cours sur le thème des téléphones portables, lorsque l'un des jeunes me demande: « Tu en veux un? Je te vends un Nokia si tu veux, il prend toutes les puces ». Peu après il dit aux autres: « Samedi soir on va aller travailler à Paris, pas vrai! ». Devant mon étonnement, il me fait comprendre que c'est pour voler des portables.

L'inscription dans l'espace (Paris), la programmation (samedi), la qualification (travail) et les représentations afférentes au « *samedi soir* », permettent une socialisation de l'action proposée. Le jeune fait appel à une culture territoriale qui articule le traitement de l'espace, la représentation de l'action et le type de coordination collective à mettre en œuvre.

Dans la notion de « *travail* », revient le principe d'une situation routinière. Le collectif est entraîné dans un temps, un espace et une action qui lui sont pour l'instant 'à distance', avenir qui se réfère implicitement à des situations passées. Mais dans ce cadre, la routine n'est plus considérée comme une rigidification de la familiarité, où les choses entraînent: le « *Il n'y a rien à faire ici!* » que l'on entend habituellement. L'habitude devient au contraire un moyen d'anticipation de l'événement, un socle déjà élevé de réquisits, permettant une action programmée et collective. L'inscription de l'action projetée dans des repères conventionnels (Paris, samedi soir, travail...), rend donc la coordination collective possible car elle suppose un même arrière plan de la part des autres auxquels il s'adresse, une obligation de généralisation. Réussir une action que l'on programme, c'est donc composer avec les capacités, les compétences, distribuées parmi les jeunes et dans un espace sensible. Cela nécessite pour le jeune "planificateur", de situer la place de son intention (du plan), par rapport à celle des jeunes et du contexte, bref, d'activer le lien au lieu.

Après les compromis, rapprochements, activités conjointes, offensives et négociations territoriales, ainsi que les récits ; les anticipations représentent le dernier moyen des jeunes des rassemblements pour faire face aux épreuves auxquelles ils sont confrontés.

Dans ce chapitre, nous avons montré que les statuts sociaux sont la plupart du temps des violences symboliques pour ces jeunes qui doivent en permanence remettre leur rôle en jeu. Les anticipations leur permettent de se projeter. Du coup, elles

socialisent l'action et participent à la constitution des cultures territoriales, en articulant espace, représentation et coordination collective. Ces anticipations sont à la fois un moyen de renforcer l'accessibilité des rôles et de tenter une inversion de la domination symbolique.

On voit donc que le besoin d'assurer dans le même temps justification et circulation, peut nécessiter au préalable un ancrage de l'action dans un a-venir. Réussir une action anticipée, c'est coordonner son intention avec un contexte, des habitudes et des repères partagés, c'est composer avec les compétences distribuées dans le contexte et les situations. Bref, l'anticipation, pour avoir une quelconque efficacité, doit le plus souvent se territorialiser.

Carnet de terrain : territoires

Nanterre 07/05/00: Le parking du supermarché donnant sur le boulevard comporte deux accès. Une Peugeot 306 rouge décapotable est stationnée sur une des entrées. Neuve, les roues légèrement tournées, elle ressemble à celles que l'on trouve sur les couvertures de magazines. Trois jeunes, le propriétaire de la voiture, son acolyte et un troisième chevauchant une mini moto, la regardent attentivement tout en discutant. Une cliente souhaitant sortir du parking se dirige machinalement vers la sortie. Les places de stationnement organisées en épi orientent les utilisateurs à emprunter ce parcours. Le jeune noir propriétaire de la voiture, debout au milieu de la chaussée, jambes légèrement écartées fait un signe négatif de la main à la cliente et lui indique qu'elle doit faire demi-tour. Les deux autres jeunes n'ont pas bougé, poursuivant leur discussion. La conductrice balaie du regard l'espace, à la fois pour chercher un échange confirmatif auprès d'un passant éventuel et pour anticiper la manœuvre. Deux minutes plus tard, la même scène se reproduit avec un véhicule qui veut pénétrer dans le parking.

"Salve en force", "Karl Marx les tapettes", "l'Etoile en force"... Les murs, les rumeurs, les entretiens et les récits bruissent des conflits entre quartiers, de batailles rangées ou de combats individuels qui n'en sont jamais vraiment parce que liés à la provenance a priori ou a posteriori. A Bobigny, les inimitiés entre Eluard et l'Etoile, à Créteil entre le Palais et le Mont-Mesly, à Nanterre entre Berthelot et les Provinces Françaises sont des exemples parmi d'autres d'un espace urbain divisé, différencié à toutes les échelles pour pouvoir exister. « *A l'Etoile, les jeunes ont plus un sentiment de cité que chez nous et ils ont un sentiment de cité aux Courtilières à peu près pareil qu'à Emmaüs [Cité de l'Etoile] qu'on n'a pas chez nous* » (gardien d'immeuble, Bobigny).

« *Nous, on est plutôt village. (...) Depuis que la cité existe, ce sont toujours les mêmes lieux [de rassemblement] qui ont été occupés par le même type de personnes et de la même manière* » (gardien d'immeuble, Bobigny).

Différences spatiales entre cités, entrées d'immeubles, bailleurs sociaux, locataires et copropriétaires, sud et nord, ancienneté, communautés, trafic... Même si le plus souvent l'échelle de valeur est inversée entre les jeunes et leurs parents, les découpages

symboliques de l'espace urbain sont souvent anciens et s'ancrent dans des réalités sociospatiales concrètes: « *La rue Thomas Lemaître a toujours été une frontière entre Le Bateau et Gerry, surtout pour les vieux. Les français étaient coté Gerry et les maghrébins étaient coté Bateau. Il y avait des bagarres sur Thomas Lemaître. Maintenant, ils sont plus mélangés, mais les 'petits' d'une cité ne sont pas acceptés sur les jeux de l'autre. C'était déjà le cas il y a dix quinze ans. Les jeunes se connaissent mais ne vont pas de l'autre coté. Les habitants de Gerry utilisent le boulevard du Midi pour aller au centre-ville et ceux du Bateau utilisent la rue Thomas Lemaître. Il y a plus de contact entre les familles et les jeunes du Vieux Pont qu'entre Gerry et Le Bateau* » (gardienne d'immeuble, Nanterre).

Une rénovation parcellaire, un découpage scolaire, la présence d'une famille, d'un équipement ou une proximité géographique particulière suffisent pour ancrer des comportements et façonner des réputations: « *Les gens habitent les Provinces Françaises et pas Bourgogne ou Ile de France [nom de bâtiments à l'intérieur de la cité des Provinces Françaises]. C'est une cité relativement tolérante. On peut faire venir quelqu'un de l'extérieur, contrairement à Anatole France. (...) A Berthelot on dit "j'habite le quartier Berthelot dans la cité des Sablières" et non "la cité Berthelot". S'il y a des problèmes ça vient d'ailleurs, c'est-à-dire de l'office communal [HLM] alors qu'il y a six bailleurs différents à Berthelot. (...) A Anatole France, la cité est enclavée et la population demande à être désenclavée, mais elle refuse tout ce qui vient de l'extérieur. Ils veulent avoir accès à l'extérieur, au centre-ville, mais ils refusent que l'extérieur ait accès à leur cité* » (Coordinatrice de quartier, Nanterre).

« *L'aménagement de la A 86, ça a vraiment ouvert la cité sur l'extérieur. (...) Depuis, on est rudement embêtés. Ça a attiré du monde de l'extérieur, surtout d'Eluard. Avant, ils ne venaient pas sur PVC [cité Paul Vaillant-Couturier] Maintenant, ils traversent la cité pour aller sur la A 86* » (gardienne d'immeuble, Bobigny).

« *Sur nos terrains, il y a peu de cristoliens en sauvage. Créteil a des terrains ouverts, il y a Pompadour à traverser [échangeur important et voies ferrées] et les gens pensent qu'on n'est plus sur Créteil. (...) De part et d'autre [avec la Mairie de Créteil] on souhaite exclure le parc du reste de la commune de Créteil. On souhaite démarquer les images parce qu'on veut éviter les confusions avec le PMS [parc municipal des sports] et parce qu'on souhaite des publics différents, on privilégie les clubs* » (responsable Parc départemental des sports, Créteil).

Ces césures sont le pendant de liens qui dépassent:

- les appartenances de cité (Karl Marx et Bons-Enfants (B), Echat et Petits Près – Sablières (C), Acacias et Zilina (N)), affinités que les jeunes retrouvent y compris hors de ces espaces (prison, virées...),

- les appartenances communales (Pont de Pierre (B) et Courtilières (Pantin), Bleuets (C) et Planètes (Maisons-Alfort), Pâquerettes (N) et Petit Colombes (Colombes)),

Ou au contraire valorisent le dépassement de ces appartenances: « *C'est un honneur pour les jeunes de Karl Marx quand une fille d'Eluard se déplace chez eux. Eluard, c'est des 'vrais de vrais', c'est une cité chaude. (...) Quand une fille d'Eluard vient sur Karl Marx, c'est parce qu'elle est liée à un garçon de Karl Marx* » (gardienne d'immeuble, Bobigny).

Les marquages symboliques relèvent en effet de pratiques quotidiennes qui conditionnent une appréhension de l'espace différenciée selon si l'on habite les lieux ou à l'autre bout de la ville, ou encore selon son âge ou son mode de vie: « *Dès qu'il y a une forte proportion de gens qui travaillent, ils sont plus ouverts que les autres* » (coordonnateur de quartier, Nanterre).

« *Les zones Europe, Nations-Unies, Beyrouth... évoluent avec l'âge. Pour les 'petits' les autres zones sont loin et les limites sont fortes alors que les 'grands', c'est l'inverse.*

(...) *Plus on habite loin et plus on prend les zones en bloc sans faire le détail (...) et puis les limites sont souples même si j'ai l'impression q'elles sont à peu près pareil pour tout le monde. (...) Les zones sont plus en fonction des groupes qui y sont que des endroits eux-mêmes. Avant, le marché était considéré comme faisant partie de la zone des Nations-Unies parce que les jeunes habitant rue de Vienne [bordant la place du marché] allaient beaucoup sur la place des Nations-Unies. Maintenant, ils n'y vont plus alors maintenant, la place des Nations-Unies est limitée à la place »* (gardien d'immeuble, Bobigny).

Pour les jeunes, les rapports à l'espace ne se limitent pas à la notion de territoire, mais relèvent bien des sociabilités quotidiennes: Un jeune fréquente assidûment le rassemblement, pourtant « *Je veux pas aller avec eux. Ils bougent trop. Ils s'affichent. Après, "tu as vu Damien avec qui il est..." Ils font leurs conneries ailleurs. J'ai pas envie de me retrouver mêlé à ça »* (Créteil). « *Les jeunes ont envie de jouer sur des terrains où ils se sentent chez eux. S'il y a des habitants autour, ils ne se sentent pas à l'aise. Ils recherchent des lieux excentrés, sans vis-à-vis, pour pas avoir à rendre de compte »* (responsable service sport, Créteil). Pourtant, si des jeunes des Petits Prés-Sablères et du Mont-Mesly viennent jouer au gymnase du quartier de l'Echat, c'est avant tout à cause de liens affinitaires noués sur d'autres lieux et grâce à leur réputation d'honnêteté et de bons joueurs.

A l'inverse, les jeunes venant sur les rassemblements mais habitant d'autres lieux de la ville rappellent rarement leur provenance.

7. Une territorialisation expressive pour surmonter les épreuves

La catégorie de territoire peut devenir à certains moments pertinente pour rendre compte de ces différentes anticipations ou appropriations. Il s'agit donc ici de laisser au territoire son caractère fragmentaire, le lien entre les morceaux ou les nœuds se faisant par le maniement des différents espaces par les publics:

En revenant vers le métro, je discute avec un des jeunes (Bobigny) qui m'explique qu'il « n'y a rien ici. Quand on n'est pas sur les dalles, on est sur des endroits où on peut jouer au foot.

- Sur le terrain de foot, vous y allez?

- Oui

- Vous y allez seuls ou avec des jeunes d'ailleurs?

- Oui, avec Allende, Chemin vert

- Et entre vous, vous y allez?

- Oui mais là-bas c'est différent [de la dalle]. C'est totalement autre chose. [le terrain est en contrebas de la dalle, à 20m environ]

- Et toi, tu habites où?

- Allende »

J'esquisse un sourire, parce qu'il avait différencié plus tôt dans l'après-midi Chemin vert, Karl Marx et Allende, en disant que cette dernière cité comportait beaucoup de grandes familles et que c'était des "cas sociaux" sans les stigmatiser mais aider à la compréhension.

« Enfin c'est mes parents qui habitent Allende, moi j'habite Bons Enfants. Tu vois, je circule, Chemin Vert, Allende, Karl Marx

Et Bons enfants, tu n'y va pas?

Essayant dans un premier temps de faire passer cette cité pour "morte", sa réponse devient elliptique. Cette cité est en effet une des plus vivante du centre ville.

Ce jeune est certainement trop jeune pour avoir quitté ses parents. Allende est en fait la partie ouest de la cité Chemin vert. Les trois tours Allende qui bordent cette partie de la dalle centrale, possèdent en effet de grands appartements et cette partie de la cité est marquée par le trafic.

Dans le déni de son lieu d'habitation et sa difficulté à trouver un repérage territorial clair, on comprend bien que le territoire, loin d'être une évidence originelle, participe d'une construction constamment retravaillée.

Dans notre travail sur le territoire, nous essaierons de comprendre dans quelle mesure il peut constituer une ressource dynamique au rassemblement.

Cette notion peut être travaillée à partir de plusieurs approches:

- L'éthologie le désigne comme étant l'espace fixe, situationnel ou personnel, contrôlé et défendu par un ayant droit (Joseph, 1998b). Dans ce type d'approche, l'agressivité est souvent à la base du territoire: ce serait l'évolution d'un instinct d'agression qui ferait le territoire, à partir du moment où cet instinct se porte contre les congénères de l'animal. Un animal à territoire, ce serait celui qui dirige son agressivité contre d'autres membres de son espèce ; ce qui donne à l'espèce l'avantage sélectif de se répartir dans un espace où chacun, individu ou groupe, possède son propre lieu (Lorenz). Cette thèse a été prolongée en considérant le territoire comme une aire de sécurité "à l'intérieur de laquelle les incertitudes n'excèdent pas les capacités de l'individu ou du groupe à faire face" (Maistre C. J. cité par Costes L.).
- Erving Goffman aborde les territorialisations comme étant des manières de prendre place (1973b), les réserves propres à un individu: l'espace personnel, la place, l'espace utile, le tour, l'enveloppe, le

territoire de la possession, les réserves d'information et les domaines réservés de la conversation. Parmi celles-ci, l'enveloppe¹⁷² revêt dans les agrégations juvéniles, un caractère à la fois important et vulnérable. Les vêtements sont tous 'de marque', mais leurs types sont singularisés: doudounes, blousons en cuir, survêtements... Le sport ou le travail manuel se pratiquent exclusivement avec des vêtements adaptés en prenant des précautions pour ne pas se salir et se voir traité de « *clochard* ». Assis à côté l'un de l'autre, deux jeunes du rassemblement miment une dispute. Ils se lèvent, le premier sort un canif, le deuxième répond en arborant un énorme porte-clés. Arme ultime, une chaussure de sport est délogée d'un sac plastique. L'épreuve est enlevée. Cette utilisation (ici au second degré) d'objets 'embarqués' et identifiables au moi; joue le double emploi de réserve (*territoire de la possession*¹⁷³) et de ressource interactionnelle, voire de "ressource sure"¹⁷⁴. On pense notamment au rôle que joue le téléphone portable (l'abonnement Millenium, le dernier Nokia...). La notion de réserve peut ici servir d'appui pour reconsidérer la limite trop rapidement tracée, entre civilité et incivilité qui colle bien souvent aux représentations du rassemblement. Elle nous aide aussi à concevoir les territoires et leurs transgressions lors des épreuves, comme autant de ressources interactionnelles mettant en jeu les différentes cultures territoriales. On peut aussi considérer la plupart des rumeurs ou des graffitis mettant en cause un individu ou un groupe sur les murs de cités ou d'équipements (collèges, gymnases...) comme des ruptures de *réserves d'information*¹⁷⁵, de territoires. L'enquête a montré que les jeunes des rassemblements changent de *place*¹⁷⁶ selon le type d'activité ou de rapport qu'elles souhaitent entretenir avec l'environnement sociospatial. L'usage des bancs et autres supports d'urbanité, comme les murs ou les escaliers, est plus lié à des types de situations ou de

¹⁷² L'enveloppe : la peau, les habits qui entourent le corps.

¹⁷³ Le territoire de la possession : tout ensemble d'objets identifiables au moi et disposés autour du corps, où qu'il soit (effets personnels...).

¹⁷⁴ Ressources sûres : banalités d'usage, phrases toutes faites (sur le temps...) (Goffman, 1973).

¹⁷⁵ Les réserves d'information : ensemble de faits qui concernent un individu et dont ce dernier entend contrôler l'accès lorsqu'il se trouve en présence d'autrui.

¹⁷⁶ La place : espace bien délimité auquel l'individu peut avoir droit temporairement et dont la possession est basée sur le principe du 'tout ou rien' (chaise...).

relations (calme, chahut, "travail", jeu...), qu'appartenant à des groupes d'individus. D'une part, les mêmes lieux sont souvent fréquentés par des publics différents suivant les moments de la journée. Et d'autre part, les mêmes personnes changent de place selon le type d'activité ou de rapport qu'elles souhaitent entretenir avec l'environnement sociospatial.

- Le territoire peut être aussi considéré comme étant une "construction sociale dotée de sens et même d'existence par un groupe social, à dimension spatiale, consubstantielle à la transformation en entité collective (dans laquelle les membres peuvent employer un nous identifiant) d'une population. Il est une expression de ce qui, dans le lien social, réfère à l'identité" (Offner, 1996). Le territoire renvoie ici à la continuité: c'est une aire qui associe sans rupture des lieux contigus. Cette aire est affectée d'une idéologie territoriale en faisant un agencement cohérent, doté de sens (Lussault, non publié).
- La notion de 'région morale' paraît particulièrement pertinente pour qualifier les territoires des rassemblements. La région morale peut s'apparenter à un simple lieu de rencontre. La ville donne en effet l'occasion à des individus 'extra-ordinaires', dont les "intérêts sont plus immédiats et plus fondamentaux" (Park dans Grafmeyer, 1979 : 127) que le reste de la population urbaine, de s'émanciper de l'ordre moral dominant. Un des jeunes de Créteil dit un jour: « *Je vais au Palais* ». Ceci, alors que nous sommes précisément dans ce quartier du Palais. Se dirigeait-il vers le Palais de justice qui a donné son nom au quartier ? Non, le jeune transporte le nom du quartier par hypallage¹⁷⁷ sur le rassemblement et la galerie commerçante de proximité qui l'accueille. Le jeune infère à l'espace de rassemblement l'essence de l'espace dans lequel il se trouve. Cet espace d'entre-soi où prévaut un code moral divergent, lui procure, comme le souligne Park, un soutien moral mais fige en types distincts de "simples différences de tempérament". D'où une stigmatisation aisée.

¹⁷⁷ Hypallage: figure de style qui consiste à attribuer à certains mots d'une phrase ce qui convient à d'autres mots (de la même phrase): Le mot Lorette transporte "par un hypallage hardi, le nom du quartier [Notre-Dame-de-Lorette] à la personne" (Petit Robert).

- C'est le terme de "région de significations" (Joseph, 1984), qui se rapproche le plus de notre démarche visant à saisir la nature des cultures territoriales. Il s'agit d'un espace dans lequel les situations ont un sens pour les individus dans la mesure où les rôles leurs sont 'accessibles' (conversations, commérages, plaisanteries...), sans que l'on parle obligatoirement d'appropriation. Cette conception du territoire se confirme notamment dans l'importance des récits (rumeurs, ragots...), et dans le niveau d'indexicalité¹⁷⁸ des conversations, des vanes ou des injures.

Il reste cependant à approfondir ce qui forge les dynamiques de ces territoires. C'est pourquoi, nous voudrions maintenant développer une approche du territoire qui s'inspire notamment du travail de G. Deleuze et F. Guattari dans *Mille plateaux* (1981).

**Carnet de terrain : embrouille
(Créteil)**

17/05/01 (19h): Quelques jeunes jouent devant un des buts du gymnase du quartier (créneau ouvert libre). D'autres vont arriver petit à petit et s'installer sur les bancs. Beaucoup de jeunes de H..., amenés par Mokhtar sont présents. Le rythme des parties est plus élevé que d'habitude¹⁷⁹, notamment avec l'équipe de H... En privilégiant la vitesse, les heurts sont plus rudes. Des contacts limites à répétition entraînent des coups francs, habituellement très rares. Un tacle d'Amara pour lequel il ne s'est pas excusé entraîne la réaction d'un joueur adverse. Mokhtar temporise. L'hôte n'insiste pas, Amara esquisse finalement un geste de la main pour s'excuser. Mokhtar n'apprécie pas la mauvaise foi de Steve, alter ego d'Amara. Sur le banc de touche, il indique des balles en corner alors qu'elle sont 6 mètres, ceci au désavantage de l'équipe de H...

Duel entre Mérouane et Nasseridine (un des 'visiteurs') : Mérouane récupère une balle. Nasseridine lui tape volontairement sur le pied. Réaction immédiate: « Qu'est ce que t'as ». Sépareurs et engraineurs affluent. Deux à trois foyers de conflit se créent immédiatement. Mérouane, blanc de rage est conduit hors du gymnase, ses collègues tentent de le calmer, puis tentent une réconciliation. Nasseridine, malgré son agression, étale un sourire provoquant aux lèvres qui voue la tentative à l'échec.

Tout le monde se rhabille progressivement. Sur le seuil, Mérouane injurie son adversaire. Ce dernier prenant l'assistance à témoin: « Là, il m'insulte ». Tout le monde en restera là.

¹⁷⁸ Qui fait référence à des éléments extérieurs (dans le temps, l'espace...) non explicités sur le moment.

¹⁷⁹ La riposte des milieux au chaos, c'est le rythme. Le rythme n'a jamais le même plan que le rythmé.

C'est que l'action se fait dans un milieu, tandis que le rythme se pose entre deux milieux, ou entre deux entre-milieux, comme entre deux eaux (...). C'est la différence qui est rythmique, et non pas la répétition qui, pourtant, la produit (Deleuze, 1980 : 385)

Les jeunes s'en vont par grappes pour rejoindre le rassemblement habituel. L'équipe de H..., reste sur le trottoir, devant le grillage d'enceinte du gymnase. Mokhtar qui est resté avec eux tient un discours apaisant: « *Ça ne sert à rien...* ».

Je rejoins le rassemblement. Mustapha répète qu'à la place de Mérouane, il aurait frappé: « *C'est pour ça que je joue pas au foot. C'est pas du foot, c'est de la boxe. (...) Si un 'petit' me fait ça, je réponds et après, je sais plus où me mettre [sa violence le dépassant]. (...) Vous vous êtes fait avoir. Maintenant, ceux de H... vont venir en masse. Vous allez être gênés et vous allez leur laisser le gymnase.*

Amara (qui a été en première ligne dans le conflit): - *Les mecs de H..., je les connais très bien.*

Mustapha: *Les mecs de L... aussi, tu les connais très bien* [sous-entendant qu'il ne les a pas maîtrisés et que cela a entraîné des conflits qui l'ont dépassés et ont eu des répercussions sur d'autres jeunes du rassemblement].

- *Tu vois Amara qu'il faut le brûler ce gymnase. Il nous apporte que des embrouilles.*

- *Non, après c'est tout le monde qui est pénalisé.*

- *Ça sert à rien maintenant de t'embrouiller avec lui, c'est toi qui le cherche* [il faut réagir dans l'instant, sinon la faute retombe sur celui qui revient à la charge]

- *Tu devrais sortir les armes*

Mustapha un peu gêné: « *Attends, si Jérôme il entend ça, il va croire que j'ai un arsenal chez moi* ».

« *C'est à cause d'eux que ça a chauffé* ». Il s'ensuit une discussion sur le caractère régulier ou non des actions.

Amara: « *Moi, quoi que ce soit qu'on me fasse sur un terrain, je me relève.*

Mustapha: *Il faut que l'adversaire joue le ballon* ».

Mérouane veut se passer un coup d'eau et un des jeunes doit récupérer ses chaussures au gymnase. Mustapha et moi les accompagnons. Les portes du gymnase sont fermées alors que les jeunes de H... jouent à l'intérieur. Mérouane frappe contre les battants avec énergie, l'autre shoote avec son pied. Un des jeunes vient ouvrir et répète le même discours pacifiste qu'auparavant. La partie s'est arrêtée. J'imagine qu'ils ont quelques scrupules à jouer après l'événement, dans un gymnase qui 'n'est pas le leur', alors que ceux du quartier restent à l'extérieur.

31/05/01 (gymnase): pour la première fois depuis la rixe de l'autre jour, un jeune de H... est venu au gymnase. Je ne me souviens plus s'il était présent cette soirée là. Discret, il évoque avec Farid leurs expériences communes sur la Costa Brava.

07/06/01: Mokhtar est passé en fin d'après-midi pour savoir si nous allions au gymnase ce soir. Dans l'affirmative, il est venu avec des jeunes de H..., mais uniquement les plus âgés et deux jeunes qui n'y étaient pas lors de la fameuse soirée.

Mokhtar parviendra progressivement à ramener les joueurs de H... au gymnase pour de nouvelles parties.

a. Configurations territoriales

Un jeune (Créteil) a besoin d'aide parce qu'il est accusé de coups et blessures par son ex-copine. Il nous raconte ses diverses aventures avec une apparente facilité. Un 'petit' est venu se greffer, le travailleur de rue lui dit de s'éloigner mais il n'obtempère pas, le jeune continue son récit. Si l'on se réfère aux conventions habituelles délimitant ce qui se dit en privé et en public, le jeune 'déballe' son intimité sans aucune pudeur.

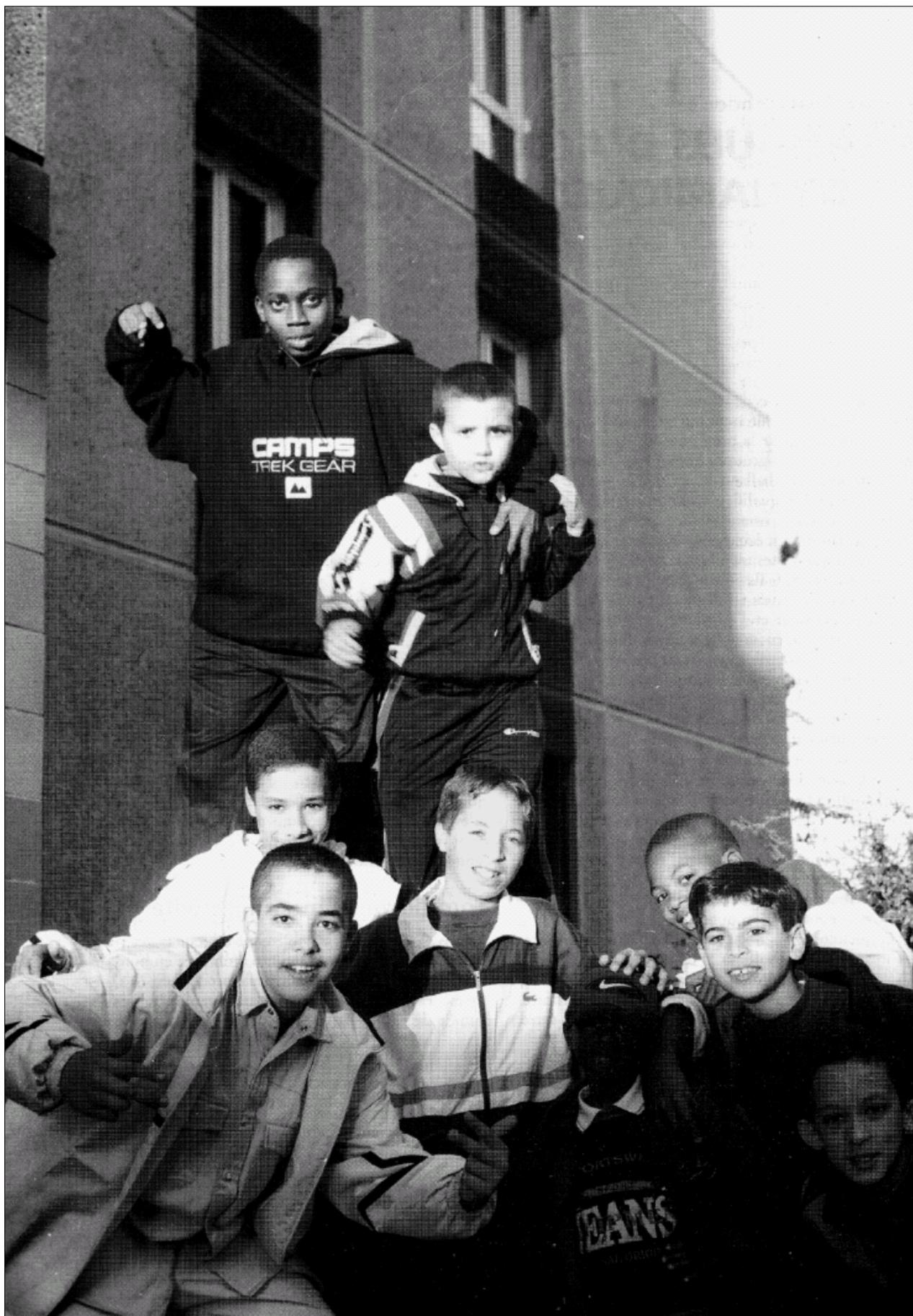
Bobigny, de jeunes adolescents sont installés sur la dalle centrale en haut de l'escalier d'accès. Ils déchirent ostensiblement la plaquette de présentation de leur collègue. Chaque page est arrachée puis soigneusement déchiquetée en petits carrés qui sont ensuite brûlés, mis dans les poches ou semés au vent.

Pour Deleuze et Guattari, ce sont ces qualités expressives particulières, différenciées qui sont appropriatives et qui sont susceptibles de faire territoire par rapport aux adultes ou vis-à-vis des bonnes mœurs.

Le territoire crée une zone autour de nous, dans laquelle les choses et les événements nous sont reconnaissables. Sa force réside dans la distance de sécurité qu'il maintient entre nous et le "chaos"¹⁸⁰. D'autre part, il crée une marge de liberté vis-à-vis des normes, par un travail de décodage des règles que déterminent les "entrepreneurs de morale" (Becker, 1985 : 171).

Le territoire est donc un acte, qui affecte les contextes et les rythmes, qui les "territorialise". La territorialisation des fonctions (sport, trafic, drague, retrouvailles...), fixe leurs limites de validité spatiale et sociale (taper dans un ballon devient un "foot en salle" impliquant un gymnase, des règles partagées...). La concurrence entre les divers acteurs (passants, jeunes...) peut alors s'exercer, chacun voulant maintenir sa distance de sécurité, à l'aide d'un rythme territorial adéquat.

¹⁸⁰ Nous avons vu pourquoi le maintien d'une distance de sécurité est capital pour la survie de rassemblements constamment exposés aux regards.



Enfants de la cité Paul Eluard (Bobigny)

C'est le caractère expressif de ce "foot en salle", son rythme, son style, son espace et non son rôle fonctionnel (se défouler, faire du sport...) qui fait territoire. Ce sont ces qualités expressives qui sont appropriatives. Ce "foot en salle" n'appartient qu'à eux, parce qu'il comporte une expression singulière, différente de celui pratiqué dans le quartier mitoyen ou la ville d'à côté. Cet agencement entre les jeunes et le contexte, autrement dit le type de territorialisation à l'œuvre ; est variable suivant les jeunes, les types de rassemblements, d'environnement ou d'activités. On discerne trois types de configuration territoriale des rassemblements:

- **Le point fragile:** c'est le seuil d'agencement minimum dans lequel on fixe un centre depuis lequel on s'affiche à l'aide de 'tags' ou de vêtements caractéristiques par exemple. La fragilité de certains jeunes ou rassemblements, provoque un besoin de réassurance qui les conduit à surjouer certaines postures ou confirmer une stigmatisation. Ces qualités expressives sont des signatures¹⁸¹ constituantes d'un domaine, d'une demeure ; dirigées vers d'autres publics.
- **L'espace rythmique:** Nous avons vu à travers l'exemple du "foot en salle", que les jeunes s'agencent en imprimant un rythme spécifique qui crée un territoire expressif. Ce rythme, c'est aussi celui qui traverse les rassemblements par les arrivées et les départs, les salutations quotidiennes... Comme le rythme, le marquage d'un territoire s'inscrit sur plan expressif et non celui des actions¹⁸². Il implique des composantes dimensionnelles, on pense à l'umwelt goffmanien ou au champ étudié par la proxémie.
- **Le tremplin:** Les dons consécutifs aux gains du trafic ou du travail, permettant à la fois d'inscrire les jeunes en tant que membres mais donnant aussi l'opportunité d'une 'sortie de soi' au travers d'une vie de 'flambeur', des voyages (au ski, en Espagne...) et des sorties (en boîte de nuit, au parc des princes...) que ces dons permettent. Plus généralement, les déplacements, la confrontation avec des événements ou des expériences, sont des tremplins qui

¹⁸¹ "Les marques territoriales sont des ready-made" (Deleuze et Guattari, 1981 : 389).

¹⁸² Selon Bachelard, le rythme (liaison des instants vraiment actifs) est exécuté sur un plan qui diffère du plan où se produit l'action.

nous font sortir de l'agencement initial du rassemblement pour aller vers d'autres configurations ou encore ailleurs. Ces tremplins permettent d'échapper au trou noir que représentent pour un individu, des situations ou des lieux urbains inconnus. Ces configurations se caractérisent plus par leur capacité à 'rendre accessible' ou à sortir de l'espace rythmique du rassemblement principal, que par leur sociabilité propre.

b. Motifs et environnements

A Nanterre, un rassemblement de jeunes liés pour partie au deal, occupe une butte ombragée au bord du boulevard. L'arrière de l'immeuble proche sert de coulisses, les "encombrants" procurent le mobilier, la famille du "caïd" de la tour à côté fournit la matière première. L'espace de rassemblement se transforme en terrain de foot, salle d'attente ou plaque tournante. Endroit passant, tant pour les piétons que pour les voitures, c'est un lieu idéal pour échanger.

Plus qu'un usage, ces pratiques semblent souvent plus proche de l'espace familial de la maison que de la place publique. Mais la porosité des espaces et la visibilité des pratiques, relativisent toute idée d'appropriation exclusive ou de territoire éthologique.

Par contre, les qualités expressives des sociabilités dans le rassemblement (conversations à voix haute, gestes outrés...), tracent des territoires collectifs. Ces territoires sont en rapport à la fois avec un mouvement spontané de chacun orienté vers l'action et avec un milieu extérieur des circonstances (passants, saison, événements...).

Nous venons en effet d'esquisser une typologie des configurations territoriales que prennent les rassemblements (point fragile, espace rythmique, tremplin). Il reste à comprendre les rapports qui trament ces configurations.

Ils sont essentiellement de deux ordres: les rapports qui existent entre la personne et le territoire et ceux qui existent entre le territoire et le contexte.

Ces deux types de rapport (individu-territoire et territoire-contexte), produisent parmi les jeunes des rassemblements, des expressions, des manières de faire particulières:

- **Les motifs territoriaux** expriment les rapports du territoire avec chacun¹⁸³. Les manières d'être, de paraître dans les rassemblements, les interactions exprimant des virtuosités ou des rapports de pouvoir..., tous ces motifs territoriaux forment les "personnages rythmiques" du rassemblement. Ces motifs territoriaux travaillent les rapports internes aux qualités expressives du territoire porté par le rassemblement. Le 'personnage rythmique' du rassemblement est essentiellement celui de la maisonnée, avec tout ce que cela suppose d'ancrages familiaux.
- **Les environnements territoriaux** expriment les rapports du territoire avec l'extérieur. L'agencement du territoire correspondant à la maisonnée, en fait naturellement un contrepoint territorial dans un espace urbain qui nous l'avons vu, malgré son mobilier et ses espaces de jeu, est avant tout un espace de circulation. Ce sont les qualités expressives qui en découlent qui nous intéressent ici. On pense là aux manières d'exprimer sa différence par une symbolique (la 'tchaque' par exemple, qui consiste en une manière de serrer la main particularisée par les interactants), un rythme distinct (lenteur, décalage) ou encore par la revendication d'une liberté et d'une distance générationnelle. Ces expressions se proposent à la reconnaissance, sous forme de rituels inséparables d'une distribution de l'espace et dans l'espace.

Questionnant un jeune (Créteil) sur l'activité sportive encadrée au gymnase pendant les vacances, celui-ci me répond que ce sont uniquement les 'petits' qui s'y rendent. Un autre m'apporte un peu plus tard le même type de réponse, en me précisant que lui n'y va pas. Dans la soirée, je demande incidemment ce qu'ils ont fait de leur journée. Leur réponse infirme la précédente « On a glandé. Ah si, on est allé au gymnase ».

Les jeunes expriment un déni du lieu parce que celui-ci est considéré comme une réponse institutionnelle destinée à un public de 'petits' le temps des vacances car les 'grands' sont ailleurs (sur la côte, à l'étranger...). Leur but est donc de faire contrepoint (nous sommes semblables mais différents) dans une redistribution estivale de l'espace.

¹⁸³ On fait référence ici au "Je" (Mead, 1963): "Part incontrôlée qui s'exprime de manière impulsive sans activité réflexive du sujet", ou aux "impulsions intérieures" dont parlent G. Deleuze et F. Guattari (Voirol, 2002).

Motifs et environnements territoriaux permettent de passer de signatures (tags, domaines réservés...) propres aux points fragiles depuis lesquels on s'affiche, à des styles, caractéristiques des différents espaces-rythmiques que sont les rassemblements.

Dans ce chapitre, nous considérons que pour être plus efficaces, les moyens utilisés pour affronter les différentes épreuves nécessitent un ancrage dans le contexte, une territorialisation. Le territoire est donc conçu comme une ressource dynamique, présentée ici sous divers angles (éthologie, interactionnisme, écologie, géographie humaine...). L'approche philosophique montre que ce sont ces qualités expressives singulières des rassemblements, qui sont appropriatives et susceptibles de faire territoire. Deux types de rapport structurent les configurations territoriales qui naissent de ces qualités expressives: les rapports entre chaque jeune et le territoire (motifs territoriaux) et les rapports entre chaque territoire et le contexte (environnements territoriaux). La qualité de ces deux rapports est différente d'une configuration à l'autre, d'un rassemblement ou d'un moment à un autre. On peut définir trois types de configuration (le point fragile, l'espace rythmique, le tremplin) allant de l'agencement minimal, celui qui fait accéder à une réalité collective, jusqu'à celui qui permet d'aller voir ailleurs. La modification des rapports jeunes-territoire-contexte permet de passer d'une configuration à l'autre.

Cependant, si ces territorialisations ou leurs transgressions lors des épreuves¹⁸⁴, peuvent constituer des ressources interactionnelles, c'est notamment parce que, nous semble-t-il, les mécanismes qui gèrent les relations ordinaires reposent à la fois:

- Sur des appuis territorialisés par le processus de familiarisation ou par l'expressivité des rassemblements (voir supra).
- Mais aussi sur une déterritorialisation de ces appuis au moment de l'interaction. Ce qu'il nous faut étudier maintenant.

¹⁸⁴ Apparaissant suite à une différence de lien au lieu ou encore des offenses et négociations territoriales.

**Soirée au festival XXL
(Bobigny)**

Fin d'après-midi, le défilé de mode dans le sous-sol de la bibliothèque a presque une heure de retard et pourtant, aucune manifestation d'impatience. Défilé streetwear de vêtements confectionnés et portés par des jeunes de Bobigny. Les garçons en jogging toile, les filles en robes suggestives et chaussures à talon ou baggy, tennis et haut sexy. Chaque vêtement porte la griffe apparente du créateur. Sont venus au défilé des 'petits', des filles et des mères avec leurs enfants. Quelques 'grands' un peu perdus. Les proches des organisateurs ou des mannequins font constamment l'aller retour entre la salle et les coulisses.

La soirée se déroule au gymnase. L'entrée coûte 20 francs, mais la plupart des présents portent autour du coup des cartes du service jeunesse permettant l'accès libre. Le spectacle combine des matchs de foot en salle, des spectacles de hip hop et la finale de la coupe d'Europe de foot projetée sur écran géant. Il est 19h, les matchs ont commencé pourtant, peu de monde dans les gradins. Les équipes ont été constituées par les rappers et les grapheurs qui interviennent pendant ce festival des cultures urbaines. Des enfants et des plus 'grands', garçons et filles présentent des chorégraphies entre les matchs.

Les gradins se remplissent progressivement, de filles surtout. Elles sont assez dispersées sur des lieux fixes repérés par les sacs à main et celles qui restent pour les garder. Les autres vont et viennent entre les différents groupes, sortent devant le gymnase, reviennent déposer ou chercher quelque chose dans leur sac, d'autres les rejoignent. Mais ce sont les garçons qui bougent le plus, sans point d'attache ils ne tiennent pas en place. Tout le monde guette les arrivées. Les nouveaux venus, des groupes de deux à trois personnes pour la plupart serrent les mains, saluent à distance.

Chacun prend garde de ne pas mettre en péril la face de l'autre, aucune simulation de bagarre, presque personne devant le gymnase en petit comité. Les filles sont particulièrement bien habillées et les garçons parfumés. La mixité et le relâchement des publics tranche avec les situations de rassemblement quotidiennes. La victoire de l'équipe française parachèvera la réussite de la soirée.

8. Des reprises interactionnelles pour dépasser les temporalités territoriales

"Dès lors que nous sommes dans un univers pluriel, on s'intéresse moins aux pratiques (totalisation de l'acteur), qu'aux compétences" (Goffman) qui nous permettent de passer d'une sphère à une autre (ajustement...). On s'intéresse plus à l'action qu'à l'acteur. On s'intéresse moins aux territoires qu'aux interfaces (entre territoires...)" (I. Joseph).

Nous avons déjà abordé, d'une certaine manière cette idée de déterritorialisation, dans le chapitre sur l'espace public, en conclusion de la première partie. Nous critiquons l'approche classique considérant des individus abstraits et exigeant d'eux un maximum d'effort (l'espace du rapprochement d'Habermas) ou au contraire de désengagement (l'espace de la fuite de Simmel), condition requise pour préserver un espace public civil et vivable.

Ces deux formes ne permettent pas selon nous, de penser l'espace public comme un lieu de conflit entre individu (ou groupe) et société. A travers les notions de justice et de face, impliquant celles de reconnaissance et de conflit, nous avons évoqué la nécessité de prendre en compte l'orientation pratique de l'espace public.

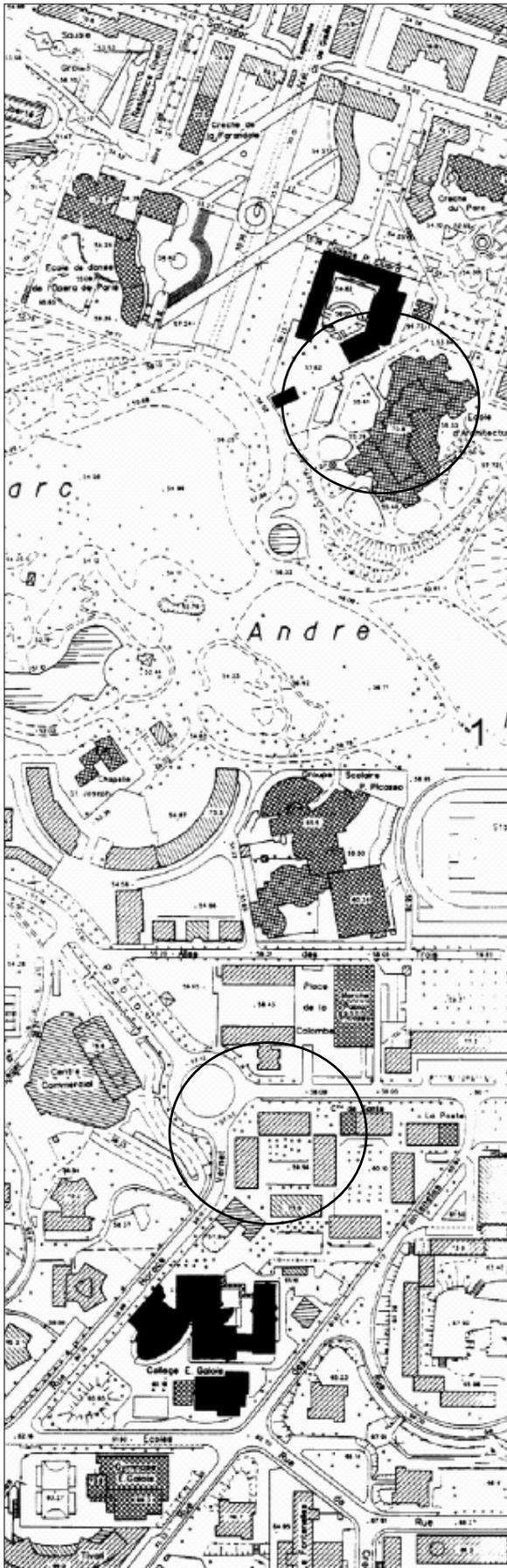
Toute la deuxième partie s'est attachée à montrer en quoi le rassemblement est une tentative d'espace public orienté vers l'action. Nous sommes d'abord passé des groupes aux rassemblements. La mise en avant de la notion d'épreuve a permis de relever plusieurs choses:

- Toute discorde implique un territoire partagé;
- La nécessité de légitimation du rassemblement implique activement les réseaux de chacun (parents, amis...), afin de préserver son fonctionnement;
- La 'liberté' du rassemblement provient essentiellement d'un moindre cloisonnement des régimes d'action;
- 'Nœud de familiarité interactionnelle', le rassemblement comporte une visée publique;
- Le travail d'appropriation concerne essentiellement une appropriation des différences;

- L'importance des activités conjointes (offensives et négociations territoriales...), provient du fait que ce sont des moyens pour affronter des épreuves permettant de passer d'un "monde" à un autre;
- Ces moyens de passage, notamment les récits et les anticipations, territorialisent les pratiques (attachement, évitement...). Ils assurent en effet dans le même temps, justification et circulation des individus, par un ancrage dans le présent et le futur.

On le voit, cette notion d'épreuve élargit le sens des rassemblements, pour en souligner les cultures territoriales spécifiques mais aussi les mouvements nécessaires, qui en font un espace public potentiel.

Collèges (Nanterre)



Le quartier du Parc à Nanterre se subdivise en deux entités nord (Allende) et sud (Picasso) séparées par le parc André Malraux. « Il est plus utilisé par les jeunes du nord que ceux de Picasso parce que le quartier nord est plus ouvert sur le Parc. A Picasso, les écoles, le stade, le marché... font une coupure. Pour les jeunes, le parc c'est déjà le nord. Ça leur demande plus de volontarisme pour y aller » (responsable club de prévention).

La partie sud, beaucoup plus peuplée et stigmatisée comporte presque exclusivement des logements sociaux anciens relevant notamment de l'office départemental HLM (situé politiquement à droite alors que la mairie comporte une direction communiste). La partie nord, moins dense et plus récente accueille en plus des logements sociaux, des bureaux et des copropriétés.

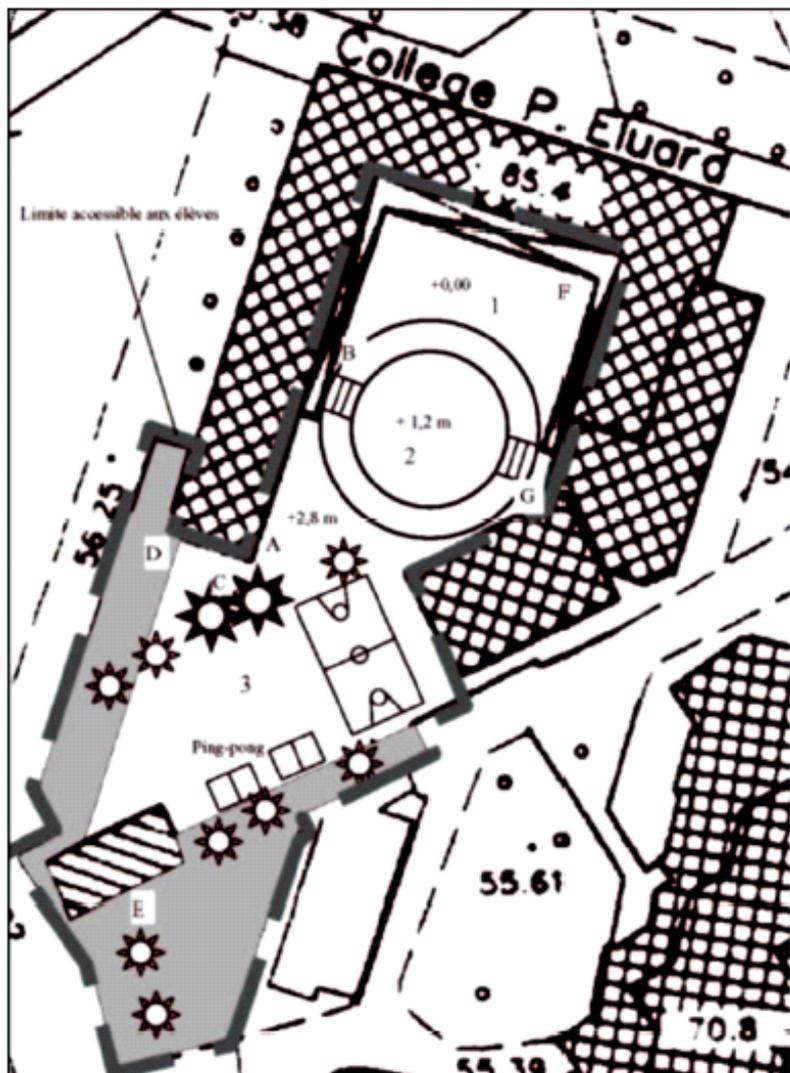
« La notion de quartier du parc n'existe pas dans la tête des jeunes. Ils disent "je suis de Pablo Picasso" [sud]. Ensuite, on peut subdiviser en MH, Pesaro, Salvador Allende, tours Aillaud, Fontenelles, Champs aux Melles et très peu champs pierreux parce que c'est récent » (responsable club de prévention).

Un collège est situé au centre de chaque entité: le collège P. Eluard au nord et le collège – SEGPA E. Galois au sud (Pablo Picasso). Les résultats scolaires du premier sont supérieurs à celui du sud, considéré comme le collège poubelle. La carte scolaire a été modifiée pour accueillir des élèves venant des tours "Aillaud" et amenuiser la stigmatisation du collège E. Galois.

L'espace de ces deux collèges est radicalement différent et semble à la fois renforcer les différences sociales existantes et confirmer les différences de socialisation juvéniles entre classes populaires (culture de la rue) et classes moyennes (activités encadrées).

Collège P. Eluard (nord):

Installé en bordure de l'axe majeur reliant la station de métro Nanterre-préfecture au parc A. Malraux, il possède une grande visibilité et un parvis important, véritable scène où se déroulent les altercations de sortie d'école. Un bâtiment en U protégé par des cameras de surveillance ceinture une petite cour divisée en trois niveaux:



- la partie basse goudronnée (1) distribue le RDC,
- un disque intermédiaire (2) ceinturé de gradins descendant vers la cour basse ou montant vers
- la partie haute (3) qui comporte une multitude d'espaces différenciés (basket, espaces verts, ping-pong, salle de permanence) donne accès aux coursives de distribution des étages hauts du bâtiment¹⁸⁵.

Le sous-dimensionnement des ces espaces conduit à une occupation très dense par les élèves.

Chaque lieu a trouvé son utilisation ludique appropriée à sa configuration spatiale particulière:

1: la place centrale est transformée en terrain de foot, les deux escaliers jouent le rôle de buts. Le jeu a lieu en continu, les joueurs se relaient en fonctions des allées et venues liées à la cantine.

- A: jeux de paume contre le mur avec une balle de tennis (filles et garçons);
- B: Jeux de cartes du type Pokemon sous l'escalier d'accès aux coursives (filles);
- C: arbres nains: les garçons s'allongent sur les branches et les filles s'en servent de paravent vis-à-vis du reste de la cour;
- D: endroit à l'abri des regards, privilégié par les filles jouant à cache-cache et par les garçons désirant se mesurer à la boxe;
- E: les marches arrières du préfabriqué dévolu aux jeux de société servent de retraite pour les 'grands' ;
- F: sous le préau de la cour basse, une télévision munie d'enceintes passe en boucle un montage vidéo élaboré par l'atelier informatique;
- G: l'entrée du réfectoire est le lieu où les filles discutent avec le surveillant et interpellent les demi-pensionnaires.

¹⁸⁵ Les coursives ne sont pas accessibles aux élèves entre 11h30 et 13h30.

Le terrain de basket, les tables de ping-pong... tous les espaces sont utilisés, sauf la partie basse légèrement délaissée. L'ensemble fait penser à un condominium
Espace 'sain': îlot hors des vicissitudes extérieures. Les groupes sont formés par tranches d'âge et sont le plus souvent mixtes. Les 'petits' repérables par leur activité et le lieu utilisé par celle-ci sont protégés des 'grands' . La mixité laïque et républicaine abstraite est valorisée, dans la mesure où l'activité est le centre de l'attention plus que les jeux de séduction et de confrontation entre les deux sexes; chacun a à faire, à sa place.

Espace protégé: cameras de surveillance périmétrique, bâtiment compact, politique intérieure de tolérance zéro, volonté de l'administration d'installer une grille ceinturant le parvis extérieur, interventions sonorisées des surveillants ("descendez des coursives")
Espace 'total': espace panoptique, autosuffisant, toutes les activités possibles s'y trouvent. Les équipements participent à l'action, tous les élèves font une activité, personne ne déambule sans but.

Cette coupure vis-à-vis de l'extérieur liée au cadre spatial et entretenue par l'équipe pédagogique pour préserver la vie quotidienne à l'intérieur du collège, nécessite de la part des élèves une capacité d'autant plus grande à gérer les modifications de cadre.

Collège E. Galois (sud):

Situé à l'arrière de cité HLM, il ne bénéficie pas d'une "façade publique", seuls les élèves sont amenés à utiliser les espaces liés au parvis. Entre 11h30 et 13h30, l'ensemble des circulations du RDC ainsi que les deux cours sont accessibles. Une salle de classe est dévolue à des jeux de société.

Hormis le mini terrain de sport peint sur le sol goudronné de la grande cour, l'ensemble des activités sont des prises particularisées d'espaces destinés initialement à d'autres usages et/ou ne constituant pas le support privilégié d'une activité ludique reconnue:

A: Les sas étroits situés entre la grande cour et l'intérieur des locaux sont l'occasion de jeux avec les portes (blocages, ouverture de force...);

B et C: Les bancs sont affectés à des fonctions particulières selon leur localisation (travail, chahut, discussion, chamailleries et jeux de séduction filles/garçons, repos entre matchs...). Un banc (C) est de fait plutôt réservé aux studieux, un jour des "forts en math" d'autres fois des "racailles" mais pourtant les classeurs sont ouverts. Du coup, les prises de bancs sont variées et s'éloignent régulièrement du mode d'emploi consacré pour devenir des aspérités qui permettent l'adhérence dans cet espace de la cour assez 'lisse';

D: Les poteaux de l'auvent servent à délimiter un mini terrain de jeu sur lequel jouent quelques élèves avec une canette métallique ou tout autre objet pouvant servir de balle;

E: un tas de branches a été amassé là. Chaque jour, deux à trois élèves fouillent, lancent contre le marronnier tout proche des planches trouvées là on ne sait pour quelle raison, afin de couper de nouvelles branches;

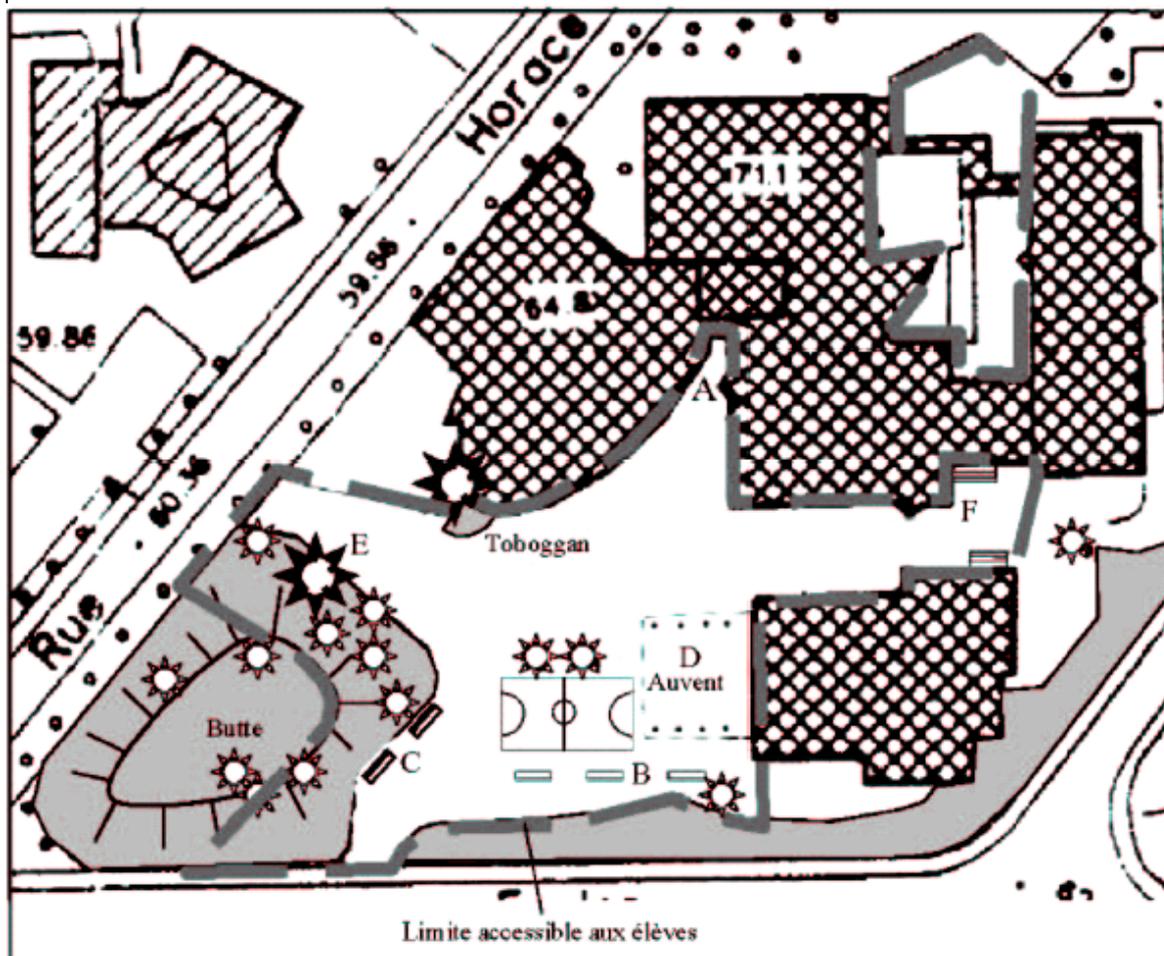
F: la présence d'élèves sur cet endroit totalement hors de vue est théoriquement interdite mais tolérée pour ceux de SEGPA (leurs salles de cours et ateliers sont proches).

Des enfants jouent au toboggan sur le pan incliné courbe du mur de la cantine, en essayant parfois d'empêcher l'autre de descendre. Lorsqu'ils parviennent à atteindre le haut du mur, ils s'assoient sur la jardinière perchée là ou vont se balader sur le toit.

A l'intérieur, les filles protègent les toilettes dont la porte d'entrée a été enlevée. Une fait office de vigie, les autres tour à tour spectatrices ou soldatesque chargée de défendre la position face aux assauts des garçons.

La tolérance relative des surveillants et de l'équipe éducative dans une certaine mesure, le désœuvrement qui semble toucher beaucoup d'élèves pendant cette tranche horaire,

l'accès généralisé au bâtiment, les toilettes, le "toboggan", les sas, ainsi que les autres pratiques énoncées sont des expériences finalement assez proches des rassemblements extérieurs au collège.



On le voit, d'un collège à l'autre, l'extraterritorialité de "l'autre monde" décrit par D. Lepoutre, est plus ou moins pertinente. Elle est en effet entretenue par les différents partenaires et renforcée ou non par la configuration spatiale des lieux. L'opposition que nous avons soulevée montre une troublante adéquation entre espace foucaldien, autocontrainte et localisation urbaine "privilégiée"¹⁸⁶ pour le collège P. Eluard [nord] et espace entropique, mise à l'épreuve et stigmatisation locale, renforçant ces processus endogènes pour ce collège E. Galois [sud]: « *S'ils étaient dans le même collège, mais à l'extérieur du quartier, ils se retrouveraient dans le quartier en identification par rapport à ce collège. Alors qu'ici [au collège E. Galois], entre ce qui se passe dans le collège et dehors, il n'y a pas de différence, on vient identifié à son secteur [est et ouest du quartier du Parc sud]. C'est trop rapide comme passage, il n'y a pas une espèce de barrière qui serait le bus où pendant 3km vous allez ailleurs, vous êtes dans un autre contexte* » (responsable club de prévention, Nanterre).

¹⁸⁶ Ce terme de privilégié est à relativiser à l'opposition que nous avons tenté de mettre en évidence. Ces deux collèges étant tous deux en ZEP.

Le chapitre précédent travaillait concrètement les différentes configurations territoriales des rassemblements. Ici, il nous faut étudier la parenthèse que constitue la déterritorialisation qui opère lors des interactions.

On pense tout d'abord au renoncement qui caractérise le "Moi"¹⁸⁷ (Mead, 1963). Dans cette conception de l'individualité, on se constitue une image de soi, d'après la perspective des interlocuteurs.

L'autre référence pourrait être une forme rudimentaire de "l'agir communicationnel" développé par Habermas (voir chapitre IV₉). Cependant, on comprend mal comment les sociabilités propres aux rassemblements, pourraient à la fois:

- Territorialiser des cultures par leur expressivité
- Et dans le même temps déterritorialiser ces cultures dans l'interaction, pour rendre viable au quotidien, les relations entre jeunes ou avec les différents publics.

Il faut en effet un certain temps pour faire la part des émergences singulières dans le clapot quotidien des rassemblements. Ce sont en effet les récurrences qui dominent. Elles proviennent et produisent de la familiarité ainsi que de l'expressivité. Autrement dit, des cultures et des territoires.

On peut imaginer que ces récurrences ne sont pas de simples routines, mais qu'elles doivent à chaque fois opérer le lien entre les désirs ou les intentions des acteurs et les circonstances propres au contexte ou à la situation.

A chaque passage de voiture banalisée, les 'descentes de police' antérieures vont revenir en mémoire et vont réorienter les rythmes des jeunes du rassemblement: tous se tournent vers le véhicule, évaluent le nombre de passages dans la journée, les démêlés judiciaires en cours... pour mieux envisager une situation à venir et donc une nouvelle "allure": faire front, fuir...

¹⁸⁷ "Le 'Moi' renvoie à la constitution consciente du sujet et sa capacité à se prendre pour objet grâce à sa faculté de se mettre à la place d'autrui" (Voirol, 2002)

Plus que de récurrence, il faudrait alors parler de 'reprise'¹⁸⁸, puisqu'elle prend son sens dans une expérience ou une épreuve antérieure et réoriente l'action présente et à venir. Ces reprises, qui animent les territoires de chaque rassemblement, se traduisent d'abord en motifs territoriaux propres à ceux qui composent les rassemblements. Ces reprises:

- Déterritorialisent l'action présente en faisant référence à une pratique précédente.
- Reterritorialisent cette action, la replacent dans un 'à venir'.

Lors d'un accident où une personne âgée est tombée de sa hauteur, les pompiers se sont rendus sur les lieux, les 'petits' affluent. Lorsque les policiers (deux hommes et une femme) arrivent sur place, les jeunes se mettent en retrait: « Ça craint ». C'est semble-t-il un réflexe vis-à-vis des pairs, plus que réellement justifié par la situation. Les policiers leur tournant ostensiblement le dos, ils se rapprochent à nouveau. L'événement est mineur, les jeunes ne resteront pas longtemps sur les lieux.

Cette scène montre bien l'articulation des cultures et des attitudes, des compétences et des situations.

Ces reprises ne sont pas toutes du même type:

- Il y a les repères familiarisés et familiarisant, déposés préalablement dans l'espace ou sur les personnes, qui cherchent, marquent et agencent les territoires. Ce sont ces reprises qui 'exposent', donnent par exemple un cadre à l'économie informelle, par son inscription spatiale publique. Dans ces espaces urbains, le trafic doit être visible pour le consommateur 'à venir', n'y ayant jamais mis les pieds, mais aussi pour le concurrent potentiel qui chercherait à s'installer. Cette inscription n'est pas identique suivant les lieux. A-t-on déjà vu une telle 'exposition' dans les "beaux quartiers" (Pinçon et Pinçon-Charlot, 1989) ?
- D'autres reprises, comme la main posée sur le cœur à chaque salutation, ont pour fonction de rappeler une appartenance, officiellement ici à la communauté musulmane, mais aussi de manière tacite au rassemblement, en tant qu'il regroupe des jeunes cherchant à se singulariser des « bouffons ». Certaines de ces reprises distribuent plus particulièrement des rôles

¹⁸⁸ Cette notion de reprise s'inspire du concept de ritournelle élaboré par Deleuze et Guattari dans Mille plateaux (1980).

spécialisés. Le 'ballet' lié aux tractations marchandes ou la prégnance spatiale parfois importante des hiérarchies au sein du rassemblement sont des reprises qui affectent des rôles et créent des configurations qui organisent les territoires des jeunes des rassemblements et leur permet de s'en servir à l'avenir comme alternative aux circuits traditionnels d'accès à l'emploi par exemple¹⁸⁹.

- Cependant, dans la plupart des rassemblements, là où la présence du trafic est moins forte, cette distribution est moins figée. Nous avons déjà montré comment ces reprises sont perceptibles dans les transitions entre strates d'âge et lieux de rassemblement. Les plus 'petits' cherchent à acquérir un 'style', celui de leurs aînés, en s'appuyant sur les observations qu'ils ont faites précédemment et en les imitant, mais aussi en forçant la négociation pour acquérir le droit de pratiquer ce nouveau territoire. Des reprises permettent donc de passer à de nouvelles configurations territoriales.
- Enfin, certains types de reprises rassemblent les forces au sein du territoire ou pour aller au dehors. Notamment en période de tension et de délitement du rassemblement, il y a la volonté pour certains jeunes, d'affirmer une prégnance territoriale du rassemblement pour se rallier les autres jeunes ou au contraire s'en démarquer.

En passant des récurrences aux reprises, on comprend mieux comment sont articulées:

- L'expressivité qui territorialise les rassemblements;
- Les reprises qui les déterritorialisent lors des interactions en faisant appel à une expérience antérieure;
- Les mêmes reprises qui ensuite, reterritorialisent ces rassemblements en projetant l'expérience de l'épreuve passée sur un à-venir de la situation présente.

Cette approche des cultures territoriales par la notion de reprise, nous aide à comprendre leur dimension de territorialisation / déterritorialisation / reterritorialisation, ainsi que le lien entre territoires et mise en mouvement des jeunes. C'est ce lien entre territoires et mise en mouvement qu'il nous faut maintenant approfondir.

¹⁸⁹ On se reportera utilement au travail de Laurence Roulleau-Berger sur ces questions d'accès à l'emploi.

9. Le rassemblement : des compétences distribuées, une virtuosité collective

« *Quand je vois quelqu'un et qu'il me demande ce que je deviens, je suis pas bien. Je dis que j'ai fait deux ans de fac et que j'ai lâché ? Je fume des joints ? Quand tu bouges pas du tout du quartier, au bout d'un moment tu pêtes les plombs. Tu deviens nerveux. Quand on te dit quelque chose, il y a tout qui revient dans ta tête et tu dis: "Quoi, je suis aussi capable que toi" » (Faysal, Créteil).*

Sport, jeu ou pratiques agonistiques, toutes ces actions conjointes représentent une arène dans laquelle s'exprime la virtuosité¹⁹⁰ des individus. Le joueur ou le combattant, vont être affublés de capacités particulières, susceptibles de leur donner une "autorité charismatique"¹⁹¹ sur les autres. Si l'existence même du rassemblement fini par reposer sur sa personne, cette capacité attribuée à un individu fragilise, nous allons le voir, l'ensemble des jeunes qui le composent:

Nous sommes au gymnase lors d'un créneau ouvert. Beaucoup de monde ce soir là. La personne qui le plus souvent, pilote le rassemblement lorsqu'il s'agit de questions sportives, a des difficultés à mettre en place l'action. Cela nécessite en effet de prendre en compte les particularités de chacun, leurs relations respectives et les nécessités du jeu. Mais surtout ce travail doit se faire alors que tranquillement, tout le monde s'est déjà mis en mouvement, se faisant des passes, tirant dans les buts... Du coup, le 'leader' demande à tous de s'arrêter pour que l'action devienne représentable. Cette coupure stoppe la dynamique collective spontanée qui s'était instaurée de manière confuse mais sereine. Le jeu reprend rapidement groupe par groupe, sans tenir compte bien longtemps de la demande d'arrêt. Mais après cette courte pause, chacun cherche à réimpulser la dynamique initiale en criant, invectivant les autres partenaires pour retrouver le rythme et la fluidité initiale.

On mesure bien ici la tension organisationnelle découlant d'une capacité attribuée à un seul individu, pour intervenir dans un *cours d'action*. Même si celui-ci peut être épaulé, ou s'il peut changer suivant les spécificités requises par les différentes situations. Si un jeune peut proposer une action collective en s'appuyant sur une culture territoriale commune, il peine à coordonner le rassemblement dans le mouvement. La situation se tend, seul le ralentissement ou l'immobilisation des présents lui redonne prise sur l'action. Cette limite relativise le rôle du virtuose (le leader par exemple), dès lors que le

¹⁹⁰ Entendue ici comme un "art de faire" (De Certeau, 1980)

¹⁹¹ "Autorité charismatique signifie une domination (qu'elle soit plutôt externe ou plutôt interne) exercée sur des hommes, à laquelle les dominés se plient en vertu de la croyance en cette qualité attachée à cette personne en particulier" (M. Weber, «Les types de domination», *Essai de sociologie des religions*)

rassemblement n'est plus considéré comme un groupe statique ou homogène mais comme une géométrie variable elle-même en mouvement. On peut donc imaginer que l'activité compétente n'est pas propre à l'individu. Les capacités distribuées dans l'espace, les objets ou les individus, surpassent celles attribuées au leader. Il s'agit alors de prendre en compte la coopération en situation des jeunes du rassemblement, la replacer dans une trame de compétences collectives, institutionnelles ou organisationnelles, sans oublier les ressources d'intelligence qui sont déposées dans l'espace qu'ils pratiquent et les objets (mobilier urbain, distributeurs, logique des espaces...) qu'ils manipulent dans leur environnement, bref une capacité distribuée.

Une après-midi de printemps sur un des rassemblements de Créteil. Le lieu se compose de la manière suivante: une suite de petits emmarchements bordés de murets latéraux constitue un passage d'accès au groupe d'habitations. Sur un des cotés du passage, une rampe courbe rattrape la dénivellation. Quelques 'grands' se rassemblent sur le passage, les 'petits', filles et garçons, sont dispersés autour de la rampe. Une mère la monte en laissant son enfant conduire la poussette, malgré toutes les difficultés qu'il éprouve à progresser. Sur le passage, les jeunes jouent avec une balle de tennis. Celle-ci manque de peu la mère et son enfant. Sur la rampe, l'ascension dure. L'attention que les jeunes portent à ce 'couple' fragile, se porte progressivement sur cet espace considéré comme étant secondaire dans les cultures territoriales communes aux 'grands'. Une fois la poussette éloignée, un des 'grands', relayé par d'autres, propose aux 'petits' de faire un « 110m haies ». Le jeu consiste à monter le plus rapidement la rampe puis à redescendre le passage et les emmarchements. Plusieurs courses ont lieu entre les 'petits', encouragés par les plus âgés. Ces derniers prennent ensuite le relais, donnant à l'un d'eux l'occasion de parader.

Cet espace, qu'ils ont pratiqué dans ces conditions lorsqu'ils étaient moins âgés; se révèle à présent trop étroit. Les 'petits' restent sur place mais les jeunes descendent le boulevard et s'installent 20m plus bas, sur un lieu que certains fréquentent régulièrement. C'est une allée piétonne de presque 100m de long. Jusqu'à présent, l'action s'inscrivait dans l'espace quotidien. Cette fois le lieu devient celui choisi pour l'action.

Alors que les courses se succèdent, nous sommes brusquement interpellés: trois filles se battent sur le carrefour situé en contrebas. Nous accourons pour assister au spectacle. Suite à l'échauffourée, comme après chaque événement, tout le monde reste sur place mais lentement des rapprochements se forment, d'autres s'éloignent. Un jeune arrive, habitué du rassemblement. Nouveau concurrent potentiel, ses qualités sportives ont été vantées par celui qui paradait depuis le début et qui vient de se faire battre dans l'allée. L'arrivant doit laver la défaite de son ami, mais cette fois la course a lieu sur place: le boulevard. La nuit tombe, les voitures se font plus rares, deux jeunes se rendent en contrebas pour les faire patienter. Les baskets s'échangent. Les différents rassemblements par classe d'âge se joignent, les uns en acteurs et les autres en spectateurs, autour de cette utilisation impromptue du boulevard. Un des jeunes de la cité, qui attendait un ami au carrefour, l'appelle avec son portable pour qu'il prenne ses Nike et profite de l'opportunité pour affronter son ancien adversaire de collège.

Le tournoi se poursuit, rappel de "jeux olympiques" organisés aussi soudainement quelques années plus tôt. L'espace, depuis la rampe initiale jusqu'à la chaussée finale, a été le support de cette culture territoriale commune, dont la 'reprise' a révélé l'inscription.

Le passage d'un lieu à l'autre, l'articulation des territoires et des actions se propage en effet de proche en proche, par "contagion" (Sperber, 1996)¹⁹² décisionnelle. Cette "virtuosité collective", compétence situationnelle reposant sur une culture territoriale commune, est bien éloignée des types d'aptitude requis par les cadres institutionnels de socialisation. A l'école ou à l'entreprise, le "niveau", le concours ou le diplôme (capacité attribuée à un individu) sont un préalable indispensable au déclenchement du processus de l'action collective.

Des CRS qui passent sur le boulevard s'arrêtent à leur hauteur: « Vous jouez au foot? » Après un long silence, un des jeunes s'avance et répond qu'ils n'ont trouvé aucun autre endroit pour faire un 100m.

Alors que les jeunes se grisent de pratiquer l'espace de la cité, non plus seulement par points ou sauts de puce, mais aussi dans une 'trajectoire publique' (épreuve analogue à celles des prises de chaussée par des manifestants), l'échange entre les jeunes et les CRS fait appel à des représentations stéréotypées: celle du manque d'équipements (sportifs, culturels...) et celle des "gamins" de Bogota (Meunier, 1977) ou de Rio, jouant au foot dans la rue, avec une boîte de conserve. En effet, il y a une réelle difficulté à qualifier ces épreuves reposant sur des pratiques mobiles. En témoigne l'exemple déjà évoqué dans lequel 'l'organisateur' est contraint d'arrêter les mouvements de ses partenaires sportifs, pour être en mesure de se représenter l'action et avoir prise sur cette configuration mobile. Cet embarras provient du fait que ces cultures territoriales qui se réalisent par des coordinations distribuées, prennent une forme collective mais pas nécessairement généralisable dans un modèle civil (bienséance...) ou civique (association...).

¹⁹² Cette idée de contagion est antérieure au travail de Sperber et apparaît déjà dans les travaux de Tarde, Park et Dewey (Joseph, 2002)



Terrain de proximité de la cité Bons Enfants à Bobigny

La compétence et donc la difficulté majeure des jeunes et des autres publics, consiste à reconnaître le caractère ordonné, c'est-à-dire rationnel, explicable, fiable et descriptible des situations qu'ils rencontrent. Les rassemblements prennent ici un rôle majeur, dans la mesure où ils renforcent pour ceux qui les composent, la capacité à "lire le désordre comme un ordre" (Pharo, 1985). Cela se résume souvent en une aptitude à interpréter, dans les situations rencontrées, les indices qui sont susceptibles d'aider les participants à s'adapter en changeant leur manière de faire (déroulement de l'action, mobilier urbain, "intelligence" et accessibilité des espaces ...).

Ces compétences interprétatives sont nécessaires, cependant:

- Ce pouvoir de définir les situations est inégalement distribué entre les participants aux rassemblements (entre ceux qui sont au courant et ceux qui ne le sont pas, les 'habitués' et les 'occasionnels', les 'petits' et les 'grands' , le type de quartier...):

Déambulant sur le parc A. Malraux à Nanterre, je rencontre des 'petits' qui tentent de faire un petit feu à l'aide de feuilles mortes et de branchages. Suite à mes conseils, ils font de nouvelles tentatives sur le goudron. Des 'grands' arrivent: « Eteignez ce feu! Cette fois on est gentil, mais la prochaine fois... ».

Après leur départ, une vive discussion anime le rassemblement des 'petits': « Ils brûlent des scooters et ils nous disent de pas faire de feu! ». Hormis le comportement habituel des aînés sur les plus 'petits', ce que n'apprécient pas bien ces derniers, c'est la proximité de l'endroit où ils comptent commettre une incivilité avec le rassemblement des 'grands' qui cherchent à minimiser les motifs de récrimination de la population environnante pour pouvoir continuer à exercer leurs petites activités illégales.

- Deuxièmement, il faut faire la part des compétences et ressources disponibles à un moment donné pour un jeune ou un rassemblement; et les difficultés pratiques qu'ils rencontrent lors des situations (attention basse, phénomène de foule...).
- Troisièmement, on peut avoir une bonne connaissance de son environnement, des mouvements qui le traversent, des sociabilités existantes ou potentielles...(savoir local), mais être incapable de généraliser ce savoir d'une situation à l'autre.

D'où l'importance du sens territorial du rassemblement, dans la mesure où il 'ordonne' localement le 'chaos' environnant.

Dans les chapitres précédents, nous avons considéré que les moyens utilisés pour affronter la diversité des épreuves qui traversent les rassemblements, nécessitent pour être efficaces, un ancrage dans leur contexte, une territorialisation. Nous avons tout d'abord décrit les différentes configurations territoriales constituées par les rassemblements. Ont ensuite été abordés les types de rapport qui trament ces configurations et en permettent l'évolution. Enfin, avec la notion de reprise, nous avons essayé de comprendre les processus de déterritorialisation temporaire lors des épreuves, qui autorisent ces configuration territoriales à évoluer.

Dans ce chapitre, nous approfondissons le rôle du mouvement dans notre approche territoriale, avec la notion de virtuosité collective. Nous considérons d'abord le rassemblement comme une arène au sein de laquelle s'expriment des virtuosités (sportives, délinquantes...) qui reposent sur des capacités distribuées (sur les participants, le contexte...). Ces compétences sont inégalement dispensées, les situations ne sont pas toujours aisées, la capacité à généraliser une expérience antérieure ou autre part, n'est pas partagée par tous de la même manière. Le rassemblement devient alors une ressource pour tous ceux qui le traversent.

Les processus de 'reprise' et de "contagion" qui ont cours au sein des rassemblements façonnent plus qu'ailleurs une virtuosité collective et des compétences situationnelles qui constituent de véritables cultures territoriales. Les pratiques mobiles qui en découlent (une 'trajectoire publique' par exemple), ne sont pas forcément généralisables dans un modèle civil ou civique, d'où une méconnaissance et une stigmatisation renforcée.

Il nous faut maintenant tenter de mieux appréhender le rapport entre configuration territoriale, pratiques mobiles et virtuosité collective à l'aide des notions de 'forme rythmique' et de 'cabotage urbain'.

**Carnet de terrain : les lieux
(Créteil)**

Le carrefour: espace principal et public du rassemblement. Nœud d'où partent et où arrivent les mouvements et les sociabilités des 'grands'.

Le virage: espace d'entre soi ouvert, il est occupé par les 'petits', mais certains 'grands' s'y rendent avant d'aller au carrefour.

Les halls: endroit où seuls passent les locataires, ils servent en cas de mauvais temps ; en attendant l'heure où tous se retrouvent au carrefour ; lorsque la pression de la police se fait plus forte ; en fin de soirée en petit comité...

Le gymnase: activité collective essentielle du rassemblement qui structure le temps hebdomadaire et représente la seule activité non volontariste du rassemblement.

Le café: permet aux plus 'grands' d'échapper à la visibilité stigmatisante des autres espaces.

La terrasse: toit accessible au public à l'écart des circulations. Il inverse la situation habituelle. C'est en effet un poste d'observation d'où les 'grands' aperçoivent l'ensemble des activités publiques du quartier. 'Plage' du rassemblement, les bruits y sont diffus. Les prises d'espace virtuoses ou les joutes n'y sont pas de mise. C'est le seul endroit où je les ai vu passer outre l'habitus masculin pour chanter et danser.

Le Centre Commercial: espace public permettant aux jeunes à la fois d'affirmer leurs identités et de se fondre dans un anonymat relatif.

Le collège: Les entrées et les sorties des collégiens sont l'occasion d'échanges et de 'mises au point' régulières pour régler les problèmes de dettes, de rumeurs, d'offenses...

Les autres quartiers: espace réticulaire lié aux trafics, affinités de lycées, connaissances de centre commercial... fréquenté essentiellement par petits groupes ou dans un moindre mesure de manière individuelle.

Les lycées: expériences originales permettant de nouer de nouvelles relations et de fréquenter de nouveaux espaces (autres villes, autres quartiers, y compris parisiens).

Paris: espace multiple (foires, espaces publics centraux, matchs, bonnes adresses...) producteur de nouvelles expériences.

Le travail: épreuve souvent douloureuse ou frustrante de confrontation avec le monde de la rentabilité privée ou des générations supérieures, mais ouvrant sur des opportunités relationnelles (filles...).

Les caves: lieux du secret utilisés essentiellement en petit comité pour des affaires privées ou décisions importantes.

Sous la passerelle: un des multiples lieux où des jeunes peuvent se retrouver sur un espace visible, mais à l'écart d'oreilles indiscretes pour régler des questions 'privées'.

Le lac: pendant l'année, c'est le lieu de la performance sportive (combien de tours?). L'été, c'est le lieu des retrouvailles avec d'autres jeunes venant d'autres quartiers autour d'une partie de foot ou de la piscine.

La placette: un des lieux secondaires utilisés lorsque le rassemblement principal n'est pas occupé pour cause de faible effectif (vacances, heure de la journée...).

Les voyages: événement dont l'effet est présent bien avant sa réalisation (composition de l'équipe, montage de projet pour obtenir un soutien financier...) et bien après son accomplissement (récits).

10. Une forme rythmique reconfigurant les cultures territoriales qui le traversent

“Une culture se meut un peu comme une pieuvre, pas tout d’un coup par une entente entre parties différentes, une action concertée massive du tout, mais par des mouvements disjoints de cette partie-ci, puis de celle-là et ensuite d’une autre” (Geertz, cité par Roulleau-Berger, 1991 : 24).

Le "jeu du taureau" consiste à faire circuler un ballon entre des joueurs situés aux quatre angles d'un carré, pendant qu'un cinquième essaie avec plus ou moins d'habileté de le récupérer. Au sein du rassemblement les 'petits' jouent depuis une demi-heure sur un quadrilatère en béton qui sert de palier au passage en escalier qu'ils occupent. Le propriétaire du ballon doit monter chez lui. Le temps de négocier pour qu'il leur laisse, un autre sort une balle rebondissante. Il s'agit de frapper violemment la balle sur le sol pour que les autres tentent de la récupérer au rebond et fassent de même. Le lanceur est avantagé puisqu'il peut estimer la direction et le point de retombée de la balle. Il a donc plus de chance de récupérer celle-ci. Progressivement, quelques moyens qui discutaient à proximité s'intéressent au jeu et le plus 'grand' prend facilement l'avantage et élargit les règles dans le cours d'action en frappant la balle contre les murs. Les 'petits' se liguent pour la lui ravir. La balle qui se retrouve sur la chaussée est susceptible de se retrouver n'importe où, les règles sont maintenant improvisées. Elles évoluent au gré des lanceurs cherchant à valoriser leur propre virtuosité pour garder l'avantage.

Alors que le "jeu du taureau" structurait l'espace, le confirmait, la balle qui l'a remplacé repousse les limites, 'décadre' le lieu de l'action. Le jeu cesse lorsque le cadre n'est plus maîtrisable.

On ne peut comprendre la nature de ce qui se joue dans les rassemblements qu'à partir de ce qui les traverse et qui finalement, les constitue. Nous avons noté qu'une certaine homogénéité sociale caractérise les jeunes rencontrés sur les trois villes. Cependant, l'origine spatiale, culturelle et les parcours biographiques de ces jeunes, ont forgé des spécificités qui imprègnent ces rassemblements quotidiens.

Les cultures territoriales mises en jeu par les rassemblements reposent essentiellement sur ces capacités différenciées et distribuées parmi les publics et les espaces. Pourtant, ces mêmes cultures territoriales semblent dans le même temps, induire une stabilité dans la forme des relations entre les jeunes, avec la familiarité *a priori* notamment.

Entre la figure anémique des "teneurs de murs" et celle des "bandes organisées", il semble donc se dégager celle d'un nœud de relations à géométrie variable, capable d'accueillir des rapports fluctuants entre des personnes, des groupes, des lieux et des événements. Selon les 'moments' (les activités, les lieux, les heures ou les périodes de l'année), ces agrégations juvéniles vont constamment se modifier, passer de manière fluide de plus d'une dizaine de personnes à quelques couples ou petits groupes dispersés.

Quels sont les éléments fédérateurs, déterminants, dans la dynamique qui se manifeste par cette géométrie variable des rassemblements? Quelques facteurs influent sur cette géométrie des rassemblements ?

- Les jeunes, avant de se rendre au point de rassemblement principal, passent quotidiennement par d'autres points à proximité, sur lesquels ils trouvent des personnes qu'ils ne voient pas ailleurs, certains restent un moment avec leur ancien groupe d'âge ou plus rarement avec des 'petits'. Une fois leur discussion finie ou l'heure arrivée, ils se rendent sur le lieu principal. Hors, ce lieu principal se déplace plus ou moins au cours de l'année. Cela peut être à cause du soleil, mais cela vient surtout du fait qu'à chaque rassemblement est affecté de manière tacite, un nombre de personnes relativement stable. Si pour une raison exceptionnelle (vacances, embrouille...) les jeunes estiment que le quota minimum ne sera pas atteint, les présents privilégient d'autres lieux (secondaires en temps normal) pour constituer les rassemblements principaux du jour.
- La forme des rassemblements change suivant s'ils sont constitués sur la visibilité, la présence physique... Les jeunes se disposeront différemment pour chaque cas: en cercle, en ligne, dos au fond de scène...
- Si le rassemblement est étendu malgré un faible nombre de jeunes, c'est le signe d'une grande animation.
- Plus ils sont nombreux, plus l'ambiance est tendue. Ce que peut se permettre un petit nombre, sera de moins en moins supportable dans le fonctionnement d'un rassemblement plus fourni.

Cette recherche de stabilité a un coût que nous avons abordé par le contrôle de l'information, le prêt en retour, les renégociations entre strates d'âge des différents rassemblements, ainsi que sous l'angle du compromis.

Les formes prises par ces rassemblements, durables ou éphémères, sont peut-être susceptibles de nous informer sur la nature des cultures territoriales qui y sont mises en œuvre.

Un bruit court depuis la sortie du collège. Il y a eu une bagarre. Ceux qui n'étaient pas là, sont prévenus par les 'éclaireurs'¹⁹³. Une fois alertés, ils viennent à la rencontre des grappes formées aux abords du collège. Ces agrégations juvéniles, semblables à des méduses, s'étirent ou refluent puis se regonflent pour repartir en laissant une traînée qui les rattrapera. Les regards sont à l'affût. Même à l'arrêt, il y a toujours simultanément des élèves en mouvement (souvent les plus 'petits' dans le rôle d'électrons particuliers qui balancent depuis l'épicentre).

Ce rôle des colporteurs d'information et des déformations des rassemblements, se retrouve lors de la 'mise en route' d'une soirée à 'gymnase ouvert' :

L'arrivée échelonnée des différents jeunes dans le gymnase, d'abord les plus 'petits' puis les plus âgés, constitue au final des agrégats hétéroclites, où des pôles aux intérêts variables (basket, foot, discussions, échanges avec les plus 'petits', vanes...) émergent puis disparaissent. Ce chaos serein s'oppose trait pour trait au sentiment d'urgence réglementée propre aux organisations habituelles. Ici, les formes de regroupement n'expliquent que trop tard où se situe l'épicentre décisionnel : c'est au moment où son attraction 'aimante' d'autres jeunes désireux de nouvelles, que déjà l'onde informationnelle se déploie en un cercle dont les points s'éloignent du centre et le font s'éclater en s'écartant les uns des autres. Le signal court sans la moindre fièvre. Les premières mises au point commencent et pourtant chacun ou presque continue ses activités ludiques. Des 'fédérateurs' discrets (des 'moyens' qui veulent avoir l'occasion de choisir les 'grands' avec lesquels ils vont jouer) vont circuler de 'grands' en 'grands' pour monter une équipe. Les jeunes jouent toujours mais l'information a circulé, ils vont s'évanouir lorsque les équipes, en fait présentes sur le terrain mais fondues parmi les autres joueurs, vont commencer la partie. Ceci, sans ce sentiment habituel d'à-coup ou de 'peine à démarrer' caractéristique de ces changements de forme.

¹⁹³ Ce sont ceux qui sont attendus chez eux par leurs parents et ne peuvent se permettre le moindre retard. Ils s'éloignent donc du collège à regret mais participent à l'événement en étant les premiers à annoncer la nouvelle à ceux qu'ils cherchent à rencontrer sur leur chemin.

Apparemment, ces descriptions chorégraphiques ne nous indiquent pas comment se caractérise l'investissement spatial et ce qu'il produit. C'est pourtant la grande force des chorégraphes de produire et maintenir du sens par l'investissement spatial des corps. Ce travail du rassemblement visant à assurer une certaine stabilité dans la forme des relations constitue un *investissement de forme* (d'après Thévenot ; Corcuff, 1995 : 89).. Du coup, cette chorégraphie prend une signification plus grave dans la mesure où elle est symptomatique des relations qui traversent le rassemblement.

Cette description se rapproche de la métaphore qu'Isaac Joseph reprend d'Halbwachs pour caractériser un espace public, celle de l'éponge "qui capte et rejette des flux et qui modifie constamment les limites de ses cavités" (Joseph, 1984 : 40), 'forme rythmique' insaisissable, parce que contingente à ceux qui l'anime et aux lieux qu'elle occupe. Lors des trajets, le *rassemblement mobile* des jeunes progresse par à-coups, la rupture avec le ou les jeunes retenus par une rencontre ou un événement, n'est pas toujours vraiment située. Sa forme n'est pas déterminée et l'arrivée des jeunes dans les "ports d'attache" non simultanée. Cela traduit l'indécision quant à la poursuite du cours d'action (où va-t-on, avec qui, quand...), mais aussi relève d'une prise d'espace particulière où le corps se met souvent en scène sinon en jeu (arrêts au milieu de la route, cris ...).

Un jeune se fait interpeller de loin par un autre qui lui reproche son retard. Ce dernier aurait pu attendre qu'ils soient plus près pour l'invectiver, mais l'éloignement permet d'atténuer l'offense. On peut aussi penser que l'adolescent esquisse un proto-espace public, un espace de publicité susceptible de réunir en un public tous ceux (l'habitant, les jeunes, le passant...) susceptibles d'avoir entendu le reproche.

La météo, le calendrier, l'événement, le nombre ou la diversité des jeunes et des espaces, configurent des rassemblements et des cultures territoriales spécifiques. Dans ce chapitre nous montrons que ces dernières reposent sur les compétences différenciées des participants et stabilisent la forme des relations ayant cours au sein du rassemblement.

Carnet de terrain : quelle vie après le rassemblement?

Mokhtar revient jouer périodiquement au foot au gymnase. Il amène ses amis d'un autre quartier pour des matchs disputés, voire tendus. Il a quitté le rassemblement il y a quelques années. Après avoir été animateur du même gymnase, il a passé le concours pour être chauffeur de bus. Marié, il me parle de son travail bien payé, des chauffeurs racistes et de ses anciens collègues emplois jeunes.

Ahmed a coupé tous les ponts avec le rassemblement. Quatre mois plus tôt, son frère s'est battu avec un autre jeune 'rassemblé'. Contrairement à l'habitude, personne ne les a séparé. Il faut dire que les inimitiés se sont accumulées envers ce petit frère violent avec tout le monde. Celui qui est en train 'd'exécuter' le petit frère d'Ahmed, réalise le souhait des participants sans qu'ils n'en aient jamais eu le courage.

Ahmed n'est pas dupe du caractère de son frère mais ne pardonne pas la passivité de tous devant cette exécution 'hors règles'.

« J'ai arrêté, même avec mes amis. J'ai entendu trop de trucs. Ils déforment tout pour faire des embrouilles. De toutes façon, ça m'apportait rien de traîner. J'ai vingt-cinq ans, il faut que je fasse ma vie familiale.

- Tu as une copine?

- Non. (...) Je cherche une formation. Je vais à l'ANPE, à la Mission Locale. (...) Ça fait longtemps que je voulais arrêter de toutes façons. Là, c'est allé trop loin. (...) De plus voir personne, quand c'est des copains que tu as depuis tout petit... (...) Je suis parti en vacances avec ma sœur pour oublier tout ça. Ça m'a fait du bien. (...) Je veux voir d'autres personnes, plus... plus intelligentes. (...) Moi, je pourrais pas faire votre boulot. Parce qu'ils parlent, ils parlent, mais après... (...) J'ai bien fait de partir. Je sens que depuis, je vais plus de l'avant. Avant, quand j'étais avec eux, je me laissais aller. (...) J'ai un copain, il habite loin, mais je le vois de temps en temps. Avec lui, je suis bien. Avant, il habitait à Créteil, maintenant, il a déménagé ».

Son petit frère est revenu sur le rassemblement une semaine après la bagarre.



On peut donc penser que la forme du rassemblement, sa géométrie et son rythme, peuvent nous renseigner sur la nature des cultures territoriales qui le traversent.

Ceci pour deux raisons:

- D'une part, il a déjà été noté que toute chorégraphie produit et maintient du sens par l'investissement spatial des corps;
- D'autre part, le contrôle de l'information, les compromis, les retours de prêt, de don ou les négociations sont divers moyens utilisés par les jeunes dans leur travail de stabilisation de la forme des sociabilités.

Il y a ici, l'idée qu'une culture territoriale n'est pas attachée à un territoire, mais qu'elle consiste plutôt en une 'forme rythmique' qui se constitue à partir d'un contexte (espace, acteurs...) et qui est susceptible de pouvoir appréhender d'autres environnements. Le rassemblement développe ces compétences de perception et d'action. Du coup, selon sa constitution (incluant une variété et un niveau d'expériences plus ou moins important) il conduit à une plus ou moins grande "configuration"¹⁹⁴ (Ricœur, 1998 : 47) des situations et donc à une transformation des cultures territoriales existantes.



Centre Commercial Bobigny 2

¹⁹⁴ "La configuration est le deuxième stade du récit, l'acte de configuration possède une triple membrure: d'une part, la mise-en-intrigue, que j'ai appelée la 'synthèse de l'hétérogène'; d'autre part, l'intelligibilité, la tentative de mise au clair de l'inextricable; enfin la confrontation de plusieurs récits les uns à côté des autres, contre ou après les autres, c'est-à-dire intertextualité" (Ricœur, 1998 : 47). La préfiguration c'est le premier stade du récit, c'est 'l'enfouissement' du récit dans la vie, sous la forme de la conversation ordinaire. La refiguration est le dernier stade du récit, celui de la lecture.

Contingente et symptomatique, cette forme rythmique va nous permettre d'aborder le dernier chapitre de cette recherche, celui sur le 'cabotage urbain' en partant d'une première hypothèse: les jeunes des rassemblements sont parmi les seuls à avoir une pratique relativement globale de l'espace urbain proche et lointain, contrairement au reste de la population.

11. Le cabotage urbain ou le mouvement ordinaire

A la manière de F. M. Thrasher, un gardien d'immeuble (Créteil) évoque les « couloirs de circulation » des jeunes. Un autre parle de « flux qui remontent » suite à l'intervention de la police dans la cité située en contrebas. Un agent du nettoyage (Nanterre) m'indique que « sur cette avenue, il y a peu de vols à la roulotte parce que cette voie ne correspond pas à un trajet emprunté habituellement par les jeunes ». Un responsable de la Mission Ville (Créteil) m'explique: « Les enfants des quartier 'Contrats de ville' descendent à U.... Ils prennent l'espace et sont tranquilles. C'est un quartier riche au niveau spatial et financièrement. S'ils ont un intérêt, les jeunes vont dans un autre quartier que le leur ». Un responsable de club de prévention (Nanterre) confirme: « Un individu peut se retrouver sur un autre secteur, mais alors on peut se dire qu'il y a un autre intérêt que d'aller rencontrer le copain d'a coté [sous entendant celui pour le trafic]». D'où les histoires qui marquent ces déplacements: « Les rapports avec les autres villes sont conflictuels. (...) Il y a un mec de K... qui a mis une tarte à une fille de J... Le règlement de comptes a duré trois jours. (...) Il y avait une famille de G... qui avait déménagé à Y... Elle s'est fait malmener. Les jeunes de G... y sont allés » (responsable Mission Ville, Créteil).

Il me semble que pour l'essentiel les déplacements participent du rythme de cette 'forme' du rassemblement, qu'ils sont consubstantiels à son existence et que leur rôle est loin de se limiter aux motifs invoqués par mes interlocuteurs.

« Ceux qui bougent, c'est ceux qui ont les voitures. Avant, on partait en groupe. Parfois à plusieurs voitures. Maintenant, c'est des petits groupes » (Karim, Créteil).

Au-delà de cette fausse évidence, nous voudrions dans ce chapitre montrer les différentes facettes et les implications du mouvement sur les sociabilités des rassemblements.

Alter et Ego, deux des jeunes les plus vindicatifs, sont installés à la porte d'un hall (Créteil), situé en retrait du rassemblement des 'petits' et d'autres jeunes qui squattent le lieu. Après un conciliabule, Alter sort du hall avec un scooter et part faire un tour avec.

Pendant ce temps, Ego monopolise l'attention des présents, intrigués par ce scooter qu'ils n'ont jamais vu.

« Combien il l'a payé ?

Ego fait '0' de la main;

- Oh, il l'a péta [volé] ?

- Ego: Ouais, tu vas voir comment il va râler! Il y tient comme un bijou. Il l'a péta et il y tient. Moi, je m'en fous, je l'éclate ».

Tour à tour, 4 ou 5 jeunes vont y monter, Ego le dernier.

Ego ne revient pas, le centre de l'action n'est plus le rassemblement mais il est situé à distance. De fait, le scooter véhicule l'action vers un ailleurs imaginé:

« Qu'est-ce qu'il fait? » ; « Où est-ce qu'il est? »...

Sachant qu'ils n'ont aucune chance de monter sur le scooter, les plus 'petits' retournent sur leur lieu de rassemblement. Puis, les jeunes restants s'éparpillent petit à petit, pour rejoindre en ordre dispersé le carrefour, lieu habituel du rassemblement principal des 'grands'. Cet endroit est stratégique, sur la 'scène', alors que le lieu initial était situé en 'coulisses' à l'arrière d'un immeuble. Ce lieu permet aux jeunes de reprendre prise sur l'action, soit pour 'capturer' le scooter (au moins visuellement), soit pour prendre part à de nouvelles initiatives.

On s'inquiète en ne voyant toujours pas revenir Ego, sans casque sur un deux-roues volé avec très peu d'essence. Chacun y va de son hypothèse: « Je sais où il est, il est chez Sonia! ». On le voit finalement revenir, roulant sur les trottoirs à toute vitesse au risque d'abîmer le scooter. Alter enrage. Il serre les dents en ruminant dans sa barbe.

Comment appréhender le sens d'une telle situation, à l'aide des catégories ethnographiques et sociologiques habituelles?

Au début de ce travail, à la suite d'observations menées sur les cités sur dalles de Bobigny, notre première hypothèse avançait logiquement que plus les enfants vont grandir pour devenir des adolescents puis de jeunes adultes, plus ils vont s'éloigner progressivement de leur logement en passant par plusieurs stades :

- Stade infantile hyperactif sur la placette ou sur les squares au bas de leur immeuble pour faire du vélo, jouer au ballon...
- Mouvements adolescents limités entre dalle ou parkings et hall ainsi qu'à quelques lieux du centre-ville.
- Grand écart de certains jeunes adultes entre une occupation hyperfixe (« tiennent les murs ») d'un hall et de la voirie attenante permettant les sorties lointaines (rue Montmartre, Champs Elysées, Châtelet, St Michel...).

Cette appréciation était confirmée par des responsables jeunesse et politique de la ville des trois villes du terrain d'enquête. Certains estimant que le métro comptait pour beaucoup dans la généralisation de ce mode de vie. Cette première approche reste en partie valide mais ne nous dit rien des relations entre les différents espaces (boulevard, coulisses, scènes, « *chez Sonia* », ailleurs...), les publics ('petits', 'grands' , filles), les liens (scooter, déplacements pédestres, projections imaginaires...) qui sont en jeu dans la situation que nous venons de décrire.

Les chercheurs considèrent en général les agrégations juvéniles depuis leur terrain d'enquête, l'un légitimant l'autre et vice versa: "Omniprésente dans les discours, lieu 'anthropologique' par excellence, la cité ainsi conçue comme unité de vie et comme unité d'appartenance est en ce sens un cadre pertinent pour l'analyse ethnologique" (Lepoutre, 1997 : 62). Du coup, les chercheurs privilégient une vision en termes d'opposition entre l'ici (le terrain) et l'ailleurs.

P. Bavoux parle du "besoin de rupture" qu'ont les jeunes entre le quartier où l'on "rouille", espace "périphérique" et "monotone de la vie quotidienne" ; et d'autre part l'espace public central qui permet "l'anonymat" et le "mixage des populations hétérogènes", "sphère d'évasion" et "espace de possibles" (Bavoux et Foret, 1990 : 73).

Même s'il reconnaît leurs contacts permanents, D. Lepoutre (1997 : 62) oppose le grand ensemble qui reste "l'unité de référence spatiale" et l'espace urbain qui l'entoure, qu'il nomme "l'autre monde"¹⁹⁵, tout simplement parce que "des incursions épisodiques ou mêmes régulières ne suffisent pas pour s'approprier des espaces urbains aussi vastes, aussi anonymes et portant d'une manière aussi facilement perceptible la marque architecturale de la différence et de la domination sociale" (ibid. : 61). En grandissant, sans renier leur attachement au grand ensemble, l'intérêt porté à "l'autre monde" signifie aussi la fin de celui pour le groupe de pairs.

Il ne s'agit pas ici de réfuter la pertinence de tel ou tel découpage, cependant par la notion de cabotage urbain, nous considérons les différences de niveaux d'expérience (appropriation, familiarisation, étrangeté, combat, conflit...) dans leurs relations plus que dans leur incompatibilité. Nous étudions des processus d'apprentissage de la ville, des enchaînements éprouvants ou non, plus que des aires écologiques, des Etats ou des statuts.

¹⁹⁵ D. Lepoutre inclut l'espace scolaire dans cet "autre monde". Cette position est à relativiser, dans la mesure où les situations rencontrées sur le terrain n'ont pas toujours validé cette extraterritorialité du milieu scolaire:

Ce type d'approche peut faire penser aux "territoires circulatoires" d'A. Tarrus (1999), voire aux "ethnoscapes" d'A. Appadurai (2001 [1996]). Pour mieux comprendre ces pratiques juvéniles et les cultures territoriales hybrides qu'elles peuvent constituer, il convient en effet de prendre d'abord en compte les trajectoires de ces jeunes.

Les trajectoires sont d'abord différentes selon le sexe. On a déjà souligné la plus grande présence des filles dans les appartements, les Centres Commerciaux Régionaux, dans la capitale ou au sein des activités encadrées. Sur la 'cité', les filles ne font en général que passer. Leur présence ne paraît légitime qu'en transit, accompagnant un adulte¹⁹⁶ ou dans un but spécifique (achat...). Sans accompagnateur, leur présence même mobile, est comprise comme ambiguë:

« Elles passent et repassent tout le temps. Après, il ne faut pas qu'elles s'étonnent ! ».

Du coup, des ragots à caractère sexuel 'collent' à certaines d'entre elles: « Il paraît que... ».

Deux filles, jeunes adultes, fréquentent successivement quelques jeunes de manière épisodique sans avoir de véritables rapports avec le rassemblement. Dans la pratique, chacune s'accapare un des présents, le conduisant à part mais à la vue du rassemblement, puis sur un mode quasi intime, laisse supposer une histoire privée. La douceur de l'échange en face à face, s'oppose trait pour trait à l'arrogance et à l'attitude de défi dont ces deux mêmes filles font preuve dans leurs rapports sociaux en général (rassemblement, habitants...). Elles s'inscrivent constamment dans un rapport d'exigence (« Donne moi... »), subordonnant les jeunes 'élus'. Ceux qui accèdent à leurs demandes doivent alors assumer une soumission symbolique au vu des autres.

D. Lepoutre (1997) montre qu'à l'inverse des vannes, les insultes visent surtout à inverser une domination. Ici, elle est exercée de fait par les hommes. Les deux filles tentent d'inverser cette domination en imposant une logique de violence verbale dans laquelle elles ont une chance d'avoir le dessus. Elles 'surjouent' un rapport viril en empruntant une vulgarité masculine affirmée (« Espèce de petite salope », dit-elle, s'adressant à un 'grand' qui s'éloigne après l'avoir insulté). Mais dans le même temps, elles se dégradent symboliquement en ne respectant pas l'habitus féminin largement rappelé par les garçons. Nouvelles sur la cité, fières et indépendantes, elles s'apparentent à la figure de Candy étudiée par P.

¹⁹⁶ D'après une responsable de la Mission Ville de Créteil, les jeunes filles maghrébines se servent de la religion comme protection vis-à-vis de leur famille jusqu'à leur émancipation : elles tiennent leur rôle « dans les codes de la famille traditionnelle » puis s'en libèrent hors du cadre familial où elles tiennent un rôle de « jeune femme moderne » à Paris ou ailleurs (copains, cinéma, rue...). Double rôle que doivent respecter les collègues, notamment en ne lui disant pas bonjour lorsqu'elle est avec ses parents. « Etre mariée est le seul moyen de sortir de la famille ». Les parents sont les garants d'une tradition qui n'existe plus en Algérie où les filles sont plus libres. Les filles doivent donc créer une relation de confiance où le fait de fréquenter des français, être engagée politiquement ou dans des études ne fait pas oublier son identité. Ce syndrome traditionaliste des parents se pose notamment pour les filles qui réussissent dans leurs études et prennent donc de l'indépendance plutôt que pour celles qui ne réussissent pas, filles à l'avenir tout tracé. « Ces parents font ça parce que s'ils perdent ça ils perdent tout ».

Bourgois (2001 : 251): redistribution des rôles, crise du patriarcat, difficile libération des femmes, sexe, drogue et amour romantique. Le principal fournisseur de drogue de la cité (Créteil) évoque la discussion qu'il vient d'avoir avec elle: « Elle m'a dit "Aujourd'hui, mon anniversaire à moi, c'est toi" ».

Le rassemblement ne tarde pas à porter un jugement défavorable, voire parfois hostile, à leur rencontre. Ce jugement s'exprime à mots couverts le plus souvent (regards, remarques privées...). Les seuls qui s'affrontent à elles doivent surenchérir dans l'injure face à une fille et donc se dégrader, pour espérer l'emporter.

Ces comportements agressifs envers ces filles sont limités, essentiellement pour préserver la cohésion des jeunes des rassemblements (tous masculins), dont certains ont des relations privilégiées avec elles.

Paradoxalement, ces deux filles font preuve de la même volonté que les participants aux rassemblements, mais exacerbée: celle de "capter des flux" (Deleuze). Une volonté que certains leur reprochent:

« Elles vont à droite, à gauche, elles sont pas claires ».

Les jeunes s'appuient en effet sur les rassemblements mêmes mobiles, comme nœuds de réseaux (péages) par lesquels transitent les informations, récits, occasions, trafics, drague...:

Un jeune attend seul sur le rassemblement apparemment désert en cette mi-juillet, son rendez-vous chez le médecin installé à une dizaine de mètres de là. A la différence de la salle d'attente, il peut se tenir à l'affût de tout ce qui pourrait transiter par le rassemblement même virtuel: les 'petits' qui tournent en vélo sur le quartier et qui pourraient lui rapporter quelque information, un 'grand' isolé qui a besoin de rencontrer un autre jeune et va passer sur le lieu de rassemblement pour s'enquérir de l'endroit où il peut le trouver... « J'ai pas de portable. Si je me dis, tiens j'ai pas vu Hamid du Mont-Mesly, soit je monte chez moi lui téléphoner, soit je vais au troisième étage du centre commercial. J'ai une chance sur deux de le trouver »¹⁹⁷.

L'enquête n'a pas confirmé une telle régularité. S'il y a régularité, elle est le fait du rassemblement dans son ensemble, ce qui n'indique pas nécessairement que chaque jeune soit présent de manière aussi régulière. De plus, elle correspond plutôt aux heures de la journée qu'à celle des jours de présence qui sont moins systématiques. Ils se retrouvent toujours aux mêmes heures, mais quand ils sont là.

¹⁹⁷ Cette affirmation de régularité revient périodiquement. A la recherche d'un des jeunes du rassemblement, un autre m'indique : « Si tu y vas à 21h, tous les soirs tu les trouves à 'Carrefour' ». Une responsable à la Mission Ville de Créteil tient les mêmes propos: « Les garçons ne sonneront pas chez le copain mais attendront qu'il sorte ou iront voir s'il est ailleurs (hall, espace jeunes...) où quelqu'un pourra peut-être les renseigner ».

Il semble donc que cette nécessité d'affirmer des récurrences constitue plutôt une 'reprise' sur laquelle s'appuie le cabotage urbain¹⁹⁸. Ce dernier permet ainsi de passer à de nouvelles configurations (voir chapitres précédents), sur des motifs affinitaires, citoyens, professionnels...

Les trajectoires sont aussi différentes suivant l'âge. P. Bavoux (1990 : 73) a décrit les différentes étapes scandant la pratique d'un lieu central comme la rue de la République à Lyon. Cette pratique relève successivement de dimensions:

- **Mythique:** représentation à distance de l'espace central comme étant une micro-scène de la société française;
- **Initiatique:** apprentissage des codes en vigueur sur cet espace;
- **Identitaire:** choix par le jeune de manifester son unicité ou son universalité, de se détacher ou se fondre;
- **Transitoire:** tremplin vers d'autres horizons urbains et de nouvelles mobilités.

Il s'agit ici pour les jeunes de passer d'un ici à un là-bas, d'un terrain à l'autre. Suivant les âges, les individus et la 'forme rythmique' du rassemblement, les points d'attache sont variables, les prises d'espace et les territorialisations diffèrent.

Cependant, le processus décrit sur la rue de la République, induit une conception binaire de l'espace urbain juvénile, qui ne débouche que dans une phase ultime, adulte et mature, sur une pratique plus large de la ville. Si elle est didactique, cette approche minimise la multiplicité des mondes et la pluralité des normes observées par les jeunes (collège, MJC, petits boulots, centre commercial, modèle médiatique...). Ce sont avant tout ces expériences, ces épreuves, qui préparent (entre autres) à la découverte d'un espace central.

Nous avons vu en effet que les tentatives pour négocier son statut (lié à l'âge essentiellement) conditionnent l'accès aux divers rassemblements. Cet accès aux rassemblements ouvre aussi sur différentes mobilités (géographique, biographique, entre types de socialisation, avec les autres publics lors des cabotages...). Grandir, c'est avoir accès à l'information. C'est rentrer dans un secret alors partagé entre pairs et en sortir renforcé par de nouvelles mobilités. Mais les mouvements ne se limitent pas à la

¹⁹⁸ Ce que résume bien une remarque ambiguë entendue au cours de l'enquête: « *Les jeunes n'ont pas l'habitude de se donner rendez-vous tous les jours à un endroit de la cité parce qu'ils savent qu'untel y sera. Ils circulent sur la cité* » (agent service nettoyage, Nanterre).

provenance ou à un déplacement, ils caractérisent plus généralement une pluralité de sphères dans lesquelles ces acteurs évoluent, une pluralité de domaines de compétence et de types d'engagements qu'ils souscrivent (université, travail, rassemblements...) comme nous l'avons vu avec la soirée au festival XXL de Bobigny.

**Carte des déplacements de
jeunes (11 plans situés en fin de
mémoire)**

Les cartes de déplacements de jeunes montrent qu'il y a des quartiers qui gardent peu les jeunes qui y habitent (Berlioz (B), Echat (C), Komarov (N)), des quartiers qui accueillent les jeunes d'autres quartiers (Bons enfants (B), Palais (C), Picasso (N)), des quartiers où les jeunes vivent de manière plus ou moins autonome (Pont-de-pierre (B), Abbaye (C), Anatole France (N)) et des quartiers où les jeunes ne font que passer (Amitié-Barbusse (B), Montaigut (C), Champs-pierreux (N)). Ce passage est fortement lié à la situation urbaine de ces quartiers, situés entre deux pôles d'attractivité (collège, quartier émissif ou récepteur...).

Les quartiers émissifs connaissent une situation sociale différenciée mais à chaque fois difficile (instabilité, défaut d'identité, pauvreté). Les quartiers réceptifs ont une vie sociale riche due à une position urbaine favorable (prés d'un collège, près du centre-ville...) ou à une relative diversité sociale. Les quartiers dont les jeunes vivent de façon autonome sont des quartiers enclavés ou stigmatisés. Certains quartiers connaissent des périodes où peu de jeunes sont présents de manière conjoncturelle (1 ou 2 ans) à cause de la situation démographique des ménages habitants ces cités.

L'occupation des lieux proches et les excursions éloignées relève de démarches collectives, mais ce sont des relations d'individus à individus qui motivent les déplacements interquartiers, même si ce sont des groupes qui se déplacent de copains en copains pour aboutir dans un autre quartier. Les cartes de déplacements montrent notamment le rôle important de la carte scolaire dans les liens entre ces jeunes. D'autres contacts peuvent être liés pendant leurs visites au Centre Commercial, lors des différents événements organisés par les villes ou encore à l'occasion de petits trafics, d'activités sportives, sorties en boîtes¹⁹⁹. Si les rassemblements se caractérisent par la régularité de la présence des participants dans la rue, ces cartes montrent l'importance de la notion de réseau, moins visible mais tout autant explicative des sociabilités qui s'y produisent.

Les destinations, notamment parisiennes, dépendent plus des réseaux affinitaires existants que des proximités géographiques ou de la commune d'habitation, même si l'influence des réseaux de transports n'est pas négligeable.

¹⁹⁹ On peut noter le fait qu'il s'agit souvent pour les plus grands, de boîtes de nuit communautaires (zouk, reggae...).

M. Kokoreff (2001 : 253) réfute lui aussi l'opposition frontale entre deux mondes (le quartier et le centre), parce qu'elle oublie l'épaisseur du rapport, de la tension qui peut exister entre les deux. Tension qu'il perçoit notamment dans les transports urbains²⁰⁰. D'autre part, cette opposition fait l'impasse sur la capacité des jeunes à habiter n'importe quel lieu, différemment suivant les individus et les espaces, sans que l'on parle nécessairement tout de suite d'appropriation. S'attachant à repérer les processus de socialisation urbaine par la mobilité, il préfère insister sur le degré de fixité et de mobilité des situations. Il distingue quatre types de mobilité:

- **De désenclavement:** déambulations juvéniles qui manifestent l'incertitude d'une identité sociale;
- **Aléatoire:** mobilité 'multi-territoriale' non programmée, dans laquelle il s'agit de "jouer du réseau" de transport, de ses ressources et de ses capacités;
- **Déviant:** mobilité dont le sens est donné par la fraude ou tout autre acte délictueux (agression, dégradation, racket...). La transgression est considérée comme la réparation d'une exclusion dont l'injustice est redoublée par le contrôle;
- **De réassurance:** mobilité restreinte entre des lieux familiers.

Les notions de fixité ou de mobilité ne sont donc pas perçues ici uniquement dans une opposition dans laquelle les jeunes attendraient, fixes sur le quartier et deviendraient mobiles pour se diriger vers le centre. Chaque situation est considérée comme tendue entre fixité et mobilité (sociale, spatiale, dans les rôles que l'on s'attribue selon les situations...). Elle s'exprime en degré au sein de cette échelle de mobilité:

« Lui, il est resté des heures sur la boîte [PTT] » (Méroane, Créteil).

La dynamique de ce 'nœud de familiarité' qu'est le rassemblement, semble donc provenir de 'cabotages urbains' mobilisant des cultures territoriales, des situations et des contextes différenciés. Lors de ces cabotages, des jeunes vont écumer, à chaque fois dans une configuration différente (nombre de personnes, composition...), des gymnases, MJC, collèges, des lieux de travail, des centres commerciaux, Paris (Bastille, Belleville, Montmartre, les Champs-Élysées...)

²⁰⁰ Pour P. Bavoux, le quartier disparaît au terminus rue de la République, au moment de la descente du bus.

La notion de 'cabotage urbain' définit un quotidien et une banalité qui doit nous garder d'une approche qui tendrait à valoriser les acteurs mobiles (géographiquement, professionnellement, culturellement...), parvenant à établir des contacts personnels avec d'autres acteurs, éloignés spatialement ou socialement (écarts hiérarchiques, différences de statut, de rôle, d'origine, de groupe...). La valorisation de ces "passeurs" (jeune entretenant des contacts fréquents avec le personnel municipal susceptible de fournir un emploi...), insiste en général sur leurs capacités (de quoi sont-ils capables ?), au détriment de ce qu'ils font (quels savoir-faire mettent-ils en œuvre ?). On applique alors à ces personnes des qualités en propre (malin, persévérant, intelligent...), qui tendent à qualifier des personnes humaines susceptibles d'agir dans des projets, de la même manière que l'on jaugerait des produits ; et à oublier les compétences distribuées parmi les espaces ou les autres acteurs (le jeune 'rassemblé' ordinaire, l'usage quotidien...).

L'idée de cabotage correspond à une unicité (c'est le même bateau), ce qui ne colle apparemment pas à un rassemblement qui lui, est recomposé à chaque fois. Si l'on considère cette notion comme pertinente, c'est parce que nous caractérisons le rassemblement comme une 'forme rythmique' (l'éponge...), forgeant des relations identitaires, culturelles et un type de rapport aux 'mondes', suffisamment présents pour imprégner les jeunes au travers des différentes configurations ou situations rencontrées. Le cabotage implique une culture territoriale, une navigation spécifique, comportant une perspective du littoral connu, plus ou moins éloignée (on est plus ou moins en haute mer selon que l'on se trouve dans tel ou tel espace, dans telle ou telle situation...), les accidents de la côte servant de repères (voir chapitre sur la construction de la familiarité). Si la mer devient houleuse, il est toujours possible de rester au port: Un jeune recherché par la police ne se présente plus sur le lieu de rassemblement principal, trop public, mais retrouve les jeunes sur d'autres lieux fréquentés par le rassemblement (hall, gymnase...).

J'accompagne des 'petits' dans la galerie du centre commercial lorsque nous rencontrons trois filles. L'une d'elles avait appelé un des garçons la veille pour qu'ils se voient. Après s'être expliqué avec la fille, il nous raconte qu'il avait décliné l'invitation en répondant « Je bouge ! ». Le silence des adolescents lui fait comprendre qu'ils ne sont pas dupes eux aussi. Il répète « Je bouge là [sous entendu là où ils sont] ». Mais 'bouger' ce n'est pas vraiment aller au centre commercial. Lorsque plus tard, je lui demande où ils 'bougent' le week-end, il me répond « Paname », sans que je sache vraiment ce que pour lui, relève du souhait ou de la réalité de ses mouvements.

Nous avons vu qu'en dépit d'une relative homogénéité sociale des jeunes fréquentant les rassemblements, on constate une assez grande diversité de leurs provenances et de leurs destinations. Ils habitent souvent d'autres quartiers (affinités de collège, déménagements), des villes diverses (anciens habitants ou affinités de lycées professionnels notamment), voire parfois des départements différents (parents séparés...).

La mise en mouvement n'est donc pas une démarche partagée au même niveau par l'ensemble des jeunes. Nous avons déjà évoqué l'accoutumance qui peut provenir d'une fragilité particulière du jeune (chômage, parents séparés...). Cette accoutumance est souvent renforcée par la nécessité d'être 'présent' quotidiennement pour les revendeurs de drogue. Il faut être là quand vient le client. Du coup, l'absence de 'motif' au déplacement rend la mise en mouvement plus éprouvante encore.

« Je me lève le matin, hou hou, les gens dans un sens, les voitures... C'est trop speed »²⁰¹ (Faysal, Créteil).

« Si l'on propose à un garçon une place au cinéma de Créteil à 20f, il sera d'accord car ce n'est pas loin. Si on lui propose une place de cinéma et un repas au restaurant gratuits à Paris, il va y réfléchir à deux fois à cause des problèmes de racisme entre autres. Par contre, s'ils sont en groupe ils peuvent aller loin » (responsable Centre Social, Créteil).

« Quand je leur propose de venir au Service Municipal Jeunesse, [les dealers] me répondent: Ca fait 10 ans qu'on part en vacances, on n'a jamais rien demandé à la mairie, c'est pas aujourd'hui qu'on va commencer » (animatrice jeunesse, Bobigny).

Suivant les moments de l'année, de la semaine ou selon les horaires de la journée, les jeunes ne rencontreront pas les mêmes personnes et les mêmes situations. Par exemple, le sens de ce qui se produit dans un gymnase est bien différent s'il est familier ou situé à l'extérieur, s'il s'agit d'équipes venant de plusieurs endroits de la ville, d'autres communes (ce qui correspond plutôt à l'arrivée des beaux jours), ou s'il s'agit d'un entraînement routinier. Les situations occasionnées par ces cabotages (entre des adolescents et un équipement, des jeunes et des passants...) ne relèvent pas d'une opposition privé – public dans laquelle les jeunes soit s'approprieraient un territoire, soit devraient se couler dans le moule de l'anonymat. Il s'agit plutôt d'un continuum au sein duquel le rassemblement comme 'forme rythmique' induisant une culture territoriale spécifique, prend une place variable.

²⁰¹ Cette sensation d'être dépassé par la vitesse de ce qui nous entoure, semble être assez partagée par les gros consommateurs de haschich.

Si l'on considère pour l'analyse le rassemblement comme un tout, on peut dans une première approche, esquisser au moins deux formes de cabotages, suivant le type d'aire urbaine où il se produit:

- **Aire centrale équipée:** les jeunes gravitent essentiellement au sein même du quartier ainsi que dans ceux limitrophes.
- **Aire périphérique peu équipée:** les participants au rassemblement sont à la fois plus recentrés sur quelques lieux stratégiques mais aussi mobiles sur de plus grandes distances spatiales ou situationnelles.

Au-delà de cette première esquisse, nous constatons que selon ces mobilités, les activités, les lieux, les heures ou les périodes de l'année, ces rassemblements vont constamment se modifier, passer de manière fluide de plus d'une dizaine de personnes à quelques couples ou petits groupes dispersés. Les jeunes doivent donc composer à partir de géométries du rassemblement qui varient avec les différents 'ports d'attache', leurs publics et leurs cadres respectifs. Les jeunes adoptent alors des postures identitaires, territoriales ou morales 'composées'. Le lieu de rassemblement devient pour les jeunes, un espace ressource d'urbanité sur lequel s'éprouvent les différentes cultures territoriales.

Les mobilités et notamment les cabotages urbains, s'appuient sur des reprises et des cultures territoriales spécifiques (navigation):

« Samedi, je vais à Troyes. Je vais m'acheter des T-shirts... C'est moins cher là-bas. Cyril et Karim y sont allés. Il m'a dit qu'il y avait un arrivage le samedi. Je me suis engueulé avec ma Daron [mère]. J'avais rien, pas de T-shirt, pas de short propre. C'est comme Hamid [son frère]. Il me pique tout, même les sticks pour mettre sous les bras. J'en ai acheté, tu vas voir ».

Si l'on considère les cultures territoriales nourries par ces récits (le secret, le 'tuyau', le regard, la rumeur...) et ces cours d'action, comme des mises en mouvement potentielles, comme embrayeurs de mobilités, le temps n'est plus seulement celui des 'rendez-vous', notamment institutionnels (celui que l'on manque, les horaires de cours, de fermeture de services administratifs, d'arrivée au travail, de créneaux d'activité...). L'espace ne relève plus simplement d'un territoire que l'on habite. Le mouvement devient déterritorialisation, proximité de trajectoires (spatiales, biographiques...) que l'on se fraie, d'expériences sensibles dans une culture urbaine de l'intervalle entre les "mondes".

Ce n'est pas la mobilité en elle-même qui apporte plus de socialisation et de mobilisation. C'est la capacité à combiner des situations comportant par exemple un haut degré de mobilité (transports, centre urbains...) à d'autres plus sédentaires (travail, habitat...). Il s'agit moins de considérer la compilation de situations diversifiées ou le répertoire des rôles ; que le mouvement, le cabotage de l'une à l'autre, compte tenu des écarts qui les séparent (sociaux, spatiaux...) et donc des épreuves que représentent ces mises en mouvement.

Les mobilités des jeunes composent alors un rapport plus complexe que la figure habituelle 'centres-périphéries'. Ce rapport classique ne représente plus qu'une partie des mouvements urbains. Avec la notion de cabotage, nous passons à une approche plus décentrée, avec ses voisinages, ses multiplicités, "ses façons de prendre les choses par le milieu" (Descamps, 1986 : 21), bref, la métaphore du rhizome (Deleuze et Guattari, 1980).

La notion de cabotage urbain est l'aboutissement d'une démarche qui travaille cultures et territoires par le mouvement. On ne pouvait dans ce cadre, opposer un ici à un là-bas ou un privé à un public. Nous avons vu par ailleurs que les rassemblements ont une géométrie variable. Avec le cabotage urbain, nous essayons de comprendre les processus d'apprentissage de la ville par ces configurations mobiles. Il fallait donc tout d'abord, saisir ce qui, malgré la fluidité des rassemblements, relevait d'une unicité susceptible d'être un support d'identité ou de culture territoriale et représenter une ressource d'urbanité pour les participants.

Nous avons tenté de définir le rassemblement à l'aide de deux notions: le nœud de familiarité interactionnelle et la forme rythmique. Dans ce chapitre, il nous a fallu traiter plutôt le deuxième aspect de ce processus d'apprentissage, en considérant la diversité des ports d'attache et la navigation spécifique de ces rassemblements juvéniles. La dynamique de ces nœuds de familiarité provient en effet des cabotages qui vont enchaîner des situations plus ou moins éprouvantes. Il fallait donc considérer les trajectoires dans leur diversité et les différences dans leurs relations.

Les histoires de vie ont rassemblé des individus aux provenances et aux destinations hétérogènes, malgré une relative homogénéité sociale. Selon son âge ou si l'on est une fille, délinquant éloigné par décision de justice ou enfant de parents divorcés, lycéen ou revendeur de drogue ; les trajectoires façonneront des inégalités de mouvement. « *Bouger* » ne prend pas le même sens pour tous. L'accoutumance ou l'absence de motif rendront toute mobilité plus éprouvante (travail, sortie, achat...).

Plutôt que de constater l'état ou le statut d'individus, le caractère central ou non des aires urbaines concernées, il nous a fallu d'une part observer les mécanismes spécifiques au rassemblement, capables d'initier le mouvement et d'autre part de travailler l'épaisseur des rapports entre chaque situation.

La notion de cabotage urbain, loin d'opposer fixité du quotidien et mobilité événementielle, considère le mouvement ordinaire comme s'appuyant sur:

- Les offenses et les négociations territoriales qui rendent possible l'accession à de nouveaux rassemblements. L'apprentissage de nouvelles cultures territoriales pour et à cette occasion, forge de nouvelles compétences, de nouveaux engagements et de nouvelles mobilités;
- Les reprises qui permettent de compter sur des récurrences (« *Tu le trouveras là-bas tous les soirs* ») pour capter des flux (« *On partira direct de là-bas* ») et on décidera où on va avec lui, car il connaît les bonnes adresses);
- Les récits (« *Il paraît qu'il y a un nouveau "grec"* ») et les anticipations, font émerger de nouvelles configurations mobiles.

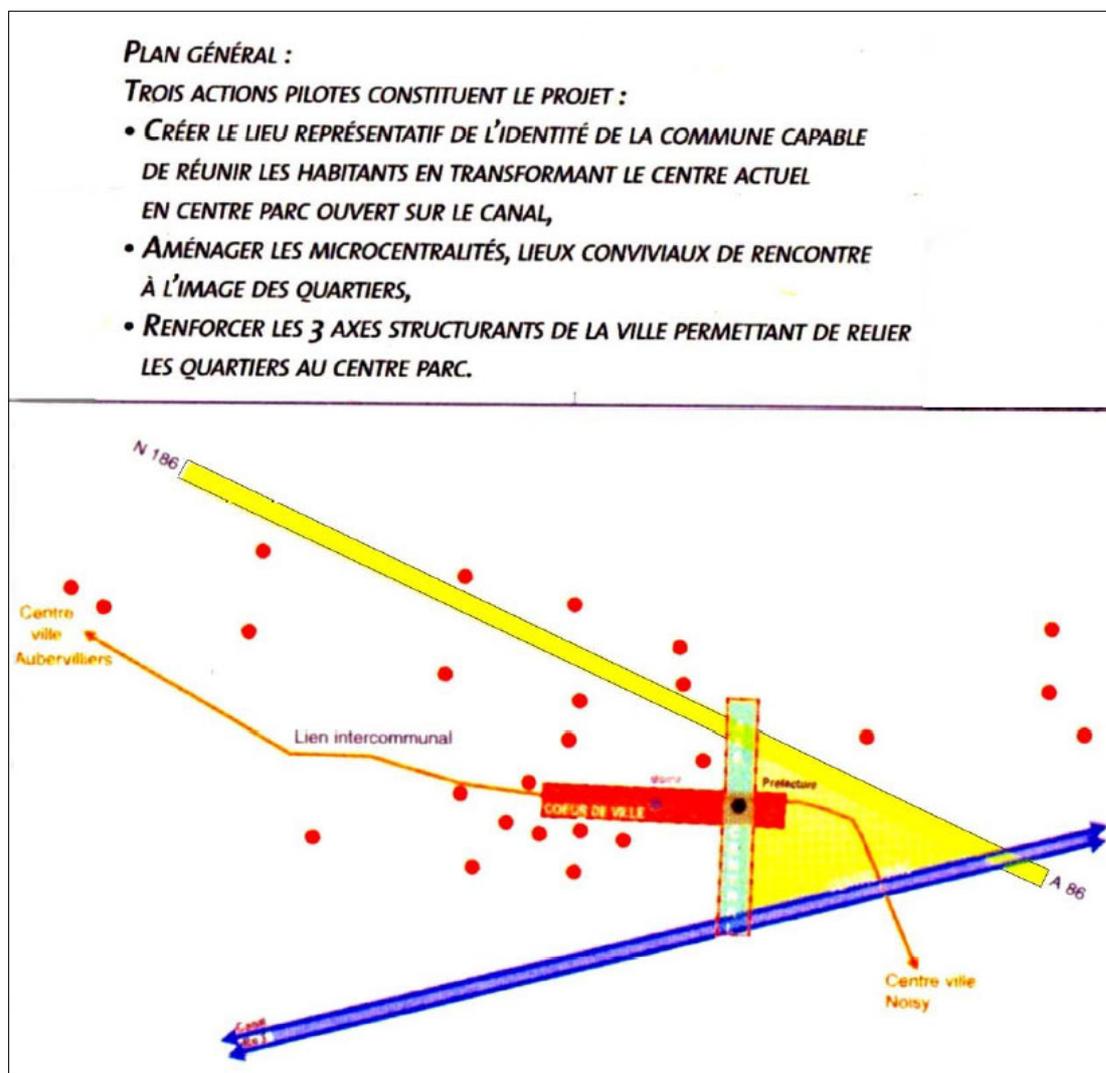
Travailler l'épaisseur de ce mouvement ordinaire, c'est considérer:

- Chaque situation tendue entre fixité et mobilité
- Une approche spatiale décentrée, soucieuse des voisinages, des multiplicités, des risques et des opportunités que permet chaque différence, chaque épreuve;
- Les savoirs-faire et les cultures territoriales mises en œuvre lors des passages, des intervalles entre ces mondes quotidiens (famille, collègue, 'petits' boulots...).

“La conviction de la vie est pour le moment bien davantage sous l’empire des faits que de convictions. Et de faits, en vérité, qui n’ont presque jamais encore et nulle part servi de fondement à des convictions. Dans ces conditions la véritable activité littéraire ne peut prétendre à se dérouler dans un cadre littéraire - cela est au contraire l’expression ordinaire de sa stérilité. L’efficacité littéraire, pour être notable, ne peut naître que d’un échange rigoureux entre l’action et l’écriture ; elle doit développer, dans les tracts, les brochures, les articles de journaux et les affiches, les formes modestes qui correspondent mieux à son influence dans les communautés actives que le geste universel et prétentieux du livre. Seul ce langage instantané se révèle efficace et apte à faire au moment présent. Les opinions sont à l’appareil géant de la vie sociale ce qu’est l’huile aux machines ; on ne se met pas devant une turbine pour l’inonder d’huile à machine. On en verse quelques gouttes sur des rivets et des joints cachés qu’il faut connaître”.
(Benjamin, 1978 [1972] : 149)

Petite histoire d'un projet 6 : revalorisation urbaine de Bobigny (avec Paul Chemetov)

Cette sixième et dernière petite histoire a un statut particulier. C'est en effet la première fois que lors d'un concours, j'interviens comme sociologue, intégré dans une équipe de maîtrise d'œuvre, mais ne pilotant ni ne participant véritablement à l'équipe d'architectes en charge du projet. Cette extériorité contraste avec ma connaissance du terrain, bien supérieure à celles de mes expériences précédentes comme architecte ou urbaniste. Avec le soutien de P. Chemetov, ce concours constitue l'occasion inespérée de mettre à l'épreuve les conclusions de mon travail sur les rassemblements de jeunes à Bobigny, Créteil et Nanterre.



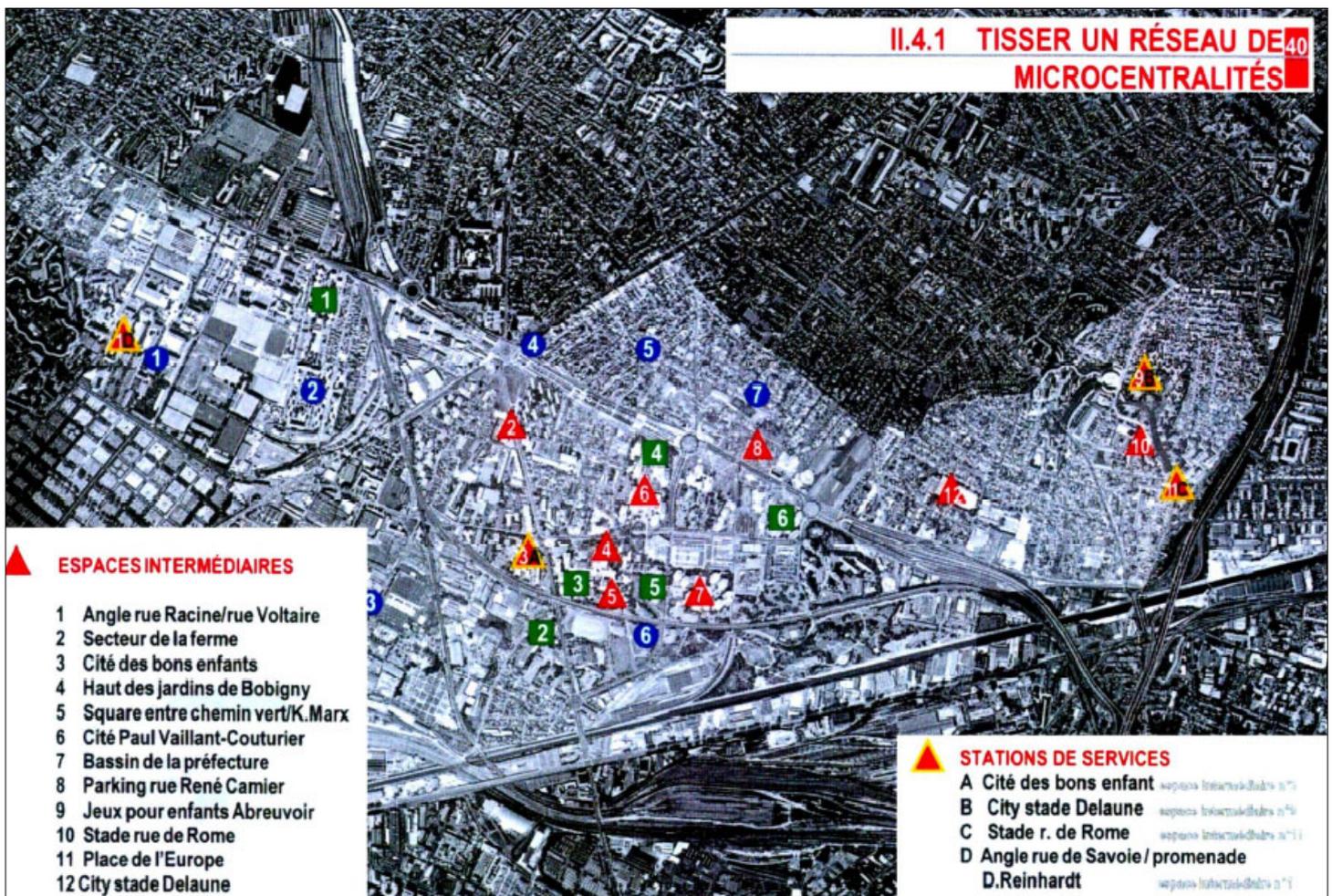
Cette mise à l'épreuve comporte une part de risque, celle de réduire des propositions ambitieuses, ouvertes et nuancées en un projet fonctionnaliste, figé et standardisé. La municipalité, qui pilote ce Grand Projet de Ville souhaite "créer de nouvelles conditions démographiques au dynamisme ; affirmer le statut de capitale départementale en réinventant une centralité ; développer les potentialités économiques ; renouveler la forme urbaine et faire émerger une nouvelle cohérence territoriale". L'équipe propose de créer un "centre-parc", en étendant le domaine planté à une grande partie de l'hypercentre actuel et de tisser un réseau de microcentralités en s'appuyant sur les rassemblements quotidiens existants, pour y insérer des "stations de services", sur lesquelles pourraient se greffer selon les cas, des prestations plus ou moins lourdes, à débattre et donc à adapter aux lieux et à leurs évolutions. "L'étude minutieuse des différents quartiers et de leurs pratiques de rassemblement, nous a permis d'identifier 25 microcentralités à proximité des lieux d'habitation. Ces lieux seront aménagés en stations de services pour les habitants. Ils permettront de distribuer des informations, d'y implanter des relais de proximité pour les services de la commune, d'y abriter les associations... et de se rassembler" (extrait de la réponse au concours).

Le choix du jury se porte sur... l'ensemble des candidats. Toutes les équipes sont déclarées co-lauréates. Elles doivent s'unir autour d'un atelier commun pour élaborer un projet global grappillant parmi les différentes réponses de chaque équipe telle ou telle proposition pour en faire un projet unique.



Ce qui se révèle pour la commune un pari risqué financièrement (ce choix porte à retenir les propositions lourdes de chaque projet et à laisser de côté toutes les résolutions secondaires), relève aussi d'un choix ambigu qui complique la conduite conceptuelle et technique du projet global (il n'y a aucune équipe pilotant l'atelier commun).

Ce choix va profondément transformer le sens des microcentralités proposées initialement par l'équipe Chemetov, jusqu'à leur disparition presque complète.



VI. Les pauses publiques :	
de l'approche transdisciplinaire et de ses conséquences pratiques	335
1. Les dynamiques du proche	336
2. Les enjeux urbains d'un espace social de controverse.....	341
a. Entre fixation et mouvement	342
Les espaces jeunes	345
b. Services, Publics	346
c. Une démarche participative	348
6. 3. Pour un espace public pratique	351
a. Parcours	354
b. Epilogue	354

VI. Les pauses publiques : de l'approche transdisciplinaire et de ses conséquences pratiques

Quel sens donner à l'être ensemble, dans un espace urbain où la proximité ne rime plus forcément avec une distance annulée ? Cette question, qui peut paraître vaste mais légitime pour un architecte-urbaniste, dénote d'une certaine inquiétude, celle de voir des centres vides de tout rassemblement, dès lors que n'y sont pas réunies les locomotives commerciales ou les atours symboliques d'un "cœur de ville".

Pour répondre à cette préoccupation, il nous a fallu opérer quelques déplacements sociologiques puis ethnographiques et préciser l'objet susceptible d'interroger ce phénomène de découplage entre centres (spatial, institutionnel...) et rassemblements effectifs. Particulièrement sensibles, les agrégations juvéniles se sont révélées être de bons analyseurs des tensions entre "droit à la ville" (centre), et "ville à l'œuvre" (rassemblement) (Joseph, 1994). D'autre part, elles apparaissent comme étant un outil efficace pour travailler le couplage flou entre ordre social et ordre interactionnel.

Les rassemblements de jeunes ont acquis progressivement dans la recherche un rôle d'acteur potentiel dans la transformation de l'espace urbain. Dans cette optique, il nous a fallu montrer en quoi ils représentent des formes spécifiques distribuant des compétences, fonctionnant à la fois comme espace ressource et moyen d'action. Après un rappel des avancées réalisées au cours de ce mémoire, nous indiquerons en quoi le fait de considérer ces regroupements de jeunes par une approche sociologique, une implication ethnographique puis une démarche d'urbaniste est susceptible d'interroger

les acteurs de l'urbain. Cette manière d'aborder une problématique permet aussi d'apporter un autre regard sur la recherche consacrée aux "bandes de jeunes" et ouvre, nous allons le voir, des perspectives pratiques pour le projet urbain.

1. Les dynamiques du proche

Repartons de ce 'centre vide' à l'origine du questionnement. H. Lefebvre met en évidence le caractère toujours inachevé du centre, poussant à l'émergence de centres secondaires. Répondant à cette menace, les évolutions récentes des centres montrent une tendance à la totalisation, en s'attribuant la plupart des fonctions urbaines. Seule à même de résister à la métropolisation renforcée de l'agglomération parisienne, cette évolution entraîne une recomposition et un repositionnement des périphéries. Si Christaller est mort, "l'idée de centre", d'urbanité, reste essentielle dans la vie quotidienne pour surmonter les découplages effectifs entre centres et rassemblements.

Le recouvrement de ces deux dimensions, dépendrait d'un travail permanent des protagonistes pour rester lors des rassemblements, en contact avec le contexte sociospatial (transport, travail, loisirs...), tout en s'impliquant dans les engagements situationnels (faire face à la situation, improviser, rester convenable...). Ce travail quotidien produit un attachement au rassemblement qui semble le qualifier, lui donner un rythme et un style particulier.

La confrontation de cette hypothèse avec les ouvrages sociologiques portant sur les agrégations juvéniles met en évidence des conceptions du social ballottées entre communautarisme (F. M. Thrasher) et individualisme (F. Dubet) face à celle de E. Goffman qui considère les cadres et les situations. Le choix méthodologique retenu a consisté à ne pas présupposer le groupe pour le "laisser venir" en l'insérant dans une problématique plus large de rassemblement, avec sa double dimension structurale et situationnelle, son caractère situé. Sa forme ne repose plus alors sur un milieu, mais s'élabore au travers de la réinterprétation des cadres qui structurent les engagements.

Comprendre le caractère situé des rassemblements, c'est démontrer que leur dynamique provient d'une action guidée et inscrite dans les circonstances locales. C'est aussi exposer de quelle manière les situations construites par l'action des protagonistes, sont susceptibles de modifier cet environnement. Enfin, c'est mettre en évidence les moyens par lesquels les rassemblements quotidiens de jeunes mobilisent ceux qui les

animent. Une problématique au croisement de la sociologie, de l'ethnographie et de l'urbanisme.

Poursuivant cet objectif, nous avons été conduit progressivement à construire la notion de cultures territoriales. Elle s'attache aux rapports entre les différentes cultures, entre les divers territoires, ainsi qu'aux relations entre cultures et territoires. En confrontant cultures et territoires, les mises en mouvement des jeunes provoquent des épreuves que les rassemblements, après les avoir favorisées, aident à surmonter.

Les jeunes qui composent les rassemblements sont tributaires de conditions objectives (sociales, culturelles, spatiales, symboliques...) qui les poussent au désœuvrement (chômage, sortie du système scolaire...). Une histoire commune rapproche ces jeunes qui se rejoignent dans leur opposition au milieu environnant (adultes, collègue, parents...) et autour d'intérêts mutuels (coprésence, rumeurs, prêts, trafic...). Ils surjouent les rôles qui leur sont attribués (celui du "jeune de banlieue" par exemple) pour transcender les conditions objectives qui leur sont faites. Cette performance n'évite pas une certaine vulnérabilité, dans la mesure où les jeunes rassemblés doivent remettre en jeu leur rôle en permanence, au gré des situations qu'ils rencontrent.

Si nous avons choisi d'aborder par la notion de rapprochement des situations habituellement décrites en termes de bande ou de groupe, c'est qu'elle nous permet d'inscrire ces phénomènes dans une banalité sociale et quotidienne. De plus, elle souligne que l'urbanité est relative à des situations, plus qu'à des publics ou des espaces.

Le terme de rassemblement repose sur ce double constat de banalité sociale et d'urbanité relative, pour se définir en tant qu'arène au sein de laquelle s'expriment des virtuosités (sportives, délinquantes...). Celles-ci reposent sur des capacités distribuées parmi les rassemblés, le rassemblement et le contexte.

Ce lieu d'apprentissage, qui s'apparente à un espace intermédiaire peut remplir plusieurs fonctions: point de passage, seuil, point de contact, soupape, accueil. Nous avons cependant souhaité nous départir d'une approche par trop fonctionnaliste, pour nous intéresser aux sens que prenaient ces rassemblements pour les différents acteurs. Suivant les moments, les publics ou les espaces, le rassemblement peut en effet reposer sur la critique, la visibilité, la virtuosité, la présence physique ou l'identité.

Cette notion d'identité prend ici un sens particulier. Notamment parce qu'elle est souvent invoquée à l'appui d'une approche en terme de groupe ou de déviance. Il nous a fallu mettre en évidence des identités relationnelles construites sur des rapports de

pouvoir et de savoir cognitif entre les rassemblés ou entre ces derniers et leur environnement.

Rapport de savoir : Les rassemblements sont fragiles et peu instituants. Apparents lieux de l'entre-soi, ils semblent résulter de l'usage particularisé d'espaces comportant essentiellement une dimension politique publique (carrefour, entrée de commerce ou de cité...). Les socialisations se font par allégeance, imitation ou appartenance ; valorisant ou rejetant modèles et contre-modèles. Les rassemblements constituent en effet des ressources susceptibles de compenser l'inégale répartition des compétences face à la difficulté par exemple, de généraliser les enseignements d'une expérience.

Rapport de pouvoir : Le rassemblement valorise une interobjectivité qui amenuise la qualité de sujet des participants et favorise les processus identitaires agonistiques. Le "déterminisme situationnel" et les modalisations qui cadrent ces situations en indiquant "ce qui se passe" au-delà de ce qui est dit, jouent donc un rôle essentiel dans cette socialisation. Les modalisations s'appuient sur des ancrages situationnels, culturels et territoriaux. L'accord entre ces trois types d'ancrage indique une capacité à affronter des situations qui sont souvent problématiques. Les rassemblements sont en effet pratiqués de manière centrifuge par les rassemblés alors qu'ils sont considérés comme étant centripètes par les autres publics. D'où une stigmatisation qui force le trait d'une différence radicale en s'appuyant sur un culturalisme ou un éthologisme qui nie aux rassemblés le statut de sujet.

Plus généralement, les situations problématiques représentent des épreuves lors desquelles les rassemblés peuvent perdre la face, des compétences, un emploi, des amis, une intégrité... La discorde, lorsqu'elle apparaît peut marquer une violence latente, mais aussi signifier un territoire partagé et représenter un support d'interaction et/ou de territorialisation. Elle révèle d'autre part, l'instabilité des relations et la construction des sociabilités qui traversent les rassemblements. Le risque de discorde dû à la fragilité du rassemblement conduit les rassemblés à tenter de légitimer leur présence constamment (antériorité spatiale, surlignage, liberté décisionnelle...), en mobilisant de fait espaces, parents, amis ou connaissances.

La figure d'un groupe exclusif, faisant fi du milieu et rejetant les gêneurs, pour mieux se consacrer à ses affaires privées semble maintenant moins assurée. Premièrement en effet, le rassemblement est soumis à une visibilité persistante et continue malgré les déplacements. Dans un espace résidentiel de cité où l'anonymat est impossible, cette surexposition contraint et stigmatise. Elle incite à la retraite et conduit

à modaliser et stratifier ses relations. Elle oriente surtout les rassemblements vers les "lieux-mouvements" (carrefours, passages, entrées, places...) qui induisent une perspective de coordination publique. Du coup, la 'familiarité *a priori*' qui se développe au sein du rassemblement est articulée à la fois sur des relations interobjectives déjà évoquées et sur un monde commun. En permettant le réinvestissement collectif de repères individuels, le rassemblement devient un 'nœud de familiarité interactionnelle'. Par une 'gestion permanente du conflit potentiel', il valorise une réflexivité pratique (face), mais aussi identitaire (justice). Les jugements sont portés par et orientés vers l'action. Le rassemblement tend à devenir un espace public pratique, dans la mesure où l'on considère ce dernier comme pouvant être aussi un lieu de conflit et de reconnaissance.

L'autre raison pour laquelle la représentation d'un groupe replié sur lui-même ne tient pas provient du fait que le rassemblement se caractérise plutôt par une certaine porosité appropriative. Celle-ci se construit sur les différences entre les milieux et c'est notamment par cette appropriation "différentialiste" que les identités se composent. Néanmoins, cette composition identitaire et cette porosité appropriative ne vont pas sans un certain contrôle de l'information. Sa retenue ou sa diffusion permettent l'intégrité du rassemblement et le lien entre les situations. Ce contrôle facilite donc circulation et justification lors des épreuves rencontrées.

Enfin, la notion de territoire semble l'appui le plus sûr, aux conceptions classiques des groupes de jeunes qui "rouillent" en bas des tours et squattent les halls d'immeuble. Les limites entre les différents espaces, rassemblements et publics sont en effet essentielles et respectées pour la plupart. Ceci donne d'autant plus d'importance aux moyens permettant de franchir ces limites et passer d'une différence à une autre, du familial au commun puis au public. Ces passages (compromis, rapprochements, activités conjointes, offenses et négociations territoriales, récits et anticipations) s'ancrent nécessairement dans leur contexte pour affronter ces épreuves à passer (accession au rassemblement des grands, découverte de nouveaux lieux...). D'où l'intérêt de pouvoir compter sur des territoires comme appuis familiaux.

Ce sont les qualités expressives singulières des rassemblements qui sont susceptibles de faire territoire et de provoquer une part du sentiment d'insécurité éprouvé par les autres publics. Le degré d'agencement plus ou moins élevé des rassemblés et leur expressivité permettent de dégager des configurations territoriales aux potentiels différenciés (point fragile, espace rythmique, tremplin). Si les qualités

expressives du rassemblement font territoire, lors des interactions les 'reprises' font appel à une expérience antérieure qui deterritorialise l'action. Ces 'reprises' projettent ensuite l'expérience de cette épreuve passée sur un a-venir de la situation présente et opèrent par là une reterritorialisation de l'action.

Cette conception du territoire au statut évoluant au cours de l'interaction à l'aide des reprises, articule mieux espace, représentation et coordination collective. Les rassemblements occasionnent et entretiennent en effet chez les jeunes, des compétences sensibles de perception et d'action se situant bien en-deçà de la conception classique du territoire. Ce sont par exemple les compétences situées qui permettent d'instituer une confiance de coordination et à terme, un passage du familier au public. Plus généralement, il s'agit de prendre en compte l'ensemble des 'cultures territoriales'. Elles concernent la part du culturel qui se déploie dans l'espace sensible et celle du territorial qui s'exprime dans les interactions. Ces cultures territoriales diffèrent selon la variété, le niveau d'expérience et la diversité de "configuration" (Ricoeur, 1998), autrement dit de mise en récit des expériences des rassemblements. Cette "mise en intrigue" de l'épreuve (récits, ragots, rumeurs, mythes...) rend possible un certain détachement vis-à-vis de son contexte et une 'mise en culture' de l'expérience. Du coup, ces cultures territoriales sont susceptibles d'appréhender d'autres environnements et d'évoluer pour faire face à un quotidien transformé, ainsi qu'aux prochaines épreuves.

Un 'cabotage urbain' quasi quotidien anime les rassemblés dans des configurations à chaque fois spécifiques. Ce cabotage ordinaire les conduit du carrefour au gymnase puis à Foot Locker ou chez « *un grec* », de Bastille jusqu'au hall d'une Maison Pour Tous ou celui d'un immeuble de la cité. Il forge des rassemblements à géométrie variable, qui privilégient les voisinages, les multiplicités (risques, opportunités...). Ce mouvement des rassemblés navigue au sein de situations tendues entre fixité et mobilité, qui ouvrent à la fois sur de nouvelles épreuves et de nouveaux rassemblements et engagements, sur de nouvelles compétences et mobilités, sur des cultures territoriales originales. Les pratiques mobiles qui en découlent, leur permettent de créer et de capter les flux.

Ce sont les moyens de passage utilisés pour affronter les épreuves provoquées par ces mises en mouvement qui révèlent le plus souvent la pertinence de ces cultures territoriales. Les compromis, offenses et négociations, retours de prêts ou de dons, récits, anticipations... concourent en effet à stabiliser la forme des relations des rassemblements (allégeance, géométrie, rythme...). Cette forme rythmique produit et maintient du sens, dans la mesure où elle dépend du contexte à partir duquel elle se constitue et elle est symptomatique des cultures territoriales mises en œuvre par les protagonistes. Les qualités de cette forme apparaissent de manière flagrante lorsque l'arène qu'est le rassemblement donne lieu à une virtuosité collective. Ces prises d'espace singulières montrent à la fois une compétence située et contribuent fortement à l'apprentissage de la ville et à la mobilisation des jeunes rassemblés. Mais pour quelle ville et quelles mobilisations ?

2. Les enjeux urbains d'un espace social de controverse

La chronique de la mort annoncée de la ville et de l'urbanité dressée par R. Koolhaas (cf. chap. I2) ne nous a laissé qu'un champ de ruines... qui fonctionne, certes. Celle du crépuscule de l'action collective et de la désintégration du sujet, élaborée par F. Dubet dans "La galère"²⁰², ne laisse guère d'illusion sur d'éventuelles mobilisations protestataires. Bref, le paysage à reconstruire paraît vaste, la tâche semble vouée à l'échec. S'extraire du cynisme et du nihilisme expose en effet à certains pièges, dont le moralisme ou le vitalisme ne sont pas les moindres.

L'urbaniste est un metteur en scène, un faiseur d'intrigues, avions nous dit au tout début de ce mémoire. Si "la révélation des choses n'existe que de leur rencontre" (Gaudin, 1992), le sens de ce métier consisterait donc à faire se rencontrer sur des scènes toute la diversité du social. La problématique centrale a longtemps occupé seule le plateau, d'où "la hantise du centre vide" qui donne son titre au premier sous-chapitre. Le découplage entre centres et rassemblements remet en cause cette vision centripète exclusive de l'espace, au profit d'une approche sans milieu, dans laquelle un jeune peut être plus "chez lui" dans une boîte de nuit à Ibiza que dans sa cité familière et inversement un mois plus tard.

²⁰² Précisons que cette position va évoluer, notamment dans son ouvrage "Sociologie de l'expérience" (1994), qui voit l'émergence d'un sujet débarrassé en grande partie de sa dimension historique tourainienne. Voir à ce sujet P. Corcuff (2000 : 102-104)

Ce constat n'entraîne pas nécessairement un relativisme tout azimut, mais nous a plutôt conduit à reconsidérer des notions comme celle de territoire et de proximité. Les processus de territorialisation et déterritorialisation/reterritorialisation lors de l'interaction (chap. V7), indiquent clairement le caractère "situé" de la proximité, relative à un contexte et aux actions qui la réinterprètent. Mettre en scène une diversité ne relève donc pas d'une simple mixité, d'une simple mise en présence. La proximité n'est pas un mélange parce qu'elle demande des outils de médiation. D'une part, ce qui relève du proche est différent suivant les champs sociaux, culturels...(chap. IV3). D'autre part, les ségrégations sont présentes au sein des appropriations et les appropriations marquent les ségrégations (chap. IIB3). Il nous a donc fallu prendre en compte la dimension du mouvement (chap. V11) et élaborer un outil de médiation : les pauses publiques.

a. Entre fixation et mouvement

"L'environnement est conçu comme collection d'objets, comme l'ensemble des traces sédimentées de relations préétablies. Sa fonction consiste à traiter par imposition imaginaire le désordre ou le chevauchement des appartenances et des usages. Un espace collectif ainsi conçu est aux antipodes de l'espace vide comme lieu d'action. Plein comme un œuf, il aspire à participer à la célébration d'un phénomène social total et, du coup, il s'acharne à neutraliser ou effacer l'expérience de l'étrangeté qui est au cœur de toute rencontre dans un espace de circulation et de communication (de "vigilance dissociée" dit Goffman), l'alternance d'apparences normales et de situations d'alarme est constante et elle fait de l'espace non pas une enveloppe mais une "onde de pertinence en mouvement" où se déplace constamment la rupture entre le prémédité et l'incohérent. La question de l'incohérent se transforme alors: ce n'est plus le contexte de mon point de vue en tant qu'il serait centré ou localisé, mais les limites du supportable, la frontière délocalisée du domaine dans lequel je peux me déplacer en fermant les yeux" (Joseph, 1998 : 48).

Dans un article paru dans les annales de la recherche urbaine, Philippe Genestier (1999) montre qu'une des constantes des politiques de la ville, a été de considérer le local proche, en l'occurrence le quartier, comme étant à la fois le problème et la solution aux maux de la ville. Il dénonce le hiatus existant entre la globalité de la crise et le côté parcellaire des réponses apportées par les sciences humaines dans leur ensemble.

De leur côté, Jean-Yves Toussaint et Monique Zimmermann soulignent dans un livre consacré à la conception de l'espace urbain à Lyon (2002), que ce sont les objets qui mettent en relation les individus, qui les réunissent en un public. Mais en ville, ces objets sont considérés comme une « privatisation fonctionnelle » de l'espace, qu'il s'agisse d'un transformateur EDF, d'un banc utilisé par des jeunes ou d'une signalétique "irrationnelle". Du coup, le projet urbain consiste souvent à libérer la ville de ces objets qui l'encombrent, pour rétablir la puissance publique, au risque de rendre plus difficile encore la mise en relation des individus, au risque de fragiliser l'espace public.

Il semble que l'urbaniste soit dans la même situation inconfortable que le sociologue. La difficulté de leur travail est en effet d'articuler constamment espaces et sociétés, global et local, ordre structurel et ordre interactionnel.

*« Il y a une place qui pourrait servir d'espace de communication mais en fait ils utilisent surtout les parkings, parce que la voiture est un objet, c'est 80% de leurs conversations. La voiture c'est fait pour aller au bled, c'est fait pour faire les courses, c'est vital ici, celui qui a une voiture. Alors ils sont tous en train de tourner autour des voitures. En fait, les habitudes c'est de parler toujours derrière le cul des bagnoles »
(coordinateur de quartier, Nanterre).*

La dimension publique de l'espace urbain, l'atomisation des pratiques sociales, la complexité territoriale ou la diversité des outils utilisés par les acteurs (culture technique, cadre juridique, méthodes de conception...) impliquent pour le sociologue et plus encore pour l'urbaniste un statut de médiateur. D'autre part, les conséquences de cette complexité et de cette diversité sur le projet urbain, font que sa densité situationnelle, culturelle, économique..., importe au moins autant pour la conception, que celle des pleins et des vides.

L'activité d'un urbaniste est située dans le temps et dans l'espace. Quand il crée un nouvel équipement ou qu'il restructure un tissu urbain, c'est cette précision de l'intervention qui lui donne un cadre et qui qualifie la nature de son action. Même si les outils mis à sa disposition peuvent paraître dérisoires, la société dans laquelle il

intervient existe d'abord par ses manifestations concrètes, là où agissent les autres acteurs : décideurs (maître d'ouvrage, assistant du MO...), usagers (associations, journalistes...), aménageurs, financeurs, administrations (préfecture, Etat...), réglementation (SCOT, PLU, incendie...). Dans le projet urbain, la difficulté consiste justement à travailler la 'part maudite' de ces espaces dont le nom masque la complexité et la vulnérabilité, comme la 'place publique', la 'maison pour tous', ou le 'boulevard'. Dire que le projet urbain est un acte concret et situé, ne vise donc pas à en limiter la portée, mais permet au contraire d'en mesurer l'enjeu, les préalables et les implications.

L'urbanité est sans doute le premier de ces enjeux, que les sciences humaines ont notamment travaillé à partir du concept d'espace public. Comme préalable, soulignons que la ville est à la fois un espace où on s'inscrit et dans lequel les 'mobiles' se croisent (De Certeau, 1980). Les espaces dans lesquels les individus prennent corps sont donc toujours incertains, à partager, sous tension. Face à cette incertitude, ce rapport spécifique entre fixation et mouvement, reste paradoxalement l'outil privilégié des acteurs urbains. Aujourd'hui, lorsque l'on parle de ségrégation, de centralité, ou de politique de la ville, il s'agit avant tout de comprendre cette tension, liée à la vie du citoyen. Depuis leurs débuts, les urbanistes (I. Cerda, L. Mumford...), les sociologues (Simmel, Halbwachs...), les géographes (W. Christaller, P. Vidal de la Blache...), bref, tous ceux qui ont eu affaire à l'urbain, ont d'une manière ou d'une autre eu à se positionner sur ce rapport. Bien souvent, leur réponse à cette question a été déterminante dans leur parcours.

Les espaces jeunes

« Il y a des jeunes qui arrivent le soir tard à l'abribus. Ils viennent des halls où ils ont été expulsés. Là, ils ne gênent personne » (coordinatrice de quartier, Nanterre). « L'occupation des halls est un problème citoyen, c'est le seul lieu chauffé où on peut se retrouver. Et c'est un problème culturel parce qu'on ne peut pas recevoir dans la famille » (responsable jeunesse, Créteil)

Confrontée aux problèmes d'occupation de halls et de caves, la municipalité de Créteil a créé des espaces aux contraintes minimales. Après une sélection des responsables de chaque espace (emplois jeunes), la gestion d'un local leur a été confiée à chacun.

Motivations pour créer les espaces jeunes :

- vision négative du bistrot par les jeunes (alcoolisme, manque d'argent, déchéance)
- donne une partie d'une réponse à des jeunes qui acceptent un certain type de fonctionnement (ni alcool, ni drogue)
- accueille des gens voulant (au départ au moins) simplement se retrouver sans pour autant s'inscrire à une activité comme dans une MJC. Un choix en fonction des personnes et non des activités
- rejet des animateurs (« qui fichent rien », « vivent sur leur dos », « ne savent pas faire ») « pourquoi on pourrait pas gérer nous-mêmes ? »
- mélange MJC/espace jeunes « impossible car un public en exclue un autre, celui qui reste est celui qui a le plus d'inertie et donc fait fuir le public des MJC » (responsable Mission Ville, Créteil).

Ce sont essentiellement des jeunes du quartier qui y stationnent. Lieu de passage où on demande où est untel. On peut y rester comme on peut en repartir tout de suite.

Cette formule a connu un vif succès, à tel point qu'il devenait impossible de répondre à chaque demande, souvent affichée de façon violente. La création d'un espace jeunes dans une rue n'enlève pas en effet la demande de la rue d'à côté si ce n'est pas le groupe avec lequel les jeunes de l'espace jeunes fonctionnent. Les espaces jeunes sont en général utilisés par des groupes restreints de jeunes de 20 à 25 ans. Du coup, les 15 / 20 ans font pression pour avoir les leurs:

« Il y avait un engin explosif. Je l'ai trouvé à 5h du matin. Il était réglé sur 7h. Il y avait un tag: "On veut un local sinon on brûle tout" » (gardien d'immeuble).

« Ils ont cassé deux fois la vitre de la mission locale. Avec des tags: "On veut une salle sinon on démolit tout au port" » (gardien d'immeuble).

« Certains responsables d'espaces jeunes sont ceux qui criaient le plus fort dans le quartier » (éducateur de rue). « Le Maire, il marche qu'à la pression » (Salim).

Elle a aussi rencontré ses premiers problèmes avec pour certains 'espaces jeunes', une immixtion du trafic de plus en plus évidente: « A la mairie, ils sont mal parce que c'est quelqu'un payé par la mairie qui va en tôle [espace jeunes des Bleuets]. Il avait mis la pression. (...) Sur un quartier, tu as une bande de dix jeunes qui peuvent demander des postes, mais tu en as trois qui mettent la pression sur les sept autres pour qu'ils ne se présentent pas. Alors il ne reste plus que les trois et ils sont pris. A la Mairie, ils sont trop gentils. Ils veulent trop faire pour les jeunes » (Eric).

« Ils sont autant porteurs de socialisation que de désocialisation. Les grands frères qui y ont été embauchés manquent d'encadrement et de formation. Ils ne sont pas toujours sanctionnés en cas de manquement. (...) Il faudrait au moins que les espaces jeunes soient dirigés par des personnes extérieures au quartier pour assurer une plus grande diversité des publics jeunes » (responsable club de prévention). L'espace jeunes des bleuets a été fermé suite à des incidents répétés. L'espace jeunes de l'Echat a duré un an. Il a fermé il y a quatre ans. C'était le plus grand espace jeunes de Créteil. « Les jeunes

venaient des Petits Prés-Sablères, du Palais... Il était mal géré. Il y avait le local, mais l'accompagnement des animateurs n'a pas suivi » (éducateur de rue).

Bobigny est confronté aux mêmes questions: « *Les jeunes de G... disent qu'à H..., ils mettent deux fois le feu aux poubelles et ils obtiennent ce qu'ils veulent. Ici, ils se sentent très défavorisés par rapport à H... Ils ont une salle de kick boxing. Ils ont, paraît-il une salle avec une télé et un baby-foot où ils peuvent aller le soir. Ils voudraient qu'à G..., ils aient une salle avec une télé où ils puissent regarder les matchs de foot. (...) A H..., c'est tellement sensible que, ils provoquent, ils obtiennent* » (gardienne d'immeuble, Bobigny). Face à cela, le souhait non réalisé de la ville est de proposer non pas des espaces à contraintes minimales, mais au contraire « *du haut de gamme, avec Internet et tout* » (adjoint à la jeunesse, Bobigny).

Nanterre a connu un phénomène semblable à celui de Créteil, l'utilisation d'un local pour couvrir un trafic²⁰³. La ville ne souhaite donc pas s'engager sur cette voie et privilégie l'ouverture et l'adaptation de ses équipements collectifs.

« *Les jeunes veulent pouvoir s'approprier des lieux, sans rentrer dans tout un système de gestion. Ils veulent tout, tout de suite et ne pas s'inscrire en mai pour jouer en septembre. Et ils veulent de la qualité, des terrains en synthétique...* » (responsable service jeunesse, Créteil)

b. Services, Publics

Selon Bruno Latour, les espaces publics doivent gérer avant tout le problème de leur propre saturation (de signes, d'objets...). Cependant, dès que l'on quitte les espaces publics centraux privilégiés, le rapport Sueur (1998) a montré la rareté et la moindre qualité des services dans les aires urbaines en difficulté.

Il s'agit, dans la proposition de 'pauses publiques', d'amenuiser ces deux sources de conflit en orientant les pratiques le plus clairement possible du côté de l'usage collectif et non propre aux jeunes rassemblés. Pour gérer le lien entre usage (privé) et bien public (civique), ces 'ossatures minimales communes de services' vont constamment chercher à "défamiliariser le familier et à familiariser le non-familier" (Ricœur, 1998).

²⁰³ Des jeunes des Canibouts (N), suivis par le club de prévention se sont montés en association, un local leur a été attribué. Ils ont vite été débordés par les problèmes de trafic. Maintenant, ceux qui en ont la clé sont en fait des revendeurs qui veillent à la bonne marche du local, afin de pouvoir continuer à s'en servir de base de repli. Ces jeunes accueillent dans leur local des personnes âgées pour la plupart et qui l'utilisent comme lieu de prière. Les jeunes s'y rendent surtout le soir.

A la station de métro, il est courant que l'un ou l'autre des jeunes s'assoie sur le siège du Photomaton installé face aux caisses. La tête sortie, il attend un collègue et dit bonjour aux autres passants qu'il connaît.

Ces espaces ressources seraient donc installés au sein même des principaux rassemblements qui se produisent non loin des espaces de circulation²⁰⁴. Sur ces ossatures, pourraient se greffer suivant les cas, des prestations plus ou moins lourdes, adaptées au site et à son évolution, des services publics (boîte postale, téléphone, Internet...) et commerciaux (distributeurs de boisson...), l'objectif étant de multiplier le type de services disponibles pour élargir et renforcer l'accessibilité des 'pauses publiques' à différentes catégories de population.

On peut alors parler d'une grammaire des situations de service qu'il s'agit ici d'utiliser le plus largement possible (objet technique, espace familial, relation institutionnelle, rendez-vous, accès distant, rapports entre les publics...), pour inventer in situ les cadres participatifs les plus adéquats et favoriser la 'convivialité' dans laquelle se structure la relation de service. Que cette "intelligence sociale en situation" (Joseph, 1999c : 32) soit le fait d'individus ou déposée dans un automate ou un espace. Cette convivialité est indispensable dans le sens où c'est elle qui adapte localement la production de services à la spécificité des usagers en accueillant la personne et en coordonnant la prestation. Ce processus, qui favorise la dynamique d'accessibilité et de visibilité, plus que l'offre brute de services, considère le rapprochement avec l'autre comme un but et un apprentissage. Nous nous situons donc sur un temps long, malgré l'apparente fragilité et l'évolutivité de ces dispositifs dans le milieu urbain

Les conditions nécessaires à la réalisation et à la viabilité de ces points de services sont avant tout liées à leur potentiel d'urbanité et d'accessibilité. On doit donc y trouver des services multiples et intéressants des publics divers (distributeur de journaux, de boissons, téléphone...). On doit pouvoir y greffer selon les cas des services spécifiques comme par exemple une 'alcôve' dans laquelle quelques jeunes pourraient se réchauffer²⁰⁵, avoir accès aux services précités, tenir un rendez-vous avec un éducateur... Ce service spécifique peut s'imaginer pour des parents attendant la sortie de

²⁰⁴ Nous avons vu que cette notion de circulation est importante, dans la mesure où elle favorise la visibilité de cette 'pause publique' et sa civilité: Je demande à un jeune pourquoi on ne le voit plus sur le rassemblement principal (situé à un carrefour), s'il y a une 'embrouille' ou s'il a des problèmes. Il me répond: « *C'est pas avec le quartier, c'est avec les flics* ». Le rassemblement principal devient "trop" public mais fonctionne avec d'autres plus discrets.

²⁰⁵ Les gestionnaires d'immeubles ne chauffent plus les halls pour y éviter le stationnement.

l'école, des personnes âgées²⁰⁶... Il s'agit en effet, de préserver le caractère civil des rapports entre publics différents dans le dispositif de 'pauses publiques', ceci par des "contraintes fonctionnelles de coopération" (Joseph, 1999c : 27) entre la personne déposant son courrier, des femmes descendant du bus et des jeunes attendant la sortie du collège. Mais aussi par une possibilité de mise à distance dans la proximité, grâce à des aménagements physiques spécifiques (moyens de filtrage entre les espaces, articulation des services entre eux...).

Cette diversité fonctionnelle de la 'pause publique' doit aussi permettre d'attirer ponctuellement des services centraux (permanence sociale, opération de sensibilisation...), et dans le même temps, de donner accès à l'information sur des prestations ou des événements; conduisant les personnes à se rendre dans les autres espaces urbains et entrer en relation avec de nouveaux publics.

c. Une démarche participative

C'est notamment "dans les relations établies avec l'administration et les services publics que se joue pratiquement l'appartenance à la cité" (Jeannot, 1998 : 72).

La constitution de ces ossatures minimales communes de services, au milieu des rassemblements, peut aider à sortir de l'alternative espace jeunes / équipement lourd. L'aménagement urbain ne poursuivrait pas, pour une fois, un objectif sécuritaire de dispersion des jeunes, mais une démarche d'intéressement autour de laquelle pourraient adhérer des intentions, des objets, des services, des projets ; réunis sous le terme de "pauses publiques". Celles-ci ne sont qu'un dispositif parmi d'autres. Elles visent à requalifier un espace urbain au travers d'un réseau 'technique' (humain et non humain), dont les acteurs présents sur les rassemblements, sont susceptibles de s'emparer. Dans notre approche, ces jeunes peuvent être à la fois ou tour à tour, usagers, bénéficiaires et moteurs de ces services (chercher un site musical sur Internet, trouver un emploi grâce à un rendez-vous dans une alcôve avec un éducateur, monter un projet commun avec des jeunes d'autres villes, revendiquer un nouveau service...).

²⁰⁶ « La situation des parents immigrés est beaucoup plus catastrophique que celle des enfants : solitude, idée de retour perdue, enfants présents mais liens perdus, pas de lieu pour se retrouver (jouer aux dominos, boire un thé...). Ils se retrouvent à l'extérieur qu'il fasse beau ou mauvais car l'espace du logement c'est l'espace de la femme » (responsable Mission Ville, Créteil).

Ces jeunes disposent d'un atout essentiel, le temps. Les 'pauses publiques' cherchent à valoriser cet atout en leur permettant ainsi qu'aux autres publics de capter des flux, de les mettre à leur portée. Il peut s'agir de flux d'informations (démarches administratives, billets pour un match de foot...), de transport (indication en temps réel des passages de bus, renforcement du réseau à partir de ces lieux...), de centralité (se placer au centre ou y accéder), d'occasions (événements, activités, fêtes, promotions, pétitions...), de réseaux (réseaux associatifs, d'aide, forums)...

Cependant, ces ossatures de services ne sont pas seulement une prestation, une accessibilisation de l'offre. D'une part la relation de service s'aborde ici essentiellement en terme d'usage (coutume, utilisation, consommation, maniement...) (Breviglieri, 1999) et d'autre part, "c'est moins l'usage en soi qui définit l'utilisateur qu'une certaine relation avec la sphère publique" (Jeannot, 1998 : 3). Pratiquer un espace ou manier un objet, c'est s'y familiariser par l'usage. Percevoir les potentialités de dispositifs tels que les 'pauses publiques', c'est aussi pour les jeunes et les autres publics se percevoir comme acteurs probables. Ces nœuds d'urbanité engagent une praxis²⁰⁷ qui fonde le projet de 'pauses publiques'. Les outils que ces ossatures minimales de services procurent, laissent penser que la productivité et les effets territoriaux de ces dispositifs peuvent dépasser leur simple existence physique sur le lieu de rassemblement, pour conduire ces jeunes et les autres publics à la "maîtrise collective d'un territoire productif ou d'une trame événementielle" (Joseph, 1984 : 27). La portée de ces micro équipements relèverait donc aussi et surtout d'une démocratie participative dont les pouvoirs publics doivent prendre la mesure.

Ce principe de 'pause publique' n'est pas destiné en effet à se limiter au dispositif technique qu'il met en œuvre ici. Ceci pour deux raisons:

- D'une part, il faut considérer ces pauses comme des "points de passage obligé" (Callon, 1986) faisant se déplacer et se parler les différents acteurs urbains:

« *Les jeunes ne veulent pas un local qu'on leur donne mais une cave qu'ils prennent* »
(responsable bailleur, Créteil).

²⁰⁷ Praxis: "Réflexion sans concept qui anime l'accomplissement in situ de cours d'action ajustés à leur situation" (Quéré 1996 : 263)

Dans cette conception du projet urbain, les processus de "traduction"²⁰⁸ sont essentiels. Les acteurs travaillent en effet constamment à traduire leurs langages, leurs problèmes, leurs identités ou leurs intérêts dans ceux des autres. Les pauses publiques sont des "intermédiaires, des points de passage entre les réalités physiques et leurs significations. Elles existent beaucoup plus par le mouvement qui produit leur apparition que dans l'objet même dans lequel elles se stabilisent. Ce qui compte ici, c'est le processus qui va permettre de faire émerger ces 'pauses publiques' comme dispositif de concernement. C'est la démarche qui va permettre ou non de mobiliser les différents acteurs comme "porte-parole"²⁰⁹ au travers de cet objet multiforme:

A Nanterre, un kiosque ouvert avait été installé à Berthelot (N). Des jeunes ont rajouté pendant 8/15 jours des planches trouvées dans les poubelles pour le fermer entièrement. Les services municipaux, dans le but louable a priori d'éviter le trafic, ont enlevé ces planches. Les jeunes ont alors tout saccagé. Après réparation tout a de nouveau été cassé. On les y trouvait la journée, on ne les voit plus que le soir, lorsqu'ils sont à nouveau invisibles.

- La deuxième raison est liée à la première. Dans la mesure où l'on considère les 'pauses publiques' comme 'porte-parole' faisant se déplacer l'ensemble des acteurs, on peut imaginer que ce principe de 'pause publique' ne se limite pas à l'ossature minimale de services décrite ici, mais puisse caractériser une multitude d'interventions urbaines. Il s'agirait alors de faire "varier les singularités" (Deleuze). Faire des 'pauses publiques', un processus générique qui se 'traduise' de façon différente suivant les publics, les lieux et les moments. L'action collective, articulée avec la notion de compétences et avec le travail programmatique des pauses publiques, repose alors sur la capacité à construire des cadres interprétatifs partageables:
 - Susceptibles de donner une certaine intelligibilité à la réalité
 - Capables de susciter un certain type d'actions ralliant un grand nombre à un succès conjoint,

²⁰⁸ Il s'agit de s'appuyer sur ces "chaînes de traduction mettant en jeu les stratégies concurrentes, les confrontations dans les épreuves de force, un travail de mobilisation et d'enrôlement, l'élaboration de dispositifs d'intéressement et de points de passage obligés afin de sceller des alliances et des associations entre acteurs" (d'après Callon et Latour, Corcuff, 1995 : 71).

²⁰⁹ "Traduire c'est déplacer, (...) c'est également exprimer dans son propre langage ce que les autres disent et veulent, c'est s'ériger en porte-parole" (Callon, 1986 : 204).

- Autrement dit, rendre apparent le lien entre des intérêts personnels ou collectifs et l'adhésion à un projet commun.

L'action planifiée qu'est le projet urbain est favorable à la communication car elle facilite la représentation de l'activité et offre des moyens de coordination entre les acteurs (institutionnels, habitants, architecte...). Une grande part de la difficulté à mobiliser les compétences provient du fait que la coordination des projets se fait entre des actions dispersées dans le temps et dans l'espace. Nous nous inscrivons en effet dans le cadre d'un projet urbain à long terme ainsi que sur la dissémination et le caractère polymorphe de projets s'appuyant sur des conventions implicites ou explicites. Raison de plus pour que l'action de restructuration par les pauses publiques se repose sur les marques et les repères qui permettent d'asseoir l'activité quotidienne des acteurs: les rassemblements.

Au travers des pauses publiques, les acteurs se coulent dans des rôles, produisent des causes sur lesquelles ils s'affrontent et constituent le problème public. Cet espace public pratique apparaît alors à la fois comme espace dramaturgique, espace de reconnaissance et espace de controverse...ou de conflit.

Quelle est alors la portée d'une démarche de projet urbain se fixant pour objet, l'existence même d'un tel espace public pratique ?

3. Pour un espace public pratique

L'urbain est le résultat de processus multiples et contradictoires. Son appréhension déborde les découpages disciplinaires (technique, social, économique...), scalaires (agglomération, ville, quartier...) ou portant sur la nature des interventions qui s'y produisent (art urbain, aménagement territorial...). Son articulation avec l'habitat, les sciences humaines et sociales ou les projets urbains n'est pas chose aisée.

Il est pourtant appréhendé par certains urbanistes à l'aide d'une conception logique, causale, qui repose sur quelques postulats:

- Spatial : l'architectural est inclus dans l'urbain, donc l'architecture s'occuperait des pleins et l'urbain gérerait le rapport pleins/vides, sinon le vide même.

- Temporel : l'urbain serait préexistant à l'architectural. Il se situerait dans un temps indéterminé, alors que l'architectural reposerait sur un temps cernable.
- Procédural : à chaque phase correspondrait un savoir et un acteur. C'est leur nombre plus élevé dans le projet urbain qui conduirait à une plus grande 'complication' logistique.

Ce schéma correspond à une hiérarchie forte de type séquentiel dans laquelle le rôle des acteurs est bien identifié. Il a des incidences non négligeables sur la nature des projets urbains et sur les types de collaboration réalisés. Partons d'un exemple révélateur, celui du concours portant sur la revalorisation urbaine de Bobigny et présenté en association avec Paul Chemetov²¹⁰. Une part de notre réponse s'appuyait sur la création des "pauses publiques" réparties aux endroits recevant déjà des rassemblements quotidiens de jeunes ou d'adultes. Dans ce projet urbain, le principe de ces pauses est général mais la forme concrète de chacune et le type de services proposés restent à déterminer par l'ensemble des usagers (habitants, jeunes, parents...).

Cette proposition "technique" poursuit un premier objectif dans lequel ce sont surtout les pratiques effectives qui impulsent l'aménagement de ces espaces urbains paupérisés et non l'inverse. Le deuxième but, essentiel, est celui de proposer ces "pauses", pour faire émerger autant de "projets hybrides"²¹¹ impliquant l'ensemble des acteurs concernés et s'intéressant à la fois à l'échelle globale et locale, aux aspects présents et futurs de ces dispositifs. L'ampleur, la dimension 'totale' de ces points à peine visibles sur la carte a paru délicate à maîtriser pour le maître d'ouvrage. Du coup, la proposition de "pauses publiques" a été modifiée après le concours, au profit de celle "d'une place devant chaque école". On est donc passé d'une appréhension de l'espace en terme d'usage à une conception dans laquelle les pratiques sociales sont nécessairement assujetties aux territoires institutionnels. Ce glissement souligne le caractère normatif de l'aménagement urbain et le rôle que jouent les acteurs politiques, administratifs et les 'experts' dans l'étiquetage des publics.

Les partages disciplinaires ne relèvent donc pas seulement de routines. Ils s'effectuent et s'éprouvent de manière active dans des pratiques professionnelles au cours desquelles chacun doit tenir son rôle, sous peine d'être inaudible. Dans ces

²¹⁰ Voir chap. "petite histoire d'un projet 6"

²¹¹ Cette notion s'inspire directement des "forums hybrides" développés par M. Callon (2002).

quartiers dits "sensibles", c'est en effet une "question urbaine" (Touraine, 1991) réduite à sa dimension morale qui constitue le plus souvent, la toile de fond et le plus petit dénominateur commun à partir duquel les acteurs agissent de concert. Dans une finalité de pacification de et par l'espace.

D'autre part, les matériaux utilisés pour appréhender le phénomène urbain ne sont pas tous articulés au même titre par les acteurs comme une connaissance empirique nécessaire au projet. Les études ethnographiques sont par exemple peu développées. Du coup, les pratiques sociales sont moins bien appréhendées que d'autres éléments comme le territoire (inscrit comme mémoire à travers son histoire, sa topographie...) ou la culture technique accumulée par les spécialistes (urbanistes, B.E.T...) au travers des procédés, archétypes...

Enfin, nous sommes le plus souvent face à des pratiques de la ville atomisées, discontinues, alors qu'il s'agit d'impliquer ensuite ces conduites parcellaires dans des projets nécessairement basés sur une continuité qui privilégie les relations entre les lieux, les espaces et les personnes.

Il reste donc à construire pour nombre de partenaires du projet urbain, les moyens réflexifs et méthodologiques susceptibles d'appréhender l'ensemble des acteurs et des données spatiales, programmatiques, sociales, techniques, culturelles, réglementaires... comme un matériau légitime et utilisable dans le projet urbain. L'exemple des "pauses publiques" que nous venons d'évoquer montre l'enjeu de cette transdisciplinarité pratique, condition nécessaire à l'émergence d'une démocratie participative. On a ici affaire à une appréhension du projet qui considère son inscription dans une histoire plus longue, moins linéaire et dans laquelle les acteurs jouent plusieurs rôles. Dans ce modèle, les rapports simples cause/effet, mal/remède sont remis en cause au profit d'un rapport plus riche et complexe d'aller et retour entre problèmes / conception / production / appropriation.

Pour chaque praticien, il s'agit d'abord de nommer ce sur quoi il travaille. Dans la démarche de projet urbain ou architectural, nommer c'est déjà atteindre un certain niveau d'abstraction qui relève de l'opération scientifique. Lors du concours de Bobigny, les "pauses publiques" ont été nommées "stations de services" par l'agence Chemetov. Ce glissement d'une appellation valorisant une dimension publique liée au mouvement et à ses pauses, à celle privilégiant sa valeur d'usage, montre une fois encore l'écart interprétatif entre "ville à l'œuvre" et "droit à la ville". Ecart que cette ossature minimale de services qu'est la pause publique cherche justement à rendre caduc par la notion de "projet hybride".

Donner un nom aux choses c'est donc se donner la capacité de:

- Comprendre comment l'urbaniste ou le chercheur se situent par rapport à elles.
- Traduire dans un langage commun, exploitable, ce que les différentes entités touchées par le projet disent et veulent chacune de leur côté. Il s'agit finalement pour tous de déplacer des préoccupations parcellaires vers des définitions communes, audibles et praticables ensemble.

Ces déplacements qui permettent de se comprendre sont permanents et ne concernent pas seulement les spécialistes. Buts, intérêts, dispositifs, êtres, objets, espaces... sont constamment discutés, retravaillés et "traduits" par les personnes concernées pour être constitués en problèmes partageables. Il nous semble que cette tâche représente un des fondements du métier d'architecte, d'urbaniste ou de chercheur et une base indispensable à toute approche transdisciplinaire. Cet effort de traduction²¹² peut permettre en effet:

- A l'urbaniste ou à l'architecte d'aller au-delà de la mise en forme spatiale d'une logistique (flux, plannings, statuts, propriétés...) pour s'insérer dans un travail avec les autres acteurs;
- Au sociologue d'élaborer des méthodes (pertinence, hiérarchisation, synthèse...) qui donnent la capacité à tous les acteurs du projet urbain d'appréhender la diversité des matériaux qu'ils ont à traiter, dans le but de leur donner un sens partageable.

a. Parcours

Ce travail de traduction nécessite enfin une réflexion épistémologique quant à notre place dans une démarche transdisciplinaire. Savoir d'où l'on parle pour se situer, c'est aussi appréhender d'où l'on vient (Bourdieu, 1978). Sans remonter trop loin, débutons par l'inscription en Ecole d'Architecture. Totalement étranger à ce milieu, elle se fait sur un coup de tête pour des raisons encore obscures. L'architecture devient plus

²¹² "La traduction n'est rien d'autre que le mécanisme par lequel un monde social et naturel se met progressivement en forme et se stabilise pour aboutir, si elle réussit, à une situation dans laquelle certaines entités arrachent à d'autres, qu'elles mettent en forme, des aveux qui demeurent vrais aussi longtemps qu'ils demeurent incontestés. Le choix du répertoire de la traduction n'a pas pour seule ambition de donner une description symétrique et tolérante du processus complexe mélangeant réalités sociales et naturelles. Il permet aussi d'expliquer comment s'établit le silence du plus grand nombre qui assure à quelques-uns la légitimité de la représentativité et le droit à la parole" (Callon, 1986 : 205).

une passion pour le projet, le processus de conception, que pour le fini des revues. Ayant peu de compétences et d'appétence pour le dessin, j'évite de suivre ma main et préfère aller au bout d'une démarche réflexive. Tempête heuristique au long cours, dans laquelle j'embarque mes amis. Le calme revenu, le cap devient alors étonnamment précis. Il ne reste plus à l'espace projeté qu'à le tenir, y compris en tirant des bords.

Pendant cette période faste que sont les études d'architecture, j'ai la chance de pouvoir compter sur des enseignants stimulant ce désir d'aller au bout du processus de recherche, où qu'il me porte. Sur le fond, cette approche conceptuelle incarne la figure du débatteur public, plus que celle de l'artiste incompris. Elle implique de remettre son point de vue entre les mains de l'autre, donc de rendre accessible sa propre pensée pour la mettre en jeu. Cette première période se clôt par la présentation d'un projet architectural et urbain à la Biennale de Bologne (chap. IV).

Puis c'est la montée sur Paris pour finir mes études, le travail dans de grandes agences, l'euphorie froide des années 80, l'ère Nouvel. J'ai la chance de travailler dans plusieurs d'entre elles dans un cadre privilégié sur des projets singuliers (développement urbain, médiathèque, lycée, école d'art contemporain...). Pourtant, la pratique professionnelle, notamment celle liée aux concours, exige de la forme, vite. C'est elle qui valorise un travail et qui signe celui qui l'a produit. Ce qui reste tenable pour l'architecture ne l'est pas pour affronter la complexité urbaine. D'où le sentiment d'avoir un temps trop court et des outils bien limités, pour travailler la ville en évitant de se cantonner à un "art urbain"²¹³. J'ai donc souhaité préserver un autre temps et une autre dimension. D'abord en 1991 avec un mémoire de DPLG portant sur les implications de l'ouverture européenne de 1993 sur la conception et la réalisation architecturale. Ensuite, de manière plus radicale en 1996 par mon entrée à l'Université en DEA d'urbanisme. Un nouveau champ qui s'ouvre, de nouvelles interrogations.

²¹³ Bernard Huet défend la spécificité de cette notion d'art urbain (town design) qu'il différencie de celle d'urbanisme (town planning). La première doit rester l'affaire des architectes et des Ecoles d'Architecture, alors que la seconde, qui se préoccupe de planification territoriale ainsi que de gestion et de distribution des grandes fonctions d'aménagement, doit relever selon lui des Universités et des écoles spécialisées. Il s'inscrit ainsi dans une tradition qui conçoit l'urbanisme comme une extension, un simple changement d'échelle par rapport à l'architecture. Pour Le Corbusier: "l'urbaniste n'est pas autre chose que l'architecte" (Champy, 2000 : 218). Henri Gaudin illustre lui aussi cette velléité: "L'urbanisme, c'est l'architecture. Si l'architecture est pensée comme solidaire d'un mitoyen, d'un ciel, d'un arbre, d'un buisson, alors elle recouvre évidemment la notion d'urbanisme" (Gaudin, 1989). D'où le succès qu'ont rencontré les notions "d'architecture urbaine" prenant en compte la morphologie urbaine dans le projet d'architecture, et de "pièce urbaine", aux dimensions spatiales à mi-chemin entre architecture et urbanisme.

J'enseigne aujourd'hui la sociologie (ATER, vacataire), après avoir contourné cette matière tout au long de mon cursus. Dans sa lutte avec les disciplines 'nobles' des écoles d'architecture, la sociologie²¹⁴ insistait alors sur la solidité de ses catégories (séparations public/privé/partie jour/partie nuit, proxémie, appropriation...), au lieu de nous déstabiliser par ses questionnements. Du coup, tout rapprochement avec celle-ci devenait contradictoire avec une notion de projet qui consiste à élaborer un problème, en donner une interprétation et travailler le résultat dans toutes ses contradictions et ses potentialités.

C'est peu de jours après la soutenance de mon DEA d'urbanisme sur H. Lefebvre, que réémerge le souvenir d'une rencontre avec le sociologue, dix ans plus tôt. Animant avec d'autres une association d'étudiants à l'Ecole d'Architecture de Montpellier, j'organise une conférence de l'auteur du "Droit à la ville", avec exposition d'extraits de textes et campagne d'affichage. La rencontre sera téléphonique. D'une voix affaiblie, H. Lefebvre m'explique la veille de l'événement, qu'il ne pourra s'y rendre pour des raisons de santé. Piètre entrevue donc, mais qui signifiait un engagement (lectures, implication...) et aurait dû tout de même marquer le jeune étudiant d'alors. A l'origine du DEA, cet intérêt ancien pour le philosophe avait pourtant été presque oublié.

Cette omission est symptomatique d'un parcours dans lequel les périodes passées agissent mais s'exposent peu. Autrefois architecte, aujourd'hui sociologue. Hier Lefebvre, maintenant Goffman. Les continuités biographiques résultent plus de reconstructions a posteriori, que de projections réfléchies et inscrites dans la durée. Cependant, la présence-absence de la sociologie dans ce cursus résulte aussi et surtout me semble-t-il, de la démarche de conception déjà évoquée.

Nous avons suggéré la figure du débatteur public au centre d'une tempête problématique singulière qu'il a lui-même provoqué. Qu'il s'agisse d'un projet architectural ou urbain, d'un enseignement ou d'une recherche pluridisciplinaire, cette densification du réel par sa montée en problématisation représente un enjeu majeur de toute expérience collective créative ou scientifique. Dans le cas des pauses publiques, on peut imaginer qu'elles posent problème aux riverains, aux jeunes, aux personnes âgées, aux enfants... Il y a ceux qui n'en veulent pas, ceux qui les souhaitent différentes, d'autre encore n'imaginant pas ce qu'ils pourraient y trouver. Du coup, elles favorisent une posture interprétative pour chacun des acteurs. Tous ceux convoqués par le problème, élaboré dans ce but de mobilisation, sont sommés de se déplacer pour y répondre, de le faire évoluer et d'en sortir transformés.

²¹⁴ Qui se résume alors essentiellement à la sociologie l'habitat pour la plupart des écoles.

Une telle démarche n'est pas sans conséquence. D'une part, la proposition sociologique, architecturale ou urbaine n'est pas toujours lisible d'emblée. Essentiellement parce que le résultat ne respecte pas les partages disciplinaires. La solution proposée relève d'un "socio-urbanisme" pour certains urbanistes et la démarche de sciences humaines et sociales qui lui est parallèle est parfois jugé "trop architecturale" par les sociologues.

D'autre part, ce type de d'approche favorise des interprétations différentes d'un projet ou d'un acteur à l'autre. La singularité des positions accentue les écarts au sein de la "communauté des explorateurs compétents" (C. S. Peirce), d'où l'importance redoublée d'une langue partagée, d'une définition commune des concepts²¹⁵. Les mots qui sont le plus souvent vécus comme une limite, un filtre qui nous empêcherait d'accéder à la vérité des choses, se révèlent en fait un instrument majeur de toute transdisciplinarité. C'est le nœud vers lequel convergent les problématisations "situées" et d'où repartent les interprétations différenciées. Ce moment de partage essentiel entre acteurs du projet urbain, réside dans ce croisement des sens, espace public de la raison, depuis lequel parcours et interprétations singulières pourront s'exercer.

b. Epilogue

J'ai baigné pendant plus de 10 ans dans le milieu architectural. Cela a été des années très riches pendant lesquelles une seule chose comptait : le projet. Toute l'énergie qui nous animait était tournée vers ce but. Chaque détail était chargé de sens, chaque décision venait confirmer un objectif conceptuel, tiré du problème qui nous était posé, ou plutôt que nous avions fini par élaborer.

Que l'on puisse avoir la même ambition pour un projet urbain m'a toujours étonné. C'est pourtant ce que j'ai tenté pour la biennale de Bologne et en agence d'architecture. Si les limites de ce travail en agence m'ont conduit à reprendre les études, d'urbanisme d'abord et de sociologie ensuite, ces origines atypiques ont été une force qui m'a servi pour la réalisation de cette thèse, notamment parce qu'il a contribué à poser sur cette dynamique des rassemblements, un regard décalé par rapport aux formats habituels de ces disciplines.

²¹⁵ Pour Deleuze et Guattari, les concepts sont des événements. Un concept est privé de sens tant qu'il ne se raccorde pas à d'autres concepts, et n'est pas rattaché à un problème qu'il résout ou qu'il contribue à résoudre. Le concept n'est pas objet mais territoire. Il n'a pas d'objet mais un territoire. Le concept est une forme ou une force, jamais une fonction, en aucun sens possible (Deleuze et Guattari, 1991).

Je suis parti d'une expérience que nous avons tous probablement faite. C'est la sensation troublante que nous avons quand nous sommes sur une place déserte, alors que tout autour, la ville grouille de monde et d'activités. Je pense par exemple aux places royales qui sont installées au centre de la plupart des villes moyennes, ou aux "nouveaux" centres réalisés dans les communes périurbaines, et qui regroupent dans un même sac la mairie, le centre culturel et les toilettes publiques.

Alors que ces centres sont vides la plupart du temps, le reste de la ville semble déborder, puisqu'il faut légiférer pour faire circuler ceux qui y stationnent. Qu'il s'agisse des arrêtés anti-mendicité ou de l'article de loi pénalisant la présence dans les halls d'immeuble.

C'est en partant de ce paradoxe, que j'ai tenté de comprendre les rapports entre centres et rassemblements. D'un côté trois centralités en périphérie situées sur la petite couronne parisienne : Bobigny, Créteil et Nanterre. Et de l'autre, les rassemblements de jeunes dans ces trois villes.

Pour ne pas se vider, les centres recherchent l'exclusivité. Ils visent constamment à s'accaparer la plupart des services urbains, de l'actualité et des activités, pour tenter de préserver leur position dominante et repousser le reste en périphérie.

A l'inverse, les agrégations juvéniles fonctionnent de manière a-centrique. Ce sont des formes expressives, qui dépendent à la fois des mouvements des jeunes ou des publics qui les traversent et des épreuves induites par ces mouvements.

Si l'on imagine que les compétences n'appartiennent pas en propre aux individus, mais qu'elles sont distribuées parmi les publics et les situations, on comprend facilement que ces rassemblements qui les aident à affronter les épreuves, sont pratiqués de manière centrifuge par les jeunes. Pourtant, ils sont considérés la plupart du temps comme centripètes par les autres publics, comme des sortes de trous noirs qui attireraient leurs victimes pour les faire rouiller inexorablement. C'est une des raisons pour lesquelles, même si avec l'âge, les jeunes se rapprochent progressivement des espaces publics, ce rapprochement ne peut être en tendance, que stigmatisant et conflictuel. Ils doivent constamment gérer cette situation de conflit potentiel, avec les autres publics et entre les jeunes eux-mêmes.

Donc, le rassemblement comporte à la fois une perspective d'accord public pour arriver à subsister et une force centrifuge qui lui donne sa dynamique, mais qui ne peut le confondre avec un centre urbain.

L'originalité de l'approche évoquée consiste à aborder les "bandes de jeunes" comme cela aurait été fait de n'importe quel public. Le choix de ces groupes n'est d'ailleurs pas venu tout de suite. Les cartes de Bobigny, Créteil et Nanterre qui sont jointes au mémoire, mentionnent l'ensemble des rassemblements quasi quotidiens sur ces trois villes, qu'il s'agisse de personnes âgées, de parents et leurs enfants ou de SDF. Si j'en suis venu à privilégier ce public, c'est parce que ce sont les plus nombreux, mais aussi et surtout, parce que ces rassemblements sur l'espace urbain jouent pour les jeunes un rôle pivot dans leurs sociabilités, ce qui est moins vrai pour les autres publics. Dans ce travail, plus que la catégorie "jeune" qui sert pourtant le plus souvent à les nommer, c'est le fait qu'ils se rassemblent qui les caractérise.

Ce choix d'aborder les rassemblements en deçà des catégories consacrées, relativise donc la nécessité de s'inscrire dans une filiation sociologique sur la jeunesse ou la déviance, tant françaises qu'anglo-saxonnes. Le travail qui a été réalisé dans le cadre de ce mémoire, montre au contraire l'écart qui sépare la littérature spécialisée dans les groupes de jeunes et l'approche goffmanienne du rassemblement, qui constitue le fond théorique et méthodologique du travail effectué à partir du terrain.

Une des intentions était de fournir un document riche, qui dépasse un développement linéaire, pour donner au lecteur des pistes et des ouvertures différentes ou mêmes contradictoires. J'y remets en cause des lieux communs sur les bandes de jeunes, les groupes, les territoires, l'espace public, les identités ou l'appropriation..., mais je ne souhaitais pas fabriquer un nouveau « prêt à porter » pour garder à cet objet une certaine relativité, une instabilité toujours à retravailler. Ce mémoire n'est pas en effet une fin en soi, c'est à la fois un support et une étape déterminante dans une démarche qui se développe sur la durée. La question est de savoir comment on peut arriver à rendre compte et à préserver la complexité d'un objet qui résulte, à la fois de la diversité des acteurs, des situations sociales, spatiales et culturelles, et de leurs évolutions.

Ma réponse a consisté ici à multiplier les points de vue et les niveaux d'information, avec des carnets de terrain, des histoires de projets d'urbanisme, des analyses sociospatiales..., avec un souci du mot juste qui veut exprimer le maximum avec un minimum de signes. Une démarche architecturale en somme.

J'ai essayé « d'assurer » ce que j'avançais (pour employer un terme d'escalade), tant au niveau empirique que conceptuel, pour écarter tout soupçon envers le nouveau venu dans la discipline (j'ai commencé la sociologie en thèse). Mais sans figer l'objet dans une perspective théorique unique, en m'efforçant de repérer la clé la plus adaptée

pour traiter chaque problème qui m'était soumis par les rassemblements, chaque pièce d'un puzzle dont les pièces ne s'emboîtent jamais complètement.

Pour surmonter ces problèmes qui étaient posés par le terrain, le premier réflexe a été de faire appel aux concepts. Mais une fois la mécanique enclenchée, les avancées conceptuelles modifiaient à leur tour mon regard sur les situations et entraînaient de nouveaux questionnements. Donc, s'il y a eu approfondissement des concepts, c'est dans cet aller/retour permanent entre le terrain et la théorie. Au-delà du fond goffmanien qui baigne l'ensemble de la thèse, je postulais une compatibilité a priori entre les grilles conceptuelles qui venaient l'enrichir. C'est le terrain qui avait la charge de faire apparaître les contradictions.

Il me semble que cette ouverture est nécessaire si l'on veut avancer des pistes originales pour comprendre et dépasser les oppositions antérieures de la discipline, comme celle entre H. Lefebvre et E. Goffman, par exemple.

Les limites des notions d'appropriation, de centralité ou de la théorie des moments chez H. Lefebvre aurait pu faire l'objet d'une discussion approfondie. Nous avons préféré les éprouver, d'une part en poussant jusqu'au bout les atouts de la démarche lefebvrine, avec la porosité appropriative des différences, ou les moments de mise en forme du rassemblement. Et d'autre part, les grilles conceptuelles utilisées se passent le relais et réinterrogent la relativité de chaque concept. Par exemple, avec le glissement de "l'usage" (comme valeur) à "l'œuvre" (avec un grand O), et enfin au "rythme" (avec ses moments et ses situations), donc des concepts propres à H. Lefebvre, vers ceux typiques de la dramaturgie goffmanienne. C'est le même principe qui a été suivi pour passer de la notion de centre à celle de rassemblement, de récits à celle de territoires, de forme, de mouvements ou d'espace public.

Pour résumer, le rapport aux concepts théoriques a été de 3 ordres :

- Premièrement, la cible initiale de ces concepts s'est décalée vers les problématiques de rassemblement ;
- Deuxièmement, la mise à l'épreuve du terrain a donné une nouvelle épaisseur à ces concepts. Par exemple, avec l'utilisation du concept de rassemblement, il me semble que le potentiel du travail de E. Goffman a été exploré au-delà de "Stigmates" (Goffman, 1975) pour aborder ces groupes ;
- Troisièmement, l'approche par le terrain permet d'articuler les concepts entre eux (entre approches cognitives, théorie du récit et conception deleuzienne du territoire par exemple).

Il nous a fallu rentrer pleinement dans les rassemblements, mais sur la pointe des pieds, sans faire de bruit et en ayant un regard théorique qui porte le plus loin possible. S'il y a apport de l'observation empirique, il me semble qu'il résulte d'un positionnement aux extrêmes : d'un côté en collant au terrain, en deçà des catégories préconstituées par la littérature consacrée aux jeunes, et de l'autre, en restituant ce terrain à travers le filtre visible de mises en perspective théoriques. En privilégiant l'idée que le récit d'une situation est déjà une interprétation (par le choix de telle ou telle situation, les omissions...), on prend le risque de rendre compte de poussières de situations, mais on évite plus facilement les "effets de réel", les "diapositives" qui confortent souvent les catégories préétablies.

On a donc d'une part une restitution déjà interprétation et d'autre part des concepts qui sont transformés par leur confrontation au terrain.

Cette posture interprétative provient sans doute du caractère interdisciplinaire de cette thèse, puisqu'elle fait appel à une culture initiale d'architecte-urbaniste, à des ressources sociologiques et à une pratique ethnographique.

Dès le départ donc, il s'agit d'un projet hybride dans lequel on aurait pu souhaiter plus de discussion des concepts, des descriptions ethnographiques plus touffues ou des grands desseins d'aménagement. Il me semble que ce travail transdisciplinaire, conduit à faire en partie le deuil de ces gratifications, mais il le fait au profit d'une mise en perspective de « ce qui se passe » pour déterminer quelles sont les situations concrètes sur lesquelles on peut agir.

C'est à la fois la pluralité des références et le caractère transdisciplinaire de la recherche, qui peuvent permettre de saisir cette complexité entre social et spatial des rassemblements et des projets de pauses publiques proposés en conclusion.

Les pauses publiques sont avant tout des projets et non des « équipements » au sens strict. C'est parce qu'ils dérangent chacun, que ces projets peuvent susciter l'intervention de tous. Leur but, c'est d'étendre l'enquête scientifique à une enquête politique en « provoquant » (dans les 2 sens du terme), l'ouverture dans laquelle vont s'engouffrer les citoyens ordinaires pour agir presque malgré eux en citoyens.

A la différence de l'intervention sociologique classique (Touraine, Crozier...), les pauses publiques sont des projets urbains qui prennent à bras-le-corps la difficulté de mobilisation des acteurs quant aux affaires publiques et notamment ceux qui sont concernés directement, mais qui ne se sentent pas pour autant légitimes pour prendre la parole.

En conclusion, aborder les rassemblements de jeunes de cette manière, permet de se poser différemment des questions importantes :

- La première concerne la notion de groupe : Quand on se pose la question du type d'agrégation que sont ces rassemblements, l'enjeu est celui du passage entre collectifs et individus. C'est aussi une manière de s'interroger sur ce que l'on appelle parfois abusivement les "pratiques communautaires".

- La deuxième question porte sur la nature des territoires qui sont mis en œuvre par les rassemblements. Ce qui est en jeu ici, c'est la caractérisation d'un rapport à l'espace qui est beaucoup plus fluide que ne le laissent imaginer les débats sur la privatisation de l'espace urbain.

- La troisième question s'intéresse aux mouvements. A travers la dynamique des rassemblements de jeunes, on peut essayer de comprendre dans quelle mesure les mouvements qui les traversent sont susceptibles de réinterroger les notions de mixité et de ségrégation.

- La dernière question porte sur la notion d'espace public. Est-ce que les pratiques de rassemblement qui sont décrites ici, remettent en cause les conceptions classiques de l'espace public ? De la réponse à cette question découle l'appréciation de la pertinence des choix qui ont été effectués dans le cadre de la politique de la ville. Nous avons déjà montré que les projets de pauses publiques pourraient être un outil offensif de mobilisation, qui permette une mise en délibéré pratique des problèmes sociaux et urbains.

Parmi ces enjeux, certaines orientations paraissent suffisamment solides pour faire l'objet de recherches ultérieures. Compte tenu de l'expérience du travail déjà effectué, les pistes les plus prometteuses sont me semble-t-il, celles qui entrecroisent travail de terrain et théorisation.

Ces futures recherches pourraient articuler trois objectifs situés à des niveaux différents :

- Le premier serait de comprendre comment les projets urbains actuels prennent en compte les pratiques de rassemblement décrites dans la thèse.
- Le deuxième objectif consiste à travailler les rapports entre politique de la ville, démarche sociologique et intervention urbanistique.

- Et la dernière ambition serait d'approfondir la notion d'espace public pratique de confrontation qui est simplement embauchée dans le mémoire comme lieu de conflit et de reconnaissance.



Bibliographie

- ALDUY J.P. (1983), « 40 ans de planification en région d'île de France », in revue Les cahiers de l'IAURIF, N°70
- ANSELME M. (2000), «Le lien sécuritaire: mettre en ordre le désordre quotidien», Du bruit à la parole; la scène politique des cités; ed. de l'Aube
- ANZIEU D., MARTIN J.-Y. (1971), La dynamique des groupe restreints, Paris, Presses Universitaires de France
- APPADURAI A. (2001 [1996]), Après le colonialisme, les conséquences culturelles de la globalisation, Paris, Payot
- ASCHER F. (2001), Ces événements nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs, La Tour d'Aigues, L'Aube
- AUGE M. (1999), Non-lieux, Paris, Le Seuil
- AUGOYARD J.F. (1979), Pas à pas, essai sur le cheminement quotidien en milieu urbain; Paris, Seuil
- BACHMANN C., BASIER L. (1984), *Le verlan: argot d'école ou langue des keums*, Paris, Mots
- BAILLY J.C. (1993), interview dans L'urbanisme de dalles – continuités et ruptures, Actes du colloque des ateliers d'été de Cergy, Paris, Presses de l'ENPC
- (1992), La ville à l'œuvre, Paris, ed. Jacques Bertoin
- BASTIE J. (1961), Croissance de l'agglomération parisienne, Paris, Presses Universitaires de France
- BAUDRY P. (1988), « Approche sociologique de la violence », dans Cahiers Internationaux de Sociologie, Vol XXXIV
- BAUER A. et RAUFER X. (1998), Violences et insécurité urbaines, Paris, Que sais-je?, Presses Universitaires de France
- BAVOUX P., FORET C. (1990), En passant par le centre, Trajectoires Plan Urbain, Cerfise
- BAZIN (1995), La culture hip-hop, Paris, Desclée de Brouwer
- BECKER H.S. (1985 [1963]), Outsiders, Paris, Métailié
- BEHAR D. (1999), « En finir avec la politique de la ville? », in revue Esprit, Paris, Seuil
- (?), « La politique de la ville: une politique a-territoriale? », in revue Recherche sociale, Paris, FORS, N°158
- BENJAMIN W. (1978 [1972]), Sens unique, Paris, Les nouvelles lettres/Maurice Nadeau
- BEREZNE E., FANGOUS J.M., VAN LEEUWEN O. (1996), Aménagement du Grand Axe de La Défense et cités d'habitat social: devenir du quartier Berthelot-Provinces Françaises à Nanterre, DESS, Paris X
- BERTALANFFY L. V. (1973 [1951]), Théorie générale des systèmes, Paris, Dunod
- BETURE SESAME (1992), Programme local de l'habitat (Nanterre), diagnostic (note d'étape).
- BLANCHET A., TROGNON A. (1994), La psychologie des groupes, Paris, ed. Nathan 128 Université
- BOISSONADE J. (2003), « Chercher, concevoir, enseigner ; la traduction comme engagement », à paraître dans Lieux communs, revue du L.A.U.A. éditée par l'Ecole d'Architecture de Nantes.
- (2002-2003) resp., AURAY N., DEVISME L., STAVO-DEBAUGE J. Cultures territoriales et sociabilités dans le mouvement, contrat de recherche interministériel (Ministère de la Culture, Ministère de la Jeunesse et des Sports, DIV, FASILD, PUCA, Caisse des Dépôts), 3 rapports
- (2001a), Pratiques de rassemblement et pauses publiques, in Agora, débats / jeunesses, N°24
- (2001b), Agrégations juvéniles et dynamiques du proche, in Les Annales de la Recherche Urbaine, N°90

- (1999-2001), Bobigny, Créteil, Nanterre ; Les centralités en périphérie, Etude financée par plusieurs collectivités territoriales d'Ile-de-France (Ville de Bobigny, Département de la Seine-Saint-Denis, Ville de Nanterre, Département des Hauts-de-Seine, Direction Départementale de l'Équipement de Seine-Saint-Denis et Institut d'Aménagement et d'Urbanisme de la Région Ile-de-France); 3 rapports.
- (1997), Recherche urbaine: actualité de Henri Lefebvre, Diplôme d'Études Approfondies, Université de Paris X-Nanterre (G. Burgel dir.)
- BOLTANSKI L. et CHIAPELLO E. (1999), *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard
- (1991), *De la justification, les économies de la grandeur*; (avec Thévenot L.) ed. Gallimard
- BORDREUIL J.S. (2000), "Anatomie d'une émeute inter-ethnique: Crown Heights, New York, 19 août 1991", *Les juifs et la ville*, Bordes-Benayoun C. (dir.), Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 105-119
- (1999), « Changement d'échelle urbaine et/ou changement de formes; note sur les défis contemporains de "l'urbanisme métropolitain" », in revue *Les Annales de la Recherche Urbaine* N° 59-60
- (1987), *La production de la centralité urbaine*, Thèse de doctorat d'État (Ledrut R. dir.), Université de Toulouse Le Mirail
- (1975) avec Ostrowetsky S., *Structure de communication et espace urbain – La centralité*
- BOSC E. (1988), *Les transports en commun à Bobigny*, Maîtrise, Paris 1
- BOURDIEU P. (1978), « Réponses à quelques objections », in *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, N°23
- (1993), « Effets de lieu », in *La misère du monde*, Paris, Points Seuil, pp.249-262
- BOURGOIS P. (2001), *En quête de respect, le crack à New York*, Paris, Le Seuil
- BREVIGLIERI M.(1999), *L'usage et l'habiter, contribution à une sociologie de la proximité*, Paris, EHESS, Thèse de doctorat
- BROMBERGER C. (1987), « Du petit au grand ; variation des échelles et des objets d'analyse dans l'histoire récente de l'ethnologie de la France », in *Ethnologie en miroir* (I. Chiva, U. Joggle dir.), Paris, ed. de la Maison des Sciences de l'Homme.
- BURGEL G. (1993), *La ville aujourd'hui*, Paris, Hachette
- BURGESS W. (1979), « La croissance de la ville, introduction à un projet de recherche », in (Grafmeyer et Joseph, 1979)
- CALLON M. (2002), *Agir dans un monde incertain*, Paris, Le Seuil.
- (1999), « Ni intellectuel engagé, ni intellectuel dégage: la double stratégie de l'attachement et du détachement », in *Sociologie du travail*, N°41, pp.65-78
- (1986), « Éléments pour une sociologie de la traduction », in *L'année sociologique*, N°36
- CALOGIROU C. (1989), *Sauver son honneur*, Paris, L'Harmattan
- CEFAI D. (2002), *L'héritage du pragmatisme, conflits d'urbanité et épreuves de civisme*, avec I. Joseph (dir.), La Tour d'Aigues, L'aube
- CHALAS Y. et DUBOIS-TAINE G. (1997), *La ville émergente, La Tour d'Aigues, l'Aube*
- CHAMBOREDON J.C., LEMAIRE M. (1970), « Proximité spatiale et distance sociale ; Les grands ensembles et leur peuplement », in *Revue Française de Sociologie*, N°XI
- CHAMPAGNE P. (1991), « La construction médiatique des malaises sociaux », in *Actes de la Recherche en Sciences sociales*, N°90
- CHAMPY F. (2000), « Les architectes, les urbanistes et les paysagistes », in *La ville et l'urbain, l'état des savoirs*, Paris, La découverte
- CHARYN J. (2000), *Métropolis ; New York, comme mythe, marché et pays magique*, Genève, ed. Métropolis

- CHATEAURAYNAUD F., TORNY D. (1999), *Les sombres précurseurs; une sociologie pragmatique de l'alerte et du risque*, ed. de l'EHESS
- CHEVALIER G. (1996), « Volontarisme et rationalité d'Etat ; l'exemple de la politique de la ville », in *Revue Française de Sociologie*, N°37, pp.209-235
- CHOAY F. (1994), « Le règne de l'urbain et la mort de la ville », *La ville, art et architecture en Europe 1870-1993*, Paris, Centre Georges Pompidou.
- COHEN J. et CORVI L. (1996), *La dynamique des entreprises dans la zone Centre de la Seine-Saint-Denis*, Géomédia, sept.
- CONEIN B., JACOPIN E. (1994), « Action située et cognition »; in *Revue Française de Sociologie*, Vol. XXXVI, N°4
- CONROUX P. dans ZEMIRLI S. (1997), *La trame urbaine : essai de définition et application*, DEA, I.U.P. Université Paris 12
- CONTRAT DE VILLE - Nanterre, 1994 – 1998
- CORCUFF P. (2000), *Les nouvelles sociologies*, Paris, Nathan
- COSSARDEAUX J.(1998), « Nanterre : 'La Défense bis' est à court de bureaux neufs », in *Les Echos*, 3 sept.
- COSTES L. *Métro-bazar, le cas des vendeurs à la sauvette; Dossiers et séminaires T.T.S. N°13 (CDU 23625)*
- CRETEIL LE MATIN (1997), « Des atouts pour un pôle de développement », octobre
- CYRULNIK B. (2001), « L'enfant blessé est encouragé à faire une carrière de victime », in Numéro spécial du Monde de L'éducation, juil-août
- DAVIS M. (1997), *City of quartz, Los Angeles capitale du futur*, Paris, La Découverte
- DESCAMPS C. (1986), *Les idées philosophiques contemporaines en France*, Paris, Bordas
- DE CERTEAU M. (1980), *L'invention du quotidien, (tome 1) Les arts de faire*, Paris, Folio
- DELEUZE G. et GUATTARI F. (1991), *Qu'est ce que la philosophie*; Paris, Editions de Minuit
(1980), *Mille plateaux*, Paris, Editions de Minuit
- DELEUZE G. (1983), *L'image-mouvement*, Paris, Editions de Minuit
- DEPAULE J.C. (2000), « La pratique de l'espace urbain », in *Analyse urbaine*, P. Panerai, M. Demorgeon, J.C. Depaule (dir.), Marseille, ed. Parenthèses
(1996), « L'anthropologie de l'espace », J. Castex, J-L Cohen, J.C. Depaule (dir.), Paris, CNRS-PIR Villes
- DI MEO (1987),
- DONZELOT J. avec MEVEL C. et WYVEKENS A. (2003), *Faire société ; la politique de la ville aux Etats-Unis et en France*, Paris, Seuil
- DONZELOT J. et ESTEBE P. (1994), *L'Etat animateur, essai sur la politique de la ville*, Paris, Seuil, coll. Esprit
- DOURLENS C. et VIDAL-NAQUET P. (1997), « L'expert tel qu'en lui-même », in *Engagement public et exposition de la personne*, Ion J. et Péroni M. (dir.), La Tour d'Aigues, L'Aube
- DORVILLE, J. (1986), « Créteil : dernière ligne droite », in *La Croix*, 27 oct.
- DUBET F. (1994), *Sociologie de l'expérience*, Paris, Seuil
(1992), *Les quartiers d'exil*, avec D. Lapeyronnie, Paris, Seuil
(1987), *La galère*, Paris, ed. Fayard
- DUBOIS-TAINE G. (2000), « Ville émergente : vers une vision actualisée des territoires habités », in *La dimension territoriale de la centralité : de la commune à l'agglomération*, MSH Tours – PUCA
- DUFAU P. (1990) dans FERRE-LEMAIRE, I., *Créteil, la ville aux deux généraux*, in *revue Urbanisme*, juin

- (1989), Un architecte qui voulait être architecte, Londreys ed.
- DUPUY G. (1997), cours dispensé dans le DEA 'Villes et sociétés, Université Paris X – Nanterre
- (1991), L'urbanisme des réseaux, Paris, Armand Colin
- ELIAS N. (1991 [1939]), La civilisation des mœurs, Paris, Calmann-Lévy
- (1975), La dynamique de l'occident, Paris, Calmann-Lévy
- (? [1965]), Logiques de l'exclusion
- ESTERLE-HEDIBEL M. (1997), La bande, le risque et l'accident, Paris, L'Harmattan
- ETELBERT A. (non daté), Carrefour de banlieue pluricommunal de fait : La Courneuve, Aubervilliers, Drancy, Pantin, Bobigny : le cas des 4 routes, Mémoire de maîtrise Paris 8
- FIZE M. (1993), Les bandes, "l'entre-soi" adolescent, Paris, Desclée de Brouwer
- FRANCKHAUSER P. (1994), La fractalité des structures urbaines, Paris, Anthropos
- GALLAND O. (1991), Sociologie de la jeunesse, Paris, Armand Colin
- GARAPON A. (1996), Le gardien des promesses; ed. Odile Jacob
- GASCHET F. et LACOUR C. (2002), « Métropolisation, centre et centralité », in Revue d'Economie Régionale et Urbaine, Poitiers, IERF Université de Poitiers
- GAUCHERON J. (1987), La ballade de Bobigny, Paris, Messidor
- GAUDIN H. (1992), Seuil et d'ailleurs, Paris, Editions du demi-cercle
- (1989), « Le vif de la ville », in journal Le Monde, 22 mars
- GEERTZ C. (1998), « La description dense; vers une théorie interprétative de la culture », in revue Enquête N°6
- (1986), « Diapositives anthropologiques », in revue Communications; N°43
- GENESTIER P. (1999), « Le sortilège du quartier ; quand le lieu est censé faire lien », in revue Annales de la Recherche Urbaine, N°82
- (1993), « Que vaut la notion de projet urbain ? », in revue Architecture d'Aujourd'hui, N°288
- (?), « Banlieue et métropolisation », in revue Annales de la Recherche Urbaine
- GIDDENS A. (1994), Les conséquences de la modernité, Paris, L'Harmattan
- GOFFMAN E. (1991 [1974]), Les cadres de l'expérience, Paris, Editions de Minuit
- (1988), Les moments et leurs hommes; Editions du Seuil
- (1981), « Engagement » (chap.3 de Behavior in public places), in La nouvelle communication, Y. Winkin (dir.), Paris, Le Seuil
- (1975 [1963]), Stigmates, les usages sociaux des handicaps, Paris, Editions de Minuit
- (1974 [1967]), Les rites d'interaction, Paris, Editions de Minuit
- (1973 [1971]), La mise en scène de la vie quotidienne t2 Les relations en public; Editions de Minuit
- (1963), Behavior in public places, New York, The Free Press of Glencoe
- GRAFMEYER (1995), Sociologie urbaine, Paris, Nathan
- GRAFMEYER Y. et JOSEPH I. (dir.) (1979), L'école de Chicago, naissance de l'écologie urbaine, Paris, Aubier
- GRUSELLE, J. (1984), Du "pouvoir local" à la lutte des classes, un exemple Créteil, Thèse de doctorat, E.H.E.S.S.
- GUIDICELLI A. (1991), La caillera, Paris, Jacques Bertoin
- GUILLAUME M. (1999), L'empire des réseaux, Paris, Descartes et Compagnie
- GURWIRTH J. (1987), « Tradition et innovation religieuse », in Les chemins de la ville; Paris, CTHS
- HALBWACHS M. (1997), La mémoire collective, Paris, Albin Michel

- (1970 [1938]), *Morphologie sociale*, Paris, Armand Colin
- HANNERZ U. (1983), *Explorer la ville*, Paris, Editions de Minuit
- HEINICH N. (1997), *La sociologie de Norbert Elias*, Paris, La Découverte
- IAURIF (1979), *Etude monographique des transports en commun dans la banlieue nord-est proche de Paris entre les autoroutes A1, A3 et B3*, Paris, mars
- ION J., PERONI M. (1997), *Engagement public et exposition de la personne*, ed. de l'Aube
- ISRAEL L. (2001), « Cadres et motifs de l'action résistante: l'exemple de la Résistance judiciaire », série *Raisons Pratiques*, Paris, EHESS
- JEANNOT G. (1998), *Les usagers du service public*, Paris, Que sais-je?, Presses Universitaires de France
- JOSEPH I. (1999), « Les interfaces de la métropolisation », in *Les métiers de la ville*, Heurgon E. et Stathopoulos N. (dir.), *La Tour d'Aigues*, L'Aube
- JOSEPH I. (1998), *Erving Goffman et la microsociologie*; Paris, Presses Universitaires de France
- (1997), « Prises, réserves, épreuves », revue *Communications*, Paris, Seuil, N°65
- (1996), *Les compétences de rassemblement*; dans la revue *Enquête* N°4
- (1994), «Le droit à la ville. La ville à l'œuvre. Deux paradigmes de la recherche » in *Annales de la Recherche Urbaine*, N°64
- (1993), « Du bon usage de l'école de Chicago » in *Ville, exclusion et citoyenneté*, revue *Esprit*
- (1989), (dir.) *Le Parler-Frais d'Erving Goffman*; ed. Minuit
- (1984), *Le passant considérable, essai sur la dispersion de l'espace public*, Paris, Librairie des Méridiens
- JURGENS M. (1982), *Images de Créteil, aperçu historique*, Créteil, Les amis de Créteil
- KARPIK L. (1996), « Dispositifs de confiance et engagements crédibles », in *Sociologie du travail*, N°4
- KOKOREFF M. (2003), *La force des quartiers*, Paris, Payot
- KOKOREFF M., VULBEAU A. (2001), "Exclusion sociale et inscription urbaine", dans *Sociétés contemporaines*, CNRS - IRESCO
- KOOLHAAS R. (2001) dir., *Mutations, Harvard Project on the City*, Bordeaux, Arc en rève
- LABOV W. (1993), *Le parler ordinaire: la langue dans les ghettos noirs de Etats-Unis*, Paris, Editions de Minuit
- LACAZE J. P. (1994), *Paris, Urbanisme d'Etat et destin d'une ville*, Paris, Flammarion
- LAPASSADE G. (1996), *Les microsociologies*, Paris, Anthropos
- LAPOUJADE D. (1997), *William James; Empirisme et pragmatisme*, Paris, Presses Universitaires de France
- LASCOUMES P. et ROBERT P. (1974), *Les bandes d'adolescents ; une théorie de la ségrégation*, édition remaniée, Paris, Les éditions ouvrières (ed. originale: 1966)
- LATOUR B. (1995), *Le métier de chercheur, regard d'un anthropologue*, Paris, ed. INRA
- (1989), *La science en action*, Paris, La Découverte
- LEFEBVRE H. (1992), *Eléments de Rythmanalyse, introduction à la connaissance des rythmes*, Syllepse
- (1989a [1959]), *La somme et le reste*, Paris, réed. Méridiens-Klincksiek
- (1989b), « Quand la ville se perd dans une métamorphose planétaire », in *Le Monde diplomatique*, N° de mai
- (1986a), *Le retour de la dialectique*, Paris, Messidor
- (1986b), entretien avec S. Renaudie et C.Régulier, *M: Mensuel, marxisme, mouvement*, N°17 (Février)
- (1982), « Henri Lefebvre, philosophe du quotidien », entretien avec O. Corpet et T. Paquot, *Le Monde* 19 décembre

- (1981), Critique de la vie quotidienne, tome 3, Paris, L'arche
- (1978), De l'Etat, les contradictions de l'Etat moderne, La dialectique et/de l'Etat, Paris, 10/18 Union Générale d'Édition
- (1976), Conférence de Strasbourg, in revue Métropolis, N°22
- (1974), La production de l'espace, Paris, Anthropos
- (1972), Espace et politique, Paris, Anthropos
- (1971), « La ville et l'urbain », revue Espaces et sociétés, N°2
- (1970a), La révolution urbaine, Paris, NRF
- (1970b), Le manifeste différentialiste, Paris, Idées NRF Gallimard
- (1970c), La ville et l'urbain, in revue Espaces et sociétés
- (1970d), Le manifeste différentialiste, Paris, Gallimard
- (1968), Le droit à la ville, Paris, Anthropos
- (1967a), « Quartier et vie de quartier », Cahiers de l'I.A.U.R.P., N°7
- (1967b), Vers le cyberanthrope, Paris, Denoël Gonthier
- (1966), Sociologie de Marx, Paris, Presses Universitaires de France
- (1962a), Critique de la vie quotidienne, tome 2, Paris, L'arche
- (1962b), Introduction à la modernité, Paris, Editions de Minuit
- (1947), Critique de la vie quotidienne, tome 1, Paris, L'arche
- LEPETIT B. (1993), «Architecture, géographie, histoire: usages de l'échelle », in Genèses, N°13
- LEPOUTRE D. (1997), Cœur de banlieue ; codes, rites et langages, Paris, ed. Odile Jacob
- LEVI-STRAUSS C. (1955), Tristes tropiques; Paris, Presses pocket, Librairie Plon
- LEVY J. (2001), « Habiter l'espace avec, sans, contre les autres », in La maison en ses territoires ; de la villa à la ville diffuse, Pinson D. (dir.), Paris, L'Harmattan
- (2000), « Les nouveaux espaces de la mobilité », Les territoires de la mobilité, Bonnet M., Desjeux D. (dir.), Paris, Presses Universitaires de France, pp.155-170
- (1999), Le tournant géographique ; Penser l'espace pour lire le monde, Paris, Belin
- (1994a), « Urbanité: à inventer. Villes: à décrire », in Annales de la Recherche Urbaine, N°64
- (1994b), L'espace légitime, Paris, Presse de la Fondation Nationale des Sciences Politiques
- LOJKINE J. (1972), La politique urbaine dans la région parisienne et dans la région lyonnaise (1945-1971), Ecole pratique des hautes études
- MAGRI S. et TOPALOV C. (1987), « De la cité-jardin à la ville rationalisée ; un tournant du projet réformateur 1905-1925 », in Revue Française de Sociologie, N°28, pp.417-451
- MANDELBROT B. (), Objets fractals
- MAUSS M. (1950 [1925]), Essai sur le don. Formes et raisons de l'échange dans les sociétés archaïques, Paris, Presses Universitaires de France
- MEAD M. (1979), Le fossé des générations, Paris, Denoël
- MEAD G. H. (1963 [1934]), L'esprit, le soi et la société, Paris, Presses Universitaires de France
- MILLIOT V. (1999), « Ethnographie d'une 'mauvaise vague' ; une question de regard, in Les aléas du lien social, J. Métral (dir.), ed. Ministère de la Culture
- (1997), Les fleurs sauvages de la ville et de l'art ; Analyse anthropologique de émergence et de la sédimentation du mouvement Hip Hop lyonnais, Thèse de doctorat, Université Lumière Lyon 2
- MILLS C. W. (1940), « Situated actions and vocabularies of motive », in American Sociological Review, N°5
- MILON A. (1999), L'étranger dans la ville; du rap au graf mural, Paris, Presses Universitaires de France

- MONOD J. (1968), *Les barjots*, Paris, ed. Julliard
- MORIN E. (1973), *Le paradigme perdu ; la nature humaine*, Paris, Editions du Seuil
- MOUVEMENT, ENVIRONNEMENT, COMMUNICATION (1998), *Etude de faisabilité des dessertes de proximité dans les quartiers en contrat de ville. Diagnostic qualitatif. Enquête auprès des habitants des quartiers de Nanterre (Petit-Nanterre, Berthelot, Provinces Françaises, Anatole France)*, Paris, DIV
- MUCCHIELLI L. (2001), *Violences et insécurité. Fantômes et réalités dans le débat français*, Paris, La Découverte
- MURARD L. et ZYLBERMAN P. (1976), *Le petit travailleur infatigable ou le prolétaire régénéré*, Paris, Recherches
- OFFNER J.M., PUMAIN D. (1996), *Réseaux et territoires ; significations croisées*, La Tour d'Aigues, L'Aube
- ORLIANGES F. (1981), *Bobigny, pôle restructurateur*, Maîtrise, Paris 1
- OSTROWETSKY S. (1983), *L'imaginaire bâtisseur; les villes nouvelles françaises*, Paris Librairie des Méridiens-Klincksieck
- OUANAS T. (1994), *Les espaces extérieurs du quartier du Parc à Nanterre*, DEA, Paris 12, ENPC, ENGREF
- PADIOLEAU J. G. (1989), *Politiques de développement et démarches stratégiques des villes*, Paris, Plan Urbain
- PERILLAUD M. (1997), *enregistrement audio réalisé par les archives départementales de Seine-Saint-Denis, (élu du conseil général de Seine-Saint-Denis à sa création)*
- PETONNET C. (1985), *On est tous dans le brouillard, ethnologie des banlieues*, Paris, Galilée
- PHARO P. (1985), *Le civisme ordinaire*, Paris, Librairie des Méridiens-Klincksieck
- PICON-LEFEBVRE V. (1993), « *Formes et manières de faire la ville: La Défense* », revue *Cahiers de la recherche architecturale*, N°32/33
- PIETTE A. (1996), *Ethnographie de l'action, l'observation des détails*, Paris, ed. Métailié
- PINCON M., PINCON-CHARLOT M. (2001), *Paris Mosaïque*, Paris, Calmann-Levy
- PROST A. (1986), *préface de FOURCAUT A.: Bobigny, banlieue rouge*, Paris, Editions Ouvrières, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1986
- PROST R. (dir.) (1996), *Concevoir, inventer, créer ; réflexion sur les pratiques*, Paris, L'Harmattan
- PUMAIN D. (1996), « *Hierarchie urbaine* », in *Encyclopédie d'économie spatiale*
 (1994), « *La dynamique des systèmes de villes* », in *Le courrier du CNRS, La ville*, N°81
 (1989), avec SANDERS L., SAINT-JULIEN T., *Villes et auto-organisation*, Paris, Economica
- QUERE L. (1996), « *L'espace public comme lieu de l'action collective* », in *Mana*, N°2
 (1995), *L'espace public comme forme et comme événement; dans Prendre place: espaces publics et culture dramatique*, Colloque de Cerisy, ed. Recherches Plan Urbain
 (1990), *Agir dans l'espace public, l'intentionnalité des actions comme phénomène social; dans Les formes de l'action (série Raisons Pratiques N°1)*, ed. de l'EHESS
- RAYMOND A., DEGREMONT F. (1997) *Etude sur le tissu économique de la ville de Nanterre, Influx et Synapse pour la Ville de Nanterre*, mars
- REMY J. (2000), « *Métropolisation et diffusion de l'urbain: les ambiguïtés de la mobilité* », *Les territoires de la mobilité*, Bonnet M., Desjeux D. (dir.), Paris, Presses Universitaires de France, pp.171-188
- RESWEBER R. (1996), *La recherche-action*, Paris, Presses Universitaires de France
- RICOEUR P. (1998), « *Architecture et narrativité* », in *Urbanisme*, N°303
- ROCHER G. (1968), *Introduction à la sociologie générale, tome 1, L'action sociale*, Paris, Editions du Seuil (cité dans Ferréol (dir.) (1991), *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Armand Colin)

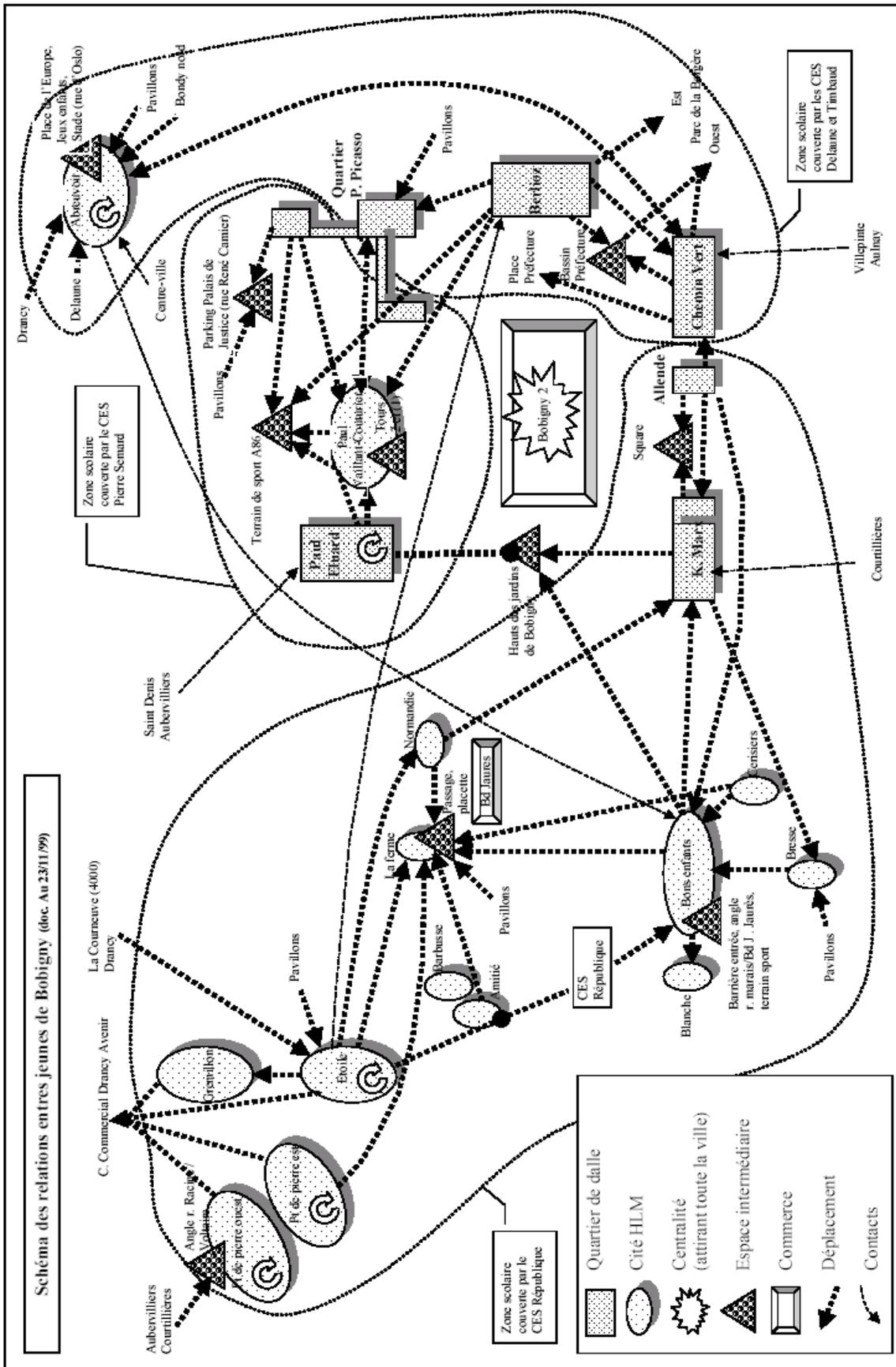
- ROULLEAU-BERGER L. (1991), *La ville intervalle, jeunes entre centre et banlieue*; Paris, Méridiens Klincksieck
- (1999), « Les mondes de la petite production urbaine », in *Les aléas du lien social*, J. Métral (dir.), ed. Ministère de la Culture
- SASSEN S. (1996), *La ville globale*, Paris, Descartes et Cie
- SAUVEZ, M. (1981), « Créteil : Une accumulation de villes », in revue *Urbanisme*, N° 183
- SCHELLING T. (1980 [1978]), *La tyrannie des petites décisions*, Paris, Presses Universitaires de France
- SEGALEN M. (1989), « S'installer dans une ville, Nanterre 1900-1980 », revue *Annales de la Recherche Urbaine*, N°41
- SIMMEL G. (1991), *Secret et sociétés secrètes*, ed. Circé
- (1903), « Métropoles et mentalités », *L'Ecole de Chicago*, Grafmeyer Y., Joseph I. (dir.), ed. Aubier, 1979, pp. 61-77
- SIMON H.-A. (1988), *Sciences des systèmes, sciences de l'artificiel*, Paris, Dunod
- SPERBER D. (1996), *La contagion des idées, théorie naturaliste de la culture*, Paris, Odile Jacob
- STAVO-DEBAUGE J. (2002), 2002, « L'indifférence du passant qui se meut, les ancrages du résidant qui s'émeut. Les limites d'une conception transhumante des espaces publics urbains », communication au Colloque *Les sens du public*, CURAPP/CEMS.
- SUEUR J.P. (1998), *Demain la ville, Rapport au Premier Ministre*
- SUTTLES G. D. (1968), *The Social Order of the Slum*, Chicago, University of Chicago press
- TARRIUS A. (1997), *Fin de siècle incertaine à Perpignan*, Perpignan, Llibres del Trabucaire
- TAYLOR C. (1998), *Les sources du Moi*, Paris, Le Seuil
- (1992), *Multiculturalisme; Différence et démocratie*, ed. Aubier
- THEVENOT L. (1998), *Pragmatiques de la connaissance; dans Sociologie et connaissance, nouvelles approches cognitives* (Borzeix A., Bouvier A., Pharo P. dir.), ed. du CNRS
- (1995a), *Emotions et évaluations dans les coordinations publiques; dans La couleur des pensées (série Raisons Pratiques N°6)*, ed. de l'EHESS
- (1995b), *L'action en plan; dans la revue Sociologie du travail N°3/95*
- (1994), *Le régime de familiarité, des choses en personne; dans la revue Genèses N° 17 septembre*
- (1993), *Essai sur les objets usuels, propriétés, fonctions, usages; dans Les objets dans l'action (série Raisons Pratiques N°4)*, ed. de l'EHESS
- (1990) *L'action qui convient; dans Les formes de l'action (série Raisons Pratiques N°1)*, ed. de l'EHESS
- THRASHER F. M. (1963 [1927]), *The gang, a study of 1313 gangs in Chicago*, édition abrégée, Chicago, ed. The University of Chicago Press (ed. originale complète: 1927)
- TOURAINÉ A. (1991), « Face à l'exclusion », in revue *Esprit*, Paris, Seuil, N° de février
- TOUSSAINT J.Y., ZIMMERMANN M. (2002), « User, observer, programmer et fabriquer l'espace public », in *L'espace public comme pratique d'aménagement*
- VALBON G. (1997), *enregistrement audio réalisé par les archives départementales de Seine-Saint-Denis, (président du conseil général de Seine-Saint-Denis à sa création)*
- (1984), « Bobigny, 1964-1984, vingt ans pour une ville chef-lieu », revue *Urbanisme*, N°204
- VAN METER K.M. (1992), *La sociologie*; ed. Larousse
- VEPRAET G. (1980), *L'opération Défense et l'espace urbain, délocalisation industrielle et production d'un espace post-industriel*, Université de Paris X-Nanterre
- VOIROL O. (2002), « L'espace public et les luttes pour la reconnaissance ; La théorie de l'espace public de Habermas à Honneth », article non référencé

- WACQUANT L. (1992), « Pour en finir avec le mythe des "cités-ghettos" », in Annales de la Recherche Urbaine, Paris, Ministère de l'équipement
- WASSERMAN G. (1982), Nanterre, une histoire, Paris, Messidor
- WEBER M. (1982 [1921]), La ville, Paris, Aubier
(?), Essai de sociologie des religions
- WHYTE W. F. (1995 [1943]), Street corner society, la structure sociale d'un quartier italo américain, Paris, La Découverte

Annexes

Plans des déplacements de jeunes Bobigny (cf. chap. V ₁₁)	374
Plans des déplacements de jeunes, Cîteuil (cf. chap. V ₁₁)	379
Plans des déplacements de jeunes, Nanterre (cf. chap. V ₁₁)	382
Entretien avec un gardien d'immeuble (intégralité) (cf. chap. IV ₃)	385
Entretien avec un jeune (cf. chap. IV ₉ Carnet de terrain : avec les 'grands')	391
Le Parisien (17 février 1999) (cf. chap. IV ₃)	414
Le Monde (6 décembre 1997) (cf. chap. I ₅ encadré "La fermeture" et chap. IV ₇ carnet de terrain "Le trafic")	415
Portrait type du jeune violent urbain (cf. chap. IV ₃)	416
Observatoire des incidents liés à des jeunes (bailleur : groupe 3F) (cf. chap. IV ₃)	417
Analyse lexicométrique des réunions publiques (Bobigny, Sofres, 1998) (cf. chap. VI)	419
Journal de quartier des Petits-pr�s Sablières (Créteil) (cf. chap. IV ₈)	422
De la rumeur au projet (cf. chap. IV ₈)	426

**Plans des déplacements de jeunes
Bobigny**



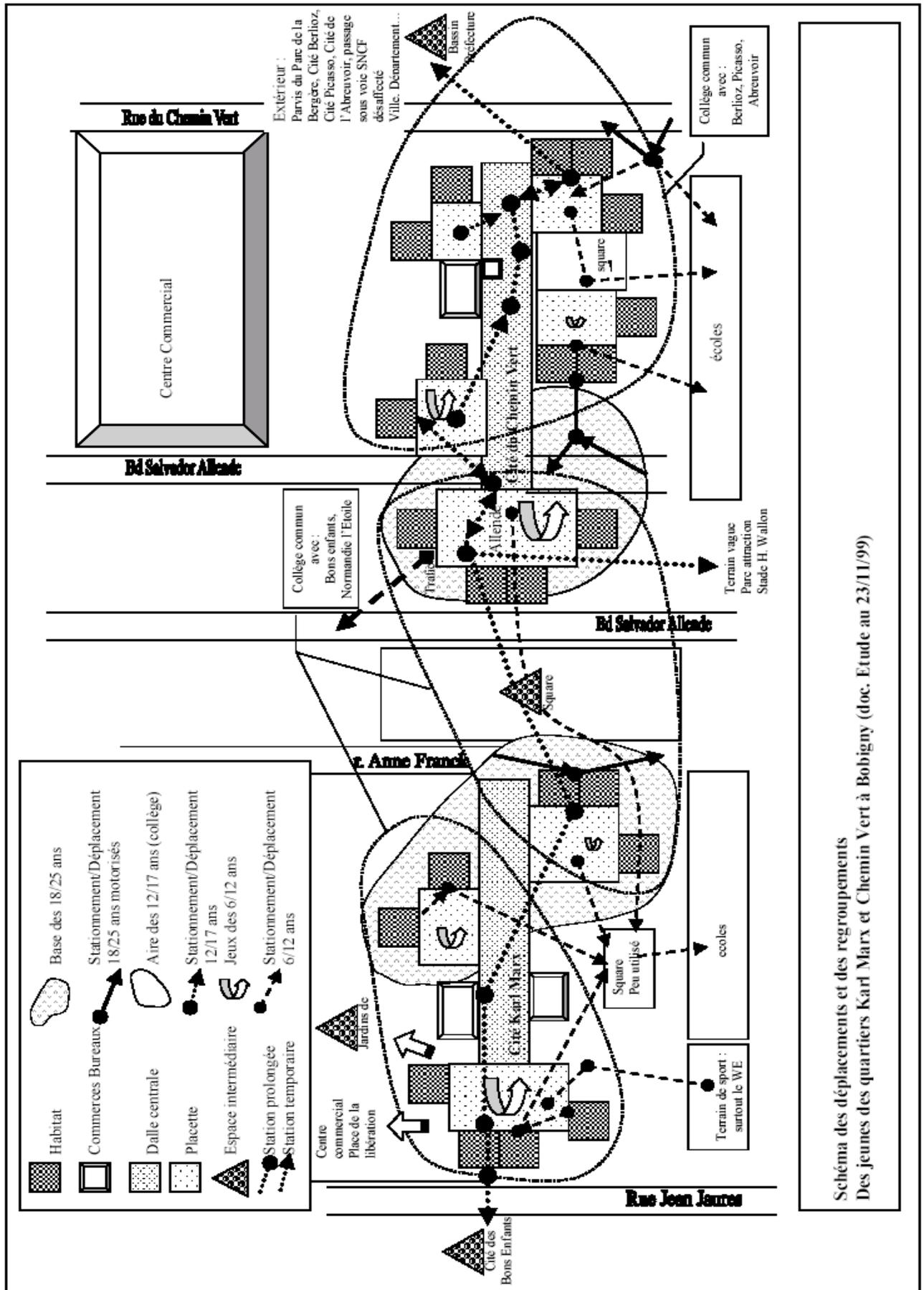
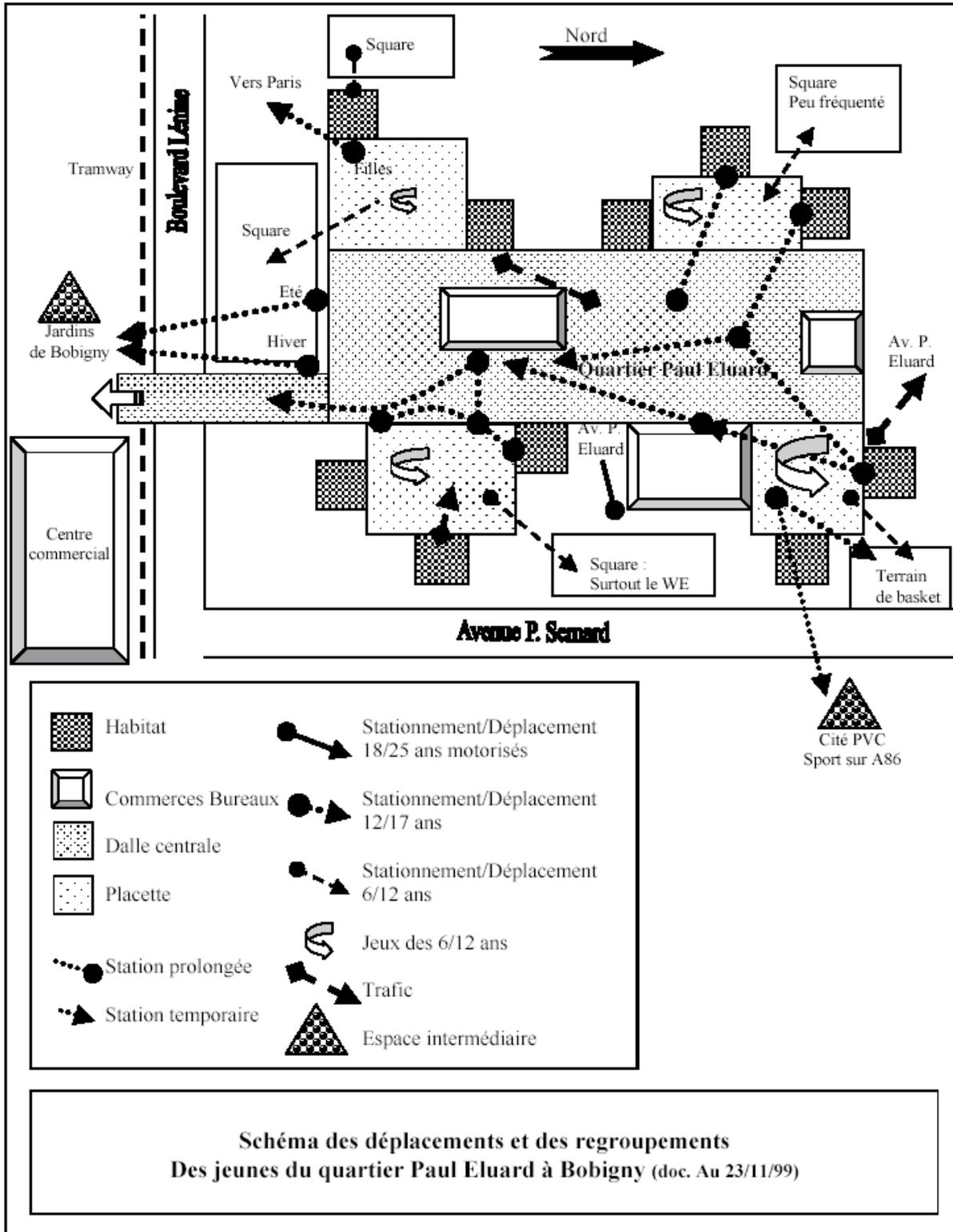
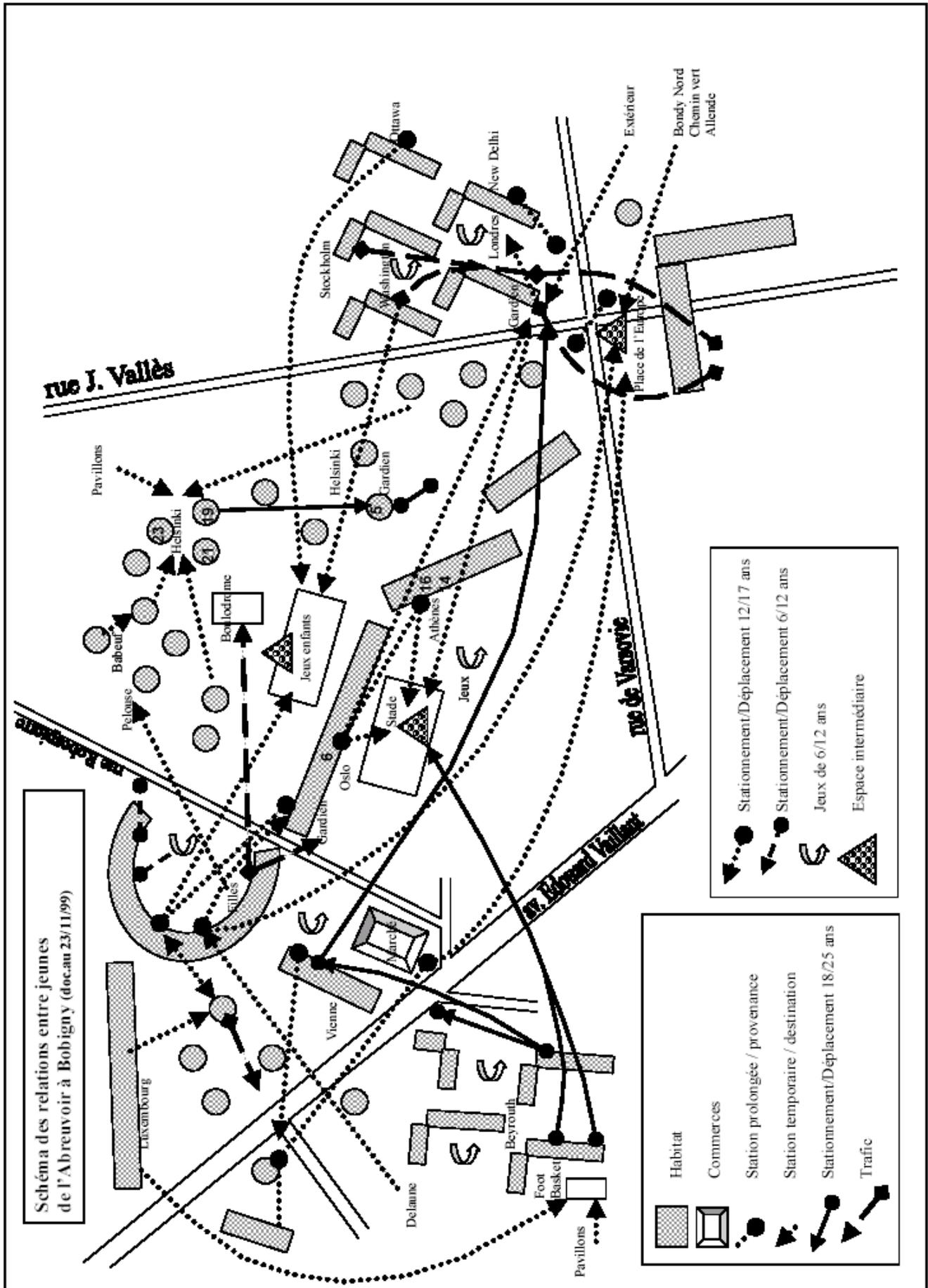
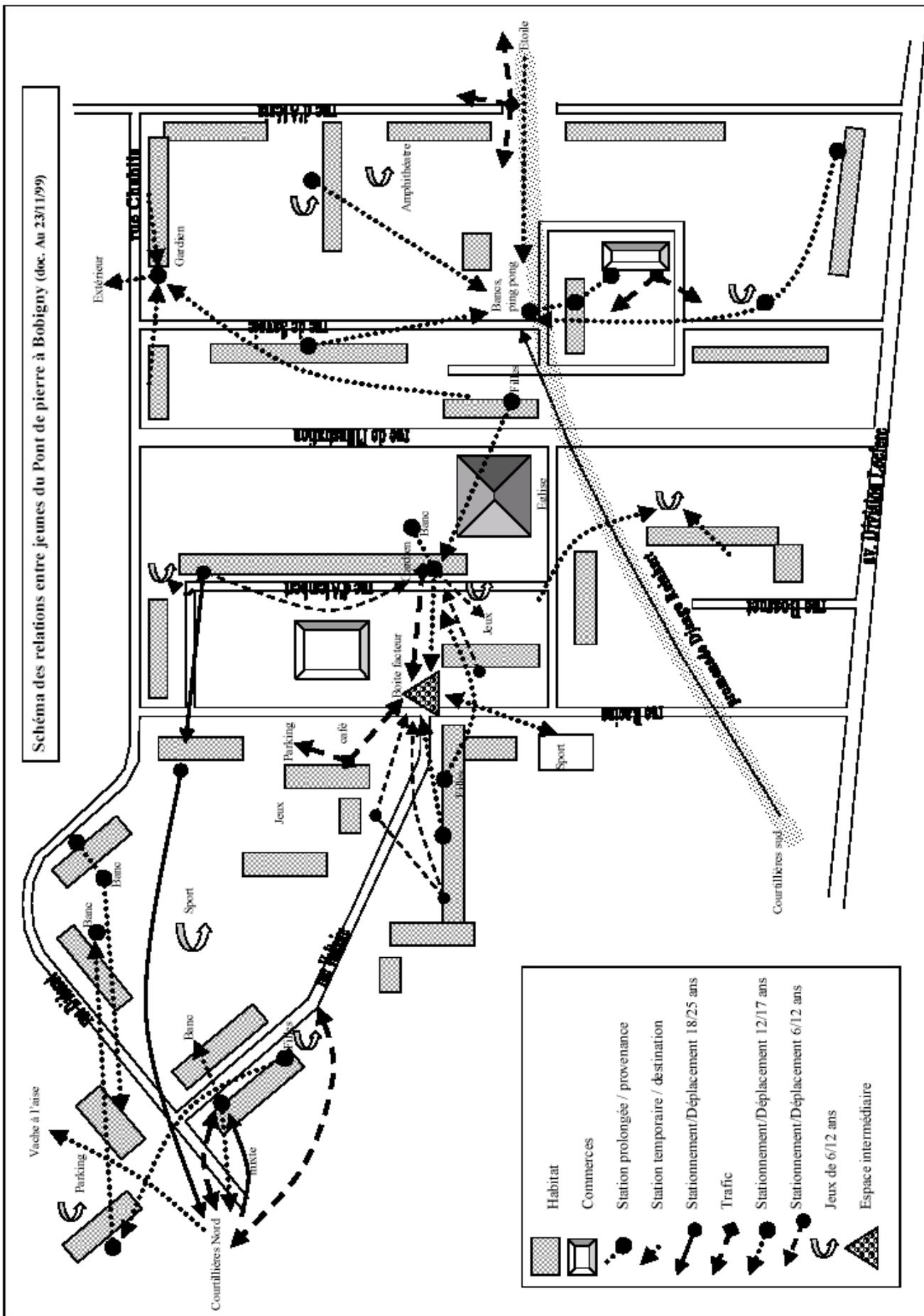


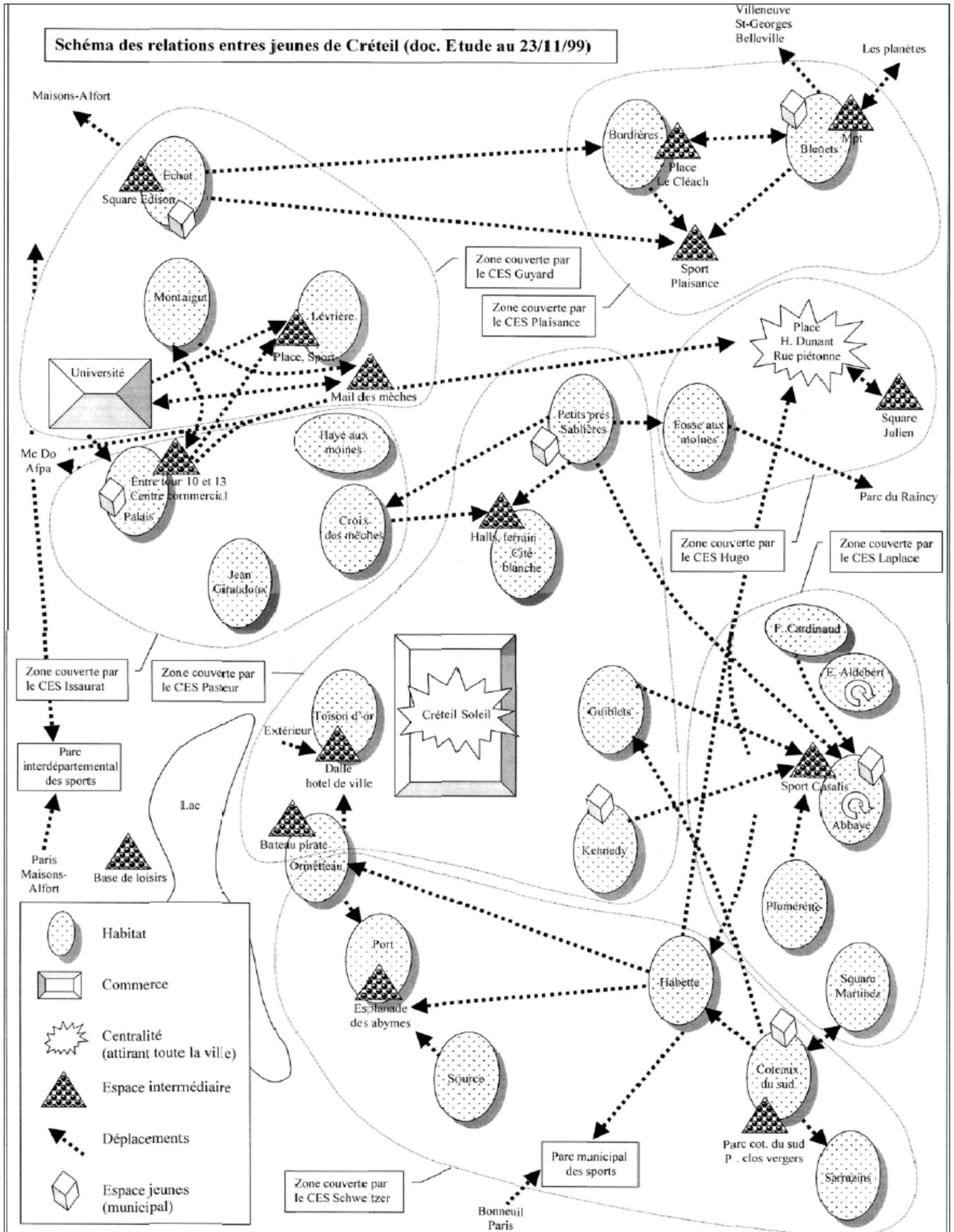
Schéma des déplacements et des regroupements
Des jeunes des quartiers Karl Marx et Chemin Vert à Bobigny (doc. Etude au 23/11/99)

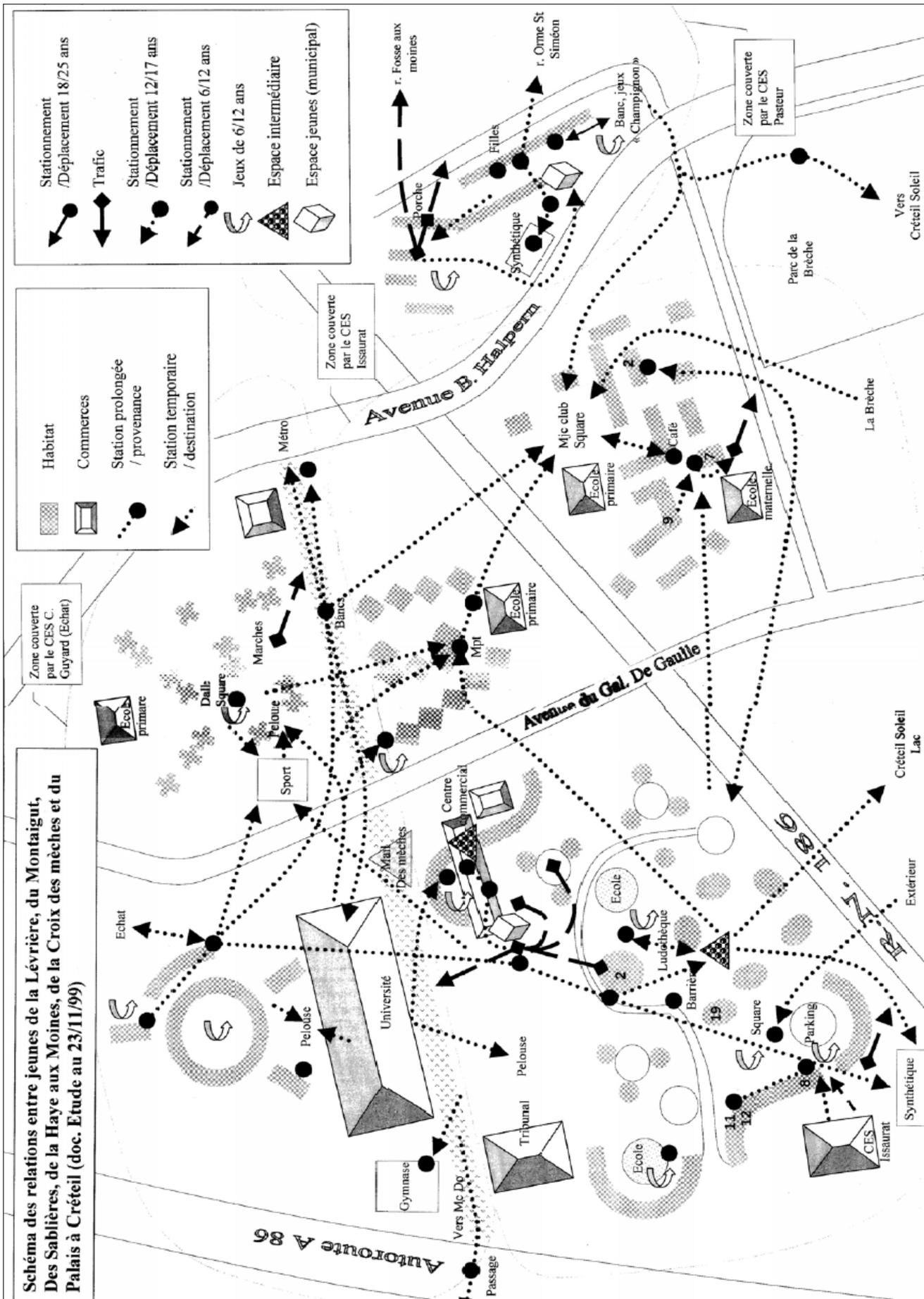


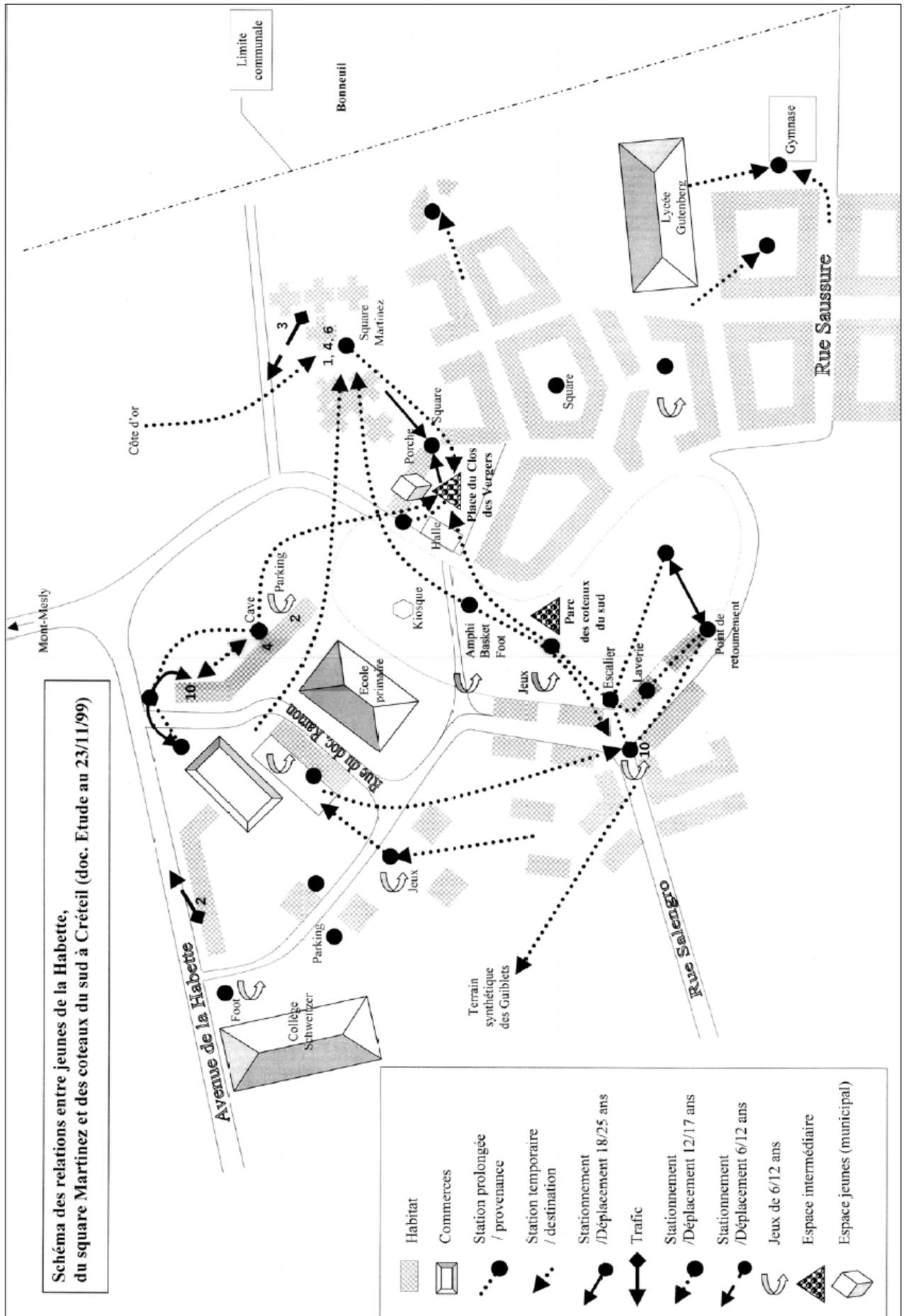




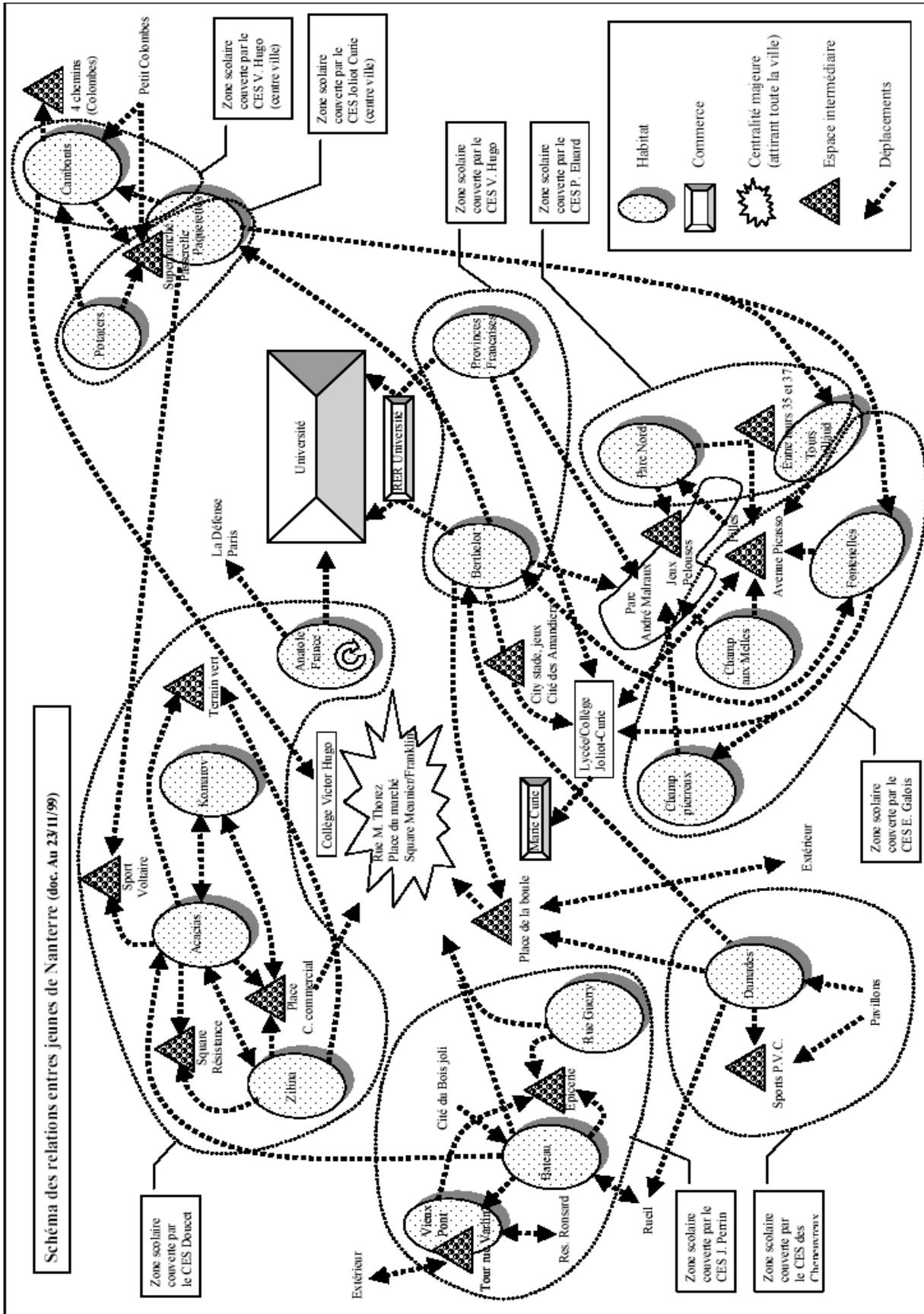
**Plans des déplacements de jeunes
Créteil**







Plans des déplacements de jeunes
Nanterre



**Entretien avec un gardien
d'immeuble (intégralité)**

L'observation participante auprès des jeunes a été précédée de plus de cent entretiens auprès de gestionnaires (gardiens, services techniques municipaux, services jeunesse, sport...). Le but initial de ces discussions était avant tout factuel: déterminer où se produisent les rassemblements, qui les fréquentent, quand... L'entretien restitué ici n'est ni remarquable, ni archétypique. Il s'agit simplement de celui réalisé avec le gardien de la cité de BCN, sur laquelle a ensuite été effectué le travail de terrain avec les jeunes. Lors de cet interview, il m'évoquait les deux groupes de jeunes présents sur sa cité. D'après ses dires, l'un était constitué de préadolescents civils et installés près de sa loge. L'autre regroupait les plus 'grands', délinquants. Je ne savais pas encore que c'est sur cet endroit que je ferais mon observation des rassemblements de jeunes sur BCN :

« Quand je dis mes ados, ce sont les enfants de mes locataires (...) C'est ça le problème avec les jeunes, ils ne savent pas... Ils ont autre chose dans la tête. Ils n'ont pas le respect de ... Ce n'est même pas une question de respect, mais le déclic de se dire: "Moi où j'habite, c'est bien, c'est propre". C'est ça qui me... C'est ce qui est le plus navrant. Ils sont contents d'être là... Je suis certain que chez eux, par rapport à des copains qui habitent dans un quartier qui est taggué... Il y a des quartiers, tout ce qui est à hauteur d'homme, vous faites tout le tour de l'immeuble, tout ce qui est à hauteur d'homme, c'est taggué. C'est vrai, il n'y a pas que là-bas. Partout où je vais. Moi je suis d'Evreux, quand je vais voir mes enfants à Evreux dans une zone HLM où ils habitent, vous voyez que jusqu'à un mètre quatre vingt deux mètres, le bras tendu, tout est taggué d'un bout à l'autre. Là par contre ça fait zone par rapport à ici. Bon, je ne veux pas être prétentieux mais, ça fait quand même petite résidence. Bon, en plus on vient d'être repeint, ça change. Vous avez vu tous les ravalements?

- Oui, oui

- (...) Donc c'est ces petits trucs là, c'est insignifiant, mais... On peut dire ouais [ce n'est pas grave]. Là, je vous dis, on a refait faire il y a un mois tout le dessous du hall et là, ça y est c'est déjà reparti. Et puis vous repasserez dans un an et puis vous me direz, ça a bien changé, parce que malgré l'entretien, malgré tout ce qu'on y met, il arrive un moment où l'on peut plus.

- Alors comment ça se passe, ils sont nombreux?

- De ma résidence, sans exagérer, en gros mettons une dizaine. Enfin, quand je dis ados, c'est des jeunes de 14-16 ans. Ouais, une bonne dizaine. Dix garçons, parce que moi je parle des gars parce que les filles, elles sont toujours chez elles. C'est vrai, il n'y a que les garçons. Et puis sans faire beaucoup de ... Même pas une question de faire du racisme ou quoi... Mais c'est souvent malheureusement les maghrébins qui sont dehors. Et c'est ça le gros problème aussi, c'est que... Moi j'ai des parents, j'ai qu'à prendre leur fils en train de faire une bêtise, le père il va arriver... C'est des gens charmants. Vous leur dites quelque chose, ils sont les premiers à vouloir faire les choses. Mais, ils ont ce côté que le fils il a le droit de faire, pas ce qu'il veut mais presque. Moi j'estime qu'un gamin à 14 ans, quand il est jusqu'à 10 heures du soir même en plein hiver dehors, alors qu'il sait que tous les jours, il y a des problèmes. On leur dit les boîtes aux lettres elles sont forcées et tout ça. Et bien moi je veillerai à dire que moi mon gamin il ne va pas y être. Ben non, je sais pas, c'est dans les mœurs. J'arrive pas à maîtriser ce... Combien de fois [le père] est venu un après-midi, il m'a dit "oui, ça, machin et truc". Et

puis le soir je sors dehors et le premier truc sur qui je tombe, c'est sur son [fils]. C'est comme ça. A mon avis, nous on peut rien y faire.

Mais ceci dit, eux ça s'attaque à la petite bêtise. C'est de la dégradation quand même parce que... Des fois, c'est même pas pour dire, tiens on va l'embêter lui. C'est parce qu'ils sont désœuvrés, alors ils ne savent pas quoi faire. Alors l'autre il prend son couteau, alors il gratte un petit bout là, l'autre qui machin. L'autre il a le feutre, alors il va mettre un coup. L'autre il fume il a un briquet, vous avez qu'à voir, je vais vous emmener dans le hall tout à l'heure. Un petit coup de briquet par là, un petit coup de briquet par là. Et puis, ah ben tiens on va écrire, ça écrit. Aujourd'hui il a commencé son truc. Demain il en refait un petit peu et puis la boule de neige.

- D'accord. A chaque fois ils cherchent à écrire quelque chose?

- Ah ben ouais. L'autre fois ils ont taggué tout le hall parce qu'ils ont été contrôlés par la police, là il n'y a pas longtemps. Parce que nous, on avait fait une demande de réquisition permanente. J'ai d'autres problèmes, d'autres soucis là. Dans un hall, mais pas des jeunes de chez moi. C'est des jeunes de la cité d'en face. Alors là par contre, c'est l'enfer. Alors là, c'est le niveau d'insécurité même. C'est arrivé que même là plus personne ose arriver, leur dire quoi que ce soit. Là ils font ce qu'ils veulent. Ils ont instauré un niveau de crainte pour se faire respecter...et tout le monde prend. Moi j'ai des gens ils déménagent à cause de ça. C'est quand même malheureux. Un noyau, c'est quinze jeunes, dix jeunes. (...) Ça tient à très peu de chose. Je vois, pour vous donner une idée, par exemple j'ai un jeune là. Ses parents sont divorcés. Le gamin était parti chez son père. Il était parti trois quatre ans, il était plus jeune. Là il est revenu, sa mère elle l'a récupéré, il a quatorze ans. Bon, il arrive là, il est revenu. C'est sa cité. Petit, il était déjà ici. Il est parti deux ans, trois, chez son père, il est revenu. Et bien il a de mauvaises fréquentations. Sa mère elle le tient à peu près bien et tout mais quand il est dehors. Moi je sais pas si elle s'en fout ou si elle ne s'en rend même pas compte. Ce qui fait qu'il a des fois sept, six copains qui l'attendent. Mais des jeunes que je connais même pas. Des jeunes qui vont peut être à l'école avec lui ou quoi. Ils se donnent rendez-vous. Alors ça me ramène... Un gamin de ma cité, si vous voulez, me ramène huit gamins, qui eux n'étant pas d'ici, ils s'en foutent, ils en ont rien à foutre. Ils sont toujours en guerre. Ils faut toujours les virer. Ou ils bloquent les portes...

- Et là d'après vous, c'est des anciens copains qu'il avait de...

- Non, non, c'est parce que... Bon là mettons, à mon avis, vu qu'il a quatorze quinze ans, il doit être dans un collège ou peut être même dans un lycée, j'en sais rien. Je sais même pas à quel machin scolaire où il va. Mais c'est des copains d'école quoi. Qui sont certainement aussi du coin.

- Bon alors pour l'instant on a vu trois groupes. Il y a le groupe d'une dizaine de jeunes qui est là, soit sur le huit, soit sur le six...

- Alors ceux-là ça c'est les miens ça.

- C'est vos jeunes...

- C'est les fils de mes locataires. Bon eux, ça c'est leur point. C'est leur résidence. (...)

- Mais pourquoi ils vont sur le six et sur le huit d'après-vous? Pourquoi ils ne restent pas uniquement sur le huit par exemple?

- Bon, il y a eu aussi... Bon, l'histoire est plus complexe que... Les habitudes étant prises, après ils ont du mal à s'en débarrasser de ces habitudes là. Si vous voulez, avant, jusqu'à il y a encore peine un an, parce que ces trucs je les ai démonté il n'y a

pas bien longtemps. J'en avais tellement marre que moi c'était mon truc... A l'époque, quand ils ont fait cette résidence... Vous avez vu les halls? Je ne sais pas si vous avez vu les halls, mais vous pourriez faire un bal si vous voulez. Bon, pas faire un bal mais on veut faire un vin d'honneur, il y a largement la place. Bon, dans le milieu, il y avait un banc. Il y avait un gros machin qui faisait un mètre cinquante sur un mètre cinquante, un gros carré avec des sièges et tout. Mon hall était équipé comme ça et celui du six. Ce qui fait que, pendant toutes ces années là... Quand vous voyez un banc quelque part, qu'est-ce que ça veut dire? Bon, ça veut dire que vous avez le droit de vous y asseoir. De vous y réunir éventuellement. Vous avez le droit de vous y asseoir. Donc nous, quand on les sortaient des halls, on n'est pas crédibles parce que quand vous dites à quelqu'un "Vous sortez, vous n'avez rien à faire ici". Le problème, c'est que, il y en aurait un ou deux ils auraient le droit de s'asseoir. Mais quand ils sont à dix douze dans un hall, que vous repassez une heure après et qu'il y a eu une étiquette d'une boîte aux lettres qui a été arrachée ou il a essayé d'en ouvrir une et vous retrouvez une lime à ongles dedans, un couteau, ou le panneau d'affichage qui a disparu complètement, ou la feuille qui était dedans elle est barrée... Parce qu'il faut qu'ils fassent le petit truc qui fait que ben... je suis désœuvré donc je vais faire ce machin. Donc après, moi j'en ai eu tellement marre de ce truc que... En plus il était dangereux parce qu'ils l'avaient cassé, taggué, gravé... Donc je les ai viré. Mais les habitudes étant prises, il y a toujours ce réflexe de se retrouver au huit ou au six. Parce que avant il y avait les bancs et à mon avis c'était toujours l'endroit où ils se réunissaient. Parce que moi je sais par les réponses que j'avais à chaque fois... Parce que c'est vrai, ma femme me dit à chaque fois... Quand j'avais les jeunes qui me répondaient "Il y a des bancs, à quoi ça sert?". C'est vrai, il faut se mettre devant le fait accompli. C'est vrai, ils sont assis. Même s'ils faisaient rien. Bon moi par principe, je les sortais systématiquement, parce que je sais que dans dix minutes il va y avoir quelque chose. Allumer les prospectus qui sont dans la corbeille à papier. C'est des trucs qui paraissent tout con. On dit "Ah, ils font pas de mal". Mais si. Il y a des gens qui habitent dans les halls. Le bruit, la nuisance. Moi j'ai deux locataires qui habitent la-bas (...)

Parce qu'en plus le problème (...) Il y a un truc que je n'arrive pas à comprendre, c'est le... Je vais peut-être pas arriver à m'exprimer pour vous dire ça. Ce que je vous disais tout à l'heure, sans racisme ni rien du tout, mais je veux dire que les maghrébins, c'est vrai, j'ai remarqué que leurs enfants, les garçons ont le droit de tout faire. Ils sont tout le temps dehors, même très jeunes, à 10-12 ans les gamins ils font ce qu'ils veulent. Je peux pas dire qu'ils font ce qu'ils veulent parce que quand même des fois, de temps en temps, si il y a un problème, l'autorité du père. Mais, cinq minutes après, c'est fini quoi. Même s'il a fait un truc important, demi-heure après il est dehors et il continue à faire ce qu'il veut.

Par contre, là où il y a à mon avis le problème, c'est que moi mon fils, il a des copains comme tout le monde, mais quand il me dit "Papa, je peux amener mon copain", même maintenant, il a quinze ans... Il me dit "Tiens, papa, j'ai un copain il va venir ce soir" ou quoi, je reçois les copains de mon fils. Je veux pas que mon fils soit dehors. Il faut bien qu'il ait une vie comme tout le monde. Par contre eux, jamais, même les meilleurs copains. Moi j'ai des gars, il y a des gamins ici qui ont été élevés presque au biberon ensemble et aujourd'hui ils ont quinze ans. Et ben jamais l'un va chez l'autre (...) Même quand ils vont dans les étages, ils restent sur le palier, ils ne rentrent pas chez le copain. (...)

C'est des enfants, ils ont grandi ensemble, il font partie des immeubles quoi. Alors c'est sur, ils ont comment dirais-je, pas de fierté... C'est ce que je leur reproche d'ailleurs. Quand je leur dis "En plus vous, vous n'avez même pas le droit parce que...". C'est vrai,

c'est à eux. Enfin pas à eux, mais je veux dire ils sont d'ici. C'est leur quartier et tout. Ou quand c'est des autres, de l'autre cité qui viennent, je leur dis "Mais bordel vous êtes chez vous, vous vous laissez...". Quand ils me disent "Ouais, c'est pas nous, c'est encore les gars d'E...". Parce que moi des fois, c'est vrai, on est tellement désespérés que je dis "Mais merde bordel, c'était tout propre hier". Vous arrivez un matin, ils ont foutu un hall dans un état, je vous ferais voir des photos tout à l'heure, vous allez me dire c'est pas possible. (...) C'est vraiment le truc qui ne rapporte rien. (...) Dans le parking, ils y vont de temps en temps. Mais le problème, c'est qu'ils y vont à quatre ou cinq pour faire une bricole qui a pas besoin. Mais bon, c'est histoire de dire "on descend en bas..." (...) A coté des autres que j'ai en bas. Parce que eux, ils rentrent dans le parking, ils vont vous plier les portières des voitures même s'il n'y a rien à voler, même si la voiture elle est ouverte. Faut qu'ils cassent. Faut qu'ils dégradent. Ils m'ont saboté les portes pour rentrer dans le parking. Jusqu'à présent, ils ne se sont jamais fait prendre. Moi je sais que c'est eux parce que des fois je retrouve des trucs qui ont été volé dans une voiture juste devant l'entrée du deux, caché des fois dans des corbeilles à papier. Moi j'ai trouvé une arme une fois, un pistolet. Ils menaçaient un de mes locataires tous les jours avec un pistolet. Et puis lui, il avait tellement peur, qu'il l'avait jamais dit à personne. Et puis un beau jour, il l'a sorti au président de l'amicale. Un facteur de circonstance, je sais plus. Ils se sont retrouvés dans un arrêt de bus je crois (...) C'est un pauv'gars. Un pauv'gars, ce qu'on appelle un gars qu'est pas trop...Parce qu'en plus, c'est ça que...Ceux d'en bas sont plus dangereux parce que si vous voulez, ils sont...Moi je dirais pas plus malins, parce qu'il faut pas être fin pour faire ce genre de truc là, mais ils arrivent à trouver le... à analyser la personne et à voir la faiblesse. Si il y a une faiblesse sur quelqu'un, vous pouvez être sûr qu'il est 'bon comme la romaine'. (...)

- Alors vous l'avez retrouvé comment cette arme?

- Le président de l'Amicale me dit "Il paraît que mon voisin, il se fait racketter tous les soirs". C'est un homme, il travaille à Carrefour. Il pèse les légumes à Carrefour. Donc c'est un homme, il a un emploi comme ça. Et il quitte tard le soir. Et puis quand il rentrait, il en était arrivé à la fin, à rentrer le plus tard possible chez lui parce qu'il avait peur. Il rentrait avec deux, trois commissions. Alors s'il avait du Coca dans son sac, ils lui piquaient son Coca. Et puis un jour, il y en a un qui a commencé: "Tiens, t'as pas dix balles" ou un truc comme ça. Ça a commencé comme ça. Peut-être qu'il était bien luné au début, alors il leur a donné dix balles. Le lendemain, c'était encore. Le lendemain, le lendemain... Ce qui fait qu'un jour, il en a eu marre. Il a dit "Moi c'est fini, je leur donne plus rien". Et un jour, [le jeune] a sorti un pistolet de dans les lamelles du plafond, et puis il lui a foutu sur la tempe. Et puis il lui a dit "Tu vas raquer". Et l'autre, il a eu peur et il a dit ça au président de l'amicale. Mais au bout de je ne sais combien de temps, une semaine ou je sais pas combien. Et le président me dit ça "Il paraît qu'ils sortent un pistolet de la dedans les lamelles. Moi je met la main, je regarde. J'y retrouve tout une pile de CD. Et puis il y avait le pistolet. Mais un vrai. Il n'y avait plus le chargeur dessus par contre. La police l'a cherché pendant longtemps après. Je sais pas s'ils l'ont retrouvé. Mais ceux-la sont dangereux. En bas, ils sont dangereux. Moi j'ai pas honte de le dire "Ceux-la sont dangereux". Ils agressent, ils menacent. J'ai un locataire qui est sous la tutelle d'une association qui à mon avis est en réinsertion pour se sortir un petit peu de la drogue ou je sais pas quoi. Donc, il est sous la tutelle d'une association qui l'a relogé là. Ben ce gars là, ils ont vu tout de suite qu'il avait quelque chose. Ben forcément, c'est une loque. Le mec, il est complètement grillé à mon avis par la drogue. Et puis à mon avis, il continue, il touche toujours. Et il y a eu une embrouille un soir sur un portable. Parce que le fait qu'il soit sous la tutelle

d'une association, je crois que pour les aider, pour être en permanence en relation avec eux, ils les avaient équipé d'un portable. Et puis un soir, il a du rentrer chez lui, il habite dans le hall du deux justement, et il avait son portable et il téléphonait. Et dans le lot, il y en a un qui lui a dit "Tiens, prête moi ton portable. J'ai un coup de fil à donner" ou je sais pas quoi. Et donc lui, il a pas voulu. Ça a commencé comme ça. Bon et puis après, ils se sont acharnés sur lui. Ils ont vu qu'il avait quelque chose. Qu'il avait une faiblesse quoi, et trois fois ils lui ont cambriolé son appartement. Mais saccagé, le frigo par terre, tout. Mais par contre, nous on sait que c'est le noyau. Mais vous dire qui, c'est toujours resté dans le doute (...) Moi j'ai vu des locataires, pour rentrer chez eux. Voir que les jeunes étaient dans le hall et faire demi-tour et puis aller faire une course ou aller ailleurs pour pas avoir ce contact avec eux. Et les quelques locataires qui ont eu de l'audace, qui leur ont dit de sortir ou "Vous n'avez rien à faire ici" ou, voyez, d'intervenir ou de se responsabiliser un petit peu en tant que locataire du bâtiment. Je peux vous garantir qu'ils l'ont payé cher. La boîte aux lettres arrachée. Menaces sur les enfants (...) sur les petits frères et tout. Eux, c'est de la vermine. C'est vraiment des durs.

- D'accord. Et là vous disiez qu'ils venaient d'ailleurs.

- *Ils viennent d'en face. Ben c'est logique. En général on fait pas les conneries dans son quartier, donc... Le gardien d'en face il me dit "Ben non, non. Ça va". Et pour cause, ils sont là.*

- Ils sont combien là. A peu près?

- *C'est pas prévisible. Bon d'en face, l'autre jour. Ils sont un noyau d'une dizaine de jeunes. Mais des fois, ils sont trente dans le hall. Parce qu'en plus, à mon avis, ils trafiquent aussi le shit. Ce qui fait qu'au moment de la distribution, je peux vous garantir qu'il y a du monde. Parce qu'en plus, moi j'ai discuté. Parce que moi j'ai jamais eu de vraiment mauvais rapports avec eux. Parce que bon, j'ai tout essayé. Il faut pas croire qu'on devient comme ça du jour au lendemain. J'ai essayé la gentillesse. Ma femme me disait "Ouais, tu es trop sévère. Tu les vires systématiquement". De toutes façons, il n'y a pas cinquante solutions. Elle me dit "Tu es trop sévère". J'ai essayé la gentillesse. Après, c'était des "Tu" à tour de bras. Eux, dans leur tête, ça fonctionnait, le fait que je leur dise bonjour, ou que je leur serre la main ou quoi, ça voulait dire: t'acceptes ce qu'on fait. J'avais plus d'autorité. J'avais plus rien. Alors après, j'ai dit non. Moi je peux pas. Il y a des gens, même des responsables, des fois ils me disent "Laissez tomber". Je peux pas. Je peux pas laisser tomber un truc comme ça. Sinon, je change de métier. (...) Alors attendez, je vais vous expliquer. Ce fameux hall du deux avant, il était traversant. Il y avait une porte qui donnait dans l'avenue et une porte qui sortait dans le square. Ce qui fait que nous, comme on s'est vraiment acharné sur ce phénomène, ce problème. On se disait "Pourquoi toujours le deux, pourquoi toujours le deux". On en a déduit que, vu que c'était un hall traversant, quand la police elle arrivait, qu'ils avaient fait les cons et qu'elle passait par l'avenue. Hop, ils se tiraient de l'autre côté. Et donc nous, on a fermé le hall. C'est-à-dire que là derrière, on a fait un mur. On a mis des pavés de verre. On a mis un mur en briques, pour que ça ait un aspect un peu... Pas trop ridicule quoi. Et on a supprimé cette porte. Bon, ben maintenant ça va être tranquille. Ça a duré trois mois. Bon, ben maintenant c'est plus le même domaine. Maintenant ils viennent, ils s'assoient et quand il sont passés, vous diriez qu'il y a un cyclone qui est passé (...).*

- Ils viennent de quelle heure à quelle heure en gros?

- C'est pas prévisible (...) Et puis ça y est, ils ont commencé à attaquer les pavés de verre. De toute façon ils m'ont dit "un jour, le mur, il y en aura plus" alors... Je m'attends qu'un jour, il y ait un passage de façon à ce qu'ils traversent d'un bout à l'autre. C'est certain, on l'aura, un jour ou l'autre. Là, ils ont attaqué les pavés de verre déjà. (...) Je croyais qu'on en avait terminé et que c'était terminé. Parce qu'il y a des fois je me dit "Ah ben merde tiens". Il y a des fois, un passage, deux trois jours comme ça, y a rien. Ils sont pas venus du tout. Et je dis "Tiens, merde, ça y est, c'est fini, ils viennent plus". Et le lendemain, vous revenez c'est le même truc. Et puis, il n'y a pas longtemps que j'ai appris que dans la bande, il y en a un qui doit être en cabane. Et c'est à mon avis, pas le meneur mais presque. Lui, le fait qu'il est pas là, ça limite un peu. Ils se regroupent, mais il n'y a pas de grosse, grosse connerie. (...) Mais je me fais plus d'illusion. (...) C'est pas Chicago mais... C'est ça qui est trompeur. Parce que quand on voit ma résidence. Mes responsables... Mais moi j'avais le feu tous les jours ici, des feux criminels. Il y a eu une année, avant que j'arrive en 90, il y a eu... D'abord, ça a été à la une du Parisien, c'est pour vous dire, c'était quand même important. Je sais pas trop si il n'y a pas eu douze ou treize dans la journée. Les pompiers, ils ont failli même attraper le mec (...) Moi, j'ai eu quatre voitures qui ont pris feu dans le parking. Pas quatre voitures le même jour, quatre fois de suite. Nettoyer le parking de A jusqu'à Z d'un bout à l'autre. Quatre fois de suite. Il n'y a pas encore un an, tous les soirs ils me foutaient le feu dans les poubelles, dans les containers. Toutes les nuits, à trois heures du matin, les pompiers ils étaient là en train de me réveiller pour ouvrir les portes et tout. Parce que les pompiers, ils vous attendent pas eux. Il y a eu une enquête de police de faite ici pour retrouver le criminel (...). C'est des trucs qui sont tellement faciles. Moi j'appelle ça des trucs faciles. Si je veux vous emmerder, je sais que vous habitez là, je vais vous emmerder. Le soir vous rentrez pas chez vous. Tout le monde sait faire. C'est comme celui qui fait des conneries au téléphone. Qu'est-ce qu'il y a de plus facile que... Moins maintenant parce qu'avec les appareils qu'on peut détecter... Ça prouve pas vraiment d'être... d'être brave. Parce que foutre le feu quelque part, tout le monde sait faire. (...) Moi je sais les gens, comment ils sont. Eux [la mairie] je sais pas si ils le savent mais quand vous avez un canapé qui fait plus rien chez vous et vous avez l'audace de le prendre et d'aller le foutre sur le trottoir, vous êtes capables de n'importe quoi. Quand on fait ça, on est capable de n'importe quoi ».

- *Le quartier, moi j'y suis depuis 1981. Je suis né en 1979. C'est vraiment mon quartier.*

- *Tes parents, ils habitaient où avant ?*

- *Vitry sur Seine.*

- *Et ils sont venu à BCN pourquoi ?*

- *C'était des bâtiments qui venaient d'être construits. C'est vrai qu'à Vitry c'était pas facile. On était dans des locaux assez délabrés, petits. D'après ce qu'ils m'ont raconté, tu vois. Donc là ils avaient l'occasion d'arriver dans un quartier qui venait de se construire. Ils se disaient, c'est l'occasion de refaire leur vie, d'élever leurs enfants dans de bonnes conditions quoi. BCN, l'Esprit, à cette époque... Mon père travaillait. Il était ouvrier sur les chantiers, ferrailleur. Il est arrivé, avec ma mère. Il y avait mes deux grands frères. Mes deux grands frères en fait, ils ont une quinzaine d'années de plus que nous. Il y a d'abord mes deux grands frères et après il y en a deux autres. Moi et Majid qui avons un an et demi d'écart et il y en a deux autres qui ont une quinzaine d'années de plus. Et avant ces deux grands frères, il y a ma sœur qui est encore plus grande. Ma sœur était déjà mariée, et elle, elle est toujours restée à Vitry. Les souvenirs que j'ai, c'est une petite maison. J'ai l'impression que c'était trois petites maisons comme ça. Des petits trucs. On dirait des taudis, limite... Je veux pas dire bidonville, mais vraiment exclu comme ça, dans un coin, marginalisé. On en connaît plusieurs, parce que nous, la semaine bien sûr on était chez nous. Ma sœur elle était tout le temps là. Ma sœur, elle aide ma mère parce qu'elle est très malade, elle suit pas mal d'opérations etc. C'est elle qui nous a élevé, les deux derniers. Il y a 25 ans d'écart. (...) Mes frères, j'attache autant d'importance à mes parents qu'à eux. C'est pareil pour moi. C'est comme si j'avais... Ma sœur et ma mère, c'est les deux femmes de ma vie. Et donc le week-end, c'est vrai qu'on allait à Vitry, mais je ne sais pas, on prenait plaisir à aller là-bas. Il y avait rien. Là-bas, il y avait pas de salle de bain. C'était un truc... On était collés... Je me rappelle, il y avait nos cousins et deux familles. Elles étaient aussi démunies, je me rappelle. Voilà quoi. Il y avait un petit terrain vague, on aimait bien aller là-bas. On rigolait bien, c'était marrant, le week-end, ça nous changeait quoi. Il y en a, ils avaient la maison de campagne, nous c'était là-bas. Et donc voilà quoi. Donc on est passé dans le quartier de l'Esprit. Ça fait 22 ans que j'y suis et c'est vrai que je m'y plais énormément. Je crois qu'à un moment donné, on avait évoqué chez nous la possibilité de déménager et tout, mais moi je m'y suis toujours opposé. Mais bon, c'était pas quelque chose de très sérieux, tu vois.*

- *Mais ils disaient ça pourquoi, quand il y avait des embrouilles ?*

- *Non, c'était pas par rapport aux embrouilles. La maison, elle s'est vidée progressivement. Sachant que le quartier était bien. Moi, avec mes parent et mon frère, la maison elle était assez grande, le loyer etc... Ma mère, elle voulait quelque chose de plus petit et puis moins cher quoi. J'ai fait ma scolarité, école primaire Félix Eboué, le collège Claude Julien. Après, le lycée, c'était au lac. Et, nous notre jeunesse, c'était magnifique. Tout était tourné par rapport au sport. Notre vie était organisée par rapport au sport. Je suis dans une génération... J'ai toujours fréquenté les gens un peu plus âgés. On était un bon petit noyau dur d'une dizaine de personnes et il y avait un mec qui était beaucoup plus âgé que nous et c'est fort parce que la plupart des mecs ils*

avaient deux ans, trois ans. Il y en avait qui avaient mon âge. Il y en avait un, il avait carrément six ans de plus que nous. Et ce gars là, c'est un immense respect parce que, je trouve qu'il y est pour beaucoup. Les gens de sa génération, ils étaient quand même... ils commençaient à dévier, et lui, il fréquentait des gens beaucoup plus jeunes. Ils nous a toujours orienté vers des bonnes choses, le sport...

- Tu le vois encore ?

- Non, c'est ça qui me tue. Franchement, ça me fait mal, parce que je le vois plus. Il s'est marié. Il a eu un enfant. Et je trouve que c'est dommage, parce que je le vois plus et je me rappelle cette époque, c'était oh là, là... Et on a appris la débrouillardise. On savait se prendre en charge. On avait besoin de personne. On était un petit groupe. On allait tout le temps... Je me rappelle, on allait jouer au foot le dimanche à 7h du matin. On allait faire des tournois. On avait pas besoin de coach ou de manager pour organiser des trucs. On avait pas besoin d'un mec qui était plus grand que nous.

- Et là vous jouiez entre vous.

- Oui.

- Et les plus grands, qu'est-ce qu'ils faisaient ?

- Je sais plus. J'ai des souvenirs vagues. Les plus grands... Si, des fois aussi ils faisaient du sport. Bon je ne sais pas, ça c'était les années 80. Ben, ils entraînaient. Les souvenirs que j'ai, c'est... Ils tournaient beaucoup dans le quartier. Il y avait beaucoup de relations avec les gens des Etoiles. Je pense qu'ils devaient certainement faire du business ensemble. Et nous, c'est par l'intermédiaire du sport qu'on a connu tout le monde sur BCN. (...) Sur BCN, je connais beaucoup de monde, dans tous les quartiers.

- Les premiers endroits que tu as connu à BCN, c'était quoi ? Tu les as connu comment ?

- C'était les gymnases Plaisance et le stade Beuret. J'ai un souvenir flash. Pourquoi ? Parce qu'on jouait dans le quartier à chaque fois. Et là je te jure, tu viens de me faire rappeler quelque chose de très important. On jouait et souvent, on jouait devant le garage. Devant le bâtiment 9. On faisait des "deux-deux", "trois-trois" sur des petits espaces et les voitures, elles venaient au garage, Ca touchait et il y avait un monsieur, tu vois, il était assez impulsif. On le connaissait. Bon sinon, par sa fenêtre il disait « arrêtez de faire du bruit » et tout ça. On discutait bien avec lui. Sympa, il nous appréciait. Et une fois, il arrive, ça jouait et la balle elle touche sa voiture. Il sort. Il commence à s'énerver et après il nous fait « Il y a des stades pour jouer. Vous êtes tout le temps là ». C'est vrai qu'on était toujours dans le quartier. « Allez au stade Beuret. Pourquoi vous allez pas au stade Beuret ? ». « C'est quoi le stade Beuret ? ». « Là haut, là. Vous traversez Mille-vent ». Après, on a connu ça. C'est le premier endroit. Et après, on allait tout le temps là. Jouer la-bas sur le synthétique et au gymnase Plaisance, avec les activités "antirouille" [activité sportive estivale organisée par la mairie]. Et les activités antirouille, elles ont vraiment commencé en 87-88. Donc forcément, quand on a pensé à quitter le quartier, c'était pour des gymnases. Il y avait ça et en parallèle, on avait des bonnes relations avec le Vaisseau et on allait jouer chez eux, mais c'était plutôt à Vartanelle. Sur le terrain de l'école primaire Vartanelle. Les deux premiers endroits, c'était ça. Le stade Beuret et le terrain de Vartanelle.

- Et sinon, vous n'alliez pas au Centre Commercial ?

- Non. Franchement, on est une génération qui... Comment dire, jusqu'à un certain âge, on était pas intéressé par... On était pas dans le délire, les filles, ceci, cela. Ça nous

intéressait pas. Donc, franchement, on était orienté vers le sport. Les études, c'est vrai qu'on y attachait pas mal d'importance. On faisait pas de bêtises. Bon, des petites bêtises... Voilà quoi. C'est normal ça. C'est pas que c'est normal, mais tout le monde en fait. Bon, des petites bêtises. Il y avait rien de méchant. On a duré jusqu'à la primaire, le collège, c'était ça.

- Et les grands de l'époque, qu'est-ce qu'ils faisaient eux ? Vous vous parliez ou vous étiez loin les uns des autres ?

- Moi, j'avais 12-13 ans. Il y avait le mec qui était un peu notre chef de file qui avait 18 ans... Ben, les autres, si, on leur parlait. On leur parlait. On faisait même du sport avec eux des fois. On s'entendait bien, mais après, les plus grands de 23-24 ans, ils nous aimaient bien parce qu'on était des enfants du quartier... Mais avec les autres, ouais. Franchement, je te dis, les années 80. Fin des années 80, début des années 90, c'était la plus belle époque. Parce que c'est vrai que des fois, des enfants de 12-13-14 jusqu'à 19 ans, on était réunis. On allait au premier étage, au jardin. On faisait des "tèques". Il y avait même des filles. Garçons, filles, c'était... C'est vrai que dans notre jeunesse, la plupart du temps, on était dans notre quartier. Là où on bougeait, c'est clair que c'était pas à l'autre bout de BCN. C'était les quartiers limitrophes : les Colibris, pour aller jouer à Beuret au foot et au Vaisseau, parce qu'on avait des relations avec eux. Et le gymnase Claude Julien. Je peux te dire que le gymnase Julien [du quartier], c'est l'endroit phare. Tout le monde aime ce gymnase. Il a quelque chose. Il y avait derrière le gymnase aussi où on jouait beaucoup. C'est vrai que ce gymnase, t'entends les gens du quartier, ils nous appartient, quoi. Il y a un rapport très, très, très fort au gymnase. Les gens ils disent par exemple, c'est la municipalité qui décide. A un moment, il y avait une histoire. Il y avait le volley-ball qui avait pris plus de créneaux. Il y avait les gens qui disaient « Comment ça, c'est notre gymnase et... ». Tout le monde disait : « C'est notre gymnase. Comment ça, ils viennent tous ceux-là et... ». C'est vrai que le gymnase Julien, tu peux dire... Bon, sinon voilà, il y a eu le Centre Commercial, mais c'était pas spécialement pour traîner. Dans le quartier, il y en a, ils traînent... Nous, c'était vraiment sport, sport. Les plus grands, ils étaient dans le délire, les sorties, les boîtes. Ils avaient déjà des voitures. C'était beaucoup l'époque des scooters. Ils allaient dans les autres quartiers. Il y avait pas mal de liens avec les Etoiles C'était très réputé. Tout le monde disait que les Etoiles : « Tu rentres, mais tu ressorts pas. C'est vraiment la zone ». Il y en avait un qui avait déménagé à l'Esprit. Il y a des liens qui se sont créés. Il y avait toujours un lien très positif avec les Etoiles. Les grands, ils étaient toujours aux Etoiles. Moi, j'avais 12-13 ans, c'était des grands de 22-24, et ceux de 18-19, ils ont commencé après aussi à tisser des liens avec ceux des Etoiles Je me rappelle, ils allaient pas spécialement [aux Etoiles], ils tournaient dans BCN avec. Ils sortaient avec des meufs et tout. Il y avait aussi le Vaisseau. Nos grands aussi, de 18-19 ans, ils avaient des liens avec le Vaisseau. (...)

- Et pour aller en boîte ?

- Au début, ils y allaient en métro. Je me rappelle... J'ai le souvenir de grands, je les voyais... Même nous, on était petit, on disait, on rigolait et tout : « ouah, vous êtes bien habillés », et ils allaient au métro. (...) Les grands, dès qu'il y avait un match, ils venaient nous appeler. Mis à part quelques-uns, ils étaient pas très très forts au foot et ils nous appelaient nous. On avait 4-5 ans de moins, mais ils savaient que ça assurait. (...) Sinon, il y avait pas de relation... Style, il y jamais eu « j'engraine les petits au niveau du business... » (...) Il y avait rien qui nous faisait aller à coté d'eux. On se prenait en charge, on avait nos centres d'intérêt, donc on était entre nous quoi.

- Tu as l'impression que les petits de maintenant, ils sont différents de ceux que vous étiez ?

- *Ouais, ils se prennent pas en charge. Laisse tomber. C'est des jeunesses morbides. Toutes molles. Ils ont besoin que les gens, ils soient derrière eux pour leur faire des trucs. Ils manquent d'autonomie. Moi je pense surtout aux Salim, les Hamid... eux, laisse tomber. Après les autres, c'est autre chose. Les Adim, les Kilam, les plus petits, ceux qui ont 14-15 ans, parce que nous on s'est occupé d'eux. On essaie de leur transmettre quelque chose. On leur a fait des animations et eux, ils sont de plus en plus dehors, mais ils traînent entre eux. Jamais, ils vont chercher à vouloir traîner avec nous. Bon parce qu'il y a toujours cette barrière animateur et les jeunes, mais par contre ça va, je les trouve très autonomes. Contrairement à nous, les 13-14 ans ils vont déjà aux boums, aux fêtes les après-midi, même des fois un peu en soirée, mais ils rentrent pas trop tard. C'est pas sur Paris, ça c'est clair. C'est sur BCN, Dargenville, c'est pas plus loin. Ils s'intéressent pas mal aux filles. Des fois je vois le petit jean, le petit truc. Des fois ils vont au centre. Mais au centre, voilà quoi, pour essayer de draguer, pour ceci, pour cela. Et nous non. Nous, je te promets, à 14-15 ans, on allait au centre pour acheter de la nourriture. On aimait bien ce délire. Aller au centre acheter des chips, des cannettes, des trucs comme ça. Après, aller faire un match et manger. (...) Un endroit que j'ai oublié de te citer, l'endroit phare, avant, c'était La Fraternelle [centre sportif couvert installé dans le quartier, mais fréquenté essentiellement par un public extérieur]. C'était la folie. Le tennis. Parce qu'il y avait antirouille. C'est fort quand même. 15 ans après, c'est toujours les mêmes gardiens. Ils nous ont vu grandir. Ça coûte super cher. Je parle même pas du squash. Dès qu'il y a un cours qui se libère ou quoi que ce soit, ils nous disent « Là, tu peux passer, à 4h. Il y a rien qui a été réservé, tu viens et tu joues ». Franchement, le tennis à un moment donné, c'était la folie. Il y avait les chasses à l'homme aussi. Les chasses à l'homme, c'est deux équipes de 8 et dans tout le quartier... On fait un tirage au sort et si c'est eux, on leur laisse une minute pour se disperser et nous on doit les chercher. On doit les courser et dès qu'on l'attrape... Et ça, ça travaille beaucoup l'endurance. On fait ça et... Là je sais pas, mais à un moment, moi ce qui m'a choqué dans tout ça, c'est que étant jeune, très orienté par le sport. On avait une certaine éthique... C'est vrai aussi que dans ce quartier, la religion, elle a pris une place importante, de plus en plus. Déjà, nous tous, on était un groupe vers le sport. La plupart, tous on a commencé très jeune. Après, bon... Tu sais même on dit, la cigarette, le bédou [haschich] c'était la honte, ou même l'alcool etc... Forcément, il y a eu des cass..., des petites ruptures. Il y en a certains qui ont... Parce que nous, on va dire, on était un petit groupe d'une quinzaine, voire un peu plus. Il y avait un noyau dur de 7-8 personnes. Le noyau dur, il a pas lâché, mais les autres, les éléments, je veux pas dire les éléments satellites mais... eux, ils ont commencé à lâcher.*

- C'est-à-dire ?

- *Moi, je te dis les années phares 88-90 jusqu'à 93. 95 j'avais 16 ans, mais moi j'étais encore bien... Tu sais, on était encore... On était bien dans le délire sport, ceci, les études, mais il y en a, ils ont commencé à fumer. Je me rappelle moi, les souvenirs. Un endroit aussi, qu'on avait commencé à découvrir, c'était la piscine de Palestre, en 94.*

- Elle est loin celle-là, comment vous l'avez découverte ?

- *Au niveau des endroits. Etant jeune, de 7 ans à 10-11 ans, on était très, ce qui était vraiment à côté : stade Beuret, en bas du quartier, La Fraternelle, gymnase Julien, Vaisseau. Après, l'été, on a commencé à découvrir le lac. A 12 ans, on allait en groupe,*

à une quinze vingtaine, on allait jouer au foot . On a découvert la piscine du lac. Après, à 14-15 ans, la piscine de Palestre. Bouche-à-oreille quoi : « Ouais, c'est une piscine bien. Il y a deux bassins. Tu peux faire ceci cela » et on allait souvent là-bas. Il y en a, ils ont commencé à fumer là-bas. Ils ont commencé à fumer la cigarette. Et comme je te dis, le noyau dur, il est toujours resté bien soudé. Et il y en a d'autres, ils ont commencé à fumer, à lâcher un peu le sport... Ils étaient avec nous, ils continuaient les activités sportives, mais ils commençaient à bouger. Je me rappelle, au début, à 13 ans, les soirées, c'est pas les boites. C'est pas sur Paname. Il y avait, je me rappelle, tous les samedis une soirée à Dargenville. Une année, le quartier des Planètes. Les soirées, à cet âge là... Lorsque tu vas en soirée, c'est pas boite, c'est soirée appart. Quelqu'un organise une soirée appart. Et c'est jamais trop loin, c'est BCN, Dargenville. Ce sera pas une ville hors du département. Et même, pas une ville qui est au fin fond du département. Ça c'est clair.

- Ça existe encore. Tu entends toujours les petits te parler...

- *Les petits, ouais. Les petits, c'est ce qu'ils font à l'heure actuelle. (...) Les fêtes l'après-midi quoi. Les filles de leur âge... Et nous non. Par contre, 93-94, toujours le délire...*

- Si tu devais dire la différence entre le noyau dur et ceux qui commençaient à fumer et tout ça. C'est quoi pour toi la différence. Qu'est-ce qui a fait que eux ils ont commencé à fumer et pas vous ?

- *J'ai du mal à expliquer. C'est bizarre, parce que moi, la piscine de Palestre, je m'étais retrouvé, on était quatre et les trois ils fumaient. Et moi je fumais pas. Ils me disaient « Vas-y, vas-y, fume, fume ». Moi, je voulais pas. Moi je fumais pas... Bon bien sûr, il y avait les raisons, bon, par rapport à la religion etc. Mais, bon, tu as des gens religieux qui aussi ont ce vice de la cigarette. Moi, c'est par rapport au sport. J'y croyais, j'y crois tellement, je me disais voilà, la cigarette c'est mauvais pour le sport. Tu seras moins performant. Depuis tout jeune, j'avais cette idée là. Et même eux. On disait : « On fait des activités physiques et sportives. Ça nous amène un bien-être. On trouve du plaisir. Au niveau de la santé aussi, on en retire un bienfait, alors pourquoi aller se gâcher la vie avec ces conneries ».*

- Celui de 18 ans, il était toujours avec vous, à ce moment là ?

- *Ouais, toujours.*

- Et lui, il fumait ?

- *Non. Il fumait rien. Je te dis que ce gars là, pour moi, c'est un personnage essentiel. Je me suis beaucoup focalisé sur lui. C'était un modèle. C'était un mo-dèle. J'ai rarement vu une personne comme ça. Incroyable. C'est incroyable. Pas d'insulte. Pas un mot au-dessus de l'autre. Pas d'embrouille. C'est pour ça qu'on est des gens atypiques. On est pas des gens de type cité. Peut-être aussi la configuration du quartier. Moi, je vais te dire pourquoi à un moment il y a eu une cassure dans ce quartier. Parce que nous, on a toujours une ligne de conduite claire. On avait ce gars là qui justement nous influençait énormément On était comme ça, pas d'embrouille. On était vraiment dans des délires sains. Et après, t'as des gens qui à 15-16 ans, ils peuvent jouer les chelous, de cité... Voilà, ils ont voulu rendre le quartier chaud. C'est vrai que Mourad, avant, il était pas avec nous. Il a jamais été du noyau dur. Il est venu après. Il est venu en 94-95, et c'est là que des mecs comme Sharouf, ils ont commencé à fréquenter Anafy à la piscine de Palestre. Eux, ils ont commencé à fumer.*

- Et les jeunes que vous voyiez là-bas, c'était pas des jeunes du quartier.

- *C'est-à-dire, on y allait tous ensemble et puis il y avait des jeunes du quartier qui nous rejoignaient et des gens de BCN. Du Gratte-ciel, des jeunes d'autres quartiers qu'on voyait. Aujourd'hui, je peux te dire que, par rapport à BCN, j'ai été partout. Franchement, dans tous les quartiers je connais du monde. En plus les gens, ils m'apprécient bien. Et bon voilà. Comme je te disais, 94-95, il y avait la piscine Palestre et après, on a commencé les projets vacances. (...) Au lycée, c'est là que j'ai commencé à devenir un peu..., un peu agité. Je sais pas, peut-être le lycée, les embrouilles... On était tous ensemble, mais, moi, la particularité que j'ai, c'est que... Bien sûr, on dit, il y a le noyau dur, le noyau dur, mais moi, je me retrouve avec tout le monde. Je peux traîner avec des gens de ma génération, comme des fois rester avec des petits, et ça me dérange pas, c'est ça qui est assez bizarre. Des fois, il y en a qui disent : « il a rien à faire etc ... ». J'arrive à rester avec des enfants qui ont huit ans de moins que moi et je rigole, délirer avec eux. Faire du sport, faire des trucs. Souvent, le petit Kilam, je l'emmenais avec moi. Je trouvais deux petits : « allez, venez au centre. On va faire un tour ». Les gens de ma génération, ils imagineraient même pas ça. Peut-être aussi, j'ai voulu reproduire ce que le grand (il s'appelle Salam), il avait fait pour nous. Par contre, c'est vrai, à un moment, je suis rentré au lycée et je traînais avec des gens... Il y avait toujours le noyau dur et tout ça, mais je traînais avec des gens où on faisait des conneries quoi. Délire cité. Et là, on commençait à aller en soirée Les soirées au début, c'était très localisé, soirée appart et tout, mais jeune, 16-17 ans on commençait à aller en boîte. On n'avait pas 18 ans. C'était une boîte à Montmartre. On allait en métro... C'est vrai que c'était un truc, pas de racaille, mais une boîte vraiment très ciblée. Il y avait que de la funk, du rap, du raï. A l'intérieur, il y avait que des mecs du sud. La plupart, c'était que des maghrébins. Bon, bien sûr, quelques blacks, mais en majorité que des maghrébins. C'était bizarre, elle finissait à 3h du matin. Je sais pas, c'était chelou. Est-ce qu'elle venait d'ouvrir... et on attendait. On galérait dehors. On attendait le métro à 5h et quelques pour rentrer. Pas de voiture, c'est tout, on allait à pieds.*

- Et ceux qui formaient le noyau dur, ils n'étaient plus avec toi ?

- *Non. Il y avait en fait le noyau dur, mais qui avait déjà décroché. Je te jure, j'allais avec des gens... J'étais un des rares à ne pas fumer quoi. Mais eux, tout au début, ils buvaient pas d'alcool. En boîte et tout. Et progressivement, ils ont commencé à boire. Ils se sont fait à la cigarette, ils ont commencé l'alcool et puis après enchaîné par le bédou. Il y avait ça et puis après en 93, on s'est occupé de l'organisation des projets et des voyages. Et en 93, on avait été en Espagne. On avait fait un super projet. On avait été à 9, cools, le noyau dur. En fait, Salam, c'était un personnage important de ma vie, mais il était pas là quand on avait 9 ans. Il était là après. A 13-14 ans.*

- Tu avais quel âge quand vous êtes allés en Espagne ?

- *17 ans. On y est allé en 93, et là c'était neutre, c'était magnifique. Et là, il y avait celui qui avait beaucoup d'influence sur nous, notre chef de file. Et après coup, je me dis que c'est peut-être après ça, qu'il a... Peut-être que finalement ça l'a dégoûté tout ça. Parce qu'il était là-bas et ça a commencé à partir en sucette. Il y a eu les premiers jours, Steve il était bourré. Il y avait les espagnols et ça a fini en bagarre. En boîte, il y a eu pas mal de bagarres. C'est vrai que c'était des vacances, on a rigolé, mais c'était un peu du n'importe quoi...*

- Et comment vous avez eu l'idée d'aller en Espagne ? C'est parce que les grands l'avaient fait avant vous ?

- *Non. C'est nous-même encore. Je te dis, c'était vraiment une génération... 93, c'était la première fois qu'on donnait les chèques vacances. 2250F pour aller en vacances. C'est vrai que c'est intéressant. Personne ne paie d'impôts chez nous, on avait tous 2250F. Et puis c'était très confidentiel dans BCN. Pas tout le monde était au courant. On allait même voir des gens, on leur disait « tu veux avoir 250 en chèques vacances ? ». Ils disaient « Ouais ». « Alors tu me donnes ta carte d'identité, tout ça et puis après on gardait 2000, c'était pas bien. On récoltait beaucoup d'argent comme ça. On s'est fait deux barres cinq ou je sais plus combien. On arrivait là-bas, on avait un duplex. Un appart de folie, résidence privée avec trois piscines. On était 9, mais après au niveau du fric, c'était n'importe quoi. La bouffe, c'était une grosse gamelle avec que du riz. Il y en a un je me souviens, il avait pêché un câble, c'était Mérouane : « Regardez comme j'ai maigri. Ça fait une semaine, j'ai pas mangé de yaourt. J'ai pas mangé de viande depuis je sais pas combien de temps. C'était de bons souvenirs. En plus, c'était des gens bien, mais bizarrement il y a eu des histoires. Mais les histoires qu'il y a eu, c'était pas des histoire de vols où on carotte des gens, mais c'était des bagarres. Et les bagarres, c'était pas spécialement en cherchant en groupe. C'est un de nous qui a fait un truc. Après ils viennent sur lui et après on est obligé d'intervenir. A cette époque là, parmi les 9, il y en avait deux qui commençaient à fumer du bédou. Et Salam, notre chef de file, dès qu'il a vu Mérouane et Sharouf fumer, défoncés en boîte. Ça a dû le dégoûter tout ça. D'ailleurs lui, comme il travaille au Mc Donald, il a passé une semaine avec nous. Il est parti. On dirait qu'il était content de partir. Bon, ils l'ont pris au Mc Donald. Parce que lui, il avait de grandes responsabilités. Et c'est fort ce qu'il a fait, parce qu'il a eu son bac. Il s'était inscrit à la fac en éco et à coté, depuis la seconde, il travaillait déjà au Mc Do et il avait monté déjà des paliers. Et après il a dû faire un choix, parce que ça devenait trop dur. Au Mc Do, il travaillait beaucoup et la fac, il pouvait pas. Il a pris ce risque. Il a pris le Mc Do, il a lâché la fac et maintenant il est carrément directeur, voiture de fonction... C'est très impressionnant. Le Mc Donald, ils ont dû se dire... C'est bizarre quoi, un mec des quartiers. En plus un maghrébin. Je veux dire, des fois ils sont... Tu sais, des fois ils sont un peu... C'est des révoltés. Même en club, c'est souvent des conflits avec les entraîneurs : « Vas-y laisse moi. T'as rien à me dire ». Ils ont souvent cet esprit rebelle. Ils ont vu un mec qui se plaint pas, qui bosse, qui ferme sa gueule. Et là on lui donne des responsabilités. Je te dis, costard cravate, voiture avec chauffeur. Il gère le Mc Do. Il est dans son bureau.*

- Tu en parles des fois de lui avec des copains ?

- *Ouais, on en parle, mais pas très souvent. Tout le monde sait que c'est quelqu'un, voilà quoi, c'est quelqu'un d'énorme.*

- Et il y a d'autres personnes du quartier qui sont devenues des gens réputés ?

- *En toute humilité, c'est vrai que les gens ils me donnent cette image. Je te promets, tout le monde m'apprécie. Et je vais te dire, par rapport aux histoires qui me sont arrivées là, récemment. T'as des mecs qui sont venus me voir, même hier : « Là c'est quoi ça ? Qu'est-ce qui se passe là ? La moindre chose qui arrive, je viens direct ». C'est venu de tout le quartier, Etoiles, Saladier, Gratte-ciel. Il y en a un au Gratte-ciel : « lui, c'est impossible qu'on le touche, c'est impossible ». Sans te mentir, moi j'ai même des gens de Palestre. Des gens que je connais, qui apprécient et tout. Et moi, voilà quoi, je veux pas envenimer les choses. La dernière fois, on a été droit, avec les animateurs, les médiateurs. C'était plutôt un coup de pression très diplomatique. Nous, on dit que*

c'est pas la peine parce que ça va dégénérer. Et on leur a fait comprendre qu'il y a tout BCN derrière C'est vrai que dans le quartier, tous les parents, ils apprécient, les enfants aussi. Ils ont vu que j'étais quand même assez dévoué pour les animations. Que j'ai pris de mon temps. Que j'ai fait pas mal de sacrifices pour leur offrir le meilleur possible. Dans le quartier, je te jure, sans te mentir, le gymnase Julien, là encore en toute humilité, on a la réputation d'être les meilleurs, au niveau des animations sportives. Parce que dans certains quartiers, on leur donne un ballon... que du foot. Voilà quoi. On cherche à les ouvrir un maximum, d'un point de vue culturel. On fait tout. Nous, les animations pendant les vacances, ça tourne très très bien.

- Et les autres gens du quartier, ils ont quoi comme rapport avec les jeunes ? Comment ça se passe ?

- Je sais pas. C'est bizarre. Moi, je vais te dire. C'est pour ça qu'on a l'impression qu'il y en a certains, c'est vraiment des gens très marginaux qui ont une haine envers la société. Tu les entends parler c'est « La société nous a niqué ». Je sais pas. Toi même tu es un élément de... Tu composes la société, t'es niqué toi même. Et, le fait de voir que les jeunes, ils sont bien. Ils vont au gymnase. Ils font des activités etc... Ils sont pas pourris quelque part, je sais pas... dans le 93 ou je sais pas. Même là-haut, sur BCN. Je sais pas, à l'Oeuvre, t'as des jeunes de 10-15 ans, ils font des passes pour ceux de 18-19 ans au niveau du bédo etc. Les nôtres, ils sont pas dans ce délire. Tu as l'impression que tu as certaines catégories de quartier, certaines catégories de personnes, ça les dérange. Et moi, j'ai l'impression, il y en a qui font des histoires par rapport à ça. Ils veulent carrément que les jeunes, ils soient pourris.

- Quand tu dis "ils", c'est les habitants du quartier ?

- Ouais, les grands. Ils ont pas spécialement de rapport avec les jeunes. Ils ont 20-21 ans, les jeunes comme Adim, ils ont 14-15 ans. Là, il y a pas vraiment de rapport entre eux. Alors que t'as l'impression qu'ils auraient voulu qu'ils soient mauvais quoi. Quand je dis "ils", c'est 3-4 personnes, pas plus.

- Mais les habitants, les adultes, qu'est-ce qu'ils pensent de vous, comment ça se passe ?

- Ils ont une image assez négative, je pense. Pourtant, elle a tendance à changer. Hier, je discutais avec Martine, une dame du quartier. C'est une femme assez forte. Elle habite au bâtiment 9. Elle vient dans le hall « Ouais, vous avez rien à faire ici » et tout. Elle se prenait la tête. Parce que on traîne tout le temps dans le hall. Et les deux halls, celui du 2 (on l'appelle le 32 40 parce qu'à un moment, le code pour rentrer, c'était 32 40 : « Tu vas où », « Je vais au 32 40 ». Et le bâtiment 9. Mais le bâtiment 9, c'est le bâtiment mythique de l'Esprit. Tout le temps, on squattait là-bas. (...) On a traîné, on a galéré, mais on rigolait. Qu'est-ce qu'on rigolait. Mais c'est là que les problèmes venaient. Ça insulte, je sais pas... Souvent tu galères, tu fais rien, tu es dans un état assez nerveux. La moindre chose qui arrive, ça insulte. Mais là, c'est normal que les gens ils aient une mauvaise image de nous.

- Et tu as l'impression qu'ils étaient tous pareils les gens, ou qu'il y avait les parents d'un côté, les gens de l'autre, les flics, les commerçants...

- Non, je pense qu'il y avait une synergie là. Tout le monde pensait la même chose, je pense.

- Et les parents ?

- Les parents, je sais pas, c'est bizarre... Ben non, mes parents, ils se disaient « Bon, il est là, dans le quartier », mais ils me disaient « Ouais... ». Si, si, c'est vrai, bon. Mes

frères, c'est clair qu'ils en avaient marre de me voir comme ça. Ils arrêtaient pas de me prendre la tête, mes deux grands frères

- Et eux, ils ont jamais galéré ?

- Non, jamais. Ma mère elle nous dit « Qu'est-ce que vous me faites ? Les deux autres grands, ils ont jamais ramené d'histoire. J'ai jamais eu d'embrouille » et des trucs comme ça, tu vois. Non, mes parents, c'est vrai qu'ils en avaient marre. Je me rappelle « Qu'est-ce que vous foutez dans le hall ». Ils en avaient marre, mais nous on écoutait pas. On était dans le hall, c'était le bordel avec les habitants du quartier. Ils appelaient souvent la police. Soit on se sauvait, soit on restait, contrôle d'identité... Et il y a Martine, je l'ai rencontré hier et on parlait. Elle vient... Tu vois maintenant, comment ça à changé ? Moi je te parle 98-99. Après je suis rentré dans les animations. Maintenant, 4 ans après, c'est les parents, les habitants du quartiers qui viennent me voir. Ils viennent tout le temps. Maintenant, dès qu'il y a un problème, je te promets qu'ils viennent me voir. C'est pas que c'est un peu fatigant, mais... C'est que je suis très exposé, voilà, j'ai pris trop de place. Je te jure, sans te mentir, j'ai beaucoup de sollicitations. Donc, elle est venue me voir « Ils traînent là, au premier. Ça fume. C'est intolérable ». C'est vrai que c'est n'importe quoi. Mais elle, elle sait faire la différence quoi. Je veux dire. Elle dit que globalement, ils sont cons, ils galèrent et tout. Mais moi, elle sait que je suis pas comme ça. Je veux dire aussi, les parents du quartier, c'est vrai que des fois, ils ont tendance à faire des jugements un peu hâtifs comme ça, mais ils savent bien faire la différence. Par contre, elle habite dans le bâtiment 9. Les gens du haut Castel aussi, mais là le courant, il est jamais passé et il est pas près de passer encore avec Castel du bas et Elisy. Tu as l'impression que le quartier, il est coupé en deux. Tu vois, parce que on dit, c'est bien beau, l'Esprit, ouais, c'est bien l'Esprit. C'est joli, c'est pas répertorié cité dure. Tu as l'impression qu'ils croient que c'est une cité un peu résidence. Oui, Castel du bas et Elisy. Mais pas Castel du haut et Malaparte. Nous, square Malaparte... Ça m'énerve, je te jure, ça me fout la rage, parce que voilà, ils tentent une scission comme ça...

- Pourtant, le gymnase Julien, c'est Castel du bas.

- Malaparte et Castel du haut, c'est milieu ouvrier. C'est les classes populaires et les autres, c'est pas ça. Les autres, c'est des propriétaires. Autant Castel du bas qu'Elisy.

- Ils ont des enfants quand même. Ils ne viennent pas avec vous ?

- Si, si, bizarrement, il y en a... une minorité et ils sont dans le délire la tape, le business. Nous on les a jamais considéré comme... Bien sûr, ils sont avec nous, mais ils sont dans le délire

- Vous ne faites pas la différence.

- Non. Mais avec d'autres, le rapport il est assez froid. Même d'ici, c'est bonjour au revoir et ces petits cons, ils ont une image... Ils nous prennent pour de la merde quoi. Ils vont pas s'arrêter. Ils s'imaginent... La plupart ont fait des études... Et encore, c'est pas trop ça. Mais je te jure, ce qui est hallucinant à l'Esprit, c'est que il y a beaucoup de bacheliers. Bon, tu me diras, le bac, ça a plus la même signification que dans les années 70 ou dans les années 60, c'est plus pareil. Mais, à l'Esprit tu en as pas mal qui ont le bac et qui ont fait des études supérieures. C'est ça qui est un peu bizarre. Nous, c'est bizarre. Il y a tout un mélange... On va pas faire de cliché, mais t'as des mecs, ils font des études supérieure licence-maîtrise. A coté, ils font fumette (bon, ça te regardes, c'est ton problème). Il y en a qui font aussi du business. Tout se mélange. Etudes, un peu la dépravation, le business, les embrouilles. C'est bizarre.

- Tu as l'impression qu'ils sont un peu différents quand ils sont dans un endroit et pas dans un autre ? Tu vois, à la fac, ils sont propres sur eux et tout et puis dans le quartier ils se la jouent, et puis après quand ils sont à Paris, ils sont encore différents ?

- *Moi, j'ai remarqué la particularité... Je sais pas comment l'expliquer, mais... C'est un peu inhérent à la nature humaine. Par exemple, un moment les petits là. Du genre Amara et tout là. A un moment, je sais pas ils se prenaient pour qui, mais ils jouaient les chauds. Ils aimaient bien jouer les chauds, faire des descentes dans des quartiers moins réputés. Ils allaient à coté à Ozenfant, soit au Vaisseau, mais dès qu'ils entendaient tel nom, ou dès qu'ils étaient confrontés à telle cité ou telle chose. Alors là, c'était plus les mêmes personnes. Mais vraiment plus du tout les mêmes personnes. Ils flippaient. Ils jouaient moins chaud quoi. Tu les entendais plus parler... Par contre, nous, notre génération, c'était voilà : on cherche pas, on n'est pas du tout comme ça, mais on se laisse pas faire. Ça c'est clair. Mais jamais aller provoquer, ceci, cela. (...) Ce qui est bizarre, c'est que moi au lycée, j'étais très agité. J'ai l'impression qu'à l'école, j'étais plus agité qu'au quartier. Je sais pas. Je pouvais pas supporter qu'on me parle n'importe comment. Et j'ai eu pas mal de conflits avec les profs. J'étais très impulsif. Adolescent, j'avais la rage. Peut-être contre toute forme d'autorité. La rage contre la police. Même les contrôleurs. Alors qu'ils font leur travail, style [Il mime une attitude sérieuse et affairée]. J'avais la rage contre eux. Je sais pas, mais une fois que je suis rentré à la fac, je me suis calmé. Au lycée, j'étais un mec qui bavardait en cours etc. Qui écoutait pas, mais à la fac, non. A la fac, tu me remarques pas, je suis devant. C'est ça qui est bizarre. Au lycée, j'étais au fond de la classe et à la fac, aux TD, je suis devant. Bon, j'écoute et franchement, la prof, l'autre fois on discutait, elle était même choquée. Elle me dit « Qu'est-ce qui t'arrive ? ». Elle dit que je suis un élève sage. Elle était très étonnée quand je lui ai dit qu'au lycée, c'était pas la même chose.*

- Qu'est-ce qui t'as fait passer du lycée à la fac. Tu as eu le bac quand même pour passer à la fac, donc tu n'as pas fait que le con au lycée Tu as bossé quand même.

- *Bon, moi je t'avoue que les anim... C'était en 98, j'ai commencé par rapport à la religion. Bon, et puis tout petit, mon père, il m'avait inculqué. Il a fait son travail, parce que bon, un père musulman, il a une grande responsabilité par rapport à ça. Il doit éduquer ses enfants. Il doit leur donner quand même une éducation islamique. En tout cas, dès qu'ils ont 7-8 ans, c'est leur apprendre les bases. Moi, il m'a appris les bases etc. Je l'ai toujours eu. Je te jure. Cette foi, j'y croyais. J'y ai toujours crû. Et toujours, je me suis dit « Non, il faut pas que je fasse de bêtises ». Je voulais pas. Et même adolescent, j'ai fait des trucs, mais je me disais, je regrettais toujours mes actes.*

- Juste après de les avoir fait ?

- *Ouais. Et même des fois en les faisant. Et par contre, les vols que j'ai pu faire etc, c'était jamais par rapport à... sur une personne comme ça. Non. Ça me faisait trop de peine. Une agression ou une personne physique, je pouvais pas. C'est-à-dire, dépouille, un mec comme ça. Non. Ça a jamais été mon truc. Les vols que j'ai fait, ça a toujours été le soir. Le soir et des trucs vraiment... Pas des apparts ou des trucs comme ça, mais des gros trucs : des bureaux. J'ai toujours l'impression que je voulais viser quelque chose l'Etat. L'Etat, l'Etat, je sais pas. Mais pas les gens (exemple, si je voulais faire un truc, le soir je m'introduis dans un bâtiment, un truc comme Rhoviler).*

- Si on prend le carrefour, le soir, il y a plein de monde. Il y en a qui arrivent, d'autres qui partent. Toi, tu arriverais à dire, par exemple, avec quel type de copains tu allais faire les vols, avec quel type de copains tu allais faire du sport, au centre commercial ou

en boîte. Tu arriverais à dire comment ils étaient, pourquoi tu allais avec eux et pas avec les autres pour faire tel ou tel truc ? Par exemple, ceux avec qui tu allais en boîte, est-ce que c'était les mêmes que ceux avec qui tu allais faire des coups ?

- *Il y a plein de monde à ce carrefour, j'ai oublié de le dire... Ceux avec qui j'allais en boîte, c'était ceux avec qui je faisais les coups et ceux avec qui je faisais du sport. Je peux te certifier, à une époque, c'était devenu une mode de faire des plans. Des gros trucs. Tout le monde en a fait. Même des gens qui... Nous, franchement, on était jeunes, avoir un peu d'argent pour acheter des pompes qui étaient assez... On savait qu'on pouvait s'acheter telle paire de chaussures. Tu sais, dès que tu as 16-17 ans, tu aimes bien porter la marque, porter des trucs et voilà quoi, on allait faire des trucs comme ça. C'est pas que je trouve des raisons pour ce qu'on a fait, mais voilà quoi. Je veux dire, j'ai agressé personne. J'ai pas tapé. J'ai pas été voler quelqu'un. Bon voilà, c'était des gros trucs.*

- Tu vois, il y a un truc qui m'étonne. Salim, par exemple [en prison pour agression]. Il était assez isolé quand même. Quand je le voyais, il était assez seul. Il traînait peut-être avec un ou deux copains et je me dis : au bout d'un moment, tu dois un peu en avoir marre d'être isolé par rapport aux autres. Tu fais des plans, mais en même temps tu es isolé. Je me demandais, qu'est ce qui le pousse à continuer.

- *Je sais pas si je peux intervenir par rapport à ça, parce que moi, il m'est arrivé la même chose. Pour en revenir à 98-99. Je t'ai dit, mon père, il m'a donné toutes les bases de la religion et c'est vrai que j'avais toujours cette foi et après j'ai commencé à y rentrer de plus en plus de moi-même.*

- Pour les plans, tu te sentais pas entraîné par les autres...

- *Non, franchement non. Sans te mentir, j'étais même des fois un peu l'instigateur de tout ça. Et après de moi-même un jour, je m'intéressais de plus en plus à la religion. J'ai entendu qu'il y avait une mosquée aux Etoiles et j'y ai été. Et j'ai commencé à me calmer et du jour au lendemain, j'ai commencé à me retrouver isolé.*

- Et qu'est-ce qui t'as poussé à faire ça alors. C'est un plan de trop ? Un truc qui a mal tourné ? Une embrouille ? C'est quoi ?

- *Dès que j'étais petit, je faisais la prière à 8 ans, à 9 ans. Puis après j'ai arrêté, j'ai lâché, j'ai arrêté C'est pas bien. Il faut pas jouer avec ça. La prière, il faut la faire. Il faut la tenir. Et après, je me dis : je commence l'année prochaine, faut que je commence. Et puis après, je sais pas, l'enchaînement. Parce que ça s'est fait après les vacances d'Espagne. Ces histoires, ces embrouilles. Peut-être que les plans... J'en ai eu marre de tout ça... Je sais pas ce qui se passe dans mon inconscient, mais, j'ai vu que pour certaines histoires, il y en a qui se faisaient sauter, qui ont été en prison. Mais, c'est pas par rapport à ça. Peut-être que ça, c'est d'autres déterminants, mais je pense que le principal, c'était que j'avais la foi, j'avais la foi intérieure et je voulais vivre ma foi. Et là, à partir de ce moment là, j'ai commencé à me retrouver isolé. J'ai traîné dans le quartier. Et dans le quartier, j'ai discuté avec tout le monde. Je me retrouvais avec des enfants de 7-8 ans. Je pouvais discuter pendant ¾ d'heure avec eux et je rigole. J'aime bien parler avec eux comme avec des gens de 40-50 ans. Avec les parents du quartier etc. Et par contre, j'étais tout seul pour les déplacements.*

- Pourquoi, parce que tu voulais pas te mêler avec les autres ?

- Ouais.

- C'est pas eux qui te disaient...

- Non, non. Je voulais pas me mêler et eux, ils ont dû respecter. Et j'ai lâché tout, tout d'un coup. année suivante, j'ai pas été en Espagne. Les boîtes, j'ai lâché etc. Même par rapport aux boîtes, j'ai toujours... Voilà quoi, je leur disais, dans l'absolu, le fait de danser, s'éclater, la musique, ça me dérange pas. Mais je veux dire voilà, c'est un endroit assez obscur où il y a des mauvaises choses : luxure, la drogue, l'alcool, des trucs comme ça et je peux pas encourager ces gens là, dans leur commerce. Je peux pas leur laisser surtout, du fric. Je peux pas. Ça me fout la rage. Je vais pas donner de l'argent à des gens qui ont besoin des pauvres... Je donne, je l'encourage dans son commerce, je cautionne tout ce qu'il fait donc c'est pour ça que j'ai lâché. J'ai lâché progressivement. Souvent je me rappelle, que ce qui était fort, c'est que dans le quartier, il y avait deux autres frères qui s'étaient mis dans la religion. On faisait des choses ensemble. On allait à la mosquée ensemble. De temps en temps, on allait sur Paris ensemble. A Belleville, il y avait une librairie le samedi, qui vendait des livres etc et en fait les trucs à Paris, c'était souvent aller là-bas, se poser. Notre parcours, notre journée, elle était bien située. C'était : on va là-bas, parce qu'en fait, il y a 5 prières dans la journée. On va à deux heures faire la prière à la mosquée Après on va manger à un grec, on se ballade un peu... Ces deux mecs là, ces deux frères Ils faisaient partie du noyau dur et à 14 ans, on s'était lâchés, perdus de vue. Et eux, eux ils sont restés bien. Une bonne ligne de conduite parce que eux, c'est bien. A 14-15 ans, ils avaient déjà... Ils ont compris à l'avance, avant tout le monde. Ils ont pas fait de délire, pas de vol, rien. Ils sont restés tranquille dans leur coin. Et moi, à 15-16 ans, c'est là que j'ai été dans le délire les vols, les embrouilles. Et après, on s'est retrouvés. On s'est retrouvés et ce qui est drôle, c'est que il n'y a plus la même... Après, chacun avait ses choses à faire. Donc, on se voyait, mais très rarement. Pour la mosquée, on faisait le chemin ensemble. De temps en temps, des sorties sur Paris.

- Mais ils habitaient toujours le quartier ?

- Dans le quartier. On se voit plus, même là, c'est rare. Dommage hein ? Parce que moi en fait, les gens de mon noyau dur, je les vois pratiquement plus.

- Tu as l'impression que vous n'avez plus la même vie ? Ils font quoi eux ?

- Ils travaillent. Ils ont fait des études. Ils ont le même âge que moi. (...) Malgré tout, moi je traînais avec eux. J'étais quand même dans les halls, mais j'essayais toujours de tempérer tout le monde. De réguler le groupe. Et après, bon, on se quittait des fois le soir. Bon, eux ils allaient dans leur coin et tout. Ils savaient que je viendrais pas et moi, je rentrais dans mon coin et eux ils allaient en boîte... C'est vrai qu'à cette époque là, je me suis retrouvé isolé. J'allais au centre, je marchais tout seul. Tout ce que je faisais, je marchais tout seul.

- Et c'est à ce moment là que tu es allé avec les petits ?

- Ouais. J'ai trouvé cette habitude d'aller aux animations. Voilà, prendre des responsabilités. Montrer l'exemple...

- Comment ça s'est passé ? Comment tu es devenu animateur ?

- Des fois, on va dans un tournoi de foot. Un tournoi par quartier. Il y avait un mec Dédé, le responsable des animations quartiers. Et ceux qui étaient à l'A.S. BCN, ils avaient pas le droit de jouer. Ils avaient inventé les règles. Moi, ça m'avait énervé. Mon équipe, elle jouait super. Après, je l'ai insulté de tous les noms « enculé... ». Je sais plus ce que je lui ai sorti... Et après, j'ai vu qu'il y avait des animations au gymnase Julien et c'était des gens de l'extérieur qui venaient. Des animateurs des Bleuets etc. Et de l'Esprit, il y en avait qu'un. Un ami d'enfance du noyau dur, comme je te dis. Que

j'avais tendance à revoir des fois. Il y avait que lui. Et franchement, sans te mentir, je voyais tout ça et moi je savais, au fond de moi, que les animations... Il y a rien qui marchait de spécial quoi. C'était pas super. J'avais l'intime conviction que je pouvais apporter énormément, énormément. Et donc, c'est vrai grâce à un mec des Bleuets qui travaillait là-bas sur le gymnase. Il m'a dit de faire une lettre de motivation etc. Il a été même parler à celui que j'avais insulté. Et six mois après, il avait oublié lui, parce qu'il est cool le gars, le responsable. Et après, ils m'ont donné ma chance. Dès la première fois que j'ai travaillé, j'ai fait une bête d'impression et depuis ce jour là, ça y est. Après j'ai tout arrêté.

- Donc, tu as d'abord arrêté les plans, tu es allé à la mosquée et ensuite, tu es devenu animateur.

- Mosquée et animateur, c'était ensemble même. On va dire ouais. C'est depuis ce moment là, c'est là que je suis devenu... Bon, déjà, je suis quelqu'un de très ouvert qui aime bien communiquer. Mais à l'époque, j'étais dans une sorte, pas de pente, mais je me rappelle, vers 16-17 j'étais assez renfermé, assez froid quoi. Et après, dès qu'il y a eu la religion et les animations, c'est là que j'ai commencé à communiquer. J'étais bien avec tout le monde. Je voulais créer une dynamique dans ce quartier. Et c'est vrai qu'au fond, j'arrêtais pas de leur parler « arrêtez votre délire ».

- Et les autres quartier, si tu devais les décrire un peu, tu dirais quoi ? Qu'est-ce qui fait la différence d'un autre quartier par rapport à l'Esprit ? Je sais pas, le Gratte-ciel, le Saladier...

- Eux, c'est qu'ils sont nombreux et la grosse différence, c'est le business. C'est le business qui les a tué. Et moi, ce qui m'énerve, c'est que l'Esprit, au départ, c'est calme. Il y avait pas de flingues. Ils ont voulu imiter les autres quartiers. Ils ont voulu faire du business. Ils ont voulu rendre ce quartier chaud. Et là-bas, le business, il tourne énormément et ça crée des conflits internes. Ils se sont pourris progressivement.

- Oui, mais il y en a partout du business.

- Oui, mais c'est possible que le phénomène religieux, il s'est étendu dans pas mal de quartiers. Il y en a pas mal à BCN. Parce que j'ai commencé à rentrer dans la religion et il y en avait pas mal au Gratte-ciel à commencer aussi. Bizarrement, c'est les animateurs aussi. La plupart des animateurs, ils sont tous... On se voit à la mosquée pour la prière. C'est-à-dire, ils sont plusieurs, ils sont animateurs et ils ont décidé de reprendre les choses en main et de calmer leur quartier.

- Et le type de business entre le gros et le petit, tu as l'impression que ça joue sur les quartiers ? A l'Oeuvre par exemple, c'est du plus gros business qu'au Saladier. Tu sens vraiment que c'est "tenu" quoi. Le Saladier, d'accord, il y a du business, mais c'est la fête, entre guillemets. L'Oeuvre, tu sens qu'on travaille.

- C'est vrai, qu'il y a une grosse différence. Etoiles aussi. Là-bas, c'est une mentalité... Ils sont vraiment dans leur monde. C'est vraiment un univers particulier. C'est bien, il y a des liens. Il y a des liens très forts qui se sont tissés. La mosquée était là-bas, donc j'y allais. C'était une cave aménagée au départ. (...) Pour les grands, c'était un qui avait déménagé. Nous, les liens qu'on a pu tisser avec les autres quartier, c'est le football. (...).

- Et sinon, tu sens une différence entre les jeunes qui travaillent, ceux qui vont à la fac, ceux qui vont au collège, ceux qui vont à l'extérieur du département ? Parce que

souvent on dit, c'est un groupe de jeunes, ils sont tous pareils. Ils fument. Mais toi, est-ce que tu as l'impression que vous êtes plus différents ou plus identiques ?

- *Différents. Plus différents.. Je fréquentais des gens que j'ai connu à l'école. Il y en a qui se sont connus au lycée. Nous on était tous ensemble et on faisait les mêmes bêtises. C'est ça qui était vraiment bizarre. Je vois, même la génération en dessous, eux, la plupart, ils foutent rien. Ce qu'il y avait cette génération, ils avaient tous un CFA... Ils s'accrochaient à quelque chose. Après, ils ont lâché progressivement (sauf Toumani, il travaille dans une pizzeria). Un mec comme Hamid, c'est dommage. Il traînait avec des gens, c'est vrai, qui étaient pas très très stables. Il est allé en BTS, il a eu son bac avec mention et il a littéralement plongé là. Ce qui est clair. Moi, j'en suis sûr à 100%. De toutes façons, ça étonnera personne. Dans ce quartier, c'est ça qui me tue à l'Esprit, il y en a plein qui sont devenus mous, ils font n'importe quoi, c'est à cause du bédou. C'est un quartier qui fume beaucoup, beaucoup. (...) C'est plus comme avant. Avant, je me retrouvais avec des gens qu'on se regroupait. Il y avait ceux qui faisaient la prière, un qui faisait délire truc, l'autre qui fumait... C'était vraiment très hétéroclite tu vois. Maintenant, non. Tu as des groupes, ils se sont constitués pour la défonce. (...) Nous avant, on avait vraiment le monopole du "passage" comme tu dis. Nous, dès qu'on a grandi à 19-20 ans, les petits, ceux qui avaient trois ans de moins que nous, c'était impossible qu'ils traînent avec nous. Ils essayaient même pas. Juste bonjour, on était les grands etc. Et nous, on a commencé à traîner avec les plus grands. Dès qu'on avait 12-13 ans, ceux qui avaient 22-23 ans, on commençait à traîner avec eux, et là, on était content. On a traîné avec des gens qui avaient 8-9 ans de plus que nous. On allait en boîte avec eux. On était super contents. L'époque où on restait dans le hall. On foutait le bordel dans le hall, avec les bonnets etc. Et je me rappelle, on était au lycée et on traînait avec des mecs plus âgés. On était en sport. C'était le mois d'avril ou le mois de mai, on est moins assidu. J'étais avec eux. Il y en avait un de 73, qui avait 6 ans de plus que moi et l'autre qui avait 8-9 ans. Des grands du quartier. Il y avait eux et nous, notre bande là. On était dans le hall et c'est vrai que les grands, il y en avait qui étaient au chômage. Il y en avait un qui faisait une formation. On a bien aimé cette époque. C'était facile, on était content. Je sais pas, parce qu'avant on n'en parlait pas. On était des petits pour eux. Et le fait qu'on a commencé à traîner avec eux, on était content. On a même fait des sorties.*

- Vous traîniez avec eux parce que vous aviez grandi. C'est pas parce qu'il y avait le frère de machin.

- *Non, non. C'est parce qu'on a grandi. (...) Les mecs de ma génération, on a toujours traîné avec des mecs plus âgés. Et maintenant, je vais avec des mecs plus jeunes. Des animateurs, c'est moi le plus âgé (...) A l'époque, tout était cadré. Le passage, celui qui domine, il est là. Ça a toujours été ça. Nous à l'époque, on était tout le temps là. Même des fois un peu plus bas. Les petits, ils étaient là-haut. Plus bas, ils y étaient pas trop. Nous, on prenait le milieu, le passage. Les petits, ils faisaient que passer. Mais progressivement, dès que tu grandis, tu as tendance à descendre. Souvent, tu veux voir, tu veux dominer et tu te mets au milieu. Moi, je suis pas dans ce délire là, mon rôle etc. Je suis un peu partout dans le quartier. Mais c'est vrai que je suis souvent là-haut, parce que les gens que je fréquente, les tout petits, on reste là-haut. Plutôt là-haut. Et au milieu, c'est la famille que je te disais. La partie charismatique de ce quartier, ils sont plus là. Tu as l'impression que leur objectif, c'était prendre le contrôle du quartier. J'essaie de faire des supputations, de réfléchir à leur place. Ils étaient au Saladier et ils se sont fait chasser carrément de là-bas. Ils ont déménagé. Ils sont venus dans un quartier calme. Ils sont venus à l'Esprit. Et systématiquement, ils ont fait des histoires*

avec tout le monde. Et soi disant, ils ont leur contrôle, là, ils se mettent au milieu, ils font leurs trucs. Ils ont voulu faire des histoires. Tout ça, ça m'a énervé aussi.

- Au moment où je suis parti, c'est parce qu'il y a un nouveau fournisseur qui est arrivé là. Un petit gars vachement trapu, avec une Audi, toujours sa clé autour du coup. Une tête assez patibulaire. C'est lui qui fournissait les Kamel et compagnie...

- *Alors là, franchement, à ce niveau là, je te jure, c'est vrai que je peux pas trop te dire. C'est vrai, je me dis, c'est grave, je vois rien. Sans te mentir, j'ai appris des choses au bout d'un laps de temps, même récemment, que j'ai pas vu. J'ai l'impression que depuis que je suis devenu animateur avec une certaine image, je cherche plus à voir certaines choses ou, je sais pas, j'ai perdu l'œil. Que si j'étais dans le délire, je verrais. J'ai appris des choses. Lui il est dans le business ? Oui, tu as pas remarqué ? Non, je sais pas. Je suis pas au courant. Il y en a ils font leur business et tout le monde, ils le savent, mais par rapport à ça, avec moi ils ont toujours voulu se cacher. Et c'est vrai que là, franchement, je peux pas te dire.*

- Moi, ce qui m'intéresse, c'est que tu me dis : « le bédo, il a transformé les choses ». Mais comme je vois 70% des gens qui fument. Il y a pas mal de gens qui trafiquent et pourtant qui sont différents les uns des autres. Qui ont de histoires différentes...

- *A un moment, ce qui est bizarre, c'est que tu avais des gens sans histoire. Pas dans le délire cité et tout, qui ont fait du business. Je te promets, c'était choquant. Des étudiants, qui étudiaient bien en plus, la fac... Et ils ont fait du business. Ils voulaient amasser de l'oseille et tout. Et je sais pas, dans leur tête, ils ont pas l'impression de faire quelque chose de mal. Et à côté de ça, c'est vrai que tu as des mecs, ils sont dans le délire cité, les flics, ils veulent même faire des carottes [arnaques]. Parce que les autres, les étudiants, ils ont quand même une certaine éthique dans leur business. Pas de carotte, pas de ceci cela. Mais les autres là, si je peux carotte le mec. Il vient, je prends en gros, je lui paye pas. Je le braque, un truc comme ça... Les autres, c'était plutôt ça. C'est vrai que c'est bizarre. Dans ce quartier, tu as pas un profil : untel, il est comme ça, donc il va faire ça. C'est ça qui est bizarre. Tu as des choses qui paraissent absurdes. Tu te dis, celui là, il fait des études, donc il a plein de choses à faire. Et pourtant, il est dans le business.*

- Et en général, quand il y a embrouille, ça vient de quoi ? Des filles ? Du trafic ?

- *Il y a plusieurs raisons, mais souvent, c'est souvent les mêmes personnes qui ramènent les embrouilles. Ce petit con d'Amara, il a pas d'histoire. Il a des histoires avec des gens de tel quartier. Et après, tu as les gens des quartiers qui descendent. Tu es d'accord avec moi. Les gens ils descendent et ils croient que c'est tout le monde. Ils globalisent tout, vite. Après, ils viennent dans le quartier et ils vont chercher à embrouiller des gens qui ont rien à voir. Tu es obligé d'intervenir. Et tu te prends la tête... Mourad, c'est vrai aussi qu'il a pas mal d'embrouilles. Je trouve que c'est toujours un peu les mêmes. Et des fois, c'était pas spécialement pour du business.*

- Je me rappelle, une fois, j'avais demandé pourquoi Amara il était comme ça, à chercher sans arrêt les embrouilles et on m'avait dit qu'il cherchait tout le temps parce qu'à une époque, il y avait les grands qui les avaient conduit à la cave...

- *Oui, ça, c'est la fameuse nuit où... Lui, je lui avait dit à l'époque qu'il avait déconné et tout ça. Il est vrai que, les jeunes du quartier, à un moment. La génération des Amara et des plus jeunes, ils ont eu la rage contre les plus grands, contre ma génération. Pas moi, parce que j'étais pas dans ce délire. Mais c'est vrai que Mourad, c'est mon pote d'enfance, mais je reste toujours objectif. C'est vrai qu'il a fait du mal aussi. Il a*

commis beaucoup d'erreurs. Et souvent, il les martyrisait. Pour rigoler, tu vois. Il les tapait. Pour leur montrer « J'ai un contrôle sur toi ». C'est ça qui est bizarre dans ce quartier, c'est que tu as toujours eu des mecs qui ont voulu imposer leur loi. Avant Mourad, il y a eu Giovanelli, il était un peu plus âgé que nous. On voulait traîner avec lui. Mais nous aussi un moment, on a eu plus ou moins la rage contre lui. Et après, Mourad, il a reproduit le même schéma avec les plus petits. Et j'ai l'impression qu'Amara, les petits aussi, ils ont reproduit le même schéma.

- Et ça se faisait de la même façon ? C'est toujours en les tapant ?

- *Ouais. Au début, tu leur prend un truc, tu le rend pas. En les tapant pour rigoler, mais pour montrer que c'est toi le plus fort. Et c'est vrai que les petits, ils lui en ont voulu à Mourad... Un soir, Amara, il avait serré la main d'une jeune fille, elle avait 14-15ans, même si elle était consentante, je sais pas, mais, vu les conditions dans lesquelles ça s'est passé, dans son escalier, cette fille, voilà, il l'a sauté etc. Les deux frères, ils avaient la rage. C'était des grands de ma génération. Ils cherchaient Amara partout. Et après, ils ont attrapé les potes d'Amara. Mais les potes d'Amara, ils sont même un peu plus jeunes que lui. Amara, il est de 1981 et eux, ils sont de 1983. Et ils leurs ont dit : « Bandes d'enculés, vous étiez au courant ? ». En fait, Mourad, il a pété un câble. Ce soir là, il avait vraiment la rage. Il a su que les jeunes, ils étaient au courant et ils sont pas venu lui dire. Il a pété un câble, il les a mis dans la cave et... Voilà, des coups quoi. Il les a frappé, je sais pas quoi... Je lui ai dit « C'est pas bien ce que tu as fait. C'est grave ce que tu as fait. Tu vas le payer. Tu vas le payer cher. Ces petits là, d'accord. Mais tu crois que c'est des balances ? ». Il pouvait y avoir des repréailles du côté d'Amara, du côté de ceci, du côté de cela... Donc, c'est vrai, c'est con, parce que, au début, dans ce quartier, tout se passait bien. Il y avait une bonne ambiance, comme ça et tout. Et tout s'est déchiré depuis 99-2000. Il y a cette histoire, ça c'est clair. L'arrivée des F... aussi, ça a fait des histoires. Et maintenant c'est vrai le quartier... Avant, il y avait pas de plan.*

- Même si tu dis que vous aviez la rage contre les plus grands...

- *Non. Djamel, j'ai pas spécialement la rage contre Djamel. Je l'aime bien. Je te jure. On comprend Djamel. Il vivait pas chez lui. Il était dehors. Dans des hôtels. Il a besoin d'argent. Il nous a fait des petites carottes comme ça, mais... les gens, ils oublient vite. C'était qui le premier, lorsqu'on avait des histoires qui venait nous défendre ? C'était bien Djamel. C'est ça qui est bizarre. Parce qu'un jour, les deux frères à Mourad, ils lui ont sauté dessus. C'est pas bien. Franchement, c'est pas bien. Je l'aime beaucoup. Je te jure. (...) 96-97-98 il y avait pas ces clans.*

- Et là, tu as l'impression qu'il y a des clans ?

- *Oh oui. Incontestablement. Incontestablement. Parce qu'il y a de la tension et que ça a pété il y a pas longtemps. A l'époque, c'était des belles années parce qu'on était dans le hall. On était tous ensemble. Il y avait ma génération 18-19 ans, 20 ans. Ça allait jusqu'à 22-23. Il y avait plus de grand. On les voyait de temps en temps le soir. On discutait avec eux, on était content. Parce que j'ai beaucoup de respect vis-à-vis d'eux, c'est clair. Les grands, ça y est... Comme nous. Ce qui nous arrive à l'heure actuelle. Moi, les gens de ma génération, on est de moins en moins. Chacun a pris ses distances etc, et c'est les plus jeunes qui sont dans le quartier.*

- Mais Farid et Eric, ils sont toujours là non ?

- *Ouais, ils sont toujours là, mais ils sont moins présents. Farid, il habite plus dans le quartier. Eric, il travaille, il fait des animations. Les trois derniers rescapés, c'est fini.*

(...). *Nous, ça galérait beaucoup, mais tu avais l'impression que les gens croient que tous les jours, toute la journée j'étais là. Alors que non. J'allais en cours. Je rentrais. Je galérais un peu et puis après, je rentrais chez moi. J'avais des devoirs, des trucs comme ça. J'avais sport. Après, je revenais pour galérer. Et donc, en permanence, il y avait du monde.*

- Il y a toujours du monde, mais c'est toujours des gens différents.

- *Voilà, il y a des roulements. Il y en avait, ils étaient vraiment là tôt, les pauvres. Dès 8h du matin, il y avait toujours un minimum de 4-5 personnes. Des fois, ça cumulait à une vingtaine. C'était bien, il y avait de l'ambiance. Et les petits, ceux qui avaient 2-3 ans de moins que nous. La génération des Salim et tout. Ah non, ils étaient des petits, là-haut.. Même ceux avec qui je traîne à l'heure actuelle, les Fahrad, les Ouassim, les Mérouane. Toute cette génération, ils traînaient pas. C'était interdit pour eux. C'est pas que c'était interdit, mais ils étaient au virage. On les calculait pas. C'est des petits.*

- Avant vous ne vous mélangiez pas et il y avait pas de clans et maintenant, il y a des clans. C'est quoi la différence ?

- *Il y a les F... qui sont arrivés. Et là, je sais pas. Il y a des histoires qui ont commencé à naître. Des embrouilles. La famille à Steve était déjà en embrouille avec eux. Après, ils ont foutu la merde dans ce quartier. J'ai peut-être la rage, mais tout ça c'est relou quoi. On était tous bien et là c'est clair que l'un des points culminants c'est Amara, l'erreur qu'il a faite, c'est ce qu'il a fait avec la fille. L'histoire, dès qu'ils ont été tabasser les jeunes dans les caves. Là, ça a fait des histoires.*

- Moi, on m'a raconté qu'il les avait foutu à poil.

- *Ouais, ouais. Et...*

- Il y en a d'autres des embrouilles comme ça ?

- *Ce que je peux te dire, c'est que en janvier 2000 (je le sais parce que c'est mon anniversaire), la police, elle est venu le chercher. Et il me disait « Putain, si je le remets pan, pan ». Et c'est là que ça a commencé. C'est là qu'Amara et les F... Ils ont commencé a... Ils ont pris position en faveur des petits du groupe d'Amara qui se sont fait tabasser.*

- Parce qu'à l'époque, ils étaient pas spécialement avec Amara.

- *Non. C'est dans ce contexte particulier qu'ils se sont rassemblés. Et bizarrement, tout ça, j'ai l'impression que les gens de ma génération, le fait de voir que toutes ces histoires, ça a pris de l'ampleur. On dirait que ça les a dégoûté. Et à partir de ce moment, chacun a pris ses distances.*

- Le premier qui avait pris ses distances, c'était Ahmed. Quand son frère s'est fait tabasser et que personne n'est intervenu.

- *Voilà. Voilà. Il a pris ses distances. Et nous, le groupe en fait, il s'est disloqué.*

- Tu l'as revu ?

- *Non. Ça nous a fait mal ça. Parce qu'Ahmed, ça fait partie de mon enfance. C'est son grand frère en fait Salam, quand je te parlais du chef de file. Et après, il y a Sharouf. C'est eux les trois frères. Peut-être, il nous a reproché le fait de pas prendre position. C'était pas facile... J'avais de très bon rapports avec Mustapha [l'aîné des F...]. Et c'est là qu'il y a eu des clans. Des gens qui traînaient par ci par là.*

- Le petit F..., il n'était quasiment jamais sur le quartier.

- Ouais il y était jamais. Maintenant, il est en prison. C'est vrai qu'il est jamais dans le quartier lui. Tu as des mecs comme ça, ils traînent pas dans le quartier. Il vagabondait... Au Saladier. Après, il était au Vaisseau. C'est là qu'il a fait des histoires au Vaisseau. Il était défoncé, il a tapé un gars. Il a amoché le gars. L'autre, il est parti porter plainte etc. Donc ça fait 4 ans qu'il y a des clans et les frères F..., je pense qu'ils m'en ont voulu, parce qu'ils ont cherché à me faire rentrer dans l'histoire... C'est vraiment des cons. Ils aiment bien faire des histoires... Après cette histoire, Sharouf, il habitait plus sur le quartier, ses parents ont déménagé etc. Il avait la rage contre tout le monde et la seule personne qu'il revenait voir, c'était moi. Donc, à l'époque, ils se sont trop pris pour les justiciers. Ils croient que ça leur appartient le quartier. Dès qu'Sharouf est revenu « il faut le chasser ». Et dès qu'ils me voyaient avec lui, après, ils me mêlaient à leurs histoires. Et c'est vrai qu'à cette époque, j'étais isolé. J'allais faire mon sport tout seul. Au centre, tout seul et tout.

- Et là, si quelqu'un regardait de l'extérieur le quartier, tu crois qu'il aurait pu reconnaître qu'il y avait des clans ? Sans connaître vos histoires ?

- Ouais. Je te jure. Tu as des mecs de l'extérieur, ils l'on dit. Il y en a un « A l'Esprit, ce qui vous tue, ce qui vous mine, c'est qu'il y a des clans. Il y a beaucoup de jalousie ». A un moment, avec Eric on en rigolait entre nous et on l'a pas appelé par hasard, on l'a appelée "La cité de la jalousie". On lui a donné un nom à ce quartier. C'est ça qui est paradoxal. Dans les autres quartiers. Il y aurait quand même des raisons. Tu sais, souvent le business et tout. Ça engendre la jalousie, parce que l'autre il a une belle voiture, il a ceci. Et nous non. Ici, c'est de la jalousie gratuite. Des gens, ils m'ont dit qu'ils étaient jaloux de moi. J'étais choqué. Jaloux de quoi ? Je sais pas. Parce que moi, je voyais toujours la jalousie sous le rapport matériel...

- Oui, mais tu es un modèle aussi donc, du coup, ils sont un peu jaloux que ça soit toi le modèle et pas eux.

- Oui. Donc, dès que ça s'est disloqué, les seules personnes avec qui j'avais des rapports particuliers, c'était Farid et Eric. Tout en étant un peu isolé, eux, je les voyais dans les animations. On discutait dehors, devant le tabac, comme d'habitude. Franchement, à cette époque là, on galérait des fois, mais les discussions, elles avaient du sens. C'était des sujets intéressants. On parlait sport. On parlait de politique, de choses comme ça. (c'est pas comme à l'époque où on était tous en groupe sur le quartier, où on racontait un peu n'importe quoi, où on se motivait à faire des mauvaises choses). Par contre le soir, eux, ils allaient en boîte. Dès qu'on dit dans une cité « Ils assurent ». C'est eux qui assuraient le plus. Eux, c'est des mecs qui assurent. C'est des mecs qui allaient dans des soirées bien. C'est pas des petits trucs de quand tu es jeune. Moi, les boîtes que j'ai fait... On va dire que c'est des boîtes, tu as pas besoin d'être accompagné pour rentrer. Eux, ils ont été dans des bons trucs. Cool. Des trucs class quoi. Ils rencontraient du monde. Nous, c'était une vision très restrictive. C'était là. Des soirées dans les villes à côté. Et puis après à Paris, mais très ciblé. Toujours dans le même milieu cité. Eux, de par leur travail, grâce aux connaissances qu'ils ont pu nouer, ils allaient dans des soirées loin. Changement de département. Voilà. Ils se sont vraiment ouverts. Moi, je les voyais que dans le quartier c'est tout, mais après, le soir, moi j'allais chez moi... Et d'un certain côté, ça me faisait du bien qu'il y ait tout ça, parce que je rentrais chez moi... Parce que, à l'époque, quand on traînait dehors, qu'on galérait à rien faire. Je rentrais chez moi et ma mère elle me disait « Arrête, mais arrête ». Un moment, je disais à mon frère « J'en ai marre de galérer ». Et je me forçais à arrêter, mais ça voulait pas venir. Et le fait, qu'il y ait eu tout ça... A un

moment, j'étais chez moi et j'étais super content, parce que le soir, c'était la quiétude. Alors qu'avant, systématiquement tous les soirs dehors. Tous les soirs. (...) Il y avait une pression permanente dans le quartier. Une tension permanente. Ça s'observe, ça se regarde. On savait que ça allait péter un jour ou un autre. Finalement, une fois, ils ont attrapé Mourad, ils lui ont sauté à trois dessus. Après, il y a Sharouf aussi, ils lui ont fait des histoires. Aussi Rachid, les deux frères, que sa mère, elle en avait marre. Elle leur a dit de partir, de s'exiler. Ils avaient des problèmes avec la police. Il y avait une tension permanente dans le quartier. Il y a des armes. Donc eux, ils ont bougé. Ils ont carrément changé de ville, à des km et des km d'ici. (...) On disait qu'ils s'étaient réfugiés chez leur père qui essayait de calmer les choses etc. Refaire un peu leur vie. Et dans ce contexte, je suis content, parce que je me dis, les F..., ils ont gagné quoi eux ? Ils ont gagné le contrôle du quartier. Ils disent « Ouais, on a chassé Mourad ». Mais jusqu'à présent, ces mecs là. Peut-être un an après. Ils foutent rien. Ils travaillent pas. Ils en sont toujours au même stade. Ils ont pas progressé. Et l'autre, il est marié, il a deux enfants. Il travaille. Et Mourad, c'est une bénédiction pour lui. Parce que si il était resté, il aurait fait n'importe quoi. En ce moment, il serait en prison. Il aurait pris, je sais pas combien d'années. Donc, d'un certain côté, tant mieux. Donc, ils avaient quitté le quartier et Sharouf avait quitté le quartier. Et donc là. Ils se sont dit « Ouais, on a chassé les fortes têtes ». Ils ont pris de plus en plus le contrôle. Et tu as l'impression, après, ils ont voulu s'en prendre à nous. Voilà, les animateurs. Moi, Farid, voilà. Comme si... Comme aux Etats-Unis, ils leur faut toujours un ennemi. Je sais pas. Ils te trouvent des histoires.

- Et les petits, ils se positionnent comment par rapport à tout ça ?

- Je sais pas, mais dans ce quartier, moi, ce qui m'énerve, c'est que c'est des petits cons... Je te jure. Ce quartier, non seulement c'est le quartier de la jalousie, mais c'est aussi le quartier beaucoup, de colporteurs. Ils rapportent des faux bruits. Parce que les petits, il y en a ils sont bizarres. Parce que moi je sais, il y en a, ils ont raconté des histoires... Les petits, je sais pas. Ils ont un positionnement un peu ambigu. Ils disent « Les F... ceci, cela ». Mais ça les empêche pas de traîner avec eux. De fumer avec eux. Jérôme, je blague pas, mais le délire fume-tise-on se défonce ensemble, ça a rapproché les gens. C'est indéniable. Ça, je te le certifie. Les gens, ils ont traîné ensemble, alors que au départ, ils avaient aucune affinité. A cause de ça. Il y en a, ils ont fait connaissance... Attends, il y a un petit dans le quartier. Du bâtiment 32 40... Il faut pas le prendre mal, mais, un petit français, tu sais. Sans histoire, un petit con là, de bonne famille tu sais et tout. Il passe son temps à traîner, je sais même pas s'il est majeur 17-18 ans. Il se défonce le soir avec Sharouf et d'autres, des plus âgés. Parce que ça fume. Lui, il a sûrement du bédo. Ils fument ensemble. Il y a des gens qui ont tissé des liens à cause du bé-do. Parce que la spécialité de ce quartier depuis 2000, c'est on fume et on boit de l'alcool. (...) [recension des différents rassemblements] Les petits, les Ouassim, les Fahrad etc, ils étaient bien, dans leur truc. Et après, tu avais un groupe : Mamadou, Samir, alors eux, la défonce. Eux, leurs déplacements dans le quartier. Ils aimaient bien à 20h, aller à Carrefour, acheter des packs de bière et tout. Ils avaient leur bédo, leur pack et après ils allaient au lac pour se déchirer la gueule. (...) Avec Ouassim, Fahrad, depuis qu'ils sont rentrés en religion, je me suis rapproché, mais on allait même pas à la même mosquée. Ce qui nous a rapproché, c'est depuis qu'on a créé l'association. Là, maintenant, ça y est. On est de plus en plus souvent ensemble. Parce qu'il y a l'association. Je suis président. Mérouane est secrétaire général. Fahrad trésorier etc. Maintenant, on peut dire qu'il y a un petit clan. Et j'ai l'impression que là, ça a suscité des jalousies. (...) Mon correspondant, mon supérieur hiérarchique [service municipal

des sports], c'est vrai qu'il prenait en compte mes conseils, ma parole. Les influences que je pouvais lui donner par rapport au choix des animateurs. C'est vrai que moi, j'ai tenu à ce que ce soit des mecs comme Ouassim, comme Mérouane, Fahrad, Gana, c'est tout. Des mecs cleans.

- Ils ont peut-être voulu avoir leur part du gâteau...

- *On dirait qu'ils étaient dégoûtés que ce soit ceux que je t'ai dit, les animateurs. Pour eux, les animateurs, c'est forcément les plus bordéliques du quartier. Et en fait [à BCN], c'est des mecs comme ça qui ont été pris comme animateurs. (...) Ils disent : « Ouais, ils font leurs trucs en tetrai [traître] ». C'est la raison principale des histoires qui sont arrivées aussi. (...) Ah, un endroit très important c'est " Le Cappuccino " [seul bar PMU du quartier]. Ils sont tout le temps là.*

- Avant, c'était Rachid et compagnie qui y allaient.

- *Oui, et maintenant, c'est le groupe des Amara, les F... Des F..., mais pas Mustapha [aîné]. Parce que Mustapha, il va parler aux Amara etc, il leur retourne le cerveau. Il est là dehors, mais il bouge pas avec eux. Il va pas au centre avec eux. Il va pas au café avec eux. Ce mec, il est bizarre. Très, très bizarre. Je te jure. Il doit avoir beaucoup de soucis. Il est malade. Il est asthmatique. C'est vrai qu'au niveau des études, ça coince. Il stagne, il a 28 ans. Tu sais, à cet âge là aussi, tu es peut-être pas marié. Tu en veux... Moi, ce que j'ai l'impression (que dieu me pardonne si je dis des bêtises), c'est que depuis que son frère il est en prison, il en veut au monde entier. Je sais pas quelle rage il a contre moi. Il veut que moi aussi j'ai des problèmes, que je goûte à la prison. Il veut que les autres gens goûtent à la prison. Il dit toujours « Mon frère, il est en prison, c'est à cause d'un tel ». (...) Ils galèrent, il y a pas d'autre mot. Le jour de l'an, l'an dernier. Tous, ils disaient « Moi j'ai un plan, j'ai ci, j'ai ça ». Personne est sorti en soirée.*

- Il y a tous ceux qui sont pas dans les groupes, mais qui passent tous les soirs en rentrant du boulot. Eux, il y en avait pas mal qui sortaient. Tu les revois eux ?

- *Non. Il y a un personnage qui représente bien cette tendance, c'est Chrisy. Lui, c'était la classe. C'est un mec de ma génération. Très intelligent, pas influencé. Il a fait ses études. Il est allé à son travail. Bon, ça le regarde, son délire, il aime bien fumer son petit bédo. (...) Il était avec nous dans le hall du 9. Dans le hall du 9, il y avait le noyau dur, il y avait des bordéliques. C'était un mélange. C'était bien à l'époque. On était tous ensemble. Il y avait un brassage. C'était vraiment bien. C'est pour ça que ça pouvait pas partir vraiment en sucette, parce que, il y avait peut-être des gens qui avaient une certaine méchanceté on va dire. Mais d'autres qui étaient là... On pouvait toujours calmer le groupe. Et puis Chrisy. Bien sûr, il avait ses petites soirées tranquilles. Il sortait. Et après, dès qu'il y a eu toutes ces histoires, la fracture de 2000, il s'est mis un peu à l'écart. Il sortait de moins en moins. Il jouait au foot. Il a quitté le quartier. Il habite plus ici. Il a peut-être sa copine... Il vient de temps en temps voir sa mère (...). Toute ma génération, ils ont fait ça.*

- Tu parles de la fracture de 2000. C'est vraiment un truc très brutal et très précis ?

- *Ouais. Elle est montée en intensité et elle atteint son paroxysme là. C'est une fracture pour moi, mais en fait, c'est une étape qui a amené à la grosse fracture d'aujourd'hui. Avec ce qui s'est passé ce week-end [Après une altercation avec Kamel, ce dernier a porté plainte contre lui. La police est venue le chercher chez lui le jour de l'Aïd. Il est resté 48h au commissariat où il a porté plainte en retour et a manqué 2 jours à l'université]. Ça a été une étape importante. Ça a été une petite fracture. (...) Ça a commencé, Rachid, il avait un peu déconné Parce que le chien de Mustapha, il était*

venu. Je sais pas ce qu'il lui a fait. Il lui a mis un coup et l'autre s'est "véner" et après Mohamed il lui a mis des coups sur son scooter. L'histoire, elle aurait pu se calmer. Mais, ces mecs là, tu as l'impression... (...) Les tensions, elles ont pris naissance comme ça. C'était en début 99. (...) Jusqu'à 2000, chaque année on allait en Espagne. C'était le délire, à 15... Après 2000, ça a continué, mais par groupes. Un élément très révélateur, c'est que les gens, ils disaient à personne où ils allaient. Ils faisaient leurs projets en douce. (...)

- Et le carrefour, tu as l'impression qu'il est plus important quand il y a les clans ou au contraire, quand tout se passe bien ?

- Il est plus important lorsqu'on est plusieurs. On va prendre le contrôle. On va essayer de montrer à l'autre... Ouais, il est important parce que lorsque tu sens que tu domines le rapport de force. Lorsque tu sens que vous êtes plus nombreux etc, tu vas montrer que tu es là, que tu contrôles le truc. Et vice versa. Par contre, si tu vois qu'ils sont en force, tu vas pas... (...) Quand il y a les clans, il y a moins de monde. (...)

- Tu as l'impression qu'il y a plus d'embrouilles entre les habitants et les jeunes en ce moment ?

- Bizarrement, non. Il y en a moins. Ce qui est bizarre, c'est que maintenant il y a les clans, mais dans les halls, ça traîne moins. Et moins longtemps. Parce que nous avant, ça pouvait être 21h-1h du matin. Alors que maintenant, ils vont rester ¼ d'heure et allez... Et il y a moins de monde au gymnase. Il y a une chose que j'ai oublié de signaler, qui est très importante, c'est que l'Esprit, c'est une terre d'accueil. Combien de gens, de l'extérieur, sont venus dans ce quartier, y ont pris goût, y sont restés, et ont commencé à traîner dans les halls ? C'est impressionnant. Et toutes générations confondues. Sur ce quartier, tu as l'impression que très rares sont les personnes qui s'ouvrent sur l'extérieur, qui vont traîner... Non, on attire les gens. Et ils restent avec nous.

- Et les autres cités, tu as l'impression que c'est plutôt le contraire ?

- Ouais.

- Par exemple ?

- Pour l'accueil, c'est peut-être l'apanage des... Le Vaisseau, Lévière aussi, mais ce qui est différent de l'Esprit... Je sais pas, les gens, ils y ont pris goût. Dans les autres quartiers, tu as rien. Ça reste... Voilà quoi. Une partie très très réduite. (...) C'est révélateur aussi quand il y a des gens de l'extérieur qui te disent quelque chose : « L'Esprit, qu'est-ce qui se passe ? C'est le western, on voit personne ». Tu as des buissons, tu as l'impression qu'ils se déplacent tout seul. Les gens sont cachés. (...) A un moment donné, mon coordinateur au niveau des évaluations (j'ai pas de portable), il me cherchais pour me donner des trucs importants, et il me trouvait pas dans le quartier. Personne dans le quartier. Hallucinant. Je lui ai dit « Maintenant, c'est fini ». Il y a pas longtemps, j'ai ressenti quelque chose de spécial, parce que on était devant le tabac, au milieu là, debout, enfin comme avant. On était une dizaine, une quinzaine et j'étais content, je sais pas. C'est fini cette époque. Il y a plus de grands rassemblements. C'est fini. C'est un quartier mort.

- Et quand vous étiez au rond-point, il y avait du monde ?

- Le rond point ? [place ronde coincée entre des immeubles, comprenant des jeux pour enfants et cernée d'arbustes] Ah oui, le rond point. On traînait à une époque là-bas. C'est vrai que c'était un de nos endroits favoris parce que on se disait : « Là-bas on est

tranquille. On va pas faire trop de bruit. Les flics, ils vont pas trop nous saouler ». On allait là-bas et on délirait.

- Vous étiez les seuls ou c'est un peu comme au tabac maintenant où il y a le petits pas loin etc...

- *Non. Le rond point, on peut dire que c'était notre initiative. C'était nous. Comme il y en a maintenant, c'est la CAF. Le groupe des F... c'est là-haut, la CAF, la passerelle... Les endroits stratégiques on va dire, il y a : là-haut là, en haut de Castel. Il y a, au milieu, devant le tabac. Un peu devant chez moi aussi. Chez moi, ça traîne beaucoup. Pour discuter, pour galérer. Il y a le bâtiment 9, le 2. MGEN, la banque. Il y a le café, la CAF. Il y avait la rond point qui nous était propre avant, mais c'est fini. C'est très rare maintenant. Mis à part, l'été, le groupe des... des étudiants, des mecs qui travaillent comme Chrisy. La table de ping pong c'est fini. Je sais même plus si elle existe. J'ai oublié de le signaler, mais au milieu des années 90, c'était un endroit vraiment... stratégique.*

- Et la terrasse, ça te dit quelque chose. Après le café, tu tourne à droite pour monter et après tu te retrouve en surplomb devant l'arrêt de bus.

- *Ouais. Ah oui, j'ai oublié ça. Il y a souvent les F... et leurs potes. Amara avec François (qui a retourné sa veste, il traîne avec eux, parce qu'à l'époque il était avec moi et Sharouf. Lui il est chelou. Tu as l'impression qu'il essaie de se mettre du côté du plus fort. Du moins celui qu'il considère être le plus fort. (...) Il vaut mieux qu'il arrête là, parce que lui aussi, il commence à me chauffer l'esprit. J'essaie pas de faire une fausse analyse, mais j'ai l'impression, il colporte beaucoup de propos. C'est un petit malin. Ces mecs là, ils font des trucs et puis, dès qu'il y a un truc chaud, on les voit plus) Eux, oui ils sont souvent là. Mais, comme je te dis, c'est pas leur endroit à eux. Des fois, ça va être un autre groupe. Mais ça peut être les frères B... avec d'autres personnes. Et les autres, ils vont pas leur dire « Cassez-vous, c'est mon endroit ». C'est ça l'Esprit. Même l'endroit stratégique du milieu [du tabac], celui qui arrive en premier, il l'a. Moi aussi, le lendemain, je m'y mets et je pourrais y rester. Et tu viendras pas me dire... Autant moi, je viendrais pas te prendre la tête avec ce truc. Mais toi aussi, tu viendras pas me dire « Ouais... ». La terrasse aussi. La CAF, on va dire, c'est plutôt leur coin. Et nous, notre coin, à l'heure actuelle, on va dire, c'est là-haut.*

- Et le passage, vous pouvez y être sans problème ?

- *Ouais, bien sûr.*

- Parce que moi, quand j'y étais, c'était plus les F... et compagnie.

- *Ouais, parce que je me prends pas la tête. Tu sais, moi j'ai pas spécialement de bande... (...)*

- Et toi, tu comptes rester sur le quartier après ?

- *Justement, il y en a plein... Mon frère il me disait, le soir où il y a eu cette histoire (il a vraiment été dégoûté) [embrouille entre les F... et le jeune qui s'est terminée en affrontement à l'arme blanche et dépôt de plaintes] « Et toi aussi, tu te prends trop la tête pour le quartier. Ils sont trop assistés. Sans toi, ils sont perdus. Ils comptent trop sur toi ». Il m'a dit « Lâche ton truc. Fais-ta vie d'abord. Pense à ta vie. Les études, parce que c'est important ». C'est vrai que moi le quartier. Je sais pas... J'entretiens un lien très très intense avec le quartier. Si j'ai créé l'association, c'est que je vois loin. Je veux qu'elle se pérennise. A l'heure actuelle, ce que je peux te dire, c'est que je sais pas*

où j'habiterais plus tard, mais j'aurais toujours une présence. Quoi qu'il arrive, je sais pas de quelle manière, mais j'aurais toujours une présence sur ce quartier. J'ai du mal à m'en lasser. Je veux que les gens réussissent, je veux leur apporter tout ce que je peux leur apporter. (...) Les gens, ils pourraient dire « tu es un utopiste », mais moi j'y crois vraiment. (...)

- Et les adultes, les associations de quartier ?

- C'est mort. C'est un quartier mort. Il y a pas de commerce, il y a rien. On attend. Moi, je vais dans le comité de quartier, depuis un petit moment. Il y a des réunions de bureau. Moi j'ai exposé mon dossier au sujet de l'assoc'. Je récolte des fonds. Au niveau du comité de quartier, j'espère être au bureau bientôt. C'est comme je te disais tout à l'heure. J'ai tenu absolument à être membre du conseil de gestion de notre UFR sciences de l'éducation et sciences sociales. Il y a une politique qui est mise en œuvre. Nous les STAPS, ça nous concerne et tout. C'est ça qui me tue. J'aimerais faire partie des décideurs. Que ma voix soit prise en compte. C'est vrai que je vois la vie comme ça moi. C'est pour ça que, ce qui m'énerve, le quartier, ils décident des orientations futures et moi je veux juste donner ma voix. Il y en a dans l'hémicycle, ils ont des voix et tout. Et moi, j'ai droit aussi. En tant qu'habitant, en tant que citoyen. En tant qu'habitant du quartier, j'aimerais représenter un peu la voix des jeunes.

ILE-DE-FRANCE

Les 84 cités à hauts risques

► Officiellement, il n'y a pas de « zones de non-droit » en Ile-de-France. Pourtant, l'enquête que nous avons menée auprès des syndicalistes de police, des pompiers, des postiers, des médecins, des livreurs de pizzas et, également, auprès de nos propres prospecteurs de journaux, nous a permis d'établir cette carte des cités à hauts risques en région parisienne. Au total, 84 quartiers répartis dans 61 villes sur les 1 281 communes que compte l'Ile-de-France. Des endroits où, à certains moments de la journée, de nombreuses professions se trouvent interdites de séjour. Une seule ville semble pour l'instant épargnée : Paris.

Enquête de nos rédactions départementales

YVELINES

- 1 MANTES-LE-JAIE: quartier des Petites
- 2 MANTES-LE-JAIE: cité Marcel-Laurin
- 3 LES MUREAUX: quartier de la Vierge-Blanche
- 4 LES MUREAUX: cité des Maitresses
- 5 TRAPPES: square Léon-Lagrange aux Médiéres
- 6 TRAPPES: square Jean-Michel aux Médiéres
- 7 TRAPPES: square François aux Médiéres
- 8 SARTROUVILLE: cité des Indes
- 9 CHATELAIN-LES-VIGNES: la Napé
- 10 POSSY: Beauport
- 11 POSSY: le Coudray
- 12 GABRIELLES-SOUS-POISSY: quartier Saint-Louis

HAUTS-DE-SEINE

- 13 GENNEVILLIERS: le Luth
- 14 COLOMBES: cité des Grèzes au Petit-Columbier
- 15 NANTERRE: quartier des Fontaines-Blanches
- 16 VILLENEUVE-LA-GARENNE: le Chêne
- 17 VANVES: le Pâtur
- 18 BAGNEUX: les Fentes
- 19 BAGNEUX: les Fenêches
- 20 BAGNEUX: cité des Méliacques
- 21 BAGNEUX: cité de la République
- 22 CHATILLON: cité Voltaire
- 23 LE PLESSIS-ROBINSON: cité Léon Blum

ESSONNE

- 24 ORMEY: le B. de la Borne
- 25 EVRY: les Pyramides
- 26 CORCEL-ÉVAINES: aux Fenêtres

VAL-D'OISE

- 29 HERILAY-PERRELLE: le Tour-Poulet
- 30 ARGENTEUIL: le Centre du Vieux-Argenteuil
- 31 ARGENTEUIL: cité Juana
- 32 ARGENTEUIL: cité Champagne
- 33 SAINT-GERMAIN: les Faguettes
- 34 SAINT-GERMAIN: place Albert-Camus
- 35 MANTONVILLE: les Saurons
- 36 TAVIGNY: les Pins
- 37 MONTAIGNY: les Grousses-et-Moines
- 38 PERAIN: le Village
- 39 CERGY: le Coeur-Petit
- 40 CERGY: les Chênes
- 41 ERMONT: les Chênes
- 42 SARCELLES: Les Ombres
- 43 GARGES-LES-GONNESSE: la Minette
- 44 GARGES-LES-GONNESSE: les Douvrières
- 45 GONNESSE: Oly-Parc
- 46 GOUSSAINVILLE: les Grandes-Bornes
- 47 VILLIERS-LE-BEL: le Puits-de-Morville
- 48 VILLIERS-LE-BEL: Miro-Montaigny

SEINE-ST-DENIS

- 49 EPINAY: Dagnant
- 50 VILLETANEUVE: Salsol-Arkade
- 51 VILLETANEUVE: Grotto-Vig
- 52 PIERREFITTE: cité des Pêches
- 53 STAINS: Cité Saint-Lucien
- 54 SAINT-DENIS: les Francs-Moisans
- 55 LA COURNEUVE: les 4 020
- 56 DRANCY: cité Copernic
- 57 DRANCY: Guston-Roulet
- 58 DRANCY: Jules-Auriant
- 59 DRANCY: les Tilleuls
- 60 LE BLANC-MESNIL: les Tilleuls

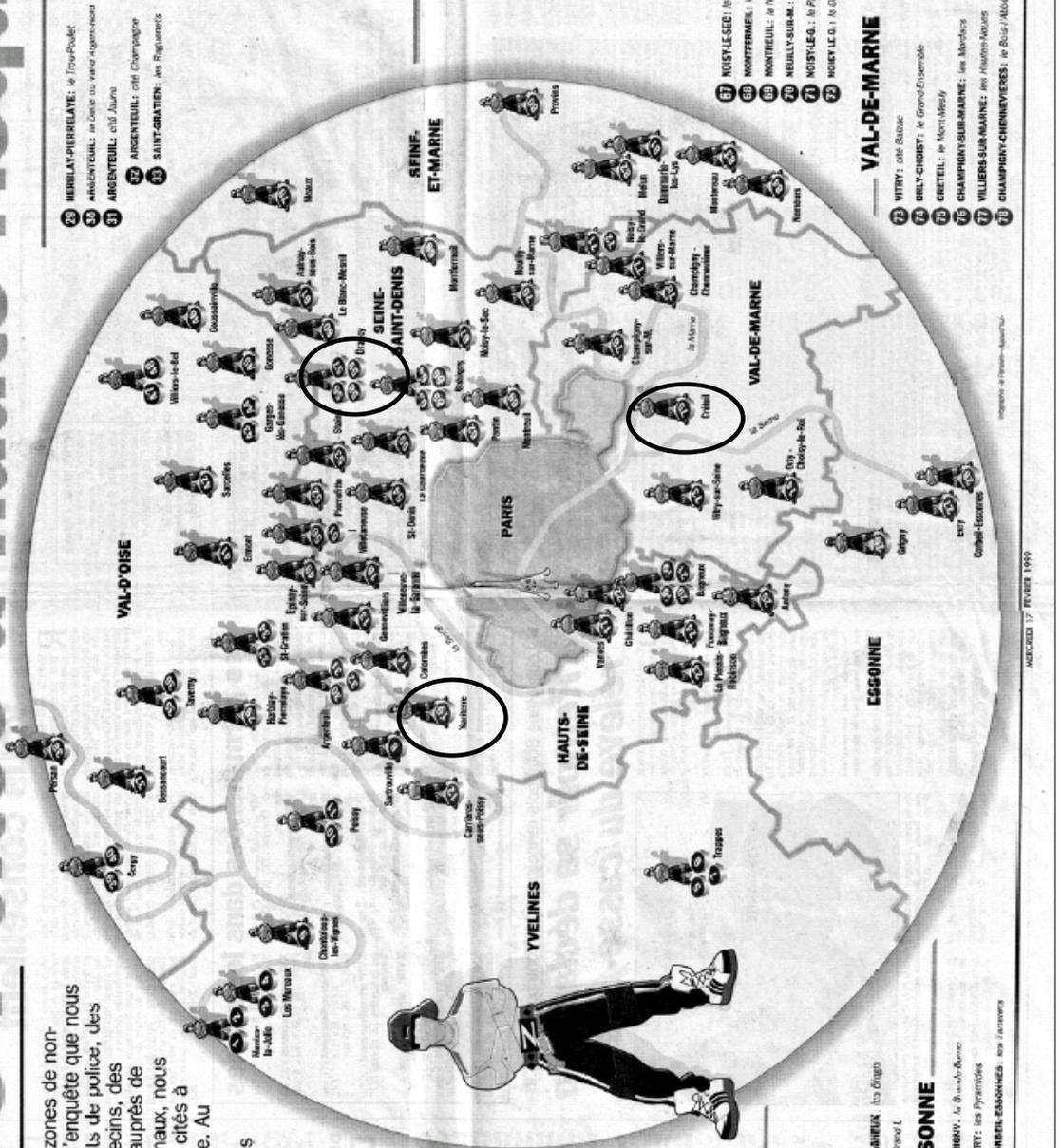
- 61 NOY-LESEC: le Loto-Mé
- 62 MONTFERMEIL: les Bougats
- 63 MONTFERMEIL: le Nou
- 64 NEUILLY-SUR-M.: les Feuilles
- 65 NOY-LESEC: le Pavé-Noir
- 66 NOY-LESEC: le Chêne
- 67 NOY-LESEC: le Loto-Mé
- 68 MONTFERMEIL: les Bougats
- 69 MONTFERMEIL: le Nou
- 70 NEUILLY-SUR-M.: les Feuilles
- 71 NOY-LESEC: le Pavé-Noir
- 72 NOY-LESEC: le Chêne

VAL-DE-MARNE

- 73 VITRY: cité Buzac
- 74 ORLY-CHERRY: le Grand-Ensemble
- 75 CRETEIL: le Mont-Médy
- 76 CHAMPIGNY-SUR-MARNE: les Miroirs
- 77 VILLIERS-SUR-MARNE: les Hauts-Moines
- 78 CHAMPIGNY-CHENNEVIÈRES: le Blau-Mou

SEINE-ET-MARNE

- 79 MEAUX: le Pierre-Couvert
- 80 PROVINS: Champbonnot
- 81 DAMMARE: la Plaine-du-Lys
- 82 MELUN: les Mélières
- 83 MONTREUIL: Soudre
- 84 MEMOURS: le Mont-Saint-Martin



AMSDICI 17 FÉVRIER 1999

A Créteil, le petit commerce des jeunes des cités

L'USAGE et le trafic de cannabis « revêt un tout autre aspect » dans les cités de banlieue, affirme l'étude de l'Institut de recherche en épidémiologie de la pharmacodépendance (IREP). Une exploration longue et détaillée du site de Créteil (Val-de-Marne) permet de prendre la mesure de certaines évolutions de fond. Au début des années 70, « la consommation et la revente de cannabis demeuraient confidentielles ». Les dealers étaient alors des « purs produits de la contre-culture pré et post-soixante-huitarde », âgés de vingt-cinq à trente ans.

« Leur pratique (...) n'était en aucun cas une pratique économique de survie mais plutôt un agrément et une source complémentaire de revenu », qui répondait souvent à « un besoin d'autofinancement des voyages », constatent les enquêteurs. Les us et coutumes de la revente se distinguaient, selon eux, à l'époque par « une certaine éthique » (produits de bonne qualité et pas ou peu d'arnaques) : « Le dealer et l'acheteur étaient en quelque sorte liés par une forme de fraternité qui était dans l'air du temps. »

Les transactions s'opéraient en appartements, le deal de rue n'existait pas encore. Il n'était pas rare que le revendeur « descende » à Paris le vendredi ou le samedi soir pour s'approvisionner. « Jusqu'au début des années 80, écrivent les chercheurs, la ville ne comportait aucune véritable zone sensible, aucun véritable ghetto mis à part quelques micro-cités de mauvaise réputation (les Emouleuses, les Bleuets, les Sablières). » Depuis, « les tensions sociales se sont exacerbées », les habitants les plus anciens ont été « peu à peu remplacés par une population déracinée, beaucoup moins homo-

gène, surtout constituée d'étrangers ». Au début des années 90, la revente de cannabis – « Zatla » pour les beurs – est apparue dans les rues et elle est devenue l'apanage de dealers âgés de dix-sept à vingt-cinq ans, dont « une majorité de jeunes beurs, une minorité de blacks et une poignée de jeunes Européens ».

La place de l'Abbaye, qui abritait vingt ans plus tôt « la bonne bourgeoisie de la cité », est aujourd'hui entièrement investie par les dealers de cannabis et leur clientèle « jeune et souvent désargentée ». Une vingtaine de revendeurs sont là en permanence, les plus âgés (vingt à vingt-cinq ans) « tiennent le point le plus calme et stratégiquement le mieux placé », d'où l'on peut voir sans être vu l'ensemble de la place et les rues adjacentes.

« TOUT LE MONDE FUME »

Les dealers « occasionnels », des adolescents de seize ou dix-sept ans, occupent un jardin d'enfants à l'écart et « quelques outsiders » de quinze ans se tiennent à l'opposé des plus grands. Le cannabis, du « marocain jugé douteux », est caché dans les boîtes aux lettres, les poubelles et les fourrés environnants. La règle veut que le client « appartienne à celui qui l'a branché le premier » mais « les embrouilles entre deux dealers » sont

« habituelles ». « Si apparemment l'héroïne, la cocaïne et le crack sont bannis de la place, l'ecstasy y est bien présent », observent encore les chercheurs, précisant que « la police intervient rarement et semble sinon fermer les yeux du moins tolérer ».

La pratique est désormais « totalement banalisée ». Les jeunes fument « dans la rue, devant les grands, devant les parents et les vieux ». L'été, une grande partie de leur temps est consacré à se procurer du « bédo » (daube, en verlan). « Tout le monde fume de plus en plus, reconnaît un jeune homme. Il y a de plus en plus de couples, de familles dont les parents plus ou moins jeunes fument. »

Dans le quartier du palais de justice de Créteil, où la galerie commerciale périclète et où les « incivilités » sont légion, les transactions se font à une plus petite échelle, entre la fin de l'après-midi et le début de soirée, sur le même modèle que place de l'Abbaye mais dans un climat encore plus « malsain ». Particularité notable : « les dealers sont souvent flanqués de molosses (type pitbulls). » Une habitante du quartier confie son désarroi : « Avant on allait au cinéma et puis, à la fin, tu en as marre de sortir entre deux haies de chiens qui te reniflent les fesses... »

L. F.

Portrait type du jeune violent urbain (IHESI 1996)

Le portrait-type du jeune qui a participé activement à des violences urbaines s'articule autour des traits suivants :

- Une forte impulsivité. Les enquêtes révèlent à quel point certains de ces adolescents sont incapables, dans la vie quotidienne, de résister à un envie, que ce soit pour la réfréner ou seulement pour en retarder la satisfaction. Cela confère un caractère imprévisible à des réactions qu'ils peuvent difficilement contrôler (quitte à les regretter ensuite).

- Un champ de conscience limité au présent immédiat. L'impulsivité n'est guère compatible avec la réflexion sur les causes et les effets de ses propres actions. D'où une "vie dans l'instant" qui empêche d'anticiper sur la suite de ses actes, et ne permet donc guère le développement du sens des responsabilités

- La primauté de l'émotion sur la raison. Autre conséquence de l'impulsivité, ce trait se manifeste de deux manières : une totale submersion du champ de conscience par les affects (peur de la mort, haine des autres, etc.), et l'absence d'esprit critique. D'où un grand aveuglement associé à une grande crédulité, qui les pousse à croire ce qu'ils désirent croire, et à nier les faits qui ne cadrent pas avec leurs *a priori*.

- Un lien affectif très fort avec leurs pairs. Tout ce qui touche l'un des membres de la bande affecte profondément tous les autres. Plus que d'un sentiment de solidarité, il s'agit d'une relation quasi fusionnelle, qui donne l'impression d'une dissolution des personnalités individuelles dans une sorte de "personnalité collective"

- Une identité définie par le seul territoire. Une bande d'adolescents se caractérise pas le périmètre qu'elle défend contre les intrusions des étrangers au quartier. L'attachement au territoire est d'autant plus fort qu'il constitue le seul fondement de l'identité collective reconnue par les membres de la bande

- Une absence d'esprit de concertation. Paradoxalement, alors que les liens affectifs au sein d'une bande sont si puissants, chaque membre n'engage que lui-même dans ses propos. A l'inverse d'une bande de délinquants "professionnels", une bande de jeunes se livrant à des violences est une juxtaposition d'individus sans structure définie, sans organisation stable (anomie). Aussi, leur est-il particulièrement difficile de comprendre le fonctionnement d'une société démocratique ou encore l'idée d'un "contrat social" entre ses membres. Evidemment, cet individualisme (joint à l'incompréhension des institutions et des règles de la vie en société), rend particulièrement difficiles les négociations en vue de l'arrêt des violences (chaque interlocuteur n'engage que lui).

- Une grande difficulté à se mettre en pensée à la place d'autrui. En particulier, les sentiments des victimes d'incivilités, de déprédations, ou de violences ne sont littéralement pas perçus (ou sont refusés) par leurs auteurs (les seuls sentiments non seulement perçus, mais souvent attendus et redoutés, sont les désirs de vengeance des victimes). Il n'est donc pas étonnant que celui qui se porte au secours d'une personne agressée soit perçu comme un ennemi (et traité en conséquence)

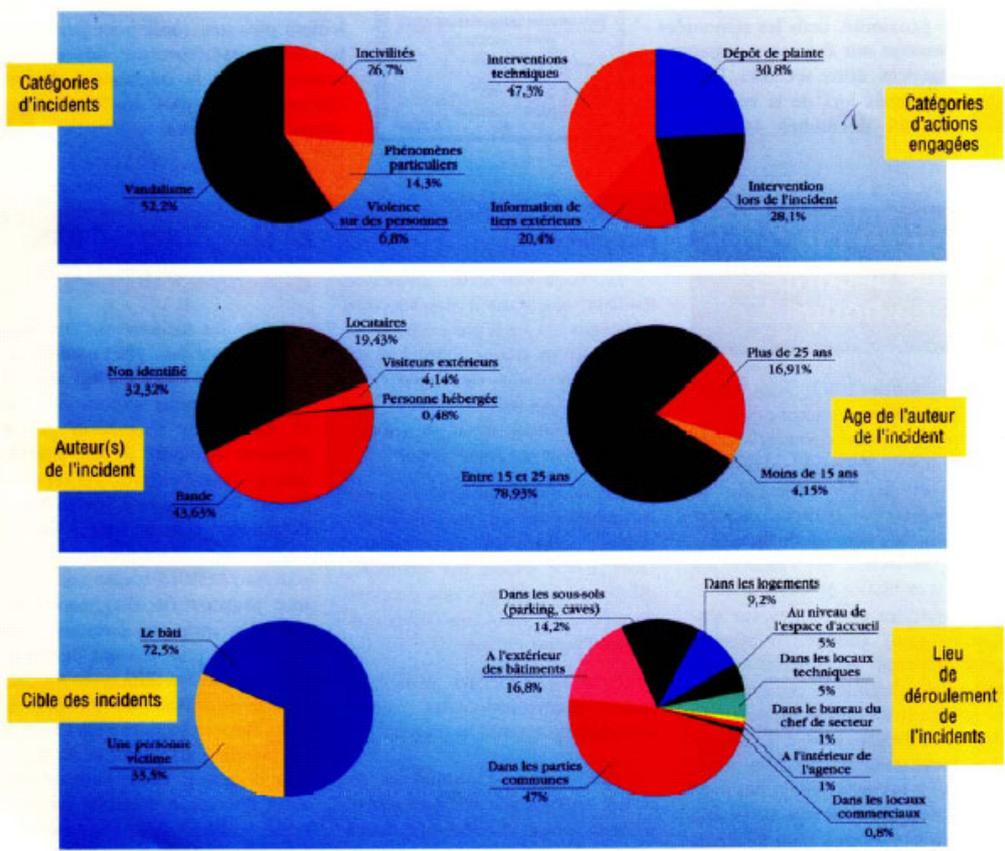
- Une vision manichéiste de la société. L'univers familier se limite au quartier, au dehors, les quelques repères connus sont le centre ville les lieux d'échange (centres commerciaux ou de loisirs), et les autres quartiers "sensibles" où vivent d'autres bandes. Les "autres" sont à priori des concurrents ou des ennemis. Ce sont tous ceux qui ne sont pas du quartier : aussi bien les habitants des zones pavillonnaires proches et les représentants des services desservant le quartier mais ne résidant pas sur place (transports en commun, poste, services de santé, etc.), que les extérieurs proprement dits (policiers, pompiers, agents municipaux, etc.)

Observatoire des incidents liés à des jeunes
(bailleur : groupe 3F)

LA LETTRE
DE L'OBSERVATOIRE N° 1 Juin 98

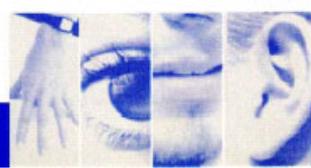
Il suffit de peu de choses pour qu'un site sans histoire bascule. Et une fois le terrain perdu, il devient très difficile de le reconquérir. C'est pourquoi nous devons rester vigilants, développer de nouveaux partenariats, prendre d'autres initiatives. C'est un combat de longue haleine. Pour garantir la sûreté de nos immeubles, il est important de bien les connaître, de savoir ce qui s'y passe ; les Déclarations d'incidents vont nous y aider. Chaque semestre, vous serez informés de l'évolution des incidents répertoriés, de l'actualité 3F en matière de sécurité grâce à cette Lettre de l'Observatoire. Continuons ensemble "pour que ça change".

Nadine Bernard, Présidente de l'Observatoire



De février 1997 à mars 1998, 629 incidents ont été répertoriés. Ces graphiques montrent l'importance du vandalisme sur nos programmes : dans 72% des cas c'est le bâti qui est visé. Et une fois sur deux, ces incidents nécessitent une intervention technique de

notre part. Les jeunes entre 15 et 25 ans sont les premiers à s'en prendre à notre patrimoine. Ces données sont à analyser avec précaution car les "habitudes" ne sont pas encore prises partout et certains secteurs ont fait remonter peu de constats.



(Suite doc. Observatoire 3F)

**UNE BANDE DE JEUNES SE RASSEMBLE
DANS LE HALL D'ENTRÉE**

- Je garde mon sang-froid.
- Je ne montre aucune agressivité et privilégie une attitude d'écoute et de respect.
- Je ne réponds pas si ces jeunes m'interpellent de façon provocatrice, mais je réponds à leur salut.
- S'ils me réclament une salle, je les invite à rencontrer le gérant en organisant une réunion avec lui.
- J'informe ma hiérarchie par messagerie sur l'évolution de ces phénomènes de bande dans le programme.

*Dans tous les cas, je cherche à maintenir le dialogue,
en particulier avec celui ou celle que je connais le mieux.*

**UN SALARIÉ M'ALERTE
SUR DES PHÉNOMÈNES DE BANDE**

- Si ces jeunes demandent régulièrement une salle, je me déplace et j'accompagne le gardien pour évaluer la validité de leur motivation et de leur projet.
- S'il s'agit de bandes en partie étrangères au programme et que la situation est tendue, je contacte le commissariat.
- J'informe régulièrement le gardien ou l'employé d'immeuble sur les mesures que j'ai prises.

Analyse lexicométrique des réunions publiques (Bobigny, Sofres, 1998)
--

L'analyse lexicométrique permet de montrer que le discours des habitants s'organise autour de trois thèmes principaux (appelés « classes »). Les deux premiers (en termes de présence dans le texte) sont la question du **dialogue entre les habitants, et en particulier entre les jeunes et les adultes**, puis le thème de **l'environnement urbain** à Bobigny. Ils représentent respectivement 45% et 40% du discours des habitants. Un troisième thème évoqué de manière moins fréquente par les habitants (15%) est la question de **la situation des enfants et de la responsabilité des parents**.

A. CLASSE N°1 : LA CONCERTATION ET LE DIALOGUE AVEC LES JEUNES (45%)

Cette classe regroupe tous les mots qui évoquent une notion de lien social, de dialogue. On voit apparaître en effet, parmi les mots les plus contributifs : « perler », « dire », « projet », « question », « idée », « vivre ensemble », « écouter ». Cette thématique principale n'est pas dépourvue d'objet : la concertation, le dialogue à Bobigny sont surtout intergénérationnels car le mot « jeune » reste le mot le plus contributif dans cette classe (le plus « lourd »). Si le dialogue doit être instauré dans la ville, c'est surtout afin de renouer le contact avec les jeunes. A contrario, on peut avancer que le problème des jeunes à Bobigny est envisagé essentiellement comme un problème de dialogue. Néanmoins, c'est aussi dans ce groupe que sont évoqués les problèmes d'insécurité, de police. L'autre sujet d'un meilleur dialogue est celui qui doit exister entre les différentes communautés de la ville : ce sont les mots « race » (racine de « racisme », « raciste »), « différent », « noir », « blanc », « France », « arabe », « étranger », « immigrés ».

Au sein de ce thème du dialogue et de la concertation, l'ordinateur a pu isoler **trois sous-thèmes** qui permettent de mieux éclairer l'analyse globale de la classe. Comme nous l'indiquions ci-dessus, le thème du dialogue avec les jeunes est central : la première sous-classe, très majoritaire (76% du discours) regroupe toutes les évocations des actions faites en faveur ou par les jeunes, les associations, les projets ; la seconde (16%) regroupe tout ce qui concerne l'action des pouvoirs publics ; la dernière (8%) est celle qui concerne le thème des étrangers.

1. Sous-classe n° 1 : La vie associative, les projets, les actions pour les jeunes (76%)

Les « jeunes » sont au centre de ce premier thème marqué par des évocations de « réunion », « connaître », « discuter », « dialoguer » : des mots qui évoquent des essais pour initier un dialogue intergénérationnel à Bobigny. Le cadre de vie des jeunes est également très présent : « quartier », « cité ». Les moyens de la mise en œuvre du dialogue également : les « associations », le « club ado », la « salle ».

La tonalité générale est à la fois revendicative et positive. Certes, que ce soit les jeunes ou les adultes, beaucoup insistent sur les besoins. Mais ils sont souvent présentés comme des catalyseurs d'une énergie présente dans le tissu social de Bobigny. Les jeunes en particulier, malgré les problèmes réels qu'ils posent, notamment dans le domaine de la sécurité, sont décrits comme actifs ou potentiellement capables de se prendre en main. Dans tous les cas, la solution vient du dialogue avec les adultes, les parents bien sûr, mais aussi la police. La Mairie n'est pas épargnée non-plus, notamment au travers des allusions à la salle.

Je connais d'autres villes, où il y a des projets comme ça qui se font, il y a des jeunes qui nettoient toutes les caves, en échange de quoi, ils ont de l'argent pour partir en vacances. Je sais qu'à Bobigny il y a des aides, on donne..., voilà il y a l'aide aux projets. Mais ça ne sert à rien de donner comme ça pour donner. Si on

disait aux jeunes, on vous donne, à condition que vous fassiez quelque chose dans votre quartier, je crois qu'ils le feraient. (Romain-Rolland)

Ce qu'ils ont besoin... s'ils avaient une salle par exemple qu'ils payeraient minimum 200 francs par mois par exemple à plusieurs, et qu'ils puissent faire de la musique de temps en temps, soit répéter, soit s'ils sont intéressés par faire de la photo. Parce que bon c'est vrai que sur Bobigny il y a quand même du sport, moi j'ai ma vue sur le truc de foot, même je suis surprise de voir des jeunes qui courent sous la pluie du matin au soir, ça me surprend. Mais je crois qu'il faut savoir ce qu'ils ont envie aussi, et peut-être qu'on pourra les aider et s'intéresser plus à eux. Parce que bon, la vie est tellement dure, il y a du chômage partout, ils n'ont pas tellement... avec les parents qui sont au chômage c'est quand même dur... (Karl-Marx)

2. Sous-classe n°2 : l'action publique (16%)

Cette seconde sous-classe regroupe tous les mots qui évoquent l'action publique : « municipal », « impôt », « taxe », « payer », « politique », « public »... Il s'agit essentiellement d'un contexte revendicatif, l'expression de demandes où la Mairie est interpellée en tant qu'acteur public.

Moi je suis venu m'installer à Bobigny, j'étais avant à Montreuil, et on a trouvé à Bobigny un emplacement près de Paris, proche de notre clientèle. C'est vrai qu'on paye très cher de taxes professionnelles. On l'a déjà dit à monsieur le maire, il le sait. C'est pas forcément lui, c'est une réponse à caractère très politique de la part de l'État et de la façon dont est calculée cette taxe professionnelle. (Cérisaie)

Depuis qu'il y a les beaux jours, il y a des vols d'autoradios. Les petits jeunes il n'y a aucun problème sauf que c'est des bandes de petits jeunes de 10 à 15 petits enfants de 10 à 12 ans et alors moi je veux bien, le respect OK, le local OK mais il faut qu'il y ait un respect. Il faut une contrepartie parce que sinon, moi je paye mes impôts locaux, je veux bien participer à tout mais il ne faut quand même pas non plus exagérer. (Paul-Eluard)

Une autre question à se poser, c'est quels sont les efforts à mettre en œuvre du point de vue de la politique culturelle de la ville. Pour que ce qui se passe à la MJC, je pense que c'est de qualité, pour l'avoir vu, pour avoir vu des choses, et je pense qu'en plus c'est accessible à un grand nombre de public, y compris au public jeune. (...) Je veux dire qu'il n'y avait rien d'élitiste là dedans. La question effectivement à se poser, c'est qu'est-ce que l'on met en œuvre sur le plan de la politique culturelle pour que ces choses là soient partagées. (Karl Marx)

CENTRE SOCIAL PETIT-PRÉS/SABLÈRES
12 rue Maurice Déménitroux, 94 000 Créteil Tel : 01 42 07 01 38

L'ÉCRIT DU QUARTIER

Éditorial

Un espace de parole

C'est parti d'une idée d'Ahmed : permettre à des jeunes d'interviewer des "anciens", de leur faire raconter le passé, de faire qu'une mémoire s'affirme, qu'une fierté d'appartenance se transmette. Mais, parler du passé c'est envisager le présent, c'est se projeter dans l'avenir. C'est ce que les témoignages qui suivent révèlent : la vie d'hier, d'aujourd'hui et de demain. On évoque la nostalgie de l'ancien terrain d'aventure qui correspondait à une certaine liberté. On parle de l'ancien mur qui n'a peut-être pas complètement disparu dans la tête des gens, qui pour certains était une protection et pour d'autres un enfermement. On se rappelle de l'ancien "club" pour affirmer que c'était différent du "nouveau". Mais si tout le monde continue à l'appeler ainsi, cela ne trahit-il pas l'espoir de se réapproprier un lieu collectif, une "maison à nous", pour avoir des projets communs ? Toutes ces évocations posent finalement la question de l'amélioration du fonctionnement de la cité. Comment faire mieux "société" ? Comment affirmer plus de tolérance ? Comment faire pour que les ados ne traînent pas sous le porche et rendent service, participent à la "vie commune" ? Comment faire pour mieux intégrer les nouveaux ? Comment s'y mettre tous ensemble pour qu'il y ait plus de propriété ? Toutes ces questions ont été exprimées et débattues entre nous, habitants et travailleurs sociaux, lors de véritables espaces de parole qui s'ouvraient de façon magique, avec parfois du monde, parfois des périodes plus calmes. Tous les témoignages qui suivent sont issus de ces rencontres. Ce quatre pages est lui-même un espace de paroles, espace des cris, espace d'écrit, pour dire peut-être tout simplement : Ce n'est qu'un début!

*"Sous les pavés les Sablières.
Sous le béton les Petits Prés."* ●



"Je me souviens..."

Nostalgie, nostalgies

Je me souviens qu'avant on avait un grand champ, y avait pas de bâtiments, on faisait des cabanes. C'était juste derrière, là où ils ont mis le terrain de foot. On allait jusqu'au lac en coupant par les champs. Après ils ont fait une montagne, on skiait. Je me souviens que sur le terrain d'aventure on faisait des feux de camps.

Je me souviens que le club a fermé pendant 5 ou 6 ans.

Je me souviens, J'habitais au quatrième, on voyait les pistes d'Orly.

Je me souviens qu'il y avait un hélicoptère dans les années soixante. Il se posait dans le champ, il prenait deux trois jeunes. C'était une fête où il y avait de l'animation.

Je me souviens d'une équipe de Belges qui était venue dans la cité, et pendant tout l'été ils avaient fait des animations

C'est vrai que dans l'temps, y'avait des bagarres entre les P'tits prés et les Sablières. J'm'en souviens moi.

Je me souviens qu'on faisait des fêtes, j'ai une cassette de la première fête, c'était bien : un méchoui.

Je me souviens qu'on faisait des baptêmes au club, on organisait des réunions, on pouvait inviter la famille là, pour faire des fêtes, car dans un appartement, c'était trop petit, on a souvent organisé des soirées sans histoire. Aujourd'hui c'est plus possible.

Je me souviens que quand on s'est installé dans le quartier, c'était un progrès, on venait des bidonvilles de Nanterre. Il y avait une famille qui n'était pas habituée aux appartements, ils ont vécu plusieurs mois dans une seule pièce.

Je me souviens qu'on avait fait des enquêtes avec les jeunes auprès des familles pour lutter contre l'échec scolaire, on a monté des groupes d'aide avec des bénévoles et des jeunes qui donnaient des cours aux gamins.●

"Je ne sais pas si c'est vrai"

Les légendes

On dit souvent que la cité va être détruite, et que tout le monde sera relogé au bord du lac, c'est un fantasme.

Je ne sais pas si c'est vrai, mais on dit qu'il y a une fille qui s'est fait manger les doigts par un cheval des gitans. Elle ne savait pas lui donner de l'herbe.

On raconte l'histoire d'un berger allemand qui a couru après les enfants. Ils ont laissé leurs cartables par terre. Il a arraché tout le pull à un garçon.

Dans l'temps y'avait des jeunes, on les appelait " les tueurs de chats " ! On disait qu'ils tuaient les chats dans les caves. Mais c'était pas vrai. Comme quoi des rumeurs, des légendes, il y en a toujours dans les quartiers.

On dit que dans le terrain d'aventure, dans le tunnel et la cabane, certains se droguaient, il paraît qu'on a retrouvé des morts

On dit que le club était mieux avant, mais en fait on oublie de dire que c'était fermé trois mois par an.●

"Il y a des problèmes"

Les difficultés

Maintenant ça s'est dégradé pour ce qui est du bruit. Les jeunes avec leur motos font du bruit jusqu'à 2h du matin et moi ça me gêne.

Sur le terrain d'aventure, on pouvait s'amuser. Maintenant on a un local, des terrains de sport, mais ils sont occupés. Dans le terrain d'aventure, il y avait des dunes, on s'amusait comme on pouvait, maintenant on peut plus. Sur les terrains, au bout de deux heures on s'ennuie.

Ils ont cassé le mur mais il en ont mis un autre : le périphérique. Les jeunes, il faut s'y faire, ils ont leur générations. Mais nous, on n'était pas comme ça.

Le problème c'est la réputation : aux services sociaux, quand on vous demande où vous habitez, vous dites aux Sablières, les gens disent : "ah aux Sablières!", ça veut dire quoi ça ? En fait, c'est une cité où il se passe beaucoup de choses bien.

Les gens sont trop assistés, ils ne prennent pas assez de responsabilité. Ils sont comme enfermés dans le quartier. Il faudrait aller au club de la croix des Mèches, c'est pas loin et ça sortirait les gens du quartier.

Le problème principal c'est l'enfermement. Les jeunes, ils traînent sous le porche, on sait pas ce qu'ils font, ou bien on le sait, mais personne ne fait rien.●



"Je voudrais que ça change"

Les volontés de changement

Je voudrais qu'il y ait plus de propreté, les gens qui s'occupent de ça devraient passer plus souvent pour qu'il n'y ait plus de cafards.

Il y a beaucoup de jeunes qui font leur business, il faudrait que cela change. Il y a des bagarres entre bandes.

Les bâtiments devraient être plus propres, il faudrait que les escaliers soient mieux nettoyés.

Il faudrait éviter de faire un ghetto. Nous, on a toujours demandé que ce soit mélangé, qu'il y ait plusieurs communautés. Sinon, il n'y a plus de respect, il y a un décalage, les gens s'embrouillent, et voilà!

Je voudrais qu'il y ait plus de solidarité, maintenant c'est souvent chacun pour soi.

Il faudrait que les poubelles soient jetées correctement. Merci, passez pas en dessous des fenêtres, parce que parfois, vous allez les recevoir sur la tête ! Une boîte de tomate ! Un magnétoscope ! Il faudrait que cela change, les gens ont la flemme de descendre leurs poubelles.

Il faudrait qu'il n'y ait plus d'enfants qui traînent jusqu'à minuit dehors. On se demande ce que font les parents. Parfois il sont dehors jusqu'à minuit. Je voudrais qu'il y ait moins de bruit de mobylettes.

Il faudrait que les adultes participent plus au club, ils y allaient avant.

Il faudrait que les codes servent à quelque chose, ça sert à rien. Il y a tout ce qu'il faut, La porte est ouverte tout le temps. À quoi ça sert des codes s'il y a des gens qui ne savent pas lire; il faudrait trouver un autre moyen.

Il faudrait que le club appartienne à tout le monde, depuis qu'ils l'ont rénové, je n'y suis plus jamais rentré. C'est plus aux gens de la cité.



"Tous ensemble"

Les solidarités d'hier et d'aujourd'hui

Dans les années 60. On rentrait au local, ils nous donnaient un petit bon. Il y avait des spectacles, une tombola. C'était génial.

Les fêtes se passaient sur l'ancien terrain. Y avait des merguez, de la musique. Les prochaines, je ne sais pas comment ça va se passer. Y aura de la musique, de la danse; je ne sais pas si elles seront comme les anciennes.

Il faudrait que les gens aillent voir un peu à l'extérieur du quartier ce qui se passe. Faut faire bouger les gens.

Pour les jeunes, on devrait intervenir comme ça directement. Mais ils répondraient "occupez-vous de vos affaires". Il faudrait aussi parler aux enfants. C'est plus pareil l'éducation maintenant. L'enfant peut tout regarder à la télé, même des scènes pornographiques. L'enfant qui voit ses parents fumer, un jour il est obligé de fumer. Il faudrait éduquer les enfants et les parents.

La mauvaise réputation est exagérée. Il faudrait présenter une image plus positive du quartier.●

Pour ce qui est de la relation entre les diverses communautés, il n'y a pas de racisme. A part certains vieux dans d'autres bâtiments. Chaque fois qu'ils passent ils font des réflexions. Le problème c'est que quand les gens ont des difficultés, ils préfèrent partir. Il faut leur faire comprendre que ce n'est pas une solution.

Les relations de voisinage sont faciles, j'ai jamais eu de problèmes. Tous les jeunes me connaissent, ma famille, mon frère. Je respecte tout le monde sauf qu'on n'est pas de la même religion.

Les voisins sont sympas, si tu as besoin de quelque chose, ils te le donnent.

Mais avant, on était plus proche quand même, on causait bien, on allait dans les locaux, on buvait le café.

On était en communauté, on se connaissait, maintenant il y a des nouveaux, on les connaît pas, on a plus de mal à se comprendre.

Il y avait beaucoup plus de solidarité entre les communautés. Quand l'huissier venait saisir, on mettait les meubles chez les voisins, tout le monde s'aidait.

C'était un jour y'avait une bécane volée qui était derrière, j'avais environ quatorze ans, elle était là cette bécane volée, y'a un jeune qu'on connaissait, il était pas voleur, hein, il était dessus simplement. Et les keufs sont arrivés. Et comme la bécane était volée, ils ont cru que c'était lui le voleur. Ils ont voulu l'embarquer, et toutes les familles sont descendues dans la rue pour dire non, c'est pas vrai. Ils sont partis.●

"J'aimerais bien que ça se réalise"

Les espoirs

On pourrait refaire le club, avoir une salle des fêtes.

Ils bossent bien à l'intérieur du Club. On pourrait travailler avec les petits, avec les ados qui sont intéressants.

Les ados ont besoin qu'on leur donne quelque chose, au lieu qu'on les laisse là en train de se détruire. Les enfants d'ici ils sont pas méchants mais simplement, il ont besoin, qu'on leur donne des choses à faire, des occupations : balayer la cité, repeindre.

Ce qu'ils ont fait dans les appartements c'est bien, ils ont rénové les wc, les salles de Bain. Mais il faudrait que ça continue, ils n'ont pas pu rénover le reste.

Un jour on se débarrassera complètement du mur, on l'a gardé même s'il n'est plus là. C'est comme une béquille, ça protège, on ne veut pas s'en séparer.●



"Quand je pense à hier"

*Quand je pense à hier
avec mes potes des Sablières*

Quand je pense à hier au terrain d'aventure
Il s'est éloigné petit à petit de nous.
Bien sûr c'est mieux de vivre sans le mur
Même si certains le trouvaient à leur goût
Il nous a entouré depuis pas mal d'années
Mais il nous empêchait de voir le soleil se
coucher.

*Quand je pense à hier
avec mes potes des Sablières*

Quand je pense à hier, la vie des gens
Auprès d'un feu de bois en chantant
Les fêtes qu'on faisait, les deux quartiers réunis
Ceux qui venaient d'ailleurs, ceux qui étaient
d'ici
Aujourd'hui c'est pas la même chanson
Les jeunes traînent, les parents sont devant la
télévision.

*Quand je pense à hier
avec mes potes des Sablières*

Quand je pense à hier, y'avait des vraies saisons
Les voisins se parlaient comme sur des balcons
On respectait toutes les différences
On parlait pas ailleurs pour tenter sa chance
Aujourd'hui que faire pour améliorer le quartier?
Si on s'y met pas tous, un jour il va crever.

*Quand je pense à hier
avec mes potes des sablières*

Chanson écrite par Djamel et René. Thierry est à l'origine
du dernier couplet. Tentative de rap par Farouk et
Sébastien; juste avant que Yayah nous chante un blues
d'enfer.

"Et l'avenir...?"

Prenons-nous en main

*'Ça va s'améliorer et redevenir comme avant
j'espère. Il faudrait que le club fasse plus de choses
gratuites.'*

*'Oh la la, l'avenir de la cité ? Ah je sais pas... Avec
le club y'a un petit espoir... ouais non peut-être bien.
Si y'a un p'tit changement parmi les personnes... si,
peut-être il y aura un changement, en bien.
Espérons quoi.'*

*'Il faut que les gens se prennent en main, si on leur
donne des choses gratuites, ils sont assistés, on leur
mâche le travail, ils faut qu'ils se bougent sans
attendre qu'on fasse tout. à leur place'*

'Faut faire des projets de sortie'

*'Le club un jour il sera à nous., jeunes et adultes,
Petits Prés et Sablières'*

d'une idée à un projet

L'idée : le quartier s'affiche

Créer un espace de dialogue où le quartier
communiquera avec son environnement, où les
générations échangeront sur leurs façons de vivre,
de faire, de discuter, où les voisins échangeront sur
leurs loisirs, leurs plaisirs, pour que le quartier s'ouvre
et affiche ses atouts en direction du reste de la
population cristolienne.

Le projet : le théâtre forum

Cet écrit peut être la préfiguration d'un projet :
rassembler un groupe d'habitants, jeunes et adultes
pour causer du quartier, des souvenirs, des choses
qui marchent, de ce que l'on voudrait changer.
Pour cela on utilisera un outil culturel : le Théâtre-
Forum, outil de débat.
C'est la même logique qui se continue, cet écrit est
un espace de parole dans lequel se sont exprimés
certains habitants.
Et les autres ? On aimerait que cet espace se
prolonge et s'amplifie. Le théâtre nous semble la
meilleure façon de donner la parole à la cité.
Il faut se donner les moyens d'utiliser cet outil de
changement et de citoyenneté.

ONT PARTICIPÉ À CE JOURNAL : Aboubakar,
Aissata, Ahmed, Assa, Bator, Danielle, Diala,
Djamel, Farouk, Gilbert, Latir, Lydia, Patrick,
Sébastien, Sophiane, Thierry et bien d'autres
encore...

RÉALISATION DE LA MAQUETTE : Mylène
Coitoux, Elsa Gelly et René Badache.

L'ÉCRIT DU QUARTIER

De la rumeur au projet

Centre Social Petits-Prés Sablières
12, Rue Maurice Déménitroux
94000 CRETEIL
Tel : 01.42.07.01.38

Bibliothèque Municipale de Créteil
A l'attention de Madame Rozelot directrice

Créteil, le 15 Mars 1999

Objet : « Créteil se raconte »

Madame,

Afin d'intégrer le projet « Créteil se raconte » organisé par la bibliothèque municipale, l'équipe du centre social Petits-Prés Sablières a rencontré la directrice Madame Rozelot et ces adjointes.

A ce jour, les habitants du quartier entendent des rumeurs sur l'escalier A qui provoquent un malaise et mal être aussi bien chez les enfants, parents et habitants des environs qui ont tendance à stigmatiser l'image du quartier.

Face aux profonds bouleversements sociaux et urbains provoqués par le projet de destruction de l'escalier A, il importe d'être attentif à la valorisation d'un patrimoine en le communiquant et en le protégeant de tous.

Il nous semble donc important de développer toutes les formes de découverte par la population de son patrimoine afin de connaître l'histoire de leur quartier, pour fixer, transcrire et transmettre des souvenirs avant qu'ils ne se transforment en poussières.

C'est pourquoi rencontre et dialogue sans contrainte avec leurs propres mots et expressions semblent essentiels pour permettre un traitement urbanistique et humain de l'escalier A.

Ainsi la création d'un atelier d'écriture avec le soutien d'un écrivain sur le thème de l'escalier A découle de la volonté de préserver la mémoire des habitants qui au cours de ces 40 années ont forgé l'histoire de ce quartier.

Pour mener à bien cette action je me permets de vous solliciter pour l'obtention d'une participation financière au titre de l'année 1999 d'un montant prévisionnel de 35 000 Fr. Cette somme correspond aux vacances de l'écrivain.

Je vous remercie à l'avance de l'aide que vous pourrez nous apporter et vous prie d'agréer, Madame, l'expression de mes salutations distinguées.

Le Directeur



REMILIN

Accessibilité :

Capacité d'un lieu à interagir avec d'autres lieux et qualité d'intelligence partagée d'un espace de communication et désigne alors les capacités d'une prestation à ne pas être simplement un 'message', d'un équipement à être plus qu'un instrument, et les ressources qu'ils offrent tous deux pour confirmer ou réguler les dimensions dialogiques de l'espace d'activité (Joseph, 1996) Accessibilité à des rôles dépassant les rigidités situationnelles (ponctualité...). Il y a un certain nombre de rigidités comportementales (qui peuvent être des normes d'usages) à tel ou tel rôle (Joseph, RATP 1987)

Activité située :

Le terme d'action située semble vouloir désigner deux choses à la fois: L'action est guidée et inscrite dans les circonstances locales ; et la situation est construite par l'action en stabilisant l'environnement ("Une façon d'assurer un ajustement entre un agent et son environnement est que l'agent modifie lui-même l'environnement afin qu'il lui convienne. Nous appellerons cette activité stabilisation" Hamond, Converse et Grass, 1992) (Conein, 1994 : 488). Désigne l'activité non pas dans ses motifs et dans son élaboration subjective, mais dans ses conséquences et dans son vocabulaire, c'est-à-dire dans le jeu d'interactions verbales et non verbales qui constituent ses ressources. Activité descriptive ou susceptible d'être rejouée et dont les participants rendent compte dans leur vocabulaire par des justifications, des excuses ou des réparations (d'après Goffman ; Joseph, 1998).

Affordance :

Propriété phénoménale (valence) d'un objet ou d'un espace perçus en tant qu'ils sont disposés ou disponibles pour l'action (d'après Kurt Lewin ; Joseph, 1998c) Extraction d'une information spécifique pour l'activité en cours, définit le but de la perception (Relieu d'après Gibson, Raisons pratiques, 1999) disponibilité pratique dans un contexte et pour une activité donnée. C'est, par exemple, le cendrier pour le fumeur – il indique les endroits où l'on peut fumer ou écraser sa cigarette (Joseph, 1997b : 134). "La notion d'affordance traverse la dichotomie de l'objectif ou du subjectif et nous aide à comprendre son inadéquation. Elle désigne un fait d'environnement en même temps qu'un fait comportemental". La thèse centrale de Gibson consiste à dire que le monde visible n'est pas un monde de formes pures, mais un monde de disponibilités, d'invitations à la vision, un monde d'objets ou de surfaces qui se donnent à voir et sont accessibles à la perception (Gibson cité par Joseph, 1998 : 64)

Cadre :

Toute définition de situation est construite selon des principes d'organisation qui structurent les événements – du moins ceux qui ont un caractère social – et notre propre engagement subjectif. Le terme de 'cadre' désigne ces éléments de base. L'expression 'analyse de cadres' est de ce point de vue, un mot d'ordre pour l'étude de l'organisation de l'expérience (Goffman, 1991 : 19). Dispositif cognitif et pratique d'organisation de l'expérience sociale qui nous permet de comprendre ce qui nous arrive et d'y prendre part. Un cadre structure aussi bien la manière dont nous définissons et interprétons une situation que la façon dont nous nous engageons dans un cours d'action. Le cadre désigne une structure d'attente par laquelle nous abordons le monde avec des *ready-made* interprétatifs, comme des 'vétérans de la perception' (Joseph, 1998) Prémisses organisationnelles, aboutissements de notre activité cognitive sur la séquence d'activité existante et que nous confirmons par notre action. C'est dans la nature d'un cadre d'instituer la limite de son propre recadrage (Goffman, 1991 : 242) C'est seulement en l'isolant par un cadre que l'agent peut interagir avec un autre agent, face à face, en laissant au dehors de ce cadre le reste de leur histoire ainsi que les autres partenaires. C'est la force justement des interactions que de suspendre localement et momentanément les interférences (Latour, 94 : 589)

Cognition distribuée :

Faire sortir l'activité cognitive de la tête de l'individu pour la replacer dans le réseau de compétences institutionnelles ou organisationnelles, prendre en compte la coopération en situation de plusieurs individus, ne pas oublier les ressources d'intelligence que recèlent l'espace qu'ils perçoivent et les objets qu'ils manipulent dans leur environnement (Joseph, 1998c)

Compétences :

La compétence c'est tout ce que les acteurs connaissent (ou croient), de façon tacite ou discursive, sur les circonstances de leur action et de celle des autres, et qu'ils utilisent dans la production et la reproduction de l'action". Cette compétence souligne notamment une 'capacité réflexive' des acteurs humains "constamment engagés dans le flot des conduites quotidiennes", c'est-à-dire qu'ils sont capables de comprendre ce qu'ils font pendant qu'ils le font". Mais cette "réflexivité n'opère qu'en partie au niveau discursif" et, au sein de la compétence humaine, on peut distinguer la conscience discursive et la conscience pratique (Giddens, cité par Corcuff, 1995 : 50). Les compétences sociales du citoyen sont : l'ajustement à une pluralité de champs normatifs et à une multiplicité de 'mondes', jugement contextualisé et activité située, moments comme configurations de positions, pouvoir inégalement distribué de définir les situations (d'après Lepetit, Joseph, 1996)

Contact mixte :

Contact avec une personne stigmatisée, situation qui souffre d'une présence non réglée de la structure dans la situation, c'est-à-dire de prescriptions structurales qui n'ont pas été filtrées (Joseph, 1998)

Contexte :

Ensemble des événements accessibles compatibles avec l'interprétation d'un cadre et incompatibles avec d'autres interprétations (Goffman, 1991 : 431) Cadre local et perceptif dans lequel se déroule une activité et espace de parole auquel les participants se réfèrent au cours de l'échange. Du point de vue d'une écologie des activités, le terme désigne l'environnement et les ressources disponibles. Du point de vue de la cognition située, il renvoie aux indices permettant aux participants de faire des inférences sur l'action ou la conversation en cours (Joseph, 1998). Se détache difficilement de la chose alors que ce détachement est nécessaire pour qu'on lui accorde une capacité en propre (Thévenot, 1994)

Co-présence :

Situations sociales où deux ou plusieurs individus, non seulement sont corporellement ensemble, mais sont suffisamment rapprochés l'un de l'autre dans l'espace pour avoir une conscience claire à la fois de percevoir ce que fait l'autre interagissant et d'être perçu par l'autre interagissant: ainsi il y a une interdépendance de l'action, qui est mutuellement construite. Cela nécessite un accord préalable pour pouvoir le faire et d'autre part, chacun des protagonistes constitue une source d'informations pour l'autre (Van Meter d'après Goffman, 1992 : 708)

Déviance :

C'est le produit d'une transaction effectuée entre un groupe social et un individu qui, aux yeux du groupe, a transgressé une norme. Ce n'est donc pas une propriété du comportement lui-même, mais de l'interaction entre la personne qui commet l'acte et celles qui réagissent à cet acte (Becker, 1985 : 33, 38) La signification accordée aux actes déviants se manifeste dans l'interaction; elle peut varier avec les conceptions que les membres d'un groupe social ont à propos de l'infraction, de celui qui s'y adonne et de la manière dont il le fait; des conceptions de ce type s'élaborent dans le cadre de 'sous-cultures' qui se constituent pour répondre aux contraintes spécifiques que l'ordre social fait peser sur chacun de ces groupes. La déviance est un jugement exprimant une relation, pas un état de fait (Ogien, 1995 : 95, 201). Les normes d'identité engendrent la déviation autant que la conformité (Goffman, 1975)

Domination :

Les diverses formes de domination, à moins de recourir exclusivement et continûment à la force armée (qui elle-même suppose d'ailleurs une dimension symbolique, parce qu'elle est perçue et parlée d'une certaine façon), doivent être légitimées, reconnues comme légitimes, c'est-à-dire prendre un sens positif ou en tous cas devenir "naturelles", de sorte que les dominés eux-mêmes adhèrent à l'ordre dominant, tout en méconnaissant ses mécanismes et leur caractère arbitraire (non naturel, non nécessaire, donc historique et transformable). C'est ce double processus de 'reconnaissance' et de 'méconnaissance' qui constitue le principe de la violence symbolique, et donc de la légitimation des diverses dominations (d'après Bourdieu ; Corcuff, 1995 : 36). Paradoxalement, c'est l'existence de champs relativement autonomes, fonctionnant selon des mécanismes rigoureux et capables d'imposer aux agents leur nécessité, qui fait que les détenteurs des moyens de maîtriser ces mécanismes et de s'appropriier les profits matériels ou symboliques produits par leur fonctionnement peuvent 'faire l'économie' des stratégies orientées expressément et directement vers la domination des personnes. Il s'agit bien d'une économie, parce que les stratégies visant à instaurer ou à maintenir des relations durables de dépendance de personne à personne sont extrêmement coûteuses, ce qui fait que le moyen mange la fin et que les actions nécessaires pour assurer la durée du pouvoir contribuent à sa fragilité. Il faut dépenser de la force pour produire du droit et il arrive qu'une grande part de la force y passe (Bourdieu, 1980 : 226)

Don :

Construction politique élémentaire fondée sur le régime de familiarité. L'ajustement du don et du contre-don témoignent d'un fort attachement et la chose y possède une force de 'retour' (Thévenot, 1994) Toute prestation de bien ou de service effectuée sans garantie de retour en vue de créer, nourrir ou recréer le lien social entre les personnes (Caillé, 1994 : 236). Ensemble des prestations qui sont effectuées non en vue d'acquérir un bien plus utile que le bien cédé, mais de sceller un lien et cela dans le déni au moins temporaire de la règle d'équivalence (Caillé, 1994 : 278) S'il n'y a pas de don, il n'y a pas de don, mais s'il y a un don, gardé ou regardé comme don par l'autre, il n'y a pas de don non plus. On conçoit mieux désormais que le don soit non pas impossible mais l'impossible. La figure même de l'impossible. Pour que se donne la preuve ultime et que s'effectue le don véritable, je dois sacrifier ce que j'aime... Je dois haïr et trahir les miens (Derrida cité par Caillé, 1994 : 254, 259). Le don enferme toujours un défi plus ou moins dénié. "Il lui a fait honte". Ceci permet de voir que la logique du défi et de la riposte est la limite vers laquelle tend l'échange de dons lorsque l'échange généreux tend vers 'l'assaut de générosité' (Bourdieu, 1980 : 170).

Droit à la ville :

Droit à la centralité, au rassemblement, à la rencontre de tout ce qui peut naître dans l'espace et s'y produire ("objets" et "sujets"). Donc droit des citoyens-citadins et des groupes qu'ils constituent à figurer sur tous les réseaux, et circuits de communication et d'échanges (Lefebvre)

Engagement :

Obligation sociale qui s'impose à une personne dès lors qu'elle s'implique dans un rôle ou une action conjointe et dont l'intensité varie de la distraction à l'emballement selon les autres obligations qui sont les siennes sur d'autres scènes (Joseph, 1998) Les formats d'engagement vont d'un type d'engagement personnalisé par des accommodements familiaux à un autre type d'engagement collectivisé par des arrangements largement généralisables (Breviglieri, à paraître). Tout engagement public procède d'une exposition de la personne, d'une ex-position entendue comme prise de position (Péroni, 1997 : 250). On peut se demander si ce n'est pas une des dimensions de la sophistication urbaine que de considérer qu'une personnalité n'est désirable que si elle est capable d'affronter des engagements qui semblent incompatibles – et peut-être d'en tirer plaisir. Ce qui passerait pour des symptômes de "noirs secrets" peut au contraire être exhibé dans la présentation de soi et toute incohérence devient sa propre justification (Hannerz, 1983 : 297)

Epreuve :

L'argument est connu depuis Simmel, Park et Wirth: la ville conduit des individus socialement très distants ou d'origines culturelles différentes, à vivre à proximité les uns des autres. Or cette proximité est une mise à l'épreuve des conventions disponibles, notamment en matière d'ouverture et de signes d'hospitalité: elle produit naturellement du malaise dans les interactions et rend problématiques et vulnérables ces unités sociales élémentaires que sont les rencontres. L'inattention civile est, à son niveau mineur, une interaction qu'il faut saisir dans sa positivité, la plus petite des obligations dans la sphère de la coprésence (Joseph, 1997b : 138). Dispositif permettant d'accorder les états de grandeur (Boltanski, 1987) Moment où les personnes 'montent en généralité', c'est-à-dire qualifient les circonstances selon des 'natures'. L'épreuve est l'acte de passage des désignations singulières à des 'identifications qualitatives' (Strawson) Les objets désignés de manière ostensible se transforment en objets reconnus, c'est-à-dire identifiés dans des classes de particuliers (Dodier, 1990 : 119)

Espace public :

Un espace public c'est tout le contraire d'un milieu ou d'une articulation de milieux. Il n'existe comme tel que s'il parvient à brouiller le rapport d'équivalence entre une identité collective (sociale ou culturelle) et un territoire. Une grande ville n'est un laboratoire de la socialité que si elle fait de l'organisme urbain quelque chose de très particulier, fait de plein et de creux, une éponge qui capte et rejette des flux et qui modifie constamment les limites de ses cavités. Un espace public n'est donc pas définissable par sa centralité –au contraire il peut se caractériser par son excentricité- mais par sa fonction de désenclavement. De sorte que l'abstraction des identités sociales qu'il requiert ne touche pas seulement les acteurs individuels, mais également les identités collectives. Ou, pour dire les choses autrement, un espace public n'est pas un plan d'organisation des identités dans un milieu, c'est un plan de consistance où les identités sont problématiques et les situations constamment redéfinissables (Joseph, 1984 : 40).

Face :

Valeur sociale qu'une personne revendique à travers la ligne d'action qu'elle adopte au cours d'une interaction. Elle n'est pas logée à l'intérieur ou à la surface de son possesseur, mais elle est diffuse dans le flux des événements de la rencontre [dans le cours d'action (Joseph, 1998)]. Il se peut que le principe fondamental de l'ordre rituel soit la face et non la justice (Goffman, 1974) Il s'agit moins de sa sacralité symbolique que du vocabulaire du respect ordinaire (Joseph, 1998) En général, une personne détermine sa conduite en confrontant la signification symbolique potentielle de ses actes aux diverses images de soi qui se projettent dans la conversation. Mais par ailleurs, ce faisant, elle soumet son comportement à l'ordre expressif en vigueur, et contribue à ordonner le flux des messages. Son but est de sauver la face; l'effet qu'elle atteint est de sauver la situation (Goffman cité dans Van Meter, 1992 : 724) Etudier les moyens de sauver la face, c'est étudier les règles de circulation des interactions sociales (Goffman, 1974 : 15)

Familiarité :

Monde accepté pour ce qu'il est, 'tel qu'il est', le monde est 'pré-donné' (Montulet d'après A. Schütz) La participation à cette terre connue définit dans le même mouvement l'autochtonie de l'étranger et l'étrangeté de l'autochtone. Ils ne sont plus deux personnages distincts mais un personnage qui se dédouble au gré de ses liens avec le territoire. Le regard sur l'étranger nous oblige ainsi à préciser la manière dont le familier reterritorialise l'inconnu, mais surtout la façon dont l'inconnu déterritorialise le familier (d'après Deleuze, 1980; Milon, 1999 : 33). Notre insertion dans un environnement culturel et informatif planétaire constitue un élément de déplacement, ce qui veut dire que la familiarité et le lieu sont beaucoup moins liés que jusqu'à présent. Il s'agit moins d'un phénomène de distanciation du local que d'intégration au sein de "communautés" mondialisées d'expériences partagées. Les limites entre dissimulation et révélation sont altérées, puisque de nombreuses activités autrefois bien distinctes sont juxtaposées dans des domaines publics unitaires (Giddens, 1994 : 147)

Forme :

Nulle part, jamais, la forme n'est à considérer comme achèvement, résultat, terme final, mais comme genèses, comme devenir, comme essence en acte. La forme comme apparence réalisée est un mauvais et un dangereux spectre (Klee cité par Augoyard, 1979 : 166)

Ghetto :

C'est une forme urbaine spécifique qui conjugue les quatre composantes du racisme: préjugé, violence, ségrégation et discrimination. La relégation dans le ghetto américain ne découle pas, comme dans les cites de l'hexagone, du seul manque cumulé de capital économique, culturel et social, c'est la couleur de peau qui en est l'opérateur originel et principal. On peut parler à propos des ghettos américains d'hyperségrégation (Wacquant, 1992 : 21) Espace de retrouvailles, espace de réconciliation identitaire (Joseph, 1985) La ghettoïsation est un renfermement par l'extérieur, la chronicisation étant un renfermement par l'intérieur (Gotman, 2001 : 488)

Identité :

La notion d'identité personnelle est liée à l'hypothèse que chaque individu se laisse différencier de tous les autres et que, autour de ces éléments de différenciation, c'est un enregistrement unique et ininterrompu de faits sociaux, qui vient s'attacher, s'entortiller comme de la 'barbe à papa', comme une substance poisseuse à laquelle se collent sans cesse de nouveaux détails biographiques (Goffman, 1975 : 74) Identité désigne quelque chose qui ressemble à la perception que les gens ont d'eux-mêmes et des caractéristiques fondamentales qui les définissent comme des êtres humains. La thèse est que notre identité est partiellement formée par la reconnaissance ou par son absence, ou encore par la mauvaise perception qu'en ont les autres: une personne ou un groupe de personnes peuvent subir un dommage ou une déformation réelle si les gens ou la société qui les entourent leur renvoient une image limitée, avilissante ou méprisable d'eux-mêmes. La non-reconnaissance ou la reconnaissance inadéquate peuvent causer du tort et constituer une forme d'oppression, en emprisonnant certains dans une manière d'être fautive, déformée et réduite (...) accablant ses victimes d'une haine de soi paralysante. La reconnaissance n'est pas simplement une politique que l'on fait aux gens: c'est un besoin humain vital (Taylor, 201 : 41)

Inattention civile :

Consiste à montrer à autrui qu'on l'a bien vu et que l'on est attentif à sa présence (lui-même devant en faire autant) et, un instant plus tard, détourner l'attention pour lui faire comprendre qu'il n'est pas l'objet d'une curiosité ou d'une attention particulière (Goffman in Joseph, 1998) Premier travail d'ouverture donc, premier engagement. (...) La proximité entre les individus est une mise à l'épreuve des conventions disponibles, notamment en matière d'ouverture et de signes d'hospitalité: elle produit naturellement du malaise dans les interactions et rend problématiques et vulnérables ces unités sociales élémentaires que sont les rencontres. L'inattention civile est, à son niveau mineur, une interaction qu'il faut saisir dans sa positivité, la plus petite des obligations dans la sphère de la coprésence (Joseph, 1997b : 137, 138). L'inattention polie est un aspect fondamental des relations de confiance en général, le cadre anonyme de la modernité. C'est le "fond sonore" rassurant des rencontres-séparations, qui comportent leur propres mécanismes de confiance, c'est-à-dire d'engagements face-à-face (Giddens, 1994 : 94).

Intégration :

“ Processus spécifique par lequel il s'agit de susciter la participation active à la société nationale d'éléments variés, tout en acceptant la subsistance de spécificités culturelles, sociales et morales, en tenant pour vrai que l'ensemble s'enrichit de cette variété et de cette complexité ” (Haut Conseil de l'Intégration, 1991 ; dans Sciences Humaines, 1999 : 25). L'intégration sociale désigne le tout propre aux situations d'interaction, c'est-à-dire la "réciprocité entre acteurs dans des circonstances de coprésence" , et l'intégration systémique étend sa portée, en exprimant la "réciprocité entre acteurs et collectivités dans un espace-temps étendu, hors des conditions de coprésence" (Giddens, cité par Corcuff, 1995 : 54)

Interaction :

Ensemble de signes pertinents: non seulement un 'flot de messages' dont la particularité est d'être 'suffisamment significatif et acceptable par les autres participants pour fournir le point de départ au message suivant', mais aussi des 'sources d'expression' comme 'le style de l'action, la manière selon laquelle elle est effectuée, sa relation au contexte' devenant des 'sources d'impression' pour les autres interactants (Goffman cité par Piette, 1996 : 90) Pratiques sociales ingénieuses par lesquelles le social s'assemble et se produit, à la fois en respectant des normes, et en s'en éloignant suffisamment pour donner l'impression qu'il s'agit à chaque occurrence d'une toute première fois, d'une production originale et non renouvelable (Van Meter d'après Goffman, 1992 : 708) Ne signifie pas seulement qu'en tous points de la société l'action reste locale, et qu'elle surprend toujours ceux qui s'y engagent. Elle signifie que l'action doit se partager avec d'autres types d'actants dispersés dans d'autres cadres spatio-temporels et qui appartiennent à d'autres types d'ontologie. Au temps t, je me trouve en contact avec des êtres qui ont agi à t-1, et je plisse la situation de sorte que j'agirai, moi, sous une autre forme à t+1 (Latour, 94 : 604) Action réciproque qu'exercent les partenaires –individus ou équipes – d'un échange lorsqu'ils sont en présence les uns des autres. Trois formes : structurales, personnelles et catégorielles, organisées selon deux axes : celui des degrés de l'information et celui des degrés de contrôle normatif

Modalisation :

a) transformation systématique ayant lieu sur un matériau déjà signifiant selon un schème d'interprétation sans lequel la modalisation serait dépourvue de signification b) On suppose que les participants à l'activité savent et reconnaissent ouvertement qu'une altération systématique a lieu et que cette altération leur fera définir tout autrement ce qui se passe c) Des indices permettront d'établir le début et la fin de la transposition (parenthèses temporelles, spatiales) d) La modalisation peut porter sur des événements appartenant à toutes sortes de cadres (se marier pour plaisanter...) e) Si la modalisation n'altère que légèrement l'activité en question, elle modifie en revanche radicalement la définition qu'un participant pourra donner de ce qui se passe. La fonction cruciale d'une modalisation, c'est donc de définir ce qui pour nous est en train de se passer (Goffman, 1991 : 54) Tout élément soumis à une première modalisation est rendu par là même particulièrement vulnérable à des modalisations successives (Heinich dans Joseph, 1989 : 114)

Monde :

Ensemble de normes et de procédures cohérentes et générales susceptibles de s'appliquer aussi bien aux usages internes qu'à ceux le liant à l'extérieur (Joseph, 1996 : 114) Chaque monde est, le temps que dure notre attention, réel à sa manière; simplement, la réalité se dissipe avec l'attention (James cité par Goffman, 1991 : 11)

Motif :

Mot "qu'un acteur ou un autre participant à une situation considère comme une réponse implicite à une question concernant sa conduite en actes ou en mots. Il s'agit donc de réaliser une double lecture qui n'oublie ni la reconstruction qui transforme inéluctablement l'action en narration ni l'action elle-même en tant qu'elle est effectuation et inévitablement intention. Il s'agit de penser le lien entre des engagements individuels et des mouvements collectifs via la construction, les épreuves de réalité, les circonstances favorables, à des cadres communs (Mills par Israël, 2001). "Complexe de signification, qui apparaît à l'acteur lui-même et à son observateur comme étant une base adéquate à sa conduite" (Weber cité par Israël, 2001). Ce n'est pas la source subjective de l'action, mais un acte de langage qui s'inscrit dans un vocabulaire disponible pour les acteurs sociaux et leur permet d'interpréter une conduite. Un motif est d'abord une manière de répondre à une question portant sur ce que l'action a d'inattendu ou sur ses alternatives en présentant une excuse ou une justification (Joseph d'après Mills, 1998)

Mouvements exploratoires :

Mouvements par lesquels les acteurs s'engagent de manière limitée dans une situation en se réservant la possibilité de la redéfinir (Joseph dans intro. Hannerz, 1983 : 14). Les réactions provoquées par les faits et gestes d'un acteur sont autant d'indications du sens dans lequel les choses peuvent évoluer. Il faut que ces indications puissent arracher l'accord de mon interlocuteur, mais qu'elles restent compatibles avec son désaccord. Et, si le geste d'exploration correspond à des tensions que partage le reste de la bande, il marquera le départ d'un processus d'exploration 'mutuelle' et l'élaboration 'conjointe' d'une solution originale. Tout mouvement exploratoire de ma part fonctionne comme une indication pour l'autre et inversement. Il suffit d'une remarque désinvolte et sans conséquence, une remarque faite à la légère, en passant: je hoche à peine la tête, très vite, prêt à interrompre mon mouvement, à moins que l'autre, en signe d'approbation, ne fasse de même (Cohen, cité par Hannerz, 1983 : 352).

Ordre public :

Ordre fondé sur un droit de regard, c'est-à-dire sur un principe d'accessibilité et de disponibilité des personnes présentes. Ces dernières tendent alors, tout en s'exposant, à maîtriser les impressions qu'elles produisent sur autrui et à s'observer tout en agissant (Joseph, 1998)

Participant ratifié :

C'est celui qui est à sa place dans l'ordre de l'interaction qui se construit et se confirme dans la situation et au travers des différents indices ou mouvements, explicites ou implicites, produits par les participants (Joseph, 1998)

Pragmatisme :

L'idée et la représentation que nous nous faisons d'une chose ne sont que la somme des effets pratiques que nous lui attribuons (conséquences). La vérité d'une hypothèse ou d'une loi dans le domaine des sciences de l'homme n'est pas vérifiable en soi; elle est fondée et se légitime uniquement par les résultats pratiques qu'on peut en tirer, par les applications qu'on peut en faire dans l'action (Birou, 1996 : 212) Le pragmatisme consiste à penser par strates, par cadres ou par modalités. C'est une pensée de la découpe et de l'assemblage, du patchwork et de la mise en réseau, des plis et des préjugés (Joseph, à paraître) Ne s'inscrit pas dans une réflexion critique sur les catégories (de la connaissance) mais part d'une analyse (des disputes) et conduit donc à une pragmatique. De même, notre attention doit prendre appui sur la façon dont les acteurs en viennent à opérer (ce retour) (Boltanski, 1991 : 427) 1er postulat : on suppose que tous les acteurs veulent également rentrer dans le jeu, 2ème postulat : il n'y a pas un actif et d'autres passifs mais réciprocité.

Praxis :

Mouvement réel qui, dans la société et par l'action des hommes, dépasse les contradictions de la société capitaliste pour permettre à l'humanité et à l'homme concret de récupérer leur être authentique (Birou, 1996 : 213) Activité guidée par une pensée authentique (sur le modèle du 'jugement réfléchissant' dans la faculté de juger esthétique) et faisant preuve de virtuosité dans le traitement de la contingence et de 'l'indexicalité' des circonstances et des situations. Il est dans la nature de la praxis d'être toute à l'événement, de découvrir ses fins et ses orientations dans les situations qu'elle rencontre (et qu'elle constitue en même temps) et d'avoir l'intelligence des choses et des circonstances dans le contexte immédiat de leur manifestation (indexicalité) (Quéré, 1996 : 250) Réflexion sans concept qui anime l'accomplissement in situ de cours d'action ajustés à leur situation (Quéré, 1996 : 263)

Projet :

Il se présente comme un bout de réseau fortement activé pendant une période relativement courte, mais qui permet de forger des liens plus durables qui seront ensuite mis en sommeil tout en restant disponibles. Les projets permettent la production et l'accumulation dans un monde qui, s'il était purement connexionniste, ne connaîtrait que des flux. C'est une poche d'accumulation temporaire qui, étant créatrice de valeur, donne un fondement à l'exigence de faire s'étendre le réseau en favorisant les connexions. C'est précisément parce que le projet est une forme transitoire qu'il est ajusté à un monde en réseau: la succession des projets en multipliant les connexions et en faisant proliférer les liens a pour effet d'étendre les réseaux. Le projet désigne l'opération consistant à coordonner des ressources diverses dans un but précis et pour une période limitée dans le temps (Boltanski et Chiapello, 1999 : 157, 167, 680)

Rassemblement :

La notion de rassemblement désigne un large ensemble d'occasions sociales large par lesquelles les participants coopèrent concrètement, quelle que soit par ailleurs leur appartenance à un groupe (d'après Joseph, 1998 : 146). Un rassemblement n'est ni un groupe ni une population. C'est une configuration de positions et de mouvements dont le modèle est plutôt la file (Joseph, 1998 : 118). Le phénomène urbain comme mode de vie, c'est précisément cet accès problématique aux modes de vie et aux langages de l'autre. Et c'est par là même, le développement pour ceux qui ont à vivre en mitoyens tout en négociant le 'sens commun' de l'intervalle qui les sépare, de compétences qui ne sont plus simplement des compétences d'appartenance (des compétences de 'membres') mais de compétences de rassemblement (Joseph, 1997b : 136).

Réciprocité des perspectives:

Il y a réciprocité des perspectives lorsque deux interactants supposent que leur expérience de la scène de leurs interactions est la même, ce qui implique que chacun réagit à la scène de manière identique. Les deux participants doivent donc présupposer que chacun tiendra des propos identifiables et intelligibles nécessaires au déroulement de l'action (Lapassade, 1996 : 104). Possibilité de regarder les choses du point de vue de l'autre (Joseph, 1997b : 132). La pensée courante dépasse les différences de perspectives individuelles résultant de ces facteurs par deux idéalizations de base:

- L'idéalisation de l'interchangeabilité des points de vue: j'admets – et je suppose que mon semblable fait de même que si je change de place avec lui de telle sorte que son "ici" devienne le mien, je serais à la même distance des choses et les considérerai avec la même typicalité qu'il le fait lui-même actuellement; en outre, les mêmes choses qui sont actuellement à sa portée seront alors à la mienne. (La réciproque est également vraie).
- L'idéalisation de la congruence des systèmes de pertinences: Jusqu'à la contre-évidence, j'admets – et je suppose que mon semblable fera de même - que les différences de perspective tirant leur origine dans nos situations biographiques particulières ne sont pas pertinentes pour le but que nous nous proposons l'un et l'autre. J'admets aussi que lui et moi, ce "Nous" suppose que l'un et l'autre avons sélectionné et interprété les objets communs actuels ou potentiels ainsi que leurs caractéristiques de manière identique ou du moins de manière "empiriquement identique", c'est-à-dire de manière suffisante pour tous les buts pratiques (Schütz, dans Van Meter, 1992 : 463).

Récit :

Le travail de mise en récit permet à un 'moi' de tenir dans le temps au milieu de la diversité auquel il est confronté (Latour, 94 : 604) Tout récit consiste à isoler, clore, et donc configurer un segment d'action particulier, parmi l'infini enchevêtrement des interactions entre les hommes (Dodier d'après Ricoeur, 1990 : 117)

Régimes d'action :

Chaque régime d'action essaie de rendre compte de l'action dans certaines situations à travers l'équipement mental et gestuel des personnes, dans la dynamique d'ajustement des personnes entre elles et avec les choses, en recourant donc à des appuis préconstitués tout à la fois 'internes' et 'externes' aux personnes. (...) a) régime de la justice-justification (un état de dispute appelant le recours à des principes généraux d'équivalence). b) le régime de la justesse (équivalence tacite entre les personnes et les choses, dans des routines et donc dans la paix, la critique n'étant pas activée). C) le régime de l'agapè ou amour (don gratuit sans attente de contre-don, travaillé à partir de la tradition théologique chrétienne, une sortie de l'équivalence dans la paix). D) le régime de la violence (dans son concept limite de 'déchaînement des forces', un état de dispute sortant de l'équivalence). Paix avec équivalence (mesure): justesse; hors équivalence (dé-mesure): agapè (amour). Dispute avec équivalence (mesure): justice-justification; hors équivalence (dé-mesure): violence. Il s'agit d'explorer les basculements d'un régime d'action vers un autre, et ce à travers les différents moments et situations de la vie quotidienne. (...) La sociologie des régimes d'action apparaît comme une opération de 'mise en ordre de la diversité' des ressources utilisées par les acteurs ainsi que des propriétés des cours d'action (Corcuff d'après Boltanski, 1995 : 113)

Région morale :

Ne s'appuie sur aucune segmentarité physique ou 'déposée' dans l'espace dur (Bordreuil, 2000 doc. Travail). Ces zones qui conjuguent habilement les concentrations permanentes et les rencontres à partir d'origines multiples (d'après Park, Hannerz, 1983), ne sont pas de mise [avec ces jeunes routards, gitans et maghrébins qui traversent l'ensemble de la ville de Perpignan, se déploient dans ses rues et sur ses places]: l'ordre des temporalités l'emporte là sur celui des emplacements, fixes ou mobiles. Ces jeunes passent par, font route ensemble, horaires communs, mais n'instituent pas leurs présences dans des emplacements conquis durablement ou provisoirement. Exit la forme réifiée des luttes urbaines, la problématique des emplacements bien circonscrits de la ségrégation. La ville est plutôt pratiquée comme vaste champ d'agrégations mobiles, qui débordent souvent d'elle même (Tarrius, 1999).

Réserves :

- espace personnel : portion d'espace qui entoure un individu et où toute pénétration est ressentie par lui comme un empiétement. Réserve temporaire et situationnelle au milieu de laquelle l'individu se déplace
- la place : espace bien délimité auquel l'individu peut avoir droit temporairement et dont la possession est basée sur le principe du 'tout ou rien' (chaise...)
- l'espace utile : territoire situé immédiatement autour ou devant un individu et auquel il a droit en raison de besoins matériels évidents
- le tour : ordre dans lequel un ayant droit reçoit un bien quelconque, par rapport aux autres ayants droit placés dans la même situation (queue ...)
- l'enveloppe : la peau, les habits qui entourent le corps
- le territoire de la possession : tout ensemble d'objets identifiables au moi et disposés autour du corps, où qu'il soit (effets personnels...)
- les réserves d'information : ensemble de faits qui concernent un individu et dont ce dernier entend contrôler l'accès lorsqu'il se trouve en présence d'autrui
- les domaines réservés de la conversation : le droit qu'a l'individu d'exercer un certain contrôle sur qui peut lui adresser la parole et quand ; et encore le droit qu'a un groupe d'individus qui se parlent de protéger leur cercle contre l'intrusion et l'indiscrétion d'autrui (Goffman, 1973)

Rites :

Ensemble d'actes répétitif et codifiés, souvent solennels, d'ordre verbal, gestuel ou postural, à forte charge symbolique, fondés sur la croyance en la force agissante d'êtres ou de puissances sacrées, avec lesquels l'homme tente de communiquer, qu'il s'agisse ou non d'obtenir telle ou telle faveur. Obéissant selon les cas, à une loi de similitude ou de participation, ce sont des règles de conduite qui, 'du berceau à la tombe', prescrivent comment agir de façon adéquate ou comment acquérir de nouveaux statuts. Les rituels qui rythment notre vie quotidienne nous renseignent sur les 'structures anthropologiques de l'imaginaire' (G. Durand cité par QSJ ?) Dispositif de socialisation et de figuration (Joseph, 1998). On peut mesurer le degré de légitimité (et l'importance sociale) d'un rite à la forme d'organisation collective qu'il impose: on a ainsi les grands rites d'intérêt public qui rassemblent dans le même lieu et le même temps tout le groupe (...); les rites qui sont accomplis en même temps mais par chaque famille séparément (...); les rites qui sont accomplis sans dissimulation et n'importe quand (...); et enfin les rites privés et secrets qui ne peuvent être pratiqués qu'en cachette et à des heures indues (...). Tout semble indiquer que le symbolisme mis en œuvre est d'autant plus inconscient, parce que plus instrumental, que les fins qu'ils servent sont plus privées et, du même coup, plus secrètes (Bourdieu, 1980 : 393)

Rituel :

Acte formel et conventionnalisé par lequel un individu manifeste son respect et sa considération envers un objet de valeur absolue, [ou envers sa représentation (autre traduction Joseph, 1998)] à cet objet ou à son représentant. Les rituels interpersonnels sont des signes du lien car ils attestent d'une relation (Goffman, 1973) Comportement émotionnel formalisé (stéréotypes, parades, cérémoniaux) qui peuvent être définis comme des ready-made expressifs (Goffman cité par Joseph, 1981 : 66). Un des effets de la ritualisation des pratiques consiste précisément à leur assigner un temps – c'est-à-dire un moment, un tempo et une durée -, qui est relativement indépendant des nécessités externes, celles du climat, de la technique ou de l'économie, lui conférant ainsi cette sorte de nécessité arbitraire qui définit en propre l'arbitraire culturel (Bourdieu, 1980 : 128).

Ségrégation :

Les indices de dissimilarité mesurent les écarts de localisation spatiale, la dispersion des groupes par rapport à une norme qui peut être la position sociale, l'origine ethnique ou le revenu; la norme est celle de l'assimilation. La ségrégation peut aussi mesurer l'accès inégal à des biens offerts par la ville; c'est l'égalité qui est le critère fondamental. Enfin, la ségrégation désigne la concentration spatiale associant étroitement des populations défavorisées à des territoires circonscrits; l'image est celle du ghetto et la norme, celle de l'exclusion. C'est cette troisième définition qui s'impose aujourd'hui, si l'on ne veut pas étendre la ségrégation à toutes les formes d'inégalité spatiale. Mais pour parler de ségrégation, il importe que la situation soit assignée, imposée aux individus, vécue comme une violence. La notion de ségrégation comme celle de ghetto, ne peut donc faire l'économie du sens que lui attribuent les acteurs (Dubet d'après Grafmeyer, 1995 : 137).

Serendipity :

Capacité à faire d'heureuses découvertes par hasard, à découvrir une chose ou une situation alors qu'on en cherchait une autre (Joseph, 1998 : 63) Don de faire des trouvailles. Valorise la ville comme lieu de découverte occasionnelle, lieu de la bonne trouvaille (Levy). Opportunisme d'une pensée de l'occasion, du hasard (Peirce)

Situation :

Les moi projetés dans une interaction donnent une part significative de la définition initiale de la situation, car c'est par ceux-ci que chaque participant sait ce qu'il doit attendre des autres et ce qui est attendu de lui-même' (Goffman cité par Piette, 1996 : 90) La situation n'est pas un présent, elle est l'instantanéité même (Ogien dans Joseph 1989 : 102) Toute situation est une exploration, une enquête. Elle est problématique pour en remodeler le cours (Dewey)

Sous-culture :

Ensemble d'idées ou de points de vue sur le monde social et sur la manière de s'y adapter, ainsi qu'un ensemble d'activités routinières fondées sur ces points de vue (d'après Becker ; Esterlé-Hédibel, 1997 : 82). Désigne le fait qu'un ensemble d'individus partage un même monde de valeurs, qui forge les normes permettant l'interprétation des choses et des événements, permettant que s'instaure, entre eux, une communication assurant le bon déroulement de l'interaction. La sous-culture propre aux bandes de jeunes présente trois caractéristiques essentielles: elle est non utilitaire (économiquement: versatilité des objets de délit), malintentionnée (hédonisme: défi, nuisance, souffrance) et négative (autonomie du groupe: opposition aux normes) (Ogien d'après Cohen, 1995 : 95) L'identification avec le monde des adultes est d'autant plus difficile que ceux-ci ont tendance à s'identifier aux adolescents (langage, mode de vie, indétermination...) Les adultes n'offrent plus de consistance aux adolescents en mal de rites de passage. Ils les privent du même coup d'une identité transitoire indispensable et les obligent à chercher au-delà de la culture commune un quelconque bénéfique identitaire. C'est pourquoi ces sub-cultures adolescentes semblent avoir peut-être plus de consistance, une plus grande richesse symbolique, voire plus de grandes valeurs, que le monde adulte. Comment ne pas voir la corrélation entre le vide culturel adulte et l'éclosion de cette contre-culture? (Garapon, 1996 : 123).

Stigmaté :

Tout attribut personnel dont la présence suscite, dans l'esprit de celui qui la relève, un doute à propos de l'adéquation entre les identités sociales virtuelles et réelle d'un interlocuteur (d'après Goffman ; Ogien, 1995 : 115). Attribut qui jette un discrédit profond (d'après Goffman ; Esterlé-Hédibel, 1997 : 68) Désignation qui se confirme ou se corrige, se précise ou s'évanouit dans le cadre où se produit l'interaction et dans le langage disponible aux interactants en cours d'action. (Joseph d'après, Enquête)

Structure :

Outil 'abstrait' forgé par le sociologue afin de saisir ce qui, stabilisé, ne s'invente pas dans chaque interaction, le structurel n'a toutefois de réalité 'empiriquement' saisissable 'qu'actualisé dans l'action et l'interaction. Mais la notion de 'dualité du structurel' peut être vue sous un autre angle: l'affirmation que le 'structurel est toujours à la fois contraignant et habilitant' et qu'il renvoie donc conjointement aux notions de 'contrainte' et de 'compétence' (Corcuff d'après Cicourel, 1995 : 49)

Territoire :

Le territoire d'un acteur social ou d'un groupe d'acteurs c'est, en deçà de toute 'appropriation', une région de rôles 'accessibles'. C'est l'espace des situations significatives, constitutives d'une culture indigène faite de conversations, d'émotions véhiculées par des commérages, des plaisanteries, se déployant par troc sur un marché local de la culture. Il n'y a pas de territoire sans 'proclamations', marqué par des cérémonies de territorialisation, des rituels ou par des auto-proclamations qui pallient le manque de légitimité symbolique de la relation par une emphase et une grandiloquence ornementale. Les gestes ici se joignent aux paroles et l'on se fait passer pour frères ou cousins alors qu'on est à peine voisins. C'est ce qui explique que les territoires demeurent des représentations plus ou moins métaphoriques de la parenté (Joseph, 1984 : 23, 24) Il peut être conçu comme région de significations (Joseph, 1984) Concept emprunté à l'éthologie qui désigne l'espace fixe, situationnel ou personnel sur lequel un ayant droit exerce un contrôle et dont il défend les limites (Joseph, 1998b). Aire de sécurité à l'intérieur de laquelle les incertitudes n'excèdent pas les capacités de l'individu ou du groupe à faire face (Maistre C. J. cité par Costes L.) Construction sociale dotée de sens et même d'existence par un groupe social, à dimension spatiale, consubstantielle à la transformation en entité collective (dans laquelle les membres peuvent employer un nous identifiant) d'une population: il est une expression de ce qui, dans le lien social, réfère à l'identité (Offner, 1996).

Traduction :

Traduire c'est déplacer: les trois chercheurs, inlassablement s'efforcent de déplacer leurs allies [pêcheurs et coquillages] pour les faire passer par Brest et par leur laboratoire. Mais traduire, c'est également exprimer dans son propre langage ce que les autres disent et veulent, c'est s'ériger en porte-parole. (...) La traduction est un processus avant d'être un résultat. (...) La traduction n'est rien d'autre que le mécanisme par lequel un monde social et naturel se met progressivement en forme et se stabilise pour aboutir, si elle réussit, à une situation dans laquelle certaines entités, arrachent à d'autres, qu'elles mettent en forme, des aveux qui demeurent vrais aussi longtemps qu'ils demeurent incontestés. Le choix du répertoire de la traduction n'a pas pour seule ambition de donner une description symétrique et tolérante du processus complexe mélangeant réalités sociales et naturelles. Il permet aussi d'expliquer comment s'établit le silence du plus grand nombre qui assure à quelques-uns la légitimité de la représentativité et le droit à la parole (Callon, 1986 : 204).

Umwelt :

Entourage, région à l'entour où peuvent apparaître les signes d'alarme auxquels est sensible et où se localisent également les sources de ces alarmes. Bulle, capsule d'événements qui semble accompagner l'individu, mais en fait ce n'est pas la position des événements qui change mais leur accessibilité, ce qu'on prendrait pour une enveloppe d'événements ressemble en réalité à une onde de pertinence en mouvement (Goffman 1973, cité par Joseph, 1998 : 49)

Table des matières

PETITE HISTOIRE D'UN PROJET 1 : RESTRUCTURATION URBAINE DE LA DEFENSE (AVEC ARCHITECTURE STUDIO)	7
---	---

I. Centralité et rassemblements:

Phénomènes en débat chez l'architecte et le sociologue **11**

1. La hantise de l'architecte: le centre vide	11
2. Comment penser les rapports centre/rassemblement ?	14
3. Bobigny, Créteil, Nanterre : entre centres et périphéries	27
4. Les rassemblements : Une problématique entre droit à la ville et ville à l'œuvre	29
5. Les rassemblements: un moyen d'agir sur la ville	34
a. Du stigmaté à la situation	36
Les enjeux et les questionnements de la recherche	38
Les différentes phases de l'enquête	40
Situationnisme méthodologique	42
b. De l'observation à la rupture	42
La fermeture	45
c. Comment interpréter ?	47
d. Comment agir?	50

PREMIERE PARTIE **52**

PETITE HISTOIRE D'UN PROJET 2 : RECONFIGURATION DU RESEAU URBAIN DE SAUSSAN (PROJET D'ECOLE)	53
---	----

II . La ville comme rassemblement **55**

A. L'espace du rassemblement chez Henri Lefebvre **56**

1. L'espace comme mouvement	57
2. La ville comme centre	60
3. L'urbain comme praxis	62
4. Le rassemblement comme forme	64

B. Bobigny, Créteil, Nanterre : Trois villes comme rassemblement **68**

1. Une abbaye un carrefour et quelques fermes : Trois périphéries entre villégiature et maraîchage	68
2. Banlieue rouge, ville ouvrière et bourgeoisie locale : Trois pratiques de la ville	72
3. Les lotissements, le grand ensemble et les bidonvilles : Trois formes de rassemblement	77
Bobigny : les lotissements	79
Nanterre : les bidonvilles	79
Créteil : le grand ensemble	80
4. L'irruption étatique de 1964 : La création des trois centres	82
a. Tripartition du département de la Seine	83
b. Les territoires	85
c. Le principe du polycentrisme	86
5. Centres et espace métropolitain : Urbain hétérogène et cités homogènes	90
6. Des espaces mouvementés : Réseaux et rassemblements	102
7. Politiques urbaines et rassemblements : Construction de la ville et de la métropole comme fait central	108

PETITE HISTOIRE D'UN PROJET 3 : DEVELOPPEMENT URBAIN D'AVIGNON (AVEC CLAUDE VASCONI)	113
III. La pratique des rassemblements	117
<i>A. L'engagement dans les rassemblements, chez E. Goffman</i>	<i>118</i>
1. L'occasion comme rapport social	119
2. Le rassemblement comme situation	121
3. L'interaction comme engagement	122
4. Les individus comme unités	124
<i>B. Des gangs aux groupes de pairs : les formes du rassemblement</i>	<i>127</i>
1. Rapport social et sous-culture ou la question des milieux	130
2. Les manières de prendre place ou les démêlés du territoire	137
3. Le groupe existe-t-il ?	141
4. Entre engagement et mobilité, vers un renouvellement des problématiques ?	144
 DEUXIEME PARTIE	 149
PETITE HISTOIRE D'UN PROJET 4 : "LE FRESNOY" CENTRE NATIONAL D'ARTS AUDIOVISUELS A TOURCOING (AVEC LYON - DU BESSET)	150
IV. Rassemblements: une urbanité relative ou les limites de l'espace public	153
1. Etat des lieux : Cartes des décalages entre centralités spatiales et sociales (3 cartes jointes au mémoire)	155
a. Les publics:	157
b. Les espaces non utilisés	160
c. Synthèse	161
d. Les espaces très bien utilisés	163
Square Alsace (Nanterre)	163
Placette 18,20 r. P. Eluard (Bobigny)	164
Le bateau pirate (Créteil)	166
2. Une première définition : les espaces intermédiaires	166
Définition des espaces intermédiaires	167
Point de passage	168
Seuil	169
Point de contact :	169
Soupape	169
Accueil	170
3. "Jeunes de banlieue" et relations identitaires	172
Entretien avec un gardien d'immeuble	173
4. Interobjectivité et pratiques agonistiques : de l'importance des cadrages et des modalisations	180
Max	184
5. Modèle et stigmatisme ou comment assumer la surexposition	185
Carnet de terrain : le sexe	187
6. Visibilité et gestion permanente du conflit potentiel	191
7. Perspective de coordination publique : déterminisme situationnel et exigence de justice	196
Carnet de terrain : le trafic	198
8. Face à l'épreuve publique : légitimité et construction de la confiance	205
Histoires d'une cité	209
9. Ni fuite, ni rapprochement : un espace public conflictuel est-il possible ?	212
Carnet de terrain : avec les 'grands'	221

V. Capter les flux :

Cultures territoriales et mouvements des rassemblements de jeunes 226

Carnet de terrain : avec les 'petits'	230
1. Du groupe au rassemblement, de la cohésion à la vulnérabilité	232
Carnet de terrain : le temps	236
2. Le rassemblement : un nœud de familiarité interactionnelle	240
a. Processus	240
b. Familiarité a priori	246
3. Appropriation des différences et composition identitaire	248
Mémoire collective	249
a. Signes	252
b. Différences	253
Carnet de terrain : les points de rassemblement (Créteil)	258
4. Passages : de l'importance des limites et de leur franchissement	260
a. Activités conjointes et composition des cultures	262
Le sport	263
Carnet de terrain : au gymnase (Nanterre)	265
Le jeu	266
b. Offensives et négociations territoriales	267
5. Les récits : des cultures territoriales sensibles	270
Carnet de terrain : les filles	273
6. Anticiper pour inverser la domination symbolique et renforcer l'accessibilité des rôles	276
Carnet de terrain : territoires	280
7. Une territorialisation expressive pour surmonter les épreuves	282
Carnet de terrain : embrouille (Créteil)	286
a. Configurations territoriales	288
b. Motifs et environnements	291
Soirée au festival XXL (Bobigny)	294
8. Des reprises interactionnelles pour dépasser les temporalités territoriales	295
Collèges (Nanterre)	297
9. Le rassemblement : des compétences distribuées, une virtuosité collective	304
Carnet de terrain : les lieux (Créteil)	310
10. Une forme rythmique reconfigurant les cultures territoriales qui le traversent	311
Carnet de terrain : quelle vie après le rassemblement?	315
11. Le cabotage urbain ou le mouvement ordinaire	317
Carte des déplacements de jeunes (11 plans situés en fin de mémoire)	323

VI. Les pauses publiques :	
de l'approche transdisciplinaire et de ses conséquences pratiques	335
1. Les dynamiques du proche	336
2. Les enjeux urbains d'un espace social de controverse	341
a. Entre fixation et mouvement	342
Les espaces jeunes	345
b. Services, Publics	346
c. Une démarche participative	348
3. Pour un espace public pratique	351
a. Parcours	354
b. Epilogue	357
Bibliographie	364
Annexes	373
Plans des déplacements de jeunes Bobigny	374
Plans des déplacements de jeunes, Créteil	379
Plans des déplacements de jeunes, Nanterre	382
Entretien avec un gardien d'immeuble (intégralité)	385
Entretien avec un jeune	391
Le Parisien (17 février 1999)	414
Le Monde (13 février 1998)	410
Portrait type du jeune violent urbain	415
Observatoire des incidents liés à des jeunes (bailleur : groupe 3F)	417
Analyse lexicométrique des réunions publiques (Bobigny, Sofres, 1998)	419
Journal de quartier des Petits-prés Sablières (Créteil)	422
De la rumeur au projet	426
Glossaire	427